BF
2647
M847

BX2049.D6 M67 1921
v.7 & 8
Mortier, Daniel Antonin,
1858-
La liturgie dominicaine

DOMINICAN COLLEGE
LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.

R. P. MORTIER
des Frères Prêcheurs

La Liturgie Dominicaine

VII

Le Sanctoral

PREMIÈRE PARTIE

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.

Société Saint-Augustin
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
LILLE - BRUGES.

M847+8

1411

NIHIL OBSTAT :

Fr. S. Scheil, O. P.
Fr. M. Barge, O. P.

IMPRIMATUR :
Fr. R. Louis, O. P.

NIHIL OBSTAT :
Brugis, 31a octobris 1923.
J. Vermaut, Lib. Cen.

IMPRIMATUR :

Brugis, 5a Nov. 1923.
H. Van den Berghe,
Vic. gen.

14387

LE SANCTORAL.

I

Le Culte des Saints.

Les Saints sont à la fois la joie de l'Eglise et sa défense.

Ils sont sa joie, car en eux elle atteint sa suprême perfection. Les Saints sont ses fruits les plus savoureux. Seuls, parmi les chrétiens, ils donnent à l'Eglise d'être une mère parfaite : cette maternité qui met dans un berceau un enfant beau, vigoureux, plein de vie, sur lequel le regard se repose avec une tendresse sans mélange et un espoir sans ombre. Quand l'Eglise en porte un dans ses flancs, toute la terre en tressaille et tout le ciel s'en réjouit. Elle ne peut contenir les élans de sa joie. Ce fruit, il faut que l'univers le voie, le contemple, l'admire et le vénère. Elle ira prendre pieusement ses ossements ; elle les enveloppera dans l'or et la soie ; elle les placera sur les autels et, au-dessus, au milieu d'innombrables lumières elle fera resplendir ses traits. Devant le monde entier prosterné, elle dira, par la bouche de son Chef suprême, le Pape : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Si l'Eglise pouvait avoir de l'orgueil, les Saints lui en donneraient.

C'est que les Saints reproduisent trait pour trait la figure adorable du Rédempteur. Et cette ressemblance divine fait d'eux ce qu'il y a de plus grand, de plus beau dans la nature humaine. Le plus beau des enfants des hommes, de corps et d'âme, c'est le Christ Jésus, le plus beau, car seul il représente Dieu tel qu'il est, son visage est comme le visage humain de Dieu. Plus donc on ressemble au Christ Jésus, plus on reproduit son âme, plus aussi on ressemble à Dieu. Suprême beauté qui est la joie de l'Eglise.

J'ai dit que les Saints étaient la défense de l'Eglise.

Défense prodigieuse par le témoignage que leur vie rend à la vérité de l'Eglise. Si l'Eglise produit des êtres si parfaits, si purs, si généreux, si bienfaisants, n'est-ce point précisément parce qu'elle a en elle la vérité de Dieu ? Et ce témoignage ne dure pas seulement pendant la vie des Saints sur la terre, il demeure après eux par l'exemple de leurs vertus, par l'influence de leurs mérites, par l'intercession de leurs prières. Les Saints ne meurent point. Auprès de Dieu, ils continuent leur action bienfaisante. Entre l'Eglise et les Saints, il y a cette correspondance ordinaire, familiale, que nous chantons dans le Credo, sous le nom de *Communion des Saints*. Relations permanentes entre le ciel et la terre, symbolisées par cette échelle de Jacob où les Anges montaient et descendaient. Cette montée et cette descente sont perpétuelles, c'est la montée de nos prières aux Saints et la descente de la grâce obtenue par leur intercession.

Dans le ciel, outre les Saints canonisés, il y a la masse infinie des élus qui avec eux jouissent de la joie de Dieu. A tous nous pouvons adresser

nos prières. Mais, entre tous, les Saints placés sur les autels demeurent, par leur prédestination, comme des membres perpétuels de l'Eglise militante, en ce sens qu'ils ont plus spécialement la mission de la défendre, de la protéger par leur influence auprès de Dieu. Ils forment dans le ciel comme une armée de secours qui doit veiller et combattre pour assurer la victoire du Christ sur ses ennemis. Ils sont les gardes établis par Dieu sur les murs de Jérusalem, la Sainte Eglise, sentinelles vigilantes, invincibles, fidèles à leur poste de combat, jusqu'aux derniers jours du monde.

L'année liturgique nous les présente tour à tour comme en une parade solennelle. Chacun d'eux a sa physionomie spéciale, son caractère propre, sa mission distincte. Ils passent devant nous, en nous disant le mot d'ordre qu'ils reçurent de Dieu, à l'époque et dans les circonstances où ils vécurent. Et, chose merveilleuse ! aussi différents que nous paraissent les Saints, ils furent toujours adaptés à leur milieu. Dieu les envoie à son Eglise au moment voulu, et le caractère de leur sainteté est conforme à ce moment.

C'est ainsi qu'il faut regarder les Saints, non pas en voulant les trouver tous avec le même esprit et les mêmes façons d'agir, mais bien selon leur vocation personnelle et les temps où ils vécurent. Ainsi, on les comprend tous et on les aime tous. Car, au-dessus de ces différences qui les caractérisent eux et leur époque, il y a en chacun d'eux la ressemblance parfaite avec le Christ Jésus. Tel trait du Maître sera plus accusé en celui-ci, tel autre en celui-là, mais tous ont le visage de Jésus.

L'Eglise les aime tous, car tous lui ont rendu service ; Dieu les aime tous, car tous sont des louanges parfaites à sa bonté. Nous pouvons avoir nos préférences, sans toutefois qu'elles soient exclusives : on ne peut exclure de son cœur quiconque est dans le Cœur de Dieu.

COMMUN DES SAINTS.

Pour un Martyr Pontife.

I. — MESSE : *Laetabitur.*

Introït : « Le juste se réjouira dans le Seigneur et espérera en lui ; et les cœurs purs seront glorifiés. — Ecoutez, Seigneur, ma voix suppliante : délivrez mon âme de la crainte de l'ennemi.

Epître de l'Apôtre S. Jacques. — C. I.

« Mes très chers frères, Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie ; car, lorsque sa vertu aura été éprouvée il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le tente : car Dieu est incapable de tenter et de pousser au mal. Mais chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui l'emporte et qui l'attire vers le mal. Quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché ; et le péché, étant consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes très chers frères : toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, qui ne peut recevoir ni changement ni ombre par aucune révolution. C'est lui qui, par sa volonté, nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. »

Graduel : « Vous avez mis, Seigneur, sur sa tête une couronne de pierres précieuses. — Vous avez rempli le désir de son âme, vous ne lui avez pas refusé ce que demandaient ses lèvres. Alleluia, alleluia. — Le juste se réjouira dans le

Seigneur, et espérera en lui, et les cœurs purs seront glorifiés. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui se complaît dans l'observance de sa loi. Sa postérité sera puissante sur la terre : la race des justes sera bénie. — La gloire et les richesses sont dans sa maison ; et sa justice demeure éternellement.

Evangile selon saint Luc, c. 14 :

« En ce temps-là, Jésus dit au peuple : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne marche pas à ma suite, ne peut être mon disciple. Car, quel est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne calcule auparavant à loisir la dépense qui sera nécessaire, pour voir s'il aura de quoi l'achever, de peur qu'après avoir jeté les fondements, il ne puisse l'achever, et que tous ceux qui verront ce bâtiment imparfait ne commencent à se moquer de lui, en disant : Cet homme a commencé à bâtir, mais il n'a pas pu achever ? Ou quel est le roi, qui se mettant en campagne pour combattre un autre roi, n'examine auparavant, et à loisir, s'il pourra marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui s'avance vers lui avec vingt mille ? S'il ne le peut, il lui envoie des ambassadeurs lorsqu'il est encore loin, et lui fait des propositions de paix. Ainsi, quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. »

Offertoire : « Seigneur, vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses.

Communion : « Vous lui donnez une grande gloire en le sauvant, une gloire et une splendeur sublimes, Seigneur.

II. — MESSE : *Sacerdotes.*

Introït : « Prêtres du Seigneur, bénissez le Seigneur ; saints et humbles de cœur, chantez les louanges de notre Dieu. — Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur : célébrez éternellement ses louanges et sa gloire.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 1 :

« Mes frères, béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux, afin que, par la même force avec laquelle Dieu relève notre courage, nous puissions aussi consoler les autres dans leurs maux ; car, à mesure que les souffrances de Jésus-Christ augmentent en nous, nos consolations augmentent aussi par Jésus-Christ. Or, si nous sommes affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut ; et si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation ; si nous sommes encouragés, c'est pour votre encouragement et votre salut, qui s'opère par la patience à supporter les maux que nous supportons nous-mêmes ; et c'est ce qui nous donne une ferme confiance pour vous, sachant que, comme vous avez part aux souffrances, vous aurez aussi part aux consolations, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Graduel : « J'ai trouvé David, mon serviteur, je l'ai sacré de mon huile sainte ; ma main le secourra, et mon bras le fortifiera. — L'ennemi n'aura point l'avantage sur lui, et l'enfant d'iniquité ne pourra lui nuire. Alleluia, alleluia. — Vous avez mis, Seigneur, sur sa tête une couronne de pierres précieuses. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Vous avez rempli les désirs de son cœur, et vous n'avez point rejeté les prières de sa bouche. — Vous l'avez prévenu de bénédic-

tions et de grâces. — Vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses.

Evangile de saint Matthieu, c. 16 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; et celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera. Et que servirait à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Par quel échange pourra-t-il la racheter, s'il vient à la perdre ? Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses Anges : et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. »

Offertoire : « Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous lui avez donné l'empire sur les œuvres de vos mains, Seigneur. »

Communion : « Que celui qui veut venir après moi, renonce à soi-même, porte sa croix et me suive. »

Pour un Martyr non Pontife.

I. — MESSE : *Laetabitur.*

Introït : « Le juste se réjouira... p. [1]. »

Livre de la Sagesse. Ec., 14, 15 :

« Heureux l'homme qui demeure dans la sagesse, qui médite en sa justice, et qui pense en lui-même au regard scrutateur de Dieu. Le Seigneur le nourrira du pain de vie et d'intelligence, et il l'abreuvera de l'eau de la sagesse et du salut. Il s'affermira en lui, et il ne sera pas ébranlé ; Dieu le soutiendra ; il le préservera de la con-

fusion ; il l'exaltera parmi ses proches ; et le Seigneur, notre Dieu, le fera héritier d'un nom éternel. »

Graduel : « Vous avez mis... p. [1]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Jean, c. 12 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. »

Offertoire : « Vous l'avez couronné... p. [4]. »

Communion : « Que celui... p. [4]. »

II. — MESSE : *In virtute.*

Introït : « Seigneur, le juste mettra sa confiance dans votre force, et se réjouira dans le salut que vous lui donnerez : vous avez exaucé les désirs de son cœur. — Vous l'avez prévenu de vos plus douces bénédictions : vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. »

Livre de la Sagesse, c. 10 :

« Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites, lui a montré le royaume de Dieu, et lui a donné la science des Saints ; il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir de grands fruits. Il l'a secouru, contre ceux qui voulaient le tromper, et il lui a donné la richesse. Il l'a protégé contre ses ennemis, défendu

contre les séducteurs, et engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses. C'est elle qui n'a point abandonné le juste lorsqu'il fut vendu par ses frères, mais qui l'a délivré des mains des pécheurs ; c'est elle qui est descendue avec lui dans la fosse ; elle ne l'a point quitté dans les chaînes, jusqu'à ce qu'elle eût mis entre ses mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avaient traîté si injustement ; elle a convaincu de mensonge ceux qui l'avaient déshonoré, et le Seigneur, notre Dieu, lui a donné une gloire éternelle. »

Graduel : « Vous avez mis... p. [1]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 10 :

« En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu y apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, et la belle-fille d'avec la belle-mère : et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie la perdra ; et celui qui perd sa vie pour l'amour de moi la conservera. Celui qui vous reçoit, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit le Prophète en qualité de Prophète, recevra la récompense du Prophète ; et celui qui reçoit le juste en qualité de juste, recevra la récompense du juste. Et quiconque donnera seulement à boire un verre d'eau froide à l'un de ces petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne sera pas privé de sa récompense. »

Offertoire : « Seigneur, le juste mettra sa con-

fiance dans votre force, et il se réjouira vivement dans le salut que vous lui donnerez : vous avez exaucé les désirs de son cœur. »

Communion : « Vous lui donnez... p. [2]. »

Pour plusieurs Martyrs.

I. — MESSE : *Salus.*

Introït : « Le salut des justes vient du Seigneur : il les protège au temps de la tribulation. — Ne portez point envie au bonheur des méchants et ne soyez pas jaloux de ceux qui commettent l'iniquité. »

Livre de la Sagesse, c. 10 :

« Dieu a rendu aux justes le prix de leurs travaux, et il les a conduits dans une voie miraculeuse. Il leur a servi d'abri pendant le jour et de lumière pendant la nuit. Il les a conduits à travers la mer Rouge, et il les a fait passer au milieu des eaux profondes. Il a enseveli leurs ennemis dans la mer, et il les a retirés du fond des abîmes. Ainsi les justes ont emporté les dépouilles des impies ; ils ont chanté votre saint Nom, Seigneur, et ils ont aussi loué votre main victorieuse, Seigneur, notre Dieu. »

Graduel : « Vengez le sang de vos Saints, qui a été répandu. — Ils ont jeté les cadavres de vos serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel, les chairs de vos Saints aux bêtes de la terre. Alleluia, alleluia. — Voilà ceux qui sont passés par une grande tribulation. Ils ont lavé leurs vêtements et les ont blanchis dans le sang de l'Agneau. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse. — Ils allaient et pleuraient en répandant leurs semences. — Mais bientôt ils viendront pleins de joie, portant leurs gerbes dans leurs mains. »

Evangile selon saint Luc, c. 21 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne vous étonnez pas, car il faut que cela arrive d'abord ; mais la fin ne viendra pas sitôt. Alors, ajouta-t-il, on verra se soulever peuple contre peuple, et royaume contre royaume. Et il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes et des famines ; des signes extraordinaires et effrayants paraîtront dans le ciel. Mais avant toutes ces choses ils se saisiront de vous, vous persécuteront, vous traînant dans les synagogues et dans les prisons, et vous amèneront par force devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom : et cela vous arrivera pour que vous rendiez témoignage à la vérité. Gravez donc cette pensée dans vos cœurs, de ne point préméditer ce que vous devez répondre ; car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister, et qu'ils ne pourront contredire. Vous serez même trahis et livrés aux magistrats par vos pères et vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis ; on mettra à mort plusieurs d'entre vous, et vous serez haïs de tout le monde à cause de mon nom ; cependant il ne se perdra pas un cheveu de votre tête. C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes. »

Offertoire : « Notre âme, comme le passereau, a été délivrée du filet des chasseurs. Le filet a été rompu, et nous avons été libres.

Communion : « Seigneur, ils ont jeté les cadavres de vos serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel, les chairs de vos Saints aux bêtes de la

terre. Déployez la force de votre bras pour conserver la possession des enfants de ceux qui ont été mis à mort. »

Pour plusieurs Martyrs Pontifes.

MESSE : *Intret.*

Introït : « Que les gémissements des captifs montent jusqu'à vous, Seigneur : rendez à nos oppresseurs sept fois plus d'opprobres qu'ils n'ont voulu en faire retomber sur nous : vengez le sang de vos Saints qu'ils ont répandu. — O Dieu, les nations ont envahi votre héritage : elles ont profané votre saint temple ; elles ont fait de Jérusalem un monceau de ruines. »

Livre de la Sagesse, c. 5 :

« Les justes vivront éternellement ; le Seigneur lui-même est leur récompense, et le Très-Haut prend soin d'eux. C'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur un royaume de gloire et un diadème éclatant : il les protégera de sa droite, et il les défendra de son bras saint. Il se revêtira de ses armes, et il armera toutes les créatures pour tirer vengeance de ses ennemis. Il prendra la justice pour cuirasse, pour casque son infaillible jugement, et pour bouclier son équité. »

Graduel : « Les Saints tressailliront dans la gloire ; ils se réjouiront dans le lieu de leur repos. — Chantez au Seigneur un cantique nouveau : sa louange résonne dans l'Eglise des Saints. Alleluia, alleluia. — L'éclatante armée des martyrs vous loue, Seigneur. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 5 :

« En ce temps-là, Jésus, voyant la multitude, monta sur une montagne, et lorsqu'il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui ; et ouvrant la bouche, il les instruisait disant : Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront, et diront faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez remplis d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans le ciel. »

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses Saints : le Dieu d'Israël donne la force et la vertu à son peuple : qu'il soit béni. »

Communion : « Seigneur, ils ont jeté... p. [8]. »

Pour un Confesseur Pontife.

I. — MESSE : *Sacerdotes.*

Introït : « Que vos Prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice, et que vos Saints tressaillent

d'allégresse ; en considération de David, votre serviteur, ne rejetez pas la face de votre Christ. — Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur. »

Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 7 :

« Mes frères, il y a eu autrefois plusieurs Pontifes, parce que la mort les empêchait de demeurer toujours. Mais, comme Jésus demeure éternellement, il possède un sacerdoce éternel. C'est pourquoi il peut sauver pour toujours ceux qui s'approchent de Dieu, par son entremise, étant toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Car il était juste que nous eussions un Pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux ; qui ne fût point obligé, comme les autres Pontifes, d'offrir tous les jours des victimes, premièrement pour ses propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple : c'est ce qu'a fait une fois Jésus-Christ Notre-Seigneur, en s'offrant lui-même sur la Croix. »

Graduel : « J'ai trouvé David... p. [3]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Vous avez rempli... p. [3]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 24 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Veillez, parce que vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur viendra. Car sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, il est certain qu'il veillerait, et qu'il ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Quel est le serviteur fidèle et prudent, que son maître a établi sur sa famille, pour distribuer la nourriture au temps convenable ? Heureux ce serviteur, si son maître, à son arrivée, le trouve agissant ainsi. Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens. »

Offertoire : « Ma miséricorde et ma vérité seront avec lui, et sa puissance croîtra par la vertu de mon nom. »

Communion : « Heureux le serviteur que son maître, à son arrivée, trouvera veillant. Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens. »

II. — MESSE : *Statuit.*

Introït : « Le Seigneur a fait avec lui une alliance de paix, et il l'a établi prince de son peuple, afin qu'il possède pour jamais la dignité du sacerdoce. — Souvenez-vous, Seigneur, de David, et de toute sa douceur. »

Livre de la Sagesse. Ec., 44, 45 :

« Voici un grand Pontife, qui a été agréable à Dieu pendant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui est devenu le réconciliateur des hommes au temps de la colère. Nul n'a été élevé en gloire comme lui : il a conservé la loi du Très-Haut : c'est pourquoi Dieu lui a juré de perpétuer sa gloire dans sa postérité. Il l'a comblé de la bénédiction de toutes les nations, et il a fait avec lui une alliance qui durera toujours. Il a répandu sur lui ses bénédictions, et il lui a conservé ses miséricordes, il lui a fait trouver grâce auprès de son Dieu. Il l'a élevé devant les rois et il l'a couronné de gloire. Il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a confié le souverain sacerdoce, et il l'a comblé d'honneur et de gloire, afin qu'il exerçât son ministère d'une manière digne de son Dieu, et qu'il lui offrît un encens dont l'odeur lui fût agréable. »

Graduel : « Le Seigneur l'a juré, et il ne révoquera pas son serment : Vous êtes le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. — Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma

droite. Alleluia, alleluia. — J'ai trouvé David, mon serviteur, je l'ai sacré de mon huile sainte. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 25 :

« En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Un homme devant faire un long voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur confia le soin de ses biens. Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, un seul au troisième, à chacun selon sa capacité ; et il partit aussitôt. Celui qui avait reçu cinq talents, s'en alla, les fit valoir, et en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux en gagna de même deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un seul alla creuser dans la terre, et y cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents vint lui en présenter cinq autres en lui disant : Seigneur, vous m'aviez confié cinq talents ; en voici, de plus, cinq autres que j'ai gagnés. Son maître lui répondit : courage, bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle en des choses peu importantes, je vous établirai sur de plus considérables : entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avait reçu deux talents vint aussi, et lui dit : Seigneur, vous m'aviez confié deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés. Son maître lui répondit : Courage, bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle en des choses peu importantes, je vous établirai sur de plus considérables : entrez dans la joie de votre Seigneur. »

Offertoire : « Le juste fleurira comme le palmier ; il croîtra comme le cèdre du Liban. »

Communion: « Heureux le serviteur... p. [12]. »

Pour un Docteur.

MESSE : *In medio.*

Introït : « Le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de l'assemblée des fidèles : il l'a rempli de sagesse et d'intelligence, il lui a donné un vêtement de gloire. — Il l'a comblé d'un trésor de joie et d'allégresse. »

II *Epître* de saint Paul à Timothée, c. I :

« Mon très cher fils, je vous en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts au jour de son avènement et de son règne, annoncez la parole, pressez les hommes à temps, à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de supporter et d'instruire. Car un jour viendra où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et où, travaillés d'une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et ils fermeront l'oreille à la vérité, et l'ouvriront à des fables. Mais pour vous, veillez continuellement; travaillez sans relâche ; acquittez-vous des devoirs d'un prédicateur de l'Evangile, remplissez votre ministère ; soyez sobre. Car pour moi, je suis sur le point d'être immolé, et le temps de ma mort approche. J'ai soutenu un bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juste juge, me donnera en ce grand jour ; et non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui désirent son avènement. »

Graduel : « La bouche du juste annoncera la sagesse, et sa langue publiera la justice. — La loi de Dieu est dans son cœur, ses pas ne seront pas chancelants. Alleluia, alleluia. J'ai mis mon secours sur un homme fort, et j'ai élevé mon élu au milieu de mon peuple. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Comme l'étoile du matin au sein de l'obscurité, comme le disque de la lune en sa splendeur, il a brillé dans ses jours. — Et comme un soleil resplendissant, il a lui dans le temple de Dieu. — Il a toute la gloire de l'arc-en-ciel qui brille au milieu des nuages, et l'éclat des roses au printemps. — Il est comme le lis planté sur le courant des eaux ; il a le parfum de l'encens qu'on fait évaporer aux jours de l'été. — Il est resplendissant comme le feu, et suave comme l'encens qui se consume. — C'est comme un vase d'or pur, étincelant de toutes sortes de pierres précieuses.

Evangile selon saint Matthieu, c. 5 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Vous êtes le sel de la terre. Si le sel perd sa force, avec quoi salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau ; mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle étlaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi, que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux. Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi et les Prophètes : je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir ; car je vous le dis en vérité, le ciel et la terre ne passeront point sans que tout ce qui est dans la loi soit accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota et à un seul point. Celui donc qui violera le moindre de ces commandements, et qui apprendra aux hommes à le violer, sera le plus petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui fera et enseignera, sera grand dans le royaume des cieux. »

Offertoire : « Ma miséricorde... p. [12]. »

Communion : « Seigneur, vous m'aviez confié

cinq talents, et j'en ai gagné cinq autres. Courage, serviteur bon et fidèle ! Parce que tu as été fidèle en des choses peu importantes, je t'établirai sur des choses plus considérables : entre dans la joie de ton maître. »

Pour un Confesseur non Pontife.

I. — MESSE : *Justus.*

Introït : « Le juste fleurira comme le palmier, il croîtra comme le cèdre du Liban ; parce qu'il est planté dans la maison du Seigneur, dans les parvis du temple de notre Dieu. — Il est bon de rendre gloire au Seigneur, et de chanter votre nom, ô Dieu très haut. »

Epître de saint Paul aux Philippiens, c. 3 :

« Mes frères, ce que je considérais comme un gain, je l'ai regardé comme une perte, à cause de Jésus-Christ. Il y a plus, tout me semble une perte en comparaison de la connaissance éminente de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai tout sacrifié, considérant tout comme de la boue, pour gagner Jésus-Christ, et me trouver en lui, non point avec ma justice propre venant de la loi, mais avec cette justice qui naît de la foi en Jésus-Christ, qui vient de Dieu par la foi. J'ai tout sacrifié pour connaître Jésus-Christ, la vertu de sa résurrection, et la participation à ses souffrances, afin qu'en lui ressemblant dans sa mort, j'arrive à la résurrection d'entre les morts. Ce n'est pas que j'aie déjà obtenu ce que je cherche, ou que je sois déjà parfait ; mais je poursuis ma course, cherchant à atteindre au terme que Jésus-Christ m'a montré en m'appelant à Lui. »

Autre Epître.

Ì Epître de saint Paul aux Corinthiens, c. 4 :

« Mes frères, nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges et aux hommes. Nous sommes insensés pour l'amour de Jésus-Christ ; mais vous, vous êtes sages en Jésus-Christ ; nous sommes faibles, et vous êtes forts: vous êtes honorés, et nous sommes méprisés. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements ; nous n'avons pas de demeure stable; nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains. On nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute, et nous souffrons ; on nous dit des injures, et nous répondons par des prières ; nous sommes devenus comme les ordures du monde, comme les immondices qui sont rejetées de tous. Je ne vous écris pas ceci pour vous humilier ; mais je vous avertis comme mes enfants bien-aimés, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Graduel : « Vous l'avez prévenu, Seigneur, de vos plus douces bénédictions ; vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. — Il vous a demandé la vie, et vous lui avez donné une suite de jours qui s'étendront dans les siècles éternels. Alleluia, alleluia. — Le juste se réjouira dans le Seigneur et espérera en lui, et les cœurs droits seront glorifiés. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 11 :

« En ce temps-là, Jésus dit : Je vous bénis, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux savants, tandis que vous les avez révélés aux simples et aux petits. Oui, mon Père, je vous bénis de ce que telle a été votre volonté. Toute puissance a été mise entre mes mains par mon Père. Il n'y a que le Père qui connaisse le Fils, comme il n'y a

que le Fils qui connaisse le Père, et aussi celui à qui le Fils voudra le faire connaître. Venez à moi, vous tous qui souffrez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Soumettez-vous à mon joug, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et votre âme trouvera la paix. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. »

Autre Evangile.

Evangile selon saint Luc, c. 12 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. Vendez ce que vous avez, et distribuez-le en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent point : amassez dans le ciel un trésor qui ne périsse jamais, qui ne puisse être ravi par les voleurs ni rongé par les vers : car où est votre trésor, là est aussi votre cœur. »

Offertoire : « Le juste fleurira... p. [13]. »

Communion : « Je vous le dis en vérité, vous qui avez tout abandonné pour me suivre, vous recevrez le centuple, et vous posséderez la vie éternelle. »

II. — MESSE : *Os justi.*

Introït : « La bouche du juste annoncera la sagesse, et sa langue publiera la justice : la loi de son Dieu est dans son cœur. — Ne portez point envie au bonheur des méchants, et ne soyez point jaloux de ceux qui commettent l'iniquité. »

Livre de la Sagesse. Ec., 31 :

« Heureux l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, qui n'a mis son espérance ni dans l'argent, ni dans les trésors. Quel est-il ? et nous le louerons ; car il a fait des choses merveilleuses pendant

sa vie. Il a été éprouvé par l'or, et trouvé parfait ; sa gloire sera éternelle : il a pu transgresser la loi de Dieu, et il ne l'a point transgressée ; faire le mal, et il ne l'a point fait. C'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'assemblée des saints publiera ses aumônes. »

Graduel : « Vous l'avez... p. [17]. »

Alleluia : p. [21].

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Luc, c. 12 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées dans vos mains ; soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillants. Je vous le dis en vérité, il se ceindra, les fera mettre à table, et s'empressera de les servir. S'il arrive à la seconde ou à la troisième veille, et s'il les trouve ainsi, ces serviteurs seront heureux. Or sachez que si le père de famille prévoyait l'heure à laquelle le voleur doit venir, il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

Autre Evangile.

Evangile selon saint Luc, c. 10 :

« En ce temps-là, le Seigneur choisit soixante-douze autres disciples, qu'il envoya devant lui, deux à deux, dans toutes les villes et dans tous les lieux où il devait aller lui-même, et il leur disait : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers : priez donc le maître de la

moisson d'y envoyer des ouvriers. Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni sac, ni bourse, ni chaussure, et ne saluez personne en chemin. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : que la paix soit dans cette maison ; et s'il s'y trouve quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui ; autrement elle reviendra sur vous. Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant ce que vous y trouverez ; car celui qui travaille mérite un salaire. Ne passez point d'une maison à une autre ; et dans quelque ville que vous alliez, si l'on vous reçoit, mangez ce qu'on vous présentera ; guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites-leur : Le royaume de Dieu est près de vous. »

Offertoire : « Vous avez comblé, Seigneur, les désirs de son cœur, et vous n'avez pas rejeté ses prières ; vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. »

Communion : « Je vous le dis... p. [18]. »

Pour un Abbé.

MESSE : *Os justi.*

Introït : « La bouche du juste... p. [18]. »

Livre de l'Ecclésiastique, c. 45 :

« Chéri de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction. Dieu l'a rendu grand et redoutable à ses ennemis, et il lui a donné le pouvoir d'apaiser les monstres par ses paroles. Il l'a élevé en honneur parmi les rois. Il lui a fait connaître les ordonnances qu'il devait prescrire à son peuple, et il lui a fait voir sa gloire. Il l'a sanctifié par la foi et par la douceur, et il l'a choisi entre tous les hommes. Car il l'a écouté, il a entendu sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée. Il lui a donné ses préceptes devant son peuple, et la loi de vie et de science. »

Graduel : « Vous l'avez prévenu... p. [17]. »

Alleluia, alleluia. Le Seigneur l'a aimé et l'a revêtu d'honneur ; il lui a donné un vêtement de gloire. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 19 :

« En ce temps-là, Pierre dit à Jésus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : quelle sera donc notre récompense ? Jésus leur répondit : Je vous le dis en vérité, pour vous qui m'avez suivi, au jour de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque abandonnera pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle. »

Offertoire : « Vous avez comblé... p. [20]. »

Communion : « Je vous le dis... p. [18]. »

COMMUN DES VIERGES.

Pour une Vierge martyre.

I. — MESSE : *Loquebar.*

Introït : « J'ai parlé de vos commandements en présence des rois, et je n'ai point été confondu ; j'ai médité vos ordonnances, qui font mes délices. — Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies, qui suivent la loi du Seigneur. »

Livre de la Sagesse. Ec., 51 :

« Seigneur, mon Dieu, pendant que j'étais sur la terre vous m'avez dégagée de tout ce qui pouvait m'y attacher, et je vous ai demandé la grâce de ne point craindre la mort passagère. J'ai prié Dieu, le Père de mon Seigneur, de ne pas m'abandonner au jour de l'affliction, et de ne pas me refuser son secours pendant le règne des superbes. Je ne cesserai jamais de bénir votre nom et de célébrer vos louanges, parce que vous avez exaucé ma prière, que vous m'avez sauvée de la perdition, et que vous m'avez délivrée du péril au jour mauvais. C'est pourquoi je vous rendrai des actions de grâces, et je bénirai votre nom, Seigneur mon Dieu. »

Graduel : « Parée de votre gloire et de votre beauté, apprêtez-vous à combattre, à vaincre et à régner. — Régnez par la vérité, la douceur et la justice ; et votre droite vous conduira au milieu des merveilles. Alleluia, alleluia. — Je vous aime d'une jalousie toute divine ; je vous ai fiancée à un Epoux unique, au Christ, pour vous

présenter à lui comme une vierge chaste. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. Celui qui le découvre l'enfouit de nouveau, et va, plein de joie, vendre tout ce qu'il possède pour acheter ce champ. Le royaume des cieux ressemble aussi à un marchand qui cherche de belles perles : dès qu'il en a trouvé une de grand prix, il va vendre tous ses biens, et il l'achète. Le royaume des cieux est encore semblable à un grand filet qu'on jette dans la mer, et qui se remplit de poissons de toute espèce. Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le retirent, s'asseyent sur le rivage, mettent les bons à part dans des vases, et rejettent les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde. Les Anges viendront séparer les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente ; il y aura là des pleurs et des grincements de dents. Comprenez-vous bien ce que je vous dis ? Oui, répondirent-ils. Jésus ajouta : Tout docteur de la loi instruit dans la science du royaume de Dieu est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des richesses anciennes et nouvelles. »

Offertoire : « Les Vierges seront amenées au Roi ; ses compagnes vous seront présentées au milieu de la joie et de l'allégresse, Seigneur ; elles seront introduites dans le palais du souverain Roi. »

Communion : « Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a, et l'achète.

II. — MESSE : *Me exspectaverunt.*

Les impies m'ont attendu pour me perdre ; mais vous m'avez donné l'intelligence de vos oracles ; j'ai vu le terme des choses les plus parfaites ; mais vos justices n'ont point de bornes. — Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies, qui suivent la loi du Seigneur.

Livre de la Sagesse. Ec., 51 :

« Je vous rendrai grâces, mon Seigneur et mon Roi ; je vous glorifierai, ô mon Sauveur. Je bénirai votre saint Nom, parce que vous avez été mon protecteur et mon appui. Vous avez délivré mon corps de la perdition, des pièges de la langue injuste, et des mains des ouvriers de mensonge : vous avez pris ma défense contre ceux qui m'accusaient. Vous m'avez délivrée, par un effet de votre infinie miséricorde, des lions rugissants prêts à me dévorer, des mains de ceux qui cherchaient à m'ôter la vie, des diverses afflictions qui m'assiégeaient de toutes parts, de la violence des flammes qui m'environnaient ; en sorte qu'étant au milieu du feu, je n'ai point été brûlée. Vous m'avez retirée de la profondeur du gouffre de l'enfer. Vous m'avez soutenue contre les médisances et les calomnies, et contre l'injustice de mes tyrans. Seigneur, mon âme vous bénira jusqu'à la mort, parce que vous délivrez du péril ceux qui mettent leur espérance en vous, et vous les arrachez à l'affliction, ô Seigneur notre Dieu. »

Graduel : « Parée de votre gloire... p. [21]. »

Alleluia, alleluia. — Les vierges seront amenées au Roi ; ses compagnes vous seront présentées au milieu de la joie, Seigneur. Aleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 25 :

« En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, après avoir pris leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq étaient sages. Les cinq folles, en prenant leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans des vases avec leurs lampes. Or, comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes, et s'endormirent. Mais vers minuit on entendit crier : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Aussitôt toutes ces vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes. Alors les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages leur répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en. Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva ; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. Enfin les autres vierges vinrent à leur tour, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne vous connais pas. Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Offertoire : « Les Vierges... p. [23]. »

Communion : « Les cinq vierges sages prirent de l'huile dans des vases avec leurs lampes ; or vers minuit on entendit crier : Voilà l'époux qui vient, allez au-devant du Seigneur Jésus-Christ. »

Pour une Vierge non martyre.

I. — MESSE : *Gaudeamus.*

Introït : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, et célébrons ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse N..., Vierge, pour la solen-

nité, de laquelle les Anges, pleins d'allégresse, chantent la gloire du Fils de Dieu. — Mon cœur a prononcé une bonne parole : je consacre au Roi toutes mes œuvres. »

II *Epître* de saint Paul aux Corinthiens, c. 10 :

« Mes frères, que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment estimable ; mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage. Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence ! Supportez-la, je vous en prie. Car j'ai pour vous un amour de jalousie qui vient de Dieu ; parce que je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge sage. »

Graduel : « Régnez par la vérité, la douceur et la justice ; votre droite vous conduira à travers les merveilles. — Ecoutez, ma fille, voyez et prêtez l'oreille : le Roi est épris de votre beauté. Alleluia, alleluia. — Venez, ma bien-aimée, et vous partagerez mon empire, car le Roi est épris de votre beauté. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 25 :

« Le royaume des cieux est semblable à dix vierges », p. [25].

Offertoire : « Les filles des rois formeront votre cortège ; la reine est à votre droite, vêtue d'or et couverte d'ornements précieux. »

Communion : « La grâce est répandue sur vos lèvres, parce que Dieu vous a bénie pour l'éternité. »

II. — MESSE : *Dilexisti.*

Introït : « Vous avez aimé la justice, et haï l'iniquité ; c'est pour cela que Dieu, votre Dieu, a répandu sur vous l'onction de sa joie, de préférence à vos compagnes. — Mon cœur a proféré avec joie une heureuse parole : c'est au Roi que s'adressent mes chants. »

I. *Epître* de saint Paul aux Corinthiens, c. 7 :

« Mes frères, pour ce qui regarde les vierges, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur ; je donne seulement un conseil, comme ayant reçu du Seignur la grâce d'être son fidèle ministre. Je crois donc qu'à cause des misères de la vie présente il est avantageux à l'homme de ne point se marier. Etes-vous uni à une femme par le mariage ? Ne cherchez point à rompre cette union. N'avez-vous point de femme ? Ne cherchez point à vous marier. Au reste, si vous épousez une femme, vous ne pêchez pas ; et si une fille se marie, elle ne pèche pas non plus ; mais ces personnes souffriront beaucoup de peines et d'afflictions, que je voudrais vous épargner. Voici donc, mes frères, ce que j'ai à vous dire : le temps est court ; ainsi donc, que ceux qui sont mariés vivent comme s'ils ne l'étaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissaient pas ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient rien ; ceux qui usent des choses de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas : car la figure de ce monde passe. Or, je désire que vous soyez exempts du soin des choses périssables. Celui qui n'est pas marié s'occupe des choses du Seigneur, et de ce qui peut le rendre agréable à Dieu. Mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde, et de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme, et ainsi il se trouve partagé. De même, une femme qui n'est pas mariée, une vierge, s'occupe des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Graduel : comme l'Introït.

Alleluia, alleluia : La grâce est répandue sur vos lèvres, parce que Dieu vous a bénie pour l'éternité. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor», p. [23].

Offertoire : « La grâce est répandue... p. [26].

COMMUN DES SAINTES FEMMES.

MESSE : *Gaudeamus.*

Introït : « Réjouissons-nous... p. [25]. »

Livre de la Sagesse, c. 31 :

« Qui trouvera une femme forte ? Elle est plus précieuse que les trésors qu'on apporte des extrémités du monde. Le cœur de son époux se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires. Tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais de mal. Elle cherche la laine et le lin ; elle travaille habilement de ses mains. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses servantes et à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète ; elle plante une vigne du fruit de son travail ; elle ceint ses reins de force ; elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile; sa lampe ne s'éteint jamais pendant la nuit. Ses mains s'attachent aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre sa main à l'indigent, et l'étend sur le pauvre. Elle ne craint pour sa maison ni le froid ni la neige, car tous ses domestiques ont double vêtement. Elle a tissu une robe pour elle ; le lin et la pourpre servent à la vêtir. Son époux est illustre dans les assemblées publiques, où il est assis avec les juges du peuple. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle livre aux Chananéens. La force et la beauté sont ses ornements, et elle verra arriver son dernier jour avec un visage riant. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur ses lèvres. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté. Ses enfants se sont levés, et l'ont appelée bienheureuse ; son mari se lève à son tour pour publier ses louanges. Beaucoup de filles, dit-il, ont amassé les richesses, vous les avez toutes surpassées. Les grâces sont trompeuses, la

beauté est vaine ; la femme qui craint Dieu est celle qui sera louée. Donnez-lui le fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent dans les assemblées publiques. »

Graduel : « Régnez par la vérité... p. [26]. »

Alleluia : « Venez, ma bien-aimée... p. [26]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Venez, épouse du Christ, recevez la couronne que vous a préparée le Seigneur dès l'éternité. — Vous avez aimé la justice, et haï l'iniquité ; aussi Dieu, votre Dieu, vous a sacrée d'une huile de joie au-dessus de vos compagnes. — Enrichie de splendeur et de beauté, avancez, marchez et régnez. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ », p. [23].

Offertoire : « Les filles des rois... p. [26]. »

Communion : « La grâce est répandue... p. [26]. »

COMMUN DES SAINTS.

TEMPS PASCAL.

Pour un Martyr Pontife.

MESSE : *Protexisti.*

Introït : « Vous m'avez protégé, Seigneur, contre l'assemblée des méchants, alleluia, contre la multitude de ceux qui combattent l'iniquité, alleluia, alleluia. — Ecoutez, Seigneur, ma voix suppliante, délivrez mon âme de la crainte de l'ennemi. »

Livre de a Sagesse, c. 5 :

« Les justes s'élèveront avec une grande force contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi les fruits de leurs travaux ; à cette vue, les méchants seront troublés et saisis d'une horrible frayeur : leur étonnement sera grand en voyant tout à coup, contre leur attente, les justes sauvés. Accablés de regrets, le cœur navré de douleur, ils diront en eux-mêmes : Voilà ceux qui furent l'objet de nos railleries et de nos injures. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse ; et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et entrés en partage du sort des Saints ! »

Alleluia, alleluia : Le juste fleurira comme le palmier, et il croîtra comme le cèdre du Liban. Alleluia. — Le bon Pasteur avait donné sa vie pour ses brebis ; il était mort pour son troupeau: maintenant il est ressucité. Alleluia.

Evangile selon saint Jean, c. 15 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Il retranchera toutes les branches qui ne portent de fruits en moi et il émondera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage. Vous êtes déjà purifiés par la parole que je vous ai adressée. Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut porter de fruit d'elle-même, et sans demeurer attachée à la vigne, il en est ainsi de vous, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car vous ne pouvez rien faire sans moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment : il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu. Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et tout vous sera accordé. »

Offertoire : « Vous l'avez couronné... p. [4]. Alleluia. »

Communion : « Que celui... p. [4]. Alleluia. »

Pour un Martyr non Pontife.

MESSE : *Protexisti.*

Introït : « Vous m'avez protégé... p. [31]. »

Epître de saint Paul à Timothée, c. 2-3 :

« Mon très cher frère, souvenez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant né de la race de David, est ressuscité d'entre les morts, selon l'Evangile que je prêche, pour lequel je souffre beaucoup de maux, jusqu'à être dans les chaînes comme un scélérat ; mais la parole de Dieu n'est point captive. C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'ils acquièrent aussi bien que

nous le salut qui est en Jésus-Christ, avec la gloire du ciel. Quant à vous, vous savez quelle est ma doctrine, quelle est ma manière de vie, quelle est la fin qu je me propose, quelle est ma foi, ma tolérance, ma charité et ma patience ; quelles ont été mes persécutions et les afflictions qui me sont arrivées, comme celles d'Antioche, d'Icone et de Lystre ; combien grandes ont été ces persécutions que j'ai souffertes, et comment le Seigneur m'a délivré de toutes. Aussi tous ceux qui veulent vivre avec piété seront persécutés. »

Alleluia, alleluia : Le juste fleurira comme le palmier, et il croîtra comme le cèdre du Liban. Alleluia. — L'ange du Seigneur descendit du ciel, s'approcha du tombeau, et dérangea la pierre, et s'assit dessus. Alleluia.

Evangile de la messe précédente, p. [32].

Offertoire : « Les cieux publieront vos merveilles, Seigneur, et l'assemblée des fidèles la vérité de vos promesses. Alleluia. »

Communion : « Le juste se réjouira dans le Seigneur, et espérera en lui : et les cœurs purs seront glorifiés, alleluia, alleluia. »

Pour plusieurs Martyrs.

MESSE : *Sancti tui.*

Introït : « Vos Saints vous béniront, Seigneur; ils publieront la gloire de votre règne, alleluia, alleluia. — Je vous glorifierai, ô mon Dieu et mon Roi : je bénirai votre nom dans le temps et dans les siècles des siècles. »

Apocalypse de saint Jean, c. 19 :

« En ces jours, après cela, moi, Jean, j'entendis comme la voix d'une grande multitude, qui disait : Alleluia, salut, gloire et puissance à notre Dieu ! Ses jugements sont véritables et justes : il a condamné la grande prostituée corruptrice de la terre par ses désordres, et il a vengé le sang de ses serviteurs, versé par ses mains. Et ils dirent une seconde fois : Alleluia. Et la fumée de l'incendie s'éleva dans les siècles des siècles. Les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent, et adorèrent Dieu, qui était assis sur le trône, en disant : Amen, alleluia. Et une voix sortit du trône : Louez votre Dieu, disait-elle, vous tous, ses serviteurs, animés de sa crainte, petits et grands. Et j'entendis comme la voix d'une grande multitude, comme le bruit des grands torrents et comme le retentissement des tonnerres, et l'on criait : Alleluia. Le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant règne. Réjouissons-nous, enivrons-nous d'allégresse et rendons-lui gloire. L'heure des noces de l'Agneau est venue, et son épouse s'y est préparée. Il lui a donné de se vêtir d'un lin pur et blanc ; et ce lin est la justice des Saints. L'Ange me dit alors : Ecrivez : Heureux ceux qui ont été appelés au festin des noces de l'Agneau. »

Alleluia, alleluia : Saints et justes, réjouissez-vous dans le Seigneur : Dieu vous a choisis pour son héritage. Alleluia. — Au jour de ma résurrection, dit le Seigneur, je vous précéderai en Galilée. Alleluia.

Evangile selon saint Jean, c. 15 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je suis la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits ; car vous ne pouvez rien faire sans moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment : il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu et le brûler. Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et tout vous sera accordé. C'est la gloire de mon Père que vous rapportiez beaucoup de fruit, et que vous

deveniez mes disciples. Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour. Vous demeurerez dans mon amour si vous gardez mes commandements, comme j'ai moi-même gardé les commandements de mon Père, et comme je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit pleine et parfaite. »

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses Saints ; le Dieu d'Israël donne la force et la vertu à son peuple ; béni soit Dieu ! alleluia. »

Communion : « Les âmes des Justes sont dans la main de Dieu. Ils n'ont point de tourment à craindre de la part des méchants. Aux yeux des insensés ils paraissent mourir, mais ils sont dans la paix, alleluia. »

MOIS DE JANVIER.

I.

2 JANVIER.

La Bienheureuse Stéphanie de Quinzani,

Vierge de notre Ordre.

MESSE : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu qui, en embrasant la bienheureuse vierge Stéphanie de l'amour du Crucifié l'avez fait participer merveilleusement à sa Passion, accordez-nous, nous vous en prions, par son intercession et son exemple, de mériter de nous rendre conformes à l'image de votre Fils. »

Cette fête se célébrait, avant la réforme de Bréviaire, le 16 janvier. Une fois pour toutes, je dis que l'on a cherché à mettre la fête des Saints au jour de leur mort, ou le plus près possible. C'est pour eux le jour de naissance. Cette préoccupation, qui a dirigé la plupart des changements de date concernant les Saints est donc excellente. Dès le commencement de l'année, la Bienheureuse Stéphanie nous rappelle le grand principe de toute vie chrétienne, celui que saint Paul ne cesse de redire dans ses Epîtres à savoir que nous devons tous, qui que nous soyons, rendre notre vie semblable à Jésus crucifié. La Providence se charge de nous envoyer les souffrances nécessaires et notre devoir à nous est de les accepter avec patience, dans ce but de sanctification.

Pour les Saints, patience ne suffit pas, car eux ils comprennent davantage le mystère du Christ et, le comprenant davantage, ils ont le désir jamais rassasié de le représenter en eux-mêmes. C'est ce que fit merveilleusement la bienheureuse Stéphanie. Pendant quarante ans, tous les vendredis, elle ressentit dans son âme et dans sa chair toutes les douleurs de la Passion du Sauveur. En sorte qu'elle était, pour ceux qui l'approchaient, comme un Christ vivant.

Nous retrouverons plusieurs fois sur notre route ces âmes dominicaines douloureusement attachées à la croix de Jésus. C'est une dévotion très spéciale de nos Saints et de nos Saintes, dévotion foncière qui va jusqu'au bout du sacrifice avec Jésus lui-même.

Tertiaire séculière d'abord, puis fondatrice d'un monastère de Sœurs Prêcheresses, la bienheureuse Stéphanie en fut la Supérieure pendant quelques années. C'est là qu'elle mourut saintement, en 1530, à l'âge de 73 ans.

II.

3 Janvier.

La Bienheureuse Zedislava.

Messe : *Gaudeamus,* du Commun des Saintes Femmes, ni vierges, ni martyres, p. [29].

Oraison : « Dieu qui avez daigné accorder à la bienheureuse Zedislava, de vous contempler habituellement avec une grande élévation d'âme et, tout à la fois, de s'occuper du prochain avec sollicitude, faites que, par son intercession, nous soyons très attentifs aux choses du ciel, et à la pratique de la charité par les bonnes œuvres. »

La contemplation et la charité : union parfaite de la vie intérieure et de la vie active, dans l'ordre de Saint-Dominique. Posséder Dieu en soi par une oraison mentale continuelle, le donner aux autres, soit par la prière et la pénitence, soit par la parole, soit par la bienfaisance sous toutes ses formes, quelle vie pour qui sait la comprendre et la réaliser !

La bienheureuse Zedislava, simple tertiaire séculière, une des premières tertiaires, se pénétra à fond de cet esprit.

Avec elle, nous retournons aux premiers jours de la fondation de l'Ordre. Ces jours d'enthousiasme qui amenaient à saint Dominique des âmes généreuses comme la sienne.

Ceslas et Hyacinthe, ces deux Polonais qui avaient reçu l'habit des mains mêmes du bienheureux Père, étaient rentrés dans leur pays et avec eux la pensée dominicaine se propageait de

toutes parts. Zedislava, femme de haute naissance, mariée par obéissance filiale à un noble Seigneur, dont le caractère était aussi violent que sa situation sociale était élevée, entendit parler de ces nouveaux religieux qui s'en allaient par le monde, pauvres des choses de la terre, prêcher à tous la parole de Dieu. Elle se prit pour eux d'une sainte passion.

A force d'instances, elle obtint de son irascible mari la permission de bâtir un couvent pour les Prêcheurs, à Jablona même où elle résidait. Ce fut pour Zedislava une joie infinie. Elle plaça ce couvent sous le titre et la protection de saint Laurent, le grand martyr. Mais elle ne se contenta pas de fournir libéralement les subsides nécessaires à la construction, elle-même y contribuait de ses propres mains. Toutes les nuits, elle transportait ce qui était utile aux ouvriers : de la chaux, du sable, des pierres, du bois. C'était pour Zedislava un moyen de bâtir elle-même la maison des Prêcheurs et d'en activer la construction. De cette façon, elle mettait dans les pierres et son cœur et ses mains.

Noble Dame ! plus noble encore par son âme que par ses origines familiales.

Et comme elle est une preuve vivante de cet amour enthousiaste que les premiers Frères Prêcheurs allumèrent dans les cœurs. Quand la maison fut terminée, quand les Frères y furent entrés, Zedislava demanda à saint Hyacinthe, le grand apôtre de ces régions, de venir la bénir. Il ne put accéder à sa prière, mais il lui envoya son frère, le bienheureux Ceslas.

Quelle joie pour Zedislava !

Malgré ses occupations personnelles, malgré sa haute situation sociale, qui, à l'époque, la pla-

çait très haut au-dessus du menu peuple, Zedislava, en bonne et vraie tertiaire, conforma sa vie, autant qu'elle le put, à la vie des Prêcheurs. Elle transporta à son foyer la pratique de l'office divin, de leurs observances pénitentielles. Et surtout, elle prit d'eux l'esprit apostolique. C'est le véritable esprit des tertiaires. La grâce de l'Ordre ne change pas. Elle doit être, dans les tertiaires, proportion gardée et même sans proportion, ce qu'elle est dans le grand Ordre. Or, un Frère Prêcheur n'est pas pour lui-même, il est, par vocation, par essence, destiné à sanctifier les autres. Et en sanctifiant les autres, il se sanctifie lui-même. D'où il résulte que, à l'exemple de Zedislava, qui soignait les malades, entretenait les pauvres, enseignait les vérités de la foi aux ignorants, les Tertiaires dominicaines ont pour mission de remplir le même ministère autour d'elles, dans les paroisses. C'est leur but apostolique. Dire l'office de la Sainte Vierge, faire l'abstinence, pratiquer certaines observances de piété serait peu, si ces exercices ne leur donnaient pas l'esprit apostolique de l'Ordre. Qu'elles regardent Zedislava, leur aînée, et qu'elles suivent son exemple.

Cette bienheureuse Sœur, qui, à force de patience et de bonté, avait ramené à Dieu son mari, élevé chrétiennement ses enfants, mourut dans la paix du Seigneur, le 1er janvier 1252.

Sa mémoire est demeurée en bénédiction.

III.

14 JANVIER.

Saint Hilaire,

Evêque et Docteur de l'Eglise.

MESSE : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Dieu, qui avez donné le bienheureux Hilaire à votre peuple, comme un ministre du salut éternel, accordez-nous, nous vous en prions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous vénérons comme Docteur de vie sur la terre. »

Hilaire est de France, né en Aquitaine, successivement marié, moine et évêque de Poitiers. Sa mission fut de défendre la foi contre les Ariens, ceux qui, tout en se prétendant chrétiens, niaient la divinité du Christ.

Batailleur infatigable, il ne céda devant aucune erreur et ni l'exil, ni les menaces de mort ne purent avoir raison de son intrépidité. En face de l'empereur Constance, il confessa sa foi, sans peur.

Pendant son exil en Phrygie, loin de se laisser abattre par l'adversité, Hilaire composa ses trois livres sur la Très Sainte Trinité. Sa fermeté était si indomptable, son éloquence si persuasive que l'Empereur crut plus prudent, même pour la cause de l'arianisme, de renvoyer Hilaire à son siège épiscopal. Il y rentra, dit saint Jérôme, comme un triomphateur. Et c'est à Poitiers qu'il forma

un autre évêque, l'apôtre et le défenseur des Gaules, saint Martin.

Grande figure lointaine, dont le rayonnement lumineux n'a perdu aucune clarté.

Nous vivons des doctrines et des souffrances de ce grand lutteur de Dieu. Cette foi qui est notre force et notre espérance si nous la possédons, c'est parce que Hilaire, avec tant d'autres Docteurs, l'a défendue au prix de sa vie.

Qu'en faisons-nous ? Si nous appartenons à l'Ordre de Saint-Dominique, nous devons savoir qu'il fut institué pour défendre la Foi. Les Prêcheurs sont officiellement les successeurs des Docteurs et des Martyrs de la foi, « ces champions de la foi, ces lumières du monde », que prophétisa, en les approuvant, Honorius III. La foi avant tout, dans sa pureté virginale, sans tache, car la foi c'est la vérité de Dieu. Qui garde la foi peut tout espérer. Qui perd la foi n'a plus de Dieu en ce monde. Le retrouvera-t-il dans l'éternité ? Hilaire mourut en 369. Il fut déclaré, par Pie IX, Docteur de l'Eglise.

IV.

15 Janvier.

Le Bienheureux François de Capillas

Martyr de notre Ordre.

Messe : *Laetabitur,* p. [1].

Oraison : « Dieu qui avez fortifié la foi du bienheureux martyr, François, par une merveilleuse constance, accordez avec bonté que votre Eglise, secourue par ses prières, mérite de glorifier partout de nouveaux triomphes de la foi. »

Avec François de Capillas, nous passons en Chine, dont il fut le premier martyr.

C'est un Espagnol, né, au XVII[e] siècle, à Baquerin de Campos, au diocèse de Valencia. L'esprit apostolique de saint Dominique l'envahit dès son adolescence. A peine diacre, il demande à se rendre aux Philippines et c'est à Manille qu'il forme son intelligence aux sciences divines et son cœur à la vie religieuse. Il prend cette vie religieuse dans son intégrité. Vie profonde d'âme intérieure, soucieuse de plaire à Dieu en toutes choses et s'aidant pour atteindre ce but de toute la rigueur de la discipline régulière.

C'est ce qui fit de lui, ce qui fit de tant de martyrs de l'Ordre, un religieux oublieux de soi et donné totalement à Dieu. Comment mourir pour Dieu, si, d'avance, dans son cœur on n'est par mort à tout pour lui ? C'est la première mort, nécessaire à qui veut donner sa vie pour Dieu.

Penser à soi dans le sacrifice quotidien de l'Apostolat, avec la menace perpétuelle de la mort sanglante, est chose impossible. La première mort à soi-même répond de la seconde pour Dieu.

François de Capillas fut arrêté en Chine, où il travaillait au salut des infidèles, dans la province de Fo-Kien. Il subit les plus atroces supplices, avec une joie si extraordinaire, que son juge en était stupéfait. Après de nouveaux interrogatoires, déchiré de coups, demi mort, on le traîna en prison. Il y trouva des condamnés à mort, coupables de la pire espèce. Le saint martyr se montra devant eux si patient et si joyeux, si indulgent et si bon, que ces malfaiteurs en furent profondément émus. François les convertit au christianisme et cette prison devint comme un temple à la louange de Dieu. Il fut décapité, après de cruelles tortures, le 15 janvier 1648. Son glorieux martyre inaugure cette longue et magnifique lignée de confesseurs de la foi qui ont arrosé et fécondé de leur sang la terre de Chine.

Défendre la foi par la parole, c'est l'office des docteurs, la défendre par le sang celui des martyrs. La Providence destine les uns et les autres à ce double ministère. Mais tous, qui que nous soyons, qui avons reçu le baptême, nous devons défendre la foi en nous et autour de nous par nos paroles et par nos actes. Un chrétien est responsable de sa foi devant le monde entier. Il doit la confesser hardiment, toujours. C'est le *poids du baptême*. Qui est baptisé est, de soi, confesseur de la foi, selon la volonté de Dieu.

V.

16 JANVIER.

Le Bienheureux Gonsalve,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Justus ut palma,* p. [16].

Oraison : « Dieu, qui avez enflammé l'âme du bienheureux Gonsalve, votre confesseur, d'un amour merveilleux pour votre saint Nom, accordez-nous, nous vous en prions, en marchant sur ses traces, de vous avoir toujours dans notre pensée et d'accomplir avec ardeur tout ce qui vous est agréable. »

Ce Bienheureux, né en Portugal, nous ramène aux premiers temps de l'Ordre. Sa vie a un caractère conforme à cette époque, si dissemblable de la nôtre. Epoque des lointains pèlerinages, qui conduisaient au tombeau du Christ, à celui de saint Pierre, à Rome, des milliers et des milliers de chrétiens. Le XIII[e] siècle est le siècle où l'on voyageait pour tout, à petites journées, à pied ou à cheval, sans grand souci du lendemain. Partout on rencontrait des abbayes, des hôpitaux où l'on recevait l'hospitalité. Et les routes d'Europe étaient sillonnées d'étudiants qui s'en allaient à Paris, à Bologne, à Padoue, selon leurs attraits intellectuels ou la poussée de l'Esprit-Saint, qui les attendait à tous les carrefours des Universités.

Ils coudoyaient en chemin les religieux de

tous Ordres, allant à leurs assemblées capitulaires ou regagnant la chaire doctorale où ils enseignaient. D'innombrables pèlerins agrémentaient de leurs récits émerveillés les longueurs ou les contre-temps de ces voyages incessants. Ils avaient vu Jérusalem, ils avaient vu la basilique de Saint-Pierre et reçu la bénédiction de l'*Apostole,* le Pape.

Gonsalve fut un de ces cheminots du Christ. D'abord prêtre séculier et curé de Saint-Pélage, il sent en lui un désir violent de vénérer les Lieux Saints de la chrétienté. Il laisse un vicaire pour le service de sa paroisse et, muni de la bénédiction de son évêque, il s'en va... Pendant quatorze ans, Gonsalve voyage en Terre Sainte, à Rome. Ses yeux, son cœur sont pleins des souvenirs les plus saints. Il rentre enfin dans sa paroisse, accueilli sans aménité par son propre vicaire, Il s'en va de nouveau, pour toujours. Mais dans la vie silencieuse, isolée qu'il a choisie, la voix de Dieu se fait entendre. Voix intime qui le pousse à faire fructifier son sacerdoce et le trésor de grâces que ses pèlerinages ont accumulé dans son âme. Vivre en ermite c'est bien, mais il y a mieux : le don de soi aux autres. Et la Vierge très bonne lui révèle l'Ordre des Frères Prêcheurs, son Ordre, récemment fondé.

Gonsalve est déjà d'âge mûr, mais il n'hésite pas. Il se forme à la vie dominicaine et selon l'ordre de ses supérieurs, il revient à son ermitage, avec un compagnon, pour évangéliser les populations d'alentour. Sa sainteté attire les âmes, ses miracles les élèvent vers Dieu. Et quand Gonsalve meurt, sa mémoire reste si populaire que le Portugal entier le vénère comme son protecteur.

Vie extraordinaire, sans doute, hors cadre, mais vie pleine de Dieu, qui nous montre que dans toutes les situations le tout est d'aimer Dieu, car l'amour de Dieu, le vrai, celui qui le met au-dessus de tout, ne connaît aucune borne, ni aucune convention. Où que l'on soit et quoi que l'on fasse, que l'on soit curé, ermite, pèlerin ou prédicateur, on peut aimer Dieu de toutes ses forces et acquérir la plus haute sainteté. L'amour de Dieu s'adapte à toutes les situations et personne n'a le droit de dire : je ne puis pas aimer Dieu.

VI.

17 JANVIER.

Saint Antoine,

Abbé.

MESSE : *Os justi,* p. [18], avec l'évangile *Sint lumbi,* p. [19].

Oraison : « Seigneur, que l'intercession du bienheureux Antoine, abbé, nous recommande à votre bonté, afin que ce que nous ne pouvons pas attendre de nos mérites, nous l'obtenions par sa protection. »

En face des prières d'un Antoine le Grand, que sont nos pauvres mérites ? Lui, il a compris la parole du Maître : Vends tout ce que tu as, si tu veux être parfait, donne le prix aux pauvres et viens, suis-moi. Il le fit, il fit même davantage. Sa fortune, ses biens terrestres, il laissa tout facilement ; c'est le don le plus simple. Il y a mieux, c'est le don de soi-même. Mais, j'entends le don vrai, celui que Dieu pèse et estime tel. Chose rare, malgré toutes les belles formules que nous aimons à répéter. Il est si facile de dire de belles formules. Mais les réaliser en pratique, s'oublier soi-même en tout, ne plus avoir de pensée pour soi, ne se rechercher en rien, ne rien demander aux créatures, ce don parfait Antoine l'offrit à Dieu en toute vérité et non pas en simples formules. Il s'enfonce dans le désert, il y vit dans la solitude, il se nourrit de peu, il

se fait le dernier, le plus humble des solitaires qui viennent plus tard se grouper autour de lui. Le démon ne le laisse pas en paix. Même dans le désert, il le poursuit de ses attaques. Vainement, du reste, car Antoine rit de ses efforts. Il a mieux que lui à entendre. Et sa vie se passe dans une contemplation incessante de la grandeur et de la bonté de Dieu, si bien que les choses de la terre n'existent plus pour lui. Sa « conversation » est ailleurs, plus haut, avec les Anges auxquels, par sa rude pénitence qui spiritualise sa chair, il ressemble.

Antoine a compris le Christ et il lutte contre lui-même jusqu'au dernier jour, pour graver en son âme tous ses traits. Il y parvint et mourut âgé de plus de cent ans, laissant aux âmes chrétiennes un magnifique exemple d'amour de Dieu. C'était au IV^{e} siècle et depuis, la mémoire d'Antoine le Grand reste vivante et vivifiante dans les élus de Dieu.

VII.

18 Janvier.

La Chaire de Saint Pierre quand il en prit possession, à Rome, pour la première fois.

La Messe.

Introït : « Le Seigneur a fait avec lui une alliance pacifique, il l'a constitué prince : il possède pour l'éternité la dignité du sacerdoce. — Seigneur, je chanterai éternellement vos miséricordes. »

Cri du cœur de saint Pierre, le pêcheur de Galilée, choisi par Jésus pour être son apôtre, et plus que son apôtre, le chef, le prince de son Eglise. Et en ce jour, l'Eglise célèbre la prise de possession du siège de Rome par saint Pierre. Des années ont passé depuis les doux entretiens avec le Maître sur les bords du lac de Galilée ; des années ont passé depuis la douloureuse Passion du Sauveur, et Pierre garde fidèlement, doucement, dans son cœur le souvenir, la présence vivante de son Maître bien-aimé. Pour lui seul il vit, pour lui seul il souffre. Sa pensée ne le quitte pas.

Voyez-vous arriver à Rome, l'orgueilleuse capitale de l'empire, cet homme pauvre, simple, sans prestige ? De la Voie Nomentana par laquelle il marche, il voit les splendides monuments qui sont la gloire et la force de Rome : ses temples, ses Thermes, ses Forum, ses palais, toutes

les statues de ses dieux. La majesté de l'empire romain ne l'effraie point. Pierre porte en son cœur une autre majesté, la majesté toute-puissante de son Maître qui lui a dit : Va ! Et il va, il fait son entrée dans la ville éternelle, celle qui à jamais sera sa ville à lui, celle qui gardera son tombeau comme un trésor ; celle qui, plus que la Rome des Césars, sera par lui, par ses successeurs, jusqu'à la fin des temps, la Capitale du monde. Pierre entre dans Rome, il en prend possession, il s'assied sur la chaise de Pudens et cette chaise sénatoriale devenue la Chaire de saint Pierre, aujourd'hui, on la vénère à deux genoux, là-bas au fond de la basilique vaticane.

Souvenir impérissable dans sa simplicité et sa grandeur que cette entrée de Pierre à Rome. Il a pour toujours la Primatie, le principat de la dignité sacerdotale.

Tout dans l'Eglise du Christ vient de saint Pierre et de ses successeurs ; tout dans l'Eglise retourne au Christ par saint Pierre et ses successeurs. On n'est uni au Christ que par lui.

C'est ce que proclame l'oraison : « Dieu qui, en donnant à votre apôtre Pierre les clefs du royaume céleste, lui avez accordé le ministère pontifical de lier et de délier, faites que par le secours de son intercession, nous soyons délivrés des chaînes de nos péchés. »

C'est Pierre qui lie, c'est Pierre qui délie, la bonté de Dieu passe par ses mains. Sa justice aussi. Il ouvre et il ferme la porte du ciel.

Mémoire de sainte Prisque : Elle est attachée essentiellement à cette prise de possession de Rome par saint Pierre. C'est dans la maison de Prisque, à l'Aventin, que Pierre fonda une de ses

églises domestiques, comme celle de Pudens au Viminal. Quand on veut vénérer les pas de l'apôtre à Rome, on va de la maison de Pudens à celle de Prisque. On est chez lui, on le voit, on l'entend, et le cœur s'émeut de tout ce qu'il raconte de Jésus, son Maître bien-aimé. Ecoutez plutôt ce qu'il écrivait aux chrétiens dispersés dans l'Asie-Mineure.

Epître de saint Pierre, I, c. 1 :

« Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux étrangers élus, dispersés dans les territoires du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, à vous tous, choisis selon la prescience de Dieu le Père, pour être sanctifiés par l'Esprit-Saint, pour obéir à la foi et être arrosés par le sang de Jésus-Christ, abondance de grâce et de paix.

Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, par sa grande miséricorde nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts et nous a donné l'espoir de la vie, l'espoir de cet héritage que rien ne peut détruire, ni corrompre, ni diminuer. Héritage qui vous est réservé dans le ciel, à vous que la puissance de Dieu garde dans la foi pour vous donner la jouissance du salut qui sera manifesté à la fin des temps. Soyez donc dans la joie, même si vous êtes éprouvés sur terre par de nombreuses tribulations. Car ces tribulations sont l'épreuve de votre foi qui doit être plus précieuse que l'or, que l'on éprouve par le feu, afin qu'elle soit une louange et une gloire au jour de l'avènement de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Pas de tristesse dans la souffrance, pas de découragement, pas d'hésitation devant le martyre. Nous avons en nous la divine Parole, la vérité. Avec elle, nous avons le ciel. Et ce bienfait incomparable est le don de Jésus, Notre-Seigneur.

Comme Pierre devait dire de pareilles choses ! Avec quel accent ! En face de la Rome païenne,

lui qui portait Jésus dans son cœur, qui l'avait vu et entendu, lui qui gardait son regard si bon, si tendre, sans pouvoir jamais en détacher le sien.

Graduel : « Qu'on l'élève dans l'assemblée du peuple ! Qu'on le glorifie dans la chaire des Anciens ! Que vos miséricordes, Seigneur, soient votre louange, et vos merveilles devant les enfants des hommes.

Alleluia, alleluia : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Alleluia. »

Pendant la Septuagésime, Trait : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. — Et les Puissances de l'enfer ne l'emporteront pas sur elles, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. — Tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel. — Et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. »

C'est la suprême délégation ! Jésus donne à Pierre tous ses pouvoirs. De sorte que Pierre, ce pauvre pêcheur de Galilée, c'est désormais Jésus. Ils ne font qu'un et ne feront qu'un jusqu'à la fin des temps. l'Eglise est fondée par Jésus, mais il la fonde sur Pierre. Jeu de mots divin, créateur, qui donne à Pierre de porter l'Egiise de Dieu. Qu'on l'élève dans l'assemblée, qu'on le place au-dessus de tous dans la chaire d'où il enseigne. Il est la Parole de Dieu. Qui l'écoute, écoute Dieu, qui le renie, renie Dieu. Il faut être avec Pierre, pour être avec Jésus. Union de pensée, union de cœur, union de puissance, entre Jésus et Pierre.

Voici le texte authentique de cette investiture:

Evangile selon saint Matthieu, c. 16 :

« En ce temps-là, Jésus se rendit dans la contrée de Césarée de Philippe, et il posa à ses disciples cette question : Qui, dit-on, qu'est le Fils de l'homme ? Ils répondirent : les uns disent qu'il est Jean le Baptiste, les autres, Elie, ou encore Jérémie ou quelqu'autre prophète. Jésus leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, Et Jésus lui dit : tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, car ce ne sont point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances de l'Enfer ne l'emporteront pas sur elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

C'est clair. Jésus ne pouvait être plus affirmatif. Pierre est le fondement de l'Eglise. Il la porte et pour être uni au Christ, il faut demeurer sur cette pierre fondamentale. Hors d'elle, le Christ n'est pas.

Offertoire : « Ma vérité et ma miséricorde sont avec lui. Sa gloire viendra de mon nom. »

Bonté et justice sont les deux bras de Dieu, les deux bras de l'Eglise. Bonté pour ceux qui viennent à Dieu dans la sincérité de leur cœur ; justice pour les orgueilleux, ceux qui se redressent contre sa majesté. Mais, comme Dieu, Pierre, qui sait la faiblesse humaine, qui en a connu toutes les larmes, Pierre aime mieux excéder dans la bonté. Il ne lie, il n'écarte que s'il est forcé de le faire, par l'orgueil, le plus implacable ennemi de Dieu.

Secrète : « Seigneur, que la prière du bienheureux Pierre, votre Apôtre, vous rende agréables

les prières et les sacrifices de votre Eglise, afin qu'en les offrant pour sa gloire, ils obtiennent pour nous le pardon. »

Communion : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

Postcommunion : « Seigneur, que cette offrande vous réjouisse ! Et de même que nous vous proclamons admirable en votre apôtre Pierre, de même que nous recevions par lui l'immensité de votre indulgence. »

Pierre, même dans le ciel, demeure le chef de l'Eglise militante. Il en conserve la haute administration. C'est lui qui présente à Dieu toutes ses supplications. Quand il la voit dans la tourmente, quand la barque menace de sombrer, il se jette aux pieds de son Maître et lui répète son cri de détresse : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !

Et à tous les fidèles, à ceux qui, comme lui, pauvres pêcheurs, implorent la pitié de Dieu, Pierre accorde « l'immensité de l'indulgence divine ». Il se souvient, Pierre, il se souvient de sa faiblesse, de sa trahison, il se souvient du regard douloureux, tendre de son Maître et quand il y pense, à qui ne pardonnerait-il pas ?

VIII.

19 JANVIER.

Le Bienheureux André de Pescheria,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p [18].

Evangile : Designavit, p. [19].

Oraison : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez comblé de l'esprit apostolique le bienheureux André, votre confesseur, faites que, à son exemple, nous ayons tant d'influence par notre parole et notre vie, que nous puissions en retirer nous-mêmes un fruit considérable. »

André de Pescheria, sur les bords du lac de Garde, est un de ces nombreux religieux qui, au XV^e^ siècle, firent refleurir dans l'Ordre, la vie apostolique de saint Dominique. Pendant 45 ans, au milieu de toutes les difficultés morales et matérielles, dans l'âpre séjour des montagnes de la Valteline, André évangélisa ces populations. Rien ne l'arrêtait. Il vivait de peu, comme les pauvres gens auxquels il prêchait. Il n'avait d'autre préoccupation que de leur faire connaître Jésus-Christ. Dans la neige, dans les glaces, insensible à tout, il pénétrait jusque dans les chaumières les plus inaccessibles. Il fit ainsi un bien incalculable et pour en assurer la permanence, il fonda, à Morbegno, un couvent de son Ordre,

sentinelle avancée qui eut la charge de maintenir et de défendre son œuvre.

Vrai fils de saint Dominique, comme lui Prêcheur infatigable, André demeure pour tous un idéal de vie dominicaine, forte au dedans par une contemplation incessante, puissante au dehors par une activité que la mort seule put arrêter.

Le bienheureux André mourut en 1485.

IX.

20 Janvier.

Saints Fabien et Sebastien,

Martyrs.

Messe.

Introït : « Seigneur, que les gémissements des captifs arrivent jusqu'à vous. Rendez à nos voisins sept fois ce qu'ils nous ont fait subir, vengez le sang de vos Saints qui a été répandu. — Dieu, les nations ont pris possession de votre terre, elles ont souillé votre temple, elles ont fait de Jérusalem une cabane à garder les fruits . »

Oraison : « Dieu qui avez accordé, dans leur supplice, à vos bienheureux martyrs Fabien et Sébastien le courage et la patience, faites que, suivant leur exemple, nous méprisions, pour votre amour, toutes les joies du monde et n'ayons aucune peur de ses persécutions. »

Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 11 :

« Frères, par la foi les Saints ont conquis des royaumes, exercé la justice, obtenu l'effet des promesses, fermé la gueule des lions, éteint la violence du feu, échappé au tranchant du glaive, triomphé de la maladie, affirmé leur vaillance à la guerre, mis en déroute des armées ennemies. Grâce à eux des femmes ont vu ressusciter leurs morts. D'autres se sont laissé torturer et ont repoussé la délivrance afin d'obtenir une meilleure résurrection. Quelques-uns ont enduré les opprobres et les fouets, les chaînes et la prison. Ils ont été lapidés, torturés, sciés, ils

sont morts par le glaive. Ils ont erré couverts de peaux de brebis, de peaux de chèvres, manquant de tout, persécutés, maltraités, héros dont le monde n'était pas digne, errants dans les déserts, et les montagnes, dans les cavernes et les crevasses de la terre. Et tous tant qu'ils sont servirent par leurs épreuves à rendre témoignage à la foi, dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur. »

Graduel : « Dieu se glorifie dans ses Saints, il est admirable de majesté, il fait des prodiges. — Seigneur, votre droite a glorifié sa puissance, votre droite a brisé vos ennemis.

Alleluia, alleluia : Seigneur, vos Saints vous béniront ! Vos Saints proclameront la gloire de votre royaume. »

Après la Septuagésime, Trait : « Ceux qui sèment dans les larmes, récolteront dans la joie. — Ils s'en allaient en pleurant jeter leur semence. — Ils reviendront avec joie, chargés de gerbes. »

Evangile selon saint Luc, c. 6 :

« En ce temps-là, Jésus descendant de la montagne, se tint dans la plaine et une foule nombreuse de disciples, de peuple venu de toute la Judée, de Jérusalem, des bords de la mer, de Tyr et de Sidon l'entourait. Ils étaient venus pour l'entendre et être guéris de leurs infirmités. Ceux qui étaient tourmentés par les esprits impurs furent guéris.

Et tous cherchaient à le toucher, car une force sortait de lui qui les guérissait. Et Lui, levant les yeux sur ses disciples, disait : Bienheureux les pauvres, car le royaume de Dieu est à eux. Bienheureux ceux qui ont faim maintenant, car ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui pleurent aujourd'hui, car ils riront un jour. Bienheureux serez-vous, quand les hommes vous haïront, quand ils vous excommunieront, quand ils vous couvriront d'opprobres, et repousseront votre nom comme un nom de

honte, à cause du Fils de l'Homme. Ce jour-là, réjouissez-vous, soyez joyeux car votre récompense sera grande dans le ciel. »

Offertoire : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, justes, soyez joyeux, vous qui avez le cœur droit, soyez fiers. »

Secrète : « Que notre offrande, Seigneur, vous soit agréable et que, par l'intercession de ceux en l'honneur desquels elle est présentée, elle nous soit salutaire. »

Communion : « De nombreux malades et ceux qui étaient tourmentés par les esprits impurs venaient à lui, car il sortait de lui une force qui les guérissait tous. »

Postcommunion : « Seigneur, rassasiés par ce divin Sacrement, nous vous demandons humblement que, par l'intercession de vos saints martyrs Fabien et Sébastien, ce que nous faisons pour vous témoigner notre hommage, augmente en nous la grâce du salut. »

Quand on fait son pèlerinage, à Rome, sur la Voie appienne, un peu plus loin que la catacombe de Calixte, on trouve, à droite, une antique basilique. Elle est dédiée a saint Sébastien, mais renferme, avec son corps, celui de saint Fabien. Leur mémoire est réunie en cette église, quoique leur martyre eût lieu l'un sous l'empereur Dèce, l'autre, Sébastien, sous l'empereur Dioclétien.

Fabien fut Pape. On vénère sa tête placée dans un précieux reliquaire derrière l'autel de la grande chapelle de gauche.

Sébastien fut soldat. Il était officier, comman-

dant la Première Cohorte, sous Dioclétien. Par son père, il est de Narbonne, par sa mère, de Milan.

Plus qu'officier, Sébastien fut chrétien. D'abord pour être plus utile à ses frères dans le Christ, il dissimula son baptême. Mais quand il dut comparaître devant l'empereur en accusé de christianisme, Sébastien se montra intrépide. Prêt à combattre pour l'empereur, il l'était, mais à condition qu'on lui laissât sa liberté d'adorer le Christ. Dioclétien refusa. Il fallut choisir : renier sa foi ou mourir. Sébastien préféra mourir. On le perça de flèches, cible vivante. Laissé pour mort, il fut enlevé par une pieuse chrétienne qui voulait l'ensevelir avec honneur. Elle le trouva respirant encore, le soigna et le guérit. Sébastien voulut donner une suprême leçon à Dioclétien. Un jour il se dressa devant lui, comme un vengeur de la foi chrétienne, revenu du tombeau et lui reprocha sa cruelle impiété.

L'empereur, irrité d'une telle audace, le fit saisir et battre de verges jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir. Cette fois Sébastien était bien mort, mais à deux reprises il avait confessé sa foi, deux fois martyr.

Ce courage valut au héros chrétien la plus populaire vénération. On l'ensevelit à la catacombe qui porte son nom, voisine de celle de Calixte. Rien d'émouvant comme de voir sa belle statue étendue sous l'autel où reposent ses restes sacrés.

Sébastien est invoqué contre les fléaux des maladies pestilentielles. De son tombeau, de ses statues, de ses reliques sort une vertu qui guérit les malades. Il est un des grands protecteurs de l'Eglise.

L'âme est consolée par le souvenir de tant de foi, de tant d'intrépidité. Comme il fallait aimer Dieu pour se livrer ainsi deux fois à la mort la plus cruelle ! Comme il fallait avoir le mépris de la terre, et la certitude de la vie invisible !

Pour nous qui avons peur de tout effort, qui avons peine à soutenir les combats qu'exige la loi de Dieu, quel exemple, et quelle leçon ! Les martyrs nous font rougir de honte. Demandons à Sébastien plus que la santé du corps, la délivrance des « esprits impurs », qui nous éloignent de Dieu et dont nous n'avons pas le courage d'écraser la tête.

X.

21 JANVIER.

Sainte Agnès,

Vierge et martyre.

MESSE : *Me exspectaverunt,* p. [24].

Oraison : « Dieu tout-puissant, éternel, qui choisissez ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort, accordez-nous avec bonté que, en célébrant la solennité de la bienheureuse Agnès, votre vierge et martyre, nous ressentions les bienfaits de sa protection. »

Agnès repose à l'opposé de Sébastien, sur la Voie Nomentane. Ce n'était qu'une enfant de treize ans. Mais le Christ a besoin de tous les témoignages, et celui-ci a un caractère si touchant qu'il émeut profondément les cœurs.

Agnès, comme dit saint Ambroise, n'était pas encore en âge de servir de témoin dans une cause civile, et il se trouve qu'elle rend à Dieu le témoignage le plus éclatant. Sa mort est une preuve de la divinité du Christ. Elle dit à ses bourreaux: le Christ, mon époux, est Dieu et elle meurt pour l'avoir dit, et nous, nous croyons à la parole d'Agnès. Au milieu des flammes, au cirque Flaminien, Agnès étend ses bras et dit à Dieu sa foi et son amour. Elle a juré de rester fidèle au Christ, elle garde sa parole. Arrière tout amour humain: j'aime déjà, dit-elle, mon fiancé, le Seigneur Jésus m'a passé un anneau à mon doigt ; il a mis

sur ma tête une couronne, à mon cou une chaîne enrichie de pierres précieuses. J'ai un trésor de bijoux. Il m'a donné les habits les plus somptueux et sur mon visage il a mis un signe qui éloigne tout autre amour. Je l'aime, mon Christ, et quand je l'aime, je demeure chaste, quand je le touche, je demeure pure, quand il me reçoit dans ses bras, je demeure vierge. De sa bouche j'ai pris le lait et le miel, et son sang rougit mes joues. Il est si beau, mon bien-aimé, que le soleil, la lune, et les étoiles contemplent avec admiration, que les Anges servent avec joie.

Aucun supplice ne put arrêter sur les lèvres d'Agnès le chant de son amour. La menace infâme de violence ne l'effraya même point. Elle comptait sur la défense de son divin fiancé. Il fallut lui trancher la tête.

Ses parents l'ensevelirent dans leur propriété sur la Voie Nomentane. Elle y est toujours. Chère petite Sainte, quelle joie et quelle émotion de descendre jusqu'à votre tombeau, en cette élégante basilique, petite comme vous, délicieuse comme vous. On ne peut vous quitter.

« Il a posé un signe sur mon visage ». C'est du Christ qu'il s'agit, qui avait pris possession du cœur d'Agnès et l'avait marqué du signe de la croix, comme on marque un agneau du signe de son maître. C'était dire : elle est à moi. Ce signe nous le portons aussi. Le baptême l'a gravé sur notre visage comme sur celui d'Agnès. Sommes-nous au Christ comme Agnès ? Sommes-nous son bien, sa propriété réelle ? Agnès disait : Pas d'autre amour que le Christ et pour prouver sa sincérité elle est morte, Nous, pourrions-nous dire qu'il n'y a en nous aucun autre amour que le Christ ? Seigneur, vous choisissez ce qui est

faible pour confondre ce qui est fort, louange à vous !

Le jour de la fête de sainte Agnès, on bénit, à la fin de la messe solennelle célébrée sur son tombeau, deux petits agneaux, symbole gracieux de la chère Sainte. Je les ai vus dans leur corbeille fleurie, tout blancs, bêlant doucement. On les met sur l'autel et on les bénit. Leur laine sert à confectionner les *Pallium*, ce signe de haute dignité que le Pape envoie aux archevêques. De sorte que, par ce symbole aimable, Agnès participe au gouvernement de l'Eglise.

XI

22 JANVIER.

Saint Vincent,

Diacre, martyr.

MESSE : *Laetabitur,* p. [1].

C'est en Espagne que cet héroïque martyr nous transporte. Nous avons vu un soldat, Sébastien, une enfant, Agnès, rendre témoignage au Christ. Aujourd'hui, c'est un diacre. Et les diacres qui reçoivent à leur ordination l'Esprit-Saint, comme une force, *Ad Robur,* ont montré dans leur martyre un courage indomptable : Etienne, Laurent, Vincent, glorieux athlètes du Christ.

Oraison : « Seigneur, exaucez nos prières afin que conscients des fautes que nous fait commettre notre perversité, nous en soyons délivrés par l'intercession du bienheureux Vincent, votre martyr. »

Vincent souffrit le martyre à Tarragone. Et quel martyre ! On l'étendit sur des charbons ardents, on le déchira avec des ongles de fer rougis au feu ; on le fit monter sur un chevalet incandescent : Va donc, criait le martyr à son juge, je méprise tes tourments, je suis prêt à souffrir tous les supplices pour glorifier mon Sauveur. Tu verras que la force de Dieu sera plus puissante que la tienne. Et pendant qu'il parlait, sa chair grillée par les charbons, crépitait comme du sel et son sang rougissait l'affreuse machine. Il

mourut dans le lit moelleux, que le bourreau lui avait préparé, après de si horribles tortures, pour amollir sa fermeté.

Que dire devant de tels soldats du Christ ? Les prier humblement d'élever nos cœurs à leur hauteur et de faire de nous des chrétiens fervents, convaincus, fidèles à Dieu envers et contre tout. Ils le furent et ce qu'ils furent, avec la grâce de Dieu, qui fut leur force, nous pouvons l'être aussi.

XII.

23 JANVIER.

Saint Raymond de Pennafort,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *In medio,* comme à la fête de saint Thomas d'Aquin, p. 125, sauf ce qui suit :

Oraison. : « Dieu, qui avez choisi le bienheureux Raymond pour en faire un ministre illustre du Sacrement de pénitence et qui lui avez fait traverser les flots de la mer de façon merveilleuse, accordez-nous de produire, par son intercession, de dignes fruits de pénitence et d'arriver au port du salut éternel. »

Alleluia, alleluia : O très bon Père, Protecteur spécial, bienheureux Raymond, regardez-nous du haut du ciel avec bonté. Alleluia. »

Secrète : « Seigneur, sanctifiez ces offrandes présentées à votre majesté et, par l'intercession du bienheureux Raymond, votre confesseur, accordez-nous le secours de votre protection. »

Postcommunion : « Nous vous prions, Seigneur, notre Dieu, afin que cette solennité de saint Raymond, votre confesseur, nous obtienne le pardon de nos fautes et la gloire de la félicité éternelle. »

Saint Raymond, catalan d'origine, a une physionomie à part. Il entra dans l'Ordre âgé de

plus de quarante-cinq ans. Mais son enseignement à Bologne, dont il était un des professeurs de droit les plus remarquables, lui valut immédiatement la place la plus honorable. Il était alors une des lumières de l'Eglise et sa bonté le rendait aussi célèbre que sa science. A la mort du bienheureux Jourdain de Saxe, les Frères choisirent maître Raymond comme Général de l'Ordre. Il ne garda ce poste que deux ans. Mais le Pape Grégoire IX se l'attacha comme grand Pénitencier et lui demanda de codifier les lois ecclésiastiques. En même temps, il le chargeait de diriger le service des aumônes pontificales. C'est tout saint Raymond : le droit et la bonté. Bonté qui s'étendit jusqu'aux chrétiens captifs des Maures, dont la foi était en péril. Avec saint Pierre Nolasque, dont il était le confesseur, Raymond fonda la grande œuvre de la Merci pour la rédemption des captifs.

Juste et bon ! Le juste est celui qui rend à chacun ce qui lui est dû, à Dieu d'abord, puis au prochain. Dieu est le suprême Créancier, car à lui nous devons tout. Il n'y a rien en nous qui ne vienne de lui et par conséquent qui ne soit sa propriété. Ayant tout reçu, nous devons rendre tout. C'est la vérité de la vie, la vérité absolue. Qui ne rend pas à Dieu tout son bien, demeure son débiteur. Et c'est pourquoi, notre vie en ce monde n'est pas vraie, n'est pas juste. Il faut le Purgatoire pour nous remettre au point devant Dieu.

La bonté va plus loin que la justice, elle donne plus qu'il n'est dû. Si j'offense Dieu, il n'est pas tenu de me pardonner, car il ne me doit rien ; s'il me pardonne, ce n'est pas par justice, mais bien par bonté. Sa bonté oublie mes injures,

elle s'abaisse pour écouter ma détresse, elle me tend la main pour me relever. La bonté ne calcule pas, elle ne mesure pas, elle ouvre son cœur et donne... Bon et juste ! Puissions-nous mériter une telle louange, car d'ordinaire les hommes ne sont ni bons ni justes.

Saint Raymond mourut à Barcelone à l'âge de cent ans.

En ce jour, on fait *mémoire de sainte Emérentienne*. C'était la sœur de lait de sainte Agnès. Inconsolable de sa mort, elle alla prier sur sa tombe. Des païens l'y surprirent et, comme sa sœur bien-aimée, elle mourut pour le Christ, lapidée sur place. Emérentienne repose à côté d'Agnès. Leur souvenir, comme leurs cœurs, est inséparable. Délicieux symbole d'amour fraternel.

XIII.

24 JANVIER.

Le Bienheureux Marcolin,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p [18].

Oraison : « Dieu, à qui la prière des humbles et des doux fut toujours agréable, accordez-nous de tirer un tel profit des prières et des exemples du bienheureux Marcolin que, devenus doux et humbles de cœur, nous recevions plus facilement votre grâce. »

Homme de peu, au dehors, tout en profondeur de vie intérieur, le bienheureux Marcolin édifia pendant son existence la ville de Forli, en Italie, où il naquit et le couvent où il fit profession.

Extérieurement, c'était un religieux ordinaire, d'instruction moyenne, mais il portait en lui, sous ce dehors de simplicité, qu'il augmentait encore par mille moyens, une âme ardente d'amour de Dieu. Pauvre, d'une virginale candeur, fidèle à tous les détails de la règle, indulgent et bon pour tous, Marcolin vivait comme perdu en Dieu. Il était tellement absorbé par la contemplation des choses divines qu'il ne voyait et n'entendait rien, sauf le son de la clochette annonçant l'élévation à la sainte Messe. Il avait pour les pauvres la plus grande tendresse.

Quand il mourut, en 1397, dans son couvent de Forli, tous les pauvres accoururent et avec eux

la ville entière. Les Frères ne purent l'inhumer que plusieurs jours après sa mort, et comme en cachette, tant le peuple exigeait par ses cris qu'on le laissât contempler *son Saint*. C'était bien le Saint des humbles, des petits, des chétifs de ce monde.

Exemple précieux pour toute âme qui a la science de Dieu, qui comprend que Dieu seul est et que, par conséquent, tout ce que nous sommes lui appartient et doit le glorifier. Qui veut avoir une influence réelle sur les âmes, non pas de surface, doit vivre de cette vie intérieure, unie à Dieu, absorbée en Dieu. On ne donne de Dieu que ce que l'on en possède. Et comment le posséder si ce n'est par l'union incessante avec lui ? Que de paroles perdues, que de forces dépensées sans fruit, parce que l'âme n'a pas suffisamment la présence de Dieu en elle. On s'agite, même avec la meilleure intention, sans produire, faute de la sève intérieure qui seule donne des fruits. Vivons au dedans et nous ferons beaucoup au dehors.

XIV.

25 Janvier.

La Conversion de Saint Paul.

Messe.

Introït : « Que tous se réjouissent dans le Seigneur, en célébrant solennellement ce jour où le bienheureux Paul a glorifié le monde par sa conversion. — Seigneur, vous m'avez mis à l'épreuve et vous me connaissez. Vous m'avez connu assis et vous me connaissez debout. »

Joie infinie que la conversion de saint Paul ! Le ciel et la terre s'unissent dans la même jubilation. Quand Dieu veut une âme, comme il la poursuit et brise sa résistance !

Saint Paul, lui-même, nous raconte cette poursuite de Dieu ; poursuite d'amour implacable. Il n'y a rien de plus terrible que l'amour. Ce qu'il veut, il le prend. Et Dieu voulait Paul pour lui, il l'a pris.

Oraison : « Dieu, qui avez enseigné le monde entier par la prédication du bienheureux Apôtre Paul, accordez-nous, en ce jour où nous célébrons sa conversion, de marcher vers vous en suivant ses traces. »

Actes des Apôtres, c. 9 :

« En ces jours-là, Saul, qui ne respirait encore que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, alla trouver le Grand-Prêtre et lui demanda des lettres pour

les synagogues de Damas, afin que s'il se trouvait quelques personnes, hommes et femmes, de cette religion, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Comme il était en route et approchait de Damas, il fut tout à coup enveloppé d'une lumière qui venait du ciel, et, étant tombé à terre il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus, que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Alors, tout tremblant et effrayé : Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse ? Le Seigneur lui répondit : Lève-toi, entre dans la ville, et l'on te dira ce que tu devras faire.

Ceux qui l'accompagnaient s'étaient arrêtés, étonnés, car ils entendaient bien une voix, mais ils ne voyaient personne. Saul se releva de terre et quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait pas. Alors, on le conduisit par la main et on le mena à Damas, où il fut trois jours sans voir, sans manger ni boire. Or, il y avait à Damas un disciple, nommé Ananias, à qui le Seigneur dit dans une vision : Ananie ! Et il répondit : Me voici, Seigneur. Le Seigneur lui dit : lève-toi, va dans la rue Droite et cherche dans la maison de Jude un nommé Saul, de Tarse, qui est en ce moment en prière. (Dans ce même moment Saul voyait en esprit un homme nommé Ananie qui entrait et lui imposait les mains pour lui rendre la vue). Mais Ananie répondit au Seigneur : Seigneur, j'ai entendu différentes personnes dire combien cet homme a fait de mal à vos saints dans Jérusalem ; il est même venu ici avec le pouvoir, de la part des princes des prêtres, de faire prisonniers tous ceux qui invoquent votre Nom. Va, lui dit le Seigneur, car cet homme je l'ai choisi pour qu'il porte mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël. Aussi je lui apprendrai combien il devra souffrir pour mon Nom.

Ananie partit et, étant entré dans la maison, il lui imposa les mains et lui dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous a apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Au même instant, il tomba de ses yeux comme des écailles et il recouvra la vue. Puis, s'étant levé, il fut baptisé. Il prit ensuite de la nourriture et ses forces lui revinrent. Il demeura pendant quelque temps avec les disciples qui étaient à Damas. Et aussitôt, il prêcha dans les synagogues que Jésus était le

Fils de Dieu. Tous ceux qui l'entendaient en étaient très étonnés, ils se disaient : N'est-ce pas cet homme qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquent ce Nom et qui est venu ici pour les saisir et les mener prisonniers aux princes des prêtres ? Mais Saul se fortifiait de plus en plus et confondait les Juifs de Damas, en affirmant que Jésus était le Christ. »

Paul, ennemi et persécuteur du Christ, est terrassé sur le chemin de Damas par le Christ lui-même. Lui, qui doit être le grand Apôtre du Sauveur, il faut qu'il soit transformé, renouvelé dans tout son être. Il a conscience de cette divine transformation. Ce que je suis, dira-t-il, je le suis par la grâce de Dieu. Je n'ai rien fait pour le mériter, au contraire ! C'est Dieu seul qui m'a prédestiné, qui m'a choisi, qui m'a éclairé. Je suis entre ses mains ce qu'il veut que je sois. J'ai tout reçu de Dieu : le pardon de mes fautes, la lumière de la foi, la force de la volonté. Si j'aime Dieu, si j'aime Jésus, c'est parce qu'il a voulu que je l'aime. Je ne le connaissais pas, je ne l'aimais pas, je ne le servais pas, et maintenant, je le connais, je l'aime et je le sers, je mourrais pour lui, parce que lui a été assez bon pour s'abaisser jusqu'à moi et me tendre la main, à moi, pauvre pécheur.

Paul vit de cette bonté de Dieu pour lui, son cœur est plein, sa joie est infinie.

A nous, pauvres pécheurs, de remercier, d'aimer et de servir Dieu, qui nous a pardonnés tant de fois, comme Paul l'a aimé et servi. Unissons nos cœurs au cœur de Paul pour fêter la bonté de Dieu.

Graduel : « Ce que Dieu a fait par Pierre dans l'apostolat, il le fait par moi auprès des païens,

et ils connaissent la grâce de Dieu, qui m'a été donnée. — La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi ; sa grâce est toujours en moi.

Alleluia, alleluia : le grand saint Paul, cet instrument de choix, doit être dignement glorifié. »

Au temps de la Septuagésime : « Vous êtes un vase de choix, apôtre saint Paul, vous êtes digne d'être glorifié. — Vous êtes le Prêcheur de la vérité, le Docteur des nations dans la foi et la vérité. — Par vous, toutes les nations ont connu la grâce de Dieu. — Intercédez pour nous auprès de Dieu, qui vous a choisi. »

Connaître la grâce de Dieu ! c'est le grand bienfait, c'est le tout en ce monde. Savoir que Dieu nous aime, que Dieu veut nous donner sa joie à lui, qu'il est avec nous sur notre chemin de Damas, aussi misérables que nous soyons, pour nous éclairer, pour nous pardonner, pour nous aider. Tout cela, c'est la grâce de Dieu, cette grâce qui, à l'heure de notre mort, nous ouvrira le ciel, à nous, pauvres pécheurs.

Evangile selon saint Matthieu, c. 19 :

« En ce temps-là, Pierre dit à Jésus : Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, qu'aurons-nous en retour ? Jésus lui dit et aux autres aussi : Je vous le dis en vérité, vous qui m'avez suivi, à la nouvelle naissance, quand le Fils de l'homme prendra place sur le trône de sa Majesté, vous serez assis, vous aussi, sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque laissera pour mon nom, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses fils, ou ses champs, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. »

Paul n'hésite pas. Comme il le dit dans une

de ses Epîtres, une fois que j'ai eu connu l'appel de Dieu, je n'ai plus pensé à rien de ce monde, j'ai tout laissé, tout abandonné. Je ne veux plus que Dieu et rien que Dieu. Mais, dans le cœur et sur les lèvres de Paul, ce n'est pas une vaine formule, c'est la réalité absolue. Si bien qu'il pourra dire : Vivre pour moi, c'est le Christ. Je n'ai plus d'autre pensée, d'autre préoccupation, d'autre joie, d'autre amour, d'autre désir en ce monde : le Christ. Le reste m'est égal. Que je souffre ou que je ne souffre pas, que l'on m'honore ou que l'on me maltraite, que je sois dans la joie ou dans la tristesse, que j'aie faim ou que je sois rassasié, peu m'importe, je ne connais plus, je n'aime plus, je ne désire plus que le Christ. Avec lui, j'ai toute joie, j'ai le centuple promis, j'ai la vie éternelle.

Offertoire : « Dieu, vos amis sont à l'honneur : ils ont leur puissance affermie. »

Secrète : « Seigneur, sanctifiez les offrandes de votre peuple par la prière de votre apôtre Paul, afin que ce qui vous est agréable par votre propre institution, devienne plus agréable encore par la protection de celui qui vous implore. »

Présentées à Dieu par Paul, nos offrandes seront plus agréables à Dieu, obtiendront plus de grâces pour nous, car Dieu a pour Paul l'amour le plus tendre et sa prière a toute puissance sur lui.

Communion : « Je vous le dis en vérité, vous qui avez tout laissé pour me suivre, vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle. »

Centuple de joie intérieure et non pas de biens terrestres. Quoique, dans la vie religieuse, la sécurité même des nécessités matérielles soit déjà physiquement et moralement un repos de l'âme. Mais qu'est-ce, en comparaison des bienfaits que toute vie religieuse grave reçoit de Dieu ? C'est là le vrai centuple que la vie séculière a peine à donner. Le vrai religieux, celui qui comprend tout le sens de sa vocation, qui vit au dedans de soi, dans la pratique de la contemplation habituelle, celui-là a un centuple que seul il connaît et qui déborde dans la paix même de sa physionomie. Son « principat est affermi », son « honneur est élevé », il a au dedans de lui-même, la source de toute béatitude.

Postcommunion : « Seigneur, sanctifiés par ce mystère salutaire, nous vous demandons que jamais ne cesse pour nous la prière de celui que vous avez chargé de nous diriger par sa protection. »

Que la prière ardente de Paul demeure sur nous, pauvres pécheurs ! Qu'elle y demeure pour nous illuminer, nous révéler le Christ Jésus, nous détacher de tout pour le servir, lui, le seul qui soit digne d'être aimé !

XV.

26 Janvier.

La Bienheureuse Marguerite de Hongrie,

Vierge, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Dieu, Rémunérateur des âmes fidèles, qui avez glorifié par des faveurs spirituelles et les joies éternelles le parfait renoncement et la continuelle mortification de la bienheureuse vierge Marguerite, accordez-nous, par sa prière et son exemple, d'éteindre tous les vices de la chair et de mépriser les choses de la terre, afin d'obtenir la vie éternelle. »

Vierge, fille de roi, offerte à Dieu, dès sa naissance pour le salut de la Hongrie, envahie par les Tartares, Marguerite se donna librement à Jésus-Christ et se donna totalement. A peine eut-elle compris la grandeur de l'amour de Dieu pour elle, que toutes les autres grandeurs s'évanouirent à ses yeux. Jésus crucifié devint sa vie. Dès l'âge de douze ans elle fait sa profession solennelle entre les mains du vénérable Humbert de Romans, cinquième Maître Général de l'Ordre, et rien ne put la détacher de la croix de Jésus. Jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, où elle mourut, Marguerite se fit la plus mortifiée, la plus humiliée, on peut dire la plus abjecte des Sœurs du monastère, qui était le sien et où elle vécut comme la dernière des servantes.

Fille de roi, son plaisir était de ressembler au vrai Roi, le Roi crucifié. Toute autre couronne lui paraissait néant.

Vivre ainsi, c'est avoir en soi la lumière de vérité sur Dieu et sur soi-même, sur la grandeur unique de Dieu et son propre néant de créature. C'est aussi comprendre à fond la douloureuse Passion de Jésus, savoir pourquoi il a tant souffert et sentir en soi-même le désir passionné d'être comme lui, de souffrir avec lui, de l'aider, si j'ose dire, à souffrir et à mourir pour le salut des pécheurs. Sur sa croix, à lui seul, Jésus sauve tous les pécheurs, mais sa consolation est grande quand quelqu'un vient se placer à côté de lui, se fait crucifier avec lui, mêle son sang à son sang, ses larmes à ses larmes. Pour cela, il faut comprendre et mépriser tout le reste.

Marguerite se fit un autre Christ et, pendant toute sa vie, célébra avec Jésus crucifié, le grand Sacrifice qui sauve le monde. Elle mourut en 1270.

XVI.

27 JANVIER.

Saint Jean Chrysostome,

Evêque, Docteur.

MESSE : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Seigneur, que la grâce céleste, nous vous en prions, dilate votre Eglise que vous avez voulu illustrer par les glorieux mérites du bienheureux Jean Chrysostome, votre confesseur et Pontife.

Jean Bouche d'or ! ce pontife au cœur aussi indomptable que sa bouche était éloquente. Disciple du Christ, il ne pouvait supporter les trahisons innombrables de ceux qui prétendaient servir également son Maître. Pour lui, ni empereur, ni impératrice, tous, princes et sujets, des serviteurs du Christ. Et sa parole, cinglante comme un coup de fouet, frappait le visage de l'empereur ou celui de l'impératrice de Constantinople, quand la morale chrétienne était atteinte. Une première fois exilé sur l'ordre d'Eudoxie, dont il avait blâmé hautement l'injustice, il fut rappelé par le peuple, qui trouvait en lui son défenseur. Mais une seconde fois, il dut partir et cette fois il ne revint plus. Sur l'ordre impérial, Jean Chrysostome fut relégué en Arménie. Il mourut en route, véritable martyr de la justice, car il mourut des mauvais traitements que lui faisaient subir les soldats qui l'accompagnaient.

Quelle tristesse de voir un homme de telle grandeur, entre les mains d'une soldatesque corrompue et barbare.

Mais Dieu pensait à Chrysostome. Il le voyait dans le combat, que vaillamment il soutenait pour son honneur. Il le voyait aussi où il repose aujourd'hui dans la basilique de Saint-Pierre. Il convenait que ce lutteur indomptable prît place auprès du tombeau de Pierre. Et c'est avec émotion qu'on s'agenouille devant le sarcophage qui contient les restes de Chrysostome.

Il est le modèle des champions de la foi et de la morale chrétienne. On ne sert pas Dieu en l'amoindrissant. Et donner aux âmes une foi diminuée ou une morale relâchée, c'est les trahir. Nous avons un riche dépôt, un trésor de vie, donnons-le tel que Dieu l'a donné lui-même, et non pas avec nos compromis humains, nos idées mesquines, nos lâchetés personnelles. Donnons Dieu tel qu'il est dans toute sa vérité. On meurt d'inanition en prenant une nourriture insuffisante. Si beaucoup d'âmes se trouvent anémiées, c'est qu'elles ne reçoivent pas la vraie nourriture divine, mais des doctrines diluées, des préceptes énervés, incapables de vivifier. Ce n'est pas la manière de Jean Chrysostome. Il en mourut, c'est vrai. Mais, après tout, le Christ en est mort aussi.

XVII.

28 JANVIER.

La Bienheureuse Marie Mancini,

Veuve et religieuse, de notre Ordre.

MESSE : *Gaudeamus*, p. [29]

Oraison : « Dieu, qui après avoir comblé la bienheureuse Marie des dons de votre grâce, l'avez rendue admirable par la contemplation et la charité envers le prochain, faites que, à son exemple, nous pensions souvent aux choses célestes, nous soyons pleins de bonté pour les autres, afin de mériter de posséder avec elle la gloire éternelle. »

La bienheureuse Marie Mancini, née à Pise, dans le courant du XIV^e^ siècle, fut dirigée par la Providence vers la perfection, en étapes successives. D'abord mariée une fois, puis une seconde fois, pour obéir à sa famille, et libre enfin par la mort de son mari et de ses enfants, elle ne cessa jamais de pratiquer les vertus de son état. Bonne épouse, bonne mère de famille, elle n'était pas moins unie à Dieu par une pensée incessante. Aimer Dieu et le servir selon sa volonté à lui, fut le principe qui dirigea toute sa vie.

Quand sainte Catherine de Sienne vint à Pise, où elle reçut les stigmates, Marie Mancini lui confia le soin de son âme et ce fut, d'après ses avis, qu'elle entra dans le Tiers Ordre, puis peu après, désireuse d'une vie plus intime avec Dieu,

dans un monastère d'observance régulière. Elle y fut la compagne de la bienheureuse Claire Gambacorti.

De sorte que nous avons en Marie Mancini le modèle des épouses, des mères de famille, des tertiaires séculières et régulières. Elle se présente à nous comme un exemple vivant de la soumission parfaite à la volonté de Dieu. Dans tous les états où cette volonté nous met, nous pouvons nous sanctifier.

C'est en soi-même qu'est la sainteté, l'état extérieur peut la favoriser mais ne la produit pas. Elle est le don de Dieu, partout et en quelque situation que l'on se trouve. Par conséquent, nul ne peut dire : Dans mon état je ne puis pas me sanctifier. L'amour de Dieu entre dans tous les états.

XVIII.

29 JANVIER.

Saint François de Sales,

Evêque, Docteur de l'Eglise.

MESSE : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Dieu, qui, pour le salut des âmes, avez voulu que le bienheureux François, votre confesseur et pontife, se fît tout à tous, accordez-nous avec bonté, que, remplis de la douceur de sa charité, dirigés par ses conseils, secourus par ses mérites, nous possédions les joies éternelles. »

François de Sales est de France. Nous connaissons son œuvre apostolique contre les Calvinistes ; nous savons combien il lutta pour le salut des âmes qui lui étaient confiées et nous n'ignorons pas qu'il fut choisi de Dieu pour diriger vers la plus haute sainteté Jeanne de Chantal, la *bonne Dame* de Bourbilly. Mais nous savons également la manière douce, suave et très forte de cet apôtre et de ce directeur d'âmes. Ni plus, ni moins, avait-il comme devise, c'est-à-dire ce qui est juste dans la pensée, dans le dire et dans l'action. Et l'onction pénétrante des écrits du saint Docteur, nous révèle le fond de son âme. Tout à Dieu, bellement, sans trouble, sans contention, mais tout de même, le *tout* doit y être. Ce serait singulièrement diminuer François de Sales et même fausser sa physionomie que d'en faire un humaniste d'eau limpide. Certes, non,

François dit les choses les plus crucifiantes avec aménité, mais il les dit et non seulement il les dit, mais il les veut ; il les pratique à fond le premier et il exige que toutes ses Philotées, à commencer par Jeanne de Chantal qui ne demandait pas mieux, les pratiquent aussi. François de Sales donne en un style aimable les leçons de la croix ; et des plaies de Jésus crucifié, il n'en laisse aucune que les âmes ne doivent aimer.

Guide gracieux sur la route du Calvaire, mais c'est toujours, malgré les fleurs qu'il jette sur les pierres, la route du calvaire et au bout le calvaire où il nous conduit avec lui.

Ainsi je comprends et j'aime François de Sales, doux et suave en sa manière, fort et intrépide dans le don de soi, jusqu'au don suprême où il n'y a plus rien de soi-même, après les sacrifices les plus sanglants et les plus douloureux, pour que seul Dieu soit le Souverain dans une âme.

Demandons-lui sa bonté, sa douceur, mais demandons-lui également la vigueur de son amour. Cet amour était pour Dieu intransigeant comme tout amour.

XIX.

30 JANVIER.

Sainte Martine,

Vierge et Martyre.

MESSE : *Me exspectaverunt,* p. [24].

Oraison : « Dieu, qui parmi les miracles de voter puissance avez fait remporter la palme du martyre au sexe le plus faible,accordez-nous avec bonté que célébrant le jour de naissance au ciel de la bienheureuse Martine, votre vierge et martyre, nous suivions ses exemples pour arriver jusqu'à vous. »

L'église de Martine est près du Forum romain. Quelques marches descendent à son tombeau, œuvre merveilleuse qui glorifie sa mémoire. A côté se dressent l'Arc de triomphe de Septime Sévère, les colonnades en ruine des temples païens, monuments de vanité humaine qui sont tout petits, à la hauteur de la chétive créature que nous sommes, devant la vierge du Christ qui eut le courage de mourir pour témoigner de sa divinité.

Nous sommes tous les témoins du Christ, à chacun de nous revient l'honneur de prouver par nos paroles et surtout par nos actes que le Christ est Dieu. Si nous vivons comme des païens, où est notre témoignage ? Si notre conduite dément notre baptême, que devient le Christ en nous ? C'est le trahir, c'est rougir de lui, que de ne pas

suivre ses commandements. Et nous savons la terrible sentence : Si on rougit de moi sur terre, si on laisse son baptême sans en tirer profit, je rougirai, moi aussi, de ces traîtres devant mon Père.

XX.

31 JANVIER.

Saint Pierre Nolasque,

Confesseur.

MESSE : *Justus ut palma,* p. [16].

Oraison : « Dieu, qui pour offrir un exemple de votre charité, avez inspiré miraculeusement à saint Pierre de donner à votre Eglise une nouvelle famille pour la Rédemption des Captifs, accordez-nous, par son intercession, de nous délivrer des chaînes du péché, afin de jouir dans la céleste Patrie de l'éternelle liberté. »

Pierre Nolasque est de France. Fuyant l'hérésie albigeoise, il se retira à Barcelone. C'est là que Dieu l'attendait pour lui confier une admirable mission.

De nombreux chrétiens tombaient incessamment entre les mains des musulmans. Pour eux c'était la vie la plus misérable, la vie d'esclave avec l'effroi de l'apostasie ou de la mort.

La Vierge très bonne apparut à Pierre Nolasque et lui dit qu'elle serait heureuse s'il fondait un Ordre nouveau, consacré à soulager la détresse des malheureux prisonniers et même à les racheter pour leur rendre la liberté. Douce intervention du cœur si maternel de la Mère de Dieu.

Pierre Nolasque avait pour confesseur saint Raymond de Pennafort. Il lui confia sa vision et

fut surpris de l'entendre lui dire que cette même vision, il l'avait eue. De concert avec le roi d'Aragon, les deux Saints établirent immédiatement l'œuvre de la Merci ou Rédemption des captifs. C'est saint Raymond qui donna la règle, en partie conforme à celle de l'Ordre de saint Dominique, qui créa Pierre Nolasque premier Général de l'Ordre de la Merci, lui imposa l'habit blanc et obtint de Grégoire IX l'approbation nécessaire. De sorte que, cette œuvre si apostolique de charité est essentiellement dominicaine.

Captifs, nous le sommes tous, captifs d'un ennemi pire que les Musulmans, et dont nous sentons à tout instant l'emprise mauvaise. Le démon nous tient encore en son pouvoir par ce foyer de corruption qui demeure en nous. Pouvoir diminué sensiblement par le baptême et dont, grâce à lui, nous pouvons briser les chaînes. Le démon n'est plus notre maître absolu, il y a quelqu'un en nous, le Christ Jésus, qui a pleine puissance contre lui, mais il faut, de notre côté, nous servir de cette puissance. Si nous laissons la force de notre baptême inerte et sans action, le démon augmente sa puissance en nous. Qui vaincra en nous ? Le Christ ou le démon ? C'est tout le problème de la vie éternelle, qui dépend de cette victoire. Ou l'esclavage sans fin sous le pied du démon, ou la liberté sans fin, auprès du Christ Sauveur. A nous de choisir notre maître.

MOIS DE FEVRIER.

XXI.

1er FÉVRIER.

Saint Ignace,

Martyr.

MESSE : *Laetabitur,* p. [1], sauf l'épître.

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que, célébrant la solennité du bienheureux martyr Ignace, nous soyons secourus auprès de vous par son intercession. »

Epître de saint Paul aux Romains, c. 8 :

« Frères, qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation ? L'angoisse ? la faim ? La nudité ? Le danger? La persécution? Le glaive? (Selon qu'il est écrit: Seigneur, à cause de vous on nous met à mort tous les jours ; on nous regarde comme des brebis destinées à être égorgées). Mais, nous sommes au-dessus de tous ces maux, par la grâce de celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni ce qui est le plus haut ou le plus profond, aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. »

C'est le défi de saint Paul à toute créature, c'est le défi d'Ignace d'Antioche. Comme le grand Apôtre. Ignace n'a qu'un amour, Jésus, son Sau-

veur, et cet amour il le garde avec une passion qui n'admet aucune crainte.Enchaîné pour le Christ, conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes féroces, Ignace exulte de joie. Cette joie, il l'écrit aux Eglises qu'il connaît, il l'écrit à l'Eglise de Rome, à ces chrétiens qui vont être témoins de son douloureux martyre. Et ce qu'il dit, après tant de siècles, nous émeut profondément.

« Parti de Syrie, je ne fais que lutter en route avec des bêtes féroces, nuit et jour, sur mer et sur terre, ces dix léopards, ces soldats qui me gardent. Plus on est bon pour eux, plus ils se font mauvais pour vous. Que je puisse donc jouir bientôt des fauves qui me sont destinés ! Je désire qu'ils soient ardents à me tuer, à me faire souffrir, ardents à me dévorer. Qu'ils ne fassent pas pour moi comme pour d'autres martyrs dont ils n'osaient approcher. S'ils ne veulent pas m'attaquer, je leur ferai violence, je les forcerai à me dévorer. Excusez-moi, mes petits enfants, je sais ce qui est le meilleur pour moi. Maintenant, je commence à être disciple du Christ, je ne désire plus rien en ce monde, si ce n'est de trouver Jésus-Christ. Que viennent sur moi le feu, la croix, les bêtes, la brisure des os, la division de tous mes membres, tous les supplices de l'enfer, peu importe pourvu que je jouisse du Christ. »

Ignace, arrivé à Rome, fut conduit à l'amphithéâtre. Entendant les rugissements des lions, debout, joyeux, il s'écria: « Je suis le Froment du Christ! Que je sois moulu par les dents des bêtes, afin de devenir un pain blanc ! »

Un pain blanc ! Ignace pense au Pain immaculé qu'il offrait, comme Pontife, en sacrifice, Jésus, son Sauveur. Il veut que, broyé par la dent des bêtes, il puisse s'unir à ce sacrifice de son Maître.

Quel chrétien que cet homme ! Comme il a

compris Jésus-Christ, comme il a conscience que lui, Ignace, appartient à Jésus-Christ de tout son être et que rien en lui ne doit lui être retiré. Il est son bien, sa propriété : que Jésus, son Maître dispose de lui en toute souveraineté. Jamais Ignace ne croira avoir trop donné, trop souffert, pour ressembler à Celui qui a tant souffert pour lui et lui a tant donné.

Devant ce martyr, c'est la force de l'amour qu'il faut demander, la force de l'amour absolu qui, pour Dieu, brise tous les obstacles humains.

Les restes d'Ignace reposent en l'église dominicaine de Saint-Clément, non loin du Colisée où il mourut dévoré par les lions.

XXII.

3 Février.

Saint Blaise,

Evêque et Martyr.

Messe : *Introït : Laetabitur,* p. [1], tout le reste Messe : *Sacerdotes,* p. [3].

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que, célébrant la solennité du bienheureux Blaise, votre martyr et pontife, nous soyons secourus auprès de vous par son intercession. »

Saint très populaire, guérisseur des gorges malades.

Blaise était évêque de Sébaste, en Arménie, sous le règne de Dioclétien, ce farouche persécuteur des chrétiens.

C'était un homme très doux, compatissant à toutes les misères humaines. Traqué par les officiers impériaux, il se réfugia dans la solitude d'une montagne, au milieu des bois. Sa douceur attirait à lui les bêtes féroces qui ne le quittaient qu'après avoir reçu sa bénédiction. D'autres bêtes féroces, plus sauvages, finirent par le trouver. C'étaient les émissaires qui le cherchaient partout. Mais Blaise, dès la veille fut averti par le Seigneur : Ils vont venir, lui dit-il, hâte-toi d'offrir le sacrifice suprême, avant de mourir. Et c'est après s'être offert lui-même avec la sainte

Victime, après s'être nourri du Pain qui donne toute force d'amour, que Blaise, saisi par les soldats, fut jeté en prison. Les fidèles venaient l'y visiter en foule et le saint Pontife, toujours bon, guérissait les malades et consolait les affligés. Parmi eux se trouva un enfant, près de mourir, car une épine lui traversait la gorge. Blaise le guérit. C'est de ce miracle de bonté que date la dévotion des peuples au saint martyr pour les maux de gorge.

On lui fit subir les plus durs tourments. Or, une bonne vieille femme ayant eu son petit cochon enlevé par un loup, obtint de Blaise qu'elle le retrouvât. En reconnaissance, elle le tua et, plaçant sa tête et ses pieds sur un plat, elle le porta avec des fruits et du miel au saint martyr, afin de le récréer dans sa prison.

Blaise, ému de cette pieuse attention, la remercia, la bénit et pria Dieu de bénir dans la suite des siècles ceux qui, en mémoire de lui, lui offriraient les mêmes présents.

Scènes délicieuses qui montrent l'affection des premiers chrétiens pour leurs prêtres et la bonté de Blaise, si touchante de simplicité. Il fut décapité, avec deux petits enfants, heureux de mourir avec lui.

Heureux les doux, car ils possèdent la terre ! Ils possèdent les cœurs et par leur bonté ouvrent la voie à la grâce de Dieu. Ne soyons jamais durs pour qui que ce soit, pour aucune misère, car un cœur dur est le contraire du Cœur de Dieu et ne peut être un cœur de saint. Les cœurs desséchés, qui ne pensent qu'à eux et jamais aux autres, sont des sarments secs, destinés au feu.

XXIII.

4 Février.

Saint André Corsini,

Carme, Confesseur, Evêque.

Messe : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu qui donnez sans cesse dans votre Eglise de nouveaux exemples de vertu, accordez à votre peuple de suivre si fidèlement les traces du bienheureux André, votre confesseur et pontife, qu'il partage un jour sa récompense. »

De la noble famille des Corsini, André ne fut pas saint au premier jour. Pieusement élevé par sa mère, il pencha peu à peu vers une vie plus facile. Tout l'y portait : la richesse de sa famille et les charmes de cette ville de Florence dont la douceur élève de grandes âmes vers Dieu, mais en abaisse d'autres vers la terre.

André ne reprit possession de lui-même que sur l'avertissement de sa mère.

Elle lui raconta qu'avant de le mettre au monde elle avait eu un songe extraordinaire. Il lui semblait que l'enfant qu'elle portait était un loup, et elle vit ce loup se changer en agneau dès qu'il fut entré au couvent des Carmes.

Plein de foi, malgré ses faiblesses de jeune homme, André crut à la parole de sa mère et demanda l'habit des Carmes à Florence. La grâce de Dieu fit le reste. Après des luttes graves et longues, André vainqueur de toutes les tenta-

tions de l'ennemi, devint le modèle de ses Frères. Si bien que le siège épiscopal de Fiésole étant devenu vacant, il fut élu évêque de cette ville. Saint religieux, saint évêque, il mourut en 1373.

Nul ne doit désespérer d'arriver à la sainteté. Malgré nos fautes, malgré nos faiblesses, Dieu est là pour nous tirer à lui et, si nous avons le courage de le suivre, pour transformer notre vie. Il faut le vouloir, bien entendu, il faut lutter vaillamment, il faut lutter toujours jusqu'à la suprême victoire. Mais la lutte elle-même est un acte d'amour de Dieu. Lutter, c'est aimer. Si on n'aimait pas le bon Dieu, on ne lutterait pas. Et même si parfois nous sommes vaincus, ne désespérons jamais. Mais vite, purifiés par la pénitence, reprenons le combat. La victoire est au bout.

XXIV.

5 Février

Sainte Agathe,

Vierge et Martyre.

Messe.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Agathe, vierge et martyre. Les Anges se réjouissent de son martyre et en louent le Fils de Dieu. — Mon cœur a quelque chose de beau à dire, je révèle au roi toutes mes actions. »

Oraison : « Dieu, qui parmi les miracles de votre puissance, avez donné la victoire du martyre même au sexe le plus faible, accordez-nous avec bonté que, célébrant la naissance au ciel de la bienheureuse Agathe, vierge et martyre, nous arrivions à vous en suivant ses exemples. »

Epître de saint Paul aux Corinhtiens, I, c. 1 :

« Frères, voyez votre vocation. Les sages selon la chair ne sont pas nombreux parmi vous, ni les puissants, ni les nobles. Mais Dieu prend ce qu'il y a de fou dans le monde pour confondre les sages, et ce qu'il y a de faible pour confondre les forts. Dieu choisit les petites gens de ce monde, ceux que l'on méprise, ceux qui ne sont rien, pour détruire ce qui est quelque chose, afin que nulle créature ne puisse se glorifier devant lui. C'est à lui que vous devez d'appartenir au Christ Jésus qui est devenu, de par Dieu, notre sagesse, notre justice, notre sancti-

fication, notre rédemption. Afin que, selon le mot de l'Ecriture : celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. »

Manière toute-puissante de Dieu. Nous, pour faire une grande chose, nous prenons de grands moyens, et plus la chose est grande, plus les moyens sont grands. Aveu misérable de notre faiblesse. Dieu fait le contraire. Plus une chose est grande, plus le moyen qu'il prend pour la réaliser est petit. Et c'est là le signe de sa puissance. Pour transformer le monde, sauver les âmes, vaincre le démon et ouvrir le ciel, il se fait homme, le dernier des hommes, pauvre, ouvrier, sans richesse, sans prestige, comme un pauvre sans pain et il achève son œuvre de puissance infinie en mourant sur un gibet. Et les hommes viendront à ses pieds et l'adoreront sur ce gibet. Pour étendre son œuvre, il continue le même procédé. Pas de savants, pas de riches, pas de nobles, pas de puissants parmi ses premiers disciples. Rien d'humain ! L'œuvre divine se fera divinement à la manière de Jésus, par la pauvreté, la faiblesse, la souffrance et la mort. Et c'est de cette façon que sainte Agathe, humble vierge, faible femme fera l'œuvre de Dieu : elle mourra. Et c'est toujours de cette même façon que l'œuvre de Dieu, *la vraie,* se fera jusqu'à la fin des temps. On ne sauve les âmes qu'à la manière de Jésus. Les autres manières n'ont pas la même efficacité, souvent elles n'en ont même pas du tout. Elles font illusion, rien de plus. Et l'illusion passe avec l'œuvre accomplie.

Graduel : « Dieu l'a aidée de sa présence, il est resté en elle, il ne l'a pas quittée. — Un

fleuve tranquille réjouit la cité de Dieu, le Très-Haut a sanctifié son tabernacle. »

Alleluia, alleluia : « La grâce est répandue sur tes lèvres, Dieu te bénit pour l'éternité. »

Au Temps de la Septuagésime, Trait : « Ceux qui sèment dans les larmes, récoltent dans la joie. Ils s'en allaient en pleurant et jetaient leur semence. — Ils reviendront avec joie, en portant leurs gerbes. »

Dieu n'abandonne pas ses martyrs, martyrs de sang ou martyrs de charité. Il demeure avec eux, en eux. Sa présence leur donne la sérénité dans la souffrance, comme le cours paisible d'un fleuve qui porte la joie autour de ses bords. C'est que le Très-Haut, le Puissant, celui qui est le Maître du bonheur est lui-même dans les âmes qui combattent pour lui. Il répand la grâce, l'amabilité, la douceur sur leurs lèvres. Les Saints de Dieu sont bons, ils sont indulgents, ils sont généreux. Comme celui qu'ils aiment, ils donnent ce qu'ils ont et ce qu'ils sont. S'ils souffrent, s'ils pleurent, ils jettent quand même leur semence d'amour et de vérité. Leurs larmes, leur sang fécondent la semence, et la moisson se lève, riche d'espérance. Soit dans la joie, soit dans la souffrance, semons sans cesse la bonté de Dieu. Soyons comme Dieu d'éternels semeurs de bonté.

Evangile, selon saint Mathieu, c. 19 :

« En ce temps-là, des Pharisiens s'approchèrent de Jésus pour le tenter et lui dirent : Est-il permis de renvoyer sa femme pour n'importe quelle raison ? Il leur répondit : N'avez-vous pas lu que celui qui, au commencement a créé l'homme, a créé l'homme et la femme ? Et il a dit :

Pour cette raison l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une même chair. Ils ne sont donc plus deux mais une seule chair. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.

Ils lui dirent : Pourquoi donc Moïse a-t-il permis que l'on donne à sa femme un billet de séparation ? Il répondit : Moïse vous a permis de renvoyer vos épouses, à cause de la dureté de votre cœur, mais au commencement il n'en était pas ainsi.

Je vous déclare donc ceci : Quiconque renvoie sa femme, sauf pour le cas d'adultère, et en épouse une autre, est adultère, et celui qui l'épouse est adultère. Ses disciples lui dirent alors : s'il en est ainsi entre l'homme et sa femme, il vaut mieux ne pas se marier. Il leur répondit : Tous ne comprennent pas ce langage, mais seulement ceux à qui il est donné de le comprendre, car il y a des eunuques qui naissent ainsi du sein de leur mère, et il y a des eunuques qui le deviennent par la main des hommes. Mais il y a aussi des eunuques qui le sont volontairement pour arriver au royaume des cieux. Que celui qui est capable de comprendre, comprenne. »

Jésus donne plus de lumière que les pharisiens en ont demandé.

Il pose, en le rappelant, le principe absolu de l'indissolubilité du mariage, telle que Dieu lui-même l'a établie en créant l'homme et la femme. Et si le Maître admet la dispense accordée par la loi de Moïse, il en donne la raison : la dureté du cœur humain. Mais il proteste que sauf le cas d'adultère, le mariage, même sous la loi de Moïse est indissoluble.

Cette rigueur choque ses disciples. Ils lui disent bonnement : alors il vaut mieux ne pas se marier. Et de cette parole naïve le Maître tire le grand enseignement, celui qui regarde la vierge Agathe.

Sans doute, dit-il, il vaut mieux ne pas se marier et en disant ces mots, Jésus voyait défiler devant lui ces phalanges de Vierges qui bientôt, pour l'aimer uniquement, pour s'attacher unique-

ment à lui, allaient joyeusement déposer à ses pieds leurs couronnes. Il les voyait et son cœur exultait, et son regard souriait. Oui, mais les cœurs chastes, les cœurs purs, les cœurs vierges que Jésus veut, sont ceux qui librement, sans contrainte, se donneront à lui, sacrifieront toutes les joies humaines pour lui, et lui diront : Jésus, vous seul !

Comprenne la joyeuse parole, la parole des Anges, qui peut la comprendre !

Offertoire : « Les filles des rois vous font honneur. La reine siège à votre droite, revêtue d'ornements précieux. »

Secrète : « Recevez, Seigneur, ces offrandes que nous vous présentons en cette solennité de la bienheureuse Agathe, votre vierge et martyre, dont nous espérons la protection pour nous délivrer du mal. »

Communion : « J'invoque le Dieu vivant qui a daigné guérir toutes mes blessures et rendu à ma poitrine mon sein que l'on avait arraché. »

Postcommunion : « Seigneur, que les sacrements auxquels nous avons participé, soient notre secours et que, à l'intercession de la bienheureuse Agathe, votre vierge et martyre, ils nous assurent votre protection. »

Tu n'as pas honte, disait la vierge Agathe à son juge, tu n'as pas honte de faire enlever à une femme ce sein dont toi-même as sucé le lait. Ce cri d'indignation rappelle la barbarie des bourreaux contre les chrétiens. Affreusement mutilée, mais guérie miraculeusement par l'apôtre

saint Pierre, Agathe insulte son bourreau. Je porte en mon âme, lui dit-elle, un sein vierge, immaculé que tu ne peux atteindre.

On aime à entendre dans la bouche de ces pauvres femmes insultées et torturées, ces protestations humaines et divines. Elles devaient un jour porter leur fruit et assurer à la femme chrétienne le respect le plus chevaleresque. Gardons intacte la pureté de nos cœurs, chacun selon sa condition providentielle. Mais gardons-la fidèlement, j'allais dire fièrement. C'est le plus beau fleuron du diadème chrétien.

XXV.

7 Février.

Saint Romuald,

Fondateur des Camaldules, Confesseur.

Messe : *Os justi,* p [18].

Oraison : « Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux Romuald, abbé, nous rende agréables à votre Majesté, afin que nous recevions par sa protection, ce que nos mérites ne peuvent obtenir. »

Avec Romuald, nous remontons très loin, dans ces siècles de fer où l'Eglise a la rude tâche d'adoucir, par l'évangile, les mœurs les plus barbares.

Lui-même descend des ducs de Ravenne. L'Esprit de Dieu se révèle à lui et le pousse hors du monde. Romuald quitte tout : sa famille, ses richesses, ses droits seigneuriaux. Tout lui paraît vil et méprisable en face du Christ Sauveur. Quelle lumière intérieure il fallait à cette âme pour se donner ainsi à Dieu. Il va trouver le moine Marino, qui, à l'époque, édifiait par ses vertus et ses miracles, les confins de la Vénétie. Il se met sous sa direction, direction rude, car le moine n'a aucun égard pour ce jeune seigneur de 27 ans.

Il le traite comme lui-même avec âpreté. Romuald sait à peine lire le psautier. Comme il hésite souvent en récitant l'office, Marino, à chaque

faute, le frappe durement au visage, du côté gauche. Romuald ne s'impatiente pas. Il supporte la rudesse du vieillard. Peu à peu cependant il s'aperçoit que son oreille gauche si souvent frappée n'entend plus. Il le dit à Marino, simplement. Edifié de cette patience, le vieillard s'abstint désormais de frapper son disciple.

Sous l'inspiration divine Romuald fonda un Ordre monastique, à Camaldoli, non loin de Florence et, un jour dans une vision, il voit une échelle mystérieuse que montent et descendent des moines vêtus de blanc, ses fils.

En l'an mil vingt-sept, Romuald meurt, âgé de cent vingt ans. Il avait passé cent ans dans la vie la plus pénitente.

J'ai vu à Rome, à Saint-Grégoire le Grand, quelques-uns de ses fils qui desservent cette église. C'était chose touchante de les voir, le jour de la fête de leur très antique Fondateur, encenser ses reliques, devant un beau tableau rappelant la vision de l'échelle mystique. Vieux souvenirs des temps anciens de l'Eglise, qui perpétuent à travers les siècles la mémoire de celui qui, un jour, a compris la parole de Jésus : Va, laisse tout, et suis-moi.

Cette parole n'est pas morte. Qui veut la comprendre, le peut. Tout passe, excepté la parole de Jésus. Et chose merveilleuse ! Il y a toujours des âmes qui la comprennent et la suivent.

XXVI.

8 Février.

Saint Jean de Matha,

Fondateur des Trinitaires, Confesseur.

Messe : *Os justi,* p [18].

Oraison: « Dieu, qui avez daigné inspirer miraculeusement à saint Jean de fonder l'Ordre de la Très Sainte Trinité, pour racheter les captifs des mains des Sarrasins, faites, nous vous en prions, que par ses mérites et son intercession, nous soyons délivrés, votre grâce aidant, de la captivité du corps et de l'âme. »

Français comme saint Pierre Nolasque, Jean de Matha a la même pensée, presque à la même époque. Lui aussi, il veut racheter les captifs, ces chrétiens réduits en esclavage par les Sarrasins. Mais, à la différence de Pierre Nolasque, Jean de Matha est un prêtre, très instruit, maître de Paris. On dirait que, au moins par cette différence, la fondation de la Merci et celle des Trinitaires ont les mêmes nuances que celles de saint Dominique et de saint François. Dominique est un maître lui aussi, François sans grande instruction, et, au commencement, laïque. L'Ordre des Trinitaires, du moins au début, paraît d'ordre plus clérical que celui de la Merci. Le but est le même, mais les moyens ne sont pas identiques.

C'est en célébrant sa première messe, dans la chapelle de l'évêque de Paris, que Jean de Matha

eut la célèbre vision de l'Ange, vêtu de blanc, portant sur sa poitrine une croix rouge et bleue et tenant ses mains croisées sur deux prisonniers, l'un chrétien, l'autre maure.

Quand il eut bien compris la mission que la Providence lui confiait, Jean de Matha se retira dans la solitude pour la mûrir à loisir sous le regard de Dieu. C'était au diocèse de Meaux. Il y rencontra un ermite, proche parent des rois de France, Félix de Valois. Les Saints ont de divines intuitions. Un jour qu'ils s'entretenaient des choses divines, près d'une fontaine, un cerf accourut. Il portait sur sa tête entre ses ramures une croix rouge et bleue. Félix s'en étonna et Jean de Matha, admirant les desseins de la Providence, lui raconta sa première vision. Poussés par Dieu, avec insistance, ils allèrent tous deux à Rome pour solliciter la permission du Pape. On ne pouvait fonder un Ordre sans cette autorisation suprême. Le Pape était Innocent III, l'homme de génie dont le regard aigu suivait partout les progrès de la foi et ses tribulations.

Au premier mot de ces pèlerins français, il demanda le temps pour réfléchir, comme il le fit, un peu plus tard, à saint Dominique. Mais là encore Dieu intervint. A la seconde fête de sainte Agnès, 28 janvier, Innocent célébrait la messe à Saint-Jean de Latran, quand, à l'élévation de la Sainte Hostie, il vit lui aussi l'Ange vêtu de blanc, avec la croix rouge et bleue sur la poitrine, et les deux prisonniers.

L'Ordre fut approuvé et la première fondation faite à Cerfroi, au diocèse de Meaux, dans cette solitude d'où étaient partis Jean de Matha et Félix.

Ordre bien français, qui d'avance portait nos

trois couleurs nationales actuelles : vêtement blanc, croix rouge et bleue, d'où le nom d'Ordre de la Très Sainte Trinité.

A l'Auguste Trinité de délivrer tous les prisonniers du mal : notre corps et notre âme. Notre corps qui par ses convoitises mauvaises appesantit l'âme et l'enchaîne, hélas ! pour l'empêcher de s'élever vers Dieu. Notre âme, orgueilleuse et frivole, qui se lie par ses pensées perverses, par ses sentiments mauvais. Que de chaînes nous portons ! qui nous entravent sur la route et arrêtent nos élans vers Dieu. Elles nous tiennent et, pour monter, il faut avoir le courage de les briser. Brisez-les toutes, Seigneur, et donnez-nous la liberté d'aller à vous.

XXVII.

9 Février.

Saint Cyrille d'Alexandrie,

Evêque, Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Dieu qui avez donné à votre peuple le bienheureux Cyrille comme ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que celui qui fut pour nous un Docteur de Vie sur la terre nous méritions de l'avoir pour protecteur dans le ciel. »

Docteur de vie, Cyrille le fut, au V^e^ siècle, dans la ville d'Alexandrie et il l'est depuis, dans l'Eglise universelle, car il défendit, avec intrépidité la gloire de la très sainte Vierge Marie. De son temps, Nestorius prêchait que la très sainte Vierge ne devait pas être appelée Mère de Dieu. Cette impiété suscita de violentes protestations. A la tête des défenseurs de la Mère de Dieu marche Cyrille d'Alexandrie. Par ses prédications, par ses doctes écrits, par les persécutions qu'il eut à subir, il lutta jusqu'à son dernier jour pour maintenir à la très sainte Vierge son titre le plus glorieux. Mère de Dieu, criait Cyrille, Mère de Dieu, répétait le peuple, et tes cris vengeurs reçurent à Rome la plus haute approbation. De sorte que Cyrille d'Alexandrie nous apparaît, dans le lointain des âges, comme

le champion de la très sainte Vierge et à ce titre exceptionnel, il est vraiment pour nous, pour tous le « Docteur de Vie ». Nous vivons encore aujourd'hui de ses protestations indignées et de sa féconde doctrine. Nous saluons avec lui Marie, Mère de Dieu, et avec lui nous aimons à lui redire cette joie filiale de nos cœurs. Et comme toute vie de grâce passe par Marie, nous recevons d'elle, en lui rappelant son titre incommunicable de Mère de Dieu, toute la vie qu'elle donna au monde en lui donnant Jésus, Fls de Dieu et son fils à elle.

Mais n'oublions jamais combien ces dogmes de notre foi ont coûté de luttes, de larmes, de sang quelquefois à ceux qui, illuminés de Dieu, les défendirent au péril de leur vie, pour eux et pour nous. Nous croyons et nous redisons dans la paix ce qu'ils ont cru et ce qu'ils ont dit dans la tourmente. Remercions saint Cyrille d'Alexandrie et prions-le d'intercéder pour nous, pauvres pécheurs, auprès de celle, qu'il a tant aimée et défendue, la Mère de Dieu.

XXVIII.

10 Février.

Sainte Scholastique,

Vierge.

Messe *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Dieu, qui pour montrer la route de l'innocence, avez fait monter au ciel, sous la forme d'une colombe, l'âme de la bienheureuse vierge Scholastique, accordez-nous par ses mérites et ses prières de vivre dans la pureté, afin de mériter de parvenir aux joies éternelles. »

Scholastique était la sœur du Patriarche des Moines, saint Benoît. Elle habitait un monastère non loin de celui du Mont-Cassin où résidait Benoît. Une fois par an, elle se rendait auprès de lui et le bienheureux Père sortait du monastère pour la recevoir.

Un jour, la Sainte voulut prolonger son entretien plus que de coutume. Parlant des choses de Dieu, elle n'était jamais rassasiée. Elle pria donc Benoît de demeurer avec elle jusqu'au matin. Il s'en défendit, objectant qu'il ne pouvait passer la nuit hors de sa cellule. Scholastique mit sa tête entre ses mains et pria Dieu. Comme elle relevait la tête, une tempête effroyable se leva, qui empêcha saint Benoît de mettre les pieds dehors. « Dieu te pardonne », dit-il à sa sœur. Elle répondit : je t'ai prié et tu ne m'as pas exaucée, j'ai prié mon Dieu, et lui, il m'a

exaucée. Benoît resta donc et dès le matin il rentra au monastère. Scholastique retourna chez elle. Or, trois jours après, Benoît regardant vers le ciel, vit l'âme de sa sœur, qui, sous la forme d'une colombe, volait, lumineuse, pour pénétrer jusqu'à Dieu. Il comprit que Scholastique était morte. Il envoya aussitôt des moines qui rapportèrent son corps et Benoît le fit inhumer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même.

Saintes et touchantes affections de deux grandes âmes. Aimer Dieu n'est pas dessécher son cœur, tant s'en faut. C'est, au contraire, le délivrer de toutes les étroitesses humaines et le rendre semblable à Dieu. Plus on aime Dieu, plus on aime tout ce que Dieu aime. De sorte que, plus on se détache des créatures, en tant que créatures, plus on les aime en tant que filles de Dieu. L'amour de Dieu dilate le cœur, le fait plus pur, plus noble, plus généreux. Qui aime Dieu, aime à la manière de Dieu, et qui donc aime avec plus de force et de tendresse que Dieu, source unique de tout amour. Mais pour aimer bien comme Dieu, il faut purifier son cœur, lui donner la blancheur de la colombe.

XXIX.

11 Février.

Fête de l'Apparition de la Bienheureuse Vierge Immaculée à Lourdes.

En 1854, le Pape Pie IX proclamait le dogme de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie.

Quatre ans après, précisément le 11 février 1858, la très sainte Vierge apparaissait à une enfant, pauvre, simple, pieuse, dans une grotte, le long du Gave, à Lourdes. Cette enfant s'appelait Bernadette. La Dame était belle, vêtue de blanc, avec une ceinture bleue, les pieds nus ornés chacun d'une rose. Son visage resplendissait de lumière et de joie. L'enfant, surprise, apprit d'elle à dire son chapelet, car la Dame portait un rosaire pendu à sa ceinture. Et c'était chose touchante d'entendre la Vierge Marie réciter avec l'enfant : Je vous salue, Marie, pleine de grâce.

La Vierge de Lourdes est une Vierge du Rosaire. Mais elle avait un autre but. A l'enfant qui un jour lui demanda son nom, la Dame répondit, les yeux levés au ciel : je suis l'Immaculée Conception.

C'était la réplique officielle de la très sainte Vierge à Pie IX.

Elle demanda, de plus, que les prêtres bâtissent une église en son honneur, au lieu même de son apparition, et que le peuple chrétien y vînt en

pèlerinage. Une source jaillit à sa voix, qui devait guérir et consoler tant d'infirmités.

Malgré l'opposition des incrédules, malgré leurs railleries et leurs menaces, les foules accoururent à Lourdes et bientôt s'éleva, dans ce site merveilleux des Pyrénées, au-dessus de la grotte où la Vierge immaculée avait posé ses pieds, une église svelte, gracieuse, qui rappelle par sa légèreté même la suavité de l'Apparition. Depuis, une autre église, qui en est comme la crypte, fut construite en l'honneur du saint Rosaire.

Depuis, également, un pèlerinage national de France alla tous les ans à la grotte de Lourdes remercier et prier la Vierge Immaculée. Pèlerinage qui amène à ses pieds toutes les infirmités humaines, infirmités d'âme et de corps, souvent guéries, consolées par la bonté maternelle de Marie. Chacun sait ce que sont ces grandioses pèlerinages, inaugurés en 1872, développés depuis, couronnés par cette procession du Saint-Sacrement qui circule entre deux haies de malades. C'est Jésus de Nazareth qui passe, comme autrefois et, à la prière de sa Mère, répand autour de lui ses bénédictions et ses pardons. Mais tous ne savent pas que le premier pèlerinage national à Lourdes, est une œuvre exclusivement dominicaine.

C'est à Pernand, chez Madame de Blie, tertiaire dominicaine que M. l'abbé Chocarne, curé de Saint-Nicolas de Beaune, frère de notre très cher Père Chocarne, élabora avec elle ce grand projet. Il s'agissait, par ce pèlerinage de la France à Lourdes, d'obtenir de la Sainte Vierge, après nos défaites, la résurrection de notre pays.

Ce pèlerinage conçu, organisé par l'abbé Chocarne, son frère, Madame de Blie et les Domini-

cains eut lieu à Lourdes en 1872. C'est le premier de tous. L'Ordre y eut la première place. Il fut splendide. Il suffit d'en lire les relations officielles dans l' « Année Dominicaine », de cette année pour en mesurer l'importance. Le silence gardé — pour quel motif ? — sur ce premier pèlerinage national, dans les fêtes de son cinquantenaire, en cette année 1922, ne peut en aucune manière ni atténuer ni détruire ce qui est la vérité. Il est bon qu'on le sache.

Messe.

Introït : « J'ai vu la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel sur l'ordre de Dieu, parée, ornée comme une épouse pour la joie de son époux. — Mon cœur a une parole gracieuse à dire : au Roi je dis toutes mes œuvres. »

La parole gracieuse de la Vierge était la fondation sur ce coin de France de « la cité sainte », cette Jérusalem nouvelle, la sienne, et elle l'a voulue radieuse, parée comme une jeune fiancée. Elle a dit : je veux une église, on la lui a bâtie ; je veux qu'on vienne m'y visiter, souvent, je veux du monde dans ma ville, on y est allé, on y va. La Reine Immaculée a sa cour, elle a son triomphe, et du ciel, elle sourit à ceux qui viennent auprès d'elle, en sa Jérusalem. Elle leur montre son Fils, celui dont la vue remplit le ciel d'allégresse, et sur ses pas il sème l'allégresse de la terre.

Oraison : « Dieu, qui avez préparé à votre Fils une habitation digne de lui par la Conception Immaculée de la Vierge, faites, nous vous en supplions que, en célébrant l'Apparition de cette

même Vierge, nous obtenions le salut de l'âme et du corps. »

Les deux grâces de Lourdes. L'Immaculée n'oublie rien ; les infirmités de l'âme, les infirmités du corps, elle les montre toutes à son Fils afin qu'il ait pitié de toutes.

Lecture de l'Apocalypse de saint Jean, c. 11-12 :

« Le temple de Dieu dans le ciel s'ouvrit et au milieu du temple, on vit l'Arche d'Alliance. Et il y eut des tonnerres, des éclairs, des tremblements de terre, une chute énorme de grêle.

Et un grand signe apparut dans le ciel : c'était une femme, dont le soleil était le vêtement. Elle avait la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles. Et j'entendis dans le ciel une voix forte qui disait : Maintenant, salut, puissance, empire de notre Dieu, puissance de son Christ, tout est fait. »

En effet, l'œuvre de Dieu est accomplie, la grande œuvre du salut du monde. Elle atteint en la glorification de la Vierge sa suprême perfection. Cette femme que le soleil divin enveloppe de ses rayons, qui met son pied vainqueur sur toute imperfection du temps, de la matière et de l'esprit symbolisée par la lune ; qui a le front ceint d'un diadème étincelant de douze étoiles, signe lumineux de ses vertus, cette femme qui règne en souveraine au-dessus de toutes les créatures visibles et invisibles est le chef-d'œuvre du salut par Jésus-Christ, Fils de Dieu, son Fils. Rien ne peut être plus grand, plus beau, que Dieu seul. En elle et par elle, le règne de Dieu est établi à jamais, en elle et par elle la puissance du Christ a sa plénitude.

Graduel : « Les fleurs se montrent sur notre

terre, le temps de tailler la vigne est arrivé, on entend la voix de la tourterelle. Lève-toi, mon amie, ma toute belle, et viens, ma colombe, toi qui te caches dans les trous de la pierre, dans le creux de la roche.

Alleluia, alleluia : Montre-moi ton visage, que ta voix résonne à mes oreilles, car ta voix est douce et ton visage est ravissant. Alleluia.

Au Temps de la Septuagésime : « Tu es la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de ton peuple. — Tu es toute belle, ô Marie, en toi, il n'y a pas de tache originelle. — Heureuse toi, Sainte Vierge Marie, et digne de toutes les louanges, toi, qui de ton pied virginal a écrasé la tête du serpent. »

Mère de Dieu, votre visage est beau, votre voix est douce ! Montrez-nous votre visage, faites-nous entendre votre voix. Elle l'a montré son visage et Bernadette l'a contemplé, ravie ; Elle a parlé, et sa voix avait tant de douceur que l'enfant ne se lassait pas de l'entendre. Si belle et si douce, dans la grotte de Massabielle, comme la colombe dans le creux de la roche. Et depuis, sans la voir de ses yeux, on la voit de son cœur ; sans l'entendre de ses oreilles, on l'entend de son âme. Son beau visage est toujours penché sur la grotte, et sa douce voix parle sans cesse à tous ceux qui l'approchent. Restez avec nous, Sainte Mère de Dieu, ne nous quittez pas. Nous avons tant besoin de votre sourire !

Evangile selon saint Luc, c. 2 :

« En ce temps-là, l'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une

vierge fiancée à un homme, nommé Joseph, de la maison de David et le nom de la vierge était Marie. L'Ange entra près d'elle et lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. En l'entendant, elle fut troublée par cette parole et elle se demandait à elle-même ce que voulait dire ce salut. Et l'Ange lui dit : Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein, que vous enfanterez un fils et vous l'appellerez Jésus. »

Le joyeux message ! Je vous salue, pleine de grâce. Gabriel est ravi de la beauté intérieure de Marie, il sait qu'elle est la plus proche de Dieu, au-dessus de toutes les créatures et son être tout entier en est dans l'admiration. Il lui annonce la grande nouvelle, la nouvelle divine, l'unique nouvelle, qui domine toutes les autres. Vous aurez un Fils, le Fils de Dieu qui, naissant réellement de vous comme homme, sera, également votre Fils. Vous l'appellerez Jésus.

C'est la première fois qu'au ciel et sur la terre, le Nom le plus grand, le seul Nom qui par lui-même, sauve, rend gloire à Dieu, et réjouit tous les êtres, est prononcé. Jésus ! L'ange avait dit avant : Marie ! nous avons les deux noms de vie, les deux noms d'amour, Jésus, Marie, et un troisième nom est prononcé, Joseph. Jésus, Marie, Joseph, la Trinité de la terre.

A Lourdes on chante sans cesse : Je vous salue, Marie ! Sans cesse on répète à la Mère de Dieu le salut de sa joie infinie. Elle l'a voulu, elle l'a demandé. Le Rosaire a repris à Lourdes toute sa fécondité de louange et de supplication. Redisons sans nous lasser : Je vous salue, Marie, et sans se lasser, la Mère de Dieu nous montrera son beau visage et nous fera entendre sa voix très douce.

Offertoire : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Secrète : « Que la victime de louange, que nous vous offrons, Seigneur, par les mérites de la glorieuse et Immaculée Vierge Marie, vous soit en suave odeur et nous obtienne la santé désirée du corps et de l'âme. »

Communion : « Tu as visité la terre, et tu l'as enivrée de joie, tu l'as comblée de richesses. »

C'est l'œuvre de Notre-Dame de Lourdes. Elle a visité la terre, et, en la visitant, elle l'a enivrée de joie et l'a comblée de richesses. Partout où passe la très Sainte Vierge, partout où son sourire se repose, la joie déborde. Elle est mère et source de toute joie. N'a-t-elle pas donné au monde Jésus, l'unique joie ? Et avec lui, elle donne toutes les richesses de Dieu, elle déverse sur nos misères la bonté de Dieu. Elle est à elle toute cette bonté, et elle la donne à plein cœur.

Postcommunion : « Que la main de votre Mère Immaculée relève, Seigneur, ceux que vous avez rassasiés du céleste aliment, afin que, soutenus par elle, nous méritions d'arriver à la patrie éternelle. »

Nous sommes portés vers Dieu, vers le ciel bienheureux, par la très Sainte Vierge comme la mère porte son enfant sur ses bras. C'est elle qui nous soutient, elle qui nous dirige, elle qui veille sur nos pas, elle qui nous relève, elle qui à l'heure suprême, nous donne le baiser du revoir. Quelle joie pour elle de nous recevoir dans ses bras et pour nous de lui dire : Merci, merci !

XXX.

12 Février.

Les Sept Fondateurs de l'Ordre des Servites.

La Messe.

Introït : « Seigneur, les justes chantent votre nom très saint, ils louent votre main victorieuse, car votre sagesse a ouvert les lèvres muettes et rendu éloquentes les langues des enfants. — Seigneur, notre Seigneur, que votre Nom est admirable dans la terre entière. »

Nous sommes en plein XIII[e] siècle, le siècle des grandes fondations religieuses. Sept Florentins, nobles et riches, émus de la perversion des mœurs et des hérésies qui menaçaient la foi,prennent la résolution de se séparer du monde et par leur pauvreté, leur vie pénitente, d'honorer tout spécialement les douleurs de la très Sainte Vierge. Ils pensaient très justement qu'en implorant la Mère douloureuse, en la faisant vénérer et supplier davantage,ils obtiendraient pour l'Eglise de nouvelles bénédictions. La Mère de Dieu accepta leur projet, leur montra l'habit couleur de deuil, qu'ils devaient porter et bientôt, à Florence, dans toute l'Italie, dans le monde chrétien et au delà, l'Ordre des Servites de Marie, comme le peuple les appela, prêcha les douleurs de la Mère de Dieu.

Dans l'Introït, il est fait allusion au miracle qui ouvrit les lèvres d'un enfant de cinq mois, le

futur saint Philippe Beniti. Un jour que les Fondateurs quêtaient dans les rues de Florence, Philippe s'agita dans les bras de sa mère et lui dit de leur faire l'aumône.

Saint Pierre martyr s'occupa activement de cette fondation et, sur l'ordre de la très Sainte Vierge, la protégea contre ses détracteurs. Les Servites de Marie sont donc liés étroitement à l'Ordre de saint Dominique.

On aura remarqué leur nombre, sept Fondateurs répondant aux sept Douleurs de Marie.

Oraison : « Seigneur Jésus-Christ, qui, pour rappeler la mémoire des douleurs de votre Mère, avez fécondé votre Eglise d'une nouvelle famille par les sept Bienheureux Pères, accordez-nous avec bonté de nous unir tellement à leurs larmes que nous participions un jour à leurs joies. »

On ne pleure pas pour pleurer. On pleure avec Marie au pied de la Croix, pour s'unir à la Passion du Sauveur. Se souvenir des douleurs de Marie, c'est se souvenir des douleurs de son Fils. Rien n'est plus salutaire, rien n'est plus profondément chrétien que ce besoin de s'incorporer à Jésus crucifié, comme sa Mère l'a fait. Cette prédication des Douleurs de Marie a un sens divin qui pénètre l'âme jusque dans son fond. Au pied de la Croix, avec Marie, on est dans la pleine vérité chrétienne.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, Eccli., 44 :

« Louons ces hommes glorieux, nos Pères. Le Seigneur, dès le commencement du monde, a manifesté en eux sa gloire. Ils furent des hommes puissants, de grande vertu, de grande prudence ; ils eurent par leurs prophéties la dignité des prophètes. Ils furent les chefs du peuple et par leur sagesse ils communiquèrent aux âmes la plus

sage doctrine. Ils recherchèrent avec habileté l'art des accords de la musique et composèrent les cantiques des Ecritures. Hommes riches de vertu, ils ont aimé avec passion la véritable beauté. Ils furent les pacificateurs de leurs maisons. Tous ont acquis, parmi leurs contemporains, une gloire qui ne passe pas et leur louange ne s'est pas éteinte. Ceux qui sont nés d'eux ont laissé un nom illustre qui perpétue les louanges de leurs Pères.

D'autres cependant n'ont pas laissé de souvenir. Ils ont péri comme s'ils n'étaient pas nés, et leurs enfants avec eux.

Mais les premiers furent des hommes de bonté, dont les œuvres de piété subsisteront toujours. Leurs bienfaits demeurent par leurs enfants ; leurs petits-enfants forment un peuple saint, leur race demeure fidèle à l'alliance de Dieu.

C'est en leur considération que leurs enfants continuent de vivre : leur race, avec leur gloire, ne finira point. Leurs corps ont été ensevelis dans la paix et leurs noms vivent de génération en génération. Les peuples racontent leur sagesse et l'Eglise célèbre leurs louanges. »

Graduel : « Mes Elus ne travaillent pas en vain. Ils ne germent pas dans la confusion. Leur race sera bénie de Dieu, leurs descendants auront la même bénédiction. — Leurs corps sont ensevelis dans la paix et leurs noms vivent de génération en génération. Alleluia, alleluia, les peuples redisent leur sagesse et l'Eglise proclame leurs louanges. »

Au Temps de la Septuagésime, Trait : « Ceux qui sèment en pleurant récoltent dans la joie. — Ils s'en allaient en pleurant et jetaient leur semence. — Ils reviendront dans la joie, portant les gerbes de la moisson. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 19 :

« En ce temps-là, Pierre dit à Jésus : Voici que nous avons tout abandonné pour vous suivre, que recevrons-nous en retour ? Jésus lui répondit : En vérité, je vous

le dis : Vous qui me suivez, quand le Fils de l'homme, au jour du renouveau éternel, siégera sur son trône dans sa majesté, vous siégerez, vous aussi, sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura abandonné sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses champs, à cause de mon Nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. »

Jésus ne s'indigne pas contre la question très intéressée, très juive de saint Pierre. Il ne lui dit pas : ne te suffit-il pas de me suivre ? Non, il sait que le cœur humain, aussi passionné soit-il, a besoin de retour. Et Dieu lui-même se présente à nous comme notre récompense, non pas la récompense du mercenaire, mais le don réciproque de l'amour. Aimer, sans être aimé, tue. L'amour exige pour qu'il soit parfait la réciprocité, c'est pourquoi Jésus dit : Attendez ! A mon jour à moi, le grand jour de l'amour éternel, vous serez avec moi, comme moi, jouissant de ma joie, de ma puissance. Vous aurez le centuple de tout ce que votre cœur a sacrifié pour moi, en ce monde même, car je serai votre joie sur terre, la plus grande des joies, et je serai votre joie éternellement.

Offertoire : « Je les amènerai sur ma montagne sainte, je les réjouirai dans ma maison, celle où l'on me prie. Leurs holocaustes, leurs victimes me plairont sur mes autels. »

Secrète : « Seigneur, acceptez ces offrandes que nous vous présentons et faites que, par l'intercession de vos Saints, nous vous servions avec un cœur libre, et que nous soyons embrasés d'amour pour la Mère de votre Fils, la Vierge douloureuse. »

Pour aimer Dieu pleinement, il faut avoir son

cœur libre, dégagé de toute affection purement humaine, celle qui préoccupe, qui absorbe, qui inquiète. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne doit aimer rien en dehors de Dieu, il faut aimer Dieu et tout en Dieu. Alors, le cœur est paisible, il aime à la manière de Dieu, sans limite et sans lien étroit.

Communion : « C'est moi qui vous ai choisis dans le monde, afin que vous alliez, que vous produisiez du fruit et que votre fruit demeure. »

On ne fait rien sans Dieu, on ne produit rien sans Dieu, auteur de tout ce qui est, de tout ce qui vit. Vouloir agir de soi-même sans Dieu, est inutile. Et chaque fois que nous nous servons nous-mêmes, par notre vanité, notre suffisance, nous ne faisons pas l'œuvre de Dieu. Notre semence germe un jour et s'étiole, faute de celui qui donne l'être.

Postcommunion : « Seigneur, nourris des célestes mystères, nous vous demandons d'imiter les exemples de ceux dont nous célébrons la fête. Faites que nous demeurions debout auprès de la croix de Jésus, fidèlement avec Marie, sa Mère, et que nous méritions de participer au fruit de sa Rédemption. »

XXXI.

13 Février.

Sainte Catherine de Ricci,

Vierge, de notre Ordre.

La Messe.

Introït : « Que jamais je ne mette ma gloire ailleurs que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par lui le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde. — Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis. C'est le Christ qui vit en moi. »

C'est bien le résumé, comme le parfum condensé de toute la vie de Catherine de Ricci.

Née à Florence, de noble famille, Catherine, dès son enfance, a le sens de la douloureuse Passion de Jésus. Cette lumière la pénètre, l'inonde, l'absorbe entièrement. Elle n'a qu'un désir, désir violent, passionné, reproduire en elle-même cette douloureuse Passion, afin de l'offrir avec Jésus, à la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. C'est toute la vie de Catherine de Ricci.

Elle entra à Prato, non loin de Florence, dans un monastère de Tertiaires régulières, où elle vécut de longues années dans la plus rude pénitence. Et son désir de reproduire en elle-même la douloureuse Passion de Jésus toucha tellement le Sauveur, que pendant longtemps le jeudi et le vendredi, elle souffrit en son cœur et en sa chair toutes les souffrances qu'il endura lui-même.

Fête solennelle de la Passion qu'elle célébrait avec joie, que célébraient avec joie d'autres saintes Dominicaines.

Aussi, en regardant Catherine de Ricci, récitons avec ferveur l'oraison de la messe.

Oraison : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu illustrer la bienheureuse vierge Catherine, embrasée de votre amour, par la contemplation de votre Passion, accordez-nous, par son intercession, de penser pieusement aux mystères de votre Passion pour mériter d'en recevoir les fruits. »

Lecture du *Livre de la Sagesse,* c. 8 :

« Qui me donnera que tu sois mon frère pour sucer avec moi le sein de ma mère, pour te trouver dehors et te donner un baiser, afin que jamais personne ne me méprise ? Je te prendrai, je te conduirai dans la maison de ma mère. Là tu m'instruiras, et je te donnerai un breuvage de vin parfumé, le suc nouveau de mes pommes de grenade. Sa main gauche est sur ma tête, sa main droite m'enlace. Filles de Jérusalem, je vous en conjure, n'éveillez pas ma bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même. »

Rencontre délicieuse de l'âme et de Jésus, mais de l'âme purifiée, surélevée au-dessus de tout ce qui est humain. L'Esprit-Saint prend, pour célébrer cette union ineffable, les images de la terre. Il parle d'amour, il parle de tendresse, il parle de suavités que seuls peuvent comprendre ceux qui connaissent et aiment Dieu. Jamais, aucune langue humaine ne pourra redire ce qu'est l'amour de Dieu pour une âme qui est à lui seul. Taisons-nous ! N'éveillons pas la Bien-Aimée. Nous n'y comprenons rien.

Graduel : « Mon cœur est embrasé, ma chair est transformée. — Vous m'avez pris la main, vous m'avez conduite au gré de votre volonté, vous m'avez donné la gloire.

Alleluia, alleluia. Fuis, Aquilon ; viens, vent du midi, souffle dans mon jardin, que tous les parfums en découlent, alleluia. »

Au Temps de la Septuagésime. Trait : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel ? Que désiré-je sur la terre, sinon vous, mon Dieu ? — Ma chair défaille, mon cœur avec elle, Dieu de mon cœur, Dieu qui êtes mon partage pour l'éternité. — Mon bonheur à moi est de m'attacher à Dieu, de mettre dans le Seigneur mon Dieu tout mon espoir. »

Que le vent du nord disparaisse, ce vent froid qui glace les cœurs ! Pour aller à Dieu, il faut un cœur chaud, ardent, généreux, un cœur qui se dilate dans la tendresse et donne, donne toujours, jusqu'à ce que, ayant tout donné, il soit lui-même le plus précieux de tous ses dons. Alors, il n'y a plus pour un tel cœur, un cœur de saint, que Dieu seul et en Dieu et pour Dieu toute créature. C'est la simplicité, l'unité de l'amour.

Evangile : p. [25].

Offertoire : « Mon cœur te désire la nuit, et dès le matin toute ma pensée est à toi. »

Présence permanente du Bien-Aimé. Le cœur qui s'est donné à lui ne le quitte pas un instant. Le jour, la nuit, sa pensée est fixée sur lui. Présence de tout l'être devant Dieu, en Dieu. Qui m'aime demeure en moi et moi en lui. Présence douce, délicieuse, qui pacifie l'âme et la rend ca-

pable de toutes les souffrances. Car, en présence du Bien-Aimé, l'âme ne reste pas inactive. Comment le pourrait-elle en le regardant sur sa croix? Ou souffrir, ou mourir, criait sainte Thérèse. Et son cri est celui de tous les Saints.

Secrète : « Seigneur, nous vous en prions, rendez-nous participants du sacrifice que vous avez offert sur la croix. C'est par la contemplation de ce sacrifice que vous avez glorifié votre bienheureuse vierge Catherine. »

Communion : « Que vos paroles me sont douces, elles sont plus suaves à ma bouche que le miel. »

Les paroles de Dieu sont seules douces et suaves, car seules elles sont vraies. Et c'est la vérité qui est la nourriture de l'âme la plus exquise. Toute parole humaine est impuissante, parce qu'elle n'a qu'une part de vérité, elle n'a pas toute la vérité, même la meilleure. Les fausses ne sont que dureté et dérision. On ne se nourrit pas de mensonges Quand Dieu parle, lui, la paix se diffuse dans l'être tout entier, même quand sa parole est douloureuse.

Postcommunion : « Dieu tout-puissant et miséricordieux, faites que ces mystères, gages de votre amour ineffable, auxquels nous avons participé, nous portent à vous rendre amour pour amour, et que, par l'intercession et les exemples de la bienheureuse vierge Catherine, nous vivions toujours dans votre amour. »

XXXII.

14 Février.

Le Bienheureux Nicolas Palea,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p [18].

Oraison : « Dieu bon, répandez en nous l'esprit de votre bienheureux Confesseur Nicolas, et, de même que vous lui avez donné une grâce particulière pour la prédication de votre parole et la manière de procurer le salut au prochain, faites que, par ses prières, nous demeurions fermes dans cette même vocation sainte. »

C'est un des premiers fils de saint Dominique. Il reçut l'habit de l'Ordre de ses propres mains, au couvent de Bologne. Ame candide, simple comme un enfant, aimable à tous, Nicolas fut un de ces Prêcheurs des temps primitifs qui se présentèrent aux peuples la vérité sur les lèvres et la charité dans le cœur. Dominique l'aimait pour sa pureté. Il en fit son compagnon d'apostolat. Pendant quarante ans, Nicolas prêcha la parole de Dieu, à Pérouse surtout où il fonda un couvent de son Ordre. C'est là qu'il mourut, comme un bon serviteur, son travail achevé.

Rien d'éclatant dans cette vie apostolique, rien qui attire les regards, si ce n'est ce don de soi à l'œuvre de la Redemption. Car, pour cet homme de Dieu, prêcher c'était continuer la parole du Fils de Dieu, sa prédication à lui. Il la donnait

aux peuples pour les mener à Dieu dans la vérité. C'est l'unique chemin. Vérité de foi et vérité de volonté. Plus facile est de connaître la vérité de foi, plus difficile de pratiquer la vérité de volonté. Celle-ci exige que l'âme se dégage de tous les mensonges mauvais des convoitises humaines, de toutes les illusions dangereuses. Elle commande la droiture et la pureté du cœur, et pour acquérir cette droiture et cette pureté, il est besoin d'efforts violents et continus. Travailler à former ainsi les âmes, à les rendre divines, à les élever jusqu'à Dieu pour l'éternité, est l'œuvre des Apôtres. Œuvre magnifique entre toutes, car c'est l'œuvre du Sauveur du monde.

Nicolas mourut à la tâche, vers le milieu du XIII[e] siècle, laissant à l'Ordre, pour toujours, le modèle du Prêcheur.

XXXIII.

15 Février.

Le Bienheureux Jourdain de Saxe,

Premier successeur de S. Dominique à la tête de l'Ordre.

Messe : *Os justi,* p [18].

Oraison : « Dieu, qui avez rendu le bienheureux Jourdain admirable par son zèle pour le salut des âmes et le développement de la vie religieuse, faites que nous vivions dans ce même esprit et que nous possédions un jour la gloire du ciel. »

Dominique est le Fondateur, le Patriarche des Prêcheurs. C'est lui qui en eut l'idée première, dans sa plénitude, lui qui la communiqua à ses fils, lui qui, sous l'autorité du Pontife romain, en établit l'organisation pour l'observance intérieure et le gouvernement. Tout l'Ordre, dans ses principes essentiels de pauvreté, d'étude, de pénitence, d'action apostolique, d'administration vient de saint Dominique, mais le Père des Prêcheurs acheva sa course avant de pouvoir en propager et en assurer le développement. Un autre que lui, Jourdain de Saxe, reçut de Dieu l'incomparable mission de répandre l'Ordre, de le multiplier dans le monde entier. C'est, comme le dit l'oraison, sa grâce *particulière.*

Et quand Dieu confie une mission de cette importance, il donne à celui qui en est chargé les qualités spéciales qu'elle exige.

Jourdain avait un cœur très chaud, ardent. Il possédait ce don de l'amabilité qui captive et entraîne les âmes. Sa parole les emportait d'emblée dans les hauteurs. On ne pouvait lui résister. Et quand il passait, devenu Maître général de l'Ordre, dans les Universités de Paris, de Bologne, de Padoue, les étudiants, avides de l'entendre, se pressaient autour de lui. Il leur disait de si belles choses sur Dieu, sur la prédication dans la science et la pauvreté, il leur montrait un idéal si élevé que l'enthousiasme prenait ses auditeurs et que beaucoup se jetaient à ses pieds pour recevoir l'habit des Prêcheurs. Les belles razzias d'étudiants et de maîtres que fit Jourdain de Saxe ! Il est, à ce titre unique, comme le second fondateur de l'Ordre.

Parole aimable et sainte vie, parole de science et austérité de mœurs, simplicité, pureté d'âme, bonhomie gracieuse, désir ardent du salut des âmes, amour profond de son Ordre, tel se présente cet homme extraordinaire.

On ne peut le fréquenter sans l'aimer. Même quand le devoir le rend sévère, il demeure toujours bon. La bonté déborde de son cœur. Elle fait le charme de son caractère et donne la raison de son influence prodigieuse.

Efforçons-nous de posséder cette bonté prévenante qui va au devant des misères humaines et n'en repousse aucune ; cette bonté compatissante qui adoucit les douleurs du cœur et fait supporter avec plus de patience les douleurs du corps. « Ma fille, écrivait Jourdain à la bienheureuse Diane, j'ai mal à votre pied. » Elle lui avait dit sa souffrance et le Maître des Prêcheurs la console par cette délicieuse parole. C'est la traduction du mot de saint Paul : qui souffre,

sans que je souffre moi-même ? Cette bonté est pénétrante, elle entre dans les âmes au plus profond, elle les transforme, c'est la bonté de Dieu qui rayonne dans le cœur de Maître Jourdain. Qu'elle rayonne dans le nôtre !

Il mourut, sur les côtes de Palestine, dans un naufrage. Mais Dieu glorifia par des prodiges la sainteté de son aimable serviteur.

XXXIV.

16 Février.

Le Bienheureux Bernard Scammaca,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p [18].

Oraison : « Dieu, qui avez arraché aux vices du monde le bienheureux Bernard pour le conduire dans la voie de la perfection, faites que, par ses mérites et ses prières, nous pleurions nos péchés afin de nous attacher à vous avec une âme pure. »

Bernard est de Sicile, né à Catane, au XV^e^ siècle. Sa jeunesse fut orageuse. Il se laissa séduire par les plaisirs et ne sortit des joies mauvaises où il se délectait que par un coup violent de la miséricorde divine.

Blessé dans un duel, étendu sur son lit, il reçut de Dieu la lumière intérieure qui lui montra la vanité et la honte de sa vie. Bernard comprit. Une fois guéri, il se présenta au Prieur des Dominicains de Catane et lui demanda humblement l'habit de l'Ordre. Le loup devint un agneau. Conscient de ses fautes, Bernard se donna résolument à Dieu. Il racheta par sa pénitence, sa charité, son humilité, son zèle pour le salut des âmes, les dérèglements de sa vie antérieure. Et ce pécheur devint, par sa haute sainteté, un sauveur d'âmes. Il mourut en 1486, plus d'amour de Dieu que de maladie.

En Bernard nous voyons la bonté miséricordieuse du doux Pasteur, qui va, à travers les siècles, recherchant ses brebis. Il est toujours le même, il ne se lasse pas de parcourir le monde et de rapporter sur ses épaules la brebis perdue, sur ses épaules où pèse lourdement sa croix. Mais c'est pour les pécheurs, qu'il la porta, et c'est là qu'il les porte eux-mêmes. Qui que nous soyons, aussi coupables que nous nous trouvions, ne désespérons jamais. Le bon Pasteur passe toujours. Crions-lui notre misère, qu'il entende notre gémissement et sa main, sa main percée pour nous, se tendra vers nous, jusqu'au fond, le plus profond de l'abîme.

XXXV.

17 Février.

Le Bienheureux Réginald,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi*, p [18].

Oraison: « Dieu tout-puissant, éternel, qui avez accordé au bienheureux Confesseur Réginald le privilège d'une protection spéciale de votre très Sainte Mère, faites que, par ses mérites et ses prières, nous soyons défendus nous aussi par le secours de cette même glorieuse Vierge Marie. »

Fils bien-aimé de la Sainte Vierge, fils bien-aimé de saint Dominique, Réginald porte, pour l'éternité, cette double auréole.

Maître de Paris, où il enseigna avec éclat le droit canon, Doyen du chapitre de Saint-Aignan d'Orléans, Réginald va à Rome, conduit, à son insu, comme il arrive souvent, par la main de Dieu. Car c'est à Rome que la Sainte Vierge l'attend et aussi son serviteur Dominique. Quand il arrive, il rencontre le bienheureux Patriarche. L'idée de son œuvre apostolique saisit cette âme ardente. Il se donne à lui, il fait vœu d'appartenir à son Ordre. Aussitôt, la très Sainte Vierge met sa main sur lui. Elle attendait ce vœu pour donner à l'Ordre de son fils Dominique un témoignage maternel de sa prédilection.

Réginald atteint de la fièvre est près de mourir. Mais la Vierge très bonne lui apparaît.

De ses mains très pures elle lui fait sur le corps de mystérieuses onctions qui lui rendent vie et force. Réginald représentait devant la Mère de Dieu l'Ordre des Prêcheurs et, en lui, c'est l'Ordre qu'elle oignait comme un athlète pour les futurs combats. Cela est si vrai que, en même temps, elle montrait à Réginald un nouvel habit et lui disait : Voici l'habit de ton Ordre.

C'était un scapulaire blanc. Jusqu'ici, saint Dominique et ses fils continuaient à porter l'habit canonial d'Osma, dont le rochet était partie essentielle.

Après la vision de Réginald, Dominique laissa le rochet et prit, pour lui et ses fils, le scapulaire. Ainsi la très Sainte Vierge prenait officiellement possession de l'Ordre des Prêcheurs. Il lui appartient par son origine à Notre-Dame de Prouille, par ce scapulaire qui est son signe distinctif, comme la marque de sa filiation maternelle. Par lui, Marie en fait son enfant privilégié.

C'est pourquoi, en la fête du bienheureux Réginald, nous demandons avec instance la protection de la Sainte Vierge. Nous lui rappelons notre titre d'enfants.

Nous lui redisons, avec nos louanges, la supplication de nos cœurs. La grâce de cette fête, la grâce pour nous du bienheureux Réginald, c'est la protection de notre Mère du ciel.

Comme si, après cette vision de la Mère de Dieu, Réginald eût rempli sa mission, il dura peu. Son éloquence souleva Bologne et Paris, mais peu après son arrivée en cette ville où il avait enseigné, Réginald mourut. C'était au commencement de février 1220.

XXXVI.

19 Février.

Le Bienheureux Alvare de Cordoue,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez enrichi merveilleusement le bienheureux Alvare, votre confesseur, des dons de la charité et de la pénitence, accordez-nous, par son intercession et son exemple, de porter toujours dans notre corps la mortification du Christ et son amour dans nos cœurs. »

Alvare est né à Cordoue, de noble famille. Mais, dès son adolescence, captivé par un idéal plus divin, il laissa tout pour suivre Jésus crucifié. « Maître, que dois-je faire paur arriver à la vie éternelle? » disait un jeune homme à Jésus: « Vends tes biens, donne le prix aux pauvres et suis-moi. » L'adolescent, riche, s'éloigna avec tristesse et Jésus longuement le suivit du regard. Alvare comprit mieux. Il donna au Maître tout ce qu'il possédait et se donna lui-même. Homme très instruit, prédicateur éloquent, mais surtout religieux très grave, il conquit par sa haute vertu l'estime des rois et des peuples. Confesseur du roi Jean II de Castille et de Catherine, sa mère, il laissa cette charge honorable, pour se retirer dans la solitude. Cet homme avait besoin d'offrir à Dieu tous les renoncements. Près de Cordoue, il bâtit un couvent de son Ordre, qu'il appela

l'échelle du ciel — Scala cœli — et y mena avec des religieux d'élite la plus sévère observance. Sa bonté était extrême. Rencontrant un jour un pauvre, couvert de plaies, il l'enveloppa de sa chape et le rapporta sur ses épaules à Scala cœli. Quand il le déposa devant les Frères, ce pauvre, qui était le Christ Jésus, se changea en Crucifix. Désireux comme tant de chrétiens au moyen-âge de vénérer les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, Alvare fit le pèlerinage de Palestine. A son retour, pour en conserver la mémoire, il éleva dans son couvent un certain nombre d'oratoires consacrés au souvenir de la Passion du Sauveur. C'est le Chemin de la Croix, le premier, avec ses diverses stations.

Suivons-le pieusement, comme le suivait Alvare de Cordoue. Mais la meilleure manière de le suivre, la sienne, c'est de porter notre croix, de souffrir avec Jésus crucifié, selon la belle et profonde doctrine de saint Paul, de nous conformer à Jésus crucifié, en acceptant l'ordre de la Providence. Ayons cette conviction intime que l'on ne peut être chrétien sans cette incorporation à Jésus crucifié. Et si nous avons à souffrir ou dans notre cœur, ou dans notre chair, ne soyons pas surpris, encore moins impatients. C'est notre état normal en ce monde. Car qui dit chrétien, dit disciple du Christ, et le Christ est le Crucifié.

Le bienheureux Alvare mourut vers 1420.

XXXVII.

22 Février.

La chaire de saint Pierre à Antioche.

Tout comme au 18 janvier, p. 15. Sauf la mémoire de sainte Prisque.

XXXVIII.

23 Février.

Saint Pierre Damien,

Evêque, Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, de suivre les conseils et les exemples du bienheureux Pierre, votre confesseur, afin que, par le mépris des choses de la terre, nous obtenions les joies éternelles. »

Pierre Damien nous reporte au XI^e^ siècle, un de ces siècles de fer, si durs pour l'Eglise, comme pour la société. Mais il est à remarquer que dans les temps de pire décadence, Dieu ne manque jamais d'envoyer des Saints qui, malgré tout, maintiennent dans son Eglise l'esprit le plus pur et le plus héroïque de l'évangile.

Pierre Damien est de ceux-là. Saisi dans son adolescence par la grâce de Dieu, il comprend le sens de la Rédemption, le sens de l'Eglise, et à travers toutes les difficultés, toutes les tentations et toutes les embûches, il lève très haut la croix de Jésus-Christ. Moine fervent, rude à lui-même, il incarne en sa personne l'austérité religieuse. Son influence s'étend à toutes les nécessités de l'Eglise, si bien que le Pape Etienne IX, voyant en cet homme de Dieu le rempart de l'Eglise, le crée, malgré lui, cardinal et évêque d'Ostie, c'est-à-dire le premier après le Pape. Cette dignité,

loin d'arrêter le zèle de Pierre Damien, le grandit. Il s'occupe avec ardeur de la pureté même de l'Eglise, en défendant contre la dépravation des mœurs le célibat ecclésiastique, contre l'ambition des clercs et la simonie la sainteté libre des élections épiscopales. Pour le peuple, il ranime la foi en renouvelant la dévotion à la Sainte Vierge, il multiplie les actes d'adoration envers la Sainte Croix et porte les âmes généreuses à participer par leurs propres souffrances au salut du monde.

Gémir, dans les temps calamiteux, est signe de faiblesse. C'est agir qu'il faut. Agir par son influence personnelle, si l'état où l'on se trouve le permet ; agir par sa prière, agir par ses souffrances. Plus le temps où la Providence nous place est difficile, plus nous devons travailler à le rendre meilleur. Et c'est un grand honneur que Dieu nous fait en nous donnant ainsi l'occasion d'être plus généreux. Vivre dans la paix n'est pas le sort le plus beau, car c'est vivre sans effort. Mais vivre dans la guerre, vivre dans la lutte perpétuelle, pour défendre les droits de Dieu, se sacrifier pour lui, s'immoler à son service, quoi de plus grand dans une âme qui aime Dieu, et veut le lui prouver ?

Pierre Damien, ce bon serviteur de l'Eglise, mourut à Faenza. Ses services éminents et sa doctrine lui valurent de Léon XII le titre glorieux de Docteur.

XXXIX.

24 Février.

Saint Mathias,

Apôtre.

Messe.

Introït : « Dieu, vos amis sont en grand honneur, leur puissance a grandi singulièrement. — Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous me connaissez, vous m'avez vu assis et levé. »

Oraison : « Dieu qui avez associé au collège de vos Apôtres le bienheureux Mathias, accordez-nous, par son intercession, d'éprouver en nous la douceur de votre miséricorde. »

Lecture des *Actes des Apôtres*, c. I :

« En ces jours-là, Pierre se leva au milieu des Frères, (ils étaient à peu près cent vingt) et il dit : Mes Frères, il nous faut accomplir ce qui est dit dans l'Ecriture, ce que l'Esprit-Saint a prophétisé par la bouche de David, sur Judas, celui qui fut le chef de ceux qui s'emparèrent de Jésus. Il faisait partie de notre société et avait reçu le même ministère. Mais il a pris possession d'un champ par l'argent de sa méchanceté, là où il se pendit. Son corps creva par le milieu et ses entrailles couvrirent le sol. Ce fait fut connu par tous les habitants de Jérusalem, si bien que ce champ fut appelé en leur langue, Haceldama, ou champ du sang.

Or il est écrit au Livre des Psaumes : Que sa maison soit déserte, que personne n'y habite et qu'un autre reçoive son épiscopat.

Il faut donc, parmi ceux qui ont été unis à nous, de tout temps, pendant la vie du Seigneur Jésus au milieu de nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où Jesus nous a quittés, choisir l'un d'eux, qui fut témoin comme nous de sa résurrection. On en proposa deux : Joseph, surnommé Barsabas, qu'on appelait le Juste, et Mathias. Puis ils prièrent ainsi : Seigneur, vous qui connaissez le cœur de tous, indiquez-nous celui des deux que vous choisissez pour prendre la place de ce ministère et de cet apostolat dont Judas s'est montré indigne, pour aller en son lieu. Ils tirèrent au sort et le sort tomba sur Mathias, qui fut associé aux onze apôtres. »

C'est la première élection épiscopale. Elle rappelle les plus tristes souvenirs, la trahison de Judas, sa mort horrible.

Il faut le remplacer, dit saint Pierre. Et comme les deux témoins de la Résurrection de Jésus, les deux témoins de toute sa vie apostolique paraissent tous les deux dignes au même degré, les Apôtres s'en remettent à la Providence. Ils ne choisissent pas. Que Dieu lui-même indique son élu. Ce fut Mathias. Il était par conséquent un disciple de la première heure. Il avait vu Jésus, il l'avait entendu. Il pouvait rendre témoignage de sa doctrine, de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection.

Quelle joie pour lui ! Quelle reconnaissance au Maître qu'il aimait !

Graduel : « Dieu, vos amis sont en grand honneur, vous exaltez leur puissance. — Je les compterai et leur nombre dépassera les grains de sable de la mer. »

Trait : « Vous avez réalisé le désir de son cœur, vous n'avez pas rejeté la prière de ses lèvres. — Vous l'avez rempli de vos plus douces bénédictions. — Vous avez posé sur sa tête

une couronne enrichie de pierres précieuses. »

Dieu exalte ses amis, à l'heure voulue par lui, quelquefois en ce monde, surtout dans l'autre. Mais Mathias fut exalté tout de suite. Le désir secret de son cœur, désir humble certainement, mais désir ardent de servir son Maître, fut exaucé. Ce désir l'avons-nous ? Est-ce lui ou nous-mêmes que nous servons, même en portant le signe extérieur de son service ? Recevrons-nous la couronne enrichie de pierres précieuses, la couronne réservée au serviteur fidèle, généreux, dévoué ? Là où est notre trésor est notre cœur, a dit le Sauveur, mais là où est notre cœur est notre Maître. Il nous est facile de voir quel est notre Maître, celui que nous servons, en constatant avec franchise où est notre cœur.

Evangile : p. [17].

Offertoire : « Leur voix a été entendue dans toute la terre, leurs paroles sont allées jusqu'au bout du monde. »

Secrète : « Dieu, qui par l'élection du bienheureux Mathias, avez réparé la ruine du traître apostat, afin que le nombre sacré de vos Apôtres eût toute sa perfection, sanctifiez ces offrandes présentes, pour qu'elles nous affermissent par la vertu de votre grâce. »

« Prenez garde, Jésus, disait saint Philippe de Néri, quand il sortait dans les rues de Rome, prenez garde, je vais vous trahir.» Qui de nous, en se levant, peut affirmer que dans sa journée il ne trahira pas Jésus ? Que la grâce de Dieu nous affermisse ! Qu'elle fortifie notre volonté dans le bien ! Qu'elle resserre les liens qui nous

attachent à Dieu ! De nous-mêmes, nous allons à la ruine. Notre cœur, dit saint Augustin, notre cœur, mon Dieu, a tendance à vous fuir. C'est effrayant, mais c'est vrai. Nous fuyons Dieu parce qu'il est Saint, comme Adam et Eve l'ont fui, sur le seuil du Paradis. Cet esprit de fuite est entré en nous. Et nous sommes toujours prêts à la trahison. Nous la sentons en nous, vivante, harcelante quelquefois. Mon Dieu, affermissez-nous !

Communion : « Vous qui m'avez suivi, vous serez assis avec moi sur des trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. »

Postcommunion : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant et miséricordieux, que par ces mystères sacrés auxquels nous avons participé, nous obtenions à la prière de votre apôtre, le bienheureux Mathias, le pardon et la paix. »

Mathias remplace Judas, il le remplace pour tout. Judas s'en est allé sans pardon et sans la paix. Sans pardon, parce qu'il ne l'a pas demandé à celui qui l'eût pardonné ; sans la paix, car son âme épouvantée est demeurée pour l'éternité dans cette épouvante. A l'Apôtre qui lui succède, nous demandons le pardon et la paix Le pardon suit le repentir, et la paix suit le pardon. Mais tout dépend de Dieu, sans lui nous ne pouvons nous repentir, ni avoir par conséquent le pardon et la paix. Faisons-nous tout petits devant sa miséricorde.

XL.

25 Février

Le Bienheureux Constant de Fabriano,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Evangile : Designavit, p. [19]).

Oraison : « Dieu qui avez rendu glorieux au milieu des peuples le bienheureux Constant, votre confesseur, par son assiduité à l'oraison et son zèle à procurer la paix, accordez-nous, par son intercession, de suivre toujours le chemin de la justice et d'obtenir la gloire éternelle. »

C'est le propre des saints de répandre la paix autour d'eux. Car plus on s'approche de Dieu, plus on a la paix en soi-même et plus, par conséquent, on peut la donner aux autres. Une âme troublée par les passions, qui vit de sa propre vanité, de son égoïsme, n'est pas apte à pacifier les autres. L'ombre ne donne pas la lumière, ni l'erreur la vérité, ni le trouble la paix. La première condition de la paix est l'humilité foncière devant Dieu.

Aussi le bienheureux Constant de Fabriano se fit pendant toute sa vie, un religieux très humble, très détaché des choses de la terre, très mortifié dans sa chair et il parvint de cette manière à une tranquillité d'âme que les passions humaines n'arrivaient pas à troubler. Il eut pour maîtres,

du reste, saint Antonin, puis le vénérable Conradin de Brescia. A pareille école, Constant ne pouvait que perfectionner son âme. Elle demeura fidèlement unie à son premier maître, saint Antonin, si bien qu'au moment de la mort du saint archevêque de Florence, Constant qui se trouvait au couvent d'Ascoli, vit son âme monter glorieuse dans le ciel.

En cette même ville d'Ascoli, Constant, par sa bonté, par sa patience et cette paix surnaturelle qui l'enveloppait, put calmer les discordes, réconcilier les partis adverses. Il avait sur le peuple une influence considérable.

C'est l'influence même de Dieu qui passe par le cœur de ses serviteurs. Mais il faut que notre cœur soit libre, dégagé de l'humain, uniquement préoccupé de Dieu. Alors, sa force est la force même de Dieu, non plus la nôtre.

Le bienheureux Constant mourut à Ascoli en 1481.

XLI.

28 Février.

La Bienheureuse Villana,

Veuve, tertiaire de l'Ordre.

Messe : *Gaudeamus*, p. [29].

Oraison : « Dieu, qui avez détaché des illusions du monde la bienheureuse Villana, votre servante, et qui l'avez conduite par tous les chemins de la pénitence et de l'humilité, faites que, par son intercession, l'aveu de nos fautes obtienne votre miséricorde. »

Brebis égarée, Villana, Florentine du XV^e^ siècle, se délectait dans les plaisirs du monde. Elle avait eu cependant une jeunesse fervente et désireuse de la perfection ; elle avait essayé, mais inutilement, d'entrer dans une maison religieuse. Mariée contre son désir, elle tomba peu à peu dans le relâchement et vécut plus près de la terre que de Dieu.

Le bon Pasteur, un jour, passa... Il vit la brebis égarée et par un prodige singulier lui montra à elle-même ce qu'elle était devenue.

Mon Père, disait une jeune femme au Père Monsabré, j'ai commis une faute, je me suis regardée dans la glace et je me suis trouvée jolie. — Erreur n'est pas péché, répondit le malicieux Père. Villana se regardait aussi un jour dans une glace et se trouvait jolie, lorsque tout à coup, au lieu de cette figure qu'elle admirait, apparut

une tête hideuse. Deux fois elle se montra. C'était son âme prisonnière du démon, que Jésus, le bon Pasteur, lui montrait. Ce fut fini.

Villana courut au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, se confessa, et, purifiée de ses fautes, devenue Tertiaire séculière, elle n'eut plus qu'une pensée : servir Dieu de toute son âme. Sa pénitence, sa pauvreté furent héroïques et Jésus, le bon Pasteur, qui l'avait rapportée au bercail sur ses épaules, eut pour cette brebis redevenue sienne toutes les tendresses.

Miséricorde toujours ! C'est comme le mot d'ordre de Jésus. Il ne rebute personne, il ne s'offusque de rien. Son Cœur est ouvert, perpétuellement, ses bras le sont aussi. Qui que nous soyons, aussi bas que nous soyons, il descend jusqu'à nous. C'est lui qui fait les premiers pas. Nous pouvons, de nous-mêmes, nous éloigner de lui ; mais, sans lui, nous ne pouvons revenir. A Jésus donc tous nos remerciements, quand, l'ayant offensé, nous sentons en nous le remords. C'est l'appel de Jésus. Il nous parle avec douceur, il nous dit : Reviens ! Heureux les pécheurs qui entendent la voix si tendre du bon Pasteur.

MOIS DE MARS.

XLII.

1er MARS.

Le Bienheureux Christophe de Milan,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Christophe votre digne serviteur, accordez-nous, par ses mérites et son exemple, de porter le Christ en nous par toute la pensée de notre intelligence et toute l'affection de notre cœur. »

Allusion, dans cette oraison, au sens du nom de Christophe ou Porte-Christ. Tout chrétien doit être comme ce Bienheureux Père, un Porte-Christ.

Lui, il le porta dans sa pensée et dans son cœur, par une oraison continuelle et un désir ardent de le faire connaître et aimer. Homme instruit, Prédicateur célèbre, mais plus illustre encore par sa vie austère, selon les observances de l'Ordre, Christophe porta le Christ à une multitude d'âmes qui venaient à lui, précisément, parce qu'elles sentaient à sa parole et à ses vertus que vraiment il possédait le Christ en lui-même.

Les âmes ne se trompent pas. Elles ont le flair de Dieu. Et quand un prédicateur passe, elles vont à lui, pour lui demander Dieu, si elles sen-

tent qu'il le possède. La confiance surnaturelle naît de ce sens spécial des âmes.

On se pressait en foule autour de Christophe, autour de sa chaire, autour de son confessionnal, parce que à l'entendre et à le regarder, les fidèles se disaient : Dieu est en lui.

Ainsi, à Taggia, on le retient, on lui demande de fonder un couvent de son Ordre, auquel il donne le titre de Notre-Dame, Mère des miséricordes.

Il y mourut et son corps repose toujours dans l'église, quoique depuis longtemps, le couvent soit désaffecté. Il maintient, pour ainsi dire, par sa présence, la présence du Christ qu'il porta à cette population au XV^e^ siècle.

A nous d'être Porte-Christ ! Mission qui revient à tout baptisé, car tout baptisé a sur son front la croix du Sauveur. L'avoir gravée sur son front, c'est peu ; il faut qu'elle le soit dans le cœur. Si elle est dans le cœur, la croix de Jésus sera sur nos lèvres. Nous donnerons le Christ par nos paroles et par nos exemples. A tous, disait saint Paul, je suis débiteur du Christ. Je l'ai reçu, mais je dois le donner aux autres. Que chacun le donne selon son état, ses moyens, mais le donne. Et pour le donner, le donner largement, il faut soi-même le posséder largement.

XLIII.

2 Mars.

Le Bienheureux Henri Suso,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Justus ut palma,* p [16].

Oraison : « Dieu, qui avez rendu admirable le bienheureux Henri, votre confesseur, par la mortification du corps et la charité, accordez-nous de reproduire en nous par nos œuvres le Christ crucifié et de l'aimer de tout notre cœur. »

Henri est l'ami de la Divine Sagesse, qui a un nom au-dessus de tout nom, parmi les hommes, Jésus crucifié. Il est la Sagesse incréée, abaissée jusqu'à nous, mise à notre portée, pour nous révéler les profondeurs de Dieu.

Henri n'arriva pas d'un bond jusqu'à ces divines profondeurs de la sagesse. Il lui fallut suivre la voie douloureuse, l'unique voie qui y conduit.

Né en Souabe, au XIV[e] siècle, il entra dans l'Ordre des Prêcheurs, à l'âge de treize ans, au couvent de Constance. Il fut d'abord un religieux de vie régulière, mais sans ferveur spéciale. Illuminé par la grâce de Dieu, comprenant enfin l'idéal infini de sa vocation, il se plaça en face de Jésus crucifié et n'eut plus au cœur qu'une seule passion : lui ressembler. Pour lui en donner une preuve tangible et se rappeler sans cesse à lui-même qu'il était l'unique Bien-Aimé, Henri

grava sur sa chair, du côté du cœur, le Nom de Jésus.

C'était peu encore. Pendant de longues années, il s'ingénia à multiplier ses souffrances et Dieu lui-même ne lui ménagea point les douleurs intérieures les plus cuisantes.

Après cette purification intime, qui faisait d'Henri comme un Christ vivant, il s'éleva plus haut. Son âme était assez limpide, son regard assez pur pour contempler la Divine Sagesse. Cette pénétration profonde de Dieu, de sa grandeur, de sa bonté et du mystère ineffable de l'Union de la Divine Sagesse avec la nature humaine, Henri la posséda au degré le plus élevé. Il vivait sur terre, au milieu des occupations de son ministère, l'âme ravie par la contemplation intérieure, ne quittant jamais la pensée de la Présence divine. Il voulut enseigner aux autres le secret de cette contemplation. C'est ainsi que nous pouvons saisir dans ses écrits ce qu'il y eut de plus intime dans ses rapports de lumière et d'amour avec la divine Sagesse.

Henri nous montre la voie. Impossible d'atteindre Dieu, de monter les degrés de la contemplation intérieure, sans suivre d'abord la voie douloureuse. C'est elle qui simplifie, qui purifie nos cœurs. Heureux les cœurs purs, a dit le Maître, car ils verront Dieu. Voir Dieu, sur terre, est le propre de la contemplation. Le voir, non pas seulement par l'effort de notre intelligence, mais le voir par la propre lumière de Dieu. En votre lumière, Seigneur, nous voyons la lumière qui est vous-même. Et comment prétendre à pareille vision, si le cœur n'est pas dégagé, n'est pas libre de toute affection humaine désordonnée. Il faut pour voir Dieu dans sa propre lu-

mière, que notre cœur soit rendu à l'unité d'amour : Dieu seul aimé pour lui-même et tout le reste en lui. C'est l'unité substantielle de l'amour, parfaite dans le ciel, en voie de perfection sur terre. Mais plus cette unité d'amour se fait dans le cœur, plus on est apte à voir Dieu, en ce monde, dans sa propre lumière.

C'est la joie parfaite de la terre, la joie des Saints, la joie du bienheureux Henri Suso. Si nous voulons la posséder, n'hésitons pas à entrer, comme lui, de plain pied, dans la voie douloureuse. Elle y conduit directement. Les autres chemins n'aboutissent pas. Seigneur, faites resplendir la lumière de votre visage sur votre serviteur !

XLIV.

4 Mars.

Saint Casimir,

Roi de Pologne.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez fortifié par la vertu de constance, saint Casimir, au milieu des joies royales et des pièges du monde, faites que, par son intercession, vos serviteurs méprisent les choses de la terre et aspirent toujours à celles du ciel. »

Dieu prend ses élus où il veut, à la cour des rois comme dans les plus pauvres chaumières. Et cela pour nous montrer avec évidence que la sainteté dépend de lui et non pas de nous. C'est lui le premier qui marque ses Saints, qui les prévient et les assiste de sa grâce ; qui, au milieu des difficultés les plus adverses, leur donne précisément cette vertu de fermeté, de constance, qui assure le triomphe de sa miséricorde. Dieu veut que nous soyons convaincus que sa grâce peut tout, qu'elle peut garder une âme pure, parmi les dangers et les illusions du pouvoir et de la richesse, comme dans l'ombre défensive d'un cloître. Et c'est chose merveilleuse que cette action victorieuse de Dieu, où il veut et quand il veut.

Rien ne le gêne, rien ne s'oppose à sa volonté sanctifiante.

Casimir naît sur le trône. Il est élevé parmi les

jouissances et les périls de la cour de Pologne. S'il le veut, les passions humaines sont prêtes à le servir. Il les repousse avec mépris. En lui il entend une voix plus douce, une voix plus pure, qui lui redit sans cesse : suis-moi ! Et cette voix, la voix du Maître, il l'aime, il l'écoute, il la suit. Sa route est droite. On veut lui en montrer une autre. Il refuse. Et à l'âge de vingt-cinq ans, il meurt, blanc comme un lis. Le mal ne l'a même pas effleuré.

Les lis, Jésus les plante et les cueille où il lui plaît. Puissions-nous, au milieu de dangers moindres que ceux qui entouraient saint Casimir, garder notre âme dans sa pureté totale, ou obtenir de la bonté de Dieu de la purifier par l'effort de notre volonté assistée de sa grâce.

Qu'il nous affermisse dans le bien par la vertu de constance.

XLV.

6 Mars.

Le Bienheureux Jourdain de Pise,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Jourdain, votre confesseur, un digne ministre de la prédication évangélique, accordez-nous, à son exemple, d'accomplir ce que vous commandez, afin d'obtenir le fruit de la récompense éternelle. »

Il s'agit, en ce Bienheureux, d'un religieux grave, austère, aimable et bon, très instruit et très éloquent. C'est comme le modèle des Prêcheurs au temps primitif de leur institution.

On ne signale en lui aucune œuvre éclatante. Il est de ceux dont Clément IV, si je ne me trompe, disait : Je canoniserais tout Frère de cet Ordre qui observerait sa règle parfaitement. C'est ce que fit Jourdain de Pise. Il pratiqua sa règle, il dépensa ses forces à prêcher au peuple. Ses supérieurs l'envoyèrent à Paris, pour y interpréter les Sentences. Surpris par la mort, il mourut en route, à Plaisance. Sa sainteté était si réputée que contrairement à l'usage, on rapporta son corps en son couvent de Pise.

Sainteté aimable, simple, à la portée de tous. Chacun peut regarder Jourdain de Pise sans être ébloui, sans se dire : c'est trop haut ! Pour l'at-

teindre, il suffit de conserver en son âme l'idéal de la vie religieuse, d'y conformer sa conduite de tous les jours, de ne jamais se lasser de lutter contre soi-même, de désirer, à chaque pas, de monter encore. Dieu est là pour aider nos efforts, soutenir notre marche et nous donner cet élan intérieur qui porte les âmes vers lui.

XLVI.

7 Mars.

Saint Thomas d'Aquin,

Confesseur, Docteur de l'Eglise.

La Messe.

Jourdain de Pise était le disciple, Thomas d'Aquin est le maître, le maître par excellence. En lui s'incarne toute l'idée de saint Dominique : l'enseignement de la foi. Il fait sien cet enseignement, à tel point que nul Docteur ne l'a établi, éclairé, défendu avec plus de lumière et plus de précision. Il est dans l'Eglise, le Maître. Les Papes exaltent et imposent sa doctrine. Elle est la doctrine de l'Eglise. Quand on veut enseigner la foi, quand on veut la défendre, on lit saint Thomas. Quiconque s'éloigne de sa pensée, devient suspect. Il réalise en sa plénitude la prophétie d'Honorius III. Approuvant l'Ordre des Prêcheurs, il dit à saint Dominique: j'approuve ton Ordre, car tes fils seront les champions de la foi et les vraies lumières du monde.

Avec saint Thomas, c'est fait. Il est à la lettre, la vraie lumière du monde.

Aussi de lui, l'Introït peut dire en toute vérité: « Le Seigneur a ouvert sa bouche dans l'assemblée des fidèles, il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence, il l'a revêtu d'un manteau de gloire. — Il a réuni en lui un trésor de joie et d'allégresse. »

Ce trésor de joie vient précisément de la sagesse qui donne l'intelligence de la vérité. Si je sais de science certaine ce qu'est Dieu, ce qu'il est en lui-même, sa grandeur, sa puissance, sa bonté ; si je sais que ce qu'est Dieu ne change jamais et qu'un jour, moi, pauvre petite créature, venant de lui, je participerai à tout ce qu'il est sans jamais changer non plus, ma joie est profonde, elle est affermie par la fermeté éternelle de Dieu lui-même. C'est là ce trésor de joie, ce trésor d'allégresse, qui est le fruit de la sagesse. Et l'œuvre admirable de saint Thomas, qui donne à la foi toute sa lumière et nous fait entrer dans les profondeurs de Dieu, cette œuvre est la source la plus riche de la joie, car elle établit cette joie sur des bases immuables. En illuminant l'intelligence, saint Thomas illumine notre cœur. Notre cœur ne s'illumine que par la joie. Et il se trouve que ce qui paraît le plus élevé, le plus difficile à l'intelligence, ce qui est au plus haut sommet de la foi et de la raison, unies ensemble, pour révéler la grandeur et la bonté de Dieu, devient pour nous la source de la vraie joie : connaître et aimer Dieu.

Oraison : « Dieu, qui glorifiez votre Eglise par la science prodigieuse du bienheureux Thomas, votre confesseur et votre docteur, et qui la fécondez par sa sainte influence, accordez-nous, nous vous en supplions, de comprendre avec notre intelligence ce qu'il a enseigné et, en l'imitant, de faire ce qu'il a fait. »

Lecture du *Livre de la Sagesse,* c. 7 :

« J'ai désiré l'intelligence et elle me fut donnée ; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu ne moi.

Je l'ai préférée à tous les royaumes, et à toutes les puissances. J'ai estimé que, en comparaison d'elle, les richesses n'étaient rien. Je ne l'ai point comparée aux pierres précieuses, car, en face d'elle, l'or n'est qu'un peu de sable et l'argent ressemble à la boue. Je l'ai plus aimée que la santé, que la beauté et je me suis proposé de la prendre pour lumière, parce que sa clarté ne peut s'éteindre. Tous les biens me sont venus avec elle et j'ai reçu de ses mains des richesses incalculables. Tout me fut joie, car cette sagesse marchait devant moi, et j'ignorais qu'elle était la mère de tous les biens. Je l'ai étudiée sans déguisement, je la communique sans envie et je ne cache point ses avantages précieux. Car elle est un trésor inépuisable pour les hommes, et ceux qui l'utilisent deviennent les amis de Dieu. »

Tous les biens viennent de la Sagesse, c'est-à-dire, de la connaissance de Dieu, même le plus grand des biens, qui est d'être ami avec Dieu. Je vous appelle mes amis, disait le Maître à ses Apôtres, parce que vous savez tout ce que je vous ai dit de mon Père. Science de toute joie, que rien ne peut nous enlever en ce monde et qui aura son plein dans la lumière éternelle.

Graduel : « La bouche du juste annonce la sagesse, sa langue publie la justice. — La loi de Dieu est dans son cœur, ses pas ne seront pas chancelants. »

Trait : « Comme l'étoile du matin dans une brume légère, comme la lune au plein de ses jours. — Et comme le soleil resplendissant, il brille dans le temple de Dieu. Il est comme l'arc-en-ciel qui illumine de sa gloire les nuages qui l'entourent, comme un parterre de roses aux jours du printemps. — Il est comme les lis fleuris au bord des eaux, comme les parfums de l'encens aux jours d'été. — Il est comme un feu resplendissant, comme le parfum de l'encens jeté sur

des charbons ardents. — Il est comme un vase d'or pur, serti de pierres précieuses. »

Images poétiques, charmantes de lumière et de douceur, qui expriment par leur éclat et leur grâce, par leurs parfums et leurs richesses, l'ineffable beauté de la sagesse divine, reposant dans une intelligence et un cœur d'homme.

Au temps en dehors de la Septuagésime :

Alleluia, alleluia, ô lis éclatant, fleuri d'une double couronne, Thomas, conduisez-nous, par une prière suppliante, à la palme éternelle.

Lumière et pureté, lumière du soleil et pureté du lis, c'est tout saint Thomas. Sur sa poitrine rayonne un soleil splendide, symbole de sa sagesse ; dans son cœur s'épanouit, dans la blancheur de sa magnificence, ce lis dont Salomon en toute sa gloire n'a pas connu la splendeur. Et cette pureté virginale précède la sagesse et conduit à elle. Heureux les cœurs purs, car ils voient Dieu.

Thomas aurait pu dire comme Samuel à Saul, cherchant les ânesses de son père : Je suis le Voyant. Qui a plus connu Dieu, dans la profondeur de ses mystères, qui l'a révélé avec une netteté plus précise que saint Thomas ? Mais pour atteindre à cette vision de Dieu, il fallut à saint Thomas la pureté immaculée du cœur. Et c'est pourquoi, encore adolescent, après son triomphe sur la tentation, des Anges viennent ceindre ses reins d'un cordon mystérieux. La pureté d'âme et de chair est confirmée en lui. Ce faisant, les Anges armaient le Voyant de Dieu. Thomas, libre de toute convoitise mauvaise, pouvait vivre dans l'intimité de Dieu, il pouvait s'unir à la divine Sagesse. Qui veut voir Dieu, doit être pur. Des yeux

obscurcis par les brumes de la terre ne peuvent contempler la Majesté de Dieu.

Evangile selon saint Matthieu, c. 5 et la suite de la messe, sauf les oraisons, p. [14].

Secrète : « Seigneur, en renouvelant la mémoire de la Passion de votre Fils, nous vous demandons de vouloir bien agréer ce sacrifice que nous vous offrons, en la solennité du bienheureux Thomas, votre confesseur et docteur. »

Postcommunion : « Que cette communion sainte nous réjouisse, Seigneur ! Que par elle, grâce aux suffrages du bienheureux Thomas, votre confesseur et docteur, les vertus soient affermies au dedans de nous et que, au dehors, elles augmentent leurs saintes opérations. »

Saint Thomas ne se contentait pas de la contemplation intérieure, il produisait au dehors ce qu'il sentait au dedans de lui-même. Grande était son humilité, grande sa charité, grande sa pénitence. Aimer Dieu sans en donner de preuves est illusion de l'esprit. Car plus on contemple Dieu, plus on l'aime, plus, en la même proportion, on lui ressemble, et par conséquent, plus, comme Dieu lui-même, on communique le bien autour de soi. L'action sainte et sanctifiante est l'épanouissement normal, nécessaire de l'amour qui contemple. Non pas que cette action ait besoin, pour produire ses fruits, de se dépenser au dehors par des œuvres extérieures, elle peut, selon l'ordre de la Providence et la vocation de chacun, avoir son influence, soit par la prière, soit par la souffrance. Mais, de toutes manières, l'amour qui contemple doit produire. L'amour stérile est imparfait.

XLVII.

8 MARS.

Saint Jean de Dieu,

Confesseur.

MESSE : *Os justi,* p. [18], sauf ce qui suit.

Oraison : « Dieu qui, après avoir embrasé de votre amour le bienheureux Jean, l'avez fait marcher au milieu des flammes, sans qu'il en reçût aucune atteinte, qui, de plus, avez donné par lui une famille nouvelle à votre Eglise, accordez-nous, par ses mérites, d'être purifiés de nos mauvais instincts par le feu de votre charité et d'obtenir ainsi le salut éternel. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 22 :

« En ce temps-là, des Pharisiens s'approchèrent de Jésus et l'un d'eux, docteur de la loi, lui posa, pour le tenter, cette question : Maître, quel est le grand commandement de la loi ? Jésus lui dit : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit. C'est le plus grand commandement et le premier, mais il y en a un second, semblable à lui : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. En ces deux commandements se trouvent toute la loi et les prophètes.

Puis, ayant réuni les Pharisiens, Jésus leur posa cette question : Que vous semble-t-il du Christ ? De qui est-il fils ? Ils répondirent : De David. Il leur dit : Comment se fait-il donc que sous le souffle de l'inspiration David appelle le Christ, son Seigneur ? Il dit en effet : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite, je ferai de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. Si donc David

l'appelle son Seigneur, comment peut-il être son fils ? Et nul d'entre eux ne put lui répondre un mot. Depuis lors personne n'osa plus lui poser de questions. »

Saint Thomas, que nous fêtions hier est un homme de lumière, Jean de Dieu est un homme de feu.

Portugais de naissance, il fut pris d'abord par les plaisirs de ce monde ; puis, illuminé de Dieu, saisi par la grâce, il se jeta à corps perdu dans la perfection chrétienne. Il était tellement dévoré par l'amour de Dieu que, méprisant tout ce qui était humain, il passait pour un fou. Folie divine, celle de la Croix, qui le poussa aux plus rudes pénitences. Mais sa charité, puisée au Cœur même de Jésus, qui, un jour, l'étreignit dans ses bras, lui inspira le sublime dessein de se donner lui-même au soin des malades et de fonder un Ordre qui continuât après sa mort cette même œuvre de charité.

Un jour, dans l'immense hôpital qu'il avait fondé à Grenade, un incendie se déclara, et l'on vit cette chose inouïe : Jean de Dieu au milieu des flammes, pendant une demi-heure, sauvant les malades, jetant les lits par les fenêtres. L'amour de Dieu qui le consumait fut plus violent que le brasier. Il mourut à genoux, pressant son crucifix sur son cœur, et pendant six heures, après sa mort, à la stupeur de toute la ville de Grenade qui défila devant lui, il demeura à genoux.

Homme de feu, qui cherchait partout quelque misère à soulager : les pauvres, les malades, les infirmes, tous avaient ses plus vives sollicitudes.

A ses fils qui, aujourd'hui encore, gardent fidèlement son esprit, il disait à chaque instant :

Faites bien, Frères ! Si bien qu'en Italie les Frères de Saint-Jean de Dieu sont appelés *Fate bene fratelli.*

Faire bien ! se donner à Dieu et à son prochain, non pas vaille que vaille, par routine ou manière d'acquit, mais de tout son cœur, en se rappelant que le maître que l'on sert est le témoin perpétuel non seulement de nos actions, mais des plus intimes sentiments qui les dirigent. Faire bien ! Mettre son âme entière au service de Dieu, toutes ses forces intellectuelles, toutes ses forces de volonté, toutes ses forces de cœur et de corps. Ne rien réserver, ne rien diminuer, ne rien garder pour soi-même. Faire bien, aujourd'hui, demain, toujours sans se lasser, comme Dieu. Heureux ceux qui, à la fin de leur journée, regardant les œuvres accomplies, peuvent dire avec le Créateur : Tout est bien ! J'ai donné à Dieu le maximum.

XLVIII.

Sainte Françoise Romaine,

Veuve.

MESSE : *Gaudeamus,* p. [29].

Oraison : « Dieu, qui entre autres faveurs de votre grâce, avez accordé à la bienheureuse Françoise, votre servante, la gloire de converser familièrement avec son Ange gardien, faites que, par le secours de son intercession, nous méritions d'obtenir la compagnie des Anges. »

Noble matrone romaine, de haute lignée, Françoise comprit très jeune la vanité des choses humaines. Elle voulut même, dès son enfance, se retirer dans un cloître, mais la volonté de Dieu sur elle était ailleurs. Soumise aux désirs impérieux de ses parents, elle se maria à un noble romain. Ce qui ne l'empêcha point de continuer autant qu'elle le put, sa vie pénitente, humble, retirée. Elle institua même une société pour les Dames romaines, sous le patronage de saint Benoît, qui avait pour but de réunir les personnes désireuses de secouer le joug des habitudes mondaines. C'étaient de simples oblates.

A la mort de son mari, après les plus rudes épreuves familiales, elle se retira elle-même dans leur maison et y entra la corde au cou, comme la plus indigne. Son humilité était profonde. Elle aimait, elle, la noble dame, à conduire un petit âne par les rues de Rome, chargé de provisions pour les pauvres.

Son Ange gardien lui était familier. Elle lui parlait en toute confiance et recevait de lui les secours les plus urgents.

La maison fondée par sainte Françoise existe toujours. On peut l'y suivre pas à pas, et non loin de là, dans l'église qui porte son nom, à côté du Forum, on vénère ses restes. Tout parle de Françoise dans ce vieux quartier de Rome. Son influence y demeure vivifiante.

A son exemple, ayons pour la présence de notre Ange gardien le plus grand respect et pour sa bonté, sa vigilance, la plus entière confiance. Le négliger, c'est négliger un des secours les plus puissants mis à notre portée officiellement par la Providence. Ce n'est ni un être inutile, ni un être indifférent pour nous. Lui, il sait la mission que Dieu lui a confiée en lui confiant notre âme et notre corps. Il est avec nous, il veille sur nous, il nous protège, il nous pousse vers Dieu, même quand nous ne pensons pas à lui. Que serait-ce si nous avions des rapports fréquents, intimes avec lui ? Que Françoise nous donne ce sens chrétien, qui comprend et utilise la mission de notre Ange gardien.

XLIX.

10 Mars.

Le Bienheureux Pierre Gérémie,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui par les prières et les exhortations du bienheureux Pierre, votre confesseur, avez eu la bonté de ramener les pécheurs dans la voie de la sainteté, dilatez nos cœurs, nous vous en prions, par son intercession, afin que nous courions toujours dans le sentier de vos commandements. »

C'est un noble Sicilien, né à Palerme, qui se rendit à Bologne pour y suivre les cours de l'Université. Il oublia peu à peu sa patrie et, malgré les objurgations violentes de son père, il prit l'habit des Prêcheurs.

Pierre Gérémie fait partie, comme beaucoup de nos Bienheureux, de ce groupe de religieux observants qui, au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, se dévouèrent à la réforme de l'Ordre. Homme très instruit, maître en droit, il comprit que l'influence dominicaine ne dépend pas seulement de la science, aussi haute soit-elle, mais bien encore de la vie régulière, qui seule, donne la lumière intérieure de l'Esprit-Saint.

Dans ce but de réforme, Pierre Gérémie fonda à Palerme, sa ville natale, le fameux couvent de Sainte-Zita. Il le gouverna lui-même avec tant de

sagesse et tant de bonté que bientôt, le couvent de Sainte-Zita devint un foyer d'observance, une pépinière de religieux fervents.

Cependant, Pierre Gérémie agissait avec tous, dans la plus grande douceur, si bien que, chargé par Eugène IV, de réformer tous les religieux de Sicile, il sut, par cette douceur même, atteindre les cœurs les plus rebelles.

Il mourut à la tâche, après avoir ramené à Dieu, par ses prédications, par le ministère de la confession d'innombrables pécheurs.

Apprenons de Pierre Gérémie à développer en nos âmes la vraie vie intérieure. Seule elle peut sanctifier et faire produire des fruits à notre activité au dehors. Parler, c'est bien, mais pour parler bien, au sens chrétien, il faut vivre bien, il faut que l'âme soit unie intimement à Dieu par un amour profond. Sans cela, notre parole et nos œuvres du dehors ne seront qu'une paille que le vent emporte. Si nous voulons avoir une influence vitale sur les âmes, mettre en elles le Christ Jésus, il faut de toute nécessité, faire comme nos Saints, posséder nous-mêmes la présence intime de Dieu. Avec lui nous ferons son œuvre, la sienne, pas la nôtre, l'œuvre de salut.

L.

12 Mars.

Saint Grégoire le Grand,

Pape, Docteur de l'Eglise.

La Messe.

Introït : « Prêtres de Dieu, bénissez le Seigneur, Saints et humbles de cœur, louez Dieu. — Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur, louez-le, glorifiez-le dans tous les siècles. »

Grégoire le Grand est le patron de la Liturgie, car il en fut l'organisateur et le promoteur le plus éclairé.

C'est pourquoi, au lieu de prendre la messe des Docteurs, on lui applique, à l'Introït, une messe toute sacerdotale. Elle résume, non pas sa vie, qui fut remplie d'autres œuvres, mais son activité liturgique, l'activité sacerdotale. Car Grégoire, avant tout, fut prêtre, essentiellement prêtre.

Il appartient à l'Ordre monastique de Saint-Benoît dont il est une des gloires les plus magnifiques, mais il n'est pas seulement moine bénédictin, il est prêtre. Et c'est pourquoi, quand il devint Pape, c'est-à-dire, chef des prêtres, comme Souverain de toute l'Eglise, Grégoire voulut que le culte divin, cette œuvre de Dieu par excellence, dont il avait goûté les charmes et reçu la profonde influence dans les abbayes bénédictines,

fût célébré dans l'Eglise entière avec ordre, avec solennité.

Romain de naissance, Grégoire a le génie de l'organisation. Il veut que le droit règle et détermine la Liturgie, comme il règle et détermine les actes de la société. Il lui semble que, vis-à-vis de Dieu, le peuple chrétien doit observer l'étiquette qui a cours dans le palais des rois. Et dans le monde, l'Eglise est la grande maîtresse du Palais de Dieu. Elle a, par son sacerdoce, le ministère unique du sacrifice de la prière officielle. Tout ce qui regarde Dieu dépend d'elle. C'est donc à elle qu'il appartient d'organiser le service de Dieu, son service public, solennel.

Grégoire en fit une de ses grandes préoccupations. Les cérémonies du culte, le texte des prières, le chant qui les accompagnait, rien ne lui échappe. Il veut que dans toute l'Eglise la louange de Dieu soit parfaite.

Nous bénéficions aujourd'hui encore de l'œuvre de Grégoire et chaque fois que l'on veut rendre au culte divin sa pureté, sa noblesse, c'est aux principes de Grégoire que l'on a recours.

En cette Liturgie Dominicaine, qui a reçu beaucoup de lui, nous le saluons comme un Père. Car, nous l'avons dit au premier volume de cet ouvrage, la Liturgie Dominicaine est romaine, et, à ce titre d'origine, elle doit sa beauté, comme toute liturgie romaine, à saint Grégoire le Grand.

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par la solennité annuelle du bienheureux Grégoire, votre confesseur et pontife, accordez-nous, avec bonté, de profiter de la protection de celui qui nous a révélé, par sa vie et sa doctrine, beaucoup de mystères des saintes Ecritures.»

Cette oraison a rapport aux œuvres doctrinales de Grégoire, dont les lumineuses et fines explications servent admirablement à la sanctification des âmes.

Epître des Docteurs, p. [14].

Graduel : MESSE *Statuit,* p. [12].

Evangile des Docteurs, p. [14].

Avec ce bienheureux Pontife, aimons à vivre de la vie liturgique. C'est dans la suite de la grande Œuvre de Dieu sur la terre que rappellent les Temps liturgiques, dans les textes sacrés qui leur sont appropriés, que l'âme puise la doctrine la plus saine, la plus profonde, la plus sanctifiante. Ces textes nous donnent la parole de Dieu et nous font pénétrer plus avant et plus sûrement dans le sens des mystères de la foi. Vivre de la liturgie, c'est vivre en contact perpétuel avec l'amour de Dieu.

LI.

17 MARS.

Saint Patrice,

Confesseur, Pontife.

MESSE : *Statuit*, p. [12]

Oraison : « Dieu, qui avez daigné envoyer le bienheureux Patrice, votre confesseur et Pontife, pour annoncer votre gloire aux païens, accordez-nous, par sa prière et ses mérites, de pouvoir accomplir, avec votre assistance, ce que vous nous ordonnez de faire. »

Patrice, l'apôtre et le patron de l'Irlande. Il est en partie de France, car s'il a son origine en Grande-Bretagne, il est le neveu de saint Martin de Tours et l'élève de saint Germain d'Auxerre. Martin et Germain, ces deux lumières et ces deux gloires des Gaules, ont formé l'apôtre de l'Irlande. Et ce n'est qu'après avoir reçu d'eux la doctrine de la foi et la sainteté du cœur, que Patrice se rend à Rome, pour solliciter du Pape Célestin I^er^, l'envoi d'hommes apostoliques chez les Irlandais. Célestin le regarde et, éclairé de Dieu, l'envoie lui-même. Et dans cette terre irlandaise, où pendant six ans Patrice avait été esclave, il revient apôtre et évêque.

Son œuvre fut magnifique.

La parole de cet étranger, la sainteté de sa vie, ses miracles prodigieux courbèrent devant la

croix les rois les plus violents. Le peuple les suivit.

Pendant soixante ans, Patrice évangélisa ces populations et plus heureux que la plupart des apôtres, il put voir de ses yeux l'établissement définitif de l'Eglise d'Irlande. Il mourut dans la paix. Aujourd'hui encore, après tant de siècles, Patrice est toujours le souverain aimé de l'Irlande. Il règne sur ce peuple, il continue de lui donner son amour du Christ, il le maintient, malgré toutes les persécutions, dans la foi qu'il lui a prêchée. L'Irlande demeure fidèle à son Père.

Fidélité émouvante, qui démontre avec une clarté invincible l'influence profonde de Patrice. Elle lui rend témoignage. Elle rend témoignage également à la fermeté d'âme de tout un peuple. Fermeté que toute âme chrétienne doit trouver dans son baptême. Le poids du baptême nous incline vers Dieu. Et si nous avons en nous un autre poids, celui de la nature mauvaise qui nous incline vers le mal, nous pouvons, par la grâce de notre baptême, contrebalancer son influence. La loi de mort est d'elle-même inférieure à la loi de vie. Car, la loi de vie puise sa force en Celui qui est, Dieu.

LII.

18 MARS.

Saint Cyrille de Jérusalem,

Evêque et Docteur de l'Eglise.

MESSE : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, par l'intercession du bienheureux Cyrille, votre Pontife, d'avoir une telle connaissance de vous le vrai Dieu et de celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ, que nous meritions d'être comptés éternellement parmi les brebis qui entendent sa voix. »

Cyrille de Jérusalem est un de ces grands lutteurs du IV^e^ siècle, qui, avec saint Athanase, défendirent au péril de leur vie, par leur doctrine et par leurs exemples, la foi de l'Eglise. Il s'agissait de savoir si le Christ était vraiment le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Si oui, toute la Rédemption du monde par le sang du Sauveur était vraie ; si non, le Christ n'étant qu'un homme, aussi parfait fût-il, le salut du monde disparaissait.

Cyrille se constitua le défenseur acharné du Fils de Dieu fait homme, contre les empereurs chrétiens mais attachés à l'Arianisme et pendant trente-cinq ans d'épiscopat à Jérusalem, dans la paix et dans la persécution, chassé de son siège et vivant en exil, il batailla pour maintenir intacte la foi catholique. Dieu lui donna la joie de mou-

rir à Jérusalem. Il avait bien gagné le repos éternel.

Grand exemple pour nous que cet homme intrépide que rien ne put fléchir, ni les faveurs des princes, ni leurs menaces. Au-dessus de tout, la vérité. Pas de compromis avec l'erreur, pas de ces vérités diminuées qui sont plus pernicieuses que l'erreur avérée. Ce qui est, est. La vérité de Dieu a seule droit en ce monde. Et qui la possède ne peut l'amoindrir sans la trahir. Du reste ce que l'on nous demande, en ces temps d'Arianisme perfide où nous vivons, c'est la vérité absolue de nos croyances. Elles portent en elles un principe de vie que n'auront jamais les concessions misérables que la conscience réprouve. Il faut donner Dieu aux âmes tel qu'il est et non pas tel que certains voudraient qu'il fût. Cette chétive créature qu'est l'homme, avec toutes ses impuissances intellectuelles et toutes ses faiblesses morales, n'a pas le droit de se dresser contre Dieu pour lui demander des comptes. Et qui la porterait par ses réticences à se croire quelque chose devant *Celui qui est* serait responsable de sa chute. Dieu seul est et nous, nous ne sommes rien que ce qu'il veut. Il nous crée comme il le veut et il nous sauve comme il le veut.

LIII.

19 Mars.

Saint Joseph,

Epoux de la Bienheureuse Vierge Marie.

La Messe.

« Il m'a fait comme le Père du Roi. »

C'est la parole du Patriarche Joseph, le fils de Jacob, à ses frères. Le Pharaon l'avait tiré de sa prison, l'avait mis au-dessus de tous les princes. Joseph était comme le Père du Roi. Et il se trouve que cette parole s'applique plus merveilleusement encore à l'humble artisan de Nazareth, Joseph, l'époux de la bienheureuse Vierge Marie. Dieu l'a prédestiné, de toute éternité, à être sur la terre comme le Père de son propre Fils. Cet homme remplace en ce monde le Père qui est dans les cieux. Il en a les droits, il en a la charge, il en a aussi l'amour. Car, pour être vis-à-vis de Jésus, Fils de Dieu, le remplaçant du vrai Père qui est dans les cieux, il fallait à Joseph non seulement le pouvoir paternel, mais plus encore l'amour paternel. De sorte que, sans être son père selon la chair, Joseph avait pour Jésus l'amour paternel le plus profond, quelque chose de l'amour paternel de Dieu lui-même. C'est ainsi qu'il faut le considérer, car c'est ainsi qu'il est par la volonté de Dieu. Joseph regarde Jésus comme son propre fils, il l'aime comme son propre fils, il travaille pour lui comme pour

son propre fils. Et l'on peut dire que, venant directement de la paternité de Dieu, l'amour de Joseph pour Jésus était plus profond que tout autre amour.

Mais pour que cet homme eût des relations si intimes avec Dieu, avec Jésus, Fils de Dieu, avec Marie, son épouse, Mère de Dieu, il fallut nécessairement qu'il fût élevé à un degré de grâce extraordinaire, en rapport avec ces divines relations. Degré tellement supérieur que l'on ne peut le comparer. Sa proximité de Dieu place saint Joseph dans un rang unique, il fait partie de la famille de Dieu. Après Marie, il est le plus près de Jésus.

Aussi peut-on dire de lui d'une façon spéciale ce texte de l'*Introït :* « Le juste fleurit comme le palmier, il s'étend magnifiquement comme le cèdre, car il est planté dans la maison du Seigneur, dans le parvis de la maison de notre Dieu. — Il est bon de glorifier le Seigneur et de chanter ton Nom, ô Très-Haut ! »

Plus que tout autre, à la lettre, Joseph est planté dans la maison du Seigneur. Il en est le chef, c'est lui qui a la haute main sur cette maison de Dieu en ce monde, à Nazareth. Et lui, si petit aux yeux du monde, sans prestige de richesse ou de pouvoir, il est devant Dieu comme un palmier fleuri, comme un cèdre magnifique.

Dieu estime ce qui est et non pas ce qui paraît. Pauvre, humble, modeste ouvrier, Joseph a la plus haute estime, celle qui vient de Dieu, la seule vraie. Ne recherchons que celle-là.

Oraison : « Seigneur, nous vous en prions, faites que nous soyons secourus par les mérites du bienheureux Patriarche Joseph, l'époux de

votre très Sainte Mère, afin que ce que nous ne pouvons obtenir de nous-mêmes, nous soit accordé par son intercession. »

Tout ce que Joseph eut en ce monde, il l'eut de Dieu et sa joie éternelle est de remercier la bonté de Dieu de tout ce quelle lui a donné. Joseph s'en souvient et à cette joie de reconnaissance envers Dieu, il joint la joie de donner à son tour. Ce qui est impossible à nos propres forces, il faut le demander à saint Joseph. Il sait nos impuissances, comme il a su les siennes ; il sait que tout lui vint de Dieu et il aime à faire bénéficier notre misère des dons infinis qu'il a reçus. Allez à Joseph, disait le Pharaon, il vous donnera du pain. Allons à Joseph, le nôtre, et lui aussi il nous donnera du pain, le nécessaire à notre vie de la terre et plus encore le Pain de vie, son Fils, Jésus.

Leçon du *Livre de la Sagesse*, c. 45 :

« Il fut aimé de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Dieu l'a glorifié parmi ses Saints et l'a rendu redoutable à ses ennemis. Il lui a donné le pouvoir de dompter les monstres par sa parole. Il l'a élevé en honneur devant les rois ; il lui a communiqué les ordres qu'il devait donner à son peuple et lui a fait voir sa gloire. Il l'a sanctifié dans la foi et la douceur et il l'a choisi entre tous les hommes. Car il l'a écouté, il a entendu sa voix, il l'a fait pénétrer dans la nuée. Il lui a donné ses ordres pour son peuple, une loi de vie et de lumière ».

Cet éloge de Moïse, l'ami de Dieu, s'applique à saint Joseph, l'élu par excellence, le croyant et le doux, qui est devenu par sa haute et unique mission, si glorieux et si puissant. A lui, le chef de la maison de Dieu, de délivrer son peuple, de dompter les monstres, de diriger les fidèles dans

la voie de vérité et de justice. L'Eglise continue sur la terre la « Maison de Dieu ». A saint Joseph de remplir vis-à-vis d'elle toutes les fonctions que Dieu lui avait confiées vis-à-vis de sa maison de Nazareth.

Graduel : « Le juste fleurit comme le palmier, il s'étend magnifiquement comme le cèdre du Liban dans la Maison de Dieu. — A lui d'annoncer dans la lumière la miséricorde de Dieu, dans les ténèbres de la nuit sa justice. »

Au Temps de la Septuagésime. Trait : « Vous avez réalisé les désirs de son cœur, vous avez exaucé la prière de ses lèvres. — Vous l'avez comblé des bénédictions de la douceur. — Vous avez posé sur sa tête une couronne enrichie de pierres précieuses. »

Au Temps Pascal : « Alleluia, alleluia, Joseph, fils de David, ne crains point de prendre Marie pour ton épouse. Car ce qui est né en elle vient de l'Esprit-Saint. Alleluia. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 1 :

« Marie, Mère de Jésus, ayant épousé Joseph, conçut du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent été réunis. Joseph, qui était un homme juste et qui ne voulait pas l'accuser, se décida à la quitter secrètement. Comme cette pensée occupait son esprit, un ange du Seigneur lui apparut pendant la nuit et lui dit : Joseph, fils de David, n'hésitez pas à prendre avec vous Marie, votre épouse. Ce qui est né en elle vient de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un fils que vous appellerez Jésus. C'est lui, en effet, qui délivrera son peuple de ses péchés. «

En cette fête de joie, l'évangile rapporte la douloureuse épreuve de saint Joseph, épreuve si

délicate qui étale en pleine lumière la foi et la bonté de cet élu de Dieu. Lui aussi, il fallut qu'il souffrît, qu'il achetât par sa souffrance l'incomparable dignité que Dieu lui réservait. Quand on approche de Jésus et plus on l'approche, plus il faut souffrir. Comme l'a dit Bossuet, si je ne me trompe, Jésus est un enfant de malheur. Joseph souffre dès qu'il apparaît en ce monde, sa mère, sa vraie mère souffrira plus que tous les autres. C'est la loi de Jésus Rédempteur. Heureux qui la comprend et la pratique.

Offertoire : « Seigneur, vous avez réalisé les désirs de son âme, exaucé la prière de ses lèvres. Vous avez placé sur sa tête une couronne enrichie de pierres précieuses. »

Secrète : « Nous vous rendons, Seigneur, le tribut de notre hommage en vous demandant humblement de protéger vos dons en nous, par les suffrages du bienheureux Joseph, l'époux de la Mère de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'honneur duquel nous vous offrons ce sacrifice. »

Préface : « Il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire, de vous rendre grâces partout et toujours, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel et en cette solennité du bienheureux Joseph, de vous glorifier par les louanges qui vous sont dues, de vous bénir et de publier vos grandeurs. Cet homme juste, vous l'avez donné pour époux à la Vierge Mère de Dieu. Ce serviteur fidèle et prudent, vous l'avez établi sur votre Famille, afin que, remplissant le rôle de Père, il gardât votre Fils unique, conçu par l'opération

du Saint-Esprit, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Communion : « Prends l'Enfant et sa Mère et retourne dans le pays d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts. »

Joseph est essentiellement Protecteur. Il protège sur terre la Famille de Dieu : l'Enfant et sa Mère. Il n'a pas cessé d'être Protecteur. Aujourd'hui la Famille de Dieu sur terre, c'est la Sainte Eglise. Aussi nous lui demandons de protéger, de conserver en nous le don de Dieu. Le don de Dieu, nous l'appelons Jésus, comme Joseph l'appelait lui-même. Menacé toujours en chacun de nous, persécuté par notre propre malice, nous avons besoin pour le garder de l'assistance de Joseph. Si nous le perdions, que deviendrions-nous ? Que Joseph conserve en nous le Don de Dieu, Jésus, jusqu'à ce que nous le possédions sans crainte de le perdre dans l'éternité.

Postcommunion : « Seigneur, par ces mystères auxquels nous avons participé, que la solennité du très bienheureux Patriarche Joseph, soit pour nous un secours efficace, lui qui a mérité d'adorer dans la crèche le Fils de la Vierge Mère, sa sainte épouse. »

Après l'épreuve, la joie suprême pour Joseph d'adorer dans son berceau le Fils de Dieu fait homme, fils également de sa sainte épouse , la bienheureuse Vierge Marie. Qui dira l'allégresse du cœur de Joseph et sa reconnaissance à la bonté de Dieu pour lui ?

LIV.

20 Mars.

Le Bienheureux Ambroise Sansedonio,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, que la solennité du bienheureux Ambroise, votre confesseur, réjouisse votre Eglise, afin qu'elle soit toujours protégée par les secours spirituels et mérite de jouir des joies éternelles. »

Ambroise, noble Toscan, appartient aux premiers temps de l'Ordre. Comme tant d'autres, il fut envoyé à Paris pour y faire ses études. Car au XIII[e] siècle, l'Université de Paris était la grande institutrice du monde chrétien. On ne pouvait être quelqu'un en doctrine théologique, si on ne mettait au-dessous de sa signature : Maître de Paris.

Ambroise fut le condisciple de saint Thomas d'Aquin et l'élève du bienheureux Albert le Grand. Mais, malgré les applaudissements donnés à son enseignement, jamais il ne consentit à recevoir la maîtrise et à signer : Maître de Paris. Ce qui n'empêcha point le Pape de l'appeler à Rome pour y relever l'enseignement théologique.

Il le chargea également des missions les plus délicates pour la paix entre les princes.

Mais Ambroise était avant tout un apôtre du Christ. Sa prédication ardente groupait autour

de sa chaire, où qu'il passât, les foules désireuses de l'entendre. Et le nombre des pécheurs qu'il ramena à Dieu est incalculable. Un jour, à Sienne, il parla avec tant de violence contre les usuriers, cette plaie de l'époque, qu'il se brisa une veine et mourut peu après. Prêcher contre les usuriers, c'était défendre les pauvres. Ambroise mourut ainsi à leur service.

Grand homme, honoré de son siècle, dont la mémoire reste glorieuse. Il voulut se cacher, il voulut en refusant le titre de Maître, demeurer dans l'obscurité. Mais, plus on est humble, plus Dieu aime à manifester la gloire de qui se cache. Car plus on se fait petit devant sa souveraine Majesté, plus on est dans la vérité. Une créature est dans la vérité de son être, quand elle a conscience de n'être rien. C'est alors que Dieu abaisse sa grandeur devant ce rien pour la lui communiquer. Il élève ce qui sait et confesse sa petitesse ; il abaisse tout ce qui se croit quelque chose sans lui. C'est la loi entre Dieu et sa créature.

Ambroise mourut en 1286.

LV.

21 MARS.

Saint Benoît,

Abbé.

MESSE : *Os justi,* p. [20].

Oraison : « Seigneur, nous vous en prions, que l'intercession du bienheureux Benoît nous recommande auprès de vous, afin que nous puissions obtenir par sa protection ce que nous ne pouvons atteindre par nos mérites. »

Benoît est le Patriarche des Moines d'Occident. Jeune encore, après avoir étudié à Rome, il sentit en lui l'appel de Dieu qui le poussait dans la solitude. Sa mission providentielle pour le salut des âmes était précisément de donner à la vie monastique sa règle, ses principes surnaturels, son influence pacifique sur le monde.

Au milieu des invasions barbares, Benoît se présente avec ses disciples, ses abbayes, comme le rempart de l'Eglise. Il garde jalousement le culte des lettres, il cultive la terre, il monte aux barbares victorieux, par la splendeur du culte divin, un idéal supérieur qui peu à peu les attire, les apaise, les élève vers Dieu.

Noble et sainte figure, qui représente à travers les siècles, la figure même du Christ Jésus : son humilité, sa bonté, sa doctrine. Benoît veut que ses fils demeurent les hommes de la paix, cette paix chrétienne qui vient du triomphe de chacun sur les passions humaines. Aussi, ses enfants ont

pour devise : *Pax !* La Paix. Elle est aussi nécessaire aujourd'hui qu'au temps de Benoît.

Six jours avant de mourir, il fit ouvrir le tombeau qu'il s'était préparé ; le sixième jour, on le porta dans l'église, il communia et mourut entre les bras de ses disciples.

Tout moine st débiteur de saint Benoît. Car, c'est ce grand homme qui a posé les lois fondamentales de la vie monastique. A quelque Ordre que l'on appartienne, on remonte à travers les âges, jusqu'à celui qui a restauré, fondé même en un sens la vie religieuse. Les règles sont différentes de la sienne, mais toutes ont reçu de lui les premiers principes. Avec lui, aimons le détachement des choses de la terre, afin que, libre de toute préoccupation humaine, notre cœur aille à Dieu sans entrave. Tout ce qui retient l'âme, tout ce qui l'empêche de monter est contraire à la vie religieuse. Elle est essentiellement une vie de liberté vis-à-vis de la terre. Et plus le cœur est libre, plus il est religieux, car plus il peut s'attacher, se relier à Dieu. Ce principe vaut pour toute vie chrétienne.

LVI.

22 MARS.

Le Bienheureux Isnard de Ciampo,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu tout-puissant, éternel, qui dissipez par la lumière de votre sagesse les ténèbres de l'ignorance, augmentez en nous, par les mérites et les prières du bienheureux Isnard, votre confesseur, la vertu de foi, afin que le feu que votre grâce a fait allumer dans les âmes ne soit éteint par aucune tentation. »

Isnard est un des premiers fils de saint Dominique qui lui donna lui-même l'habit de son Ordre. Il lui donna mieux: son esprit apostolique. Isnard comprit toute l'idée de son Père : cette prédication substantielle de la foi, préparée, soutenue par de fortes études, une pénitence grave et la pratique de la pauvreté évangélique. Il s'efforça, se souvenant sans cesse des exemples de saint Dominique, de réaliser en lui-même ce magnifique idéal. Il réussit, car partout où il annonça la parole de Dieu, les âmes, éclairées, purifiées, fortifiées par la vérité, reprirent une vie chrétienne plus sérieuse. C'est lui qui fonda le couvent de Pavie, comme un foyer de lumière et de charité. Il y mourut saintement.

Lumière et charité ! C'est ce que nous demandons dans l'oraison. La lumière fait con-

naître Dieu dans la vérité et cette connaissance produit et développe la charité. Si la foi disparaît d'une âme, comment pourrait-elle aimer Dieu qu'elle ne connaît plus. Aussi, par l'étude, par la contemplation intérieure des choses divines, devons-nous développer en nous la vertu de foi. Don de Dieu, il faut la demander humblement, mais avec instance. C'est elle qui nous relie à Dieu. C'est elle qui est la base de notre vie spirituelle. Sans la foi, nous n'avons plus de Dieu en ce monde. Avec la foi nous pouvons toujours espérer que Dieu aura pitié de nous. Nous pouvons lui crier, dans notre misère, toutes les détresses de notre vie. Avec la foi, nous pouvons dire à notre Père du ciel : Pardon ! C'est elle la gardienne de la charité en nous. Que la vertu de foi augmente en nous, afin que l'amour de Dieu, ce feu de l'Esprit-Saint, ne s'éteigne pas en nos cœurs.

LVII.

23 Mars.

La Bienheureuse Sibylline de Biscossis,

Vierge, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez voulu illuminer des splendeurs admirables de la charité, la bienheureuse Vierge Sibylline qui était privée de la lumière de ses yeux, accordez-nous par son intercession, qu'éclairés par la lumière d'en-haut, nous méprisions les choses de la terre et recherchions efficacement celles de l'éternité. »

Avec Sibylline nous sommes encore à Pavie, mais, en plein XIV^e^ siècle. C'était une enfant de famille modeste. A l'âge de douze ans, elle devint aveugle. De pieuses tertiaires la recueillirent, en firent leur compagne et lui apprirent à pratiquer avec ferveur la règle du Tiers-Ordre. Leurs instructions eurent tant d'effet sur l'âme de Sibylline que, résolue de célébrer sur terre la douloureuse Passion de Notre-Seigneur, elle se retira dans un réduit solitaire où elle vécut en recluse. Seule avec Dieu, ne voyant rien au dehors, elle vécut dans la contemplation intérieure des mystères de la foi. Sa pénitence était extrême. Ayant présente à l'esprit la douloureuse Passion du Sauveur, elle s'efforçait de souffrir avec lui pour coopérer, en bonne et vraie tertiaire, au salut des âmes. Et Dieu qui n'est jamais en re-

tard avec les âmes qui se donnent à lui dans la vérité, se plut à illuminer intérieurement cette pauvre aveugle. Dans son réduit, Sibylline devint comme une maîtresse de vie spirituelle. On accourait à elle pour entendre parler de Dieu, pour apprendre à l'aimer, à mépriser la terre. La pauvre aveugle donnait ce qu'elle avait : Dieu, et elle le donnait avec tant de lumière et tant d'amour que les cœurs les plus endurcis s'effondraient devant elle pour implorer la miséricorde divine.

Action sanctifiante de la charité apostolique, qui doit être celle de tous les tertiaires de l'Ordre. On ne peut appartenir à l'Ordre de Saint-Dominique, sans ce désir ardent de faire du bien autour de soi. Les manières peuvent différer ; mais être tertiaire sans être apôtre ne se comprend pas. Et c'est pourquoi nous demandons à la bienheureuse Sibylline la lumière pour comprendre Dieu et les choses de la terre. Nous le demandons à une aveugle que Dieu illuminait au dedans, afin que nous soyons bien convaincus que Dieu est, par la contemplation, la source unique de tout apostolat.

LVIII.

24 Mars.

Saint Gabriel,

Archange.

La Messe.

Nous ne sommes plus sur la terre. L'être que nous fêtons aujourd'hui n'est pas de notre race. Nous le connaissons par la révélation divine, mais ce qu'il est en lui-même, cet Esprit qui descendit un jour sur l'ordre de Dieu auprès de l'humble Vierge Marie, nous ne le soupçonnons même pas. Il est venu sous forme humaine, il a parlé le langage humain, sans que rien d'humain ne fût en lui. Mais ce qu'il est venu faire, ce qu'il a dit intéresse toute l'humanité.

Gabriel annonce au monde la grande nouvelle, la venue du Fils de Dieu. Celui que l'on attend depuis la création et la chute de nos premiers parents, le Messie, le Christ, le Rédempteur, celui que les Prophètes ont sans cesse appelé, Gabriel, par ordre de Dieu, vient déclarer enfin son arrivée. Il dit : Le voici ! C'est lui. Cette annonce c'est tout Gabriel. De toute éternité il a eu cette mission, il se confond avec elle. Et c'est pourquoi, avec lui, avec tous les Esprits célestes, avec toutes les créatures humaines, tous les êtres visibles et invisibles, nous bénissons la bonté de Dieu. Car au-dessus de tous les biens créés, sortis de la volonté de Dieu, Jésus, Sauveur, est

le bien suprême, la bonté de Dieu incarnée. Il la représente et la donne entière. En lui et par lui, nous bénissons cette bonté.

Introït : « Tous les Anges, bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes puissants, qui accomplissez sa volonté, qui écoutez sa parole. — Mon âme, bénis le Seigneur, que mon être entier bénisse son saint Nom. »

Oraison : « Dieu tout-puissant, Dieu éternel, dont des milliers d'anges sont les serviteurs, accordez-nous, nous vous en prions, qu'en vénérant sur terre le bienheureux Archange Gabriel, le ministre principal de la réparation du monde, nous obtenions par ses suffrages, de jouir dans le ciel du fruit de notre rédemption. »

En annonçant Jésus au monde, Gabriel annonce l'ouverture définitive du ciel. C'est le ciel qu'il apporte à tous avec Jésus. Aussi, c'est le ciel que nous lui demandons. La porte en est à jamais ouverte. En descendant, Gabriel ne l'a plus refermée.

Lecture du Prophète Daniel, c. 9 :

« En ces jours-là, Gabriel que j'avais vu en vision, dès le commencement, vola rapidement vers moi et me toucha, au moment du sacrifice du soir. Il m'instruisit et me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour t'instruire et te faire comprendre. Dès le commencement de ta prière, l'ordre m'en fut donné. Je suis donc venu pour t'instruire, car tu es un homme de désirs. Donc fais attention à mes paroles et comprends cette vision. Dieu a abrégé le temps de la délivrance à soixante-dix semaines, en faveur de ton peuple, de la Ville Sainte afin que les prévarications soient terminées, que le péché prenne fin, que l'iniquité soit supprimée, que la justice éternelle paraisse, que toutes les visions et les prophéties soient accomplies et que le Saint

des Saints reçoive l'onction. Sache donc et écoute bien : Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Chef, le Christ, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. Et de nouveau, les places, les murailles seront bâties dans des temps difficiles. Et après ces soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple, qui doit le renier, ne sera plus son peuple. Un peuple, avec le chef qui doit venir, détruira la ville et le temple. Pour finir, tout sera saccagé et après la fin de cette guerre ce sera la désolation permanente, qui a été décrétée. »

Daniel, « l'homme des désirs », qui attend, qui espère, qui implore l'heure, la grande heure de la descente du Fils de Dieu, est merveilleusement éclairé, rassuré par l'Archange Gabriel.

Gabriel est ainsi de tout temps, de toute éternité, l'Ange du Messie. Force de Dieu veut dire son nom, car en cette œuvre de la Rédemption, Dieu montre plus de puissance qu'en celle de la création. L'amour qui fait l'Incarnation et le salut du monde par le sang du Fils de Dieu-Homme est plus fort que l'amour qui a créé les êtres, tous les êtres. Par cette œuvre inouïe, Dieu atteint l'infini de son amour en dehors de lui-même. Et c'est Gabriel qui a la charge de cet amour.

Graduel : « Tous les Anges de Dieu, bénissez le Seigneur, vous qui êtes les puissants, qui accomplissez sa volonté. — Mon âme, bénis le Seigneur, que mon être tout entier bénisse le Nom du Seigneur. »

Trait : « Je vous salue, Marie, vous qui êtes pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. — Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de votre sein est béni. Vous concevrez et

vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez Emmanuel. — Le Saint-Esprit descendra en vous et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Aussi celui qui naîtra de vous, le Saint, sera appelé le Fils de Dieu. »

Au Temps Pascal : « *Alleluia, alleluia,* Dieu rend ses anges rapides comme le vent, il fait de ses ministres une flamme de feu. »

Etres de lumière, êtres invisibles, que nous ne pouvons estimer par nos sens, êtres de feu par leur amour, les Anges sont devant Dieu, par milliers et milliers, une louange à sa grandeur et à sa bonté. En eux tout est louange, car de tout leur être, sans la moindre réserve, ils glorifient l'auguste Trinité. Nous aussi, chétives créatures, nous devons remonter vers Dieu du bas-fond de notre misère et faire en sorte que de tout notre être purifié, surélevé, nous soyons une louange parfaite à la bonté de Dieu.

Evangile selon saint Luc, c. 1 :

« En ce temps-là, l'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, dont le nom est Nazareth, à une vierge qui avait épousé un homme appelé Joseph, descendant de la famille de David, et le nom de la Vierge était Marie. L'ange entra auprès d'elle et dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

En l'entendant, elle fut troublée par ses paroles et elle pensait en elle-même ce que pouvait bien signifier ce salut. L'Ange lui dit : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein, que vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Mais Marie dit à l'Ange : Comment cette chose pourra-t-elle se réaliser,

puisque je ne connais point d'homme ? Et l'Ange lui répondit, en disant : Le Saint-Esprit descendra en vous et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi ce qui naîtra saint de vous, sera appelé le Fils de Dieu. Et voilà que votre cousine Elisabeth a conçu elle aussi un fils dans sa vieillesse. Et celle que l'on appelait stérile est dans son sixième mois, car rien n'est impossible à Dieu. Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Le bel entretien de Gabriel avec l'humbe Vierge Marie !

Il entre simplement dans le lieu où se trouve celle qui a été choisie de Dieu. Il se présente comme l'ambassadeur de sa souveraine Bonté. Il sait où il va et ce qu'il apporte. Brusquement, mais avec un respect infini, il salue Marie. Car Gabriel connaît le grand mystère qui glorifie cette humble fille, son Immaculée Conception, et de la voir si petite au dehors, en cette maison pauvre, il sent en lui-même une plus grande louange à la bonté de Dieu. Il salue Marie, sa Souveraine, très bas. Car elle est « pleine de grâce » et lui, l'Ange de lumière, il sait ce qu'est en Marie cette plénitude de grâce. Aucune plénitude angélique ne l'égale. Tout Dieu s'est comme déversé en Marie, Gabriel s'incline : le Seigneur est avec vous ! Vous êtes la préférée du Très-Haut, vous êtes l'unique au-dessus de toutes les femmes. .

Et devant le trouble de Marie, qui ne comprend pas, qui se demande ce que signifient les paroles de ce visiteur inattendu, Gabriel s'explique. Il n'attend même pas que Marie ait parlé : Oh ! n'ayez pas peur, Marie. Gabriel se fait familier. Il appelle cette jeune fille par son nom et la lumière intérieure de l'Esprit-Saint dit à Marie, qui est le visiteur qui lui parle. Non ! n'ayez pas

peur ! Vous avez toutes les faveurs, tous les privilèges de Dieu. Et alors, expliquant clairement sa mission, le bienheureux Archange, avec une joie indicible, révèle à Marie le grand mystère. L'heure est venue, le Promis, le Messie va descendre en vous, vous serez sa mère, non pas une mère ordinaire, mais une mère qui aura reçu son Fils de Dieu lui-même, l'unique Père. Et ce Fils, le Fils de Dieu et le vôtre, ô Marie, vous l'appellerez Jésus. C'est la première fois que sur terre le nom de Jésus, Fils de Dieu et de Marie, est prononcé. Avec quel respect, quelle adoration, quel amour Gabriel dit ce Nom : Jésus ! le Sauveur, le Souverain par amour, celui que, pendant l'éternité entière, tous les êtres bienheureux salueront comme leur Chef suprême.

Et l'Archange annonce en même temps une autre naissance prochaine, celle du Précurseur. Il est en avance de six mois puisque son rôle est de précéder, de préparer les voies.

Et Gabriel se tait, il attend en silence la décision de Marie. Devant l'humble vierge, debout, silencieux, le grand Archange et avec lui dans le monde invisible, tout le ciel, l'Auguste Trinité elle-même attend,: Que votre parole s'accomplisse, dit Marie, je suis la servante du Seigneur. Soudain, la grande œuvre se réalise et bienheureux, l'Archange disparaît en adorant le Fils de Dieu fait homme.

Offertoire : « L'Ange se plaça debout près de l'autel du temple, portant en sa main un encensoir d'or. On le remplit d'une abondance de parfums et la fumée de ces parfums monta jusqu'à Dieu. »

Secrète : « Seigneur, que l'offrande de nos hommages vous soit agréable avec la prière du bienheureux Archange Gabriel, afin que, vénéré par nous sur la terre, il soit notre avocat auprès de vous dans le ciel. »

Nos prières sont cette abondance de parfums qui remplit l'encensoir d'or, que l'Ange tient à la main. Lui-même les porte vers Dieu, et nos prières présentées par Gabriel sont plus favorablement accueillies. Il est venu sur notre terre, il nous a annoncé la grande joie, il nous connaît, pour ainsi dire, de plus près. Nous pouvons lui rappeler l'heure joyeuse de sa mission et par cette joie qui est nôtre et qui est sienne, cette joie commune, lui demander d'intercéder pour nous. Il est comme notre avocat naturel auprès de Marie et de Jésus.

Communion : « Tous les Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur, chantez un hymne en son honneur, glorifiez-le dans tous les siècles. »

Il y a un rapport évident entre les Anges et les hommes dans l'Incarnation du Fils de Dieu. La Trinité Sainte aurait pu réaliser ce grand mystère directement, sans l'intervention de Gabriel. Jusqu'où va ce rapport ? Jésus, Fils de Dieu fait homme, est-il le Sauveur des Anges comme il est celui des hommes ? Michel et les Anges fidèles qui le suivirent, reçurent-ils par anticipation la grâce de leur fidélité des mérites de la Passion du Sauveur ? Graves questions dont la solution demeure discutée dans l'Ecole. Mais, de toutes manières, soit comme Sauveur, soit simplement comme Chef suprême de tous les êtres, Jésus est le Souverain unique des anges et des hommes. Et à ce titre le rapport des anges et des hommes

dans l'Incarnation est profond, essentiel même. Gabriel prononce le premier, et avec lui tous les Esprit célestes, le Nom de Jésus. Après lui et après eux, les hommes le prononcent à leur tour en le prenant sur les lèvres de leur souveraine, l'humble Vierge Marie, Mère de Dieu.

Postcommunion : « Après avoir participé aux mystères de votre corps et de votre sang, nous implorons, Seigneur notre Dieu, votre clémence, afin que, ayant connu, par l'annonce de Gabriel, votre Incarnation, nous en obtenions, par son secours, les précieux bienfaits. »

LIX.

25 Mars.

L'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie.

La Messe.

Introït : « Cieux, versez votre rosée et que les nues fassent pleuvoir le juste. Que la terre s'ouvre et germe le Sauveur. — Et que la justice naisse avec lui : c'est moi, le Seigneur, qui l'ai créé ! »

La rosée du ciel, cette pluie bienfaisante des nues, ce germe qui s'élève de la terre, c'est le Fils de Dieu fait homme. Il descend du ciel, mais la terre doit le recevoir et par la terre, il prend la vie humaine. Cette terre bénie est le sein de la bienheureuse Vierge Marie. C'est en elle que la rosée d'en haut se répand. Jésus est à la fois du ciel et de la terre : du ciel comme seconde Personne de la Sainte Trinité, Fils de Dieu ; de la terre comme homme, fils de la Sainte Vierge. C'est bien le Médiateur : par le ciel il peut nous donner Dieu, par la terre nous faire remonter à Dieu.

Oraison : « Dieu, qui avez voulu qu'à la parole de l'Ange votre Verbe prît chair dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, accordez à nos humbles supplications que nous qui croyons qu'elle est vraiment la Mère de Dieu, nous soyons secourus auprès de vous par son intercession. »

Notre acte de foi est absolu. Nous croyons et

nous confessons que la Sainte Vierge est vraiment la Mère de Dieu. Et nous croyons et nous confessons que Marie, en devenant la Mère de Dieu, est demeurée Vierge. Sa maternité est divine et ne touche en rien sa virginité. Telle est la foi de l'Eglise, la vérité pour Marie et pour Jésus. Vérité prophétisée de longue date par Isaïe.

Lecture du prophète Isaïe, c. 7 :

« En ces jours-là, le Seigneur parla à Achaz et lui dit : Demande un signe au Seigneur, ton Dieu, soit dans les profondeurs de l'abîme, soit dans les hauteurs du ciel. Achaz répondit : je ne demanderai rien, je ne veux pas tenter le Seigneur. Et (Isaïe) reprit : Ecoutez donc, Maison de David, Il vous est peu sans doute de lasser la patience des hommes, pour que vous lassiez aussi celle de Dieu. Aussi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. La Vierge concevra et enfantera un Fils dont le nom sera Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel jusqu'à l'âge où il pourra discerner le mal du bien. »

En cette prophétie, Isaïe annonce qu'un jour viendra où une vierge, la Vierge par excellence, concevra, en restant vierge, un fils et lui donnera le jour en demeurant toujours vierge. Ce Fils sera par essence l'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Mais tout en étant Dieu avec nous, il sera homme comme nous et, comme les enfants, il croîtra en âge, mangera du beurre et du miel et paraîtra comme tout le monde, au-dehors, grandir de corps et de raison, vrai homme comme les autres hommes. Ainsi fut Jésus enfant, Jésus adolescent, Jésus ouvrier. Au dehors, il était ce que sont les hommes. Vérité de Dieu, vérité d'homme. En ce jour de l'Annonciation, la prophétie d'Isaïe s'accomplit. Le signe de Dieu est apparu.

Graduel : « Princes, ouvrez les portes, portes éternelles, ouvrez-vous, et le Roi de gloire fera son entrée. — Qui peut gravir la montagne du Seigneur ? Qui peut se tenir debout dans son temple ? Celui qui a les mains et le cœur purs. »

Déjà, on chante le retour du roi de gloire, du Roi qui descendu a pris chair et maintenant ramène cette chair dans le ciel bienheureux. Lui seul, par ses propres forces, peut monter au sommet de la montagne de Dieu, lui seul peut y fixer sa demeure, car seul il est le Pur, il est le Saint. Ses frères le suivront, qui par lui auront aussi les mains et le cœur purs.

Trait : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. — Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de votre sein est béni. — L'Esprit-Saint descendra en vous et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. — C'est pourquoi, le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Au Temps Pascal : « Alleluia, alleluia, le tronc de Jessé a fleuri, la Vierge a enfanté un Dieu-Homme. Dieu a fait la paix, il a réconcilié en sa personne la bassesse et la grandeur. Alleluia. »

L'Incarnation fait cette œuvre merveilleuse. Jésus prend ce qu'il y a de plus bas, notre chair misérable, et lui donne le baiser de paix. Désormais, l'union est rétablie en lui et par lui entre Dieu et l'homme. Et cette union est si parfaite que le Fils de Dieu et la nature humaine ne font en Jésus qu'une seule personne. Quand Jésus parle, agit, il parle et agit en Dieu et en homme. Ses paroles sont divines, ses actes divins. *Ima summis !* Le plus bas ne fait qu'une personne avec le plus haut.

Evangile selon saint Luc, c. I, p. [161].

Cet évangile de l'Annonciation nous révèle l'humble et auguste Vierge Marie, Mère de Dieu. Qui pensait à cette jeune fille, pauvre, de Nazareth ? Le monde suivait son cours, les événements heureux ou malheureux se succédaient en Palestine, en Galilée, à Rome, dans le monde entier, sans que personne s'occupât de celle qui, de toute éternité, avait été choisie pour être la Mère de Dieu, du Sauveur du monde. A Nazareth même, où elle vivait, Marie ne se distinguait des autres jeunes filles que par sa vertu. Elle vivait à l'écart, silencieuse, pure. Mais quelqu'un la couvait du regard, le Père qui est dans les cieux. Cette Vierge, il l'avait comblée, à son insu, des plus hauts privilèges, il lui avait donné le plus haut de tous, en la préservant, elle seule, du péché originel. Et le Père la suivait, attendant l'heure décrétée par sa sagesse. Il faut que l'Ange Gabriel descende, qu'il dise à Marie des choses si extraordinaires qu'elle se refuse d'abord à les comprendre. On lui dit qu'elle est pleine de grâce, que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie entre toutes les femmes. Ce langage l'étonne, elle qui devant Dieu, devant tous, se faisait si petite. On voit ses beaux yeux effarés, son humilité troublée, elle se dit : Il se trompe ! Je ne suis qu'une pauvre jeune fille. Ce trouble est délicieux. Si grande, sans le savoir, si près de Dieu sans penser à s'en apercevoir. Et devant l'Ange qui lui parle, Marie se baisse encore plus bas, afin que le Fils de Dieu ait encore à descendre Comme elle devait plaire ainsi à celui qui allait faire cette descente prodigieuse. Elle, elle n'était malgré tout qu'une créature et en s'anéantissant

devant Dieu, elle se remettait et avec elle toute l'humanité, à sa vraie place devant son Créateur.

Vous serez comme des dieux, avait dit à Adam et Eve l'Esprit mauvais, Marie lui répond en ce jour et répond à l'humanité révoltée, en ne sachant même plus, tant elle descend, si elle est encore quelque chose. Il fallait ce mouvement infini d'abaissement pour que l'Ange continuât son message. Le lieu était prêt. Il dit : Vous concevrez un fils, vous l'enfanterez et ce fils que vous appellerez Jésus, sera le Fils de Dieu et le vôtre.

Le grand mystère est dévoilé. Il n'éblouit pas Marie. On lui propose — car elle a bien compris — d'être la Mère du Messie, l'Espérance d'Israël. Mais Vierge elle est, Vierge elle veut demeurer Que Dieu veuille bien allier cette virginité à la maternité qu'il lui demande.

Qu'à cela ne tienne ! Le Tout-Puissant y a pensé. Ce Fils, le sien, sera uniquement le Fils de Dieu, sans père sur la terre. Alors, l'humble vierge s'incline, elle dit simplement : je suis la servante du Seigneur. A lui, le Maître de commander ; à moi, petite créature infime, d'obéir. Et cet acte d'humilité absolue, attire en son sein le Fils de Dieu.

Comme la Vierge Marie est vraie ! Et comme elle condamne par cette vérité de son être devant Dieu, nos sottes vanités, notre orgueil miséreux. Nous nous redressons ! C'est la chose la plus pitoyable de l'humanité. Que nous ayons des faiblesses de chair, des passions d'âme, notre misère les explique, mais que, chétives créatures, nous nous persuadions que nous sommes quelque chose, que nous relevions la tête contre Dieu, c'est la pire des insanités. Apprenons à être hum-

bles, en comprenant ce que nous sommes et ce qu'est Dieu. Apprenons-le de l'humble Vierge Marie, la petite servante du Seigneur, et cependant sa Mère.

Offertoire : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. »

Secrète : « Seigneur, affermissez en nos âmes les sacrements de la vraie foi, afin qu'après avoir confessé que véritablement un Dieu-Homme a été conçu par la Vierge, nous puissions parvenir par la puissance salutaire de sa Résurrection à la joie éternelle. »

Communion : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils ; on lui donnera le nom d'Emmanuel. »

C'est son nom essentiel, le nom qui dit son Incarnation, cette union intime entre sa nature divine et la nature humaine en sa personne : Dieu avec nous, Dieu uni à nous. Ce n'est plus le Dieu Très-Haut, le Dieu inaccessible, le Dieu qu'on ne peut voir sans mourir, non ! Notre Dieu à nous, notre Emmanuel, se fait tout petit, aussi petit que nous. Il prend la dernière place, tellement bas qu'on ne peut prendre plus bas.

Alors nous n'avons plus peur d'approcher de lui, de lui parler. Il est l'un de nous. Nous pouvons nous entretenir avec lui et si nous souffrons, nous souffrirons avec lui. Il a pris tout de nos misères, l'Emmanuel, sauf ce qui lui est essentiellement opposé, le péché. Gardons notre Emmanuel, fêtons-le de toutes nos forces, car c'est

le don suprême de Dieu. Il ne peut pas donner plus que lui-même.

Postcommunion: « Seigneur, nous vous en prions, répandez votre grâce dans nos âmes, afin que nous, qui savons par l'annonce de l'Ange l'Incarnation du Christ, votre Fils, nous arrivions par sa passion et sa croix à la gloire de la Résurrection. »

C'est pour cette gloire que l'Emmanuel est descendu. Il suivra le premier la voie douloureuse et avec lui, après lui, ceux qui croiront en lui, par cette même voie arriveront comme lui à la gloire éternelle. La voie c'est lui, l'Emmanuel, Mais ne craignons rien, si notre croix est lourde, la sienne fut plus pesante encore, et la nôtre, si nous le prions avec foi, il la portera de moitié et plus. Il en a l'habitude.

LX.

27 Mars.

Saint Jean Damascène,

Confesseur, Docteur de l'Eglise.

La Messe.

Introït : « Vous avez tenu ma main droite et vous m'avez conduit selon votre volonté, et vous m'avez glorifié. — Que le Dieu d'Israël est bon, pour ceux qui ont le cœur droit ! »

Ce texte fait allusion à la main de Jean Damascène, comme on va le voir.

Jean de Damas, moine et lutteur intrépide, tint tête à l'empereur Iconoclaste, Léon l'Isaurien. Cet empereur prétendait faire la loi dans l'Eglise du Christ. Il trouva en face de lui Jean de Damas qui s'opposa avec une énergie indomptable aux entreprises sacrilèges de l'Isaurien. Par ses écrits, par ses prédications, il démontra que le culte des saintes images est non seulement légitime, mais très utile au peuple chrétien. L'Isaurien, pour le punir d'avoir raison contre lui, lui fit couper la main. Jean se porta devant une image de la Sainte Vierge et lui montra son bras sanglant. Il y va, lui dit-il, de votre honneur et l'honneur de votre Fils. La très Sainte Vierge lui rendit sa main.

Jean de Damas s'en servit pour continuer la lutte. Il soutint avec énergie les droits du Pontife romain, sur le gouvernement de l'Eglise, sa-

luant en lui la colonne des Eglises et le Docteur de l'univers.

Il mourut à la tâche, vers l'an 754.

Ce grand lutteur demeure pour tous les siècles une lumière et une force. Ce qu'il dit, au péril de sa vie, nous le disons après lui ; ce qu'il a établi solidement sur la doctrine des docteurs qui le précédèrent, est encore aujourd'hui et sera toujours la règle de notre foi.

Quand nous prions devant une image de la Sainte Vierge, n'oublions pas que cette image a coûté à Jean de Damas la main qui la défendit. N'oublions pas non plus que, pour le récompenser de son zèle et de son courage, la Vierge lui rendit la main qui l'avait défendue. Nos mains sont au service de notre volonté. Qu'elles demeurent par elle au service de Dieu. Dieu, dit saint Thomas, a donné à l'homme deux choses précieuses : la raison et les mains. La raison qui commande et dirige, les mains qui exécutent. Corps et âme, tout est de Dieu, tout doit glorifier Dieu, et tout sera un jour glorifié par Dieu. La gloire que nous lui rendons en ce monde sera notre propre gloire dans l'éternité.

Oraison : « Dieu tout-puissant, éternel, qui, pour affirmer le culte des saintes images, avez rempli le bienheureux Jean de céleste doctrine et d'une force d'esprit admirable, faites que, par son intercession et son exemple, nous imitions les vertus et nous sentions la protection de ceux dont nous vénérons les images. »

Vénérer les saintes images, c'est bien, mais ce serait peu si on se contentait de ce culte extérieur. Il faut aller plus loin. L'image a pour but de nous rappeler le souvenir de celui qu'elle re-

présente et en nous rappelant le souvenir, de nous inviter à lui ressembler. On est trop porté à se contenter de mettre des lumières et des fleurs autour des images des Saints, à réciter devant elles de pieuses formules. — ce qui est très facile — sans se préoccuper autrement de faire ce que les Saints ont fait. Culte qui sent le paganisme, quand il ne va pas où il doit aller et s'arrête en route dans ce côté matériel. Ce n'est pas le vrai culte des Saints, en esprit et vérité.

Epître : Justum deduxit, p. [20].

Graduel : « Dieu m'a ceint les reins de force, il m'a conduit par une voie droite. — C'est lui qui a préparé mes mains pour le combat, qui a fait de mes bras comme un arc d'airain. »

Alleluia, alleluia : « Vous m'avez couvert de votre protection salutaire et votre droite m'a soutenu, Alleluia. »

Evangile selon saint Luc, c. 6 :

« En ce temps-là, un autre jour de Sabbat, Jésus entra dans la synagogue et se mit à enseigner. Or, il y avait là un homme dont la main droite était desséchée. Les scribes et les Pharisiens observaient Jésus pour voir s'il allait guérir cet homme le jour du Sabbat, afin de pouvoir l'accuser. Il dit à cet homme qui avait la main desséchée : Lève-toi et viens ici au milieu. Il se leva et demeura debout. Et Jésus leur dit : Je vous demande s'il est permis de faire bien ou mal le jour du Sabbat, de sauver son âme ou de la perdre. Puis, ayant jeté un regard sur ceux qui l'entouraient, il dit à l'homme : Etends la main. Il l'étendit et l'usage de sa main lui fut rendu. Et tous ceux qui étaient là furent remplis de fureur. Ils se demandaient entre eux ce qu'ils pourraient faire contre Jésus. »

Le choix de cet évangile se rapporte à la main de saint Jean Damascène. Quelle leçon de vérité ! On voit Jésus au milieu de ces pharisiens haineux qui l'observent : osera-t-il, un jour de sabbat, guérir cet homme ? Quelle méprisable pensée et quelle absurdité dans ce culte matériel du sabbat.

Jésus se redresse de toute la hauteur de la vérité. Il se fait violent, lui la douceur même. Il dit à l'infirme : Ne te cache pas, viens, mets-toi bien au milieu, que tous te voient et moi aussi. Et alors, il regarde, ironique et vengeur de Dieu, ces Pharisiens hostiles, il n'en a pas peur : Peut-on faire bien ou faire mal le jour du sabbat ? Qu'en pensez-vous ? Silence. Personne n'ose répondre, et Jésus les regarde, ses yeux dans leurs yeux, l'un après l'autre. Etends ta main, dit-il à l'infirme et il le guérit. Comme cet acte est vrai, bon, divin. Dieu lit toutes nos pensées, tous nos sentiments intérieurs. Il n'est honoré que par la vérité du dedans et du dehors.

Offertoire : « Le bois porte en lui son espoir : si on le coupe, il reverdit de nouveau et ses branches se multiplient. »

Telle la main coupée de Jean Damascène. Elle reprit sa place, retrouva sa vigueur et répandit par ses écrits la parole de la foi. Gracieux symbole emprunté au livre de Job, c. 14.

Secrète : « Seigneur, afin que les offrandes que nous vous présentons soient dignes de votre présence, nous vous demandons l'intercession commune du bienheureux Jean et des Saints dont nous honorons, par sa doctrine, les images exposées dans les églises. »

Communion : « Les bras des pécheurs seront brisés, mais le Seigneur affermit les justes. »

Postcommunion : « Seigneur, que les dons célestes auxquels nous avons participé, nous protègent par les armes célestes et que la protection du bienheureux Jean, fortifiée par le suffrage unanime des Saints dont la victoire de ses écrits fait vénérer les images par l'Eglise, nous entoure comme une forteresse. »

On unit dans la même prière la protection de Jean Damascène et celle de tous les Saints dont il a vengé les images.

MOIS D'AVRIL.

LXI.

1er Avril.

Impression des stigmates de Sainte Catherine de Sienne.

Messe propre, p. 237.

Sainte Catherine de Sienne se trouvait à Pise, quand, un dimanche, dans la petite église de Sainte-Christine, après avoir reçu la sainte communion, elle fut ravie en extase. Le Seigneur lui apparut, crucifié, entouré d'une lumière splendide. Des rayons s'échappaient sanglants de ses mains, de ses pieds, de son côté et frappaient le corps de Catherine aux mêmes endroits. Elle comprit le grand mystère qui s'accomplissait en elle et, humblement, elle supplia son bon maître de ne pas permettre que ces plaies parussent au dehors sur ses membres. Jésus l'exauça et aussitôt les rayons perdirent leur couleur de sang pour se faire lumineux. Mais la douleur ressentie par Catherine fut si aiguë qu'elle en serait morte si Dieu ne l'avait assistée.

Ce phénomène surnaturel fit de Catherine comme un Christ vivant. Elle souffrait toutes les tortures des plaies sacrées, sans qu'elles fussent visibles.

Catherine avait compris le mystère de la Passion de Jésus. Elle savait que rien ne se fait de bon pour le salut des âmes sans cette douloureuse Passion, et, elle qui avait pour mission de

sauver l'Eglise, elle devait plus que toute autre participer aux souffrances du Rédempteur. Jamais nous ne serons assez convaincus de cette nécessité de l'incorporation réelle à Jésus crucifié, pour notre salut personnel et celui des autres. Et plus on veut sauver d'âmes par sa parole ou par ses œuvres, plus on doit s'unir réellement aux souffrances de Notre-Seigneur. Nous le savons en principe, mais nous avons peine à mettre ce beau principe en action. Sainte Catherine fut crucifiée avec Jésus, et c'est pourquoi elle eut tant d'influence sur les destinées de l'Eglise. Ce ne sont pas ses paroles qui ramenèrent le Pape à Rome, c'est son sang uni à celui du Sauveur. Aussi avait-elle le culte de ce sang précieux. Dans toutes ses lettres, elle s'écrie : O sang ! parce qu'elle en connaissait la précieuse efficacité. Pas de rémission sans l'effusion du sang, dit saint Paul, pas d'influence sérieuse sur les âmes sans effusion du sang, selon les volontés de la Providence sur chacun de nous.

LXII.

2 Avril.

Saint François de Paule,

Confesseur, Fondateur des Minimes.

Messe : *Justus ut palma,* p. [16].

Oraison : « Dieu, grandeur des humbles, qui avez élevé dans la gloire le bienheureux François, votre confesseur, accordez-nous par ses mérites et à son exemple de posséder un jour la récompense promise aux humbles. »

François de Paule s'est mis au plus bas. Ermite d'abord en Calabre, de vie rude, il s'imposait les plus dures austérités. Elles n'arrêtèrent pas les âmes généreuses que sa parole ardente attirait auprès de lui. Ses disciples devinrent si nombreux qu'il dut les réunir, leur donner une règle, sévère comme sa vie à lui-même, et leur bâtir un couvent. Mais il avait un tel mépris de lui-même qu'il voulut que sa famille religieuse fût dans l'Eglise, la plus petite. Il appela ses fils les Minimes, ceux qui ne sont rien, au plus bas.

Mais la Providence, qui aime à exalter les humbles, le fit connaître du roi de France, Louis XI. Ce fin personnage, rusé compère, crut trouver en cet ermite célèbre de la Calabre, l'homme inspiré dont il avait besoin pour diriger sa politique et un peu son âme. C'était une rude tâche. François se laissa emmener. Il quitta ses

montagnes pour se diriger vers les plaines fertiles de la Loire. C'est à Tours qu'il se fixa, Louis XI le reçut avec les plus grands honneurs, mais sur l'humble et rigide Calabrais, les honneurs ne firent aucune impression. Il dit à Louis XI ce qu'il devait dire pour le mettre dans la voie droite. Puis, comme les Saints qui vivent de Dieu le trouvent partout, il continua sa vie pénitente jusqu'à l'âge de 91 ans et mourut à Tours, en 1507.

Etre minime de nom seulement serait peu. Il faut l'être de volonté. Il faut se mettre devant Dieu, le regarder et se regarder soi-même. Que l'on se trouve petit, chétif, vraiment minime si ce double regard est sincère ! Créature de rien, impuissante, faible d'intelligence et de volonté, faible de corps, obligée de lutter continuellement pour maintenir et défendre sa vie. Et nous nous croyons quelque chose ! Nous oublions que nous valons juste ce que Dieu nous estime, rien de plus. Et lui nous pèse au juste poids. Que pesons-nous dans sa main ?

LXIII.

4 Avril.

Saint Isidore,

Confesseur, Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio,* p. [14].

Grand homme, s'il en fut, par sa science et plus grand encore par sa sainteté. Il est, en Espagne, le Docteur le plus illustre, le maître de saint Ildefonse, le défenseur de la divinité de Jésus-Christ, contre l'arianisme qui dominait parmi les Goths. Grégoire le Grand le regardait comme le rempart de l'Eglise. Il fit même de lui, quand il eut pris le gouvernement de l'Eglise de Séville, son vicaire pour toute l'Espagne.

Son activité doctrinale était incessante. Pour maintenir la foi dans les provinces, il fonda de nombreux monastères, foyers de science et de sainteté évangélique. Lui-même ne dédaignait pas d'instruire les disciples qui demandaient ses leçons. Quand il mourut, en prédisant la dévastation de l'Espagne par les Sarrasins, il laissait à ses successeurs et à toute la nation espagnole un trésor de sainteté et de science. Elle lui fut reconnaissante. Son corps était resté, après la conquête de Séville par les Sarrasins, entre les mains de ces infidèles. Ferdinand Premier, roi de Castille et de Léon, le racheta à grand prix et Isidore rentra triomphalement en terre chrétienne.

Il fut enseveli à Léon où une église s'éleva dans la suite pour glorifier sa présence.

Saint national de l'Espagne, Isidore n'en est pas moins comme écrivait son disciple, saint Ildefonse, un docteur admirable et un ornement de l'Eglise universelle. Au moyen-âge, les écrits de saint Isidore furent en grand honneur et nous les trouvons cités et commentés dans les ouvrages de saint Thomas d'Aquin et des plus illustres maîtres.

Science et sainteté, double couronne qui rend l'homme parfait. La science seule, humaine, a le mérite de ce qu'elle vaut selon la raison, telle quelle elle rend gloire à Dieu, lumière de toute intelligence ; mais son influence sur la perfection morale de la volonté est à peu près nulle. A la science, qui connaît Dieu, il faut joindre l'amour qui s'attache à lui pour lui ressembler. De cette sorte, la lumière et l'amour concourent à rendre l'homme agréable à Dieu. Mais à la science qui vient de l'étude, il faut joindre la lumière intérieure qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint. On ne connaît pas Dieu pour l'aimer et on ne l'aime pas pour le connaître davantage sans cette lumière intérieure, don de la miséricorde de Dieu. C'est Dieu qui se révèle pour se faire aimer.

LXIV.

5 Avril.

Saint Vincent Ferrier.

La Messe.

Introït : « Dieu a ouvert sa bouche au milieu de l'Eglise, et l'a rempli de l'Esprit de sagesse et d'intelligence. Il l'a revêtu d'un vêtement glorieux. — Il a ramassé en lui un trésor de joie et d'allégresse. »

Oraison : « Dieu qui, par la prédication admirable du bienheureux Vincent, votre confesseur, avez daigné ramener à la connaissance de votre Nom une multitude de peuples, accordez à nos prières que nous méritions d'avoir pour nous récompenser dans le ciel, Celui qu'il annonça comme le Juge à venir sur la terre. »

Vincent Ferrier « a ouvert sa bouche dans l'Eglise », mais il l'a ouverte, sous l'inspiration de Dieu, d'une façon prophétique. Il est le grand prophète du Jugement dernier. Pour comprendre cette mission unique, il faut se mettre dans la situation de saint Vincent, au milieu des calamités effrayantes pour la foi que produisait le schisme d'Occident. Les peuples chrétiens ne savaient plus qui était le Chef légitime de l'Eglise. Il y avait deux, trois Papes, qui se disputaient la tiare. Quel était le successeur de Pierre, le Vicaire authentique de Jésus-Christ ? L'unité de l'Eglise était en péril.

Les rois, les cardinaux, des Saints s'occupaient activement de revenir à cette unité. Mais la réalité se présentait terrifiante pour la foi, pour la discipline chrétienne. De sorte que le schisme d'Occident apparaît comme une des calamités les plus douloureuses et les plus menaçantes qui aient pesé sur les destinées de l'Eglise. A ce titre, le schisme est une prophétie éclatante de la fin du monde.

Dieu prophétise par des actes comme par des paroles. Et la suprême calamité de la fin du monde se trouve figurée, annoncée par les calamités mondiales antérieures, comme la prise et la destruction de Jérusalem, qui dispersa le peuple juif ; comme la chute de l'Empire romain qui permit aux Barbares de transformer les nations ; comme le schisme d'Occident qui mit en péril l'Eglise elle-même, symbole de l'antechrist à la fin des temps...

Vincent paraît pendant la période la plus aiguë de ce schisme, quand tout semble désespéré. Il entre dans cette prophétie, il en fait partie, elle s'incarne pour ainsi dire en lui. Et c'est pourquoi Vincent prêche à tous la venue prochaine du souverain Juge. Craignez Dieu, dit-il, car l'heure de son jugement est arrivée. Heure prophétique encore mais si menaçante que les peuples,terrifiés par les accents de l'homme de Dieu, se convertissaient en masse. On écoutait Vincent, on le suivait et l'on vit à travers l'Europe cette « Compagnie » qui ne le quittait pas, avide de l'entendre. C'est pourquoi aussi Vincent convertit à la foi tant de Juifs, dont le retour au vrai Messie ajoutait un caractère de plus à la prophétie du Jugement dernier.

Aussi la liturgie consacre officiellement cette

mission extraordinaire de saint Vinvent Ferrier.

Lecture du *Livre de l'Apocalypse* de l'apôtre saint Jean, c. 1 :

« En ces jours-là, je vis un autre Ange qui volait au milieu du ciel. Il portait l'Evangile éternel, pour le faire connaître à tous les habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple. Il disait d'une voix éclatante : Craignez le Seigneur et rendez-lui gloire car l'heure de son jugement est venue. Adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux. »

Un jour, saint Vincent prêchait devant une multitude, à Salamanque ; il faisait le tableau du Jugement dernier et citait ces paroles de l'Ange, lorsque tout à coup il s'arrêta. Une lumière intime, divine, envahit son intelligence, il eut conscience de lui-même et d'une voix forte, avec l'assurance de la révélation surnaturelle qui le dominait, il s'écria : Je suis moi-même cet Ange vu par saint Jean. L'affirmation était hardie. Il y eut des murmures, la foule devint houleuse. Vincent, fort de la lumière reçu, ne recule pas. Une femme était morte dans une maison voisine, il fait apporter le cadavre : Lève-toi, lui dit-il, et déclare à ce peuple si oui ou non je suis l'ange qui doit prêcher à tous le Jugement dernier. — « Père, vous êtes cet Ange ! » Le cadavre s'était levé, il avait parlé.

L'Eglise a authentiqué cette mission providentielle tant dans la bulle de canonisation de saint Vincent que dans la liturgie.

Graduel : « La bouche du Juste est pleine de sagesse, sa langue dit ce qui est juste. — La loi de Dieu est dans son cœur, ses pas sont assurés. »

Trait : « Il est comme l'étoile du matin dans la brume légère, comme la lune au plein de ses jours. — Et comme un soleil resplendissant, il brille dans la maison de Dieu. — Il est comme l'arc-en-ciel qui illumine de sa gloire les nuées du ciel et comme un parterre de roses aux jours du printemps. — Comme les lis qui s'élèvent sur le bord de l'eau, comme le parfum de l'encens aux jours d'été. — Comme un feu étincelant, comme l'encens sur un brasier ardent. — Comme un vase d'or massif, orné de pierres précieuses. »

Au Temps pascal. « Alleluia, alleluia, ô Vincent, glorieux Père, illustre enfant de l'Ordre de Dominique, offrez vos prières au souverain Juge, pour tous les peuples qui vous vénèrent. »

Evangile et *Offertoire* de la messe : *In medio*, p. [14].

Secrète : « Seigneur, nous vous offrons les présents de notre piété, mais pour qu'ils vous soient agréables et qu'ils soient salutares pour nous, que le bienheureux Vincent, votre confesseur, rendu si glorieux sur terre par vos dons, devienne notre intercesseur auprès de votre clémence. »

Communion : « Je donnerai au vainqueur à manger de l'arbre de vie qui est dans le Paradis de mon Dieu. »

Vincenti dabo... Il y a un jeu de mots sur le nom de Vincent que le français ne peut rendre.

Postcommunion : « Rassasiés, Seigneur, par les dons divins, nous vous demandons que, par les mérites glorieux du bienheureux Vincent, votre confesseur, nous ressentions en nous l'effet désiré de la Victime du salut. »

Craignez le Seigneur, car son Jugement est proche. L'heure vient, elle sonne à tout instant autour de nous. Elle atteint notre voisin : aujourd'hui pour moi, demain pour toi ! Jugement personnel, mais irrévocable dont le suprême, l'universel le public ne sera que la confirmation solennelle. Le livre de notre vie, dont pas une syllabe n'est perdue, sera ouvert devant nous, en pleine lumière de vérité. Qu'aurons-nous écrit sur ces pages ? Notre conscience lira elle-même et portera la sentence. Car au Jugement de Dieu on est, en somme, sous la lumière implacable de la vérité, son propre juge. On se voit jusqu'au fond, d'un coup d'œil, et l'on porte soi-même la sentence : digne de Dieu ou indigne. Le tout est là. Digne de Dieu par sa miséricorde qui nous aura sauvés, purifiés au moins pour l'essentiel, le reste est la chose du Pnurgatoire ; mais même avec le Purgatoire, c'est le salut certain, la possession éternelle de Dieu assurée.

Et puis, il y a l'autre sentence, l'affreuse, celle où l'on se dit : je suis perdu !

Perdu par ma faute, car on voit avec une cruelle certitude que l'on est perdu par sa propre faute. Là, aucune rémission. De son propre poids, on descend au lieu de monter ; on descend dans l'abîme éternel. Et chacun de nous, à l'heure où souvent il y pense le moins, paraît au Jugement de Dieu : Craignez le Seigneur, car l'heure de son jugement vient.

Après vingt ans de cet apostolat inouï, pour compléter en sa personne la figure expressive de la fin des Temps, Vincent Ferrier mourait à Vannes, en Bretagne, l'Occident du monde. Sa mort, comme sa vie garde le caractère prophétique de sa mission.

LXIV.

9 Avril.

Le Bienheureux Antoine Pavonio,

Martyr, de notre Ordre.

Messe : en dehors du Temps Pascal, *Laetabitur*, p. [14].

Au Temps Pascal : *Protexisti*, p. [31].

Oraison : « Dieu, qui pour promouvoir l'unité de la foi, avez donné au bienheureux Antoine, votre martyr, une force d'âme indomptable, accordez-nous, nous vous en prions, de suivre tellement ses traces, que nous arrivions au but même de notre foi, le salut des âmes. »

Antoine Pavonio appartient au XIV^e^ siècle. Jeune encore, il entra dans l'Ordre de saint Dominique, au couvent de Savigliano, dans le Piémont. Ame ardente, détachée des choses de la terre, désireuse de ramener à Dieu par la prédication et la sainteté de sa vie ceux qui oubliaient leurs devoirs de chrétien, Antoine ne négligea rien de ce qui pouvait aider et sanctifier son ministère, ni l'étude des sciences sacrées ni l'observance régulière. On le nomma Inquisiteur de la foi dans la Lombardie supérieure et la Ligurie. C'était lui demander le déploiement continuel de ses forces morales et intellectuelles. C'était également le vouer à tous les labeurs et à tous les dangers d'un apostolat difficile.

Antoine remplit ce redoutable ministère avec sagesse et prudence, mais aussi avec courage. Il sut par une révélation intime qu'il devait payer de son sang le salut des âmes qui lui étaient confiées. Et de fait, il tomba sous les coups des hérétiques, joyeusement, offrant sa vie pour leur conversion. Il s'était fait raser de frais la veille de son martyre, pour être plus beau, dit-il, au jour des noces qui allaient se célébrer.

A ce martyr, nous demandons plus de foi, plus de fermeté dans notre foi. Si Dieu n'exige pas notre sang pour lui rendre témoignage, nous pouvons à tout le moins lui offrir une vie chrétienne plus grave, plus remplie de sa présence, plus dévouée à sa gloire. La gloire de Dieu en ce monde, c'est le salut des âmes, but suprême de la Rédemption. Il nous appartient de coopérer à cet amour infini de Dieu, par la sainteté personnelle de notre vie, par nos exemples, par nos prières et nos pénitences. Tout ce qui est de Dieu fait l'œuvre de Dieu.

LXVI.

10 Avril.

Le Bienheureux Antoine Neyrot,

Martyr, de notre Ordre.

Messe : comme hier.

Oraison : « Dieu, qui avez rappelé par miséricorde le bienheureux Antoine à la lumière de la vérité et lui avez donné la gloire du martyre, faites que, par son intercession, nous soyons fermes dans notre foi et généreux dans l'action. »

C'est tout un drame poignant que la vie et la mort d'Antoine Neyrot. Il était religieux du couvent de Saint-Marc, à Florence, et il avait pour Prieur, saint Antonin. Bon religieux, de ferveur ordinaire, il demanda, pour des raisons assez mal connues, à aller en Sicile. Saint Antonin lui déconseilla ce voyage. Antoine le fit quand même. Au retour, avant d'arriver à Naples, le bateau qui le portait fut pris par des pirates de Tunis et Antoine Neyrot, fait prisonnier, fut conduit à Tunis comme esclave. L'intuition de saint Antonin se réalisait terrible pour le pauvre Père. Pendant quelque temps, il supporta avec assez de patience les mauvais traitements dont il était l'objet. Sa qualité de prêtre chrétien, de religieux, ne faisait que les multiplier. Un jour, à bout de force, cédant aux sollicitations et aux promesses de son maître musulman, il renia sa foi et se fit

musulman lui-même. Ce ne pouvait être par conviction, mais bien par faiblesse. Quatre mois s'écoulèrent, quatre mois de tortures morales.

Enfin, vaincu par la grâce de Dieu, qui le harcelait de remords, Antoine Neyrot rejeta l'islamisme et pendant quelques mois, il s'habitua dans la souffrance et les pénitences volontaires à une plus grande patience.

Il savait que le jour approchait où il faudrait choisir entre la vie et la mort. Il était soutenu, sans s'en douter, par la prière incessante de saint Antonin qui, de loin, intercédait auprès de Dieu pour la brebis égarée.

Antoine se confessa, reçut la sainte communion, se revêtit de l'habit de son Ordre et, confiant dans la bonté de Dieu, se rendit auprès du Bey de Tunis. Devant une foule immense, il regretta sa faute, proclama la vérité de la foi chrétienne et malgré les promesses et les menaces, il demeura inébranlable. Pendant trois jours, dans la prison où on l'avait jeté, il fut sollicité de revenir sur sa décision. Vainement, du reste. Rien ne put le fléchir. Antoine fut lapidé et mourut courageusement pour le Christ. C'était en 1460. Des marchands génois qui faisaient le commerce à Tunis rachetèrent son corps. Le Bienheureux prince Amédée III, de Savoie, le fit ensevelir avec honneur à Rivoli, en 1469.

La mémoire du martyre d'Antoine Neyrot demeure en Tunisie. Une église consacre le lieu où il souffrit sa glorieuse passion.

Le bon Pasteur Jésus passa par Tunis. C'est lui qui, à la prière de son serviteur Antonin, sollicita Antoine Neyrot. Il lui rappela sa croix, il lui tendit les bras, il lui dit : Je suis toujours là. Tu m'as renié, mais ce n'est pas ton cœur, ton

vrai cœur qui m'a renié. Tu as eu peur, tu as oublié que j'étais là toujours pour te soutenir. Ne crains rien ! Reviens, me voici. Je suis le bon Pasteur.

Combien d'entre nous, non pas de la même manière, mais avec la même faiblesse, devant la tentation, devant la convoitise mauvaise, tournent le dos au Maître ! Il le voit, souvent il se plaint en nous et nous sentons l'âpre remords qui nous poursuit.

C'est la voix du bon Pasteur. Ecoutons-la, revenons à lui. Ne le laissons pas passer sans lui prendre la main... Qui sait ? Peut-être ne passera-t-il plus. Alors, ce serait la mort éternelle. Bon Pasteur Jésus, ne vous lassez pas de passer, de parler, de tendre vos mains très douces. Si je suis lent à vous entendre, asseyez-vous et attendez. *Quaerens me, sedisti, lassus !*

LXVII.

11 Avril.

Saint Léon le Grand,

Pape, Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio,* p. [14].

Evangile : au 18 janvier, p. 19 .

Oraison : « Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux Léon comme ministre de votre salut, accordez-nous, nous vous en prions, que celui que nous avons sur terre comme docteur de vie, nous l'ayons au ciel pour intercesseur. »

Glorieux Pontife qui illustra le siège de saint Pierre par sa sainteté, sa doctrine, son éloquence et la force de son caractère.

Si le style représente l'homme, Léon le Grand devait avoir une majesté extérieure, dont Attila, subit l'influence. Car, dans ses écrits, dans les homélies qu'il faisait au peuple romain, se déploient de magnifiques périodes, puissantes en idées, sûres de doctrine dont l'ampleur devait charmer son auditoire. Tel, du reste, il se présenta à Attila, ce fléau de Dieu. Aquilée venait d'être saccagée par les hordes de ce barbare. Craignant le même sort pour la ville de Rome, redoutant la profanation du tombeau des Apôtres, Léon alla à la rencontre du féroce vainqueur. Il portait en lui, comme on disait autre-

fois, la majesté du peuple romain. Il vit Attila, il lui parla avec tant d'éloquence, que le barbare recula et retourna en Pannonie. Ses soldats lui demandèrent pourquoi il avait cédé au Pape de Rome. Il répondit : Pendant que Léon me parlait je voyais au-dessus de lui, quelqu'un revêtu des habits pontificaux, un glaive à la main, qui me menaçait de mort, si je n'écoutais pas le Pape de Rome.

Sur son tombeau, le chevalier d'Arpin, en un magnifique bas-relief, a représenté cette scène tragique.

Aussi, à la messe, on lit l'évangile qui rappelle la Confession de saint Pierre et le don de la puissance de lier et de délier que lui conféra Notre-Seigneur : Que dit-on de moi, demandait Jésus à ses disciples, pour qui me prend-on ? Pour Elie, pour Jean-Baptiste, pour un prophète. Mais, Pierre, éclairé de Dieu, répondit hardiment : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus à son tour : Toi, tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances de l'enfer ne l'emporteront pas sur elle.

Attila était une de ces puissances de l'enfer. Il arrivait, sûr de la victoire, quand *occurrit ei Leo,* quand le Lion vint à sa rencontre et eut raison de lui. *Leo,* lion, la liturgie ne recule pas devant cette application qui s'adapte merveilleusement à Léon le Grand.

Il fut un vaillant défenseur de la foi et de l'Eglise.

Dans la basilique de Saint-Pierre, on aime à s'agenouiller devant le sarcophage qui contient ses restes vénérables. Quand on l'y transporta, après la reconstruction de la basilique, on ouvrit ce sarcophage et ceux qui étaient présents virent

un instant Léon le Grand, revêtu de ses habits pontificaux.

Ce ne fut qu'une vision rapide, car au contact de l'air, tout tomba en poussière.

Les ennemis de l'Eglise ne manquent pas. S'ils n'ont pas la férocité d'Attila, ils en ont la haine, plus grande peut-être que celle de ce barbare. A saint Léon, nous devons demander de protéger l'Eglise. L'Eglise c'est tout pour nous, car c'est elle qui nous donne Dieu, parce que seule elle le possède. Si l'Eglise disparaissait nous n'aurions plus la possibilité de vivre de Dieu, nous n'aurions plus la Sainte Eucharistie, ni le pardon de nos fautes par la pénitence. Nous serions, comme autrefois les païens, sans Dieu en ce monde.

LXVIII.

13 Avril.

La Bienheureuse Marguerite de Castello,

Vierge, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez voulu que la bienheureuse vierge Marguerite vînt au monde privée de la lumière de ses yeux, afin que, illuminée intérieurement dans son âme, elle vous contemplât vous seul, soyez la lumière de nos yeux qui dissipe pour nous les ténèbres de ce monde et nous conduise à la patrie de l'éternelle clarté. »

Encore une aveugle, celle-ci de naissance, originaire de Città di Castello. Ses parents l'abandonnèrent et la pauvre enfant fut recueillie par de pieuses tertiaires Dominicaines qui prirent soin d'elle. Marguerite se fit tertiaire elle-même et pendant les trente-trois ans qu'elle vécut, elle célébra joyeusement le mystère de la douloureuse Passion du Sauveur. Fidèle à la règle du Tiers-Ordre, elle n'en négligeait aucun point. Elle y ajoutait même les plus austères mortifications. Vie foncièrement dominicaine, qui fit de cette aveugle dénuée de tout ce qui donne les joies humaines, une âme intimement unie au Christ. Son souvenir rayonne encore sur la ville qu'elle habita.

Dernièrement, on faisait, en 1920, le centenaire

de sa mort, et la foule se pressait auprès du tombeau de l'aveugle, morte il y a 600 ans.

Seigneur, soyez la lumière de nos yeux ! que nous sommes donc aveugles nous-mêmes ! Nous nous laissons prendre aux miroitements des choses de la terre, à leurs illusions et nous ne voyons pas que la vraie vie n'est pas là. Nous ne voyons pas que la réalité du bonheur n'est pas sur terre ni de la terre. Pour le voir, pour le comprendre, il faut la lumière du dedans, la lumière de l'Esprit-Saint qui nous fait estimer le monde à sa juste valeur. C'est lui qui nous met au point vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis du monde. Précieuse lumière, sans laquelle on va sur terre, comme l'aveugle qui égare ses pas, perd la route et tombe dans le fossé. Seigneur, soyez la lumière de nos yeux ! Faites-nous voir la vérité de ce que nous sommes et guidez-nous vous-même vers la lumière éternelle. Seigneur, faites-moi voir, disait l'aveugle de Jéricho.

LXIX.

14 Avril.

Le Bienheureux Pierre Conzalez

(Saint Telme),

Confesseur, de notre Ordre.

La Messe.

Introït : « Le Seigneur dit : Mes paroles que j'ai placées dans ta bouche, n'en sortiront pas, et tes offrandes seront agréées sur mon autel. — Seigneur, exaucez ma prière, que mon cri monte jusqu'à vous. »

Oraison : « Dieu, qui faites sentir l'assistance du bienheureux Pierre à ceux qui sont en danger sur la mer, accordez-nous, par son intercession, que la lumière de votre grâce brille sans cesse au milieu des tempêtes de cette vie et nous fasse parvenir au port du salut éternel. »

Pierre Gonzalez, qui porte le nom populaire de saint Telme —le nom de sa mère — est le protecteur des marins. Il ne fut pas toujours un Saint. Dans sa jeunesse, à Palencia, en Espagne, même étant chanoine de la cathédrale dont son oncle était évêque, il ne menait pas une vie exemplaire. Un jour, en la fête de Noël, il s'en allait à cheval, entouré d'amis qui lui ressemblaient, quand son cheval, richement harnaché, fit un faux pas et le jeta dans un bourbier. Tous les témoins

de l'accident se mirent à rire et se moquèrent bruyamment du trop aimable chanoine. Il en fut vexé. Puis, la lumière de l'Esprit-Saint, qui l'attendait à ce bourbier, lui fit comprendre la vanité des joies de ce monde. Ce fut fini. Pierre entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs où sa pénitence le purifia de ses fautes et le transforma. Il devint un apôtre dont la parole entraînait les âmes vers Dieu. Toutes les provinces d'Espagne l'entendirent et furent témoins de ses prodiges. Il fut le directeur, le conseiller du roi Ferdinand, le Saint, dans ses expéditions contre les Maures et l'aida puissamment dans la *Reconquista,* cette revanche victorieuse de l'Espagne catholique.

Son patronage sur les marins vient de ce que, dans sa foi invincible, il établit un pont sur le fleuve Minho, malgré les plus dures difficultés. Il était comme le Maître des eaux. De son vivant même, il apparaissait dans la tempête aux marins qui l'invoquaient, comme une flamme ardente et les conduisait au port. Aussi le représente-t-on un cierge à la main. Il est pour les marins saint Telme, le Saint du feu, le Saint de la lumière, mais ce qui est très curieux, pour les marins de mers espagnoles. Là surtout, saint Telme montre sa puissance. Il demeure un Protecteur national.

Saint Telme mourut à Tuy, en Galicie.

Epître de saint Paul aux Thessaloniciens, I, c. 2 :

« Frères, confiant en notre Dieu nous avons annoncé l'Evangile avec beaucoup de sollicitude. Notre enseignement n'avait pour objet ni l'erreur, ni l'impureté ; nous ne vous l'avons pas donné par ruse, mais en toute simplicité comme nous l'avons reçu de Dieu lui-même. Nous ne parlons pas pour plaire aux hommes mais à Dieu, qui connaît à fond notre cœur. Nous ne vous avons jamais

dit des paroles de flatterie, vous le savez ; nous n'avons pas montré une conduite intéressée Dieu en est témoin. Nous ne recherchons aucune gloire parmi les hommes, ni chez vous, ni chez les autres. Nous aurions pu en qualité d'apôtres du Christ, nous présenter comme un personnage. Mais nous fûmes au milieu de vous tout petits nous vous avons traités comme une mère traite ses enfants. Anome du même amour, nous étions prêt à vous donner non seulement l'évangile de Dieu, mais notre vie même tellement vous nous étiez devenus chers. »

Graduel : « Seigneur, vous l'avez comblé des bénédictions de la douceur ; vous avez placé sur sa tête une couronne enrichie de pierres précieuses. »

Trait : « Heureux celui qui craint le Seigneur, qui demeure ferme dans ses commandements. — Sa puissance sera grande sur terre : toute bénédiction est pour ceux qui ont le cœur droit. — La gloire et la richesse abondent dans sa maison, sa sainteté demeure éternellement. »

Au Temps Pascal : « Alleluia, alleluia. Le Seigneur l'a aimé et l'a orné de ses dons, il l'a revêtu d'un vêtement glorieux. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 10 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Allez et prêchez, dites : le royaume de Dieu est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Ces pouvoirs vous les recevrez gratuitement, usez-en gratuitement. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures. Ne portez pas de sac en voyage, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton. L'ouvrier gagne sa nourriture. »

Dans l'épître et dans l'évangile,nous avons le tableau idéal de l'Apôtre, semblable au Christ.

réalisé par Pierre Gonzalez. Il faut prêcher l'évangile de Dieu, en toute vérité, en toute simplicité, sans le défigurer, sans l'amoindrir pour plaire aux hommes. Ce n'est pas notre parole à nous mais la parole de Dieu que nous disons. Disons-la comme Dieu la dit lui-même. Qu'on ne sente en nous aucune vaine gloire, aucun intérêt humain, le profit de l'argent surtout.

Vous avez tout reçu gratuitement, dit le Maître, donnez gratuitement, n'ayez crainte ! Si vous êtes vraiment pauvres, détachés, si l'on sent en vous une âme d'apôtre, vous n'aurez besoin ni d'argent, ni de provisions, ni de bâton, on vous donnera de bon cœur, largement, car l'ouvrier, le bon ouvrier mérite son salaire. Au-dessus de tout, le souci des âmes ; l'autre, Dieu s'en charge, et il s'en charge d'autant plus qu'on n'y pense pas soi-même.

Offertoire : « Il les a sauvés de leurs détresses; il a changé la tempête en brise agréable et les flots se sont apaisés. Ils se réjouirent de cet apaisement. Il les a conduits au port où ils voulaient arriver. »

Secrète : « Seigneur, soyez-nous propice, afin que ceux que vous restaurez par ces salutaires sacrements, vous les joigniez, par l'intercession du bienheureux Pierre, votre confesseur, à la société des Saints. »

Communion : « Vous dominez la puissance de la mer, vous apaisez la fureur de ses flots. »

Postcommunion : « Seigneur, illuminez nos cœurs par la splendeur de votre grâce, afin que,

instruits par votre parole de salut, soutenus par la prière du bienheureux Pierre, votre confesseur, nous évitions tout ce qui est nuisible et puissions accomplir ce qui est droit. »

Il n'y a pas que les flots de la mer à dominer, il y en a d'autres, plus impétueux, plus violents, qui souvent engloutissent les volontés les meilleures, j'entends la révolte de notre nature mauvaise contre la loi de Dieu. Notre âme ressemble souvent à une mer furieuse et nous avons peine à trouver le port, car nous ne voyons plus le phare directeur, la lumière de la foi. A saint Telme, demandons l'énergie qui dompte le mal, le feu qui consume en nous ce qu'il y a de mauvais, la lumière qui nous éclaire malgré toutes les tempêtes. Ces sauvetages d'âme sont plus beaux que les sauvetages de la mer.

LXX.

17 Avril.

La Bienheureuse Claire Gambacorti,

Veuve, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Accordez-nous, Dieu plein de miséricorde, l'esprit d'oraison et de pénitence afin que, suivant les traces de la bienheureuse Claire, nous méritions d'obtenir la couronne qu'elle a gagnée elle-même. »

Claire Gambacorti nous conduit à Pise, au milieu des conflits sans cesse renaissants qui agitaient ce peuple, aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Elle appartenait à une des plus nobles familles, qui tantôt à l'honneur, gouvernait la ville et la république ; tantôt renversée par l'émeute populaire retombait dans l'oubli.

Claire vit, dès son enfance, tout ce néant des agitations politiques et, dédaigneuse de la richesse et de la puissance, elle voulut se donner à Dieu seul. Sa famille s'y opposa. Mariée à un jeune Pisan, puis redevenue libre après trois ans, par la mort de son mari, Claire s'enfuit chez des religieuses. Mais son père, ses frères, toute la clientèle familiale assiégèrent le monastère, l'enlevèrent de force et la ramenèrent dans leur palais, où elle eut à subir les plus dures vexations. A force de prières, sa mère, émue de ses souffrances, obtint qu'elle pût entrer au monastère

des Dominicaines de Sainte-Croix. Claire n'y trouvant pas la vie régulière parfaite, supplia son père de lui bâtir un autre monastère où elle se retira avec quelques compagnes.

Pauvre jusqu'au dénuement, humble et douce, elle y vécut dans la contemplation et la pénitence. Son père, ses deux frères, furent tués par une faction adverse, sa famille ruinée. Claire supporta ces rudes épreuves avec un courage héroïque, et reçut même dans son monastère la veuve du meurtrier des siens avec ses deux filles. Elle mourut le 17 avril 1419.

Esprit d'oraison, esprit de pénitence, esprit de pardon, telle fut Claire Gambacorti. Son cœur se montra large comme celui de Dieu, parce qu'elle avait compris son infinie bonté. Elle pouvait dire en toute sincérité : Père, pardonnez nos offenses, comme nous pardonnons ! Mais, pour avoir cette largeur de cœur, il faut être détaché de tout intérêt humain et ne plus voir que Dieu. C'est le fruit de l'oraison, qui nous permet de comprendre mieux ce qu'est Dieu et ce que nous sommes.

LXXI.

20 Avril.

Sainte Agnès de Montepulciano,

Vierge, de notre Ordre.

Messe.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse vierge Agnès, dont la solennité réjouit les anges et les fait louer ensemble le Fils de Dieu, alleluia, alleluia. — Mon cœur dit une parole aimable : au Roi je consacre toutes mes œuvres. »

Oraison : « Dieu, qui avez souvent baigné d'une céleste rosée la bienheureuse Agnès, votre vierge, et qui avez orné de fleurs subitement épanouies les lieux où elle priait, accordez-nous avec bonté, par son intercession, de recevoir toujours la rosée de votre bénédiction, afin de mériter de recueillir les fruits de l'éternité. »

Agnès se réjouit en Dieu, et nous, avec les anges, nous nous réjouissons de célébrer sa mémoire. Mémoire pleine de fraîcheur, mémoire fleurie, car Agnès est une de ces âmes privilégiées que Dieu garde pour lui seul. Il ne permet pas au mal de les effleurer. Ames pures, âmes vierges, elles demeurent les lis parfumés du jardin du Maître très aimant.

Telle fut Agnès, toute sa vie, sur cette colline de Montepulciano, où elle fonda son monastère de Tertiaires régulières. Il est placé comme le Couvent de Flavigny, sur un promontoire qui donne à pic au-dessus de la plaine. La ressemblance est frappante.

Agnès vécut dans ce monastère dont elle fut supérieure, dès l'âge de quinze ans, par ordre du Pape, avec la plus austère pénitence. Mais Dieu la comblait de ses tendresses. Et quand Dieu se fait tendre avec les âmes, toute sa jubilation passe en elles. Pendant qu'Agnès priait, une rosée la couvrait de ses gouttes resplendissantes. Autour d'elle les fleurs naissaient et leur parfum l'enveloppait de joie.

Aux yeux du monde que fit-elle ? Rien. Mais aux yeux de Dieu, son œuvre de rédemption fut immense. Et c'est Dieu l'unique Juge du bon travail de ses serviteurs. Nous admirons, et justement, l'activité merveilleuse de sainte Catherine de Sienne, son dévouement inlassable au service de l'Eglise, et nous serions tentés de penser et de dire que la vie la plus féconde pour l'Eglise et la plus glorieuse pour Dieu fut, non pas celle d'Agnès, mais bien celle de Catherine. Devant Dieu, le Juge suprême de l'amour, ces deux vies sont égales en amour, et la preuve, c'est qu'un jour, devant le tombeau d'Agnès, Catherine apprit par la révélation du Saint-Esprit, qu'elle aurait dans le ciel une gloire pareille à celle d'Agnès. Aurions-nous jugé ainsi ?

Agnès mourut en 1317. Son corps est demeuré dans le monastère où elle se sanctifia. Mais ses filles, depuis longtemps, n'y sont plus. Et quand on veut vénérer ses restes précieux, on se trouve au milieu d'étrangers. Cependant, pour le

peuple de Montepulciano, Agnès est toujours la *Santa,* la Sainte.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 10 et 11 :

« Frères, que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Ce n'est pas, en effet, celui qui se loue soi-même qui est estimé, mais celui que le Seigneur loue. Ah ! si vous consentiez à me laisser déraisonner un peu ! Mais de fait vous me supportez. J'éprouve à votre égard la jalousie de Dieu. Car je vous ai fiancés à un seul homme comme une vierge pure au Christ. »

Ce texte se rapporte à tout ce que saint Paul raconte de lui-même aux Corinthiens. Ne pensez pas, leur dit-il, que je me loue pour le plaisir de me louer. Aucune louange n'est bonne que celle de Dieu. Mais, laissez-moi parler quand même comme ceux qui déraisonnent en se louant eux-mêmes. Je le fais pour votre bien. Je suis jaloux de vous donner à Dieu. Je vous ai présentés au Christ, je vous ai fiancés à lui, unis à lui comme une vierge pure. Restez sans tache. J'ai le plus vif désir que vous gardiez au Christ la plus parfaite fidélité.

« *Alleluia, alleluia,* ô bienheureuse Agnès, unie à l'Agneau, votre époux, vous l'avez suivi et vous avez reçu la palme. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« En ce temps-là, Jésus dit au peuple cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme sème dans son champ. C'est la graine la plus petite parmi les semences, mais quand elle se développe, elle devient la plus élevée entre les légumes, comme un arbre, et sur ses branches les oiseaux viennent se reposer.

Il leur dit encore une autre parabole. Le royaume de Dieu est semblable à la levure qu'une femme met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout soit levé. Jésus disait toutes ces choses au peuple en paraboles et il ne leur parlait pas sans paraboles, afin que s'accomplît ce que le Prophète avait dit : Je parlerai en paraboles et je révélerai les choses cachées depuis la création du monde. »

Ce grain de sénevé nous donne le sens parfait de la vie d'Agnès.

Le grain de sénevé, dans la parabole, c'est Jésus lui-même. Jésus, Fils de Dieu, ayant pris chair, s'étant abaissé au plus bas, pauvre à Bethléem, plus que pauvre ; pauvre en Egypte où il s'enfuit comme s'il avait peur d'un Hérode ; pauvre à Nazareth, où il vit comme un simple ouvrier, gagnant son pain par son travail ; pauvre même pendant ses trois ans de vie publique, puisqu'il n'avait pas où reposer sa tête dans une maison à lui. Il s'en va ainsi, et les miracles mêmes qu'il opère, sont imputés à la puissance du démon. Il s'entoure de gens pauvres comme lui, sans prestige, sans instruction, dont on se moque. Il vit avec les pêcheurs, ceux que l'on méprise. Jésus n'est rien pendant sa vie et quand il meurt, il est moins que rien : un condamné, qui a subi tous les outrages, toutes les tortures et agonise, cloué comme une bête malfaisante sur un gibet.

C'est le grain de sénevé, le plus petit de tous les grains. On ne peut pas trouver plus petit.

Et de plus, il envoie pour propager ses idées, pour établir la religion nouvelle, des hommes ignorants et ignorés, sans prestige aucun, des Juifs, que l'on méprisait. Voilà ses prédicateurs. Et que prêchent-ils ? Ils prêchent en face de la

majesté du peuple romain, de sa puissance, de ses institutions et de ses dieux, qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'en ce Dieu unique il y a trois Personnes. Ils prêchent que le Fils de Dieu, la seconde Personne de cette Trinité, s'est fait homme comme nous, qu'il a vécu dans la pauvreté, qu'il est mort sur une croix, qu'il est ressuscité, qu'il est remonté au ciel et que par lui seul toute créature peut arriver à posséder Dieu. Et ils prêchent que, à son exemple, il faut mépriser les choses de la terre, combattre ses passions, s'aimer les uns les autres. Les fous ! c'est saint Paul qui le dit, les fous ! voilà le grain de sénevé jeté dans la boue de l'Empire romain... Et ce grain de sénevé a germé, il s'est développé, il a étouffé tous les dieux romains, il est devenu le grand arbre qu'est l'Eglise catholique.

Eh bien ! la vie de sainte Agnès est, à sa manière et en proportion de sa personne, un grain de sénevé. Elle a aimé Dieu, elle l'a prié, elle l'a servi et ce qu'elle a fait ainsi à l'ombre de son monastère, sans bruit, sans éclat, a, vis-à-vis de Dieu, la même valeur que l'activité prodigieuse et l'amour extatique d'une Catherine de Sienne.

Force inouïe du grain de sénevé, vivifié par la force même de Dieu. Il faut l'être ce grain de sénevé pour faire l'œuvre de Dieu.

Offertoire : « La grâce est répandue sur vos lèvres, car Dieu vous a bénie pour l'éternité, pour les siècles des siècles. »

Secrète : « Seigneur, soyez apaisé par ces offrandes, et, de même que vous avez décoré la bienheureuse vierge Agnès de l'étendard de la Sainte Croix, faites que, par ses mérites, nous

participions à l'holocauste que vous avez offert sur l'autel de la croix. »

Ce texte fait allusion à un fait de la vie de sainte Agnès. Un jour, la Sainte Vierge lui apparut portant sur ses bras l'Enfant Jésus. Une petite croix pendait au cou du divin Enfant. Agnès la détacha et la conserva comme un trésor.

Communion : « La grâce est répandue sur vos lèvres, car Dieu vous a bénies pour l'éternité. »

Postcommunion : « Seigneur, sanctifiés par l'offrande de votre Corps très saint et de votre Sang, accordez-nous que le cours de cette vie étant joyeusement terminé, nous méritions de posséder, par l'intercession de la bienheureuse Agnès, cette vierge si agréable à vos yeux, les joies éternelles. »

LXXII.

21 Avril.

Saint Anselme,

Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio,* p. [14].

Oraison: « Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux Anselme comme ministre du salut éternel, faites, nous vous en prions, que nous ayons pour intercesseur dans le ciel celui qui fut pour nous sur la terre un docteur de vie. »

Docteur de vie, Anselme le fut et le demeure par ses exemples et sa doctrine. Moine austère, archevêque, intrépide défenseur des droits de l'Eglise, au péril même de sa vie, contre les usurpations du roi d'Angleterre, Anselme offre à tous les regards une âme qui vit de Dieu. Il a compris l'inanité de la vie purement humaine et la grandeur de la vie surnaturelle, celle qui vient de Dieu par la grâce et conduit à Dieu pour l'éternité. Aussi sa doctrine est basée sur l'Etre divin, source, principe et fin de tout être créé. Qui a ce sens de Dieu est dans la vérité absolue. Mais il ne suffit pas de le posséder intellectuellement. Nos belles considérations sur l'Etre de Dieu seraient vaines si, le connaissant à la double lumière de la raison et de la foi, nous laissions notre volonté aimer et désirer ce qui est contre Dieu. Quand l'esprit est en haut, en haut doit être le cœur, sinon il y a discordance

dans l'âme. Le cœur doit suivre l'intelligence et monter aussi haut qu'elle. Montée douloureuse souvent, comme la montée du Calvaire, car nous sentons en notre chair une autre loi, la loi de descente, cet appel d'en bas qui nous harcèle de ses cris. Mais, douloureuse ou non, il faut monter quand même. La joie sera grande au sommet, lorsque, même après des chutes nombreuses, nous arriverons purifiés, essoufflés dans les bras de Dieu. Le repos y sera bon, qui durera toujours.

Anselme connut l'épuisement de la montée du Calvaire. Malgré tout, il monta, répandant sur sa route la lumière de sa doctrine. Et aujourd'hui encore, il est pour l'Eglise un Docteur de vie.

LXXIII.

22 Avril.

Le Bienheureux Barthélemy Cerveri,

Martyr, de notre Ordre.

Messe : *Au Temps Pascal : Protexisti,* p. [31].

APrès la Trinité : Laetabitur p. [1].

Oraison : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Barthélemy un insigne défenseur de la foi et l'avez glorifié par la couronne du martyre, accordez-nous par ses mérites et son intercession de porter constamment notre croix, afin que nous puissions participer avec lui à votre gloire. »

Encore un défenseur héroïque de la foi au XV^e^ siècle.

Barthélemy naquit de noble famille, à Savigliano, au diocèse de Turin.

Jeune, il comprit le néant des choses de la terre et leur dit adieu. Religieux austère, instruit, selon le véritable esprit de l'Ordre de Saint-Dominique, il devint un des premiers Maîtres en doctrine dans sa province. Il enseigna avec éclat à l'Université de Turin dont il fit partie. On lui confia la charge redoutable d'Inquisiteur dans le Piémont et la Ligurie. Ne l'ayant pas sollicitée, il l'accepta par obéissance et la remplit avec courage. Dieu lui révéla qu'il la terminerait par le martyre. En effet, des hérétiques se postèrent un

jour sur une route où Barthélemy devait passer et le tuèrent.

Aucune résistance de sa part, mais une joie profonde de s'offrir à Dieu comme victime pour le salut des âmes.

C'est comprendre à fond le sens de la Rédemption, le sens du sacrifice de la messe que chaque jour le prêtre offre sur l'autel. Tout chrétien, à plus forte raison, tout prêtre, doit s'incorporer tellement à Notre-Seigneur qu'il sente en lui-même le désir sincère de coopérer par sa propre souffrance, souffrance physique ou souffrance morale au salut des âmes. Puisque le Fils de Dieu est descendu du ciel et a voulu souffrir et mourir pour nous donner le ciel, il est juste que, de notre côté, nous fassions quelque effort pour y arriver. Ce n'est pas à Dieu de tout donner, nous pouvons bien donner un peu nous-mêmes. En fin de compte, c'est nous qui sommes les bénéficiaires de la Rédemption. Recevoir sans rien donner ne serait ni juste, ni honorable, ni surtout aimable.

LXXIV.

23 Avril.

Saint Georges,

Martyr.

Messe : *Protexisti,* p. [31].

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par les mérites et l'intercession du bienheureux Georges, votre martyr, accordez-nous avec bonté que les bienfaits que nous vous demandons par son entremise, nous les obtenions par le don de votre grâce. »

Georges, martyr en Cappadoce, est devenu, par la dévotion populaire, comme l'idéal du soldat chrétien, un chevalier du Christ. De sa vie nous ne savons rien si ce n'est qu'il était soldat et que, pour rester fidèle à sa foi, il mourut. C'était au temps de l'empereur Dioclétien, temps où tout chrétien pouvait être obligé de confesser sa foi.

Dieu ne nous demande pas toujours cet acte héroïque. Mais ce qu'il exige de chaque baptisé, c'est de vivre conformément à la foi de son baptême. Et c'est encore confesser sa foi que d'en remplir avec fermeté les obligations. Aussi l'Eglise ne craint pas d'appeler *Confesseur,* celui qui, sans donner son sang par une mort violente, rend à Dieu le témoignage de sa foi par une vie sainte, pleine de bonnes œuvres. Ce titre-là nous devons tous le mériter. Et ne croyons pas que

ce soit chose tellement facile. Il n'y a pas que le bourreau qui puisse nous ôter la vie.

Lui, il n'interrompt que la vie humaine, tandis que nous portons en nous-mêmes des ennemis qui peuvent nous ôter la vie divine et rendre inutile pour nous la mort du Sauveur. Soyons donc prêts pour la lutte, soyons courageux dans la résistance et, comme les martyrs, disons résolument à qui en veut à la vie de Dieu en nous : Non ! Dieu avant tout.

On vénère à Rome, dans une vieille petite église, près du Palatin, la tête de saint Georges. L'église est consacrée à sa mémoire, *San Giorgio in velabro*.

LXXV.

24 Avril.

La Sainte Couronne d'Epines.

La Messe.

Ce n'est pas une fête de la Passion, qui solennise l'humiliation du Sauveur, assis sur un escabeau, vêtu d'un lambeau de pourpre, coiffé d'une touffe d'épines, un roseau à la main, en guisse de sceptre, et que des soldats romains frappent durement. Scène sauvage que le Fils de Dieu voulut subir pour l'expiation de notre orgueil.

Ainsi comprise, la fête de la Sainte Couronne aurait sa place au Temps de la Passion, tandis que dans le Temps Pascal, hors duquel elle ne doit jamais être célébrée, elle est une solennité en l'honneur de la Sainte Couronne elle-même, de la relique précieuse que saint Louis rapporta en France. Et c'est pourquoi cette fête est joyeuse. Il fallut bien cependant, pour rappeler l'origine de la Sainte Couronne, avoir recours aux textes évangéliques qui racontent le fait atroce de la Passion. Mais la joie domine.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête en l'honneur de la Couronne du Seigneur, dont la solennité réjouit les Anges et leur fait louer ensemble le Fils de Dieu, alleluia, alleluia, alleluia. — Toutes les nations, battez des mains, chantez des hymnes de joie à Dieu. »

On devine à ces accents d'allégresse la joie du bon roi Louis, quand les chrétiens de Palestine lui donnèrent, en reconnaissance de ses bienfaits, la précieuse Couronne. Sa joie, il la traduisit à Paris, par la construction de la Sainte Chapelle, cette châsse merveilleuse dans laquelle il déposa son trésor. Et avec le bon roi Louis nous chantons à Dieu notre joie.

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que nous qui, en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vénérons sur terre sa Couronne d'épines, nous méritions de recevoir de ses mains, dans le ciel, une couronne de gloire et d'honneur. »

Le Seigneur Jésus a suivi la voie d'humiliation et de souffrance pour entrer dans la gloire. Sa voie doit être la nôtre. Toutes ces épines qui lui servirent de couronne dérisoire et cruelle, ce sont nos vanités de tous les jours, notre orgueil non seulement devant ceux qui nous entourent, mais devant Dieu lui-même.

Se croire plus que les autres et en tirer gloire, c'est vanité et sottise, mais se redresser devant Dieu, contre Dieu, est criminel. Et c'est pour nous remettre à notre place de créature que le Christ a voulu subir cette humiliation. Lui, le Roi des rois, il a voulu être un roi ridicule, un jouet misérable pour ces soldats qui le tournaient en dérision. Et il a voulu que tout le monde le vît, le contemplât en cette posture humiliante. Pilate le présente à la foule, son lambeau de pourpre sur les épaules, le roseau dans ses pauvres mains, la couronne d'épines ensanglantée sur sa tête : Voilà l'Homme, dit le Romain.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, c. 3, 4 :

« Le lit de Salomon est entouré de soixante braves, les plus vaillants d'Israël. Tous portent l'épée et sont très habiles à la guerre. Chacun d'eux a l'épée au côté et se tient en garde dans la crainte des surprises de la nuit.

Le roi Salomon s'est fait une litière en bois du Liban. Les colonnes sont en argent, le dossier en or, le siège couvert de pourpre. Pour se rendre aimable aux filles de Jérusalem il a enrichi l'ensemble de pierres précieuses. Filles de Sion, sortez donc et contemplez le roi Salomon avec le diadème que sa mère lui a mis sur la tête, le jour de son mariage, jour de joie pour son cœur. Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! Tes yeux sont comme ceux de la colombe sans parler de ta beauté intérieure. Viens du Liban, mon épouse, viens du Liban, viens, tu seras couronnée. »

Salomon et Jésus ! Salomon, dans son opulente majesté, Jésus dans sa honte affreuse. Et cependant ils se rejoignent. Salomon sur ce trône magnifique représente Jésus humilié d'abord, puis couronné de gloire. Et devant l'humiliation de Jésus, humiliation d'amour, riche de gloire pour l'éternité, qu'est le décor précieux de la litière de Salomon ! Elle est vanité comme toutes les richesses de la terre, tellement vanité que personne ne saurait dire ce qu'elle est devenue. Le diadème de Bethsabée a disparu, la couronne d'épines de Jésus demeure l'objet de notre vénération. Le diadème de Salomon était un symbole humain, la couronne d'épines est un instrument de vie morale divine.

Quand le peuple voyait Salomon dans la magnificence de sa cour, il criait : Vive le Roi ! Et la vie de Salomon passa comme toutes les vies humaines ; quand Jésus apparut au balcon de Pilate, dans le ridicule attirail de son humiliation, le peuple cria : Qu'il soit crucifié ! Et la mort de

Jésus est devenue la source unique du salut du monde.

La couronne d'épines fut vraiment pour Jésus le diadème de gloire posé sur sa tête, le jour où son Cœur ressentit la plus grande joie, la joie de mourir pour les hommes : *In die laetitiae Cordis ejus.*

Alleluia, alleluia : « Nous vénérons aujourd'hui le diadème d'épines dont les blessures confèrent la couronne de gloire. »

Evangile selon saint Jean, c. 19 :

« En ce temps-là, Pilate s'empara de Jésus et le fit flageller. Et les soldats entrelaçant une couronne d'épines la lui mirent sur la tête ; et ils le revêtirent d'un vêtement de pourpre. Et s'approchant de lui ils disaient: Salut, roi des Juifs. Et ils lui donnaient des soufflets. Pilate sortit donc de nouveau au dehors, et il leur dit : Je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif d'accusation. Jésus sortit donc, il portait la couronne d'épines et le vêtement de pourpre. »

Ainsi la foule le contempla à son aise ; ainsi nous le contemplons, nous voyons le Fils de Dieu fait homme en cet état lamentable. Pour qui ? Pour nous, Regardons-le bien et comprenons l'amour infini de celui qui a voulu, par cette leçon effroyable, nous rappeler à la vérité de notre misère de créature. Devant lui, qui oserait se redresser ?

Offertoire : « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur. Vous l'avez établi au-dessus de toutes les œuvres de vos mains, Seigneur, alleluia. »

Oui, alleluia ! car Jésus l'a bien mérité. A sa

suite, tâchons de le mériter également. Mais il faut le suivre, il faut lui ressembler. Que l'orgueil soit tué en nous, dans ses racines les plus profondes, alors nous aurons la plénitude de vérité devant Dieu, la plénitude de conformité à Jésus couronné d'épines.

Secrète : « Roi tout-puissant, donnez plus de vaillance à vos soldats, afin que ceux, que la couronne de votre Fils unique réjouit dans ce stade de la vie mortelle, reçoivent, la course du combat terminée, la palme de l'immortalité. »

Ceux qui courent dans le stade, dit saint Paul, ne courent pas au hasard, mais ils courent pour atteindre le but et recevoir la couronne. C'est la vie chrétienne. Soldats de Dieu, nous sommes dans le stade, nous participons à la grande course, la course qui conduit à l'éternité bienheureuse. Ne nous lassons pas, ne fléchissons pas, mais coureurs intrépides, allons vaillamment jusqu'au bout de notre foi, dussions-nous en mourir.

Communion : « Seigneur, vous avez placé sur sa tête une couronne enrichie de pierres précieuses, alleluia. »

Postcommunion : « Nous vous demandons, suppliants, Dieu tout-puissant, que ces Sacrements que nous avons reçus, soient pour nous une force, par la vertu de la très Sainte Couronne de votre Fils, dont nous célébrons la solennité. »

LXXVI.

25 Avril.

Saint Marc,

Evangéliste.

Messe : *Protexisti*, p. [31].

Oraison : « Dieu qui avez glorifié le bienheureux Marc, votre évangéliste, par la grâce de la prédication évangélique, nous vous demandons de profiter toujours de son enseignement et d'être protégés par sa prière. »

Marc, « l'interprète de Pierre » c'est son titre apostolique dans l'Eglise. Quel est-il au juste, on ne le sait pas. Mais ce que l'on sait, c'est qu'il accompagna Pierre à Rome et que, à la demande des premiers disciples de l'Apôtre, Chef de l'Eglise, il écrivit ce que Pierre disait. Son évangile est donc l'évangile de Pierre. Quand nous le lisons, c'est Pierre que nous entendons. Nous assistons à ses entretiens à Rome avec les fidèles, avides d'entendre raconter la vie, la doctrine, les miracles de bonté, les souffrances de Jésus. Et Marc a tout dit. Il a insisté sur le reniement de Pierre. On sent que c'est Pierre qui raconte, qui veut que l'on sache et sa faute et ses larmes. Ses larmes ! On les voit couler sur sa figure vénérable, au récit de Marc.

Lecture du Prophète Ezéchiel, c. 1 :

« L'apparence des quatre animaux était celle-ci : Il y avait une figure d'homme et de lion à droite, une figure

de bœuf à gauche et une figure d'aigle au-dessus de leurs têtes. Leurs ailes s'étendaient au-dessus. Deux de ces ailes se rejoignaient et deux couvraient leurs corps. Chacun d'eux marchait devant soi. Ils allaient où le souffle de l'Esprit les poussait et ne revenaient jamais en arrière. Et les animaux paraissaient, à les voir, comme des charbons ardents, comme des lampes allumées. On voyait courir au milieu des animaux, des flammes de feu, des éclairs qui sortaient du feu. Et les animaux allaient et revenaient comme des éclairs fulgurants. »

On applique aux quatre Evangélistes cette vision d'Ezéchiel. A saint Marc revient le lion, comme à saint Matthieu, l'homme, à saint Luc, le bœuf, et à saint Jean, l'aigle. Quiconque a vu Venise ne peut oublier le lion de saint Marc. C'est lui, qui vous accueille sur la place célèbre que ferment d'un côté le palais des Doges et la basilique de Saint-Marc, noble entre toutes, par sa magnificence.

Ce qui domine dans cette vision d'Ezéchiel, c'est la lumière et le feu, les éclairs fulgurants qui illuminent la marche des quatre animaux symboliques. Et c'est bien la lumière et le feu que Marc a répandu sur le monde, en écrivant son Evangile. Il a fait connaître celui qui a dit : Je suis la lumière du monde et celui qui a apporté le feu de la charité. Par ses récits, nous vivons de cette lumière et de cette charité ; nous connaissons le Fils de Dieu fait homme, Jésus, notre Sauveur.

Alleluia, alleluia : « Moi, qui suis le Premier, je dirai à Sion : Me voici et je donnerai à Jérusalem un évangéliste. »

C'est Dieu qui parle à Isaïe, qui annonce sa présence à Jérusalem et lui promet quelqu'un qui lui fera connaître la bonne nouvelle.

Evangile : Designavit, p. [19].

Offertoire : « Nous fûmes remplis dès le matin par votre miséricorde, et nous avons été dans la joie et nous en avons joui délicieusement. »

Qui donc eut cette joie de la miséricorde de Dieu, dès le matin, c'est-à-dire, à la première heure ? Qui donc a joui le premier de la présence de Jésus, en a savouré toute la douceur ? Cette joie fut celle des Apôtres et des disciples, celle de Marc, qui connurent le Maître, qui vécurent avec lui, qui entendirent sa parole, qui furent témoins de sa bonté. Cette joie les posséda jusqu'à leur mort. Partout où qu'ils furent après leur dispersion, les Apôtres, les disciples de Jésus, gardèrent le souvenir présent, actuel de leur Maître. Jamais cette présence ne les quitta. Nous, nous sommes de la joie du soir. Le Maître, nous ne l'avons pas connu, et cependant, nous le possédons aussi dans l'Eucharistie, voilé sans doute comme la lumière du crépuscule, mais réellement. Et si nous le voulons, jamais non plus nous ne perdrons sa présence intime en nous, dans notre âme où quelquefois, il soulève lui-même le voile, laisse passer un rayon de sa gloire. Nos ténèbres en sont illuminées pour longtemps.

Secrète : « Seigneur, en vous offrant nos présents pour la solennité du bienheureux Marc, votre évangéliste, nous vous demandons, que l'intercession de celui que la prédication évangéique a rendu glorieux, nous fasse agréables à vos yeux par nos paroles et nos œuvres. »

Communion : « Je suis la vraie vigne et vous

les rameaux. Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruits, alleluia. »

Postcommunion : « Nourris de l'aliment spirituel, nous vous demandons, Seigneur, que, par l'intercession du bienheureux évangéliste Marc, ce que nous prenons dans le mystère, nous le possédions un jour dans la pleine vérité. »

Ce que nous prenons dans le mystère eucharistique, c'est Jésus lui-même, mais Jésus voilé à nos yeux, Jésus adoré, ainsi servi dans la foi en sa présence. Un jour, le voile disparaîtra, l'ombre de la foi s'évanouira et nous posséderons en pleine vérité, en pleine lumière, celui que nous prenons sur terre sans le voir, dans le mystère. Mais, pour cela, il faut être uni à Jésus comme le sarment au cep de vigne, afin que la sève divine se répande en nos âmes et fasse que nous soyons un avec Jésus, lui en nous et nous en lui. Cette union se fait dans le mystère de la foi sur terre, mais elle aura sa perfection dans la pleine vérité du ciel. Ce ne seront pas deux unions différentes, mais ce sera l'épanouissement total, parfait de l'union de la terre. Et l'intimité de l'union du ciel sera proportionnée juste à notre union de la terre.

LXXVII.

26 Avril.

Les Bienheureux Dominique et Grégoire,

Confesseurs, de notre Ordre.

Messe : *Justus ut palma*, p. [16].

Oraison : « Dieu, dont la miséricorde n'a pas de borne, nous vous prions humblement, par l'intercession de vos confesseurs les bienheureux Dominique et Grégoire, de nous délivrer du poids de nos péchés, afin que nous obtenions la gloire qu'ils possèdent eux-mêmes. »

Ces deux Bienheureux vivaient à la fin du XIII[e] siècle, dans la Province d'Espagne. Il leur arriva, au cours de leurs prédications, une singulière aventure. Ils se trouvaient en chemin, à pied, selon la règle, lorsqu'un orage formidable éclata. Pour se mettre à l'abri, ils se refugièrent sous une roche. La foudre tomba dessus, et les deux Bienheureux furent écrasés sous les pierres. Des signes merveilleux avertirent les habitants d'alentour, qui déblayèrent les décombres et trouvèrent les deux corps. Dieu, que Dominique et Grégoire servaient de tout leur cœur, manifesta leur sainteté par des prodiges. Il lui plaît de prendre ses Saints comme il veut. Jourdain de Saxe se noie dans une tempête, Dominique et Grégoire sont ensevelis par un coup de foudre. Le tout est d'être prêt. Le Maître ne nous a pas ménagé ses avertissements. Il nous répète à sa-

tiété dans l'Evangile : Soyez prêts ! Le Fils de l'homme viendra comme un voleur. Et, de fait, que de fois il vient sans qu'on l'attende.

Ceux-ci furent ensevelis sous les éboulis d'une roche par un coup de foudre, d'autres périssent par des accidents imprévus. L'accident nous guette partout. Et l'accident c'est le voleur, ministre inconscient de la volonté de Dieu. On ne voit que lui, au dehors, et l'on oublie qu'en réalité, dans le gouvernement de la Providence, il n'y a pas d'accident. C'est l'instant décrété par elle de cette manière fortuite à nos yeux, pas aux yeux de Dieu. Et même sans cet imprévu, la mort subite, ou la mort longuement préparée arrive quand nous y pensons le moins. Soyons prêts, toujours prêts, car le Seigneur est à la porte : un pas de plus et nous sommes avec lui. Il nous tend la main amicalement, quand il lui plaît, prenons-la avec joie. C'est la main de notre meilleur ami.

LXXVIII.

28 Avril.

Le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18]., avec *l'évangile : Designavit,* p. [19].

Oraison : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Louis-Marie, votre confesseur, un prédicateur illustre du mystère de la croix et du très saint Rosaire, et qui, par lui, avez donné une nouvelle famille à votre Eglise, accordez-nous, par ses mérites et son intercession, d'arriver à la récompense de la vie éternelle par la vie, la mort et la résurrection de votre Fils unique. »

Apôtre fameux de la Bretagne surtout, le bienheureux Louis-Marie s'affilia par le Tiers Ordre à la famille dominicaine. Il prit à saint Dominique son mode apostolique de prédication et dans les innombrables missions qu'il prêchait, il se servait avec le plus grand succès de la dévotion du saint Rosaire, pour expliquer au peuple les mystères de la foi. Prédication simple, mouvementée, solide de doctrine, ardente de piété qui secouait les âmes et les entraînait vers Dieu. A l'époque, les Jansénistes rétrécissaient le Cœur de Dieu, Louis-Marie, lui, l'élargit sans fin. Il montre au peuple la croix, source de tous les pardons ; il leur montre le Rosaire, appui iné-

branlable de toute espérance. Il est, par sa vie, par sa parole, comme l'antithèse des Jansénistes. Ceux-ci ferment le ciel, Louis-Marie l'ouvre à deux battants. Et c'est lui qui a le sens vrai de Dieu. La Congrégation qu'il fonda, a pour but de continuer cette œuvre apostolique d'amour.

Avec la croix qui nous donne le Sang du Sauveur pour gage de salut ; avec le Rosaire, qui nous assure de la protection maternelle de la Sainte Vierge, qu'avons-nous à redouter ? Dieu nous tend les bras, il les étend à l'infini. Qu'ils se referment sur nous ! Notre confiance doit demeurer inébranlable comme l'amour de Dieu. Son Cœur à lui n'a pas l'étroitesse du nôtre. La preuve en est que, aussi misérables soyons-nous, nous n'avons qu'à lui demander pardon pour obtenir sa miséricorde. Dieu nous aime, il nous aime en Dieu, sans mesure, et non pas en Janséniste. C'est l'éternel honneur du bienheureux Grignon de Montfort de l'avoir crié à tout venant.

LXXIX.

29 Avril.

Saint Pierre de Vérone,

Martyr, de notre Ordre.

La Messe.

Introït : « Dieu, vous m'avez sauvé de l'assemblée des méchants, alleluia ; de la foule de ceux qui commettent l'iniquité, alleluia, alleluia. — Dieu, exaucez la prière que je vous adresse, sauvez mon âme de la terreur de l'ennemi. »

Pierre de Vérone, naquit en cette ville, l'an 1203, d'une famille hérétique.

Sous le nom de Vaudois, Patarins, Cathares, de nombreux hérétiques s'étaient séparés de l'Eglise et infestaient de leurs doctrines perverses, aussi immorales que fausses, la Haute-Italie. Cependant il faut croire qu'au foyer familial de Pierre, il y avait une influence catholique importante et active, car il fut baptisé et instruit dans la doctrine catholique. Aussi l'Introït est-il bien choisi pour ce futur martyr de la foi que la grâce de Dieu protégea dès son berceau et sauva de l'hérésie.

A l'âge de 15 ans, cette même influence qui nous est inconnue envoya Pierre à l'Université de Bologne. Il était sauvé. Car, à 15 ans, c'est l'heure où l'intelligence éveillée interroge, où elle cherche, où elle reçoit comme une cire vierge, les

premières impressions, les plus profondes, qui pourront se ternir sous la poussière du chemin mais qui, à certains jours, surtout aux derniers, reparaissent plus nettes, plus précises, souvent plus aimées. C'est l'heure décisive où le sillon se referme sur le bon ou le mauvais grain : la moisson en dépend. Aussi, comme les mères doivent choisir le semeur !

A Bologne, outre l'étude salutaire, Pierre trouva saint Dominique. Il bouleversait alors l'Université par sa parole de feu et entraînait à sa suite, pour la défense de la foi, les âmes généreuses.

Cette idée profondément évangélique s'empara de Pierre de Vérone. Enseigner la foi, prêcher la foi, dans la pauvreté et la pénitence, avec la science sans limite, fut pour lui l'idéal le plus parfait. La sainteté de Dominique, sa simplicité, sa bonté l'attirèrent. Il reçut de ses mains l'habit de l'Ordre nouveau. Pierre avait 18 ans. C'était en 1221, peu avant le deuxième Chapitre général, peu avant la mort de saint Dominique. De sorte que l'on peut dire que Pierre de Vérone fut le Benjamin du saint Patriarche. En tout cas, en lui donnant l'habit de son Ordre, Dominique consacrait de ses mains le Prince des Défenseurs de la foi.

Toute la vie de Pierre de Vérone se résume dans ce titre.

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que nous soyons vraiment dévoués à la foi du bienheureux Pierre, votre martyr, qui, pour la propagation de cette même foi, a mérité de recevoir la palme du martyre. »

Epître de saint Paul à Timothée, II, c. 2 :

« Très cher, que personne combattant pour Dieu ne se préoccupe des occupations ordinaires de la vie civile, s'il veut plaire à celui qui l'a pris à son service. Car celui qui combat dans l'arène ne peut être couronné que s'il a lutté selon les règles fixées. Le laboureur qui travaille jouit le premier des fruits de la récolte. Comprends bien ce que je dis. Le Seigneur te donnera du reste l'intelligence de tout. Rappelle-toi que le Seigneur Jésus-Christ, né de la race de David, est ressuscité des morts, selon mon évangile, pour lequel je souffre jusqu'à porter des chaînes comme un malfaiteur. Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. Aussi je supporte tout à cause des élus, afin que, eux également, puissent obtenir le salut et la gloire éternelle qui nous viennent du Christ Jésus. »

« La parole de Dieu n'est pas enchaînée. » Elle ne s'enchaîne pas. Pierre de Vérone en est une preuve éclatante.

Chargé de défendre la foi dans la Haute-Italie contre les entreprises violentes des hérétiques, il accepta la lutte avec intrépidité. Rien ne put jamais le faire reculer. Partout il prêche, dans les églises et les places publiques. Autour de lui la foule est souvent hostile : elle ne lui ferme pas la bouche. Les retours à la foi catholique sont si nombreux que les adversaires prennent peur : « Ce sera bien plus merveilleux encore après ma mort », leur crie Pierre de Vérone. Car il sait sa destinée. Et de fait, un jour qu'il allait de Côme à Milan, des assassins se postent sur la route pour le tuer. Il faut faire taire à tout prix ce redoutable prédicateur. Ils lui fendent le crâne d'un coup de hache et le martyr tombe baigné dans son sang. Mais, avant de mourir, Pierre se redresse, il trempe son doigt dans son sang et écrit sur terre avec ce sang : *Credo !* Je crois !

Alleluia, alleluia : « Heureux, celui qui, par sa

vertu a remporté trois fois le triomphe, sous l'étendard de saint Dominique. »

Ce triple triomphe correspond aux trois couronnes dont la tête de Pierre de Vérone est ornée : Il est docteur, vierge et martyr.

Ainsi l'ont acclamé les foules au moyen âge ; ainsi l'ont représenté les peintres les plus célèbres. Car Pierre de Vérone, ou comme l'on disait alors Pierre Martyr, fut un des Saints les plus populaires du moyen âge. On le voit sur un nombre considérable de tableaux, portant sur sa tête la hache qui le frappa.

Evangile selon saint Luc, c. 9 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; mais celui qui la perdra pour moi, la sauvera. En effet, que sert à l'homme de gagner l'univers s'il se perd lui-même et fait tort à sa personne ? Car celui qui rougira de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui quand il viendra dans sa majesté, la majesté de son Père et des saints Anges. »

On a le choix : Rougir du Christ, pour sauver sa vie ou perdre la vie pour lui demeurer fidèle. Mais pour donner sa vie par le martyre, il faut l'avoir donnée déjà par l'amour. Qui ne vit pas ordinairement de Dieu, qui ne le préfère pas à tout dans sa conduite ordinaire, comment pourra-t-il, sans miracle, mourir pour lui ? On meurt pour qui l'on aime. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur unit les deux enseignements : le renoncement à soi-même pour lui et la mort pour lui. Les deux vont ensemble.

Offertoire : « Seigneur, vous avez posé sur sa tête une couronne enrichie de pierres précieuses.

Il vous a demandé la vie, vous la lui avez donnée, alleluia. »

Vie pour vie ! Pierre de Vérone a donné sa vie humaine, tout son sang pour Dieu. Dieu, en retour, lui donne sa vie divine pour l'éternité.

Cette tête « couronnée de pierres précieuses » je l'ai souvent vénérée, à Milan, dans l'ancienne église dominicaine de Saint-Eustorge. Relique vénérable devant laquelle l'âme s'absorbe dans la prière. Elle est placée dans un tabernacle sur l'autel. Mais, devant, dans la chapelle, un splendide sarcophage contient les restes du vaillant martyr.

Moins d'un an après son martyre, Pierre de Vérone fut canonisé, par le Pape Innocent IV, à Pérouse, le 9 mars 1253.

Secrète : « Seigneur, exaucez avec bonté, par l'intercession du bienheureux Pierre, votre martyr, les prières que nous vous présentons et gardez sous votre protection les champions de la foi. »

Ces « *pugiles fidei* ou champions de la foi » sont les Prêcheurs, les Frères de Pierre Martyr. Titre à jamais glorieux que leur donna prophétiquement le Pape Honorius III, dans la bulle qui approuvait l'Ordre de Saint-Dominique. Que Pierre leur donne à tous sa vaillance de foi et de charité.

Communion : « Je suis la vraie vigne, et vous les rameaux. Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruits, alleluia. »

Postcommunion : « Seigneur, que les Sacrements que nous avons reçus, protègent vos ser-

viteurs et, par l'intercession du bienheureux Pierre, votre martyr, qu'ils les gardent contre toute adversité. »

Signalons un des fruits les plus magnifiques du martyre de Pierre de Vérone.

C'est la conversion de son assassin Carino. Il s'enfuyait, poursuivi par les officiers de la force publique, quand il parvint à se réfugier comme un inconnu, à l'hôpital de Forli. Bientôt réduit à l'extrémité, il se confessa à un Père Dominicain. Pierre de Vérone le guérit miraculeusement et de cette âme de brute il fit un Saint. Carino, toujours inconnu, prit l'habit de l'Ordre à Forli même, où il vécut pendant quarante ans dans la plus rigoureuse pénitence. Le peuple l'appelait le *Bienheureux*. On déposa même ses restes, plus tard, dans le sarcophage du bienheureux Marcolin. Mais on sut, avant qu'il terminât ses jours, qu'il était l'assassin, depuis longtemps pardonné, de Pierre de Vérone.

A Saint-Eustorge même, dans une fresque représentant un groupe de Bienheureux dominicains, on voyait, la tête environnée de rayons, le bienheureux Carino, avec ce titre *Petricida*, le meurtrier de Pierre. A deux pas, le saint martyr reposait dans la gloire.

LXXX.

30 Avril.

Sainte Catherine de Sienne,

Vierge, Tertiaire de l'Ordre.

La Messe.

Introït : « Il m'est doux de m'attacher à Dieu, de mettre mon espérance dans le Seigneur Dieu. Ma chair et mon cœur en défaillent. Dieu est le Dieu de mon cœur, ma part à moi pour l'éternité. — Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui ont le cœur droit ! »

Nous saluons avec la plus tendre vénération notre bienheureuse mère, sainte Catherine de Sienne. Notre mère à tous, car, par un dessein merveilleux de la Providence, Catherine de Sienne, une simple tertiaire, fut suscitée de Dieu pour rendre à l'Ordre de Saint-Dominique, une vie nouvelle, la vie de sa première jeunesse.

Aussi porte-t-elle en son âme les deux caractères essentiels de la famille dominicaine : la contemplation et l'action. Et, chez Catherine de Sienne, ces deux caractères sont resplendissants. Elle les reproduit avec une telle intensité, que les regards en sont éblouis.

Catherine, dès son plus jeune âge, entend la voix de Jésus qui l'appelle à la vie intérieure, qui la sollicite de se donner à lui sans réserve. Et en même temps, il se montre à elle, la tiare en tête, revêtu des ornements pontificaux, pour lui

indiquer quel sera le fruit de cette vie intérieure : le salut de l'Eglise. Les deux paroles du Christ vont de pair : la parole du dedans qui forme l'âme de Catherine sur l'image de Jésus crucifié ; la parole du dehors qui lui dit : Va ! sauve les âmes, voyage, prêche, aux Papes, aux cardinaux, ramène à Rome mon Vicaire.

Mission étonnante dans une humble fille, mais mission conforme à ce qu'elle est comme tertiaire dominicaine. Tout l'esprit de saint Dominique repose dans l'âme de Catherine. Elle est, à son époque, tout l'Ordre des Prêcheurs.

Aussi quelle contemplation ! Comme Catherine s'attache à Dieu ! Comme elle vit de Dieu ! Qui eut plus qu'elle les tendresses de Jésus ? Il la forme lui-même, il lui apprend à lire et à écrire ; il récite l'office divin avec elle ; il l'incorpore avec une violence inouïe à sa douloureuse Passion ; il imprime sur ses membres les stigmates de ses blessures ; il lui prend son cœur et met le sien à sa place ; il célèbre avec elle des noces mystérieuses, symbole énergique de leur amour mutuel. Catherine en défaille de douceur. Sa vie, cette vie qui n'est plus qu'une souffrance perpétuelle, elle la répand goutte à goutte pour le salut de l'Eglise. Ce n'est vraiment plus elle qui vit, c'est le Christ qui vit, qui agit, qui parle en elle.

Aussi tout l'enfer l'assaille ; elle est en but à toutes les fureurs du démon, qui voit en cette petite femme son adversaire le plus terrible.

C'est pourquoi, nous demandons dans l'oraison la force de le vaincre nous-mêmes, pour faire triompher le Christ en nous et autour de nous.

Oraison : « Dieu, qui avez décoré la bienheu-

reuse Catherine du privilège spécial de la virginité et de la patience ; qui lui avez accordé de triompher des attaques des mauvais Esprits, et de demeurer invincible dans l'amour de votre nom, faites, nous vous en prions, que, à son exemple, foulant aux pieds l'iniquité du monde, nous triomphions de toutes les embûches de nos ennemis et que nous arrivions en toute sécurité à jouir de votre gloire. »

Epître de saint Paul aux Galates, c. 6 :

« Frères, pour moi, puissé-je ne me glorifier en rien, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel le monde a été crucifié pour moi et moi pour le monde. Car dans le Christ Jésus, la circoncision n'est rien ni non plus l'incirconcision : il n'y a plus qu'une nouvelle créature. Tous ceux qui s'attacheront à cette règle, paix sur eux et miséricorde, ainsi que sur l'Israël de Dieu. Désormais, que personne ne me cause d'ennuis. Car je porte dans mon corps les marques de Jésus.

La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit, Frères. Amen. »

C'est aux Judaïsants que Paul s'adresse, à ceux qui voulaient continuer à observer la loi mosaïque, tout en étant chrétiens. C'est fini ! dit saint Paul. Nous avons le Christ, nous vivons du Christ. Notre marque distinctive à nous n'est pas la circoncision ou l'incirconcision, c'est la Croix de Jésus. Cette marque, je la porte, ce sont les tourments que j'endure pour lui. Voilà les vrais stigmates du Christ, les stigmates essentiels, ceux que tout chrétien doit porter en lui-même, selon les desseins de la Providence. Il faut, pour être vraiment chrétien, participer à la Passion de Jésus. C'est à tous que l'Apôtre écrit: Si vous voulez être glorifiés avec le Christ, soyez crucifiés avec lui. Et les stigmates miraculeux

de sainte Catherine, comme de saint François, ne sont que la consécration solennelle de l'incorporation déjà faite à Jésus crucifié. Ils ne la donnent pas, si ce n'est comme signe extérieur, ils la confirment et attestent au dehors la vie de souffrance intense, de ceux qui en sont favorisés.

Graduel, en dehors du Temps Pascal : « Comme l'étoile du matin, dans la brume légère, comme le soleil resplendissant, ainsi brilla Catherine dans le temple de Dieu. — Aux jours de sa vie, les sources d'eau jaillirent en abondance, elles devinrent aussi vastes que les flots de la mer. »

Alleluia, alleluia : « Catherine est plus brillante que toutes les étoiles ; elle est l'honneur éternel des vierges. »

Trait. pour le Temps de la Septuagésime : « Ma chair et mon cœur défaillent, Dieu de mon cœur, vous êtes ma part, ô Dieu, pour l'éternité. — Mon âme s'est fondue de délices, au son de la voix de mon Bien-aimé. — Il m'a introduite dans son cellier, il m'a placée sous l'étendard de son amour. — Soutenez-moi avec des fleurs, soutenez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. — Il a placé sa main gauche sous ma tête, et sa main droite m'enlace. »

Douceurs de l'amour de Dieu que savourait Catherine dans ses ravissements. Jamais, nous ne saurons en ce monde la tendresse de Dieu. Si notre tendresse à nous, chétives créatures, nous émeut délicieusement jusqu'à nous faire oublier tout ce qui est en ce monde, jusqu'à ravir notre

pauvre cœur avec tant de joie qu'il pourrait en éclater, que doit être la tendresse de Dieu ! La nôtre n'est qu'une image de la sienne, et cependant elle nous semble déjà si douce.

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme sème dans son champ. C'est la plus petite des semences, mais quand elle croît, elle devient le plus grand des légumes, comme un arbre où les oiseaux du ciel viennent et se reposent sur ses branches.

Il leur dit cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable à la levure qu'une femme met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé, Jésus leur dit toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parlait pas sans paraboles, afin que fût accompli ce qui avait été dit par un prophète : je parlerai en paraboles et je révélerai les choses cachées depuis la création du monde.»

Ce grain de sénevé, qui le fut plus que Catherine de Sienne ? Comment cette fille du teinturier de Sienne, sans instruction, sans ressources, a-t-elle pu prendre dans l'Eglise, dans les affaires les plus graves de l'Eglise, une place prépondérante ? Car, Catherine n'avait rien en elle pour cette mission inouïe et de plus, elle suscita autour d'elle, même chez les meilleurs, toutes les contradictions. Mais, précisément, elle avait conscience d'être ce petit grain de sénevé, c'est-à-dire rien. Toute sa force d'activité publique vient de là. Elle parle au nom du Christ, elle voyage au nom du Christ, elle enseigne au nom du Christ. Si elle va comme ambassadrice de Florence à Avignon, auprès de Grégoire XI, c'est au nom du Christ ; et quand, malgré les fureurs de ses adversaires, elle dit nettement à Grégoire XI que Dieu lui ordonne de retourner à

Rome, elle le fait au nom du Christ. Rien ne la rebute, rien ne l'arrête, si bien que le Pape Urbain VI, l'ayant entendue dans une réunion des cardinaux, leur dit : Cette petite femme nous fait honte. Le Christ vit en Catherine, elle disparaît en lui. Aussi quand elle voit la désolation de l'Eglise, ce schisme qui allait ravager la chrétienté, Catherine ne peut plus vivre. Tous les jours elle se rend au tombeau de saint Pierre et là, effondrée devant les restes du premier Pape, dévorée par la fièvre et la douleur, si menue dans sa détresse et son agonie qu'elle ne paraît plus qu'une pauvre petite forme blanche, elle s'offre en victime d'expiation. C'est le crucifiement pour Catherine ; c'est la mort angoissée comme celle de son Maître. Comme lui, elle meurt pour le salut du monde, là-bas, dans une maison, près de l'église de la Minerve, l'église de son Ordre.

Offertoire : « Je dis la vérité devant le Christ et je ne mens pas : ma tristesse est profonde et la douleur m'étreint continuellement le cœur. Je voudrais être anathème loin du Christ pour mes frères. »

Anathème ! Séparée du Christ, ô Catherine, vous ne le pourriez pas. Votre cœur en mourrait.

Secrète : « Recevez, Seigneur, avec bonté, les offrandes que nous vous présentons en l'honneur de la bienheureuse vierge Catherine, et, par ses mérites et son intercession, faites-nous parvenir à votre joie. »

Communion : « Ma fille, vous êtes bénie par le Seigneur Dieu très haut, au-dessus de toutes les

femmes, car il a glorifié si magnifiquement votre nom sur la terre, que jamais votre louange ne cessera parmi les hommes. »

En effet, après plusieurs siècles, le nom de Catherine demeure aussi glorieux qu'au premier jour. Elle mourut le 29 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans. Ses restes, inhumés dans le cimetière des Dominicains de la Minerve, sauf sa tête que le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur, transporta lui-même à Sienne, furent glorifiés par tant de miracles que l'Eglise plaça Catherine sur les autels. Elle repose aujourd'hui sous l'autel majeur de la Minerve. Mais le Saint-Siège, se souvenant des services incomparables rendus par Catherine de Sienne à la papauté, l'a déclarée patronne secondaire de Rome.

C'est autour de Catherine de Sienne que se forma le premier groupe des Réformateurs de l'Ordre, qui eut pour chef le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur et son historien.

A ce titre, Catherine, simple tertiaire, est devenue comme une seconde fondatrice de l'Ordre. Et c'est ainsi que nous la vénérons. A son école tous, Frères et Sœurs, nous pouvons apprendre ce qu'est l'Ordre de Saint-Dominique : sa contemplation profonde, sa pauvreté, sa pénitence, son activité incessante pour le salut des âmes, pour l'enseignement et la défense de la foi. Les écrits de Catherine nous donnent ce sens profond de la vocation dominicaine. Que celui qui lit, comprenne.

MOIS DE MAI.

LXXXI.

1er Mai.

Saint Philippe et saint Jacques.

La Messe.

Introït : « Ils ont crié vers vous, Seigneur, au temps de leur affliction et du haut du ciel vous les avez exaucés, Alleluia, alleluia. — Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, la louange convient à ceux qui ont le cœur droit. »

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par la solennité annuelle de vos Apôtres Philippe et Jacques, accordez-nous, nous vous en supplions, d'être instruits par les exemples de ceux dont les mérites nous mettent en joie. »

Philippe et Jacques, Apôtres du Seigneur, de ceux que le Seigneur Jésus choisit pour compagnons de sa vie mortelle, pour propagateurs de son œuvre. Rien que ce choix du Maître nous les rend aimables et vénérables.

Philippe était de Betsaïde, sur les bords du lac de Tibériade. Avec plusieurs de ses compatriotes, il s'était rendu auprès de Jean-Baptiste et il l'avait entendu qui disait en montrant Jésus de Nazareth au milieu de la foule : Voici l'Agneau de Dieu. Déjà André et un autre s'étaient présentés à Jésus. Ils le suivaient sans rien dire, intimidés. Jésus se retourna vers eux et

leur dit: Que cherchez-vous? Ils lui demandèrent: Où habitez-vous ? — Venez avec moi, et vous le verrez. Ils passèrent ce jour avec Jésus. Vers les dix heures, André rencontra son frère Simon et lui dit: Nous avons trouvé le Messie, et il l'amena à Jésus. Jésus le regarda : Tu t'appelles Simon, fils de Jean, lui dit-il, désormais tu t'appelleras Cephas, c'est-à-dire, Pierre. Jésus n'en dit pas davantage. Mais quelle joie dans son cœur en regardant Pierre ! Si celui-ci avait pu savoir..

Le lendemain, le Maître se disposait à se rendre en Galilée, quand il rencontra Philippe. Jésus lui dit : Suis-moi ! C'est simple. Il ne demande pas à Philippe s'il veut le suivre, s'il peut le suivre. Maître des volontés, lisant à livre ouvert au fond des âmes, Jésus dit avec autorité et cette bonté de sa voix et de son regard : Suis-moi ! Philippe ne recule pas. Il était de Betsaïde, lui aussi. Pas d'objections, pas d'étonnement, il accepte et, tout de suite, il se fait apôtre. Rencontrant un ami, Nathanaël, pêcheur comme lui, il lui dit : Nous connaissons le Messie, le Promis, celui qu'annoncent Moïse et les prophètes, Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. Nathanaël riposte, incrédule et moqueur : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe ne se froisse pas : C'est bien simple, viens avec moi et regarde-le.

Or, Jésus vit Nathanaël qui venait à lui, et il dit de lui : Voilà un bon Israélite, dont l'âme ne connaît pas la ruse. Surpris, Nathanaël réplique: Où m'avez-vous connu ? Et Jésus de répondre : Avant que Philippe ne t'appelle, je t'ai vu, quand tu étais sous le figuier. Nathanaël répondit : Alors, vous êtes vraiment Maître, le Fils de Dieu, le Roi d'Israël... Que se passa-t-il sous ce

figuier ? nous n'en savons rien. Mais il faut croire que le fait était grave, inconnu de tous, pour que Nathanaël tirât cette conclusion. Dieu seul avait pu lire à ce moment dans sa conscience. Et voilà Philippe, apôtre de Jésus. A plusieurs reprises, on le voit aux côtés de Jésus. Il ne le quitte plus.

Jacques était un parent du Seigneur, son cousin germain, son frère, comme on disait. Sa vocation est familiale. C'était un Juif rigide, fidèle à la loi, dur à lui-même. A la suite du Maître il garde ce caractère. Il a peine à laisser les observances judaïques, et l'entrée des païens dans l'Eglise du Christ ne se fait pas sans qu'il pose quelques conditions. Evêque de Jérusalem, le premier, il prêche la divinité de Jésus avec une telle fermeté qu'on l'arrête. Lapidé d'abord, puis conduit sur un lieu très élevé du Temple, il est jeté en bas. A moitié mort, il tend ses mains vers le ciel, et, comme Jésus, il dit : Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. Enfin, frappé durement à la tête, Jacques meurt, martyr de son amour pour le Christ.

Lecture du *Livre de la Sagesse,* c. 5 :

« Les justes garderont une constance invincible devant ceux qui les persécuteront, qui leur refuseront le prix de leurs travaux. Et ce voyant, les persécuteurs seront saisis d'une horrible frayeur ; ils seront stupéfaits de voir les justes arriver au salut. Ils se diront en eux-mêmes pleins de regrets et gémissant d'angoisse : Voici donc ceux que nous avons tant de fois raillés, que nous avons méprisés. Insensés que nous étions, nous tenions leur vie comme une folie et nous pensions que leur mort était une honte. Et les voilà maintenant devenus les enfants de Dieu : ils font partie de l'assemblée des Saints. »

Regrets tardifs ! Regrets inutiles ! Car l'heure est passée de la miséricorde de Dieu. Que ce soit notre consolation en ce monde pervers. Qu'il se moque de nous tant qu'il le voudra, nous, nous avons la vérité, nous savons où nous allons, le ciel est pour nous.

Ce devait être la grande joie des Apôtres dispersés dans le monde païen. Portant en eux la vérité de Dieu, la présence de leur Maître aimé, adoré, ils savaient l'inanité des dieux du paganisme et au milieu de ce monde idolâtre, ils passaient annonçant aux âmes privilégiées la vérité du Christ Sauveur. Et tranquillement, sans crainte pour l'avenir, forts de la pensée de leur Sauveur, ils mouraient. Ce n'était pas leur œuvre qu'ils faisaient, mais la sienne. Après eux, les premiers semeurs, d'autres viendraient travailler le champ du Père de famille.

Alleluia, alleluia : « Les Justes garderont une constance invincible en face de leurs persécuteurs. Alleluia. »

Evangile selon saint Jean, c. 1 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : que votre cœur ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures. S'il en était autrement, je vous le dirais puisque je vais préparer votre place. Et quand je serai parti, quand j'aurai préparé votre place, je reviendrai et je vous emmènerai avec moi, afin que, où je serai vous soyez aussi. Et vous savez où je vais, et vous savez aussi la route qui y conduit. Thomas lui dit : Maître, nous ne savons pas où vous allez, comment pourrions-nous savoir la route ? Jésus dit : Je suis la voie, et la vérité et la vie. Personne ne vient au Père si ce n'est par moi. Si vous me connaissiez vous connaîtriez aussi mon Père. Et bientôt vous le connaîtrez, vous l'avez déjà vu du

reste. Philippe lui dit : Maître, faites-nous voir le Père et cela nous suffira. Jésus lui dit : Il y a si longtemps que vous êtes avec moi et vous ne me connaissez pas ! Philippe, qui me voit, voit mon Père. Comment donc peux-tu dire : Faites-nous voir le Père ? Vous ne croyez donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je dis, je ne les dis pas de moi-même, c'est le Père qui, demeurant en moi, fait tout ce que je fais. Vous ne croyez pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Du moins, croyez à cause des œuvres que je fais. Je vous le dis en vérité : Celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, il en fera encore de plus grandes, car je vais à mon Père. Et tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon Nom, je le ferai. »

Nous sommes à la dernière Cène. Jésus va partir, il va mourir. Il explique une dernière fois ce qu'il est, où il va après sa mort. Mais ces pauvres gens qui l'écoutent ne comprennent pas. C'était dur à comprendre, du reste. Aussi le Maître est indulgent. A peine sent-on un reproche attristé dans son insistance. Les Apôtres avaient été les témoins de tant de prodiges ! Ils auraient pu lui faire crédit de leur foi, même sans comprendre.

Thomas, toujours positif, veut des précisions sur le lieu où va Jésus, sur la route à suivre. Philippe, lui, demande ingénument de voir enfin ce Père dont parle Jésus. Et il s'attire pour son bien et le nôtre, cette douloureuse réponse : Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas encore !

Mon Dieu ! que peu d'âmes arrivent à vous connaître ! J'entends cette connaissance intime, lumineuse, affectueuse qui vient du dedans. Sans doute, on connaît Jésus par le dehors, par l'Eglise, par l'étude, mais, cette connaissance n'atteint pas nécessairement l'âme, n'influe pas sur

le cœur, encore moins sur la volonté. On vit de longues années côte à côte avec Jésus ; on le reçoit dans la sainte Communion, souvent, tous les jours, et il semble qu'il est toujours, non pas étranger, mais lointain ; il ne fait pas partie de nous-mêmes. C'est comme une pensée du dehors, un vêtement surajouté. Et l'on va ainsi, sans le voir à fond, sans l'aimer totalement jusqu'au bout, jusqu'à l'instant où cette vie vulgaire qui nous le cache disparaissant par la mort, on se trouve face à face, dans la réalité de ce qu'il est et de ce que nous sommes. Quel regret de ne pas avoir connu Jésus, quand il était si près de nous, en nous ! Seigneur, faites resplendir votre visage sur votre serviteur.

Offertoire : « Les cieux racontent vos merveilles, Seigneur, ils disent la vérité de votre être dans l'assemblée des Saints, alleluia, alleluia. »

Secrète : « Recevez, Seigneur, avec bonté les offrandes que nous vous présentons en la solennité de vos Apôtres Philippe et Jacques, et détournez de nous les maux que nous méritons. »

Communion : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ! Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père, alleluia. Tu ne crois pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi, alleluia, alleluia. »

Qui voit le Fils voit le Père, car le Père est ce qu'est le Fils, et le Fils est ce qu'est le Père : même nature, même grandeur, même puissance, même bonté. L'égalité divine est parfaite entre les trois Personnes de la Sainte Trinité, qui ne font qu'un seul et même Dieu. Donc, en voyant

Jésus, on voyait le Père, en entendant Jésus, on entendait le Père. Les actes de Jésus comme ses paroles étaient les actes et les paroles du Père, en tant que Fils de Dieu, un avec le Père.

Postcommunion : « Seigneur, rassasiés des mystères salutaires, nous vous demandons d'être secourus par la prière de ceux dont nous célébrons la solennité. »

A Rome, dans la belle crypte de la basilique des Douze-Apôtres, à l'endroit le plus honorable, sous le Maître-Autel, se trouvent les corps des Apôtres Philippe et Jacques, ces deux amis et témoins du Christ. Dans un reliquaire à part, on voit un pied de saint Philippe, et dans un autre un ossement de saint Jacques. Le sarcophage occupe le fond de l'Arcosolium. Et c'est avec émotion que l'on vénère les restes sacrés de ces deux Apôtres de Jésus, dont l'un était son cousin germain selon la chair.

LXXXII.

2 Mai.

Saint Athanase,

Evêque, Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio*, p. [14].
Sauf ce qui suit.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 4 :

« Frères, nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais bien Jésus-Christ, Notre Seigneur. Nous, nous sommes vos serviteurs en considération de Jésus-Dieu qui a dit à la lumière de briller dans les ténèbres est aussi celui qui a fait luire la lumière dans nos cœurs, pour qu'y brille la connaissance de la gloire de Dieu qui est sur la face du Christ. Mais nous possédons ce trésor dans des vases de terre, afin qu'il soit évident que cette force souveraine vient de Dieu et pas de nous. Nous sommes éprouvés de toutes les manières, mais pas écrasés. Nous ressentons l'angoisse, mais pas le découragement. Nous sommes persécutés, mais pas abandonnés. Nous sommes abattus, mais pas anéantis. Nous portons à tout instant dans notre corps la mort de Jésus, mais pour que la vie de Jésus soit ainsi manifestée dans notre corps. Notre vie se passe à être livrés à la mort à cause de Jésus, pour que la vie de Jésus se trouve manifestée dans notre corps mortel. C'est ainsi que la mort fait son œuvre en nous, tandis que la vie s'épanouit en vous. Mais, possédant le même esprit de foi dont il est écrit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ». Nous aussi, nous croyons et c'est pour cela que nous parlons. Nous savons que celui qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera nous aussi avec Jésus et nous établira devant lui avec vous. »

C'est toute la vie d'Athanase que nous raconte

cette lettre de saint Paul : la vie d'un homme qui, comme lui, a donné à Dieu toutes les forces de son être pour faire connaître et aimer Jésus. N'étant encore que simple diacre à Alexandrie, Athanase suivit son évêque au Concile de Nicée. C'est là, dans cette auguste assemblée, qu'il commença la lutte contre les Ariens, ceux qui niaient la divinité de Jésus. Lutte qui ne cessera qu'avec la vie d'Athanase. Lutte, pleine de périls, qui lui vaudra des persécutions sans fin. Il sillonne toutes les routes de l'Europe pour fuir la colère des empereurs. Pendant cinq ans, il se réfugie dans une citerne desséchée. A la mort de l'empereur Constance, il ose reparaître à Alexandrie dont il était évêque. Julien l'apostat le veut mettre à mort. Athanase se cache pendant quatre mois dans le tombeau de sa famille.

Ce grand homme a l'honneur de subir toutes les haines de ceux qui ne sont pas catholiques. On dirait qu'à lui seul il représente le Christ, le vrai Christ, Dieu et homme. Et pendant ces exils, ces marches forcées, ces fuites incessantes, Athanase lance dans la chrétienté ses traités doctrinaux sur la divinité de Jésus, qui demeurent les immortels témoins de sa foi, de sa vaillance et de ses douleurs.

Alleluia, alleluia : « J'ai mis mon secours sur un homme puissant ; j'ai exalté mon élu au-dessus de mon peuple. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 10 :

« En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : s'ils vous persécutent dans une ville fuyez dans une autre. Je vous le dis en vérité, vous ne passerez pas dans toutes les villes d'Israël, avant que ne vienne le Fils de l'homme. Le

disciple n'est pas au-dessus du docteur, ni le serviteur au-dessus du maître. Il suffit au disciple de ressembler à son docteur, et au serviteur à son maître. S'ils ont appelé Béelzebub le Père de famille à plus forte raison, ses serviteurs, ne les craignez donc point. Il n'y a rien de caché qui ne soit révélé, rien de secret que l'on ne sache. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour et ce que vous entendez à votre oreille, prêchez-le sur les toits. Et ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui a le pouvoir de jeter le corps et l'âme dans la géhenne. »

Il suffit au disciple d'être comme son docteur, au serviteur comme son maître. Parole de suprême consolation pour ceux qui, pour le Christ, souffrent persécution. Souffrir pour lui, c'est souffrir avec lui. Tout est bien. Ce qu'est Jésus nous devons l'être. Et quand il nous fait l'honneur insigne de souffrir pour lui, nous devons l'en remercier à deux genoux.

Athanase eut cette divine ressemblance, et le Christ devait contempler avec joie ce vaillant défenseur de sa gloire. Après tant de combats, toujours sur la brèche, Athanase mourut dans son lit. Il avait gouverné l'Eglise d'Alexandrie pendant quarante-six ans.

C'est sans doute, à cause de ses luttes incessantes pour la foi que les Pères du Chapitre général de Salamanque, en 1551, parlant de ce grand homme, l'appellent « Notre Père Athanase »[1].

---

1. Cf. Mortier, *Histoire des Maîtres généraux de l'ordre*, T. 5, p. 431.

LXXXIII.

3 Mai.

L'Invention de la Sainte Croix.

La Messe.

Introït : « Nous, il faut nous glorifier, dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; en lui, nous avons le salut, la vie, la résurrection, par lui nous sommes sauvés et délivrés, alleluia, alleluia. — Que Dieu ait pitié de nous et nous bénisse ! Qu'il fasse resplendir sur nous son visage et qu'il ait pitié de nous. »

Toute gloire est rendue à Dieu par la Croix de Jésus, car seule la Croix de Jésus nous permet d'avoir accès auprès de Dieu. On ne va à Dieu que par la Croix. Jésus crucifié est l'unique médiateur entre Dieu et nous. Aussi la Croix est notre unique gloire, puisque seule elle nous unit à Dieu. Aucune gloire, aucune joie n'existe en dehors de Dieu. Il faut que la lumière de son visage resplendisse sur nous, pour que nous ayons quelque joie vraie et durable.

Ainsi le comprenait sainte Hélène, la mère de Constantin, le premier empereur chrétien. Et quand son fils fut devenu le maître de l'empire romain, elle voulut immédiatement retrouver la Croix sur laquelle le Sauveur était mort, pour lui rendre les plus grands honneurs.

Oraison : « Dieu qui avez renouvelé dans l'Invention merveilleuse de la Croix, source de salut,

les prodiges de votre Passion, accordez-nous d'obtenir, par le prix de ce bois de vie la récompense de l'éternelle vie. »

Cette prière fait allusion au grand miracle qui fit reconnaître la Croix du Sauveur. On retrouva, en effet, trois croix enfouies sous terre et le titre de la Croix de Jésus, ce bout de planche où Pilate avait fait inscrire sa qualité de Roi des Juifs : Jésus de Nazareth, Roi des Juifs, était à part.

On fit apporter le cadavre d'un homme qui venait de mourir. Au contact de deux croix, celles des voleurs crucifiés avec Jésus, le cadavre ne bougea point ; mais dès qu'il toucha la Croix de Jésus, ce mort se redressa vivant. La preuve divine était faite.

Combien d'âmes revivent au contact de Jésus ! On a beau leur présenter toutes les joies de la terre, toutes les consolations humaines, toutes les philosophies les plus hautes, les âmes demeurent inertes, vides de Dieu, vides d'espérance. Qu'on leur fasse connaître Jésus, qu'elles s'unissent à lui par la foi, qu'elles tombent à ses pieds, et la vie entre à flots, la vraie, la grande vie. Demeurons toujours en contact avec la Croix de Jésus, pour vivre de sa vie à lui.

Epître de saint Paul aux Philippiens, c. 2 :

« Frères, ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus. Lui qui était dans la forme même de Dieu, il ne croyait pas prendre un titre qui ne lui appartenait pas, en se disant, l'égal de Dieu, et cependant il s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave, en devenant semblable aux hommes, en paraissant par son extérieur un homme comme les autres. Il s'humilia lui-même et se fit obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. C'est pourquoi, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-

dessus de tout nom, afin que, au Nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, dans la gloire du Père. »

Le Fils de Dieu s'est abaissé, il est descendu au plus bas, afin de ramener à Dieu toute la misère humaine. Il vient pour vaincre le démon orgueilleux, et il vient, non pas avec sa puissance divine, mais avec toute la faiblesse de l'homme. De sorte que la victoire du Christ sur l'orgueil du démon viendra de son abaissement. Il combat l'orgueil par l'anéantissement volontaire de l'Incarnation et de la Croix.

Divine stratégie, qui doit être la nôtre, celle de tous les chrétiens. Nous ne triomphons du démon que par l'aveu de notre misère, par la prière convaincue qui suit cet aveu. Celui qui veut triompher par ses propres forces est vaincu d'avance. Il faut descendre pour monter. Jésus est descendu au plus bas, aussi Dieu l'a élevé au plus haut. Il lui a donné un nom, le Nom unique, incommunicable, le Nom qui fait courber devant sa souveraine Majesté de Seigneur le ciel, la terre et l'enfer. Pour participer à la majesté de ce Nom, il faut s'humilier d'abord, se faire tout petit, reconnaître son néant. Dans le ciel, tous les élus auront part à la souveraineté de Jésus, Seigneur.

Alleluia, alleluia : « Doux bois, doux clous, qui avez porté un fardeau si doux ! Seule, ô croix, tu fus digne de soutenir le Roi et le Seigneur du ciel. »

Evangile selon saint Jean, c. 3 :

« En ce temps-là, il y avait un Pharisien, appelé Ni-

codème, un des premiers parmi les Juifs. Il vint trouver Jésus pendant la nuit et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu, car personne ne pourrait opérer les prodiges que vous faites, si Dieu n'était pas avec lui. Jésus lui répondit : Je te le dis en vérité, personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu sans renaître de nouveau. Nicodème lui dit : Comment un homme âgé pourrait-il renaître ? Lui serait-il possible de rentrer dans le sein de sa mère et de renaître? Jésus répondit : En vérité, je te le dis : celui qui ne renaît pas par l'eau et l'Esprit-Saint, ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui naît de la chair, est chair, et ce qui naît de l'Esprit, est esprit. Ne sois donc pas surpris de ce que je te dis : Il faut renaître de nouveau. L'Esprit souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de qui naît de l'Esprit. Nicodème lui répondit : Comment cela peut-il se faire ? Jésus reprit et lui dit : Tu es maître en Israël, et tu ignores ces choses ! Je te le dis en vérité, nous parlons de ce que nous connaissons, nous rendons témoignage à ce que nous avons vu, mais vous n'acceptez pas notre témoignage. Si je vous dis des choses de la terre sans que vous les croyiez, comment pourrez-vous croire les choses célestes que je vous dirai : Personne ne monte dans le ciel si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est du ciel. Et de même que Moïse éleva un serpent dans le désert, de même le Fils de l'homme doit être élevé, afin que quiconque croira en lui, ne périsse pas mais possède la vie éternelle. »

Nicodème se cache pour aller à Jésus. Il n'est pas brave. Il sent en lui cependant le désir de voir le Maître, de l'entendre seul. Ses paroles, ses miracles l'ont impressionné. Ce devait être un homme droit, cherchant la vérité. Il va la nuit trouver Jésus. Mais ce qu'il entend le déconcerte. Il voulait savoir évidemment ce qu'il fallait faire pour entrer dans le Royaume de Dieu.

Renaître, dit Jésus. Nicodème en est suffoqué. Il lui fait des objections puériles. Et le Maître, ironique quelquefois, insiste, il lui explique ce qu'il entend par renaître. C'est une naissance

nouvelle, non pas de la chair, mais de l'âme, une transformation qui fera de l'homme l'enfant de Dieu, par le baptême, et l'infusion de l'Esprit-Saint. Nicodème ne comprend pas.

Juif matériel, il ne saisit pas l'œuvre de l'Esprit-Saint et il s'attire cette apostrophe : Tu es maître en Israël, et tu ignores ces choses de l'Esprit !

On peut être maître en Israël, être très instruit selon la doctrine, par l'effort de l'étude, et ne pas connaître en soi-même la lumière de l'Esprit-Saint. Ce sont deux lumières très différentes. La lumière de l'étude n'influe pas nécessairement sur la volonté, pour la transformation de l'âme, tandis que la lumière de l'Esprit-Saint est essentiellement sanctifiante. Son œuvre propre, est d'élever l'âme vers Dieu. Et Jésus annonce à Nicodème que le jour est proche où le Fils de l'homme, lui-même, élevé de terre, c'est-à-dire, élevé sur la croix, attirera tout à lui. Ceux qui, mordus par le serpent d'airain dressé dans le désert par Moïse, regardaient ce serpent, étaient préservés de la mort ; de même, aussi profondément mordus par le serpent que nous soyons, aussi coupables que nous paraissions devant Dieu, regardons avec foi notre Sauveur, cloué sur la croix, et nous serons préservés de la mort éternelle.

Offertoire : « Seigneur, protégez votre peuple, par le signe de la sainte Croix, de toutes les embûches de ses ennemis, afin que nous vous rendions un culte agréable à vos yeux et que notre sacrifice soit accepté par vous. »

Secrète : « Regardez avec bonté, Seigneur, le

sacrifice que nous vous offrons, afin qu'il nous délivre de toutes les horreurs de la guerre et nous mette sous la sécurité de votre protection par l'étendard de la Sainte Croix de votre fils, pour briser toutes les puissances ennemies. »

Avec Constantin, le peuple chrétien prend la Croix du Sauveur, comme le Labarum, signe et source de la victoire contre tous ses ennemis du dehors. C'est aussi le signe et la source de nos victoires intérieures, car la Croix seule a vaincu le démon et nous ne pourrons le vaincre en nous que par la Croix. Aussi, l'Eglise multiplie dans sa Liturgie le signe de la Croix et elle nous engage à nous en munir nous-mêmes dans les dangers qui peuvent nous menacer au dedans comme au dehors. « Tu vaincras par ce signe », fut-il dit à Constantin. Ne l'oublions pas pour nous-mêmes.

Communion : « Par le bois nous sommes devenus esclaves, et par la Sainte Croix, nous avons été délivrés. Le fruit d'un arbre nous séduisit, le Fils de Dieu nous racheta. Alleluia. »

Les deux bois sont en présence : le bois de l'arbre qui était au milieu du Paradis terrestre, le bois de la Croix où fut cloué le Fils de Dieu fait homme.

L'homme fut vaincu par le bois, il fut racheté, délivré par le bois. Profond mystère de la Sagesse divine ! Le démon triompha de l'homme en lui faisant manger du fruit d'un arbre ; il est vaincu par un Dieu-Homme, cloué sur le bois dont il est comme le fruit. Tout se tient, tout se rejoint, tout s'éclaire dans l'œuvre de la bonté de Dieu.

Postcommunion : « Nous supplions, Dieu tout-puissant, votre ineffable clémence, afin que vous préserviez du venin cruel de l'antique Serpent, ceux que votre Fils a rachetés par son sang sur le bois de la Sainte Croix, et que par la grâce du Saint-Esprit vous leur donniez un breuvage de salut. »

Le poison du serpent, le contre-poison de la grâce, le sang de Jésus.

LXXXIV.

4 Mai.

Sainte Monique,

Veuve.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25], sauf se qui suit.

Oraison : « Dieu, Consolateur des affligés, et salut de ceux qui espèrent en vous, vous qui avez recueilli avec bonté les pieuses larmes de la bienheureuse Monique pour la conversion de son fils Augustin, accordez-nous, par l'intercession de tous les deux, de pleurer nos péchés et d'obtenir l'indulgence de votre grâce. »

Monique pleurait et Dieu recueillait ses larmes. Car les larmes de Monique n'étaient pas seulement des larmes de tristesse, elles étaient des larmes de prière. « Pleure, lui disait un évêque, continue de pleurer, le fils de pareilles larmes ne peut périr ». Monique pleurait et lui, qui aimait sa mère, cet Augustin, prisonnier de l'ambition et de la chair, la fuyait. Il la fuyait, car il avait peur de ses larmes. Il eut beau fuir, il eut beau s'embarquer pour Rome, à son insu, pendant qu'elle pleurait et priait dans une église, le jour vint où les larmes de Monique triomphèrent de toutes ses résistances. Il l'avoue lui-même ingénument, avec une reconnaissance infinie pour celle qui obtint en sa faveur le pardon de Dieu.

Les larmes de Monique donnèrent à l'Eglise

saint Augustin. Toute l'Eglise lui en est redevable.

Epître de saint Paul à Thimothée, c. 5 :

« Très cher, honore les veuves, celles qui sont vraiment veuves. Si une veuve a des enfants, qu'elle leur apprenne d'abord à gouverner leur maison et à rendre à leurs parents l'affection qu'ils leur doivent. C'est ce qui plaît à Dieu. La vraie veuve, celle qui est désolée, doit espérer en Dieu et s'adonner nuit et jour à la prière. Celle qui mène une vie dissipée, paraît vivante, mais elle est morte. Incunque-leur ces principes, pour qu'elles soient sans reproche. Si quelqu'un ne prend pas soin des siens, principalement de ceux qui vivent dans sa maison, il a renié la foi, et se trouve pire qu'un infidèle. Pour qu'une veuve soit inscrite comme telle, elle doit avoir soixante ans, n'avoir été mariée qu'une fois et jouir par ses œuvres d'une bonne réputation. Il faut voir si elle a bien élevé ses enfants, si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des Saints, si elle a secouru les malheureux, si elle a accompli toutes sortes de bonnes œuvres. »

De cette lettre de saint Paul, il ressort que, dans la primitive Eglise, les veuves formaient une sorte d'association religieuse, plus spécialement consacrée au service de Dieu et qui ne s'ouvrait que par un choix rigoureux dont l'Apôtre signale les conditions.

Il trace aussi la ligne de vie très sainte que l'on doit suivre dans toute famille chrétienne : la sollicitude pour le bon gouvernement de la famille, les devoirs réciproques des parents et des enfants. Une famille chrétienne doit veiller à son honneur social et la tenue d'une maison fait partie de cet honneur. En privé comme en public, tout chrétien doit être sans reproche. Il n'y a pas deux morales : la morale pour l'homme privé et la morale pour l'homme public. Il n'y en a qu'une: la morale du Christ qui, dans l'intérieur de la

maison comme dans l'extérieur de la société doit diriger tous les actes, ceux du dedans comme ceux du dehors. La vérité de Dieu et avec Dieu partout.

Evangile selon saint Luc, c. 7 :

« En ce temps-là, Jésus se rendait dans une ville, appelée Naïm. Ses disciples et une foule nombreuse l'accompagnaient. Comme ils approchaient de la porte de cette ville, on portait en terre un défunt, fils unique de sa mère. Et cette femme était veuve. Une foule considérable l'entourait. En la voyant, le Seigneur, ému de compassion pour elle, lui dit : Ne pleure pas ! Il s'approcha, toucha la civière (ceux qui la portaient s'étant arrêtés) et dit : Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi. Et celui qui était mort se redressa et se mit à parler. Et il le rendit à sa mère. La crainte les saisit tous et ils glorifiaient Dieu en disant : un grand prophète est apparu parmi nous, Dieu a visité son peuple. »

Ici, le mort est Augustin. C'est lui, bien vivant en apparence, que les démons portaient en terre, mort, plus mort qu'il ne paraissait vivant, car il était mort dans son âme, ayant perdu Dieu. Qui ne vit pas de Dieu par la grâce est mort. Et cette mort est la plus terrible, car elle conduit à la privation éternelle de Dieu.

Jésus passe, il voit ce mort, mais il entend les larmes suppliantes de sa mère, et, lui, toujours bon, il touche la civière, il insinue ses grâces de lumière et de force et il dit le mot suprême : Lève-toi ! C'est le mot qu'entendit Augustin lorsque, étendu sous le figuier, il luttait contre Dieu. Lève-toi ! Viens, ne t'inquiète plus des désirs de la terre, viens, suis-moi.

Mais ce sont les larmes de Monique qui firent passer Jésus près d'Augustin.

Force toute-puissante de notre pauvre prière !

Prions sans nous lasser pour les âmes mortes que nous aimons, pour celles même que nous ne connaissons pas. Notre prière fera passer Jésus auprès d'elles, où qu'elles soient, et il leur dira comme à l'adolescent de Naïm : Lève-toi !

LXXXV.

5 Mai.

Saint Pie V,

Pape, de notre Ordre.

La Messe.

Introit : « Il invoqua le Dieu tout-puissant et le Seigneur donna à sa droite la force de détruire un guerrier puissant dans la guerre et de glorifier sa nation, alleluia alleluia. — Je vous aime, Seigneur, qui êtes ma force : le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur. »

Cet introït belliqueux dépeint admirablement saint Pie V. Inquisiteur, Pape, ce grand homme fut un homme de combat. Dieu le créa pour la lutte.

Né à Bosco, près d'Alexandrie, en Italie, le jeune Ghisleri entra dans l'Ordre à quatorze ans. Il s'y montra immédiatement religieux austère, ardent à l'étude. Il enseigna la théologie pendant de longues années. Puis, nommé Inquisiteur de la foi dans la Haute-Italie, à l'époque où les idées perverses du Protestantisme envahissaient les peuples, il y fut le rempart de l'Eglise.

Rien ne l'effrayait, rien ne le fit jamais reculer d'un pas. C'était un homme droit, tout d'une pièce, allant devant lui où le devoir l'appelait, sans broncher ni à gauche ni à droite. Devenu évêque, devenu cardinal, jamais on ne put ni par flatterie, ni par intérêt, le faire varier d'une ligne: la justice avant tout. Homme terrible par consé-

quent, pour ceux que les passions mettaient hors du devoir. Mais aussi, homme très bon pour les petits, les humbles, les pauvres. Qui aurait pu faire manquer à son devoir le Cardinal Alexandrin, comme on disait ? Personne. Il était intraitable pour la justice.

Oraison : « Dieu, qui pour briser les ennemis de votre Eglise et pour restaurer le culte divin, avez daigné choisir pour Pontife suprême le bienheureux Pie, faites que nous soyons protégés par son assistance et que, nous attachant fortement à votre culte, nous puissions, toutes les embûches de nos ennemis étant détruites, jouir de la paix éternelle. »

Personne ne pensait que le Cardinal Alexandrin put être élu Pape. Certes, son mérite était reconnu, apprécié, mais ce terrible homme faisait peur. Il ne faisait pas peur à Dieu, si peu que, Pie IV étant mort, il lui succéda.

Dieu le choisit lui-même, on peut dire, pour trois motifs principaux : mettre un saint sur la chaire de saint Pierre, en face du Protestantisme; abattre la puissance des Turcs et rendre à son Eglise, pour sa vie intérieure, une liturgie plus pure.

Pie V réalisa pleinement cette triple pensée divine. Saint, il le fut, sans reproche et la sainteté, cette fleur divine, répandait au loin son parfum bienfaisant. Saint pour lui-même, Pie V voulut que l'Eglise se montrât Sainte elle-même. Et rien ne fut négligé par lui, pour introduire partout les reformes nécessaires imposées par le Concile de Trente. C'était la vraie reforme, la réponse authentique à la prétendue réforme de Luther.

De plus, des abus nombreux s'étaient glissés dans l'office divin, ce culte officiel que l'Eglise rend à Dieu par le ministère de ses prêtres. Là encore, Pie V porta toute sa sollicitude. Il voulait que la prière de l'Eglise, son hommage incessant à la Majesté divine, fût digne de cette Majesté. Sa réforme liturgique eut un heureux succès.

Il y avait autre chose qui menaçait l'Eglise, non plus au dedans mais au dehors, c'était la puissance musulmane. Les Turcs faisaient assaut de toutes parts contre la chrétienté, il fallait ou les briser, ou disparaître. Pie V eut l'intrépidite de rassembler, malgré toutes les difficultés, une flotte nombreuse, dirigée par un chef habile et vaillant. Le 7 octobre, qui était le premier dimanche du mois, Turcs et chrétiens se rencontrèrent dans le golfe de Lépante. Les Turcs furent écrasés. C'était le salut de la Chrétienté. Jamais ils ne se relevèrent de cette défaite.

Ce 7 octobre, les Confréries du Rosaire faisaient dans toute l'Eglise leurs processions solennelles. Pie V, qui avait imploré avec les instances les plus vives le secours de la Sainte Vierge, vit à juste titre dans cette merveilleuse coincidence la réponse de Marie à ses supplications. Pendant que la bataille navale se livrait, inspiré par Dieu, le Pontife ouvrit la fenêtre de son appartement, comme regardant au loin, et annonça à ceux qui l'entouraient la victoire des armées chrétiennes.

Tout son office liturgique est rempli par cette victoire.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, c. 50 :

« Voici le Grand-Prêtre qui pendant sa vie fut le soutien de la maison de Dieu et fortifia son temple. Il fit

au temple des fondations profondes, édifia une double enceinte et les hautes murailles du temple. Il prit soin de son peuple et le sauva de la ruine. Il eut la gloire d'agrandir la cité et rendit son peuple honorable par sa conduite. Il élargit l'entrée et le parvis du temple. Quand il montait à l'autel, sa sainteté le couvrait comme d'un vêtement. Il se tenait près de l'autel, pour recevoir les oblations des prêtres, et, autour de lui se trouvait une couronne de frères, comme une plantation de cèdres sur le mont Liban. »

Alleluia, alleluia : « Le Seigneur est ma force et ma louange ; il fut mon Sauveur, ce Dieu, mon Dieu à moi, je le glorifie. »

Evangile selon saint Luc, c. 10 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. Mais qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. Or, les soixante-douze disciples revinrent avec joie et ils disaient : Seigneur, les démons même nous sont soumis en votre Nom. Et il leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre. Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, de dominer toute puissance hostile, et rien ne vous nuira. Mais, ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis ; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel. »

Dans le sens de cette fête, Satan qui tombe du haut du ciel, c'est la puissance turque, l'ennemie du Christ, brisée pour toujours à Lépante.

N'est-ce pas chose providentielle que cette puissance qui était l'effroi de la chrétienté, succombât, grâce à l'énergie et à la prière d'un Pape dominicain, un de ces « champions de la foi » prévus par le Pape Honorius III.

Saint Thomas d'Aquin donne à l'Eglise sa doctrine théologique ; Pie V la délivre de son ennemi le plus redoutable, et, ce faisant, le Doc-

teur et le Pontife font l'œuvre essentiellement dominicaine, qui est la défense de la foi. Le Docteur défend la foi par la lumière ; le Pontife, par la prière du saint Rosaire : Lumière et prière qui sont les deux éléments les plus essentiels de l'Ordre et lui donnent toute sa vigueur.

A nous aussi, la lumière et la prière peuvent assurer notre victoire intime, personnelle sur les ennemis de la foi en nous, et autour de nous. C'est là la vraie victoire, celle dont nous devons, au dire du Maître, nous réjouir le plus, car c'est celle qui nous conduit au ciel. Réjouissez-vous surtout de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel. Toute autre joie, sans celle-là, est inférieure, vaine et stérile.

Offertoire : « Seigneur, qui peut habiter dans votre temple ? Qui peut fixer son séjour sur votre sainte montagne ? Celui-là seul qui se garde sans tache et pratique la justice. »

Secrète : « Recevez, nous vous en prions, Seigneur, les prières et les offrandes de votre Eglise, afin que, par l'intercession du bienheureux Pie, votre confesseur et pontife, elles montent vers vous comme un sacrifice d'agréable odeur. »

Communion : « Vous avez fait de mes bras comme un arc d'airain, vous avez ceint mes reins pour le combat et vous avez abattu à mes pieds ceux qui se soulevaient contre moi. »

Postcommunion : « Seigneur Dieu, accordez avec bonté l'esprit de justice et de force à vos serviteurs, que vous avez daigné protéger par le zèle et la constance du bienheureux Pie,

votre confesseur et pontife, contre les assauts de tous leurs ennemis. »

Justice et force, c'est Pie V. Justice pour tous, grands et petits, sans jamais fléchir ; force contre les ennemis de l'Eglise, ceux du dedans et ceux du dehors. Double auréole qui illumine à jamais le front du saint Pontife. Jusqu'ici, c'est le dernier Pape qui ait été mis sur les autels. Il mourut en 1572, à l'âge de soixante-huit ans. Ses restes vénérables reposent dans la splendide chapelle du Saint-Sacrement, à Sainte-Marie-Majeure. En face de lui, à genoux, est un autre grand Pontife, Sixte-Quint, qui voulut honorer ainsi son saint prédécesseur.

LXXVI.

6 Mai.

Saint Jean devant la Porte Latine.

La Messe.

Introït : In medio, p. [14].

Oraison : « Dieu, qui voyez combien les maux nous assiègent de toutes parts, accordez-nous que l'intercession glorieuse du bienheureux Jean, votre Apôtre et Evangéliste, nous soit une protection. »

Lecture du *Livre de la Sagesse,* c. 5 :

Stabunt justi, p. [31].

Alleluia, alleluia : « C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et nous savons que son témoignage est véridique, alleluia. »

Ce disciple ? Le bienheureux Evangéliste, Jean, le bien-aimé, celui qui reposa sa tête sur la poitrine de Jésus, câlinement, comme un ami sûr du cœur de son ami. C'est lui qui, de tous les Evangélistes, rendit le témoignage le plus lumineux à la divinité de Jésus. On sent qu'il veut mettre Jésus dans la pleine vérité de ce qu'il est et qu'il l'aime ainsi dans sa vérité de Dieu, lui, le fils de Zébédée.

Evangile selon saint Matthieu, c. 20 :

« En ce temps-là, la mère des fils de Zébédée, s'ap-

procha de Jésus avec ses fils, l'adora comme quelqu'un qui demande un faveur. Il lui dit : Que voulez-vous ? Elle répondit : Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droit l'autre à votre gauche. Jésus leur répondit : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boira moi-même ? Ils dirent : Nous le pouvons. Il leur dit : En effet, vous boirez mon calice, mais quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous l'accorder. Ces places reviennent à ceux que mon Père à choisis ».

C'est la mère qui demande, mais elle demande à l'instigation de ses enfants. Jésus le sait et c'est à eux qu'il répond. Réponse plutôt sévère. Jean n'est pas encore devenu l'ami préféré. Il ne comprend pas, il ne sait pas ce qu'il demande. Pour lui, Jésus va devenir le Roi d'Israël et la place convoitée est celle des princes qui l'entoureront.

Pauvre Jean ! Il saura un jour. Le Maître lui laisse entrevoir les souffrances qui lui sont réservées. Avant de s'asseoir à sa droite ou à sa gauche, Jean devra souffrir, mais alors il aura vu Jésus sur sa croix, il aura assisté à son agonie et ses yeux seront ouverts. Quand Domitien le fait mettre dans une chaudière d'huile bouillante, devant la Porte Latine, Jean ne défaille pas. La pensée de Jésus domine cette épreuve que Jésus lui-même adoucit pour son ami.

C'est par ce fait que nous savons que Jean, le bien-aimé, alla à Rome. En cette ville, qui devait rester la capitale du monde chrétien, à côté de Pierre, le Chef suprême, à côté de Paul, le Docteur des nations, il fallait que Jean fût présent.

Jean, c'est le symbole de l'amour, de la tendresse pour Dieu. Amour et tendresse sont nécessaires pour diriger dans la bonté, pour enseigner dans la vérité. Pierre, Paul et Jean : l'autorité, la doctrine, l'amour s'unissent à Rome

pour gouverner l'Eglise de Dieu. Sans amour l'autorité serait rude ; sans amour, la doctrine serait sèche. Jean porta son cœur à Rome et il l'y laissa avec le cœur de son divin Ami.

Offertoire : « Le matin, nous fûmes remplis de votre miséricorde, et nous avons exulté de joie, nous avons goûté toutes les délices. »

Le matin, c'est-à-dire, pour Jean, ces années où il vécut dans l'amitié du Seigneur. Vieux, très vieux, ne pouvant plus ni marcher, ni parler, Jean vivait encore de cette tendresse matinale. Son cœur débordait d'amour ! Mes enfants, disait-il, aimez-vous les uns les autres. C'est le précepte du Seigneur. Ce précepte d'amour, Jean l'avait puisé dans le cœur de son divin Ami, quand sa tête reposait doucement sur ce Cœur.

Secrète : « Seigneur, agréez nos offrandes et nos prières, purifiez-nous par ces célestes mystères et exaucez-nous avec bonté. »

Communion : « Je suis la vraie vigne, et vous vous êtes les rameaux. Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruits. Alleluia. »

Postcommunion : « Seigneur, restaurés par ce pain céleste, faites que nous soyons nourris pour la vie éternelle. »

C'est la fruit de l'union avec Jésus, dans l'Eucharistie : Lui en nous, nous en lui pour l'éternité. Lui, le cep de vigne, nous les sarments. Jean a si bien connu cette vie intime, cette vie de cœur avec Jésus.

LXXXVII

7 MAI.

Saint Stanislas,

Martyr.

Introït : Laetatibur, p. [14]. suite

MESSE : *Protexisti,* p. [31].

Oraison : « Dieu, pour l'honneur duquel le glorieux Pontife Stanislas est tombé sous le glaive des impies, accordez-nous que tous ceux qui implorent son secours, obtiennent l'effet salutaire de leurs demandes. »

Nous sommes en Pologne à Cracovie, où il fut chanoine, puis évêque, au XI[e] siècle. Homme de Dieu, pénétré des devoirs de sa charge, il en fut le martyr.

Stanislas avait en face de lui un roi, Boleslas-le-Grand, grand par ses exploits, mais de mœurs déplorables. Le saint évêque lui fit des remontrances, car sa conduite était un scandale pour les fidèles. Plus on est haut placé, plus on est regardé, et si le regard des humbles tombe sur une misère morale publique, le scandale est plus dangereux. Pourquoi exiger des pauvres une morale que les riches et les puissants ne gardent pas ? Il y va de la vérité de la foi. Un seul Dieu, un seul Sauveur, une seule manière d'aller à Dieu. Il n'y a pas deux routes : la route fleurie pour ceux qui peuvent se la

payer et la route pierreuse pour ceux qui sont dénués des biens de la terre. A tous, riches et pauvres, princes et sujets, la route de la croix. C'est ce que comprenait Stanislas ; ce qu'il voulut faire comprendre, vainement, du reste, à Boleslas.

Fatigué d'entendre cette voix austère, le roi accuse Stanislas d'avoir pris possession d'un champ qui ne lui appartenait pas. Il voulait le déshonorer. Or ce champ, l'évêque l'avait acheté et payé à son propriétaire mort depuis. Aucun autre témoin. Stanislas protesta de son innocence et annonça solennellement au roi que, tel jour, devant les juges, le propriétaire lui-même, auquel il avait payé ce champ, viendrait témoigner en sa faveur. Or il était mort depuis trois ans. Boleslas rit de tout son cœur, de ce mauvais rire qui sent la haine.

Au jour dit, Stanislas, après avoir célébré la messe, ordonna à son vendeur, appelé Pierre, de sortir du tombeau et de venir au tribunal. Il sortit vivant, et suivit l'évêque. Il dit qu'il avait vendu ce champ à Stanislas et qu'il en avait reçu le prix, puis il mourut de nouveau.

Boleslas fut stupéfait, mais sa passion l'emporta. Un jour que Stanislas célébrait la messe, il le poignarda à l'autel même, fit couper son corps par morceaux et jeter à travers champs. Les chanoines de Cracovie recueillirent les restes épars du saint martyr et tout à coup ces restes se réunirent miraculeusement, sans que le corps redevenu complet gardât la moindre trace de blessures.

La passion n'a pas de frein, cette passion de la chair qui trouble l'esprit, asservit la volonté. Elle ne connaît rien ni Dieu, ni famille, ni hon-

neur, elle, elle seule à satisfaire. Qui se livre à elle est esclave. Elle est capable de toutes les hontes et de tous les crimes.

Que le saint martyr Stanislas, victime de cette fureur, donne à nos âmes la force de lui résister.

LXXXVIII

8 Mai.

L'Apparition de Saint Michel.

La Messe.

Introït : « Tous les anges, bénissez le Seigneur, vous qui êtes puissants, qui accomplissez toutes ses volontés, qui écoutez toutes ses paroles. — Mon âme bénit le Seigneur, que tout mon être bénisse son Saint Nom. »

Oraison : « Dieu qui ordonnez avec une sagesse admirable le ministère des Anges et des hommes, accordez avec bonté que notre vie soit protégée sur terre par ceux qui vous assistent et vous servent dans le Ciel. »

Dans l'infini des mondes créés par Dieu, nous sommes sur terre de chétives créatures. Nous sommes au-dessus de tous les êtres matériels vivants ou inertes, mais au-dessus de nous dans le monde invisible, il y a des millions d'êtres qui par leur essence, leur grandeur, leur puissance nous sont supérieurs. Ce sont les Esprits, les Anges, êtres de lumière et de feu, que la matière n'alourdit pas. De sorte que l'homme composé d'esprit et de chair est comme le trait d'union entre le monde invisible des Esprits et le monde matériel. Il est Esprit avec les Anges, il est matière avec son corps.

Mais ce qui le rabaisse le plus, c'est que coupable devant Dieu, par la chute originelle, l'homme est diminué dans son intelligence d'es-

prit, vicié dans sa volonté. Son âme et sa chair sont sujettes à la corruption morale et physique. Cette déchéance ravale l'homme au plus bas.

Or Dieu, dans sa bonté, a permis des relations entre les Anges et les hommes. Nous fêtons aujourd'hui une de ces relations, la visite sur terre du Prince de la Milice Céleste, Saint Michel. Il descendit — car pour un Ange entrer en relation avec l'humanité, c'est toujours descendre — il descendit donc sur le mont Gargan, dans les Pouilles, en Italie et, par différents prodiges, il manifesta sa volonté d'être honoré en ce lieu.

C'est sur la cime des monts que l'Archange Michel veut être honoré. En France également, nous avons la *Merveille*, le mont Saint-Michel au péril de la mer, où le bienheureux Archange préside aux destinées de notre patrie. Il préside de haut, comme il convient au Prince du Ciel. Mais quand le péril est grand, Michel se fait petit, il vient même trouver une enfant, et il cause avec elle familièrement. Jeanne d'Arc s'est entretenue avec le Prince d'En-Haut. C'est que Michel est le Prince des humbles, le Premier des humbles. A lui, l'être le plus beau et le plus puissant des êtres angéliques, à lui l'honneur d'avoir rendu à Dieu, souverain créateur, la gloire qui lui est due. Moi, dit-il, je ne suis rien par moi-même, j'ai tout reçu de Dieu. Qui est comme Dieu ?

Sur la cime des monts, Michel garde cette attitude essentielle de créature : Tout à Dieu, tout de Dieu, tout par Dieu.

Lecture de l'Apocalypse de saint Jean, c. 1 :

« En ces jours-là, Dieu fit connaître ce qui devait ar-

river bientôt, en envoyant son Ange à Jean, son serviteur, qui a rendu témoignage à la parole de Dieu et à Jésus-Christ, en disant ce qu'il a vu. Heureux celui qui lit et entend ce que dit cette prophétie, celui qui observe ce qui s'y trouve écrit : car le temps est proche.

Jean, aux sept Eglises qui sont en Asie. La grâce et la paix soient avec vous, par celui qui est, qui était, et qui doit venir, par les sept Esprits qui sont devant sa face, par Jésus-Christ, qui est le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, le prince des rois de la terre, qui nous a aimés et qui a lavé nos péchés dans son sang. »

Alleluia, Alleluia : « Je chante vos louanges, Seigneur mon Dieu, en face des Anges. Alleluia. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 18 :

« En ce temps-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : qui, pensez-vous, sera le plus grand dans le royaume des cieux ?

Jésus appela un enfant, le plaça au milieu d'eux et dit ; En vérité je vous le dis, si vous ne changez pas, si vous ne devenez pas comme cet enfant, vous n'entrerez dans le royaume des cieux. Celui qui se fait petit comme cet enfant est le plus grand dans le royaume des cieux. Et celui qui prendra soin d'un de ces enfants, en mon nom, prendra soin de moi, mais celui qui scandalisera un de ces tout petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui pendît au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales. Il est nécessaire que les scandales arrivent, mais malheur à l'homme de qui les scandales viennent. Si ta main ou ton pied te scandalisent, coupe-les et jette-les loin de toi. Il est meilleur pour toi d'entrer dans la vie éternelle, infirme ou boiteux, que d'avoir deux mains et deux pieds et d'être envoyé dans le feu éternel. Et si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi. Car il est meilleur pour toi d'entrer dans la vie avec un œil, que d'avoir deux yeux et d'être plongé dans la géhenne de feu. Pensez à ne pas mépriser un de ces tout petits. Je vous dis que leurs anges, dans le ciel, contemplent sans cesse la face de mon Père, qui est dans le ciel. »

On voit la scène. Aux disciples que l'ambition humaine tourmente encore Jésus ne répond pas directement. Il appelle un enfant, il le place au milieu d'eux, il leur dit : Regardez bien ce tout petit, si vous voulez être grands dans le royaume des Cieux, il faut vous faire tout petits comme lui. Leçon profonde d'humilité, qui nous montre dans la splendeur du ciel la place de Saint Michel, le prince des humbles. Le démon, l'ange révolté veut se grandir à l'égal de Dieu et il tombe écrasé par sa propre folie ; Michel avoue son propre néant et il monte surélevé par sa propre vérité. Aux orgueilleux, la honte ; aux humbles, la gloire.

Et Notre-Seigneur prend sous sa protection les tout petits. Que personne ne touche à leur innocence ! Que personne ne les porte au mal ! Ces tout petits sont ses préférés, il les garde jalousement. Plutôt se couper un pied ou la main, plutôt s'arracher un œil que de faire du mal aux tout petits. Grande, sévère et salutaire leçon ! A nous de la comprendre et d'éviter de faire du mal à qui que ce soit par nos paroles ou nos actes. Nous sommes responsables de nous et des autres.

Offertoire : « L'Ange se tint debout près de l'Autel du temple. Il avait à la main un encensoir d'or, il y mit de nombreux parfums et la fumée des parfums monta vers Dieu. »

Secrète : « Nous vous offrons, Seigneur, des victimes de louange afin que, grâce à l'intercession des Anges, vous les acceptiez avec bonté et les fassiez servir à notre salut. »

Communion : « Tous les Anges, bénissez le

Seigneur, chantez-lui un hymne et glorifiez-le pendant tous les siècles, Alleluia. »

Postcommunion : « Soutenus par l'intercession du bienheureux Archange Michel, nous vous prions, Seigneur, très humblement, que ce que nous demandons par nos lèvres, nous l'obtenions dans notre âme. »

C'est toujours à l'intérieur qu'il faut revenir. Nos formules n'ont pas d'autre sens, et si elles restent simplement formules, elles n'aboutissent à rien. C'est le dedans qu'il faut sanctifier. C'est là qu'est l'encensoir d'or. Nous aurons beau multiplier nos encensements au dehors, ils n'iront pas à Dieu, si notre cœur, l'encensoir d'or, ne lui appartient pas tout entier.

LXXXIX

Saint Grégoire de Nazianze,

Pontife et Docteur.

MESSE.

Introït : Statuit, p. [12] ; la suite, MESSE : *In Medio,* p. [14,] sauf ce qui suit.

Lecture du livre de la Sagesse, c. 39 :

« Le juste livre son cœur, dès le matin, au Seigneur, qui l'a créé et répand sa prière devant le Très-Haut. Il ouvre ses lèvres pour prier et implore le pardon de ses fautes. Si le Seigneur, le seul grand, le veut, il remplira son âme d'intelligence et le juste répandra, comme une pluie serrée, les paroles de sa sagesse. Il glorifiera Dieu par sa prière. Le Seigneur le dirigera par ses conseils, lui enseignera la discipline et les secrets de sa prudence. Le juste montrera publiquement sa doctrine et mettra son honneur à demeurer fidèle à la loi du Seigneur. Beaucoup loueront sa sagesse, et elle demeurera dans tous les siècles. Sa mémoire ne périra point et son nom sera connu de génération en génération. Les peuples se diront sa sagesse et dans les assemblées, on publiera ses louanges. »

Grégoire de Nazianze est ce juste qui, dès le matin de sa vie, avec Basile son ami de cœur, se livre au Seigneur. Il lui resta fidèle. Il est doux et réconfortant de voir cette amitié chrétienne, qui s'ébauche dans l'étude des Lettres, se poursuivre jusqu'à la dernière heure, au milieu des plus graves vicissitudes de la vie. Poète,

philosophe, théologien, Grégoire fut une des colonnes de l'Eglise. Jamais, rien ne put ébranler sa foi. Ardent défenseur de la divinité de Jésus, il résista à toutes les flatteries et à toutes les menaces pour garder intact et défendre avec fermeté ce précieux dépôt. C'est un lutteur qui, comme saint Athanase, mais avec un caractère plus doux dans l'action, assura à la Sainte Eglise la vérité de la foi.

A ce titre, Grégoire repose dans la Basilique Vaticane, face à l'autre Grégoire, celui de Rome, Grégoire le Grand. Mais non loin de son tombeau, une pensée touchante a placé une magnifique mosaïque représentant la majesté de Basile offrant les saints mystères. Près du tombeau de saint Pierre, les deux amis sont unis pour protéger l'Eglise de Dieu.

La foi de Pierre fut la joie comme le tourment de leur vie. Ils en comprenaient l'importance capitale et, vivant eux-mêmes de cette foi, ils voulurent, au péril de leur vie, la transmettre aux autres. Nous n'y pensons pas assez. Et quand nous récitons le Credo, nous ne réfléchissons pas à ce que chaque mot de ce Credo a coûté de travail, de luttes, de souffrances, de sang aux Docteurs et aux Apôtres qui nous l'ont transmis. Nous vivons, inconscients, de leur foi, sans leur dire le merci que nous leur devons. Au moins quand la Liturgie nous rappelle leurs noms, aimons à les louer, et à les glorifier comme ils le méritent. Ils sont en toute vérité nos Pères dans la foi, car c'est par eux qu'elle nous a été gardée intacte.

XC

10 Mai.

Saint Antonin,

Confesseur, Pontife, de notre Ordre.

La Messe : *Statuit,* p. [12], sauf ce qui suit :

Oraison : « Seigneur, faites que nous soyons secourus par les mérites de saint Antonin, votre Confesseur et Pontife, afin que, en vous proclamant admirable en lui, nous puissions nous glorifier de votre miséricorde en nous. »

On voit le parallèle : En saint Antonin nous proclamons et admirons la grandeur et la sainteté de Dieu ; en nous, nous glorifions sa miséricorde.

C'était un tout petit homme, frêle d'aspect, plutôt souffreteux d'apparence. Il était né à Florence. Mais sous cet extérieur chétif, il y avait un caractère supérieur, décidé, généreux. Tout jeune, il se présente à Jean Dominici, Prieur de Santa Maria Novella, le grand couvent des Dominicains à Florence, et lui demande l'habit de l'ordre. Cet homme austère, qui voulait introduire la réforme de l'observance, regarde cet adolescent maigrelet et, ne voulant pas lui faire de peine par un refus absolu, lui demande ce qu'il fait. — J'étudie le droit, dit l'enfant. — Eh bien ! quand vous saurez le Digeste, de mémoire, vous reviendrez. C'était lui dire : Allez ! je ne puis pas vous accepter. Il me faut des hommes plus robustes que vous pour pratiquer l'observance.

Mais le petit homme avait de la tête, lui aussi.

Un an après, il revenait son *Digeste* dans sa mémoire, et ce n'est pas peu dire ! Emerveillé, Jean Dominici l'accepta. Il avait compris que dans ce corps frêle, il y avait une volonté. Il y avait plus : la sainteté, ce don complet de soi à Dieu.

Antonin apprit à lui seul, sans aucun maître, les sciences humaines et divines. Au milieu des bouleversements suscités par le schisme d'Occident, ballotté avec son tendre ami Fra Angelico, d'un couvent à l'autre, jamais il ne perd de temps. Il a le goût de la science, qu'il estime nécessaire à un Frère Prêcheur. Sans relâche, il lit, il étudie, il écrit. Son esprit est large, mais son austérité religieuse demeure rigoureuse. Il bâtit à Florence pour les observants le fameux couvent de Saint-Marc, aux cellules étroites, aux fenêtres petites, mais toutes illuminées par les fresques joyeuses de Fra Angelico. Antonin bâtit, Angelico décore. Mais si l'austérité enserre les religieux dans une observance rigide, Antonin veut que leur esprit se développe à l'aise. Il accepte que dans son couvent il y ait une magnifique bibliothèque au service des Frères. Il veut même — et c'est probablement la première fois — que cette bibliothèque soit ouverte au public.

Nous avons ainsi la physionomie authentique de saint Antonin : observant rigide, travailleur acharné, joignons-y la bonté.

Quand, bien malgré lui, il est nommé archevêque de Florence, cette bonté de cœur se manifeste immédiatement par la fondation d'une société, sorte de société de Saint-Vincent de Paul, dont les membres avaient pour mission de découvrir et de secourir les pauvres hon-

teux, ceux qui souffrent et par pudeur sociale, ne le disent pas.

Mais, très bon pour les petites gens, Antonin savait, à l'occasion, montrer aux Autorités de la République la limite de leurs droits. Inaccessible à toute flatterie, dédaigneux de toute menace, il en imposait à tous par sa droiture.

Et cependant, même dans le palais des archevêques de Florence, Antonin restait l'humble et pauvre Frère de Saint-Marc. Obligé d'aller à Rome pour complimenter le Pape Pie II de son élection, au nom de la République de Florence, Antonin laisse partir son fastueux cortège et, seul avec un compagnon de son Ordre, monté sur un âne, il fait son entrée dans la ville éternelle. Ce qui ne l'empêcha point de dire à Pie II de fortes vérités, comme il savait les dire, avec une bonté très habile.

Plus tard, quand Pie II passa à Florence pour se rendre au concile de Mantoue, Antonin était à l'agonie. Le Pape voulut le voir et lui donna une suprême bénédiction.

Il mourut le 2 mai 1459.

Noble et douce figure de saint religieux et de saint Pontife dont la vie parle toute seule, sans que l'on ait besoin de la commenter. Idéal du Frère Prêcheur dans la pauvreté, dans l'étude, dans l'observance, dans la fermeté d'âme. Inclinons-nous avec respect devant ses restes vénérables qui reposent en son cher couvent de Saint-Marc. On dirait que Fra Angelico, le bienheureux peintre, fit de ce couvent une châsse pour honorer la mémoire de son ami.

« Alleluia, Alleluia, Antonin, Pontife choisi de Dieu, Vierge et Docteur, doit être glorifié, alleluia. »

Evangile : Vigilate, p. [11]

Offertoire : « Je médite sans cesse vos commandements que j'aime avec ardeur et je mets les mains pour les observer, car je les aime. »

C'est le vrai prêtre ! Celui qui, uni à l'unique Prêtre, le Seigneur Jésus, s'offre avec lui à la gloire de Dieu. Et non pas seulement en formule, mais dans la réalité de tout son être. Ne vivre que pour Dieu, comme Jésus, fut la règle sacerdotale de saint Antonin.

Communion : « Il fut le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur établit sur sa famille pour distribuer à chacun, en temps opportun, la mesure de froment. »

Postcommunion : « Restaurés par cette nourriture vivifiante, nous vous remercions, Seigneur, et nous vous demandons que ce que nous avons absorbé à la gloire de votre saint évêque Antonin devienne, par son intercession, un secours contre les attaques de l'ennemi. »

Antonin fut canonisé solennellement par le Pape Adrien VI, le 31 mai 1523 en la fête de la Sainte Trinité. Il y a donc, ce jour où sont écrites ces lignes, 400 ans. Il repose depuis lors, revêtu de ses ornements pontificaux, sous un autel de son église de Saint-Marc. Florence ne l'a pas oublié. Sa statue est sur la façade du Dôme et de magnifiques portraits sur toile ou en terre cuite perpétuent le souvenir de cette physionomie si frêle et si sainte.

XCI

11 Mai.

Le Bienheureux Albert de Bergame,

Tertiaire, de notre Ordre.

Messe : *Justus ut palma*, p. [11].

Oraison : « Dieu, qui, dans la situation modeste où il vécut, avez voulu glorifier le bienheureux Albert par l'éclat de la sainteté, faites que nous suivions tellement ses traces, que nous méritions d'acquérir la même récompense. »

Très humble, en effet, la situation sociale du bienheureux Albert. Fils de modestes cultivateurs, il commença comme eux à gagner son pain à la sueur de son front. Mais ce travail matériel loin de le détourner de la pensée de Dieu, portait son âme vers lui, dont il voyait l'infinie bonté répandue sur toutes les créatures. Docile aux désirs de ses parents, Albert contracta mariage. Il ne fut pas heureux. Dieu l'éprouva par le caractère difficile de sa femme. Celle-ci, du reste, n'était pas à sa hauteur de sainteté et ne comprenait pas les libéralités de son mari, qui lui paraissaient excessives. Plusieurs fois, il fut obligé de recourir au miracle pour calmer ses reproches. Mais rien n'empêchait l'homme de Dieu de suivre la voie de la perfection. Tertiaire fervent, il vivait de l'esprit

de son ordre et par sa charité et sa patience il en exerçait l'apostolat.

Albert mourut à Crémone où il s'était retiré devant les exigences de puissantes familles qui s'emparèrent injustement de ses champs. Il mourut comme il avait vécu, simplement et pieusement. Mais Dieu, qui aime les humbles, glorifia son serviteur.

Rien d'extraordinaire dans cette vie où tout est pauvre, simple, besogneux. Mais quel exemple à suivre dans les occupations vulgaires de la vie. Partout, en labourant son champ comme en battant son grain, même dans les difficultés ordinaires du ménage, on trouve Dieu si on le cherche. Dieu est près de nous, en nous, partout. Tâchons de le suivre. Ce n'est pas leur situation qui honore les saints, ce sont eux qui honorent leur situation, aussi modeste soit-elle.

XCII

12 Mai.

La bienheureuse Jeanne de Portugal,

Vierge, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu qui au milieu des plaisirs d'une cour royale et des illusions du monde avez fortifié par la vertu de fermeté la bienheureuse Jeanne, votre Vierge, faites, par son intercession, que vos serviteurs méprisent les choses de la terre et aspirent sans cesse à celles du ciel. »

Sans transition nous passons de la pauvre maison d'Albert de Bergame au palais du roi de Portugal. Dieu prend et forme ses saints où il veut, à la charrue comme dans un palais. Son action à lui ne s'occupe pas du milieu. Jeanne, fille d'Alphonse V de Portugal, fut éprise, dès sa plus tendre enfance, des charmes de l'amour de Dieu. Elle avait un culte pour la douloureuse Passion du Sauveur. Et c'était chose très édifiante que de voir cette enfant royale s'adonner, comme elle le pouvait, aux plus rudes pénitences, afin d'être conforme à Jésus crucifié.

Malgré les plus vives oppositions de son père, Jeanne revêtit l'habit de l'ordre et consacra sa vie à servir Dieu dans la pauvreté et la souffrance. Mais son esprit apostolique la porta à s'occuper des Maures, réduits en captivité, pour

les gagner à Jésus-Christ. Ce faisant, elle était entièrement dans l'esprit de saint Dominique. Tertiaires séculières, tertiaires régulières, sœurs du second ordre, toutes doivent se dévouer par la prière, par la pénitence, par la parole, si l'occasion se présente, par les œuvres de charité au salut du prochain. Dans l'ordre, il est interdit de garder Dieu pour soi, il faut, chacun à sa manière le donner aux autres. C'est notre moyen propre de sanctification. Qui le néglige n'est pas foncièrement de l'ordre.

Jeanne mourut à Lisbonne, en mai 1490. Elle n'avait que trente-neuf ans.

XCIII

13 Mai.

La bienheureuse Imelda,

Vierge, de notre Ordre.

. Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu qui, après avoir embrasé du feu de votre amour la bienheureuse Vierge Imelda, l'avez nourrie miraculeusement de l'Hostie immaculée et reçue dans le ciel, faites que, par son intercession, nous ayons la même ferveur pour approcher de la sainte table, et le désir de mourir pour être avec vous. »

Chère petite sainte, dont la vie se confond avec son amour de Jésus dans la sainte Eucharistie ! On sait qu'elle appartenait à la noble famille des Lambertini de Bologne ; que, encore enfant, elle demanda avec instance de revêtir l'habit des Sœurs Prêcheresses. Mais une fois dans le monastère, la douce enfant, qui n'avait que dix ans, vécut dans une union profonde avec Jésus dans l'Eucharistie. Sa joie était de rester auprès de lui, de se savoir dans la même maison, sous le même toit. Sa maison à lui, sa maison à elle. Elle vivait avec lui comme Marthe, Madeleine et Lazare quand Jésus leur demandait l'hospitalité. Un couvent est, en effet, une autre Béthanie, puisque le Maître y réside. Imelda ne le quittait ni de pensée ni de cœur. Mais elle voulait davantage ; elle voulait posséder en elle-même son Jésus, s'unir à lui inti-

mement par la sainte Communion. Quand elle voyait les sœurs aller à la sainte table, son cœur se fondait d'amour et de désir. Pourquoi pas elle aussi ? On la trouvait trop jeune ! Comme si l'amour avait un âge. Et le Maître qui appelait à lui les petits enfants et les baisait avec tendresse, le Maître multipliait ses appels dans le cœur d'Imelda. Son amour le force à venir jusqu'à elle. Il s'appelait lui-même dans ce cœur.

Un jour que les sœurs faisaient la sainte Communion, Imelda, restée seule dans sa stalle, divinement jalouse et avide de recevoir elle aussi son Jésus, l'appela avec tant de véhémence qu'il vint. Une hostie alla se placer en l'air, au-dessus de la bienheureuse enfant. Elle la vit, les sœurs la virent, le prêtre, interdit, comprit le mystère d'amour. Il s'approcha, reçut la sainte hostie sur la patène et communia Imelda. La joie de l'enfant fut si vive, son amour si violent, sa reconnaissance si intense que, croisant les bras sur sa poitrine, comme pour y serrer son Bien-Aimé, elle baissa la tête et expira doucement.

Jésus avait cueilli le lis pour l'emporter dans son Paradis.

C'est toute la vie d'Imelda. Elle vécut et mourut d'amour pour Jésus dans l'Eucharistie.

Le surprenant n'est ni cette vie, ni cette mort; le surprenant, c'est notre vie à nous, près de Jésus dans l'Eucharistie. Nous savons que le Maître est là : quel cas en faisons-nous ? Sans doute, nous croyons en sa présence, mais cette foi elle-même nous condamne. Nous croyons qu'*Il est là*, et nous vivons auprès de lui comme s'Il n'y était pas. Quelques minutes par jour,

c'est tout ou à peu près. Nos communions, que sont-elles ? Bonnes, essentiellement, mais en tirons-nous le profit qui devrait en sortir pour nous ? Pourquoi ? Parce que notre foi est aveugle, notre amour éteint. Nous vivons avec Jésus, comme avec un étranger. Ce sera, un jour, notre grand regret. Nous ne comprenons pas, nous n'aimons pas, et notre vie demeure vulgaire, terre à terre, sans élan.

Bienheureuse Imelda, chère petite sainte, priez pour que nous comprenions !

J'ai vénéré ses restes, dans une église de Bologne. Ses petits ossements d'enfant reposent dans une châsse et au-dlessus est étendue une statue habillée en dominicaine. On ne peut la voir sans être profondément ému.

LXCCIII

14 Mai.

Le Bienheureux Gilles,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, nous implorons en suppliant, votre miséricorde, afin que, de même que par sa prévenance, vous avez fait rentrer le bienheureux Gilles dans la voie de la justice et de la sainteté, ainsi vous nous fassiez passer de la servitude et de la mort du péché à la liberté parfaite et à la vie. »

Nous savons par cette oraison ce que fut Gilles de Santarem. Portugais de naissance, épris de science, il se rendit à Paris dont l'Université était, au XIII[e] siècle, la maîtresse du monde. Mais il n'y prit pas que la science. Follement emporté par ses passions, Gilles se livra à tous les plaisirs. Dieu l'attendait cependant. Un jour, la lumière divine se fit en lui si intense qu'il comprit sa déchéance. Il la sentit avec une telle acuité, que sa volonté fut transformée et tirée vers Dieu avec violence. Quand Dieu veut une âme, il l'arrache lui-même à la terre et la prend comme l'aigle dans ses serres et l'emporte auprès de lui.

Gilles subit cette emprise divine. Il demanda l'habit de l'ordre et pendant toute sa vie dominicaine, humble, pénitent, pauvre de tous biens humains, il demeura comme dans une extase

perpétuelle. La mort fut une joie infinie pour ce cœur ravi en Dieu. Il passa à une vie meilleure, en 1265, à l'âge de 80 ans.

Livrons-nous sans réserve à l'action de Dieu. Ce qui retarde notre marche vers lui, c'est notre hésitation pratique à lui abandonner tout nous-mêmes. Nous lui donnons une part de nous-mêmes ; c'est tout qu'il veut, c'est l'abandon total. Qui se donne ainsi court dans la voie de la perfection ; qui fait des réserves se traîne et n'arrive que péniblement. Dieu nous porte heureusement, mais la charge lui pèse. Aux cœurs vaillants sacrifiés, la joie de Dieu. Eût-on offensé longtemps, gravement sa bonté, que l'on se donne et tout est oublié. Ce n'est plus l'ascension de la montagne de Dieu, c'est le vol de l'aigle qui d'un coup d'aile arrive au sommet. Mais où sont les aigles ?

XCV

15 Mai.

Saint Jean-Baptiste de la Salle,

Confesseur,

Messe : *Os justi,* p. [18], sauf ce qui suit :

Oraison : « Dieu, qui avez suscité le saint confesseur Jean-Baptiste pour enseigner les pauvres et affermir la jeunesse dans la voie de la vérité, et qui avez par lui réuni une nouvelle famille dans l'Eglise, accordez-nous que, par son intercesion et à son exemple, nous soyons fervents pour le souci de votre gloire en procurant le salut des âmes, afin de participer un jour dans le ciel à sa couronne. »

Toute la vie de Jean-Baptiste de la Salle est dans cette oraison. Il fut suscité par Dieu pour instruire les enfants pauvres et affermir dans la foi la jeunesse confiée à ses soins. Noble vocation, nécessaire vocation, au XVIII[e] siècle et de nos jours. C'est à Reims qu'il naquit, à Reims qu'il fut élevé dans la piété, qu'il devint chanoine de la cathédrale. Mais Dieu l'appelait plus haut qu'une stalle de chanoine. Toute cette formation cléricale, grave, austère, avait pour but la fondation d'un institut religieux qui se répandrait dans le monde entier pour instruire les enfants, les pauvres surtout, et pour les former à une vie chrétienne sérieuse.

Pour réaliser une pensée si apostolique, il

fallait à Jean-Baptiste de la Salle une confiance absolue dans la grâce de Dieu. Car si lui était prêtre, ses fils ne devaient point l'être. Et c'était un projet hardi de lancer à travers le monde des religieux qui n'auraient pour se soutenir dans leur idéal ni la science ni la grâce du sacerdoce. Aussi le saint Fondateur donna-t-il à ses fils un code religieux très austère. Il fut approuvé par le Pape dominicain Benoît XIII. Et quand Jean-Baptiste de la Salle mourut, ses fils, nombreux et fervents, se dressaient déjà dans le monde contre la perversité des ennemis de la foi. Leur œuvre fut merveilleuse, elle continue de l'être, là où la liberté d'aimer et d'instruire les enfants leur est laissée. Le démon leur fit une guerre acharnée, qui dure toujours, car il sait le bien qu'ils font. Quand le démon s'agite contre une œuvre avec cette violence, c'est bon signe. C'est que Dieu est en cause, et lorsque Dieu est en cause, il ne faut jamais désespérer. La victoire est proche.

Œuvre apostolique cette éducation chrétienne de la jeunesse, une des plus nécessaires et que chacun doit promouvoir par tous les moyens à sa disposition. Il faut soustraire l'enfant, ces petits que Jésus aimait si tendrement, à l'influence mauvaise. Ne pas le faire quand on le peut, négliger de s'en préoccuper est une trahison vis-à-vis de Dieu. L'enfer s'en préoccupe, lui. Sa force, le plus souvent, vient de notre faiblesse.

Notre-Seigneur n'a-t-il pas été jusqu'à dire : « celui qui prend soin d'un de ces petits en mon nom prend soin de moi. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 18.

« En ce temps-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : qui pensez-vous être le plus grand dans le royaume des cieux ? Et Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne vous transformez pas et si vous ne devenez pas comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui qui s'abaissera au niveau de cet enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux. Et celui qui prendra soin d'un de ces petits en mon nom, prendra soin de moi. »

C'est clair. Jésus prend la place de l'enfant. Qui s'occupe de lui, qui le soigne, qui veille sur lui, tout cela, c'est comme s'il le faisait à Jésus lui-même.

Et c'est pourquoi l'œuvre de Jean-Baptiste de la Salle a soulevé contre elle toutes les puissances de l'enfer. Dans les enfants, c'est Jésus que l'Ecole chrétienne forme et sauve ; dans les enfants, c'est contre Jésus que l'enfer travaille.

XCVI

16 Mai.

Saint Jean Népomucène,

Martyr.

Messe : *Laetabitur,* p. [1], *au Temps Pascal,* Messe : *Protexisti,* p. [31].

Oraison : « Dieu, qui par le silence sacramentel invincible du bienheureux Jean avez glorifié votre Eglise d'une nouvelle couronne de martyre, accordez-nous par son intercession et son exemple de surveiller soigneusement notre langue et de supporter plutôt, en ce monde, tous les maux, que de nuire à notre âme. »

Il s'agit ici du silence de la confession.

Chacun sait que le confesseur est tenu sous les peines les plus graves, dont la suprême est la damnation éternelle, à garder le secret le plus absolu sur tout ce qui regarde la confession. Or, il arriva qu'un saint prêtre de Bohême, Jean, homme très instruit et très austère, devenu chanoine de la cathédrale de Prague, eut à diriger la conscience de la reine. Le roi Wenceslas le prit d'abord en grande estime. Puis, pour des raisons intimes de dépravation morale, Wenceslas prétendit connaître les confessions de la reine. Il voulait savoir ce qu'elle disait en se confessant. Jean, stupéfait d'une pareille prétention, lui opposa la plus vive résistance. Rien ne put le fléchir, si bien que pour

se venger de son silence, le roi le fit jeter dans la Moldau.

Jean devenait ainsi le premier martyr du silence sacramentel. Il est resté, pour tous, le patron du silence, ce bien précieux, préservateur de tant de fautes. On se repent rarement d'avoir gardé le silence, et le plus souvent on se reproche d'avoir parlé. Enlevez toutes les fautes de la langue : les médisances, les calomnies, les colères, les propos inconvenants, les injures et les moqueries, tout ce venin pervers et pernicieux qu'elle distille sans relâche et vous aurez la paix intérieure, qui vous permettra de vous unir à Dieu, et la paix extérieure d'une réelle fraternité. La langue est notre grande ennemie ; le silence notre ami le plus sûr. Qui garde sa langue est un sage ; qui lui donne toute liberté un imprudent, souvent un sot. Savoir se taire est une science rare, même chez les meilleurs. C'est pourquoi dans l'ordre le silence est une des observances les plus graves. Rien de beau, dans un couvent, comme la cérémonie ordinaire du silence. C'est ce qui donne à une maison religieuse son caractère sacré. *Silentium, pater Praedicatorum :* le silence est le Père des Prêcheurs, car c'est lui qui leur permet de contempler les choses de Dieu, pour les communiquer aux autres.

XCVII

17 Mai.

Le bienheureux André Abellon,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez accordé au bienheureux André votre Confesseur, de prêcher par l'exemple et la parole l'Evangile de la paix, faites que, par son intercession, nous recevions votre loi avec un cœur parfait et que nous l'accomplissions par une sainte conduite. »

André Abellon est né à Saint-Maximin. Il fait partie du groupe des réformateurs de l'Ordre en France au XV^e^ siècle. Religieux très instruit, désireux de rendre à l'ordre sa première régularité, il menait une vie très austère. Elle n'effraya point ses confrères, car André, rigide pour lui-même, était très bon, très indulgent pour les autres. Il avait pour principe de gouvernement que l'exemple et la bonté font plus de bien que la sévérité. Aussi fut-il nommé Prieur de Saint-Maximin, puis d'Arles où le vénérable Père Barthélemi Texier, Maître général de l'ordre, voulait introduire l'observance. il eut un réel succès, précisément par sa grande bonté, qui attirait les cœurs et les disposait à l'imiter. Outre son apostolat par la parole, qui fut très fructueux dans toute la Provence, André touchait les âmes par de pieuses peintures.

L'art prêche aussi la bonté et la miséricorde de Dieu.

Appelé à Aix par les habitants de la ville, terriblement affligés d'une peste désastreuse, André leur prodigua toutes les consolations. Il y mourut lui-même en 1450.

Figure aimable de Prêcheur, qui a la compréhension de son ordre et qui, malgré les décadences locales, possède assez d'énergie pour rester fidèle à sa règle et, par son exemple et sa bonté, réussit à la faire observer autour de lui. C'est l'apostolat en famille, que chacun peut exercer par sa propre régularité. Mais il faut y joindre la douceur dans la manière. Une trop grande sévérité rebute les âmes. Pour les ramener au bien, il faut les attirer, sans brusquer leurs habitudes. La vue du bien, la persuasion par la charité, une certaine latitude accordée au bon vouloir aidèrent André Abellon à faire refleurir l'observance. Ces mêmes moyens peuvent servir toujours à la maintenir ou à la restaurer.

XCVIII

18 Mai.

Saint Venant,

Martyr.

Messe : *Protexisti*, p. [31].

Oraison : « Dieu, qui avez consacré ce jour par le triomphe du bienheureux Venant, votre martyr, exaucez les prières de votre peuple et faites que, en vénérant ses mérites, nous imitions la fermeté de sa foi. »

Tout jeune martyr de quinze ans à Camerino. Accusé d'être chrétien comme d'un crime, il se présenta lui-même au Préfet de la ville, représentant de l'empereur Dèce, un des plus cruels persécuteurs de l'Eglise. Ce Préfet multiplia vainement les menaces et les supplices, Venant fut invincible. Il eut la tête tranchée.

Cette fermeté dans la foi est vraiment chose merveilleuse. A nous qui n'avons à affronter aucun supplice, garder la foi ne semble pas très difficile. Mais un enfant de quinze ans, que l'on torture affreusement, et qui, malgré toutes les souffrances, crie à Dieu son amour et meurt de cet amour, voilà qui peut nous faire réfléchir. Si Dieu nous demandait pareil sacrifice, serions-nous prêts à le lui donner avec cette fermeté et cette joie ? Certes ! Nous aurions comme Venant la grâce pour nous assister, car, avec nos

pauvres forces nous ne serions pas capables de résister à la douleur. Mais n'est-il pas bon de mettre notre âme, par nos saorifices quotidiens, dans cette disposition de préférer Dieu à tout ? Cet amour de préférence, qui peut aller jusqu'au martyre, n'est en somme que la charité essentielle, ses degrés se développent à l'infini, jusqu'au suprême qui est de donner sa vie. Habituons-nous à donner moins pour arriver à donner tout, même notre sang. Qui n'a pas souffert, dit saint Paul, sait-il s'il aime vraiment Que les souffrances physiques, morales, ce martyre de la vie ordinaire, soient acceptées, supportées, j'allais dire aimées dans la patience et ce désir si chrétien de ressembler par elles à Jésus crucifié !

XCIX

19 Mai.

Saint Pierre Célestin,

Pape.

Messe : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu, qui avez élevé le bienheureux Pierre Célestin au sommet du souverain Pontificat et qui lui avez enseigné de le placer après l'humilité, accordez-nous avec bonté de mépriser, à son exemple, tous les biens de la terre, afin de mériter un jour la récompense promise aux humbles. »

C'était un ermite, rude d'aspect, qui vivait dans les montagnes, loin des vains bruits du monde, adonné à la contemplation des choses divines. Sa pénitence était rigoureuse. Des compagnons attirés par sa vertu s'unirent à lui et il forma avec ce noyau d'âmes ferventes un ordre qui prit, dans la suite, de son nom de Pape, celui de Célestin. Cet ordre se rattachait à la grande famille bénédictine.

A la mort du Pape Nicolas IV, le siège de saint Pierre resta vacant pendant plus de deux ans. Les cardinaux ne pouvaient s'entendre. Finalement, le cardinal dominicain Latino Malabranca, doyen du sacré collège, proposa l'élection de ce saint homme. Quand les députés du Conclave se présentèrent pour lui annoncer son élection, il prit la fuite. On parvint cependant à le convaincre que le bien de l'Eglise exi-

geait son acceptation. Pierre la donna. Mais, quand il se rendit à Aquila pour y être couronné, il fit son entrée monté sur un âne. Cette vie nouvelle, trop fastueuse pour son austérité, trop affairée pour son besoin de contemplation, lui déplut. Au bout de cinq mois, aidé du reste par des conseils très intéressés, Pierre Célestin donna sa démission de Pape et se hâta de retourner à son ermitage. On ne l'y laissa pas en paix. Par crainte d'un changement de volonté de sa part, Boniface VIII le fit enfermer et garder à vue. C'est tout ce qu'il gagna en acceptant la tiare. Pierre Célestin mourut comme un saint.

C'est le seul Pape qui ait donné sa démission. Du reste, pour la paix de l'Eglise, la démission d'un Pape peut être dangereuse. Je mets hors de cause les Papes discutés, qui, pendant le schisme d'Occident, donnèrent aussi leur démission. Ce qui est à retirer de cette vie mouvementée, c'est le magnifique exemple d'humilité de Pierre Célestin. Avant tout, avant les honneurs de la tiare, l'humilité, vertu fondamentale, qui met toute créature à sa vraie place devant son Créateur. Célestin l'a compris admirablement. Vicaire du Christ, le plus humble de tous, il prit pour lui cette vertu et laissa à d'autres la gloire de représenter son autorité. Il lui fallut une grandeur d'âme au-dessus de la plus haute dignité et cette lumière intime de l'Esprit-Saint qui fait comprendre ce qu'est Dieu et ce que nous sommes.

Boniface VIII désira la papauté et descendit du siège de saint Pierre avec le soufflet de Sciarra. Célestin V déposa la tiare volontairement et fut élevé sur les autels. Grande leçon de choses pour ceux qui savent réfléchir.

20 Mai.

La bienheureuse Colombe de Rieti,

Vierge, de l'Ordre.

Messe : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez illuminé de clartés célestes la bienheureuse Colombe, votre vierge, toute blanche de pureté et d'innocence, accordez-nous par son intercession de vous servir sur la terre avec des cœurs purs et de mériter ainsi de jouir dans le ciel de la splendeur de votre gloire. »

Pureté, innocence, candeur d'âme, telle nous apparaît cette bienheureuse Colombe de Rieti, née en cette ville au XIVe siècle. C'est une de ces âmes prévenues par la grâce de Dieu, préservées de souillures. A son baptême une colombe se reposa sur sa tête, d'où son nom. C'était la figure douce et tendre de l'Esprit-Saint, qu iprenait cette âme pour lui et en fermait la porte à l'ennemi. Elle eut à lutter longtemps contre les siens, contre le démon pour se garder inviolablement à Dieu. Triomphante enfin, elle prit l'habit des tertiaires et, fortifiée par le secours particulier de Notre-Dame de la Quercia qu'elle alla implorer, elle se rendit à Pérouse où elle fonda un monastère de Tertiaires régulières dont les sœurs devaient instruire et former à la vie chrétienne les jeunes filles de la ville. Œuvre apostolique, encore rare

à l'époque, mais tellement conforme à l'esprit du Tiers-Ordre. Colombe y consacra toutes ses forces, ce qui ne l'empêchait point de vivre dans l'union la plus intime avec Dieu, favorisée par ses gracieuses bénédictions.

Elle eut un jour à se présenter devant le Pape Alexandre VI, qui n'était pas un modèle de vertu. Simple, comme toujours, Colombe se mit à genoux devant lui pour solliciter pour elle et ses filles la bénédiction. C'était le Pape. Mais à peine à ses pieds qu'elle prit dans ses mains, elle tomba en extase, et l'extase fut longue. Que vit-elle devant Alexandre ? Quelle prière sortit de son cœur pour lui et la Sainte Eglise ? Colombe ne l'a pas dit. Mais impatienté, Alexandre essayait en vain de délivrer ses pieds. Colombe partit enfin avec son secret. Elle mourut à l'âge de 34 ans, en 1501.

Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! Jamais nous n'approfondirons trop cette béatitude. Si en ce monde, nous voulons « voir Dieu », c'est-à-dire pénétrer plus avant dans les mystères de notre Rédemption, comprendre avec plus de vérité Notre-Seigneur Jésus-Christ et estimer à leur juste valeur les choses de Dieu et celles de la terre, purifions notre cœur. Délivrons-le de toute convoitise malsaine, de toute attache humaine. Et plus notre cœur se clarifiera, plus nous aurons le sens de Dieu. La fumée terrestre obscurcit notre âme et nous empêche de voir le visage ami de Jésus. Faisons la pleine lumière en nous, et nous le verrons tel qu'il est.

24 Mai.

La Translation de notre Bienheureux Père saint Dominique.

Messe : *In medio,* p. [14], sauf ce qui suit :

Oraison : « Dieu, qui avez daigné illuminer votre Eglise par les mérites et les enseignements du bienheureux Dominique, votre Confesseur, notre Père, accordez que, par son intercession, elle ne soit jamais dépourvue des secours temporels et fasse sans cesse des progrès spirituels. »

Graduel : « Alleluia, alleluia, Dominique, Père très bon, souvenez-vous de votre œuvre. Demeurez debout devant le Juge souverain en priant pour la société de vos pauvres. »

Dans l'oraison, on prie pour l'Eglise universelle. Dominique n'a vécu que pour la défense de l'Eglise. Ce fut sa passion. L'Eglise s'en souvient et elle lui demande de lui assurer deux secours : le secours temporel et le secours spirituel. Dominique a travaillé personnellement, pendant sa vie mortelle, pour donner à l'Eglise ce double secours, le spirituel surtout, par sa doctrine et sa sainteté. Il a fondé un ordre qui fut pour l'Eglise une assistance puissante dans la défense de la foi. A Dominique de continuer cette œuvre en assurant à ses fils sa paternelle protection. Il les a voulus pauvres, dénués des biens terrestres, qu'il se souvienne d'eux ! Que

son cœur les suive partout ! Que sa main s'ouvre libéralement pour subvenir à leurs besoins. Alors, ils pourront comme lui, travailler de façon désintéressée, purement évangélique, au soutien de l'Eglise par leur doctrine, leur prédication, leur influence morale.

Séquence.

Ce n'est que la finale de la grande séquence que l'on chante le 4 août, en la fête même du saint Patriarche.

Chantons donc les louanges
de l'admirable Dominique
à pleine voix

Crie vers lui en demandant son secours
toi qui suis ses voies,
peuple indigent.

Et Vous, Père très doux, bon, Pasteur
du troupeau et son Patron,
que votre prière instante

plaide en tout temps à la
cour du grand roi la cause
du troupeau que vous avez quitté
Alleluia.

En ce jour, nous fêtons la translation des restes vénérables de notre Père. Il mourut à Bologne, le 6 août 1221. Ses fils l'ensevelirent comme l'un d'eux dans le cimetière commun du couvent, sans honneurs spéciaux. Il arriva même que, par suite de nouvelles construc-

tions, le tombeau du saint Patriarche demeura à découvert sans abri, en plein air. Les Frères, mal inspirés par la crainte de paraître attirer la vénération des peuples autour de leur Père et de poursuivre ainsi un but intéressé, ne voulaient pas même que l'on parlât des miracles que Dieu multipliait à l'intercession de saint Dominique. Ils brisaient les ex-voto que l'on déposait par reconnaissance sur son humble tombeau. C'était plus qu'exagéré. On n'arrête pas la marche de Dieu.

Jourdain de Saxe, successeur du saint Patriarche, s'émut de cette aberration. D'autres Frères la réputèrent injurieuse à la mémoire de leur Père et dénoncèrent les faits à Grégoire IX, l'ancien ami de Dominique. Il en fut outré et une lettre partit de Rome qui reprochait durement aux Frères leur incurie. De plus, il ordonna de relever ses restes précieux pour les placer dans un tombeau plus honorable. La cérémonie eut lieu le 24 mai 1233. Grégoire eût voulu la présider lui-même, mais les devoirs de sa charge l'en empêchant, il délégua l'archevêque de Ravenne pour le remplacer. Jourdain de Saxe accourut, une multitude des Frères se rendit à Bologne. Et en ce jour, devant une foule immense venue de tous les pays d'alentour, on souleva l'humble, très humble cercueil qui contenait les restes de Dominique. Les Bolonais, en armes, pour parer à toute tentative d'enlèvement, surveillaient l'opération. Subitement, dès que le cercueil fut ouvert, un parfum délicieux se répand, envahit l'assemblée, s'attache aux vêtements, aux mains, avec une telle force, une telle intensité, une telle suavité, qu'on ne peut ni l'éviter, ni s'en rassasier. La foule acclame.

Les évêques tombent à genoux, glorifiant la bonté de Dieu en son serviteur Dominique.

« J'ai senti moi-même cette délicieuse odeur, écrit Jourdain de Saxe, et j'en rends témoignage. Pendant de longues heures je suis resté près du corps, sans jamais me lasser de ce parfum dont les senteurs pénétrantes embaumaient suavement mon âme.[1]. »

Enfin les restes sacrés furent déposés dans un sarcophage de marbre. Un an après, le 3 juillet 1234, Grégoire IX canonisait solennellement Dominique. Cet homme que lui-même avait connu, admiré, aimé, soutenu de son influence pour la fondation de la Prédication Universelle, Grégoire le présentait à l'Eglise comme un modèle éminent de sainteté.

Mais, même après sa glorification, les Frères ne se pressèrent pas de rendre plus d'honneurs aux reliques de leur Père. Pendant trente ans elles demeurèrent dans le modeste sarcophage où les mains filiales de Jourdain de Saxe les avaient placées. Maître Jean de Verceil, un de ses successeurs, estima qu'elles méritaient de plus grands honneurs. Il confia l'exécution d'une châsse de marbre à un célèbre sculpteur, Nicolas de Pise, auquel s'adjoignit un religieux de l'ordre, Frère Guillelmo Agnelli, son ancien élève.

Cette châsse de marbre existe encore, avec ses bas-reliefs représentant quelques épisodes de la vie de saint Dominique. Mais elle n'est plus soutenue comme au sortir des mains de Nicolas de Pise par des anges. Jean de Verceil y déposa les

---

1. Mortier, *Histoire des Maîtres généraux*, I, p. 249.

reliques de saint Dominique, aux fêtes de la Pentecôte 3 juin 1267. Plus de cinq cents Frères assistèrent à cette translation.

Plus tard d'autres artistes, dont Michel-Ange, achevèrent l'œuvre commencée. On la voit aujourd'hui, dans son idéale pureté, avec ce charme de simplicité qui caractérise le saint Patriarche. Le tombeau de saint Dominique repose en une magnifique chapelle lumineuse et pure comme lui. C'est avec une émotion profonde que l'on s'approche pour vénérer ses restes et leur demander un peu de l'esprit qui les anima dans sa vie mortelle.

CII

25 Mai.

Saint Urbain,

Pape, martyr.

Messe : *Protexisti*, p. [31].

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, d'être secourus par l'intercession du bienheureux Urbain, votre martyr et pontife, dont nous célébrons la solennité. »

C'est un de ces Pontifes primitifs, qui étaient voués, par leur charge même, au martyre. Il vécut sous l'empereur Alexandre Sévère et tint le suprême pontificat pendant six ans et sept mois. Il eut la joie de connaître Cécile et ce fut lui qui baptisa Valérien et Tiburce. Son nom est comme auréolé d'une gloire plus lumineuse par ces illustres confesseurs de la foi, ses enfants. Lui-même subit le martyre et fut enseveli à la catacombe de Prétextat, de l'autre côté de la Via Appia, en face de la catacombe de Calixte où reposait Cécile.

Grands et forts souvenirs qui nous rappellent tout ce que nos Pères, les premiers, ont souffert pour garder intacte et nous transmettre la foi du Christ. C'est de leurs mains vénérables que nous recevons le Christ Jésus. Ce sont eux qui l'ont connu, aimé, servi jusqu'à la mort et qui, par leur mort sanglante, nous l'ont transmis en héritage. Nous vivons de leur foi et de leur sang. Quand on circule dans les catacombes

et que l'on voit de ses yeux les lieux où furent ensevelis les martyrs, on comprend mieux le prix de notre foi. Et ce qui frappe le plus, c'est que, en ces galeries souterraines, il n'y a aucune trace de tristesse. La mort est passée là, elle y est passée pleine de sang mais joyeuse. Sur ces tombeaux encore entr'ouverts, sur ces plaques de marbre un nom, une palme, une colombe, une brève inscription, une orante qui prie les mains étendues, comme le prêtre prie toujours à l'autel, mais pas une larme ! *Vivas in X !* Vis dans le Christ ! En cette nécropole il n'est question que de vie. Leçon suprême pour nous, chrétiens, si éloignés de ces âmes jeunes, vigoureuses dans la foi, pour qui le Christ était tout.

CIII

26 Mai.

Saint Philippe de Neri,

Confesseur.

Messe.

Introït : « La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par son Esprit qui habite en nous, alleluia, alleluia. — Mon âme, bénis le Seigneur ! Que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. »

Oraison : « Dieu, qui avez élevé à la gloire de vos saints le bienheureux Philippe, votre Confesseur, faites que nous profitions de l'exemple des vertus de celui dont la solennité nous réjouit. »

Philippe était florentin. Dès son adolescence, il laissa un copieux patrimoine de famille et se rendit à Rome où il étudia les sciences sacrées. Ordonné prêtre par obéissance, il fut le plus saint des prêtres. L'amour de Dieu, on peut le dire sans exagération, le dévorait. Amour agissant, qui le portait à secourir toutes les misères morales et physiques. Il lui fallait conquérir des âmes à Jésus-Christ. Et pour cette conquête, qui résume toute sa vie, rien ne l'arrêtait. Il prêchait, catéchisait, confessait sans relâche. Innombrables furent ses fils spirituels. Son cœur les suivait partout, sa prière les protégeait. Et

ses fils spirituels lui étaient tellement attachés, qu'ils ne pouvaient se séparer de lui. On le voyait dans les rues de Rome, aux catacombes, entouré, suivi d'une foule insatiable de le voir et de l'entendre. C'était comme cette attirance qui attachait le peuple aux pas de Jésus. On s'en scandalisait presque.

Pour multiplier les bienfaits de la parole de Dieu et de la confession, Philippe, débordé par le nombre, institua une société de prêtres qui devaient suivre ses exemples. C'est l'Oratoire. Né à Florence, il avait un culte pour la mémoire de Savonarole, qu'il vénérait comme un martyr. Ce culte s'étendait à tout l'ordre de Saint-Dominique. Philippe allait souvent au couvent de la Minerve, il parlait aux novices, il les entraînait à sa suite et comme un frère affectueux, il leur distribuait des friandises. L'ordre ne l'a pas oublié. La mémoire de Philippe de Néri y demeure en vénération attendrie.

Epître : Optavi, Fête de S. Thomas, p. 126.

Graduel : « Alleluia, alleluia, Il m'envoya d'en haut du feu dans mes os et il m'a instruit.

Alleluia, mon cœur s'est embrasé en moi, et le feu me dévore dans mes méditations. Alleluia. »

Ce feu d'en-haut qui embrase le cœur et qui instruit en illuminant l'intelligence, c'est l'Esprit-Saint, le feu de Dieu. Quand il prend possession d'une âme, il y dévore tout ce qu'il y a d'humain et alors on a cette vision merveilleuse d'un cœur, comme celui de Philippe de Néri qui brûle, qui demeure comme incandescent, au service de Dieu. On voit, pour ainsi dire, en lui

l'Esprit-Saint lui-même, l'amour absolu, infini. Vision qu'eurent les romains pendant la vie de saint Philippe et dont ils ne pouvaient se lasser. Aujourd'hui encore, Philippe est le saint populaire de Rome, patron secondaire de la ville éternelle. Son cœur y brûle toujours.

Evangile : Sint lumbi, p. [18].

Offertoire : « J'ai couru dans la voie de vos préceptes, quand vous avez eu dilaté mon cœur. »
A la lettre Dieu dilata, élargit le cœur de Philippe, à tel point que ne pouvant plus trouver assez de place dans sa poitrine, son cœur fit éclater et briser deux côtes. Symbole énergique de son amour violent.

Secrète : « Seigneur, regardez avec bonté les sacrifices présents et faites que l'Esprit-Saint nous embrase de ce feu qui pénétra merveilleusement dans le cœur du bienheureux Philippe. »

Communion : « Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie en pensant au Dieu vivant. »

Postcommunion : « Rassasiés des célestes délices, nous vous prions, Seigneur, par les mérites et l'exemple du bienheureux Philippe, de désirer toujours ce qui nous donne la vraie vie. » Philippe a vécu la vraie vie, celle qui est de Dieu et va à Dieu. L'autre vie ne sert de rien. Aussi, devant son tombeau, l'Eglise demande à cet homme qui n'a pas cessé de vivre la vraie vie, tout en étant mort, de la communiquer aux fidèles. Ce cœur dévoré par l'amour de Dieu ne peut abandonner les âmes qui le prient.

Philippe mourut en 1595 à l'âge de 80 ans. Il repose en un magnifique tombeau dans l'immense église dite *la Chiesa nova,* bâtie par lui, avec toute l'ampleur de sa charité. Il fait bon s'agenouiller devant ce tombeau, car il en sort comme un feu qui vivifie le cœur et lui donne un amour plus pur et plus généreux.

CIV

27 Mai.

Saint Bède le Vénérable,

Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio, p.* [*14*].

Oraison : « Dieu, qui illustrez votre Eglise par la science du bienheureux Bède, votre Confesseur et Docteur, accordez avec bonté à vos serviteurs d'être toujours éclairés par sa doctrine et secourus par ses mérites.

Homme de lumière, ce personnage dont la mémoire est demeurée si glorieuse, qu'on l'appela le *vénérable*. Anglais de naissance, il fut pendant les dernières années du VII^e^ siècle et les premières du VIII^e^ comme un flambeau illuminant toute l'Eglise. Moine bénédictin, Bède sut allier à l'observance régulière la plus sanctifiante une sorte de passion pour l'étude. Il lut tous les Pères, tous les auteurs classiques, il lut surtout les saintes Ecritures, de sorte que son intelligence active se remplit de toutes les connaissances divines et humaines. Type merveilleux de ces moines bénédictins qui, dans leurs abbayes silencieuses, gardaient et augmentaient le dépôt sacré de la science.

Et non seulement Bède lut les ouvrages anciens, mais il les commenta et ses travaux sur la Sainte Ecriture en particulier parurent si

beaux, que, de son vivant même, on les lisait dans les églises. Il fit plus. Bède forma toute une famille de moines épris comme lui de la science divine, et ses nombreux et illustres disciples l'auréolent de rayons de gloire. Homme très humble, par ailleurs, de vie austère, plein du Saint-Esprit, le vénérable Bède mourut, étendu sur un cilice, en répétant ces mots : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Cette louange suprême résume toute sa vie. Car le vénérable Bède, dans ses observances monastiques comme dans ses études, n'eut qu'un seul but : rendre gloire à Dieu. Il continue par ses écrits à rendre cette louange à l'auguste Trinité. Car faire connaître Dieu, c'est le faire aimer, et comment l'aimer, sans louer sa grandeur et sa bonté ?

Notre vie à chacun de nous doit être cette même louange à Dieu. Tout ce qui est bon loue Dieu en nous ; tout ce qui est mauvais supprime cette louange et nous met en dehors de Dieu. Puissions-nous mourir, comme le vénérable Bède, en disant, par notre vie et notre bouche : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

CV

28 Mai.

La Bienheureuse Marie Barthélemie,

Vierge, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus,* [p. 25].

Oraison : « Dieu, qui aimez les âmes, vous qui avez uni dans la bienheureuse Marie Barthélemie, votre vierge, une patience merveilleuse dans la souffrance à l'innocence du cœur, faites que nous qui souffrons en expiation de nos fautes, nous respirions par la consolation de votre grâce. »

Vierge douloureuse, la bienheureuse Marie Barthélemie, mais, en même temps, vierge patiente et joyeuse dans la souffrance. Elle fut au XVI^e^ siècle, en ce temps de la Réforme protestante, comme une victime d'expiation et de louange à la bonté de Dieu. C'est une florentine, ardente d'amour de Dieu et désireuse de lui appartenir complètement. Quand ses parents veulent la marier malgré elle, toutes les maladies fondent sur son corps. Dieu se la garde ainsi, épouse douloureuse mais si pure. Elle entre dans le Tiers-Ordre, et pendant quelque temps, comme ressuscitée à une vie nouvelle par la bénédiction de saint Dominique, elle peut sortir, revêtue de son habit de tertiaire, et se rendre à l'église de Santa Maria Novella. Mais

bientôt, la maladie la terrasse de nouveau, et cette fois, c'est pour toujours.

Marie Barthélemie supporta son martyre dans la joie intérieure. Par un rare bienfait de Dieu, ses souffrances continuelles ne l'empêchaient pas de vivre dans la contemplation, et son union avec Dieu, de pensée et de cœur, ne cessait jamais. Ame très apostolique, comme doit être l'âme de toute tertiaire, Marie Barthélemie exerçait autour d'elle l'apostolat le plus bienfaisant. De son lit de douleur, elle rayonnait sur les âmes, elle excitait les tièdes, elle convertissait les pécheurs.

Elle vécut ainsi et mourut après avoir reçu huit fois l'Extrême-Onction, tant sa vie fut souvent en danger, l'an 1577. Elle fut ensevelie selon ses désirs dans l'église des Carmélites de Sainte-Marie des Anges, qui lui étaient très chères. Elle repose aujourd'hui, sous un autel, entourée de la vénération populaire. Sainte Marie Madeleine de Pazzi fut guérie par son intercession d'une maladie grave. Elle ne cessait de répéter que l'on devait glorifier Marie Barthélemie, car elle la voyait dans le ciel à côté de sainte Catherine de Sienne. Marie-Madeleine de Pazzi repose, à côté d'elle, sous l'autel majeur.

Laissons à Dieu le soin de diriger notre vie dans la joie ou dans la douleur. Il sait quelle louange nous devons lui rendre et lui seul est le dispensateur de la grâce personnelle qu'il nous réserve. Suivons-le joyeusement, même sur la route du calvaire. Après tout, c'est la plus sûre.

CVI

29 Mai.

Le bienheureux Guillaume et ses Compagnons,

Martyrs.

Messe : *Sancti tui* p. [33].

Oraison : « Dieu, pour l'amour duquel et pour le zèle à défendre la foi le bienheureux Guillaume et ses compagnons sont tombés sous le glaive des impies, accordez-nous par leurs suffrages de demeurer fermes dans la foi et de vous aimer de tout notre cœur. »

Ces bienheureux martyrs nous reportent au temps de l'hérésie albigeoise. Combattue à outrance par saint Dominique et ses premiers fils, combattue même par les armées de Simon de Montfort, elle n'était pas vaincue. Les albigeois avaient pour les soutenir le Comte de Toulouse et de nombreux seigneurs, et la lutte demeurait vive. Des inquisiteurs furent envoyés sur les lieux par le Pape Grégoire IX. Ils appartenaient aux Prêcheurs et aux Mineurs, trois des premiers, deux des seconds. Six autres personnages les accompagnaient, unis dans la même foi et le même désir de ramener à elle ces populations égarées. Jour fut pris avec le gouverneur d'Avignonnet, bourg situé non loin de Toulouse, pour une grande discussion publique entre les inquisiteurs et les albigeois. Mais quand les

inquisiteurs, confiants dans la loyauté de leurs adversaires, furent entrés dans la salle où devait avoir lieu cette discussion, ils furent assaillis par les sbires du gouverneur et massacrés. On n'entendit pas une plainte. Ces saintes victimes offrirent à Dieu leur vie en chantant le *Te Deum*. Leur martyre arriva le 29 mai 1242.

Grégoire IX, indigné d'une telle perfidie, excommunia les auteurs de l'attentat et condamna ceux qui les avaient soutenus à demander leur pardon en se traînant à genoux depuis l'entrée de l'église jusqu'au maître-autel. Cette pratique a persévéré. Les descendants des habitants d'Avignonnet font encore cette pénitence, sans se douter probablement de son origine. C'est un témoignage séculaire à la sainteté des bienheureux martyrs. Ceux-ci ont défendu la foi, notre foi, celle dont nous vivons, au prix de leur sang. A nous de l'estimer comme eux au-dessus de tous les biens de ce monde, au-dessus même de notre vie, car c'est le premier des biens. Qui possède tous les biens, sans la foi, ne possède que du vent ; qui possède la foi, sans autre bien, possède Dieu pour l'éternité.

CVII

30 Mai.

Le bienheureux André Franchi,

Confesseur, Pontife, de notre Ordre.

Messe : *Statuit,* p. [12].

Oraison : « Dieu qui avez voulu que le bienheureux André, Confesseur et Pontife, excellât dans la prédication de votre parole et, par la piété et la doctrine, dans la charge d'un bon Pasteur, accordez-nous, par son intercession, de vous servir avec un zèle si ardent que nous en tirions un large profit. »

André Franchi, récemment mis sur les autels, naquit à Pistoia, en Italie. Jeune encore il prit l'habit de l'ordre au couvent de cette ville. Religieux austère, instruit, il se consacra au ministère apostolique. Il fut, au XIV^e^ siècle, dans un milieu déchu de la ferveur primitive, comme le type idéal de la vie dominicaine. Jamais Dieu n'a manqué de donner à l'ordre, même aux moments les plus difficiles, de ces âmes foncièrement religieuses, éprises de l'observance intégrale de la règle et surtout remplies de l'esprit apostolique de saint Dominique. Etant devenu évêque de Pistoia, André Franchi ne laissa ni son habit pauvre, ni la rigueur de la discipline dominicaine. Il était le premier à assister à l'office canonial de sa cathédrale. Très bon pour les pauvres, il s'efforça de les secourir

de façon permanente par de pieuses libéralités. Si bien que le maître bon par excellence, le Christ Jésus, voulut un jour recevoir l'hospitalité sous son toit.

Après dix-neuf ans d'épiscopat, désireux de terminer ses jours dans l'humble cellule de son couvent, André donna sa démission. Un an après, il mourait, selon ses désirs, pauvre religieux comme il avait vécu.

Vie sainte et sanctifiante pour qui sait comprendre l'humilité de ce grand homme. Vrai fils de saint Dominique, il n'eut au cœur qu'un seul amour, l'amour de Dieu. Et toute sa vie se passa à faire connaître et aimer Dieu. Aussi sa mémoire est demeurée vivante. Après deux cents ans, on releva son corps dans l'église conventuelle de Saint Dominique où il avait été enseveli et ce corps virginal répandit la plus suave odeur. Témoignage rendu par la bonté de Dieu à la vertu de son humble serviteur.

CVIII

30 Mai.

En France, Sainte Jeanne d'Arc,

Vierge, Patronne secondaire de la France.

Messe.

Introït : « Chantons le Seigneur, car il s'est glorifié magnifiquement. Le Seigneur est ma force, il est ma louange, il s'est fait mon secours. — Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des merveilles. »

« Ces merveilles » c'est l'œuvre de Jeanne, car Jeanne se confond avec son œuvre. Elle est sainte par son œuvre et son œuvre est sainte par elle.

Elle naît à Domremy, sur les marches de Lorraine, le 6 janvier, en la fête de l'Epiphanie, jour de lumière pour toutes les âmes, jour de lumière pour Jeanne, qui sera devant tous les peuples comme le flambeau de Dieu. Elle naît d'une famille modeste, mais son âme est riche de la grâce de Dieu. Elle vit simplement, comme ses compagnes, bonne fille, bonne chrétienne, sans plus. Or, à cette époque, le royaume de France était aux mains de l'Anglais. Ce n'était partout que batailles, massacres et incendies. Et le roi de France, dépouillé de ses provinces, n'était plus que le roi de Bourges. Un peu plus, et la France devenait anglaise, plus tard, peut-être, protestante comme l'Angleterre. La bonté de Dieu, qui a fait de la France son missionnaire

à travers le monde, s'y opposa. Et pour sauver la France de l'emprise anglaise, il choisit cette humble fille de Domremy. Jeanne, Jeanne, lui dit un jour l'archange Michel, il y a grande pitié au royaume de France. Va, fille de Dieu, va !

Longtemps le lumineux Archange parla a Jeanne, la forma, l'éclaira. Sainte Catherine, sainte Marguerite, ces Vierges illustres, qui avaient elles aussi triomphé du démon, venaient la visiter, la presser de partir : Va, fille de Dieu ! Et un jour, Jeanne partit. Il lui fallait voir le roi de France et bouter dehors l'anglais.

Pauvre Jeanne ! Rien ne l'arrêta, ni les railleries, ni les insultes, ni la timidité du roi, ni la grossièreté des soldats. Elle passe au milieu, au-dessus de tout, portant haut son étendard où on lit : Jésus ! Marie ! Et devant elle les Anglais, culbutés, s'enfuient. Orléans est délivré, toutes les villes sont délivrées jusqu'à Reims où le roi Charles va se faire couronner. Jeanne est près de lui, son étendard à la main. Il fut à la peine, il doit être à l'honneur.

C'est ce que chante l'Introït, ce triomphe de Jeanne, qui est le triomphe de Dieu. Elle, elle n'est rien, elle le sait, elle le dit. Son œuvre n'est pas d'elle, c'est l'œuvre de Dieu.

Grande leçon pour tous ceux qui sont au service de Dieu. Ce n'est pas leur œuvre personnelle qu'ils font, mais l'œuvre de Dieu. Le serviteur agit pour son maître. Et Jeanne fut jusqu'à la dernière minute de sa vie l'humble servante du Seigneur.

Oraison : « Dieu, qui avez suscité merveil-

leusement la bienheureuse vierge Jeanne pour défendre la foi et la patrie, accordez, par son intercession, que votre Eglise, triomphant des embûches de ses ennemis, jouisse d'une paix perpétuelle. »

Lecture du Livre de la Sagesse, c. 8 :

« J'ai désiré vivre avec la sagesse, car je savais qu'elle me communiquerait ses biens et serait l'occupation de ma pensée, la consolation de mes ennuis. Par elle, j'aurai de la gloire devant les peuples, de l'honneur devant les vieillards, malgré ma jeunesse. Je serai estimé plein de finesse dans mes jugements et, devant les princes, je paraîtrai admirable. Leurs yeux me regarderont avec stupeur. Ils attendront que je sorte de mon silence et quand je parlerai, ils me regarderont, ils mettront un doigt sur leurs lèvres en écoutant mes discours. J'aurai, par la sagesse, l'immortalité et je laisserai à ceux qui viendront après moi une mémoire éternelle. Je gouvernerai les peuples et les nations me seront soumises. En entendant parler de moi, les rois les plus redoutables auront peur. Je me montrerai bon à mon peuple, fort à la guerre. »

Bonne à son peuple, Jeanne le fut, elle qui pleurait même à la vue du sang des anglais blessés. Forte à la guerre, elle eut le courage et la hardiesse des plus illustres hommes d'armes. La première, elle fonçait sur l'ennemi, son étendard à la main. Et cette apparition qui était comme une vision de Dieu, les mettait en fuite.

Loyale et pure, bien française par son esprit fin et primesautier, elle avait toujours sur les lèvres le mot qui désarme et impose le respect. Ses reparties délicieuses sont un merveilleux témoignage à la vérité de sa mission. Ses juges même en subirent, malgré eux, l'influence. Pauvre Jeanne ! Elle mourut d'être vraie.

Graduel : « Alleluia, alleluia, tu as agi virilement et ton cœur a été fort. La main du Sei-

gneur t'a soutenue et c'est pourquoi tu seras bénie éternellement.

Alleluia, maintenant prie pour nous, car tu es une femme sainte et craignant Dieu, alleluia. »

Oui, Jeanne, sainte Jeanne, maintenant priez pour nous ! Votre rôle n'est pas fini, votre mission demeure pour sauver la France perpétuellement : la sauver de ses erreurs, la sauver de ses fautes, la sauver des mauvais bergers qui l'éloignent du bon Pasteur Jésus. Jeanne, sainte Jeanne, il y a souvent grande pitié au royaume de France.

Après la Trinité : « Le Seigneur a choisi de nouvelles guerres et lui-même a brisé les portes de ses ennemis. Où les chars furent brisés, où l'armée ennemie fut écrasée, là on racontera la justice du Seigneur et sa clémence pour les vaillants d'Israël.

Alleluia, alleluia, louez le Seigneur notre Dieu qui n'a pas abandonné ceux qui espéraient en lui et qui, par moi sa servante, a accompli la miséricorde promise à la maison d'Israël, alleluia. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 16.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et vienne à ma suite. Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi, la sauvera. Car que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il souffre dommage pour son âme ? Ou bien, quelle chose l'homme pourra-t-il échanger pour son âme ? Car le Fils de l'homme viendra un jour dans la gloire de son Père, avec ses anges et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. »

Il faut choisir entre Dieu et le mal. Si l'on choisit Dieu, si on le préfère à tout, même à sa vie, il sera lui-même la vie éternelle de l'âme.

Mais si on lui préfère le mal, il viendra, juge suprême, pour en demander compte et peser les œuvres de chacun. Tout pour sauver son âme, car le reste en comparaison, n'a aucune valeur. Mais il faut que ceux qui, comme Jeanne d'Arc, reçoivent une mission de Dieu, soient prêts à s'oublier eux-mêmes, à porter leur croix jusqu'au calvaire. Seuls, ces sacrifiés sont les bons ouvriers de Dieu. Avec lui, il ne faut jamais compter, jamais penser à soi. Il exige le tout de l'âme et du corps. Jeanne le comprit et mourut en ce glorieux service.

Offertoire : « Tous la comblèrent de bénédictions, ils disaient : vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la force d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple, alleluia. »

Il s'agit de Judith, mais ces louanges vont à Jeanne, la gloire de la France, sa joie, son honneur. Jamais on n'aura pour elle assez d'acclamations.

Secrète : « Que cette Victime salutaire, Seigneur, nous confère cette audace dans les choses ardues dont la bienheureuse Jeanne a donné, au milieu de tant de conflits, de merveilleux exemples, allant même, pour repousser les ennemis, jusqu'à subir tous les dangers de la guerre. »

Communion : « Si je marche dans les ténèbres de la mort, je ne craindrai aucun danger, parce que, Seigneur, vous êtes avec moi. »

Ce fut l'unique force de Jeanne : sa force dans les batailles, sa force dans l'horrible supplice qui termina sa vie. Dieu était avec elle, il lui suffisait. Ce qu'elle a souffert pour nous, notre Jeanne ! Ce qu'elle a souffert pendant ce long et douloureux procès ! Mais Dieu était

avec elle devant ses juges. Il la consolait, il la préservait, il l'éclairait. Et c'est une joie pour l'Ordre, que Dieu se soit servi pour lui témoigner sa présence de ses amis les Dominicains. C'est un dominicain qui obtient, malgré toutes les menaces, de lui porter la sainte communion dans sa prison ; c'est un dominicain qui l'assiste au dernier moment et élève très haut la croix devant ses yeux, quand elle est sur le bûcher. Jeanne souffre ainsi, consolée par la vue de la croix de son Maître et elle expire en répétant son nom très aimé : Jésus !

Postcommunion : « Nourris du Pain céleste qui tant de fois donna la force à la bienheureuse Jeanne pour remporter la victoire, nous vous demandons, Dieu tout-puissant, que cette nourriture de salut nous rende victorieux de nos ennemis. »

Même après sa mort, les Dominicains n'oublièrent pas Jeanne. Sa mémoire leur demeurait chère. L'un d'eux, Jean Bréhal, activa le proces qui réhabilita Jeanne d'Arc, en fixa les arguments les plus graves et obtint que l'humble servante de Dieu fût reconnue pure de toute tache.

Quand Pie X fit examiner la cause de Jeanne d'Arc, pour lui donner l'auréole des saintes, ce procès de Jean Bréhal servit de base aux nouvelles informations juridiques. Et l'on peut dire que ses amis et ses soutiens quand elle combattait et souffrait, les Dominicains, par Jean Brehal, furent également ses amis et ses soutiens pour hâter sa glorification.

Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous.

CIX

31 Mai.

Sainte Angèle Mérici,

Vierge.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez voulu que, par la bienheureuse Angèle fleurît dans votre Eglise une nouvelle société de vierges, donnez-nous, par son intercession, de mener une vie angélique, afin que, toutes les joies de la terre étant délaissées, nous méritions de jouir des joies éternelles. »

A sainte Angèle, l'ange de Decenzano où elle naquit, sur les bords du lac de Garde, nous demandons des mœurs angéliques, dégagées des joies terrestres. Non pas que ces joies terrestres, si elles sont dans l'ordre de la Providence, soient mauvaises, mais parce que nous ne sommes pas assurés de garder la mesure et de porter sans cesse un regard au-dessus d'elles, jusqu'à Dieu.

Angèle est le modèle très imitable des âmes qui servent Dieu en faisant dans la paix sa volonté. Pas d'agitation dans cette femme qui sent en elle l'appel de Dieu, pendant longtemps, sans se douter de ce que Dieu lui réserve. Elle se laisse former par lui, elle se sanctifie par la prière, par la pauvreté, par le soin des malades, par toutes les bonnes œuvres qui sont à sa por-

tée. Elle voyage même beaucoup pour faire plus de bien autour d'elle. Désireuse de vénérer les Lieux Saints, elle y va, mais ne les voit point ; Dieu lui ôte la vue avant de toucher la Palestine et la lui rend à son retour. En sorte qu'Angèle a satisfait sa piété sans jouir du pèlerinage qu'elle a entrepris. Elle en bénéficie pour son âme, rien de plus. Et toujours sollicitée par l'Esprit-Saint, elle attend, sans se presser. Ce n'est qu'après un voyage à Rome, après avoir reçu la bénédiction du Pape, qu'Angèle revient à Brescia. Maintenant, elle sait ce qu'elle doit faire. Sa mission est de fonder dans l'Eglise le premier ordre de religieuses consacrées exclusivement à l'éducation des jeunes filles. Elle commence cette œuvre à Brescia, réunit quelques compagnes, leur laisse ses idées, ses vues, quelques règlements, puis, comme cette œuvre est celle de Dieu, Angèle meurt. Mais, avant de mourir, elle voit ses filles répandues dans le monde entier, vision prophétique, et elle prédit que son œuvre durera jusqu'à la fin des temps.

Œuvre merveilleuse, en effet, qui se dresse en face du protestantisme, pour sauver la femme chrétienne. Il fallait donner aux jeunes filles une instruction plus complète, une éducation religieuse, catholique, plus sérieuse, afin que la famille conservât avec plus de facilité et de conviction la foi véritable. En ce sens, l'œuvre de sainte Angèle fut pour l'Eglise et demeure pour l'Eglise un secours puissant. Les Ursulines, nom qui vient aux filles de sainte Angèle, du patronage de sainte Ursule sous lequel elle les mit, ont envahi pacifiquement la chrétienté et partout elles ont formé les

jeunes filles à une vie catholique grave. Œuvre bénie de Dieu, et pour l'Eglise œuvre de première utilité.

En ce jour, on fait *mémoire de sainte Petronille*. Si je la signale, c'est que cette « très douce fille de saint Pierre », comme disait une inscription antique sur son tombeau, fut donnée par le Pape Etienne II comme Patronne de la France, Petronille n'était pas la fille de Pierre mais simplement sa fille spirituelle, baptisée par lui, à Rome, aimée tendrement par lui. Elle appartenait à la famille impériale. On croit que c'est la première baptisée de saint Pierre à Rome, sa *fille aînée*. Et c'est pourquoi, le Pape la donna comme patronne à la France qui, la première des nations barbares, reçut le baptême en la personne de Clovis. D'où son nom de Fille aînée de l'Eglise, comme Petronelle, fille aînée de Pierre.

Ce patronage de Petronille sur la France fut admis et imploré pendant de longs siècles. Son église près de Saint-Pierre, avant la construction de la basilique actuelle, était l'église nationale française, ornée et entretenue par les rois de France, les « Fils aînés de l'Eglise ».

Aujourd'hui, dans la basilique vaticane, l'autel de Petronille est encore un autel français. Une lampe brûle devant le tombeau de la Fille aînée de Pierre, soutenue par une rente française. N'oublions pas nos titres de gloire.

MOIS DE JUIN.

CX

1 JUIN.

Le bienheureux Alphonse Navarrete et ses Compagnons,

Martyrs, de l'Ordre.

MESSE : *Intret,* p. [9].

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par le triomphe du bienheureux Alphonse et de ses compagnons, accordez-nous par leurs mérites et leur intercession la même fermeté dans la foi et la même efficacité dans l'action. »

Fête joyeuse de triomphe, en effet, cette fête d'Alphonse Navarrete et de ses nombreux compagnons. Elle rappelle un des plus glorieux martyres de l'histoire de l'Eglise.

C'était au Japon, au commencement du XVII[e] siècle. L'empereur Xongusama, hostile au christianisme, avait décidé de le supprimer radicalement dans ses états. Une atroce persécution commença. A cette époque, les Dominicains de la Province des Philippines évangélisaient déjà une partie du Japon. Ils avaient à leur tête Alphonse Navarrete, saint religieux qui, avec ses compagnons, s'efforçait de répandre la foi chrétienne parmi ce peuple. Efforts pleins de succès, car il y avait des chrétiens nombreux dans toutes les classes de la

société, même dans la famille impériale. Voyant que la persécution sévissait avec fureur et craignant que les chrétiens japonais se montrassent hésitants, Alphonse Navarrete, d'accord avec le chef de la mission des Augustins, le Père Ferdinand de Saint-Joseph, résolut de s'offrir en victime pour obtenir de Dieu, par son sang et son exemple, la fermeté de la foi pour ses enfants. Au lieu de se cacher, il revêtit l'habit de son ordre et publiquement, comme le Père Ferdinand, il exerça son ministère. La proie était belle. Tous les deux furent arrêtés et décapités. Mais l'enthousiasme du Saint-Esprit remplit les âmes. Onze autres dominicains, dont un neveu de saint Louis Bertrand, furent saisis à leur tour. On arrêta plus de cent japonais, qui faisaient partie de l'ordre, soit comme prêtres et frères convers, soit comme tertiaires et confrères du Rosaire. Vingt-neuf autres missionnaires, Franciscains, Ermites de saint Augustin, Jésuites furent réunis à cette glorieuse phalange, avec un nombre considérable de chrétiens japonais, hommes et femmes, petits enfants même, et tous furent condamnés à mort.

L'exécution eut lieu en deux endroits, à Nangasachi et à Vomura. Tous les supplices furent employés, pour vaincre le courage de ces héros. Vainement, du reste.

Les uns furent crucifiés et eurent le côté ouvert par l'épée ; d'autres furent crucifiés la tête en bas. Les uns furent coupés en morceaux, beaucoup plus furent brûlés lentement ou plongés dans l'eau glacée. Rien ne put arrêter sur leurs lèvres la louange au Christ Jésus.

Toute l'Eglise en fut dans l'admiration. On eût dit que les temps des martyrs primitifs

étaient revenus. Et le Pape Benoît XIV, ému de tant de courage, s'était écrié : cette cause de béatification est une des plus célèbres.

Devant ces héros de la foi, que sommes-nous ? Nous les admirons, nous les louons, mais la véritable admiration, la véritable louange, en présence de ces martyrs, serait d'imiter leur foi, leur amour de Dieu, leur invincible fermeté. Nous nous laissons vaincre par des futilités ; nous n'avons pas la force de résister à de légères tentations, encore moins de faire l'effort d'un petit sacrifice. Que dirons-nous à Dieu, quand nous paraîtrons devant lui, que nous dira-t-il ? Serons-nous dignes de nous asseoir à la même table que ces martyrs ?

CXI

2 Juin.

Le Bienheureux Sadoc et ses Compagnons,

Martyrs, de l'Ordre.

Messe : *Salus autem,* p. [7].

Oraison : « Que la bienheureuse Vierge Marie, votre mère, vous montre à nous, Seigneur Jésus, après notre mort, elle que le bienheureux Sadoc et ses compagnons saluèrent d'une voix inlassable au milieu des attaques furieuses de leurs ennemis, méritant ainsi de recevoir de vous la palme désirée du martyre. »

C'est une belle page des temps primitifs de l'Ordre. Sous la direction du Frère Paul de Hongrie, un jeune religieux polonais, appelé Sadoc, pénétra avec quelques compagnons dans les régions du Nord. Ils emportaient avec eux, pour toute richesse, la bénédiction de saint Dominique et son esprit. C'étaient les pionniers de l'ordre qui, à la suite d'Hyacinthe et Ceslas, allaient répandre les Prêcheurs jusque dans la Russie. Sadoc se fixa à Sandomir où sous sa direction sage et ferme, austère et douce, le couvent des Prêcheurs menait la vie la plus régulière. Hyacinthe venait de mourir à Cracovie.

Un jour, le Frère qui lisait le martyrologe pour annoncer les fêtes du lendemain, fut saisi de stupeur. A la suite du texte ordinaire, des

lettres d'or apparurent qui ajoutaient pour ce lendemain la Passion, à Sandomir, de quarante-neuf martyrs. Les Frères écoutèrent avec étonnement et joie cette lecture. Ils se comptèrent : le Prieur, Sadoc, et quarante-huit religieux. A n'en pas douter, il s'agissait d'eux. Sadoc, rayonnant d'allégresse, exhorta ses fils à donner vaillamment leur vie. Tous se préparèrent par la confession et la prière. Le lendemain, vers le soir, pendant qu'ils chantaient, selon l'usage établi par Jourdain de Saxe, le *Salve Regina,* pour saluer une dernière fois leur mère du Ciel, les Tartares envahirent l'église, se précipitèrent sur les religieux et les massacrèrent. Ils moururent ainsi le *Salve Regina* sur les lèvres. Ce fait parut si beau que l'on adopta depuis lors l'usage de chanter le *Salve Regina,* pendant l'agonie des Frères. De sorte que tous vont à Dieu, comme Sadoc et ses compagnons, au chant si doux du *Salve Regina.*

Délicieuse coutume, qui demande à la bienheureuse Vierge Marie de nous montrer son Fils Jésus. C'est à lui que la mort nous conduit, pauvres pécheurs, mais nous avons pour nous présenter la très douce Vierge Marie, sa mère et notre mère. Qu'elle nous montre votre visage, ô Jésus ! Qu'elle nous fasse entendre votre voix, car votre visage est beau et votre voix est tendre : *Vox tua dulcis et facies tua decora !*

CXII

3 Juin.

Le Bienheureux Pierre Sanz et ses Compagnons,

Martyrs, de l'Ordre.

Messe : *Sancti tui Domine*, p. [33].

Oraison : « Dieu, qui avez destiné les bienheureux martyrs Pierre, votre pontife, et ses compagnons, à prêcher la foi aux nations avec la même fermeté et le même amour, accordez-nous, par leur exemple et leur intercession, de demeurer fermes dans votre foi. »

Ces bienheureux martyrs appartiennent au XVIII[e] siècle et sont fils de la province des Philippines, cette mère de tant de saints. Tous, espagnols de naissance, ils se préparèrent par une vie religieuse austère à la prédication de la foi. C'est le premier principe absolu de tout ministère évangélique. Connaître Dieu d'abord par l'étude et la contemplation, se donner à lui sans réserve, par une régularité parfaite. Possédant ainsi Dieu dans son intelligence et dans sa volonté, on peut aller à la conquête des âmes.

C'est en Chine que ces Bienheureux martyrs exercèrent leur apostolat. L'un d'eux, Pierre Martyr Sanz, était le chef de la mission. En 1746, une persécution violente troubla ce ministère. Ils étaient cinq qui furent rapidement

arrêtés et emprisonnés dans la ville de Fo-Chen. Après un an de détention cruelle et de tourments atroces, Pierre Sanz, le saint évêque, fut condamné à être décapité. Les bras liés derrière le dos, calme et simple, il acheva paisiblement ses prières, dit au bourreau de faire vite et présenta lui-même sa tête. Ses quatre compagnons furent étranglés dans leur prison, devenue un sanctuaire à la louange de Dieu. Grands exemples de foi, d'amour de Dieu au-dessus de tout. Qui donne sa vie ne peut rien donner de plus, mais pour la donner, il faut d'abord s'être détaché de toutes les choses humaines, il faut avoir en son cœur la préférence absolue pour Dieu. Comment mourir librement, si le cœur tient aux jouissances de ce monde ? Mourir, c'est estimer que rien de la terre ne vaut la vie avec Dieu et joyeusement aller à cette vie, sans regret, avec une confiance sans limite.

CXIII

4 JUIN.

Saint François Caracciolo,

Confesseur.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez orné le bienheureux François, fondateur d'un ordre nouveau, du zèle de la prière et de l'amour de la pénitence, accordez à vos serviteurs de suivre avec tant de profit son exemple que, assidus à la prière, habitués à soumettre leur corps en servitude, ils méritent de parvenir à la gloire céleste. »

François Caracciolo est né d'une noble famille, dans les Abruzzes, au XVI[e] siècle. Ordonné prêtre à Naples, il se dévoua immédiatement à l'apostolat. Il aimait à consoler ceux qui étaient condamnés à mort. Il les assistait, il les réconfortait par les pensées de la foi. Et ces pauvres gens allaient au supplice comme des saints.

Homme de prière, rude à lui-même, François attendait l'heure de Dieu. Il sentait en lui un appel qu'il ne pouvait définir. Or il arriva que par une grâce providentielle, on lui remit une lettre qui ne lui était pas destinée. Cette lettre l'engageait à s'unir à deux serviteurs de Dieu pour fonder un nouvel ordre religieux. Admirant les desseins de la Providence, François

répondit à cet appel, et, d'accord avec ses deux compagnons, il établit l'ordre des Clercs réguliers mineurs que Sixte-Quint confirma sous ce nom. Société de prêtres voués au culte divin, surtout le culte de la sainte Eucharistie, et à l'apostolat. François, devenu malgré ses résistances, supérieur de l'ordre, eut à souffrir les plus dures calamités pour en étendre le développement. Mais sa charité et sa patience triomphèrent de toutes les épreuves. Il mourut en 1608 et fut enseveli à Naples dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où il avait jeté les premiers fondements de son Ordre.

François fait partie de ce groupe d'âmes ferventes qui, au XVI[e] siècle, contribuèrent à la réforme de l'Eglise. Le culte divin, la prédication, la pénitence deviennent l'objet plus aimé, plus recherché des prêtres séculiers. Ils s'unissent entre eux pour pratiquer, sans être quelquefois canoniquement religieux, des observances monastiques. De nos jours, ce même mouvement s'accentue, se précise, à la gloire de Dieu.

CXIV

5 JUIN.

Le bienheureux Jacques Salomon,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os Justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu qui nous réjouissez par la solennité annuelle du bienheureux Jacques, votre Confesseur, accordez-nous avec bonté d'imiter les actions de celui dont nous honorons la naissance au ciel. »

Jacques Salomon est de Venise. Il appartenait à une des familles patriciennes les plus illustres. Cette noble opulence ne l'éblouit pas. Ayant bien compris les leçons de l'évangile, surtout cette grave parole de Jésus au jeune homme riche qui voulait le suivre : Si tu veux me suivre, vends tes biens, donne le prix aux pauvres et suis-moi, Jacques prit cette parole à la lettre. Il vendit ses biens, qui étaient considérables, et les pauvres en profitèrent. Il pouvait maintenant suivre le Christ, aussi pauvre que lui. Entré dans l'ordre, il y passa soixante-six ans dans la contemplation et la plus austère régularité. Sa première tendance pour les pauvres l'y suivit, car sa bonté pour eux le fit appeler le Père des pauvres. Jacques mourut à l'âge de 83 ans, en 1314.

Rien d'éclatant, selon nos vues humaines, dans la vie humble et retirée de ce bienheureux.

Son action extérieure ne nous est pas connue. Il est même probable qu'il n'en eut aucune, sauf sa charité pour les pauvres. Il vécut préoccupé des choses divines, avide de connaître Dieu de plus en plus, avide de s'unir à lui de toutes les forces de son cœur, et par cette vie intime de foi, de charité, de silence, il eut sur les âmes cette action forte et profonde qui donne la sainteté, même sans avoir de contact avec elles. Action éminemment divine car elle a Dieu pour principe et pour fin.

Nous pouvons regarder Jacques Salomon et lui demander ce secret d'apostolat. Même si l'apostolat s'exerce au dehors par la parole, il doit avoir son principe dans le silence de l'intimité avec Dieu, dans la contemplation grave des choses divines, dans la transformation de l'âme en Jésus Crucifié. Le véritable apostolat n'a pas d'autre source. Certes ! Il faut étudier et jamais la science acquise par l'étude ne sera trop grande. Mais à cette science du dehors il faut ajouter la science intérieure qui vient de l'Esprit Saint. Les deux lumières s'unissent pour former l'apôtre. Sans celle de l'Esprit Saint, la plus essentielle, on pourra être un grand orateur, on sera difficilement un sauveur d'âmes.

CXV

6 Juin.

Saint Norbert,

Archevêque, fondateur des Prémontrés.

Messe : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Norbert, votre Confesseur et Pontife, un glorieux prédicateur de votre parole et par lui avez donné à votre Eglise une nouvelle famille, accordez-nous par le suffrage de ses mérites que ce qu'il a enseigné et accompli nous puissions, avec votre grâce, le faire nous-même ».

Norbert nous reporte à l'an mille, vers la fin, étant mort très âgé en 1134.

Il fut dès sa jeunesse à la cour de l'Empereur, en Allemagne. Car il était de famille noble et opulente. Mais l'appel de Dieu lui fit abandonner cette vie fastueuse. Il donna ses biens aux pauvres, il renonça à tous ses bénéfices ecclésiastiques, et pauvre comme le Christ, il se mit à prêcher la parole de Dieu. Il s'adressait à tous, aux puissants et aux humbles de la terre, disant à chacun la parole nécessaire à son salut. Austère, très rude à lui-même, il en imposait à tous par ses exemples de vertu. Venu en France, poussé par l'Esprit-Saint, il s'arrêta au diocèse de Laon. L'évêque, touché de la sainteté de cet homme de Dieu, le pria de se fixer dans son diocèse. Norbert y consentit et

bientôt ayant trouvé la solitude qu'il rêvait, dans un lieu écarté, qui portait le nom de *Prémontré*, il s'adjoignit quelques disciples, et fonda l'ordre des Prémontrés.

Ordre essentiellement canonial, destiné par la même au culte divin. L'idée de Norbert était de former dans l'Eglise une société de prêtres dont la vie se passerait à glorifier Dieu par la splendeur de l'office divin. Il comprenait ce besoin essentiel qu'avait l'Eglise d'une prière incessante. Au milieu des calamités de son époque et des calamités de toutes les époques, la plus grande force auprès de Dieu, pour obtenir sa miséricorde, c'est la prière, surtout la grande prière liturgique. Elle peut se passer des forces humaines, mais les forces humaines ne peuvent pas se passer d'elle. C'est là précisément l'erreur sociale la plus déplorable et la plus nuisible de nos temps modernes. On veut tout organiser, peuples et lois, tout régler, tout gouverner sans la force de Dieu. Et Dieu, comme dit l'Ecriture, se rit de nos efforts enfantins.

Norbert choisit la plus haute politique et la plus sûre, celle qui met Dieu de son côté par la prière. Il mourut archevêque de Magdebourg en mil cent trente quatre. Mais son œuvre canoniale dure encore. Les Prêcheurs, chanoines également adonnés à l'office divin, ont pris les plus belles de leurs constitutions primitives, dans celles des Prémontrés.

CXVI

9 Juin.

Les bienheureuses Diane, Cécile et Aimée,

Vierges, de l'Ordre.

Messe : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez illustré la bienheureuse Diane, votre Vierge, par une merveilleuse fermeté d'âme et qui lui avez donné pour compagnes dans la marche vers la perfection évangélique les bienheureuses Cécile et Aimée, accordez-nous avec bonté que, à leur exemple, nous soyons forts dans les choses difficiles et protégés par votre secours dans les adversités ».

Saluons avec une joie toute fraternelle les bienheureuses Sœurs Diane, Cécile et Aimée. Ce sont nos grandes Sœurs, les premières filles de Saint Dominique, sur lesquelles son regard paternel s'est reposé avec tendresse.

Diane, il la connut à Bologne, alors que le couvent de Saint-Nicolas se fondait. Elle était la fille très aimée d'un patricien de Bologne. Mais dès qu'elle eut compris l'idée de Saint Dominique, cette prédication universelle basée sur la pauvreté et la pénitence, elle voulut y coopérer de toute son âme, selon les vues du saint Patriarche, en établissant à Bologne même un monastère dont les Sœurs auraient pour but de prier pour le succès apostolique des Frères.

L'ordre est un. Les Frères et les Sœurs suivent la même règle, vivent du même esprit, participent aux mêmes grâces. Mais tandis que les Frères sont, par leur caractère sacerdotal, consacrés à l'apostolat par la parole, les Sœurs concourent à ce même apostolat par leur vie de prière, de pénitence, de pauvreté. Les deux forces se rencontrent auprès de Dieu pour obtenir le salut des âmes.

Aussi, Diane, émerveillée de cette idée, brisa toutes les résistances pour atteindre son but. Dominique, son Père bien aimé, la légua à Jourdain de Saxe qui eut pour elle tous les dévouements et lui témoigna jusqu'au dernier jour la plus sainte affection.

Pour l'instruire dans la règle dominicaine, Jourdain de Saxe demanda au Pape Honorius III de lui envoyer de Rome quelques religieuses, celles formées par Saint Dominique lui-même.

Quatre partirent, ayant à leur tête la fille aînée de Saint Dominique, celle qui, la première, reçut, de ses mains, à Saint-Sixte, l'habit de l'ordre, la bienheureuse Cécile. Chose providentielle qui réunissait sous le même toit, à Bologne Diane et Cécile, ces filles très chères de Dominique et de Jourdain.

Cécile avait vu plus longuement Saint Dominique. Elle avait entendu ses instructions, quand le bienheureux Père descendant de Sainte-Sabine, par le sentier qui dévale le long de l'Aventin, se rendait à Saint-Sixte, réunissait au chapitre les Frères et les Sœurs et leur expliquait ses grandes pensées sur l'apostolat universel. Cécile le regardait en l'écoutant et elle nous a laissé par écrit le plus beau et le plus authentique portrait de notre Père. Elle a entendu sa voix

sonore, bien timbrée ; elle a remarqué que ce gentilhomme avait les mains fines, le teint coloré, les cheveux et la barbe tirant sur le roux. Mais surtout elle a admiré et goûté suavement sa bonté. Elle a compris la portée immense de la fondation de son ordre. Et c'est pourquoi, plus que toute autre, Cécile pouvait aller à Bologne pour donner à Diane d'Andalo l'explication la plus sûre de la règle de cet ordre. Elle y portait tout l'esprit et tout le cœur de son Père.

Avec elle partit une autre compagne, la bienheureuse Aimée. Nous ne savons d'elle que peu de chose, si ce n'est qu'elle fut au monastère de Sainte-Agnès de Bologne, une sainte religieuse, jugée digne d'être associée aux honneurs rendus par l'Eglise à Diane et à Cécile.

Le cœur se repose avec joie dans le souvenir de ces premières filles de Saint Dominique, celles qui l'ont vu et entendu, celles qui l'ont aimé et vénéré. Après sept siècles, elles ont encore cette fraîcheur des jours printaniers qui ravit l'âme et lui donne l'élan pour la vie à venir. On se sent meilleur, en pensant à elles ; on éprouve en soi-même le désir de participer plus à fond à l'idée de Dominique. Idée ancienne, et idée toujours nouvelle, puisque aujourd'hui comme au XIII[e] siècle, comme dans les siècles futurs, l'apostolat par la parole a toujours pour principes ceux que Dominique a posés : la pauvreté du désintéressement, la prière publique de la liturgie, l'austérité de la vie et la gravité de l'étude.

CXVII

10 JUIN.

Le Bienheureux Jean Dominici,

Confesseur Pontife, de l'Ordre.

MESSE : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu, source de charité, qui avez rempli de votre force le bienheureux Jean, confesseur et pontife, pour conserver l'unité de l'Eglise et restaurer la discipline régulière, accordez-nous, par son intercession, de vouloir et d'agir comme lui, par Jésus-Christ, Notre Seigneur ».

Jean Dominici est de Florence. Avec lui nous sommes dans la période la plus calamiteuse de l'Eglise : le grand schisme d'Occident et la décadence religieuse. Deux plaies redoutables qui menaçaient de mort la chrétienté.

Dieu, qui veille sur son Eglise, suscita de grands saints pour parer au danger, parmi lesquels Jean Dominici occupe un rang supérieur. Pauvre de naissance, mais riche de grâce divine, il se forma lui-même à la vie régulière parfaite et à la science humaine et ecclésiastique. Ardent à l'étude, austère de vie, d'éloquence vigoureuse, Jean Dominici eut la pensée hardie de rendre à l'ordre de Saint-Dominique, déchu comme la plupart des ordres religieux de sa ferveur primitive, l'observance régulière. Il avait pour le seconder les disciples de Sainte Catherine de Sienne et à leur tête le bienheureux Raymond de

Capoue, son confesseur, qui devint Maître général de l'ordre pour la fraction de l'Eglise qui reconnaissait le Pape de Rome. Car, à cette époque malheureuse, l'Eglise était déchirée par un schisme. Il y avait deux Papes : celui de Rome, le vrai, celui d'Avignon, le faux. Il y en eut même jusqu'à trois. Mais dans le conflit des prétentions des uns et des autres, aggravé encore par les questions nationales et politiques, il était presqu'impossible de savoir en conscience qui était le Pape authentique. Et c'est pourquoi nous voyons des saints dans toutes les obédiences, aussi bien celle d'Avignon que celle de Rome.

Jean Dominici, élevé au cardinalat par le Pape de Rome, Grégoire XII, n'avait qu'une pensée : rendre l'unité à l'Eglise. Il travailla, lutta, souffrit pour atteindre ce but. Et sa joie fut immense quand, au concile de Constance, il put apporter la démission de Grégoire XII, qui allait permettre l'élection d'un seul Pape, Martin V. L'Eglise avait repris son unité.

A ce même Concile, Jean Dominici voulut donner aussi sa démission de cardinal, mais les Pères, émus des travaux de ce grand homme et de son humilité, ne l'acceptèrent point, pas plus que sa renonciation à l'archevêché de Raguse.

Jean Dominici obtint de Dieu les deux grâces qui furent le souci de toute sa vie : l'unité de l'Eglise et la réforme, partielle du moins, de l'ordre. C'est lui qui donna l'habit à saint Antonin et au bienheureux Fra Angelico.

On aime à voir à l'œuvre cet homme d'action, tout pénétré de la pensée de Dieu. Type admirable du Prêcheur contemplatif et actif, austère et bon, dévoué jusqu'au sang à l'Eglise

de Dieu, c'est bien le fils de Dominique, portant en lui tous les caractères du saint Patriarche. Il est de sa race, et à tous il retrace la voie, cette voie que les sables mouvants des siècles avaient comblée, de telle sorte que la vie dominicaine allait en dehors du chemin. Chez nous, rien de nouveau à fonder, rien de nouveau à établir, il suffit de déblayer la route et de reprendre le sillon creusé par nos Pères, celui de Dominique, le seul, pour nous, qui conduise à Dieu.

CXVIII

11 Juin.

Saint Barnabé,

Apôtre.

Introït : « O Dieu, vos amis sont placés par vous en grand honneur ; vous leur donnez une grande puissance. — Seigneur, vous avez sondé mon cœur et vous me connaissez. Vous m'avez vu pendant mon repos et à mon réveil ».

Jesus a donné lui-même à ses apôtres le nom d'amis. Aussi la liturgie a soin de rappeler en leur souvenir ce titre glorieux. Amis de Dieu sur terre, ils sont les amis de Dieu dans le ciel. Et c'est là que la puissance leur est accordée. Dieu les connaît à fond. Il les a vus à l'œuvre, il les a suivis à travers le monde, dans leurs joies et dans leurs souffrances. Ils sont bien à lui, ses serviteurs dévoués, généreux jusqu'au sang, de vrais amis, ceux qui s'oublient eux-mêmes.

Oraison : « Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, que le bienheureux Apôtre Barnabé implore pour nous votre secours, afin que, délivrés de nos fautes, nous soyons délivrés aussi de tout danger ».

Lecture des Actes des Apôtres, c. 11 et 13.

« En ces jours-là, à Antioche, une foule nombreuse de croyants se convertit au Seigneur. La nouvelle en parvint

aux membres de l'Eglise de Jérusalem et ils envoyèrent Barnabé à Antioche. A son arrivée, ayant constaté cette grâce de Dieu, il en fut ravi, et il les exhortait tous à demeurer fermes dans leur dessein d'être au Seigneur. Car c'était un homme bon, rempli du Saint-Esprit et de foi. Une grande multitude s'attacha donc au Seigneur. Aussi Barnabé quitta Antioche pour se rendre à Tarse, afin d'y chercher Saul. L'ayant rencontré, il le conduisit à Antioche. Pendant un an ils demeurèrent tous deux dans cette Eglise. Ils instruisirent beaucoup de monde, si bien que pour la première fois, les disciples d'Antioche furent appelés *chrétiens*.

Or, il y avait à Antioche des prophètes, des docteurs, parmi lesquels se trouvaient Barnabé et Simon, surnommé le Noir, Lucius de Cyrène et Manahen, qui était le frère de lait du Tétrarque Hérode, et Saul.

Or, pendant qu'ils servaient le Seigneur et jeûnaient l'Esprit-Saint leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les congédièrent. »

Barnabé était de Chypre, c'est le même que ce Joseph qui, ayant vendu son champ, en apporta le prix aux apôtres. Avant d'embrasser la foi, il était lévite. L'Esprit Saint le destinait à être le compagnon de saint Paul.

A Antioche où les fidèles de Jérusalem l'envoyèrent, il eut un apostolat si fructueux avec Paul que, pour distinguer les disciples du Christ on les appela pour la première fois des *chrétiens*. Le nom de Barnabé comme celui de Paul est attaché glorieusement à ce nom, qui devait demeurer à travers les siècles. C'était un homme bon, dont le cœur vivait de l'Esprit Saint. On le voit, parmi ces premiers disciples, compatissant à leur situation, excitant leur courage, leur parlant avec douceur de la personne et des enseignements de Jésus. Sa manière affable attirait les cœurs. On peut dire tant de hautes et

austères vérités quand on sait les dire avec bonté.

Graduel : Alleluia, Alleluia. O Dieu, vos amis sont en grand honneur ; vous leur donnez une grande puissance. Alleluia.

Evangile selon Saint Mathieu, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Méfiez-vous des hommes. Ils vous traîneront dans leurs assemblées. Ils vous fouetteront dans leurs synagogues. Vous serez conduits devant les magistrats et devant les rois, à cause de moi, pour me rendre témoignage devant eux et devant les peuples. Mais quand ils vous feront comparaître devant eux, ne vous inquiétez pas de ce que vous aurez à dire ou de la manière de le dire. A ce moment-là, ce que vous aurez à dire vous sera inspiré. Car ce n'est pas vous qui parlerez, mais bien l'Esprit de votre Père qui parlera par vous. Le frère livrera son frère à la mort, le père son fils, et les fils se révolteront contre leurs parents et les mettront à mort. Et vous serez pris en haine par tous à cause de mon nom. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. »

Avenir plutôt sombre que Jésus prédit à ses disciples, mais avenir joyeux quand même et d'autant plus joyeux que les souffrances furent plus grandes. Car il y a un tout petit mot qui domine cette douloureuse prophétie, c'est que toutes ces persécutions, toutes ces épreuves, cette guerre acharnée, féroce qui sera faite aux disciples de Jésus, tout sera à *cause de lui.* Et si c'est à cause de lui, persécutions et souffrances seront douces, car lui, il est toujours présent, il vit avec ses disciples, il les console, il les fortifie et son bon sourire d'ami les ac-

cueille après le combat. Cette prophétie s'est réalisée à la lettre et sa réalisation rend un double témoignage : témoignage à la divinité de Jésus, qui lisait ainsi dans l'avenir ; témoignage à l'amour de ses disciples qui surent mourir pour lui. Barnabé fut un de ces héros de la foi en Jésus et de son amour invincible.

Offertoire : « Le bruit de leurs paroles s'est répandu dans la terre entière, leur voix est parvenue jusqu'aux extrémités du monde ».

Secrète : « Nous vous présentons, Seigneur, l'offrande que nous allons consacrer à la mémoire solennelle du bienheureux Barnabé, votre Apôtre, en implorant par elle la purification de nos âmes ».

Communion : « Vous qui m'avez suivi, vous serez assis avec moi sur des trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël ».

Postcommunion : « Par ces sacrements auxquels nous venons de participer, nous vous demandons humblement, Seigneur, que, grâce à l'intercession du bienheureux Barnabé, votre apôtre, les mystères célébrés pour vénérer son martyre, soient profitables à notre salut ».

CXIX

12 JUIN.

Le Bienheureux Etienne Bandelli,

Confesseur, de Notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui pour ramener les fidèles égarés dans la voie du salut, avez fait du bienheureux Etienne, votre Confesseur, un illustre prédicateur de l'évangile, accordez-nous, par ses mérites et son intercession, que, délivrés de tout péché, nous courions dans la voie de vos commandements ».

La voie des commandements est l'unique voie du salut, celle qui aboutit à Dieu. En sortir, c'est sortir de la vérité, car c'est sortir de Dieu.

Etienne Bandelli fut un des pasteurs chargés par la bonté de Dieu de rappeler, de ramener dans le droit chemin les brebis égarées.

Italien de naissance, religieux austère, docteur de grande renommée, Etienne Bandelli se présente comme un de ces illustres Dominicains du XV[e] siècle qui travaillèrent par leurs œuvres et leur parole à la réforme de l'Ordre. Son éloquence était merveilleuse. Quand il parcourait la Haute-Italie pour annoncer la parole de Dieu, les foules le suivaient comme autrefois Notre Seigneur. Il ramena à la pratique grave de la vie chrétienne d'innombrables pécheurs

Labeur apostolique glorieux pour Dieu, glorieux pour l'ordre, fructueux pour les âmes.

Etienne Bandelli le continua jusqu'à ses derniers jours. Prédicateur infatigable, on peut dire qu'il mourut les armes à la main. Il avait 81 ans quand Dieu le rappela à lui, en 1450. Il avait été son bon serviteur.

C'est pourquoi nous lui demandons d'obtenir la délivrance de nos péchés, afin que nous puissions, libérés de toute entrave, courir à la perfection. Ce qui nous gêne, ce qui alourdit notre marche, c'est notre attache aux choses de la terre, à nos passions ou à nos défauts. Nous sommes pour ainsi dire rivés au sol et nous avons peine à briser nos chaînes. Dieu nous invite à monter plus haut, il nous tend ses bras, longuement, avant que nous ayons le courage de nous y jeter. Il doit faire bon, cependant, dans les bras de Dieu.

CXX

13 JUIN.

Saint Antoine de Padoue,

Confesseur.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, que la solennité du bienheureux Antoine, votre confesseur, réjouisse votre Eglise, afin qu'elle soit toujours protégée par les secours spirituels et mérite de jouir des joies éternelles ».

Antoine est de Lisbonne. Il nous reporte à ces temps d'enthousiasme où François d'Assise fondait l'ordre des Mineurs. D'abord chanoine régulier, Antoine fut saisi par cet enthousiasme, quand on rapporta à Coïmbre les corps de cinq Frères Mineurs, qui avaient subi le martyre au Maroc. Lui-même voulut partager cette couronne. Il passa au Maroc, mais la maladie le força à revenir en Europe. Il se dirigeait vers l'Espagne, quand une tempête jeta le vaisseau qui le portait sur les côtes de Sicile. La volonté de Dieu dirigeait Antoine où elle avait choisi le lieu de son apostolat.

Il se rendit à Assise où se tenait le Chapitre général des Mineurs. François le présidait. Antoine, perdu dans la foule très grande des disciples du *Poverello,* put cependant le voir, s'entenir avec lui. Les saints se sentent et se comprennent. Avec la bénédiction du saint Patriarche,

Antoine passa dans la Haute-Italie où il exerça son ministère apostolique. Homme instruit, de rare éloquence, il captivait ses auditeurs et les portait au Christ.

Il fut le premier qui, chez les Mineurs, enseigna publiquement la théologie. Ces débuts eurent lieu à Bologne non sans quelque hésitation de la part de François, qui ne voulait pas pour ses fils des chaires universitaires. Il donna la permission avec une nuance très marquée de regret. Ses fils, le Pauvre d'Assise les voulait plutôt prêcheurs par la pauvreté et la pénitence que par la parole et la science. Mais l'Eglise estima que ces deux prédications pouvaient s'unir. Et il faut l'en remercier, pour ce que l'ordre des Mineurs lui a donné de docteurs éminents.

Un an avant de mourir, Antoine se rendit à Padoue. Ses miracles y furent si éclatants qu'il garda pour la postérité le nom d'Antoine de Padoue. Il fut enseveli dans cette ville, en 1231. Son tombeau, glorifié par Dieu, attire la vénération du peuple chrétien.

Comme Dieu se préoccupe peu de nos projets, même ceux qui nous semblent les meilleurs, Antoine se fait chanoine régulier : ce n'est pas là que Dieu le veut. Il devient Franciscain, mais désire aller au Maroc pour y mourir témoin du Christ : ce n'est pas ce que Dieu veut. A lui de choisir ses martyrs. Et cet homme dévoré d'amour de Dieu, ardent prédicateur, prend tout simplement une chaire d'enseignement.

Dieu nous sanctifie à sa manière. Et ces péripéties de la vie d'Antoine de Padoue nous montrent clairement que la seule chose qui plaise à Dieu c'est de l'aimer et de le servir comme il

le veut. Ce qui n'empêche pas de devenir un grand saint, comme le fut Antoine de Padoue. Laissons-nous conduire en tout par la Providence.

CXXI

14 JUIN.

Saint Basile,

Docteur de l'Eglise.

MESSE : *Statuit,* p. [12], sauf *l'épître : Testificor,* p. [14] et *l'Evangile : Si quis venit,* p. [2].

Oraison : « Dieu qui avez donné à votre peuple le bienheureux Basile comme ministre du salut éternel, faites, nous vous en prions, que celui que nous avons eu pour Docteur de vie sur terre, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans le ciel ».

Basile est de Cappadoce, comme son ami très cher Grégoire de Nazianze. Ensemble ils étudièrent les sciences divines et humaines, et leur amitié persévéra pendant toute leur vie. Mais Basile, plus attiré, dès le dèbut, par le Saint-Esprit, se retira plus vite et plus complètement du monde. Il mena avec la plus austère discipline la vie monastique dont, par ses exemples et sa règle, il restaura la ferveur en lui donnant une sage régularité.

C'était un homme rude à lui-même,qui avait le sens profond de Jésus crucifié. Ses études graves, spécialement sur les Saintes Ecritures, firent de lui la lumière de l'Eglise. Au milieu des troubles suscités par l'Arianisme, Basile se dressa devant les empereurs qui soutenaient cette

hérésie monstrueuse. L'Empereur Valens, en particulier, aurait voulu se débarrasser de cet évêque irréductible. Il le fit appeler et devant lui rédigea l'édit qui le condamnait à l'exil. Mais quand il voulut le signer, le siège sur lequel il s'assit se brisa. Pris de colère, trois fois il trempa sa plume dans l'encre, sans jamais en prendre. Et comme il persistait, malgré tout, à mettre cette signature, sa main droite fut agitée d'un tel tremblement qu'il ne put y arriver.

Basile le regardait, calme, sûr de son Dieu.

Evêque de Césarée, il montrait une si grande majesté dans la célébration de la Messe que ce même empereur Valens, présent un jour, et effrayé, tomba défaillant dans les bras de ses serviteurs. A Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, une belle mosaïque placée au-dessus de l'autel qui lui est consacré, reproduit cette scène, Cet autel est proche de celui où repose Grégoire de Nazianze. Leur intimité demeure auprès du tombeau de saint Pierre.

Basile mourut, n'ayant que la peau et les os, en 379.

Grande et noble figure d'évêque ! Pasteur et docteur de son troupeau, son défenseur aussi contre les loups qui voulaient le disperser. Sur son épaule, Ephrem de Syrie, docteur lui aussi, vit le Saint-Esprit, sous forme de colombe, qui lui suggérait ce qu'il avait à dire à ses fidèles. Symbole gracieux de ce que le Saint-Esprit fait dans nos âmes, quand nous voulons l'écouter. Lui, douce colombe, il est toujours présent en nous, Il nous parle, il nous instruit, il nous pousse à l'action. Comme Basile, soyons attentifs à ses paroles, souples sous sa motion, et nous arriverons à Dieu en toute sécurité.

CXXII

18 Juin.

Saint Ephrem de Syrie,

Docteur.

Messe : *In medio*, p. [14].

Oraison : « Dieu, qui avez voulu illustrer votre Eglise par la prodigieuse doctrine et les glorieux exemples de la vie du bienheureux Ephrem, votre Confesseur et Docteur, nous vous demandons très humblement que, grâce à son intercession, vous la défendiez par votre éternelle puissance contre les embûches de l'erreur et de la dépravation ».

Basile et Ephrem sont de la même race d'hommes doctes et austères, l'un en Cappadoce, l'autre en Syrie, l'un évêque, l'autre simple diacre, mais tous deux animés du même esprit, tous deux employant les mêmes armes de la doctrine et de l'austérité pour défendre la foi catholique .

Ephrem demeura diacre, par humilité, mais il n'en étudia pas moins les lettres sacrées et il devint bientôt par ses écrits une des colonnes de l'Eglise orientale.

Guidé par le Saint-Esprit, Ephrem se rendit à Cesarée pour y voir saint Basile. Ces deux lutteurs unirent leurs prières, leurs pénitences et leur savoir pour la même cause, la défense de la foi contre les Ariens. Poète autant que

théologien, Ephrem composa en vers ses louanges à la très sainte Vierge et aux Saints. Il mourut à Edesse, sous l'empereur Valens.

Ce grand docteur avait, comme Basile et les autres Pères, le culte de la vérité. Il s'en fit le défenseur intrépide, car la vérité est le premier des biens, celui qui porte tous les autres. Et le plus étrange et surtout le plus malheureux à notre époque c'est le peu de souci que nous avons de la vérité. L'erreur a tellement envahi le monde, que les esprits les plus chrétiens capitulent souvent devant elle par de lâches compromis, des réticences, estimées prudence, des concessions qui n'ont plus de limite. On a peur, dans la vie ordinaire, de se montrer ce que l'on est, d'affirmer sa foi, de réprouver le mal. Le chrétien se dissimule sous l'homme du monde. Et l'on va ainsi avec une vie à double face, celle du dedans que l'on garde pour soi et celle du dehors que l'on montre aux autres. L'esprit chrétien n'est plus le maître chez nous. C'est un parent pauvre que l'on cache, comme si on avait honte de lui. Où sont les vrais chrétiens, les chrétiens qui affirment et défendent leur foi par la parole et par leur vie ?

N'oublions pas la parole de Notre-Seigneur : celui qui rougira de moi et de mes paroles, je rougirai moi aussi de lui devant mon Père, devant les Anges de Dieu.

CXXIII

20 JUIN.

La bienheureuse Osanna de Mantoue,

Vierge Tertiaire de l'Ordre.

MESSE : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Exaucez-nous, Dieu, notre Sauveur afin que, en nous réjouissant de la fête de la bienheureuse Osanna, votre vierge, nous progressions par la ferveur d'une douce dévotion ».

Tertiaire modèle entre toutes, cette bienheureuse Osanna, dont les exemples peuvent être suivis à tous les degrés de la société.

Elle est née à Mantoue, dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, de noble et opulente famille. Dès l'enfance, elle comprit la vanité des choses humaines et se donna résolument et sans retour au service de Dieu. A 14 ans elle entra dans le Tiers-Ordre, mais, par humilité, elle recula sa profession jusqu'à l'âge de 56 ans.

Osanna vit dans le monde, sans être du monde. Elle cultive en elle une vie intérieure intense. La pensée de Dieu ne la quitte pas. Elle célèbre avec joie, comme toutes nos saintes, la douloureuse Passion de Jésus. Non seulement elle la contemple, mais elle en éprouve en elle-même les horribles souffrances.

Cette vie intérieure n'est pas pour Osanna un terme, c'est un principe, le principe de l'apostolat. Elle ne garde pas Dieu pour elle. En vraie fille de saint Dominique, elle consacre sa vie au

salut des âmes. Elle exerce autour d'elle une action bienfaisante. Elle s'occupe tendrement des pauvres, elle soigne les malades. Partout où une misère morale ou physique a besoin de secours. Osanna accourt. Et cette charité au dehors, loin de diminuer sa vie intérieure, l'augmente. Obligée de gouverner elle-même sa maison, elle s'acquitte de ce soin avec la plus intelligente exactitude. Elle ne néglige rien, ni les nécessités de sa famille domestique ni la situation des siens. Modèle parfait d'une tertiaire dominicaine qui se dépense pour les autres et rend autour d'elle, sous toutes les formes, les services que la Providence lui demande.

Osanna passa ainsi en faisant le bien, aimée et vénérée de tous. Elle meurt en 1505, pleurée par les Princes de Mantoue et par le peuple. Car pour tous elle avait été bienfaisante.

CXXIV

22 JUIN.

Le bienheureux Pape Innocent V,

de notre Ordre.

MESSE : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu, qui avez enrichi des dons de science et de prudence le bienheureux Innocent, votre Confesseur et Pontife, et l'avez fait l'arbitre conciliant de l'unité et de la paix, accordez-nous par son intercession d'étudier les choses célestes et de rechercher tout bien par le soin de la concorde ».

Innocent V est son nom de Pape, Pierre de Tarentaise le nom sous lequel il était connu avant de monter sur le siège de saint Pierre.

Jeune il entra dans l'ordre et pendant trente ans il vécut au couvent de Saint-Jacques de Paris. C'est là qu'il fut formé à la vie dominicaine, en sa plénitude de régularité, de prière, de pénitence et d'étude. Pierre de Tarentaise fut un étudiant modèle comme un novice fervent. Il eut pour maîtres Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, et sous de pareils Docteurs il devint lui-même un des maîtres les plus renommés de Paris.

Il était si pur de mœurs, si beau de figure qu'il paraissait un ange de Dieu. Quand, jeune adolescent, il sortait avec les Frères dans les rues de Paris, on le dissimulait au milieu d'eux pour éviter les regards indiscrets.

Grégoire X l'appela sur le siège de Lyon. De longues et difficiles disputes divisaient alors le clergé et le peuple. Pierre de Tarentaise eut vite fait par sa sagesse et sa bonté de rétablir l'union dans cette Eglise. Devenu Cardinal, il reçut la mission de préparer la célébration du Concile que Grégoire X convoquait à Lyon. Avec saint Bonaventure il dirigea les affaires les plus importantes, traitées dans cette assemblée. On sait que saint Thomas mourut en se rendant à ce Concile. On doit, en grande partie, à la sagesse de Pierre de Tarentaise la réunion des Eglises latine et grecque, la paix entre le clergé séculier et régulier et les lois fondamentales du conclave pour l'élection du Pape.

Aussi, Grégoire X étant mort peu après à Arezzo, les Cardinaux choisirent à l'unanimité Pierre de Tarentaise pour lui succéder. Il prit le nom d'Innocent V. Pendant cinq mois seulement il gouverna l'Eglise. Sa mort prématurée fut une perte immense, car on attendait de lui les plus grands bienfaits. Il n'avait que 51 ans.

Admirable figure de Prêcheur ! Sa candeur, sa science, son esprit pacifique, font d'Innocent V, malgré son rapide passage, un des plus illustres et des plus saints Pontifes, qui aient occupé le siège de saint Pierre. Ce fut le premier de l'Ordre couronné de la tiare. Mais sa plus belle couronne est sans contredit son aimable sainteté.

CXXV

24 Juin.

Nativité de Saint Jean-Baptiste.

Messe.

Introït : « Le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le sein de ma mère. Il a fait de ma langue comme un glaive affilé. Il m'a mis sous sa main pour me protéger, et il m'a lancé comme une flèche choisie. — Iles, écoutez, peuples lointains, soyez attentifs : Le Seigneur m'a donné un nom dans le sein de ma mère ».

Tu l'appelleras Jean, dit l'ange Gabriël à Zacharie, quand il lui apparut près de l'autel qu'il encensait. Tu l'appelleras Jean, c'est-à-dire le Fils de la Colombe. Fils de la Colombe, Jean le fut quand, au Baptême de Jésus, la Colombe descendit du ciel, et cette Colombe était l'Esprit-Saint. Mais le fils de la Colombe avait pour mission, précisément, d'être le porte-voix de l'Esprit. Celui sur qui tu verras la colombe descendre c'est lui, le Fils de Dieu. Ta mission est de lui préparer les voies, de l'annoncer au peuple juif, à tous les peuples. Ta langue doit être une épée tranchante, elle doit proclamer sans hésitation, de façon absolue : voilà le Fils de Dieu, l'Agneau de Dieu, le Sauveur du monde. Je t'envoie dans le monde, comme une flèche aiguë. Va ! La flèche doit atteindre son but tout droit. Crie à tous : Voilà le Sauveur, le Messie promis, Jésus Fils de Dieu.

Oraison : « Dieu, qui avez fait ce jour honorable pour nous par la Nativité du bienheureux Jean, accordez à votre peuple la grâce des joies spirituelles et dirigez les cœurs de vos fidèles dans la voie du salut éternel ».

Jour de joie par excellence, cette naissance de Jean-Baptiste. Gabriël avait prédit cette joie, car la Naissance du Précurseur est comme l'aurore du salut du monde. Elle annonce, dans la fraîcheur aimable du matin, le lever prochain du divin soleil, Jésus. Jour de joie pour ceux qui vivent des espérances et des certitudes de la foi. Car rien ne donne une joie profonde comme la certitude d'être dans la vérité de Dieu.

Jour de joie ! Malgré les difficultés de la route à parcourir. Jean doit préparer cette route. A lui de briser les obstacles, d'aplanir le terrain, de déblayer les pierres. Ce service de divin cantonnier demeure toujours le même dans nos âmes. Il faut à Jésus, le souverain roi, une voie triomphale, doucement sablée, riche d'ornements. Il passe en chacun de nous : notre voie personnelle est-elle une voie de triomphe ? Avons-nous enlevé les pierres, aplani les aspérités ? L'avons-nous décorée d'ornements précieux ? Les pierres sont nos défauts, les ornements nos vertus. Où en sommes-nous ? Pauvre voie peut-être que la nôtre, pauvre cœur embroussaillé de mille passions, encombré de défauts. Le Maître, notre roi, a peine à se frayer un passage...

Lecture du prophète Isaïe, c. 49.

« Iles, écoutez, peuples lointains, soyez attentifs. Le Seigneur m'a donné un nom dans le sein de ma mère ; dès le sein de ma mère il s'est souvenu de mon Nom. Et il a fait de ma langue comme un glaive affilé. Il m'a mis

sous la protection de sa main. Il m'a formé comme une flèche choisie, et il m'a caché dans son carquois. Il m'a dit : Israël, tu es mon serviteur : je me glorifierai en toi. Et maintenant le Seigneur me dit, en me formant dès le sein de ma mère, pour son serviteur : Je te place comme la lumière des nations, afin que tu sois mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. Les rois te verront, les princes se lèveront devant toi et t'adoreront à cause du Seigneur et du Saint d'Israël qui t'a choisi ».

Graduel : « Avant de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais. Avant que tu sortes du sein de ta mère, je t'ai sanctifié — Le Seigneur étendit la main et toucha ma bouche.

Alleluia, Alleluia, Parmi les fils de la femme, aucun ne s'est élevé plus haut que Jean-Baptiste, Alleluia ».

Avant d'être conçu, avant de naître, nous sommes connus de Dieu. De toute éternité, nous sommes dans sa pensée, dans son vouloir. Il nous connaît par notre nom, il prépare notre route, il dispose notre vie, il voit notre éternité. Nous sommes tous dans la main de Dieu et il se sert de nous, pour sa gloire, comme il le veut. Nous sommes comme une flèche dont il dispose à son gré, qu'il lance vers le but sans jamais le manquer. Mais parmi ces flèches, il y a celles de premier choix, comme Jean-Baptiste. Celles dont la mission ou le but a plus de grandeur et qui, par là même, sont destinées à rendre à Dieu une gloire plus grande. Chacun, à notre manière, rendons à Dieu toute la gloire qu'il attend de nous.

Evangile selon Saint Luc., c. 1.

« Le temps de l'enfantement d'Elisabeth arriva et elle mit au monde un fils. Ses voisins, ses parents apprirent

que le Seigneur avait manifesté en elle sa miséricorde et ils l'en félicitèrent. Le huitième jour ils vinrent pour circoncire l'enfant et ils voulaient l'appeler du nom de son père, Zacharie. Et sa mère leur répondant, dit : Pas du tout, il s'appellera Jean. Ils lui dirent : Mais personne dans votre parenté ne porte ce nom. Et ils faisaient signe à son père pour qu'il montrât comment il voulait l'appeler. Il prit un stylet et écrivit : Jean est son nom. Et tous étaient dans l'étonnement. Mais aussitôt sa bouche s'ouvrit, sa langue fonctionna et il parla en bénissant Dieu. Tous les voisins furent remplis de crainte et le bruit de ces événements se répandit sur toutes les montagnes de la Judée. Chacun se demandait en soi-même et disait : Que pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main du Seigneur était avec lui. Et Zacharie, son père, fut rempli du Saint-Esprit et il prophétisa en disant : Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, car il a visité et sauvé son peuple. »

On assiste, en cet évangile, à tous les usages juifs pour la naissance d'un enfant. Pour une Juive, à cause de la promesse du Messie qui devait naître en Israël, demeurer sans enfant était une sorte de honte, comme une malédiction du Seigneur. C'est pourquoi, quand Elisabeth met au monde un fils, les voisins, les parents en sont émus, ils la félicitent. La circoncision avait lieu à domicile, le huitième jour après la naissance. Les voisins, les parents sont là. C'est une fête familiale. A l'enfant circoncis on donne un nom. D'ordinaire, il est pris parmi ceux de la famille. Aussi veut-on l'appeler Zacharie, comme son père. Mais à l'étonnement général, Elisabeth, sa mère, s'y oppose. Elle sait par révélation du Saint-Esprit que l'enfant doit s'appeler Jean et elle le dit nettement. Idée tellement contraire à l'usage que les parents ne veulent pas l'accepter. Ce n'est pas à la mère de donner le nom, mais au père. Comme Zacharie était devenu muet, on le prie d'indiquer lui-même quel nom il

préfère. Et lui aussi, à l'étonnement plus grand encore, écrit : Jean ! Il fallut bien se rendre. Mais cette naissance plutôt extraordinaire, ces singularités éveillèrent l'attention et l'on se disait partout en Judée : Que sera donc cet enfant ? La pensée du Messie hantait les esprits. Ce n'était pas lui, mais celui qui le précédait et Zacharie chante, dans la certitude de la venue imminente du Messie : Béni soit Dieu, car enfin il a visité son peuple. Le salut est arrivé.

Offertoire : « Le juste fleurira comme le palmier, il grandira comme le cèdre du Liban ».

Secrète : « Seigneur, nous comblons vos autels d'offrandes pour célébrer avec tous les honneurs qui lui sont dus, la Nativité de celui qui a chanté la venue future du Sauveur du monde et l'a montré présent, Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Jean a chanté par les lèvres de Marie la venue prochaine du Sauveur, il l'a chantée par ses tressaillements de joie dans le sein de sa mère. Puis, plus tard, sur les bords du Jourdain, il l'a montré du doigt à la foule : le voici, c'est lui, l'Agneau de Dieu, le Sauveur, le Messie attendu.

Et comme il regardait avidement Jésus ! Il le voyait à la lumière de l'Esprit-Saint, tel qu'il était, Fils de Dieu et victime expiatoire pour le salut du monde. En l'appelant l'Agneau de Dieu, Jean laisse entendre que la Passion douloureuse de Jésus lui est présente. Il le voit immolé, sacrifié, sur la croix. Aussi quelle tendresse pour lui dans le cœur de Jean !

Cet homme à l'aspect rude, à la pénitence austère, aux paroles vengeresses de la justice,

s'attendrit quand il parle de Jésus. C'est l'Epoux, dit-il, c'est lui qui a l'épouse, moi je suis l'ami de l'époux. Oh ! Jean, comme vous avez dit cela avec douceur, en savourant délicieusement la suavité de ce titre : je suis l'ami de l'Epoux. Il a refusé tous les titres de prophète, de messie et voici que de lui-même, il s'intitule l'*Ami de l'Epoux*. C'est son titre à lui, celui qu'il aime, celui qu'il préfère : Je suis son ami, l'ami de Jésus. Et je me réjouis de voir mon ami, et d'entendre la voix de mon ami. C'est la joie infinie de Jean. Hérode peut l'incarcérer, il peut lui trancher la tête, qu'importe : Jean a vu son ami Jésus, Fils de Dieu, Sauveur du monde, Jean a entendu sa voix, il peut mourir. Personne ne lui ôtera cette joie. Eternellement Jean s'appellera l'ami de l'Epoux, l'ami de Jésus.

Communion : « Enfant, toi, tu seras appelé le Prophète du Très-Haut. Car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer sa route ».

Prophète du Très-Haut, c'est le nom officiel de Jean, le nom qui dit sa mission. Mais il y en a un autre, celui de l'intimité, que lui-même a pris et qu'il garde à jamais : l'ami de l'Epoux, ami respectueux, mais ami d'une tendresse infinie.

Postcommunion : « Dieu, que votre Eglise soit dans la joie, par la naissance du bienheureux Jean-Baptiste, par lui elle a connu l'Auteur de sa régénération, Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils ».

Tous les Précurseurs du Christ, tous ceux qui marchent devant sa face pour lui préparer sa marche à travers le monde, son entrée et son règne dans les âmes, doivent, comme Jean-Bap-

tiste, être les *Amis de l'Epoux*. Comment parler de lui avec efficacité, comment le faire connaître et le faire aimer, si on n'est pas uni de cœur avec lui ? Union intime qui exige le dégagement des choses de la terre et cette préoccupation constante de faire plaisir à l'Ami divin. Heureux ceux qui, comme Jean-Baptiste, mettent tout leur cœur dans le cœur de leur ami Jésus et toute leur joie dans la joie de le connaître et de l'aimer. Ce sont les vrais Précurseurs, les vrais Apôtres.

CXXVI

26 Juin.

Saints Jean et Paul,

Martyrs.

La Messe.

Romains de naissance, officiers de la cour, sous l'empereur Constantin, ils étaient attachés au service de Constance, sa fille. Elle leur laissa une grande fortune, qu'ils se hâtèrent de distribuer aux pauvres. Julien l'apostat leur ordonna de se mettre à ses ordres. Noblement, ils refusèrent de servir ce parjure de la foi chrétienne. Il leur donna dix jours pour réfléchir. Les deux frères furent invincibles. Unis par les liens du sang, ils demeurèrent unis dans le même amour du Christ. Comme ils étaient très connus dans le peuple romain et de haute naissance, Julien eut peur de soulever l'opinion contre lui en rendant leur martyre public. Par ses ordres, on les décapita dans leur propre palais. Ils y sont encore. Les chrétiens les ensevelirent au lieu même de leur martyre, et plus tard on y éleva une grande et belle basilique.

Les restes vénérables des deux frères reposent sous le maître-autel, dans un riche sarcophage de porphyre.

Mais, en ces temps derniers, un religieux Passioniste, — ces fils de saint Paul de la Croix qui gardent l'église — découvrit au-dessous

d'elle le palais même de Jean et Paul. Et aujourd'hui, après avoir vénéré leurs saintes reliques, on descend dans leur maison à eux, celle qu'ils habitaient, celle où ils sont morts. On parcourt ces appartements aux riches décors païens, dont la fraîcheur de coloris, après tant de siècles sous terre, est étonnante. On y saisit sur le vif le passage de la vie païenne à la vie chrétienne. Baptisés dans le Christ, ces chrétiens continuaient à habiter des maisons où leurs ancêtres avaient fait peindre des scènes du paganisme.

Belle et touchante fraternité, cette vie et cette mort de Jean et Paul. La messe la chante en la plupart de ses textes.

Introït : « Nombreuses sont les tribulations des justes, mais de toutes le Seigneur les délivre. Le Seigneur garde leurs ossements, aucun d'eux ne sera brisé. — Je bénis le Seigneur en tout temps , sa louange est continuellement sur mes lèvres ».

Oraison : « Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, que la double joie de la fête de ce jour nous pénètre, cette joie qui provient de la glorification des bienheureux Jean et Paul qu'une même foi et une même passion ont rendus vraiment frères ».

Lecture du livre de la Sagesse, c. 44.

« Ces hommes sont des miséricordieux dont les œuvres de bonté ne passent pas. Les biens qu'ils ont acquis demeurent à leur postérité. Leurs petits-enfants sont une race sainte, ils demeurent fidèles à l'alliance divine. A cause d'eux leurs fils subsisteront éternellement. Leur race et leur gloire ne périront pas. Leurs corps sont ensevelis

dans la paix, et leurs noms vivent de génération en génération. Les peuples redisent leur sagesse et l'assemblée (des justes) chante leurs louanges. »

Graduel : « Qu'il est bon et qu'il est doux d'être unis ensemble comme des frères — c'est comme l'huile parfumée répandue sur la tête, et qui coule doucement sur la barbe, la barbe d'Aaron.

Alleluia, Alleluia. Ceux-ci sont deux lampes d'olives, deux lampes qui brûlent devant le Seigneur. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel par des nuées et d'en ouvrir les portes, car leurs langues sont devenues les clefs du ciel ».

Gracieuses figures de ces deux Frères Martyrs, qui nous rappellent la douceur de la charité fraternelle, celle qui s'oublie pour répandre autour d'elle la paix et la joie. Elle s'insinue sans bruit comme l'huile parfumée qui, suavement, coule et pénètre les cheveux et la barbe pour leur donner sa brillante souplesse. Et puis, devant Dieu, les deux martyrs sont comme ces olives d'or entrouvertes d'où sort la lumière, c'est-à-dire l'hommage et la louange à la bonté de Dieu. Mais en même temps Dieu donne à ses saints puissance sur ses créatures. Leurs prières ouvrent le ciel à ceux qui les implorent

Evangile selon Saint Luc, c. 12.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Prenez garde au levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. Rien n'est caché qui ne soit un jour révélé, ni dissimulé qui ne soit connu. Car ce que vous aurez dit dans les ténèbres, sera proclamé en pleine lumière et ce que vous aurez dit dans votre chambre sera publié sur les toits. Aussi à vous, mes amis, je dis : N'ayez pas peur de ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien faire de plus, je vais vous montrer celui qu'il faut craindre : Craignez celui

qui, après avoir fait mourir, a le pouvoir d'envoyer dans la géhenne. Je vous le dis, celui-là, craignez-le. Cinq passereaux ne se vendent que deux oboles, et cependant Dieu n'oublie pas un seul d'entre eux. Tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez donc pas, vous valez plus que beaucoup de passereaux. Aussi je vous dis: Quiconque m'aura reconnu devant les hommes, le Fils de l'homme le reconnaîtra aussi devant les Anges de Dieu. »

Offertoire : « Ceux qui aiment votre Nom, seront glorifiés en vous, Seigneur, parce que vous bénissez les justes. Seigneur, vous nous avez couverts de votre volonté miséricordieuse comme d'un bouclier ».

Secrète : « Seigneur, daignez accepter les offrandes consacrées aux mérites de vos saints martyrs Jean et Paul et faites qu'elles nous soient un secours perpétuel ».

Communion : « S'ils ont souffert des tourments devant les hommes, c'est que Dieu les a éprouvés. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise et il les a acceptés comme des holocaustes ».

Postcommunion : « Nous avons reçu, Seigneur, les célestes sacrements, en célébrant la solennité de vos bienheureux Martyrs Jean et Paul. Accordez-nous d'obtenir par les joies éternelles ce que nous faisons dans le temps ».

Ce que nous faisons dans le temps, en célébrant le sacrifice de la Messe, c'est l'union intime par le sacrement avec Dieu. Union qui a sa perfection dans l'éternité des joies du ciel.

CXXVII

28 JUIN.

Saint Irénée,

Evêque et Martyr.

LA MESSE.

Introït : « La loi de la vérité fut sur ses lèvres, l'iniquité n'y eut jamais place. Il se conduisit avec moi dans la paix et la justice et il détourna un grand nombre d'âmes du péché ! — Mon peuple, soyez attentif à ma loi, penchez votre oreille pour entendre les paroles de ma bouche ».

Oraison : « Dieu, qui avez accordé au bienheureux Irénée, votre Martyr et Pontife, de combattre les hérésies par la vérité de la doctrine et d'affermir heureusement la paix de l'Eglise, donnez à votre peuple la fermeté dans la sainte religion, et votre paix aux jours où nous vivons ».

L'Introït et l'oraison ont les deux mêmes idées qui caractérisent l'œuvre en ce monde de saint Irénée : La défense de la foi contre l'hérésie, la pacification de l'Eglise.

Irénée est des environs de Smyrne. Il appartient à cette première génération de chrétiens fervents qui succédèrent aux Apôtres. A Smyrne, il se fit dès son adolescence, le disciple de Polycarpe, ce saint martyr qui avait entendu les enseignements de l'Apôtre Saint Jean. Irénée, Polycarpe, Jean, le Christ Sauveur. La ligne

généalogique chrétienne est nette, brève qui rattache Irénée au Seigneur Jésus. En écoutant Polycarpe, il entendait Jean, celui qui reposa sa tête sur la poitrine du Maître. Mais, désireux de connaître tout ce qu'il pourrait des traditions apostoliques, Irénée voyagea beaucoup et recueillit dans diverses Eglises les enseignements laissés par les Apôtres ou leurs disciples immédiats. C'est ainsi, que, riche de doctrine, Irénée représente l'Eglise d'Asie au IIe siècle, avec ses croyances, ses coutumes, son esprit.

Mais ce qu'il reçut avec plus d'abondance peut-être, ce fut la charité fraternelle, dont la paix est le fruit. Il avait entendu par les lèvres de Polycarpe la suprême prédication de l'Apôtre Jean : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. Et cette parole était entrée au plus intime de son âme. Ardent lutteur contre les hérétiques qui voulaient bouleverser les croyances fondamentales de l'Eglise, Irénée était plein de condescendance pour accepter la diversité de certains usages locaux. La paix au-dessus de tout, sauf la vérité.

Irénée se rendit ainsi à Lyon, dans les Gaules, où il trouva le bienheureux évêque, Pothin, qui lui conféra le sacerdoce. Les chrétiens de Lyon, qui furent bientôt des martyrs, heureux de posséder dans leur Eglise, un homme aussi instruit des choses de Dieu, déléguèrent Irénée auprès du Pape Eleuthère pour lui demander d'intervenir avec autorité dans la répression des hérétiques d'Asie. C'est le premier contact d'Irénée avec l'évêque de Rome, mais pour lui l'évêque de Rome, successeur de Pierre, est le chef unique de l'Eglise universelle. C'est à ce titre qu'il est

délégué vers lui et qu'il remplit sa mission. Au retour, il trouva l'Eglise de Lyon ravagée par la persécution. Pothin était mort. Irénée fut choisi pour lui succéder. Il savait que c'était se vouer au martyre.

Une seconde fois, Irénée s'adresse au Pape. C'était Victor, le successeur d'Eleuthère. Il se montrait trop sévère, semblait-il, contre les chrétientés d'Asie qui célébraient la fête de Pâques à une époque différente de celle de Rome. Irénée lui expliqua respectueusement que, la foi n'étant pas en cause, il était préférable de ne pas troubler la paix de l'Eglise pour un simple rite, établi, disaient les Asiatiques, par leurs Apôtres.

De sorte que par ses écrits comme par ses actes , Irénée est un témoin authentique de la suprématie du Pontife romain sur l'Eglise universelle. Il le considère comme le chef de cette Eglise, à qui toutes les autres Eglises locales doivent respect et obéissance. C'est à Rome, c'est auprès de l'évêque de Rome qu'Irénée trouve l'autorité divine du Christ.

Epître de saint Paul à Timothée II, c. 3 et 4.

« Très cher, garde fidèlement les enseignements que tu as reçus et qui t'ont été confiés. Rappelle-toi ce que dès ton enfance tu as étudié, les Saintes Lettres, qui peuvent te diriger vers le salut par la foi au Christ Jésus. Toute Ecriture inspirée de Dieu est utile aussi pour convaincre, corriger, former à la justice, en vue de rendre l'homme de Dieu parfait et prêt pour toute bonne œuvre.

Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus qui doit juger les vivants et les morts, par son avènement et son royaume. Prêche la parole. Interviens à temps et à contre-temps. Reprends, condamne, exhorte en toute longanimité et doctrine. Un temps viendra où l'on ne supportera plus la saine doctrine. Au gré des passions, l'on se donnera des maîtres en grand nombre, dans la déman-

geaison d'apprendre. On détournera l'oreille de la vérité pour se tourner vers des fables. Mais toi, veille, travaille, sur toutes choses, fais œuvre de prédicateur de l'évangile, remplis jusqu'au bout ton ministère. »

Graduel : « Pour mes frères, pour mon prochain j'ai parlé de la paix. Garde l'innocence, cherche la justice, car l'homme pacifique conserve une part de ses biens.

Alleluia, Alleluia, demeure au milieu des prêtres sages et unis-toi à leur sagesse de tout ton cœur, afin que tu puisses apprendre toutes les choses de Dieu. Alleluia ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut condamner l'âme et le corps à la géhenne. Deux passereaux ne valent qu'une obole et cependant un d'entre eux ne tombe pas sur terre sans la volonté de votre Père.

Vos cheveux ont tous été comptés. N'ayez donc pas peur. Vous valez plus que tous les passereaux. Donc, quiconque me rendra témoignage devant les hommes, je lui rendrai moi aussi témoignage devant mon Père qui est dans les cieux. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes, je le reniera moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux. »

Consolation suprême pour nous, chétives créatures ! Dieu, notre Père, veille sur de simples passereaux, à plus forte raison sur nous. Il a compté tous nos cheveux. Il pense à nous, il nous dirige, il nous protège, car il nous aime. Mais soyons fidèles à son amour ! Rendons-lui gloire par notre vie, par notre sang, s'il l'exige. Lui il nous rendra gloire dans le ciel. Ne le renions ni dans nos pensées, ni dans notre cœur, ni dans nos paroles, ni dans nos actes, il nous voit. il

nous entend, il nous pèse. Si nous le renions gravement, lui aussi, un jour, il nous reniera : Va ! Je ne te connais point.

Offertoire : « Je répands ma doctrine sur tous comme la lumière du matin et je la ferai parvenir au loin ».

Secrète : « Dieu, qui ne laissez pas troubler les peuples qui croient en vous par aucune terreur, daignez accepter les prières et les offrandes que vous présente votre peuple, afin que la paix accordée par votre bonté fasse la sécurité des chrétiens contre tous leurs ennemis ».

Communion : « Voyez que je n'ai pas travaillé pour moi seul, mais bien pour tous ceux qui cherchent la vérité ».

Postcommunion : « Dieu, qui êtes l'auteur de la paix et qui l'aimez, dont la connaissance donne la vie et dont le service est régner, protégez ceux qui vous implorent contre toutes les attaques, afin que nous qui avons confiance dans votre protection, nous ne craignions, par l'intercession du bienheureux Irénée votre martyr et Pontife, aucune hostilité armée de nos adversaires ».

La lumière de la doctrine, la sécurité de la paix, voilà ce que nous demandons à Dieu par la prière et le sang du bienheureux martyr Irénée. Car lui aussi, en 202, il eut à rendre au Christ le témoignage du sang.

CXXVIII

29 Juin.

Les Saints Apôtres Pierre et Paul.

La Messe.

En ce jour l'Eglise fête le martyre des apôtres Pierre et Paul. Mais comme ces deux apôtres ont chacun une place éminente dans l'œuvre de Dieu sur la terre et que Pierre, en particulier, comme Chef unique de l'Eglise, occupe un rang que nul autre ne peut partager avec lui, la liturgie lui consacre dans l'office et dans la Messe tous les textes sacrés. Et c'est pourquoi, afin que Paul, le grand Docteur des Nations, ne paraisse pas mis dans l'ombre et comme oublié devant Pierre, elle lui réserve le lendemain une fête particulière. Donc, en ce jour, nous célébrons le martyre des deux apôtres, mais l'office et la Messe, sauf l'hymne des Vêpres, sont remplis uniquement du souvenir de Pierre. Et quel souvenir !

Comme il est bon de se transporter en esprit devant le tombeau de Pierre et là de penser, de penser longuement et de se dire : Qui repose en ce tombeau ? Qui est sous cette coupole merveilleuse, couronne de gloire, jetée dans le ciel de Dieu ? On lit autour ces mots : « Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise ».

C'est lui qui repose sous cette coupole, lui Pierre, le Pierre de l'Evangile.

On le connaît à fond, car sa nature primesautière se livre toute grande ouverte. Et qui le

connaît, qui le fréquente, là à Rome, même dans son tombeau, l'aime tendrement.

Pierre était de Bethsaïde, sur les bords du lac de Tibériade. C'est là que Jésus le prit, avec André, son frère, tous deux petits pêcheurs. Et dès le premier regard que Jésus arrêta sur lui, Pierre se donna à lui tout entier. Sur cet humble ouvrier, sans fortune et sans instruction, Jésus fixa pour toujours sa suprême volonté. Dès la première entrevue, Pierre est pour Jésus son futur vicaire. C'est sa divine prédestination. Et comme il regarde cet ouvrier ! En lui, il voit son Eglise, il voit cette suite admirable de Pontifes qui, successeurs de Pierre, gouverneront cette Eglise, et longuement, tendrement il regarde Pierre. Celui-ci est plutôt fruste de nature, à part son métier de pêcheur, il sait peu de chose, mais il a un cœur d'or. Il dit ce qu'il pense, franchement, sans calcul, sans détour. Son cœur même précède toujours sa volonté, celle-ci, plus faible, a peine à le suivre, tant l'autre va vite, se précipite. Il aime, il le dit, il le crie. Cœur spontané, prime-sautier, un peu aventureux. Jésus l'aime ainsi, cette nature droite lui plaît, ce cœur chaud le touche, ce dévouement l'émeut. Oh ! il sait bien le reste, il connaît son Pierre. Quelquefois, il le tance vertement. Il prévoit la chute douloureuse. Mais Pierre ne s'en doute pas. Il croit son amour plus fort que la mort. Quand tous vous renieraient, moi jamais !... C'est sincère, impétueux, mais la volonté est plus faible, et nous savons que Pierre en fit la plus lamentable expérience. Trois fois il renie son Maître, et dans quelles circonstances ! Quand son Maître était brutalisé bafoué, pauvre Pierre ! Il a peur. Et Jésus, qui sait que même

à ce moment cruel Pierre l'aime toujours, l'entend et le regarde. Pauvre Pierre ! Il s'écroule de douleur sous ce regard d'affection et de reproche. Il pleure, il pleura toute sa vie.

Introït : « Maintenant je sais avec certitude que le Seigneur a envoyé son ange et m'a délivré des mains d'Hérode et des espérances du peuple juif. — Seigneur, vous m'avez mis à l'épreuve. Vous me connaissez au repos et quand je suis levé ».

Nous sommes après la Résurrection de Jésus. Pierre a revu son Maître et, fort de l'Esprit-Saint qu'il a reçu, il prêche à tous que Jésus est le Messie, Fils de Dieu. Pierre n'a plus peur. Il affronte le peuple, il affronte les chefs du peuple, il affronte le roi Hérode.

Pour lui, il n'y a plus en son âme qu'une pensée, en son cœur qu'un amour : Jésus. Le reste lui importe peu. Faire connaître, faire aimer Jésus, c'est tout. On le fouette publiquement, tant mieux ! On le met en prison, tant mieux ! C'est pour Jésus. Aussi quand l'ange vient le trouver dans cette prison, Pierre est étonné, il croit rêver. Il le suit quand même, et ce n'est qu'après le départ de l'ange que se trouvant seul dans les rues de Jérusalem, il se rend compte qu'il n'a pas rêvé, qu'il est libre. Jésus lui réserve un plus glorieux témoignage de son amour.

Oraison : « Dieu, qui avez consacré ce jour par le martyre de vos Apôtres Pierre et Paul, accordez à votre Eglise de suivre en tous points l'enseignement de ceux auxquels la religion doit son premier établissement ».

Jour à jamais célèbre, à jamais glorieux, qui vit le martyre de Pierre et de Paul. C'était à Rome, l'an 67 de l'ère chrétienne. Pierre était fixé dans la capitale de l'empire romain depuis plusieurs années. Car Rome devait, dans le plan divin de la Rédemption, devenir la Capitale de son Eglise. Pierre était donc venu à Rome, il y avait fondé une chrétienté et Paul, le grand Docteur des Nations, était arrivé à sa suite pour unir sa doctrine à sa doctrine, son sang à son sang, afin que l'Eglise romaine eût pour fondements les deux Apôtres les plus illustres.

A Rome Néron tenait les rênes de l'empire. C'était un homme méprisable, dont les folies stupides et vaniteuses faisaient rire le peuple romain, en attendant qu'elles le fissent pleurer. Sa cruauté et sa perfidie n'avaient point de borne. Il lui plut un jour, pour avoir l'espace nécessaire à la construction d'un immense palais, de mettre le feu à tout un quartier de Rome. L'indignation populaire devint menaçante. Pour la calmer, Néron jeta en pâture au peuple romain ceux que l'on appelait chrétiens, réputés comme des malfaiteurs publics. Il les fit attacher dans son cirque au Vatican, à des poteaux enduits de poix, et on y mit le feu. Ce sont les premiers martyrs de Rome, torches ardentes à la louange de Dieu. Leurs ossements calcinés furent pieusement recueillis et ensevelis près du cirque, dans une propriété appartenant à une famille chrétienne, sur la *Via Aurelia*. Elle longeait le cirque. Ce sont les prémices des martyrs de Rome, les fils de Pierre et de Paul. On place leur mort en d'an 64. Pierre était absent. Il revint à Rome dès l'an 66 et à peine arrivé il fut lui-même menacé du supplice. Tremblant

pour les jours de leur Père, les fidèles le supplièrent de prendre la fuite. Le Seigneur n'avait-il pas dit : Si vous êtes persécutés dans une ville, fuyez dans une autre. Le vieillard hésita. Vaincu cependant par l'insistance de ses enfants, il se déroba. Il allait par la Voie Appienne, quand, un peu plus loin que les ruines du *Septizonium,* une des bandelettes qui retenaient sa chaussure tomba. Les fidèles qui l'accompagnaient la ramassèrent et, plus tard, pour perpétuer le souvenir du passage de Pierre à cet endroit, on éleva une église du titre significatif de *Fasciola,* les Bandelettes. Ele porte aujourd'hui celui des Saints Nérée et Achillée, et se trouve presque en face de notre antique et cher couvent de Saint-Sixte-le-Vieux.

Pierre continuait sa route lorsque, hors la porte Capène, au delà du tombeau des Scipions, à l'endroit où la Voie Latine se soude à la Voie Appienne. Notre Seigneur lui apparut, chargé de sa croix, la face tournée vers Rome. « Seigneur, où allez-vous ? », lui dit l'Apôtre. « A Rome, répondit le Maître, me faire crucifier une seconde fois ». Le saint vieillard comprit. Ses yeux fixèrent joyeusement les yeux de Jésus. Comme il l'aimait ! C'était pour lui une joie de mourir comme témoin de son Maître. Il reprit allègrement le chemin de Rome.

Une église consacre la mémoire de cette rencontre.

Peu après, Pierre et Paul étaient arrêtés et enfermés dans la prison Mamertine. Elle se trouve au pied du Capitole, du côté du Forum. Pas de porte pour pénétrer autrefois, dans ce cachot. Le plus profond — car il y a deux étages, — s'appelle le *Robur Tullianum,* du nom

du roi de Rome Servius Tullius qui le fit creuser. Dans ce *Barathrum,* comme l'épouvante faisait nommer cette prison horrible, furent jetés et massacrés de célèbres captifs. Jugurtha, roi de Numidie, précipité nu, s'écria : Quirites, que votre bain est froid ! Il y mourut de faim. Les complices de Catilina y furent étranglés, et Vercingétorix, le dernier Gaulois, y attendit pendant deux ans, qu'il plût à Cesar de le faire égorger.

C'est dans cette prison que Pierre et Paul — ces enchaînés du Christ — comme disait Paul, attendirent une année l'heure du supplice.

Leçon des Actes des Apôtres, c. 12.

« En ces jours-là, le roi Hérode se mit à persécuter quelques membres de l'Eglise. Il fit périr par l'épée Jacques, frère de Jean. Voyant que ces actes plaisaient aux Juifs, il résolut d'arrêter aussi Pierre. On était aux jours des Azymes. Il le fit saisir et mettre en prison sous la garde de quatre détachements de quatre soldats, se réservant de le faire exécuter publiquement après la Pâque. Pierre était donc gardé dans la prison. Mais la prière de l'Eglise montait sans cesse vers Dieu pour lui : Hérode allait le faire exécuter et la nuit même qui précédait, Pierre dormait entre deux soldats, les mains liées par deux chaînes. Et les gardes veillaient devant la porte de la prison. Or, un ange du Seigneur se trouva soudain dans la prison qui resplendit de lumière. Il frappa Pierre au côté, le secoua et lui dit : Lève-toi vite. Et les chaînes tombèrent de ses mains. L'Ange lui dit encore : mets ta ceinture, tes chaussures, et il le fit. L'Ange ajouta : Enveloppe-toi dans ton vêtement et suis-moi.

Il sortit et le suivit, ne sachant pas si ce qui se faisait par l'Ange était réel. Il croyait rêver. Ils passèrent devant le premier et le second corps de garde et arrivèrent à la porte de fer qui conduisait à la ville. Elle s'ouvrit d'elle-même. L'ayant passée, ils entrèrent dans une rue et aussitôt l'Ange le quitta. Pierre ayant repris ses sens

se dit : Maintenant je sais vraiment que le Seigneur a envoyé son Ange et m'a délivré des mains d'Hérode et de l'attente du peuple juif. »

A la Mamertine, l'ange du Seigneur ne vint pas délivrer Pierre. L'Eglise était fondée. Son unité établie sur Pierre devait s'appuyer à jamais sur son tombeau. Pierre, il faut mourir pour arroser de ton sang les fondements de l'Eglise et les consacrer pour l'éternité.

Néron condamna Pierre à mourir crucifié, Paul qui était citoyen romain à être décapité. Le même jour, ensemble, les deux témoins du Christ quittèrent la prison Mamertine. C'était, selon la tradition de l'Eglise de Rome, le 29 juin 67. Ils se séparèrent en route. Paul fut conduit par la voie d'Ostie jusqu'aux Eaux Salviennes où un licteur lui trancha la tête. Pierre s'achemina vers le cirque de Néron, sur le Vatican, où ses premiers enfants avaient été brûlés vifs. Il supplia instamment ses bourreaux de le crucifier la tête en bas. Lui, le pêcheur de Galilée, le pardonné du Christ, il ne voulut pas être crucifié comme son Maître. Sentiment d'une délicatesse infinie ! Jésus seul est le Chef Auguste, à lui de s'élever triomphant entre le ciel et la terre. Pierre n'est que son vicaire, il se fait tout petit devant lui, il s'efface autant qu'il le peut : qu'on ne puisse jamais confondre sur la croix le Maître et le disciple. Mais pourtant, Vicaire de Jésus, Pierre monte sur la croix avec lui. Il convenait que tous les deux, Maître et disciple, Chef et vicaire, fussent cloués sur une croix. Ils sont tous les deux sur cette croix, dans l'unité parfaite de doctrine et d'amour. Pierre mourut ainsi crucifié la tête en bas. On le détacha de la croix et on l'ensevelit tout près du cirque, dans

cette propriété chrétienne où ses enfants brûlés vifs l'attendaient. Il y est encore. Malgré tous les changements successifs, qui modifièrent les monuments élévés sur son tombeau, depuis l'oratoire d'Anaclet, jusqu'à la basilique Constantinienne et la basilique actuelle, Pierre est demeuré dans son premier repos.. Si bien que pour ne pas changer la place qu'il occupait on laissa son sarcophage de biais et non pas de face, dans l'axe de la basilique [1].

Quand sous Urbain VIII, on creusa les fondations qui portent les colonnes du baldaquin de l'Autel Papal, au-dessus du tombeau de saint Pierre, on retrouva les ossements calcinés des Martyrs de Néron. Les fils sont vraiment à côté de leur Père.

Graduel : « Vous les établirez princes sur toute la terre. Ils se souviendront, Seigneur, de votre nom. — Pour remplacer vos Pères, des fils vous sont nés. Les peuples publieront vos louanges. Alleluia, Alleluia, Tu es heureux Simon, fils de Jean, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont donné cette révélation, mais mon Père qui est dans les cieux ».

Cette révélation l'évangile va nous la dire.

Evangile selon Saint Matthieu, c. 16.

« En ce temps-là, Jésus se rendit dans la région de Césarée de Philippe et il posa cette question à ses disciples : Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Les uns disent qu'il est Jean le Baptiste, d'autres Elie, quelques-uns Jérémie ou l'un des prophètes. Jésus leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Simon-Pierre répondit : Vous êtes le Christ, fils de Dieu vivant.

1. Pour tout ce qui touche St-Pierre, cf. Mortier, *Saint-Pierre de Rome* Mame, 1900.

Et Jésus lui dit à son tour : Tu es heureux Simon, fils de Jean, car ce ne sont ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

En ce lieu où Jésus et Pierre ont parlé ainsi, l'Eglise catholique fut fondée. Elle est fondée sur la foi de Pierre, par la parole créatrice de Jésus. Jésus provoque la foi de Pierre, il l'oblige pour ainsi dire à se manifester, il la tire de son âme. Et aussitôt que cet acte de foi est sorti, est entendu publiquement pour la première fois, Jésus y répond. Pierre dit à Jésus : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Et pour toujours Pierre dit cette parole, il la dira jusqu'à la fin des temps sur terre, par la voix de ses successeurs, et éternellement il la dira dans le ciel.

Jésus dit à Pierre ce qu'il fera de lui : Il le proclame bienheureux, car ce qu'il va dire à son tour fera de Simon, fils de Jean, le petit pêcheur de Bethsaïde, son propre vicaire. Jésus réplique donc : Tu es *Pierre,* te dis-je, et sur cette pierre que tu es, sur cette pierre que je fais de toi, par mon libre choix, je bâtirai mon Eglise, j'établirai sur terre le royaume de Dieu, la divine société qui seule, en ce monde, aura le droit et le pouvoir de me posséder en elle, de prêcher ma parole, de sauver les âmes par les moyens que j'instituerai, la société unique et universelle qui sera sur terre moi-même, jusqu'à la fin des temps. Par toi, son chef, j'enseignerai ; par toi, je sauverai le monde.

Offertoire : « Vous les établirez les princes de toute la terre. Ils se souviendront, Seigneur, de votre nom pendant tous les siècles ».

Secrète : « Seigneur, que la prière de vos Apôtres accompagne les offrandes que nous vous présentons, pour les consacrer à votre nom. Que par elle nous obtenions l'expiation de nos fautes et votre protection ».

Communion : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ».

Jésus a établi Pierre et Paul les princes de la terre, mais c'est Pierre qui est le chef unique de l'Eglise. Ce que le Maître lui promit à Césarée de Philippe, il le réalisa après sa résurrection. Pierre trois fois l'avait renié, trois fois, sur les bords du lac de Tibériade, Jésus lui demanda s'il l'aime. Il savait bien que Pierre l'aimait, il voyait dans son cœur ce douloureux regret, ce regret infini de l'avoir offensé, il voyait couler ses larmes et dans le cœur de Pierre il lisait un amour si profond, si ardent, si total que lui, l'amour infini, en fut ému. Pais mes agneaux, lui dit-il, pais mes brebis. Il confie à cet amour de Pierre toute la rédemption : Va, lui dit-il, j'ai confiance en toi, je sais que tu m'aimes, je sais que tu m'aimeras toujours à travers les siècles. Va, tu seras moi-même dans le monde jusqu'à la fin des temps.

Postcommunion : « Seigneur, ceux que vous avez rassasiés de l'aliment céleste, gardez-les de toute adversité par l'intercession de vos saints Apôtres ».

Près du tombeau de saint Pierre, il faut nous recueillir, nous rappeler ce que Jésus a fait de

lui, son propre Vicaire, pour nous humilier profondement devant celui qui par ses successeurs gouverne l'Eglise de Dieu. A Pierre et par Pierre aux Papes, Jésus a confié le salut des âmes. Tout vient par Pierre : le sacerdoce, la sainte Eucharistie, la doctrine infaillible de la foi, le pardon des péchés, toutes les grâces sacramentelles, tout. L'Espri-Saint agit par lui. Pierre a seul le droit et le pouvoir de montrer avec certitude la route qui conduit à Dieu et de donner les moyens pour l'atteindre. Donc union absolue de foi, de charité avec Pierre et ses successeurs. Il est et il sont la voie de Dieu.

Mais admirons aussi devant ce tombeau, cette conduite inouïe de la sagesse de Dieu et de sa bonté.

Pierre et ses successeurs devaient gouverner de pauvres pécheurs. Il leur faudrait è travers les siècles, supporter, oublier, pardonner toutes les misères humaines. Souviens-toi, Pierre ! c'est la raison de la chute de Pierre. Il est tombé, il a pleuré, il porte éternellement dans ses yeux rougis de larmes le regard douloureux de Jésus. C'est pour qu'il soit bon lui aussi, que ses successeurs soient bons tous, compatissants, tous, pour les pauvres pécheurs. Pas de superbe dans le cœur d'un renégat ! Pas de superbe dans le cœur des successeurs d'un renégat ! Tous, nous pouvons nous présenter devant le Tombeau de Pierre, devant le trône de son successeur et implorer pour nos misères *indulgentiae largitatem,* la largeur de la miséricorde, pas une fois, pas dix fois, mais septante fois sept fois, toujours. Au Tombeau de saint Pierre, le pardon coule à flots.

CXXIX

30 JUIN.

La Commémoraison de Saint Paul.

Il convenait de fêter saint Pierre tout seul, puisque seul il a reçu de Notre-Seigneur, la suprême autorité. Mais comment oublier saint Paul même en fêtant saint Pierre ?

Il fallait revenir à cette glorieuse mémoire et ne pas séparer ceux que l'amour de Dieu a unis.

C'est la raison de cette fête de supplément, consacrée exclusivement à l'Apôtre des Nations.

Introït : « Je sais en qui j'ai eu foi, et j'ai la conviction qu'il peut garder mon dépôt jusqu'au jour où il viendra comme juste Juge. — Elle est préparée pour moi la couronne de justice ».

Paul écrit ces lignes à Timothée. Il a combattu pour le Christ, il a souffert pour le Christ, il a travaillé plus que tout autre pour le Christ. Maintenant son œuvre s'achève, la journée du grand ouvrier de la Rédemption se termine, il regarde le chemin parcouru et, heureux dans son cœur, heureux de voir que son Maître bien aimé est déjà connu et aimé dans tout l'empire romain et au delà, Paul remercie la bonté de Dieu de l'œuvre qu'elle a accomplie par lui. Il n'a plus qu'à mourir, sûr de sa foi, sûr de la récompense qui lui est réservée.

Oraison : « Dieu, qui avez enseigné la multitude des nations par la prédication du bien-

heureux Apôtre Paul, accordez-nous de jouir de la protection de celui dont nous célébrons le jour de naissance au ciel ».

Voilà l'œuvre accomplie : la multitude des nations convertie à la foi du Christ par la parole de Paul. Où n'a-t-il pas été ? L'amour du Christ le pousse, il a la sollicitude de toutes les Eglises. S'il ne peut les visiter toutes, il leur écrit, il les presse. Les chrétientés d'Asie, de Macédoine, de Grèce, de Rome lui sont redevables ou de la foi ou du développement de la foi. Paul ne pense jamais à lui. Sa personne n'est plus rien. Il y a en lui un autre, Jésus. Depuis que Jésus s'est manifesté à lui sur le chemin de Damas, il a pris possession de son esprit, de son cœur, de sa vie. Je ne vis plus, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est lui, c'est Jésus qui vit en moi. A la lettre c'était vrai. Paul ne pense qu'à Jésus, n'aime que Jésus. Et il le porte partout, dans la joie et la tristesse, dans la paix et la persécution, périls de la terre, périls de la mer, périls des voleurs, périls des faux frères, dans la faim, dans la soif, les supplices, rien n'arrête Paul. Il va et il ne s'arrêtera que sous la hache du licteur. Et il va toujours humble, se rappelant sans cesse que ce qu'il est, il l'est par la grâce de Dieu. Ecoutons-le.

Epître de saint Paul aux Galates, c. 1.

« Je vous le déclare, Frères, l'évangile que j'ai prêché n'est pas selon l'homme. Ce n'est pas d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais bien par révélation de Jésus-Christ.

Vous avez, en effet, entendu parler de ma conduite, autrefois, dans le Judaïsme. Je persécutais à outrance l'Eglise de Dieu et je la combattais, je surpassais dans le Judaïsme beaucoup de ceux de mon âge dans ma nation,

j'étais plus jalousement attaché aux traditions de mes pères. Mais quand il plut à Celui qui m'a mis à part dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, pour que je le prêche parmi les gentils, je ne m'occupai en aucune façon ni de la chair ni du sang. Je ne montai point à Jérusalem auprès de ceux qui avaient été Apôtres avant moi, mais j'allai en Arabie et de nouveau je revins à Damas. Ensuite, trois ans plus tard, je montai à Jérusalem pour voir Pierre et je demeurai auprès de lui pendant 15 jours. Je ne vis aucun autre apôtre, sauf Jacques, le frère du Seigneur. Ce que je vous écris là, Dieu sait que ce n'est point un mensonge. »

Paul garde dans son cœur la conscience profonde de tout ce que Dieu a fait pour lui. Il sait ce qu'il était, il sait aussi ce qu'il est devenu. Tout en lui vient de Dieu. Il le confesse de toute son âme, à la louange de la grâce de Dieu.

Graduel : « Ce que Dieu a fait par Pierre dans l'Apostolat, il l'a fait par moi au milieu des nations et tous savent la grâce que Dieu m'a accordée. — La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi. La grâce demeure toujours en moi.

Alleluia, Alleluia, le grand saint Paul, ce vase d'élection, est digne d'être glorifié noblement ».

Saint Paul ne connaît qu'une force de vie en lui, la grâce de Dieu. Il ne se targue ni de science, ni d'éloquence, moi, dit-il, je prêche Jésus crucifié, et j'appuis ma prédication, non sur les raisonnements ou la litérature, mais sur la force de Dieu. Il a conscience que seule la grâce de Dieu a fait l'œuvre accomplie par lui. « Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu ».

Force merveilleuse, force unique pour le salut des âmes. Toutes forces humaines sans elle sont inopérantes.

Evangile selon saint Matthieu, c. 10.

« Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Prenez garde aux hommes. Ils vous traîneront dans leurs assemblées, ils vous fouetteront dans leurs synagogues. Vous serez conduits à cause de moi devant les magistrats et les rois pour me rendre témoignage devant eux et devant les nations. Quand ils vous feront comparaître, ne vous préoccupez pas de la manière de leur répondre ni de ce que vous direz, il vous sera révélé à ce moment-là ce que vous devez dire. Car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père parlera en vous.

Le frère livrera son frère à la mort, le père son fils et les enfants se révolteront contre leurs parents et les mettront à mort. Et vous serez un objet de haine pour tous à cause de mon nom. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. »

Paul a réalisé tout cet évangile. Sa vie ne fut qu'un long et dur tourment pour le Nom de Jésus. Mais ce tourment était sa joie : faire connaître Jésus aux peuples, le faire aimer, c'était son bonheur infini. Le reste lui importait peu. « Qui me séparera de l'amour du Christ ? La tribulation ? L'angoisse ? La persécution ? La faim ? La nudité ? Le péril ? Le glaive ? Selon ce qui est écrit : A cause de toi nous sommes mis à mort tout le jour. On nous regarde comme des brebis de boucherie. Mais en tout cela nous sommes plus que vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. Oui, je vous assure que ni mort ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses futures, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni rien

de créé ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, Notre Seigneur ».

C'est le défi suprême de l'amour. Paul tint ce défi, jusqu'au glaive du licteur.

Offertoire : « Dieu, vos amis sont en grand honneur, leur principat s'est affermi puissamment ».

Secrète : « Ces offrandes, Seigneur, que nous vous présentons pour être consacrées à votre Nom, que la prière de votre Apôtre les accompagne afin qu'elles soient pour nous l'expiation de nos fautes et notre protection ».

Communion : « Je vous le dis en vérité, vous, qui avez tout quitté et qui m'avez suivi, vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle ».

Postcommunion : « Après avoir reçu ces sacrements, nous vous demandons, Seigneur, par l'intercession du bienheureux Paul, votre apôtre, que les fêtes célébrées pour le glorifier, servent à notre salut ».

Paul fut conduit, comme je l'ai dit, par la Voie d'Ostie, jusqu'aux Eaux Salviennes, un peu à l'écart de la voie. Plautilla, sœur de Flavius Clemens, qui devint consul sous Domitien, et mère de Domitilla, une autre martyre, accourut pour implorer sa bénédiction. Elle pleurait. Paul lui demanda son voile pour s'en couvrir les yeux au moment du supplice. Le grand Apôtre fut décapité sur une borne milliaire. Sa tête fit trois bonds, et trois fontaines jaillirent aux endroits où elle toucha la terre.

D'où le nom de l'Abbaye de Saint-Paul-aux-trois-fontaines qui consacre ce souvenir.

Une chrétienne, Lucina, noble matrone de famille sénatoriale, possédait une villa à la distance environ de deux milles des Eaux Salviennes, sur la Voie d'Ostie. Elle rendit les derniers honneurs à son père dans la foi et transporta son corps dans sa villa. Il y est toujours. Au-dessus de son tombeau s'élève la splendide basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.

Il fait bon s'agenouiller près de ce tombeau. On y apprend à aimer au-dessus de tout celui dont Paul dans ses lettres redit souvent avec tendresse le Nom béni : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

TABLE DES MATIÈRES

Le culte des Saints V
Le commun des Saints . . . . . [1]
Martyr Pontife . . . . . [1]
Martyr non Pontife . . . . . [4]
Plusieurs martyrs. . . . . [7]
Plusieurs martyrs pontifes. . . . . [9]
Confesseur Pontife . . . . . [10]
Docteur . . . . . [14]
Confesseur non Pontife. . . . . [16]
Vierge martyre . . . . . [22]
Vierge non martyre . . . . . [25]
Sainte Femme . . . . . [29]
Commun des Saints, pendant le Temps pascal . . . . . [31]
Martyr Pontife . . . . . [31]
Martyr non Pontife . . . . . [32]
Plusieurs martyrs . . . . . [33]

MOIS DE JANVIER.

2 B^se^ Stephanie. 1
3 B^se^ Zedislava 3
14 S. Hilaire 6
15 B. François Capillas 8
16 B. Gonsalve 10
17 S. Antoine 13
18 Chaire de S. Pierre. 15
19 B. André de Pescheria 21
20 SS. Fabien et Sébastien 23
21 S^te^ Agnès 28

22 S. Vincent 31
23 S. Raymond de Pennafort. 33
24 B. Marcolin 36
25 Conversion de S. Paul 38
26 B^se^ Marguerite de Hongrie 44
27 S. Jean Chrysostome 46
28 B^se^ Marie Mancini 48
29 S. François de Sales 50
30 S^te^ Martine 52
31 S. Pierre Nolasque. 54

MOIS DE FEVRIER

1 S. Ignace 56
3 S. Blaise 59
4 S. André Corsini. 61
5 S^te^ Agathe 63
7 S. Romuald 69
8 S. Jean de Matha 71
9 S. Cyrille d'Alexandrie 74
10 S^te^ Scholastique. 76
11 Notre-Dame de Lourdes 78
12 Les sept Fondateurs de l'ordre des Servites 85
13 S^e^ Catherine de Ricci 90
14 B. Nicolas Palea 94
15 B. Jourdain de Saxe. 96
16 B. Bernard Scammaca. 99
17 B. Réginald 101
19 B. Alvare de Cordoue 103
22 La Chaire de S. Pierre à Antioche. . 105
23 S. Pierre Damien 106
24 S. Mathias 108
25 B. Constant de Fabriano 112
28 B^se^ Villana. 114

MOIS DE MARS.

1	B. Christophe de Milan	116
2	B. Henri Suso	118
4	S. Casimir	121
6	B. Jourdain de Pise.	123
7	S. Thomas d'Aquin.	125
8	S. Jean de Dieu	130
9	Ste Françoise Romaine	133
10	B. Pierre Gérémie	135
12	S. Grégoire le Grand	137
17	S. Patrice	140
18	S. Cyrille de Jérusalem.	142
19	S. Joseph	144
20	B. Ambroise de Sienne.	150
21	S. Benoît	152
22	B. Isnard de Ciampo	154
23	Bse Sybilline	156
24	S. Gabriel	158
25	Annonciation	166
27	S. Jean Damascène	173

MOIS D'AVRIL.

1	Impression des stigmates de Ste Catherine de Sienne.	178
2	S. François de Paul	180
4	S. Isidore de Séville	182
5	S. Vincent Ferrier	184
9	B. Antoine Pavonio	189
10	B. Antoine Neyrot	191
11	S. Léon le Grand	194
13	Bse Marguerite de Castello	197
14	B. Pierre Gonzalez (S. Telme).	199
17	Bse Claire Gambacorti.	204

20 Ste Agnès de Montepulciano 206
21 S. Anselme 212
22 B. Barthélemy Cerveri 214
23 S. Georges. 216
24 La Sainte Couronne d'épines . . . 218
25 S. Marc 223
26 Bx Dominique et Grégoire 227
28 B. Louis Marie Grignon de Montfort. 229
29 S. Pierre de Vérone 231
30 Ste Catherine de Sienne 237

MOIS DE MAI.

1 S. Philippe et S. Jacques 244
2 S. Athanase. 251
3 Invention de la Sainte Croix . . . 254
4 Ste Monique 261
5 S. Pie V. 265
6 S. Jean devant la Porte Latine . . . 271
7 S. Stanislas 274
8 Apparition de S. Michel 277
9 S. Grégoire de Nazianze 282
10 S. Antonin 284
11 B. Albert de Bergame 288
12 Bse Jeanne de Portugal 290
13 Bse Imelda 292
14 B. Gilles. 295
15 S. Jean-Baptiste de la Salle. . . . 297
16 S. Jean Népomucène 300
17 B. André Abellon 302
18 S. Venant 304
19 S. Pierre Célestin 306
20 Bse Colombe de Rieti 308
24 Translation de N. B. Père S. Dominique 310

25 S. Urbain 315
26 S. Philippe de Néri 317
27 S. Bède le Vénérable 321
28 B^se^ Marie Barthélemie 323
29 B. Guillaume et ses Compagnons . . 325
30 B. André Franchi 327
30 En France, S^te^ Jeanne d'Arc 329
31 S^te^ Angèle Mérici 335

MOIS DE JUIN.

1 B. Alphonse Navarrete et ses Compagnons 338
2 B. Sadoc et ses Compagnons . . . 341
3 B. Pierre Sanz et ses Compagnons. . 343
4 S. François Caracciolo 345
5 B. Jacques Salomon. 347
6 S. Norbert. 349
9 B^ses^ Diane, Cécile et Aimée 351
10 B. Jean Dominici 354
11 S. Barnabé 357
12 B. Etienne Bandelli 361
13 S. Antoine de Padoue 363
14 S. Basile 366
18 S. Ephrem de Syrie 368
20 B^se^ Osanna de Mantoue 370
22 B. Innocent V 372
24 Nativité de S. Jean-Baptiste . . . 374
26 Saints Jean et Paul 381
28 S. Irénée 385
29 Saints Apôtres Pierre et Paul . . . 390
30 Commémoraison de S. Paul . . . 401

Imp. par Desclée, De Brouwer et Cie, BRUGES (Belgique).

R. P. MORTIER
des Frères Prêcheurs

La Liturgie Dominicaine

VIII

Le Sanctoral

DEUXIÈME PARTIE

Société Saint-Augustin
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
LILLE - BRUGES.

NIHIL OBSTAT :

Fr. S. Scheil, O. P.
Fr. M. Barge, O. P.

IMPRIMATUR :
Fr. R. Louis. O. P.

NIHIL OBSTAT :
Brugis, die 2a Aprilis 1924.
J. Vermaut, Lib. Cen.

IMPRIMATUR :
Brugis, 4a Aprilis 1924.
A. C. De Schrevel,
Vic. gen.

SANCTORAL.

I

La Canonisation des Saints.

Tous les élus du ciel sont saints. Cette multitude immense que saint Jean contempla devant le trône de Dieu, de toutes les races, de toutes les nations, de toutes les langues, cette multitude qui formera éternellement la Cour de l'Auguste Trinité est une multitude de Saints. Nul ne peut voir Dieu sans être saint, c'est-à-dire sans avoir la ressemblance parfaite, chacun selon son degré, avec l'Auguste Trinité.

Mais, parmi cette foule innombrable des élus, il y a ceux que, selon les desseins de sa Providence, Dieu a voulu glorifier devant l'Eglise d'une façon spéciale, les saints officiels, qui furent suscités à travers les siècles pour le service et l'exemple de l'Eglise. Ces saints officiels, Dieu les marque authentiquement comme son œuvre à lui par des vertus extraordinaires, des actes d'héroïsme merveilleux, et il signe leur sainteté par les miracles qu'il leur donne le pouvoir d'opérer.

Encore faut-il que ces vertus, ces actes d'héroïsme, ces miracles soient contrôlés et authentiqués rigoureusement par l'Eglise.

Seule, agissant au nom et en la vérité de Dieu, l'Eglise a le droit de déclarer que tel personnage est vraiment saint. Il ne suffit pas d'un extérieur de sainteté, d'un engouement des

foules, de récits miraculeux, l'Eglise, qui parle au nom de Dieu, qui a le souci de la foi et de l'honneur de Dieu, cite à son tribunal, ceux que l'on dit saints. Elle enquête, elle juge, elle discute, elle exige des preuves indubitables. Bien plus, elle a la hardiesse de réclamer de ces personnages, non plus de leur vivant, mais après leur mort des preuves de sainteté, des miracles. Si Dieu veut les glorifier, qu'il le dise ! Et Dieu le dit par des prodiges qui dépassent les forces de la nature. C'est sa manière à lui de parler. Et l'Eglise, très soupçonneuse, difficile à se rendre, veut l'évidence de ces prodiges. Elle ne les accepte qu'après les plus strictes recherches. Son crible est excessivement fin, et ne reste comme miracle, malgré tous les témoignages, que celui qui a toute certitude et toute gravité. Il n'est pas commode d'être saint, après sa mort.

Naturellement, cette procédure de l'Eglise s'est élaborée, précisée avec le temps. Au commencement, le seul fait d'avoir subi le martyre pour le Christ, était suffisant. L'Eglise estimait à bon droit que ce témoignage du sang était une preuve certaine d'amour de Dieu. Mais encore faisait-elle la part des circonstances du martyre. Elle surveillait l'attitude, les paroles, quelquefois les origines, afin d'éviter toute surprise fâcheuse. Un vrai martyr avait immédiatement son brevet de sainteté. On chercherait en vain les procès de canonisation de Cécile, de Sébastien et de milliers d'autres martyrs. Dès le premier jour, l'Eglise les honora et offrit sur leur tombeau le sacrifice du Grand Martyr de la croix.

Puis vinrent les hommes illustres par leur doctrine et leur vertu, après la paix de Constantin. Ceux-là, pendant cinq cents ans au

moins, furent canonisés par la voix du peuple. De Silvestre à Léon III, c'est le peuple qui fait les saints, ou plutôt qui les présente à l'Eglise comme tels, et celle-ci les accepte. Quand les peuples se trouvaient en face d'un Augustin, d'un Chrysostome, d'un Basile, d'un Ambroise, d'un Jérôme, d'un Benoît ou d'un Grégoire le Grand ; quand ils voyaient ces hommes pleins de l'Esprit de Dieu suivre en tout les préceptes évangéliques, donner des exemples d'une charité héroïque et commander en maîtres, comme Dieu lui-même, aux forces de la nature, ils disaient, sans crainte d'erreur : C'est un saint, un *martyr*. On recueillait ses restes comme les restes d'un martyr ; on s'agenouillait devant eux comme devant les restes d'un martyr. *Vox populi, Vox Dei.* Voix du peuple, Voix de Dieu. Le peuple raisonnait comme l'aveugle-né, guéri par le Christ : Si cet homme est saint ou pécheur, je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'il m'a guéri et ce que je sais encore, c'est que Dieu n'écoute pas les pécheurs.

Logique du bon sens.

Il arriva cependant un moment où le peuple n'y regarda plus d'assez près et fut porté à décerner les honneurs de la sainteté à des personnages qui ne les méritaient pas. Il y avait là un grave danger pour l'honneur de Dieu et de l'Eglise, que la vigilance des évêques ne suffisait pas à parer. A maintes reprises, cette vigilance leur est rappelée par les conciles, celui de Francfort, en particulier, dès 794. Charlemagne lui-même intervient pour réserver aux évêques, en 805, tout droit de discussion et de jugement sur les titres de sainteté.

A cette époque, apparaît la première action

du Saint-Siège, action directe qui va s'affirmer de plus en plus. Switbert, évêque de Ferden, est placé sur les autels par le Pape Léon III. Mais ce droit ne lui est pas encore exclusivement réservé. Plus d'un siècle après, Jean XV, à Rome même, réunit les cardinaux au palais du Latran et proclame officiellement la sainteté de l'évêque Udalric. Peu à peu les Papes affirment leur volonté et ils font bien. On commence par leurs ordres de sérieuses enquêtes, comme Célestin III à propos de saint Ubald. Avec lui nous sommes à la fin du XII[e] siècle. Ses successeurs, Innocent III, Honorius III, au XIII[e], exigent des dépositions sous la foi du serment. Avec Grégoire IX, pour François d'Assise, Dominique de Gusman, Elisabeth de Hongrie, Antoine de Padoue, les témoins de leur vie doivent déposer en personne devant un tribunal constitué par ordre pontifical. Mais aucun lieu n'est réservé pour la canonisation, aucune solennité liturgique n'est introduite, c'est le décret qui est tout. François est canonisé à Pérouse (1228), Antoine à Spolète (1232), Dominique, à Rieti (1234). Le Pape ne se dérange pas. Là où il se trouve, il rédige et publie la bulle.

Innocent IV fait de même. Il canonise à Lyon, Edme de Cantorbéry, à Pérouse, Pierre de Vérone, à Assise, Stanislas de Cracovie. Pour ce dernier, il y a une innovation, qui indique la marche en avant des fêtes de canonisation. Le Pontife lit le décret pendant la messe solennelle, du haut de l'ambon. La fête devient liturgique.

Plus les Papes affirment leur droit exclusif à canoniser les Saints, plus les cérémonies deviennent pompeuses, plus aussi l'idée se répand que ces cérémonies doivent avoir lieu dans la Ville

éternelle, près le tombeau de saint Pierre. En fait, sans aucune constitution écrite, comme naturellement, à partir du retour des Papes d'Avignon à Rome, toutes les canonisations, deux exceptées, sont célébrées dans la basilique de Saint-Pierre [1].Cette affirmation est de Benoît XIV. les deux exceptions sont Jean Népomucène par Benoît XIII, en 1729, et, ensemble par Clément XII, en 1737, Vincent de Paul, François Régis, Julienne Falconieri et Catherine Fieschi Adorno. Ces canonisations eurent lieu à Saint-Jean de Latran. Mais Benoît XIV se décida nettement pour la basilique de Saint-Pierre.

Et pour couper court à toute éventualité possible, il en fit une loi par sa Constitution *Ad Sepulcra Apostolorum.*

Le 5 juillet 1694, le Pape Urbain VIII avait publié le décret qui est la base de la procédure à suivre pour établir officiellement la sainteté, c'est-à-dire authentiquer en face de l'Eglise le droit à la vénération publique sur les autels. Malgré certaines innovations, la marche demeure essentiellement la même.

Un homme de Dieu vient à mourir entouré de la vénération des foules. On crie : c'est un saint ! Il a fait des miracles. L'Eglise ne dit pas non. Elle regarde, elle écoute, elle prend note et attend. Elle s'occupe même de sauvegarder tout ce qui le touche. Puis, après un certain temps, elle le cite à son tribunal. Tribunal de l'évêque d'abord, le plus proche du saint personnage, celui auquel il appartenait ; puis tribunal de la Congrégation Romaine chargée de cette

1. Pour tous ces détails Benoît XIV, De Serv. Dei Beatif., et Canon. I. p. 37 et ss. -- Cf. Mortier, *Saint-Pierre de Rome*, p. 507 et ss.

mission. Une cour de justice est constituée, ayant ses juges, ses procureurs, ses avocats pour et contre. On plaide en première instance sur l'héroïcité des vertus. Si l'arrêt est favorable, s'il est confirmé par le Pape, un décret pontifical en avertit la chrétienté, c'est le premier pas. Le personnage est par là même *Vénérable*.

A lui d'agir maintenant pour monter plus haut. Ses miracles opérés pendant sa vie mortelle ne comptent pas, il en faut d'autres. Et la discussion de ces miracles est excessivement laborieuse. Pas d'enthousiasme, pas de fébrile activité. On ne se presse pas à Rome. Les jugements sont entièrement libres, laissés à la conscience de chacun.

Enfin, si les miracles sont acceptés, le Pape les confirme solennellement et déclare, après des jours de réflexion et de prière, que l'on peut procéder à la béatification, c'est le deuxième pas.

La cérémonie a lieu à la basilique de Saint-Pierre. Mais elle est sobre de pompe. Le Pape n'est pas présent, le matin, quand on lit le bref de béatification. Le voile qui couvre l'image du Bienheureux tombe au chant du *Te Deum*. Et pour la première fois, on le prie officiellement.

Le Pape vient dans l'après-midi. L'entrevue avec le Bienheureux est simple, sans apparat. Le Pape arrive en *Portantina*, chaise à porteurs fermée. Il se met à genoux devant l'image, prie quelques instants et se retire.

Encore deux miracles au moins — et de bons ! — et le Bienheureux est appelé aux honneurs de la canonisation. C'est le troisième pas, le dernier, la troisième promotion. Sa gloire, cette fois doit rayonner sur tout l'univers. Aussi, la basilique Vaticane, symbole de l'Eglise univer-

selle, disparaît sous l'opulente profusion des décorations. Le Pape est de la fête. C'est lui-même qui proclame la joie du jour. Il arrive avec son noble cortège, tiare en tête, sur la *Sedia*, au chant de l'*Ave Maris Stella*, la louange à la Reine de tous les Saints. Quand le Pape est assis à son trône, trois fois l'avocat consistorial lui demande d'inscrire au catalogue des saints le Bienheureux. A la troisième instance, le Pape se décide et prononce la sentence décisive : Au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il entonne le *Te Deum*. C'est lui qui chante la messe. A l'offertoire, a lieu la gracieuse et touchante cérémonie des oblations. On offre au Pape des cierges richement enluminés, aux armes du pontife, des pains décorés, deux petits barils pleins de vin, dorés et argentés, trois cages artistement ouvragées, qui contiennent deux tourterelles, deux colombes et deux petits oiseaux, symboles aimables de douceur et de joie. Il faut avoir assisté à une canonisation pour se faire une idée des splendeurs de cette cérémonie, splendeurs de lumières surtout qui jettent leur éclat sur la magnificence des draperies. Et à travers cette magnificence, le Pape, sur la *Sedia*, qui passe, comme une vision, tandis que dans l'abside, flamboie au milieu de lumières innombrables, l'image du nouveau Saint.

COMMUN DES SAINTS.

Pour un Martyr Pontife.

I. — MESSE : *Laetabitur.*

Introït : « Le juste se réjouira dans le Seigneur et espérera en lui ; et les cœurs purs seront glorifiés. — Ecoutez, Seigneur, ma voix suppliante : délivrez mon âme de la crainte de l'ennemi.

Epître de l'Apôtre S. Jacques. — C. I.

« Mes très chers frères, Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie ; car, lorsque sa vertu aura été éprouvée il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le tente : car Dieu est incapable de tenter et de pousser au mal. Mais chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui l'emporte et qui l'attire vers le mal. Quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché ; et le péché, étant consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes très chers frères : toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, qui ne peut recevoir ni changement ni ombre par aucune révolution. C'est lui qui, par sa volonté, nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. »

Graduel : « Vous avez mis, Seigneur, sur sa tête une couronne de pierres précieuses. — Vous avez rempli le désir de son âme, vous ne lui avez pas refusé ce que demandaient ses lèvres. Alleluia, alleluia. — Le juste se réjouira dans le

Seigneur, et espérera en lui, et les cœurs purs seront glorifiés. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui se complaît dans l'observance de sa loi. Sa postérité sera puissante sur la terre : la race des justes sera bénie. — La gloire et les richesses sont dans sa maison ; et sa justice demeure éternellement.

Evangile selon saint Luc, c. 14 :

« En ce temps-là, Jésus dit au peuple : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne marche pas à ma suite, ne peut être mon disciple. Car, quel est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne calcule auparavant à loisir la dépense qui sera nécessaire, pour voir s'il aura de quoi l'achever, de peur qu'après avoir jeté les fondements, il ne puisse l'achever, et que tous ceux qui verront ce bâtiment imparfait ne commencent à se moquer de lui, en disant : Cet homme a commencé à bâtir, mais il n'a pas pu achever ? Ou quel est le roi, qui se mettant en campagne pour combattre un autre roi, n'examine auparavant, et à loisir, s'il pourra marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui s'avance vers lui avec vingt mille ? S'il ne le peut, il lui envoie des ambassadeurs lorsqu'il est encore loin, et lui fait des propositions de paix. Ainsi, quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. »

Offertoire : « Seigneur, vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses.

Communion : « Vous lui donnez une grande gloire en le sauvant, une gloire et une splendeur sublimes, Seigneur.

II. — MESSE : *Sacerdotes.*

Introït : « Prêtres du Seigneur, bénissez le Seigneur ; saints et humbles de cœur, chantez les louanges de notre Dieu. — Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur : célébrez éternellement ses louanges et sa gloire.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 1 :

« Mes frères, béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux, afin que, par la même force avec laquelle Dieu relève notre courage, nous puissions aussi consoler les autres dans leurs maux ; car, à mesure que les souffrances de Jésus-Christ augmentent en nous, nos consolations augmentent aussi par Jésus-Christ. Or, si nous sommes affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut ; et si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation ; si nous sommes encouragés, c'est pour votre encouragement et votre salut, qui s'opère par la patience à supporter les maux que nous supportons nous-mêmes ; et c'est ce qui nous donne une ferme confiance pour vous, sachant que, comme vous avez part aux souffrances, vous aurez aussi part aux consolations, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Graduel : « J'ai trouvé David, mon serviteur, je l'ai sacré de mon huile sainte ; ma main le secourra, et mon bras le fortifiera. — L'ennemi n'aura point l'avantage sur lui, et l'enfant d'iniquité ne pourra lui nuire. Alleluia, alleluia. — Vous avez mis, Seigneur, sur sa tête une couronne de pierres précieuses. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Vous avez rempli les désirs de son cœur, et vous n'avez point rejeté les prières de sa bouche. — Vous l'avez prévenu de bénédic-

tions et de grâces. — Vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses.

Evangile de saint Matthieu, c. 16 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; et celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera. Et que servirait à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Par quel échange pourra-t-il la racheter, s'il vient à la perdre ? Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses Anges : et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. »

Offertoire : « Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous lui avez donné l'empire sur les œuvres de vos mains, Seigneur. »

Communion : « Que celui qui veut venir après moi, renonce à soi-même, porte sa croix et me suive. »

Pour un Martyr non Pontife.

I. — MESSE : *Laetabitur.*

Introït : « Le juste se réjouira... p. [1]. »

Livre de la Sagesse. Ec., 14, 15 :

« Heureux l'homme qui demeure dans la sagesse, qui médite en sa justice, et qui pense en lui-même au regard scrutateur de Dieu. Le Seigneur le nourrira du pain de vie et d'intelligence, et il l'abreuvera de l'eau de la sagesse et du salut. Il s'affermira en lui, et il ne sera pas ébranlé ; Dieu le soutiendra ; il le préservera de la con-

fusion ; il l'exaltera parmi ses proches ; et le Seigneur, notre Dieu, le fera héritier d'un nom éternel. »

Graduel : « Vous avez mis... p. [1]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Jean, c. 12 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. »

Offertoire : « Vous l'avez couronné... p. [4]. »

Communion : « Que celui... p. [4]. »

II. — MESSE : *In virtute.*

Introït : « Seigneur, le juste mettra sa confiance dans votre force, et se réjouira dans le salut que vous lui donnerez : vous avez exaucé les désirs de son cœur. — Vous l'avez prévenu de vos plus douces bénédictions : vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. »

Livre de la Sagesse, c. 10 :

« Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites, lui a montré le royaume de Dieu, et lui a donné la science des Saints ; il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir de grands fruits. Il l'a secouru, contre ceux qui voulaient le tromper, et il lui a donné la richesse. Il l'a protégé contre ses ennemis, défendu

contre les séducteurs, et engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses. C'est elle qui n'a point abandonné le juste lorsqu'il fut vendu par ses frères, mais qui l'a délivré des mains des pécheurs ; c'est elle qui est descendue avec lui dans la fosse ; elle ne l'a point quitté dans les chaînes, jusqu'à ce qu'elle eût mis entre ses mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avaient traité si injustement ; elle a convaincu de mensonge ceux qui l'avaient déshonoré, et le Seigneur, notre Dieu, lui a donné une gloire éternelle. »

Graduel : « Vous avez mis... p. [1]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 10 :

« En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu y apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, et la belle-fille d'avec la belle-mère : et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie la perdra ; et celui qui perd sa vie pour l'amour de moi la conservera. Celui qui vous reçoit, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit le Prophète en qualité de Prophète, recevra la récompense du Prophète ; et celui qui reçoit le juste en qualité de juste, recevra la récompense du juste. Et quiconque donnera seulement à boire un verre d'eau froide à l'un de ces petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne sera pas privé de sa récompense. »

Offertoire : « Seigneur, le juste mettra sa con-

fiance dans votre force, et il se réjouira vivement dans le salut que vous lui donnerez : vous avez exaucé les désirs de son cœur. »

Communion : « Vous lui donnez... p. [2]. »

Pour plusieurs Martyrs.

I. — MESSE : *Salus.*

Introït : « Le salut des justes vient du Seigneur : il les protège au temps de la tribulation. — Ne portez point envie au bonheur des méchants et ne soyez pas jaloux de ceux qui commettent l'iniquité. »

Livre de la Sagesse, c. 10 :

« Dieu a rendu aux justes le prix de leurs travaux, et il les a conduits dans une voie miraculeuse. Il leur a servi d'abri pendant le jour et de lumière pendant la nuit. Il les a conduits à travers la mer Rouge, et il les a fait passer au milieu des eaux profondes. Il a enseveli leurs ennemis dans la mer, et il les a retirés du fond des abîmes. Ainsi les justes ont emporté les dépouilles des impies ; ils ont chanté votre saint Nom, Seigneur, et ils ont aussi loué votre main victorieuse, Seigneur, notre Dieu. »

Graduel : « Vengez le sang de vos Saints, qui a été répandu. — Ils ont jeté les cadavres de vos serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel, les chairs de vos Saints aux bêtes de la terre. Alleluia, alleluia. — Voilà ceux qui sont passés par une grande tribulation. Ils ont lavé leurs vêtements et les ont blanchis dans le sang de l'Agneau. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse. — Ils allaient et pleuraient en répandant leurs semences. — Mais bientôt ils viendront pleins de joie, portant leurs gerbes dans leurs mains. »

Evangile selon saint Luc, c. 21 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne vous étonnez pas, car il faut que cela arrive d'abord ; mais la fin ne viendra pas sitôt. Alors, ajouta-t-il, on verra se soulever peuple contre peuple, et royaume contre royaume. Et il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes et des famines ; des signes extraordinaires et effrayants paraîtront dans le ciel. Mais avant toutes ces choses ils se saisiront de vous, vous persécuteront, vous traînant dans les synagogues et dans les prisons, et vous amèneront par force devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom : et cela vous arrivera pour que vous rendiez témoignage à la vérité. Gravez donc cette pensée dans vos cœurs, de ne point préméditer ce que vous devez répondre ; car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister, et qu'ils ne pourront contredire. Vous serez même trahis et livrés aux magistrats par vos pères et vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis ; on mettra à mort plusieurs d'entre vous, et vous serez haïs de tout le monde à cause de mon nom ; cependant il ne se perdra pas un cheveu de votre tête. C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes. »

Offertoire : « Notre âme, comme le passereau, a été délivrée du filet des chasseurs. Le filet a été rompu, et nous avons été libres.

Communion : « Seigneur, ils ont jeté les cadavres de vos serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel, les chairs de vos Saints aux bêtes de la

terre. Déployez la force de votre bras pour conserver la possession des enfants de ceux qui ont été mis à mort. »

Pour plusieurs Martyrs Pontifes.

MESSE : *Intret.*

Introït : « Que les gémissements des captifs montent jusqu'à vous, Seigneur : rendez à nos oppresseurs sept fois plus d'opprobres qu'ils n'ont voulu en faire retomber sur nous : vengez le sang de vos Saints qu'ils ont répandu. — O Dieu, les nations ont envahi votre héritage : elles ont profané votre saint temple ; elles ont fait de Jérusalem un monceau de ruines. »

Livre de la Sagesse, c. 5 :

« Les justes vivront éternellement ; le Seigneur lui-même est leur récompense, et le Très-Haut prend soin d'eux. C'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur un royaume de gloire et un diadème éclatant : il les protégera de sa droite, et il les défendra de son bras saint. Il se revêtira de ses armes, et il armera toutes les créatures pour tirer vengeance de ses ennemis. Il prendra la justice pour cuirasse, pour casque son infaillible jugement, et pour bouclier son équité. »

Graduel : « Les Saints tressailliront dans la gloire ; ils se réjouiront dans le lieu de leur repos. — Chantez au Seigneur un cantique nouveau : sa louange résonne dans l'Eglise des Saints. Alleluia, alleluia. — L'éclatante armée des martyrs vous loue, Seigneur. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 5 :

« En ce temps-là, Jésus, voyant la multitude, monta sur une montagne, et lorsqu'il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui ; et ouvrant la bouche, il les instruisait disant : Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront, et diront faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez remplis d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans le ciel. »

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses Saints : le Dieu d'Israël donne la force et la vertu à son peuple : qu'il soit béni. »

Communion : « Seigneur, ils ont jeté... p. [8]. »

Pour un Confesseur Pontife.

I. — MESSE : *Sacerdotes.*

Introït : « Que vos Prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice, et que vos Saints tressaillent

d'allégresse ; en considération de David, votre serviteur, ne rejetez pas la face de votre Christ. — Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur. »

Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 7 :

« Mes frères, il y a eu autrefois plusieurs Pontifes, parce que la mort les empêchait de demeurer toujours. Mais, comme Jésus demeure éternellement, il possède un sacerdoce éternel. C'est pourquoi il peut sauver pour toujours ceux qui s'approchent de Dieu, par son entremise, étant toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Car il était juste que nous eussions un Pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux ; qui ne fût point obligé, comme les autres Pontifes, d'offrir tous les jours des victimes, premièrement pour ses propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple : c'est ce qu'a fait une fois Jésus-Christ Notre-Seigneur, en s'offrant lui-même sur la Croix. »

Graduel : « J'ai trouvé David... p. [3]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Vous avez rempli... p. [3]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 24 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Veillez, parce que vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur viendra. Car sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, il est certain qu'il veillerait, et qu'il ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Quel est le serviteur fidèle et prudent, que son maître a établi sur sa famille, pour distribuer la nourriture au temps convenable ? Heureux ce serviteur, si son maître, à son arrivée, le trouve agissant ainsi. Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens. »

Offertoire : « Ma miséricorde et ma vérité seront avec lui, et sa puissance croîtra par la vertu de mon nom. »

Communion : « Heureux le serviteur que son maître, à son arrivée, trouvera veillant. Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens. »

II. — MESSE : *Statuit.*

Introït : « Le Seigneur a fait avec lui une alliance de paix, et il l'a établi prince de son peuple, afin qu'il possède pour jamais la dignité du sacerdoce. — Souvenez-vous, Seigneur, de David, et de toute sa douceur. »

Livre de la Sagesse. Ec., 44, 45 :

« Voici un grand Pontife, qui a été agréable à Dieu pendant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui est devenu le réconciliateur des hommes au temps de la colère. Nul n'a été élevé en gloire comme lui : il a conservé la loi du Très-Haut : c'est pourquoi Dieu lui a juré de perpétuer sa gloire dans sa postérité. Il l'a comblé de la bénédiction de toutes les nations, et il a fait avec lui une alliance qui durera toujours. Il a répandu sur lui ses bénédictions, et il lui a conservé ses miséricordes, il lui a fait trouver grâce auprès de son Dieu. Il l'a élevé devant les rois et il l'a couronné de gloire. Il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a confié le souverain sacerdoce, et il l'a comblé d'honneur et de gloire, afin qu'il exerçât son ministère d'une manière digne de son Dieu, et qu'il lui offrît un encens dont l'odeur lui fût agréable. »

Graduel : « Le Seigneur l'a juré, et il ne révoquera pas son serment : Vous êtes le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. — Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma

droite. Alleluia, alleluia. — J'ai trouvé David, mon serviteur, je l'ai sacré de mon huile sainte. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 25 :

« En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Un homme devant faire un long voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur confia le soin de ses biens. Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, un seul au troisième, à chacun selon sa capacité ; et il partit aussitôt. Celui qui avait reçu cinq talents, s'en alla, les fit valoir, et en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux en gagna de même deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un seul alla creuser dans la terre, et y cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents vint lui en présenter cinq autres en lui disant : Seigneur, vous m'aviez confié cinq talents ; en voici, de plus, cinq autres que j'ai gagnés. Son maître lui répondit : courage, bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle en des choses peu importantes, je vous établirai sur de plus considérables : entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avait reçu deux talents vint aussi, et lui dit : Seigneur, vous m'aviez confié deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés. Son maître lui répondit : Courage, bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle en des choses peu importantes, je vous établirai sur de plus considérables : entrez dans la joie de votre Seigneur. »

Offertoire : « Le juste fleurira comme le palmier ; il croîtra comme le cèdre du Liban. »

Communion: « Heureux le serviteur... p. [12]. »

Pour un Docteur.

MESSE : *In medio.*

Introït : « Le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de l'assemblée des fidèles : il l'a rempli de sagesse et d'intelligence, il lui a donné un vêtement de gloire. — Il l'a comblé d'un trésor de joie et d'allégresse. »

II *Epître* de saint Paul à Timothée, c. I :

« Mon très cher fils, je vous en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts au jour de son avènement et de son règne, annoncez la parole, pressez les hommes à temps, à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de supporter et d'instruire. Car un jour viendra où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et où, travaillés d'une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et ils fermeront l'oreille à la vérité, et l'ouvriront à des fables. Mais pour vous, veillez continuellement; travaillez sans relâche ; acquittez-vous des devoirs d'un prédicateur de l'Evangile, remplissez votre ministère ; soyez sobre. Car pour moi, je suis sur le point d'être immolé, et le temps de ma mort approche. J'ai soutenu un bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juste juge, me donnera en ce grand jour ; et non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui désirent son avènement. »

Graduel : « La bouche du juste annoncera la sagesse, et sa langue publiera la justice. — La loi de Dieu est dans son cœur, ses pas ne seront pas chancelants. Alleluia, alleluia. J'ai mis mon secours sur un homme fort, et j'ai élevé mon élu au milieu de mon peuple. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Comme l'étoile du matin au sein de l'obscurité, comme le disque de la lune en sa splendeur, il a brillé dans ses jours. — Et comme un soleil resplendissant, il a lui dans le temple de Dieu. — Il a toute la gloire de l'arc-en-ciel qui brille au milieu des nuages, et l'éclat des roses au printemps. — Il est comme le lis planté sur le courant des eaux ; il a le parfum de l'encens qu'on fait évaporer aux jours de l'été. — Il est resplendissant comme le feu, et suave comme l'encens qui se consume. — C'est comme un vase d'or pur, étincelant de toutes sortes de pierres précieuses.

Evangile selon saint Matthieu, c. 5 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Vous êtes le sel de la terre. Si le sel perd sa force, avec quoi salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau ; mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle étlaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi, que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux. Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi et les Prophètes : je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir ; car je vous le dis en vérité, le ciel et la terre ne passeront point sans que tout ce qui est dans la loi soit accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota et à un seul point. Celui donc qui violera le moindre de ces commandements, et qui apprendra aux hommes à le violer, sera le plus petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui fera et enseignera, sera grand dans le royaume des cieux. »

Offertoire : « Ma miséricorde... p. [12]. »

Communion : « Seigneur, vous m'aviez confié

cinq talents, et j'en ai gagné cinq autres. Courage, serviteur bon et fidèle ! Parce que tu as été fidèle en des choses peu importantes, je t'établirai sur des choses plus considérables : entre dans la joie de ton maître. »

Pour un Confesseur non Pontife.

I. — MESSE : *Justus.*

Introït : « Le juste fleurira comme le palmier, il croîtra comme le cèdre du Liban ; parce qu'il est planté dans la maison du Seigneur, dans les parvis du temple de notre Dieu. — Il est bon de rendre gloire au Seigneur, et de chanter votre nom, ô Dieu très haut. »

Epître de saint Paul aux Philippiens, c. 3 :

« Mes frères, ce que je considérais comme un gain, je l'ai regardé comme une perte, à cause de Jésus-Christ. Il y a plus, tout me semble une perte en comparaison de la connaissance éminente de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai tout sacrifié, considérant tout comme de la boue, pour gagner Jésus-Christ, et me trouver en lui, non point avec ma justice propre venant de la loi, mais avec cette justice qui naît de la foi en Jésus-Christ, qui vient de Dieu par la foi. J'ai tout sacrifié pour connaître Jésus-Christ, la vertu de sa résurrection, et la participation à ses souffrances, afin qu'en lui ressemblant dans sa mort, j'arrive à la résurrection d'entre les morts. Ce n'est pas que j'aie déjà obtenu ce que je cherche, ou que je sois déjà parfait ; mais je poursuis ma course, cherchant à atteindre au terme que Jésus-Christ m'a montré en m'appelant à Lui. »

Autre Epître.

I *Epître* de saint Paul aux Corinthiens, c. 4 :

« Mes frères, nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges et aux hommes. Nous sommes insensés pour l'amour de Jésus-Christ ; mais vous, vous êtes sages en Jésus-Christ ; nous sommes faibles, et vous êtes forts: vous êtes honorés, et nous sommes méprisés. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements ; nous n'avons pas de demeure stable; nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains. On nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute, et nous souffrons ; on nous dit des injures, et nous répondons par des prières ; nous sommes devenus comme les ordures du monde, comme les immondices qui sont rejetées de tous. Je ne vous écris pas ceci pour vous humilier ; mais je vous avertis comme mes enfants bien-aimés, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Graduel : « Vous l'avez prévenu, Seigneur, de vos plus douces bénédictions ; vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. — Il vous a demandé la vie, et vous lui avez donné une suite de jours qui s'étendront dans les siècles éternels. Alleluia, alleluia. — Le juste se réjouira dans le Seigneur et espérera en lui, et les cœurs droits seront glorifiés. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 11 :

« En ce temps-là, Jésus dit : Je vous bénis, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux savants, tandis que vous les avez révélés aux simples et aux petits. Oui, mon Père, je vous bénis de ce que telle a été votre volonté. Toute puissance a été mise entre mes mains par mon Père. Il n'y a que le Père qui connaisse le Fils, comme il n'y a

que le Fils qui connaisse le Père, et aussi celui à qui le Fils voudra le faire connaître. Venez à moi, vous tous qui souffrez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Soumettez-vous à mon joug, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et votre âme trouvera la paix. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. »

Autre Evangile.

Evangile selon saint Luc, c. 12 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. Vendez ce que vous avez, et distribuez-le en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent point : amassez dans le ciel un trésor qui ne périsse jamais, qui ne puisse être ravi par les voleurs ni rongé par les vers : car où est votre trésor, là est aussi votre cœur. »

Offertoire : « Le juste fleurira... p. [13]. »

Communion : « Je vous le dis en vérité, vous qui avez tout abandonné pour me suivre, vous recevrez le centuple, et vous posséderez la vie éternelle. »

II. — MESSE : *Os justi.*

Introït : « La bouche du juste annoncera la sagesse, et sa langue publiera la justice : la loi de son Dieu est dans son cœur. — Ne portez point envie au bonheur des méchants, et ne soyez point jaloux de ceux qui commettent l'iniquité. »

Livre de la Sagesse. Ec., 31 :

« Heureux l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, qui n'a mis son espérance ni dans l'argent, ni dans les trésors. Quel est-il ? et nous le louerons ; car il a fait des choses merveilleuses pendant

sa vie. Il a été éprouvé par l'or, et trouvé parfait ; sa gloire sera éternelle : il a pu transgresser la loi de Dieu, et il ne l'a point transgressée ; faire le mal, et il ne l'a point fait. C'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'assemblée des saints publiera ses aumônes. »

Graduel : « Vous l'avez... p. [17]. »

Alleluia : p. [21].

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Luc, c. 12 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées dans vos mains ; soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillants. Je vous le dis en vérité, il se ceindra, les fera mettre à table, et s'empressera de les servir. S'il arrive à la seconde ou à la troisième veille, et s'il les trouve ainsi, ces serviteurs seront heureux. Or sachez que si le père de famille prévoyait l'heure à laquelle le voleur doit venir, il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

Autre Evangile.

Evangile selon saint Luc, c. 10 :

« En ce temps-là, le Seigneur choisit soixante-douze autres disciples, qu'il envoya devant lui, deux à deux, dans toutes les villes et dans tous les lieux où il devait aller lui-même, et il leur disait : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers : priez donc le maître de la

moisson d'y envoyer des ouvriers. Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni sac, ni bourse, ni chaussure, et ne saluez personne en chemin. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : que la paix soit dans cette maison ; et s'il s'y trouve quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui ; autrement elle reviendra sur vous. Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant ce que vous y trouverez ; car celui qui travaille mérite un salaire. Ne passez point d'une maison à une autre ; et dans quelque ville que vous alliez, si l'on vous reçoit, mangez ce qu'on vous présentera ; guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites-leur : Le royaume de Dieu est près de vous. »

Offertoire : « Vous avez comblé, Seigneur, les désirs de son cœur, et vous n'avez pas rejeté ses prières ; vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. »

Communion : « Je vous le dis... p. [18]. »

Pour un Abbé.

MESSE : *Os justi.*

Introït : « La bouche du juste... p. [18]. »

Livre de l'Ecclésiastique, c. 45 :

« Chéri de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction. Dieu l'a rendu grand et redoutable à ses ennemis, et il lui a donné le pouvoir d'apaiser les monstres par ses paroles. Il l'a élevé en honneur parmi les rois. Il lui a fait connaître les ordonnances qu'il devait prescrire à son peuple, et il lui a fait voir sa gloire. Il l'a sanctifié par la foi et par la douceur, et il l'a choisi entre tous les hommes. Car il l'a écouté, il a entendu sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée. Il lui a donné ses préceptes devant son peuple, et la loi de vie et de science. »

Graduel : « Vous l'avez prévenu... p. [17]. »

Alleluia, alleluia. Le Seigneur l'a aimé et l'a revêtu d'honneur ; il lui a donné un vêtement de gloire. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Heureux l'homme... p. [2]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 19 :

« En ce temps-là, Pierre dit à Jésus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : quelle sera donc notre récompense ? Jésus leur répondit : Je vous le dis en vérité, pour vous qui m'avez suivi, au jour de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque abandonnera pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle. »

Offertoire : « Vous avez comblé... p. [20]. »

Communion : « Je vous le dis... p. [18]. »

COMMUN DES VIERGES.

Pour une Vierge martyre.

I. — MESSE : *Loquebar.*

Introït : « J'ai parlé de vos commandements en présence des rois, et je n'ai point été confondu ; j'ai médité vos ordonnances, qui font mes délices. — Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies, qui suivent la loi du Seigneur. »

Livre de la Sagesse. Ec., 51 :

« Seigneur, mon Dieu, pendant que j'étais sur la terre vous m'avez dégagée de tout ce qui pouvait m'y attacher, et je vous ai demandé la grâce de ne point craindre la mort passagère. J'ai prié Dieu, le Père de mon Seigneur, de ne pas m'abandonner au jour de l'affliction, et de ne pas me refuser son secours pendant le règne des superbes. Je ne cesserai jamais de bénir votre nom et de célébrer vos louanges, parce que vous avez exaucé ma prière, que vous m'avez sauvée de la perdition, et que vous m'avez délivrée du péril au jour mauvais. C'est pourquoi je vous rendrai des actions de grâces, et je bénirai votre nom, Seigneur mon Dieu. »

Graduel : « Parée de votre gloire et de votre beauté, apprêtez-vous à combattre, à vaincre et à régner. — Régnez par la vérité, la douceur et la justice ; et votre droite vous conduira au milieu des merveilles. Alleluia, alleluia. — Je vous aime d'une jalousie toute divine ; je vous ai fiancée à un Epoux unique, au Christ, pour vous

présenter à lui comme une vierge chaste. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. Celui qui le découvre l'enfouit de nouveau, et va, plein de joie, vendre tout ce qu'il possède pour acheter ce champ. Le royaume des cieux ressemble aussi à un marchand qui cherche de belles perles : dès qu'il en a trouvé une de grand prix, il va vendre tous ses biens, et il l'achète. Le royaume des cieux est encore semblable à un grand filet qu'on jette dans la mer, et qui se remplit de poissons de toute espèce. Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le retirent, s'asseyent sur le rivage, mettent les bons à part dans des vases, et rejettent les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde. Les Anges viendront séparer les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente ; il y aura là des pleurs et des grincements de dents. Comprenez-vous bien ce que je vous dis ? Oui, répondirent-ils. Jésus ajouta : Tout docteur de la loi instruit dans la science du royaume de Dieu est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des richesses anciennes et nouvelles. »

Offertoire : « Les Vierges seront amenées au Roi ; ses compagnes vous seront présentées au milieu de la joie et de l'allégresse, Seigneur ; elles seront introduites dans le palais du souverain Roi. »

Communion : « Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a, et l'achète.

II. — MESSE : *Me exspectaverunt.*

Les impies m'ont attendu pour me perdre ; mais vous m'avez donné l'intelligence de vos oracles ; j'ai vu le terme des choses les plus parfaites ; mais vos justices n'ont point de bornes. — Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies, qui suivent la loi du Seigneur.

Livre de la Sagesse. Ec., 51 :

« Je vous rendrai grâces, mon Seigneur et mon Roi ; je vous glorifierai, ô mon Sauveur. Je bénirai votre saint Nom, parce que vous avez été mon protecteur et mon appui. Vous avez délivré mon corps de la perdition, des pièges de la langue injuste, et des mains des ouvriers de mensonge : vous avez pris ma défense contre ceux qui m'accusaient. Vous m'avez délivrée, par un effet de votre infinie miséricorde, des lions rugissants prêts à me dévorer, des mains de ceux qui cherchaient à m'ôter la vie, des diverses afflictions qui m'assiégeaient de toutes parts, de la violence des flammes qui m'environnaient ; en sorte qu'étant au milieu du feu, je n'ai point été brûlée. Vous m'avez retirée de la profondeur du gouffre de l'enfer. Vous m'avez soutenue contre les médisances et les calomnies, et contre l'injustice de mes tyrans. Seigneur, mon âme vous bénira jusqu'à la mort, parce que vous délivrez du péril ceux qui mettent leur espérance en vous, et vous les arrachez à l'affliction, ô Seigneur notre Dieu. »

Graduel : « Parée de votre gloire... p. [21]. »

Alleluia, alleluia. — Les vierges seront amenées au Roi ; ses compagnes vous seront présentées au milieu de la joie, Seigneur. Aleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 25 :

« En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, après avoir pris leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq étaient sages. Les cinq folles, en prenant leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans des vases avec leurs lampes. Or, comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes, et s'endormirent. Mais vers minuit on entendit crier : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Aussitôt toutes ces vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes. Alors les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages leur répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en. Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva ; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. Enfin les autres vierges vinrent à leur tour, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne vous connais pas. Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Offertoire : « Les Vierges... p. [23]. »

Communion : « Les cinq vierges sages prirent de l'huile dans des vases avec leurs lampes ; or vers minuit on entendit crier : Voilà l'époux qui vient, allez au-devant du Seigneur Jésus-Christ. »

Pour une Vierge non martyre.

I. — MESSE : *Gaudeamus.*

Introït : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, et célébrons ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse N..., Vierge, pour la solen-

nité, de laquelle les Anges, pleins d'allégresse, chantent la gloire du Fils de Dieu. — Mon cœur a prononcé une bonne parole : je consacre au Roi toutes mes œuvres. »

II *Epître* de saint Paul aux Corinthiens, c. 10 :

« Mes frères, que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment estimable ; mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage. Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence ! Supportez-la, je vous en prie. Car j'ai pour vous un amour de jalousie qui vient de Dieu ; parce que je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge sage. »

Graduel : « Régnez par la vérité, la douceur et la justice ; votre droite vous conduira à travers les merveilles. — Ecoutez, ma fille, voyez et prêtez l'oreille : le Roi est épris de votre beauté. Alleluia, alleluia. — Venez, ma bien-aimée, et vous partagerez mon empire, car le Roi est épris de votre beauté. Alleluia. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 25 :

« Le royaume des cieux est semblable à dix vierges », p. [25].

Offertoire : « Les filles des rois formeront votre cortège ; la reine est à votre droite, vêtue d'or et couverte d'ornements précieux. »

Communion : « La grâce est répandue sur vos lèvres, parce que Dieu vous a bénie pour l'éternité. »

II. — MESSE : *Dilexisti.*

Introït : « Vous avez aimé la justice, et haï l'iniquité ; c'est pour cela que Dieu, votre Dieu, a répandu sur vous l'onction de sa joie, de préférence à vos compagnes. — Mon cœur a proféré avec joie une heureuse parole : c'est au Roi que s'adressent mes chants. »

I. *Epître* de saint Paul aux Corinthiens, c. 7 :

« Mes frères, pour ce qui regarde les vierges, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur ; je donne seulement un conseil, comme ayant reçu du Seignur la grâce d'être son fidèle ministre. Je crois donc qu'à cause des misères de la vie présente il est avantageux à l'homme de ne point se marier. Etes-vous uni à une femme par le mariage ? Ne cherchez point à rompre cette union. N'avez-vous point de femme ? Ne cherchez point à vous marier. Au reste, si vous épousez une femme, vous ne pêchez pas ; et si une fille se marie, elle ne pèche pas non plus ; mais ces personnes souffriront beaucoup de peines et d'afflictions, que je voudrais vous épargner. Voici donc, mes frères, ce que j'ai à vous dire : le temps est court ; ainsi donc, que ceux qui sont mariés vivent comme s'ils ne l'étaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissaient pas ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient rien ; ceux qui usent des choses de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas : car la figure de ce monde passe. Or, je désire que vous soyez exempts du soin des choses périssables. Celui qui n'est pas marié s'occupe des choses du Seigneur, et de ce qui peut le rendre agréable à Dieu. Mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde, et de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme, et ainsi il se trouve partagé. De même, une femme qui n'est pas mariée, une vierge, s'occupe des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Graduel : comme l'Introït.

Alleluia, alleluia : La grâce est répandue sur vos lèvres, parce que Dieu vous a bénie pour l'éternité. Alleluia.

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Ceux qui sèment... p. [8]. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor», p. [23].

Offertoire : « La grâce est répandue... p. [26].

COMMUN DES SAINTES FEMMES.

MESSE : *Gaudeamus.*

Introït : « Réjouissons-nous... p. [25]. »

Livre de la Sagesse, c. 31 :

« Qui trouvera une femme forte ? Elle est plus précieuse que les trésors qu'on apporte des extrémités du monde. Le cœur de son époux se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires. Tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais de mal. Elle cherche la laine et le lin ; elle travaille habilement de ses mains. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses servantes et à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète ; elle plante une vigne du fruit de son travail ; elle ceint ses reins de force ; elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile; sa lampe ne s'éteint jamais pendant la nuit. Ses mains s'attachent aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre sa main à l'indigent, et l'étend sur le pauvre. Elle ne craint pour sa maison ni le froid ni la neige, car tous ses domestiques ont double vêtement. Elle a tissu une robe pour elle ; le lin et la pourpre servent à la vêtir. Son époux est illustre dans les assemblées publiques, où il est assis avec les juges du peuple. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle livre aux Chananéens. La force et la beauté sont ses ornements, et elle verra arriver son dernier jour avec un visage riant. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur ses lèvres. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté. Ses enfants se sont levés, et l'ont appelée bienheureuse ; son mari se lève à son tour pour publier ses louanges. Beaucoup de filles, dit-il, ont amassé les richesses, vous les avez toutes surpassées. Les grâces sont trompeuses, la

beauté est vaine ; la femme qui craint Dieu est celle qui sera louée. Donnez-lui le fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent dans les assemblées publiques. »

Graduel : « Régnez par la vérité... p. [26]. »

Alleluia : « Venez, ma bien-aimée... p. [26]. »

Temps de la Septuagésime.

Trait : « Venez, épouse du Christ, recevez la couronne que vous a préparée le Seigneur dès l'éternité. — Vous avez aimé la justice, et haï l'iniquité ; aussi Dieu, votre Dieu, vous a sacrée d'une huile de joie au-dessus de vos compagnes. — Enrichie de splendeur et de beauté, avancez, marchez et régnez. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 13 :

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ », p. [23].

Offertoire : « Les filles des rois... p. [26]. »

Communion : « La grâce est répandue... p. [26]. »

COMMUN DES SAINTS.

TEMPS PASCAL.

Pour un Martyr Pontife.

MESSE : *Protexisti.*

Introït : « Vous m'avez protégé, Seigneur, contre l'assemblée des méchants, alleluia, contre la multitude de ceux qui combattent l'iniquité, alleluia, alleluia. — Ecoutez, Seigneur, ma voix suppliante, délivrez mon âme de la crainte de l'ennemi. »

Livre de a Sagesse, c. 5 :

« Les justes s'élèveront avec une grande force contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi les fruits de leurs travaux ; à cette vue, les méchants seront troublés et saisis d'une horrible frayeur : leur étonnement sera grand en voyant tout à coup, contre leur attente, les justes sauvés. Accablés de regrets, le cœur navré de douleur, ils diront en eux-mêmes : Voilà ceux qui furent l'objet de nos railleries et de nos injures. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse ; et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et entrés en partage du sort des Saints ! »

Alleluia, alleluia : Le juste fleurira comme le palmier, et il croîtra comme le cèdre du Liban. Alleluia. — Le bon Pasteur avait donné sa vie pour ses brebis ; il était mort pour son troupeau: maintenant il est ressucité. Alleluia.

Evangile selon saint Jean, c. 15 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Il retranchera toutes les branches qui ne portent de fruits en moi et il émondera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage. Vous êtes déjà purifiés par la parole que je vous ai adressée. Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut porter de fruit d'elle-même, et sans demeurer attachée à la vigne, il en est ainsi de vous, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car vous ne pouvez rien faire sans moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment : il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu. Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et tout vous sera accordé. »

Offertoire : « Vous l'avez couronné... p. [4]. Alleluia. »

Communion : « Que celui... p. [4]. Alleluia. »

Pour un Martyr non Pontife.

MESSE : *Protexisti.*

Introït : « Vous m'avez protégé... p. [31]. »

Epître de saint Paul à Timothée, c. 2-3 :

« Mon très cher frère, souvenez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant né de la race de David, est ressuscité d'entre les morts, selon l'Evangile que je prêche, pour lequel je souffre beaucoup de maux, jusqu'à être dans les chaînes comme un scélérat ; mais la parole de Dieu n'est point captive. C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'ils acquièrent aussi bien que

nous le salut qui est en Jésus-Christ, avec la gloire du ciel. Quant à vous, vous savez quelle est ma doctrine, quelle est ma manière de vie, quelle est la fin qu je me propose, quelle est ma foi, ma tolérance, ma charité et ma patience ; quelles ont été mes persécutions et les afflictions qui me sont arrivées, comme celles d'Antioche, d'Icone et de Lystre ; combien grandes ont été ces persécutions que j'ai souffertes, et comment le Seigneur m'a délivré de toutes. Aussi tous ceux qui veulent vivre avec piété seront persécutés. »

Alleluia, alleluia : Le juste fleurira comme le palmier, et il croîtra comme le cèdre du Liban. Alleluia. — L'ange du Seigneur descendit du ciel, s'approcha du tombeau, et dérangea la pierre, et s'assit dessus. Alleluia.

Evangile de la messe précédente, p. [32].

Offertoire : « Les cieux publieront vos merveilles, Seigneur, et l'assemblée des fidèles la vérité de vos promesses. Alleluia. »

Communion : « Le juste se réjouira dans le Seigneur, et espérera en lui : et les cœurs purs seront glorifiés, alleluia, alleluia. »

Pour plusieurs Martyrs.

MESSE : *Sancti tui.*

Introït : « Vos Saints vous béniront, Seigneur; ils publieront la gloire de votre règne, alleluia, alleluia. — Je vous glorifierai, ô mon Dieu et mon Roi : je bénirai votre nom dans le temps et dans les siècles des siècles. »

Apocalypse de saint Jean, c. 19 :

« En ces jours, après cela, moi, Jean, j'entendis comme la voix d'une grande multitude, qui disait : Alleluia, salut, gloire et puissance à notre Dieu ! Ses jugements sont véritables et justes : il a condamné la grande prostituée corruptrice de la terre par ses désordres, et il a vengé le sang de ses serviteurs, versé par ses mains. Et ils dirent une seconde fois : Alleluia. Et la fumée de l'incendie s'éleva dans les siècles des siècles. Les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent, et adorèrent Dieu, qui était assis sur le trône, en disant : Amen, alleluia. Et une voix sortit du trône : Louez votre Dieu, disait-elle, vous tous, ses serviteurs, animés de sa crainte, petits et grands. Et j'entendis comme la voix d'une grande multitude, comme le bruit des grands torrents et comme le retentissement des tonnerres, et l'on criait : Alleluia. Le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant règne. Réjouissons-nous, enivrons-nous d'allégresse et rendons-lui gloire. L'heure des noces de l'Agneau est venue, et son épouse s'y est préparée. Il lui a donné de se vêtir d'un lin pur et blanc ; et ce lin est la justice des Saints. L'Ange me dit alors : Ecrivez : Heureux ceux qui ont été appelés au festin des noces de l'Agneau. »

Alleluia, alleluia : Saints et justes, réjouissez-vous dans le Seigneur : Dieu vous a choisis pour son héritage. Alleluia. — Au jour de ma résurrection, dit le Seigneur, je vous précéderai en Galilée. Alleluia.

Evangile selon saint Jean, c. 15 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je suis la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits ; car vous ne pouvez rien faire sans moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment : il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu et le brûler. Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et tout vous sera accordé. C'est la gloire de mon Père que vous rapportiez beaucoup de fruit, et que vous

deveniez mes disciples. Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour. Vous demeurerez dans mon amour si vous gardez mes commandements, comme j'ai moi-même gardé les commandements de mon Père, et comme je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit pleine et parfaite. »

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses Saints ; le Dieu d'Israël donne la force et la vertu à son peuple ; béni soit Dieu ! alleluia. »

Communion : « Les âmes des Justes sont dans la main de Dieu. Ils n'ont point de tourment à craindre de la part des méchants. Aux yeux des insensés ils paraissent mourir, mais ils sont dans la paix, alleluia. »

MOIS DE JUILLET.

II

1 Juillet.

Le Précieux Sang de Notre-Seigneur.

La Messe.

Cette solennité se célébrait, avant la réforme du Bréviaire, le vendredi après le IV^e^ dimanche de Carême. L'office, du reste, est le même sauf l'alleluia que l'on dut ajouter.

Introït : « Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation et vous avez fait de nous un royaume à notre Dieu. — Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur, je publierai de ma bouche la vérité de vos promesses de génération en génération ».

Saint Jean voit devant le trône de Dieu cette foule innombrable des élus qui acclament sa miséricorde. Et leurs acclamations formaient comme un bruit violent de tonnerre. Cette foule bienheureuse, c'est le « royaume de Dieu », ce royaume conquis par le Sang de Jésus. Les fils du royaume sont les fils de ce Sang. Il y en a de partout : de toute tribu, de toute langue, de toute nation. Sur la croix Jésus étend ses bras comme pour embrasser l'univers entier. Tous

peuvent venir : les bras de Dieu sont ouverts. Son sang coule de ses plaies, de ses mains, de ses pieds, de son côté, de toutes les blessures dont il est meurtri. Approchez ! Ce sang est pour tous. Personne n'est excepté, personne n'est renvoyé. Au plus misérable d'en recevoir en plus d'abondance. Mais pour profiter de ce sang et devenir par lui fils du royaume éternel de Dieu, il faut croire à la vertu de ce sang, il faut y puiser le suprême pardon et le suprême amour. *Volenti salus,* dit saint Augustin, *Nolenti supplicium.* A celui qui veut, ce sang donne le salut ; à celui qui ne veut pas, il devient un supplice, supplice du remords éternel.

Oraison : « Dieu tout-puissant, éternel, qui avez établi votre Fils unique Rédempteur du monde et avez voulu être apaisé par son Sang, accordez-nous, nous vous en prions, de vénérer avec une si grande solennité le prix de notre salut, et par sa vertu d'être délivrés des maux de cette vie, que nous puissions en goûter les fruits éternels dans le ciel ».

Pas de rémission des péchés sans le prix du sang, dit saint Paul. Rappelons-nous que le péché d'Adam fut un péché d'orgueil, il se redresse contre Dieu, pour marcher d'égal à égal avec lui. Vous serez comme des dieux, lui avait avait dit le serpent. Il le crut et désobéit. Cette désobéissance inspirée par l'orgueil, reçut son châtiment : la mort, c'est-à-dire la destruction de l'être humain en tant que vivant sur la terre. Symbole effrayant de la désunion foncière entre Dieu et l'homme. Dieu se montre le maître de l'homme et de la mort, qui devient ainsi l'hommage forcé de la servitude humaine

vis-à-vis de Dieu. Aussi Jésus se voue à la mort librement, il l'accepte, il la désire, il la prend pour témoigner à Dieu par elle l'hommage de l'humanité entière à sa souveraine grandeur. Et comme le sang qui coule dans nos veines est notre vie physique, Jésus répand tout son sang, toute cette vie physique et l'offre à Dieu en acte suprême d'adoration et d'expiation. Son sang est entre ses mains l'adoration de la souveraine majesté du Créateur, l'expiation pour les péchés du monde. Adoration et expiation infinies, parce que Jésus est Dieu et homme.

Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 9.

« Frères, venu en ce monde, comme Pontife des biens futurs, le Christ est entré une fois dans le Saint des Saints, en passant par un tabernacle plus grand et plus parfait, non bâti de main d'homme, c'est-à-dire, non formé par le travail ordinaire ; il y est entré non pas avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, après nous avoir rachetés pour l'éternité.

Car si le sang des boucs et des taureaux, si l'aspersion de l'eau mêlée aux cendres d'une génisse, sanctifient ceux qui sont souillés en purifiant leur corps ; combien plus le sang du Christ, qui, par le Saint-Esprit s'est offert à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience de toute œuvre de mort, pour que nous puissions servir le Dieu vivant. C'est pourquoi il est le médiateur du Testament Nouveau, afin que, par la mort qu'il a soufferte pour expier les iniquités qui se commettaient sous le premier Testament, ceux qui sont appelés de Dieu reçoivent l'héritage éternel qui leur fut promis, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Saint Paul met en face l'un de l'autre le sang des victimes offertes à Dieu dans la loi Mosaïque et le sang de Jésus, Fils de Dieu. Le sang des victimes était prophétique et ne remettait que les fautes légales. Son action expiatoire pour les

hommes et son caractère d'adoration vis-à-vis de Dieu prenaient toute leur force du sang que le Christ devait répandre sur la croix. De sorte que, devant Dieu, le sang de Jésus seul a une valeur infinie réelle d'adoration, d'expiation, de salut pour les âmes.

Graduel : « C'est celui-ci qui vient avec l'eau et le sang, Jésus-Christ, non pas avec l'eau seulement mais avec l'eau et le sang. Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois ne sont qu'un. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois ne sont qu'un.

Alleluia, Alleluia, si nous acceptons le témoignage des hommes, à plus forte raison le témoignage de Dieu qui est plus grand ».

Il s'agit dans ces textes de saint Jean des preuves venues du ciel et de la terre en faveur de Jésus Fils de Dieu et homme.

Preuves ou témoignages du ciel, pour établir sa divinité, preuves ou témoignages de la terre pour établir la réalité de son humanité.

Le Père a rendu témoignage à son Fils, au baptême de Jésus, à sa Transfiguration : celui-ci est mon Fils bien aimé. L'Esprit-Saint a rendu témoignage en descendant sur lui en forme de colombe et plus encore, de façon merveilleuse, en venant sur ses disciples comme une langue de feu, à la Pentecôte. Le Fils s'est rendu témoignage à lui-même, par sa doctrine et par ses miracles. Il disait lui-même : Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres, tellement elles étaient indéniables et prouvaient sa divinité.

Mais le Fils de Dieu est homme. Il fallait

prouver également la réalité de son humanité : âme et chair. Jésus l'a prouvée par l'esprit, puisqu'il a pensé comme nous, qu'il a aimé comme nous, et que, vraiment homme, il est mort en rendant l'âme comme nous. Il a prouvé la réalité de son humanité par le sang répandu à flots et cette eau qui sortit de son côté ouvert. Vrai Dieu, vrai homme, ainsi se présente Jésus. Nous pouvons avoir foi au témoignage de Dieu, le plus grand, au témoignage humain, visible de la vie et de la mort de Jésus.

Evangile selon saint Jean, c. 19.

« En ce temps-là Jésus ayant reçu le vinaigre dit : Tout est consommé. Inclinant la tête, il rendit l'âme. Or les Juifs (on était au vendredi de la Préparation pascale) ne voulant pas que les corps restassent en croix le jour du Sabbat, car ce jour du Sabbat était très solennel, prièrent Pilate de faire briser les jambes des crucifiés et de les enlever. Des soldats vinrent donc et ils brisèrent les jambes du premier et de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Mais quand ils approchèrent de Jésus et qu'ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais l'un des soldats lui ouvrit le côté de la lance et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage et son témoignage est vrai. »

« Celui qui l'a vu » c'est Jean, celui que Jésus aimait. Il n'a pas quitté la croix de son Maître. Il est là avec la Mère de Jésus, Madeleine et d'autres femmes qui l'ont suivi pendant sa douloureuse Passion. Jean voit les soldats arriver. Il regarde anxieux le corps de son Maître : Sa tête s'est doucement inclinée, ses yeux sont clos, de ses mains, de ses pieds affreusement mutilés, le sang achève de couler goutte à goutte. Un silence profond règne autour de la croix, que le

pas des soldats vient troubler. Que vont-ils faire ? Les saintes femmes apeurées se pressent l'une contre l'autre, Jean regarde. Les soldats brisent les jambes des deux larrons, qui respiraient encore. Ils viennent près de Jésus, ils le contemplent : mort, il est bien mort. A quoi bon lui briser les jambes ? Il était écrit : Aucun de ses os ne sera brisé, et ces soldats, sans le savoir, réalisent la prophétie. Mais l'un d'eux, pour plus de sûreté, frappe son côté droit de sa lance et il frappe avec tant de force, que la pointe de sa lance atteint le cœur de Jésus. Il y avait dans ce cœur, ce cœur de mort, une réserve de sang vermeil, ce sang coule par la blessure et avec lui de l'eau. Jésus nous donne tout son sang, jusqu'à la dernière goutte. De l'eau, source sacrée pour le baptême qui fait les enfants de Dieu ; du sang, pour le Sacrement Eucharistique qui nourrit et perfectionne les enfants de Dieu. Les deux sortent du cœur transpercé de Jésus.

Offertoire : « Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas une communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas une communion au corps du Christ ? »

Le Sang répandu pour nous sur la croix, nous le possédons, il est entre nos mains, comme le corps meurtri qui était cloué sur le bois. Ce corps et ce sang n'ont pas quitté la terre. Faites-le en souvenir de moi, dit le Maître, c'est-à-dire par ma puissance divine, maître que je suis de tout l'être des créatures, faites comme moi, dites sur le pain : ceci est mon corps, et ce sera mon corps à moi ; dites sur le vin : ceci est le calice de mon sang, et ce sera mon sang à moi. Puis, prenez, mangez et buvez. Je demeure avec

vous sur terre jusqu'au dernier jour. Trésor inestimable, ce corps et ce sang de Jésus, qui sont à nous dans la Sainte Eucharistie.

Secrète : « Par ces divins mystères, approchons de Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance et que sur vos autels, Seigneur des armées célestes, nous renouvellions l'effusion du sang, plus éloquente que celle d'Abel ».

Les deux effusions du sang, se réjoignent sur la croix : celle d'Abel le juste, immolé par son frère, figure prophétique de Jésus, et celle de Jésus lui-même, mais celle de Jésus a une autre valeur, elle sauve le monde. Au lieu de crier vengeance comme le sang d'Abel, le sang de Jésus crie miséricorde. Et le Père qui est dans les cieux entend la voix de ce sang.

Communion : « Le Christ s'est offert une fois pour effacer les péchés d'un grand nombre. Une seconde fois il apparaîtra, mais sans péché, à ceux qui espèrent en lui, pour les sauver ».

La première venue du Fils de Dieu est pour effacer les péchés par son sang. Quand il reviendra, à la fin des temps, ce ne sera plus pour effacer les péchés par son immolation, mais bien pour donner la joie éternelle à ceux qui auront espéré en lui.

Postcommunion : « Admis, Seigneur, à la table sainte, nous avons bu avec joie aux sources du Sauveur. Que son sang devienne pour nous une source d'eau vive qui jaillisse jusque dans la vie éternelle ».

Si tu savais le Don de Dieu, disait Jésus à la Samaritaine, tu me demanderais à boire et je

te donnerais de l'eau vive, de l'eau de source, celle qui ne s'écoule pas sur terre, mais bien celle qui rafraîchit pour l'éternité. Buvons à cette source, les autres sources sont malsaines et tuent.

III

2 JUILLET.

La Visitation de la Sainte Vierge.

LA MESSE.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête, à l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie dont la Visitation réjouit les anges et leur fait louer le Fils de Dieu. — Mon cœur prononce une bonne parole : Je dis au roi toutes mes œuvres ».

Oraison : « Dieu tout-puissant et plein de miséricorde, nous prions votre majesté très humblement de nous accorder, que, de même que vous avez manifesté votre Fils unique à l'enfant enfermé dans le sein de sa mère par la Visite et la salutation de votre Mère, ainsi, par les mérites et les prières de cette Mère vous nous le fassiez contempler éternellement en nous révélant son visage ».

Marie, l'humble vierge, a reçu la visite de l'ange Gabriel. Elle a compris le divin message qu'il lui transmet, elle s'est inclinée devant l'Auguste Trinité et, toute petite servante du grand Dieu du ciel, elle devient sa mère.

C'est fait. Le Fils de Dieu a pris chair dans son sein virginal. Mais, l'humble vierge a entendu ce que l'ange lui disait de sa cousine Elisabeth. Elle veut la féliciter, lui dire toute sa joie de son bonheur et lui porter toute la joie de son bonheur à elle-même. Elle va, jeune et pure, ravie en son âme, elle se hâte, car un grand mystère va s'accomplir.

L'Epître nous la montre dans toute sa fraîcheur.

Lecture du Livre de la Sagesse, Cant. des Cant., c. 2.

« Voici qu'il vient grimpant sur les montagnes, passant sur le dessus des collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil, au petit du cerf. Le voici qui se tient debout derrière le mur de la maison, il regarde par les fenêtres, il plonge son regard par les barreaux. Mon bien-aimé me parle : Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et viens. L'hiver est passé, la pluie a cessé. Les fleurs se montrent sur notre terre, le temps de tailler la vigne est arrivé. La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre. Le figuier pousse ses premières figues. Les vignes en fleur répandent leurs parfums. Lève-toi, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et viens. Vous qui êtes ma colombe, réfugiée dans les creux de la pierre, dans les enfoncements du mur, montrez-moi votre visage; faites entendre votre voix à mes oreilles, car votre voix est douce et votre visage gracieux. »

Cette aimable poésie accompagne la Vierge Marie dans son voyage. C'est son Bien-aimé, le Fils très doux qu'elle porte en elle, qui lui adresse ces délicieuses paroles : Va, lui dit-il, va ma colombe, mon aimée, ma toute belle, le temps de la joie est venu pour le monde. Le mauvais hiver, cet hiver si rude et si long de la malédiction divine est fini, la pluie a cessé, le

froid a disparu, aujourd'hui, c'est la joie du printemps que je répands par toi sur le monde. Les fleurs naissent sous tes pas, les arbres sont à tailler pour produire de beaux fruits, les vignes sont en fleurs, sens leur délicieux parfum, les figues paraissent. Va, ma bien-aimée, montre ton visage, parle car ton visage est beau, ta parole est douce à toi qui portes la joie de Dieu. La beauté de Dieu, la douceur de Dieu reflètent leur éclat sur toi. Va. Laisse le creux du rocher, l'enfoncement du mur où ton humilité te cachait. Montre-toi à tous et crie à tous : Voici mon Bien-aimé qui passe sur les montagnes et les collines, le voici, le Fils de Dieu fait homme.

Graduel : « Régnez par la vérité, la douceur et la justice, votre droite vous conduira merveilleusement — Ecoutez, ma fille, penchez votre oreille, pour entendre : Le roi est charmé par votre beauté.

Alleluia, Alleluia. Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit exulte en Dieu mon sauveur. Alleluia... »

Evangile selon saint Luc, c. 1.

« En ce temps-là, Marie se mit en route et se rendit en hâte dans les montagnes à une ville de Judée. Et elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. Or, dès qu'Elisabeth entendit le salut de Marie, l'enfant qu'elle portait dans son sein tressaillit de joie. Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint et elle cria à haute voix : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. Comment se fait-il que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Dès que la voix de votre salut arriva à mes oreilles, l'enfant qui est dans mon sein a tressailli de joie. Heureuse, vous qui avez cru, car tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, se

réalisera. Et Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit exulte de joie en Dieu, mon Sauveur. »

C'est le grand mystère qui s'accomplit. Marie vient voir Elisabeth et se réjouir avec elle, mais il y a un autre but à cette visite d'amabilité. C'est la sanctification de Jean, le Précurseur de Jésus. Cette sanctification s'opère dès que Marie a parlé. Simplement, affectueusement, elle dit à Elisabeth : Bonjour ! Et aussitôt, à cette voix « douce », cette voix que le monde attendait depuis la chute originelle, Jean bondit de joie dans le sein de sa mère. Il est purifié, sanctifié, il reçoit sa mission. Et l'allégresse le transporte. Mais c'est à la voix de Marie. C'est Marie qui lui apporte le salut par Jésus, son Fils. Marie, la douce et maternelle médiatrice des grâces de Dieu. Par elle, Jésus s'incarne et meurt sur la croix ; par elle, la grâce de salut méritée sur la croix par Jésus se répand sur les âmes. Elle donne Jésus tout entier, elle répand le salut de Jésus, en détail, sur chacun de nous. Allons à Marie, avec la plus filiale affection, car « son visage est beau, sa voix est douce », c'est le visage et c'est la voix de notre mère.

Offertoire : « Vous êtes heureuse, sainte Vierge Marie, vous êtes la plus digne de toute louange, car de vous est sorti le Soleil de Justice, le Christ, notre Dieu ».

Heureuse ! l'humble vierge Marie l'est et elle le sait. Elle le dit et elle le chante. Heureuse, vous qui avez cru, lui dit Elisabeth. Et la Vierge, très humble, mais très joyeuse en son humilité de rendre gloire à celui qui la rend heureuse, s'écrie : Mon âme glorifie le Seigneur, mon cœur exulte d'allégresse, car le Tout-Puissant a fait

en moi de grandes choses et toutes les nations rediront mon bonheur. A jamais, on chantera dans le monde entier : Tous les peuples me proclameront bienheureuse. Marie le sait, le dit, le chante la première à la louange de Dieu. Moi, dit-elle, je ne suis rien, je suis la petite servante du Seigneur ; il s'est abaissé jusqu'à moi, il m'a prise dans la poussière, et il m'a élevée jusqu'à lui pour me faire sa mère. C'est son œuvre à lui le Tout-Puissant, et c'est son œuvre que mon bonheur chante. Nous la chanterons avec elle éternellement. Car au ciel il n'y aura qu'un seul cœur, le cœur de la mère et des enfants pour chanter la même bonté de Dieu en Jésus, notre Seigneur.

Secrète : « Dieu tout-puissant, éternel, vous qui avez soin de ceux qui mettent en vous leur espoir, accordez-nous, par ce sacrifice que nous vous offrons, de recevoir dans toutes nos nécessités la visite spirituelle de la bienheureuse Vierge Marie ».

Communion : « Heureux le sein de la Vierge Marie, qui a porté le Fils du Père éternel ».

Postcommunion : « Dieu tout-puissant, éternel, qui avez voulu que fût célébrée la mémoire de la Visitation de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, accordez-nous, par ce sacrifice auquel nous avons participé, de ne jamais perdre la grâce de sa visite ».

Que la bienheureuse Vierge Marie vienne sans cesse nous visiter ! Qu'elle descende vers nous, ses enfants de misère sur cette terre ; qu'elle descende vers nous pour nous voir, nous regar-

der. Bonne mère, n'oubliez personne : n'oubliez aucune souffrance, morale et physique, voyez ce que nous sommes, voyez nos luttes, nos faiblesses, nos lâchetés, nos hontes, tout et pour toutes nos souffrances que votre « voix soit douce ! » Donnez-nous le réconfort de votre pureté virginale. Touchez nos plaies de vos mains très pures, les mains de mère qui savent si bien adoucir la douleur. Même aux plus misérables, vous êtes bonne, vous, vous êtes douce. Souvenez-vous de nous, toujours, mais surtout à l'heure de notre mort.

IV

5 Juillet.

Saint Antoine-Marie Zaccaria,

Confesseur, Fondateur des Barnabites.

MESSE.

Introït : « Ma parole ni ma prédication ne s'appuyèrent sur les discours habiles à persuader de la sagesse humaine, mais sur la manifestation de l'Esprit et la puissance. — Seigneur, je vous loue de tout mon cœur, dans la réunion et l'assemblée des justes ».

Oraison : « Seigneur Dieu, faites nous comprendre la science suréminente de Jésus-Christ, selon l'esprit de l'apôtre Paul, celle dont le bienheureux Antoine-Marie fut merveilleusement in-

struit, pour réunir dans l'Eglise de nouvelles familles de clercs et de vierges ».

Saint Antoine-Marie Zaccaria est né dans les premières années du XVI[e] siècle, à Crémone, en Italie. Après de solides et brillantes études à Crémone, à Pavie, à Padoue, devenu maître à son tour, il confia la direction de son âme à un Dominicain. A l'époque, l'Esprit-Saint suscitait dans l'Eglise de nouvelles familles religieuses destinées à la formation intellectuelle et morale de la jeunesse. C'était la préserver de l'influence pernicieuse du Protestantisme. Antoine-Marie Zaccaria fut un de ces privilégiés de Dieu.

Jeune encore, à peine élevé au sacerdoce, mais riche de la grâce de Dieu, il commence son apostolat. Il se fait l'ami et le bienfaiteur de tous les miséreux de ce monde, si bien que sa maison était comme l'asile de tous les malheureux, Mais le Saint Esprit le poussa plus loin. Sous son inspiration, il fonda une société de prêtres, ayant pour but de former à la vie chrétienne, par une instruction et une éducation profondément évangéliques, les jeunes gens devant vivre dans le monde.

Le caractère spécial d'Antoine-Marie et de sa Congrégation c'est un amour, presque passionné, pour le grand apôtre saint Paul. Il se mit à l'école de ce maître de la perfection et par lui, par sa vie apostolique, par ses admirables lettres il apprit la science suréminente, la plus haute et la plus nécessaire des sciences, la science de Jésus crucifié. Et se plaçant devant ce divin modèle, il s'efforça d'en reproduire en lui-même tous les traits. Il donna le nom de saint Paul à sa congrégation, mais par humilité ses fils s'appelèrent plutôt du nom de l'ami de saint Paul,

l'apôtre Barnabé. Et c'est bien le titre d'ami qui revenait à Antoine-Marie Zaccaria.

Epître de saint Paul à Timothée, 1, 4.

« La piété est utile à tout et possède la promesse de la vie, de la vie présente et de la vie à venir. C'est une chose certaine et qui mérite toute confiance. Si, dans cette vie, nous nous donnons du mal et si nous luttons, c'est parce que nous avons placé notre espérance dans le Dieu vivant, Sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles. Voilà ce que tu dois prescrire et enseigner.

Que personne ne méprise ta jeunesse, Mais sois l'exemple des fidèles, par la parole, la conduite, la charité, la foi, la chasteté.

Jusqu'à ma venue, applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à la doctrine. Ne laisse pas inactive la grâce qui est en toi, que tu as reçue en accomplissement de prophéties, par l'imposition des mains du presbyterium. Pense bien à ces choses, et en vis, afin que tes progrès soient visibles à tous les yeux. Sois attentif à toi-même et à l'enseignement. Fais-en ta constante occupation. En agissant ainsi, tu te sauveras, toi et ceux qui t'écoutent. »

Ces conseils à Timothée s'adressent directement à Antoine-Marie Zaccaria. Jeune comme prêtre et fondateur d'ordre, il pouvait craindre de ne pas avoir l'autorité suffisante. Mais s'il était jeune d'âge, il portait en lui la maturité de la grâce de Dieu.

Graduel : « Dieu m'est témoin de l'amour que j'ai pour vous dans le cœur de Jésus-Christ. Et je demande surtout que votre charité abonde de plus en plus par la science et de toute manière. — Afin que vous connaissiez ce qui est meilleur, que vous soyez purs et sans reproche au jour du Christ.

Alleluia, Alleluia. Soyez remplis du fruit de

la justice, qui nous vient par Jésus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu ».

Evangile selon saint Marc, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Celui qui n'estime pas le royaume de Dieu comme le ferait un enfant, n'y entrera pas. Et comme il était sorti dans la rue, quelqu'un accourut, fléchit le genou devant lui et lui demanda : Bon Maître, que dois-je faire pour arriver à la vie éternelle ? Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon. Tu connais les commandements : tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu ne diras point de faux témoignage, tu ne feras aucune fraude, honore ton père et ta mère. Il répondit : Maître, j'ai observé toutes ces choses depuis mon enfance. Jésus le regarda, se prit d'affection pour lui et lui dit : Une chose te manque, va, vends tout ce que tu possèdes, donne le prix aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Puis, viens, suis-moi. »

Dieu seul est bon, dit le Maître. Ce qui est bon, en dehors de Dieu, l'est par sa souveraine Bonté. Lui, il le savait, qui rend gloire à la bonté de Dieu. Mais ce jeune homme qui est devant lui, intéresse Jésus. Il le regarde de ce regard qui va jusqu'au fond de l'âme ; il voit sa pureté, sa sincérité et Jésus aime ce jeune homme. Il le veut pour lui, à sa suite. Tout ce que tu as fait est bien, mais il y a mieux. Dégage-toi de la terre complètement. Vends tes biens, plus d'attache aucune, je te veux tout entier, viens, suis-moi. C'est l'appel religieux, qui brise toutes les amarres avec le monde. Dieu seul et pour lui tout travail, toute pensée, tout amour.

Offertoire : « Je chante vos louanges, devant les saints Anges, je vous adore dans votre temple, je glorifie votre Nom ».

Secrète : « Accordez-nous, Seigneur, d'apporter à la table du céleste banquet la pureté de cœur et de corps, qui resplendissait dans le bienheureux Antoine-Marie, quand il offrait la très sainte Victime ».

Communion : « Frères, soyez mes imitateurs. Ayez les yeux fixés sur ceux qui vivent d'après le modèle que vous avez en nous ».

Postcommunion : « Seigneur Jésus-Christ, par la céleste nourriture que nous avons prise, que nos cœurs brûlent du feu de la charité qui porta le bienheureux Antoine-Marie à lever victorieusement l'étendard de la Sainte Victime contre les ennemis de l'Eglise ».

Antoine-Marie Zaccaria mourut à Crémone en 1539, à l'âge de 36 ans. Sa mère était présente. Il lui prédit que bientôt elle le rejoindrait auprès de Dieu.

V

6 Juillet.

Octave des Saints Apôtres Pierre et Paul.

La Messe.

Introït : « Les peuples redisent la sagesse des Saints, leur assemblée proclame leurs louanges. Leurs noms vivront pendant tous les siècles. — Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, la louange est pour les cœurs droits ».

Oraison : « Dieu dont la droite a soutenu le bienheureux Pierre marchant sur les eaux, pour

l'empêcher d'être englouti et qui avez sauvé trois fois des profondeurs de la mer, Paul, son frère d'apostolat, pour qu'il ne périt pas dans ces naufrages, exaucez-nous avec bonté et accordez-nous, par les mérites de ces deux Apôtres, d'obtenir la gloire éternelle ».

Pierre et Paul sont sauvés des eaux. Pierre, quand il marche sur les flots et, pris de peur, s'enfonce ; Paul, en trois naufrages pendant ses voyages apostoliques. Tous les deux représentent l'Eglise de Dieu, mais chacun à sa manière. Pierre est le chef, sa foi ne doit pas défaillir. Il enfonce dans l'eau, parce que le vent se fait violent et qu'il a peur. Jésus le soutient, le regarde et lui dit : Pierre, il ne faut jamais avoir peur. Tu as manqué de foi ; jamais, ni toi, ni tes successeurs, il ne faudra douter de Dieu. Je suis avec toi, je serai avec toi toujours. Ta foi, celle que tu enseigneras d'autorité, ne faillira jamais.

Paul est à côté de Pierre son frère d'armes, mais il n'est pas le chef. Trois fois il fait naufrage et trois fois la bonté de Dieu l'arrache à la mort. Mais son naufrage, comme son salut, n'a pas la foi pour cause. C'est le symbole des luttes à soutenir, des persécutions à supporter. La barque de Pierre porte l'Eglise ; le vaisseau de Paul ne porte que lui et son œuvre.

Œuvre magnifique, qui cependant n'est pas l'Eglise. Car à Paul il n'a pas été dit : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Mais il a été dit : Celui-ci est un vase d'élection, un apôtre de choix et je lui montrerai tous les maux qu'il devra subir pour moi. Pierre et Paul souffrent ensemble les mêmes calamités, pour la même cause, la cause de Jésus, Sauveur du

monde avec chacun la mission spéciale qui leur fut confiée.

Lecture du Livre de la Sagesse, Eccli. c. 44.

« Ce sont des hommes de miséricorde dont la vertu n'a jamais succombé. Leurs biens se perpétuent avec leur race ; leurs descendants sont un héritage saint, leur postérité garde l'alliance avec Dieu. Leurs enfants demeureront à cause d'eux éternellement. Leur race et leur honneur ne finiront point. Leurs corps ont été ensevelis dans la paix et leur nom vivra de génération en génération. Les peuples rediront leur sagesse et l'assemblée proclamera leur louange. »

Qui sont « ces hommes de miséricorde » dont le nom vivra éternellement, dont la postérité sera sainte comme ils furent saints eux-mêmes ? C'est Pierre, le pêcheur de Bethsaïde, simple, sans instruction, et on « proclamera sa sagesse dans tous les siècles ». C'est que sur cet homme s'est reposé longuement le regard de Jésus. Il l'a choisi, formé, façonné à son image à lui.

Il a mis dans cet homme sa lumière divine, toute la sagesse de Dieu et il lui a dit : Va ! Elle demeurera en toi toujours. Il lui a donné autre chose, un cœur chaud et humble. Pierre était très ardent, il aimait Jésus avec passion, mais son amour très expansif, très spontané, manquait de profondeur. Jésus la lui donna. Il laissa à Pierre son ardeur de cœur, mais il y ajouta, en permettant qu'il le reniât trois fois, ce je ne sais quoi de plus intime, de plus grave, de plus humble, qui, loin de diminuer son amour, le fit plus profond.

Ces hommes de miséricorde, c'est Paul. Un homme instruit, fier de sa race, attaché à la loi mosaïque. Dès la première heure, il se révolte contre Jésus, il le considère comme un imposteur,

le destructeur de son peuple et il le combat à outrance. Ame ardente qu'il fallait abattre pour la vaincre.

Jésus le jeta à ses pieds sur le chemin de Damas. Et comme Paul était sincère, quand il vit la vérité, quand il comprit le Christ crucifié, Messie universel pour le salut des juifs et de tous les peuples, il se donna à lui sans réserve. Sa vie appartient à Jésus. Il ne vit plus lui-même, c'est Jésus qui vit en lui, qui pense, qui aime, qui parle, qui agit. Et Paul, comme Pierre, selon son mode à lui, selon la grâce qu'il a reçue, a pour Jésus l'amour le plus profond.

Hommes de rien par eux-mêmes, Pierre et Paul sont, par Jésus, les colonnes de l'Eglise. Leurs noms sont éternels et devant les tombeaux qui contiennent leurs cendres tous les peuples s'inclinent et prient à deux genoux.

Graduel : « Leur voix a pénétré par toute la terre ; leurs paroles sont entendues jusqu'aux extrémités du monde. — Les cieux redisent la gloire de Dieu, le firmament proclame qu'il est l'œuvre de ses mains.

Alleluia, alleluia. Ceux-ci sont deux oliviers, deux candélabres qui brûlent devant le Seigneur. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel sous les nuées et d'ouvrir ses portes, car leurs langues sont devenues les Clefs du ciel ».

Deux oliviers dont les fruits abondants fournissent l'huile, qui alimente ces deux candélabres qui brûlent devant le Seigneur. Leurs paroles ouvrent le ciel et le ferment. Elles l'ouvrent à ceux qui croient, elles le ferment à ceux qui ne croient pas. Tout ce que tu délieras sur terre, dit Jésus à Pierre, sera délié dans le

ciel, et tout ce que tu lieras sera lié. Eux ils sont les témoins de Jésus. Si on accepte leur témoignage on est sauvé ; si on le rejette, on est perdu.

Evangile selon saint Matthieu, c. 14.

« En ce temps-là, Jésus força ses disciples à monter dans une barque et à le précéder de l'autre côté du lac, pendant qu'il congédiait la foule. La foule étant partie, il gravit seul la montagne pour prier. Le soir arriva pendant qu'il était seul sur cette montagne. Mais la barque qui se trouvait en pleine mer était fortement secouée par les vagues. Car le vent était contraire. A la quatrième veille de la nuit, Jésus vint de leur côté en marchant sur les flots. En le voyant marcher sur la mer, ils prirent peur et se dirent : C'est un fantôme. Et dans leur épouvante, ils se mirent à crier. Jésus leur parla immédiatement et leur dit : Ayez confiance, c'est moi, ne craignez rien. Pierre répondit aussitôt : Maître, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous sur les flots. Il lui dit: Viens ! Et Pierre descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant la violence du vent, il eut peur. Se sentant enfoncer, il cria : Maître, sauvez-moi. Aussitôt Jésus étendit la main, le tira et lui dit : Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? Ils montèrent alors dans la barque et le vent cessa. Mais ceux qui étaient dans la barque s'approchèrent de Jésus, l'adorèrent et lui dirent : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. »

Scène ravissante que dépeint saint Matthieu. Jésus veut éprouver la foi de Pierre. Il dit à ses diciples : partez seuls, montez dans la barque et allez sur l'autre bord. Moi j'irai-vous rejoindre, quand cette foule qui m'entoure sera congédiée. Ils partent et Jésus, ayant dit à la foule de se retirer, va seul sur la montagne. Il veut un peu de silence, un peu de calme extérieur pour rendre ses hommages à Dieu. Toute la nuit il reste seul et prie. Vers le matin, il descend sur le rivage et, maître de la mer, il marche sur

ses vagues. La mer était furieuse cependant, le vent violent. Qu'importe à celui qui tient la mer et le vent dans sa main ? Mais les apôtres n'étaient pas si puissants. Ils ramaient durement et avançaient peu. Tout d'un coup, au milieu des rafales de la tempête, ils voient quelqu'un qui marche paisiblement sur les vagues. Ils crient : un fantôme ! Et la peur les glace. Jésus leur parle. Au son bien connu de sa voix, Pierre, toujours impulsif, s'écrie : Maître, je veux bien vous croire, mais tout de même si c'est Vous, faites-moi marcher aussi sur les flots. Jésus, simplement dit : viens ! Et voilà Pierre parti bravement. Mais, le vent déferle avec fureur, les vagues bondissent, pauvre Pierre ! Il a peur, et juste au moment où il a peur, il s'enfonce. Un cri : Maître, sauvez-moi !

C'est toujours Pierre, ardent, un peu fanfaron, mais qu'on l'aime ainsi ! C'est franc, spontané. Son cœur est toujours en avant de sa volonté. Il part, sans réflechir... confiant en lui-même. Jésus lui dit : Pourquoi avoir peur ? Tu n'avais qu'à continuer ta confiance non pas en toi mais en moi.

La grande leçon pour nous ! Quand nous sommes au milieu de la tempête, quelle qu'elle soit, nos forces à nous ne peuvent nous sauver. Nous ne marcherons pas en triomphateurs sur les flots, mais il y a quelqu'un qui a le pouvoir d'y marcher, de nous y faire marcher. Avec lui, nous passerons de l'autre côté du lac, malgré tous les vents contraires, sans lui nous enfoncerons. Crions sans cesse : Maître, je vais périr, sauvez-moi.

Offertoire : « Les Saints exultent dans la

gloire, ils se réjouissent dans leurs demeures. La louange de Dieu est sur leurs lèvres ».

Secrète : « Nous vous offrons, Seigneur, ces prières et ces présents, mais afin qu'ils soient dignes d'être agréés de vous, faites que nous soyons secourus par l'intercession de vos bienheureux apôtres Pierre et Paul ».

Communion : « C'est moi qui vous ai choisis dans le monde, afin que vous portiez des fruits et que vos fruits demeurent ».

Postcommunion : « Seigneur, protégez votre peuple, et comme il a confiance dans la protection de vos apôtres, Pierre et Paul, gardez-le en le défendant continuellement ».

VI

7 JUILLET.

Le bienheureux Benoît XI

Pape, de notre ordre.

MESSE : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu, qui avez élevé au ciel par la grâce de votre bénédiction le bienheureux Benoît, votre Pontife, sanctifiez votre peuple par une nouvelle bénédiction de votre grâce, et, par ses mérites et ses prières, protégez-nous contre tous les maux par votre puissance ».

De naissance très humble à Trévise, où sa mère, devenue veuve, devait, pour vivre, faire le blanchissage du couvent des Dominicains, Nicolas Boccasino sut, par son intelligence et sa piété, s'attirer la bienveillance des Pères. A l'âge de quatorze ans il prit l'habit. Pendant quatorze ans il étudia les sciences divines et humaines et pendant quatorze ans encore il fut professeur. Religieux éminent en savoir et en vertu, il parcourut tous les degrés de la hiérarchie de l'ordre, jusqu'au suprême. Maître général en 1296, il fut promu au cardinalat à la fin de 1298, par le Pape Boniface VIII qui l'avait en très haute estime.

L'Eglise était alors bouleversée par les prétentions laïques du roi de France, Philippe le Bel, qui, poussé par de mauvais conseillers, entendait soustraire sa personne et son administration royale à tout contrôle de l'Eglise. Il laïcisait le pouvoir, oubliant que l'Eglise a le droit de demander compte à ceux qui le détiennent de la justice chrétienne de son exercice. Par ailleurs, Philippe le Bel avait en face de lui un Pape de caractère plutôt violent qui, au lieu de s'efforcer d'adoucir le conflit, l'irrita par ses déclarations cassantes. Le choc était inévitable. Les mauvais conseillers du roi osèrent attenter à la dignité du Pape et l'un d'eux lui donna un soufflet. Tout l'entourage de Boniface VIII avait fui devant Sciarra et Nogaret. Seul, le cardinal Boccasino, debout, près le siège du Pontife, protesta ainsi de sa fidélité.

Boniface VIII était un vieillard. Il mourut peu après. Les suffrages des cardinaux se portèrent sur le cardinal Boccasino. Il lui appartint, sous le nom de Benoît XI, de pacifier l'Eglise

de France en punissant les auteurs de l'attentat d'Anagni, tout en pardonnant à ceux que son prédécesseur avait traités trop durement.

Ame sincère, loyale, très humble, Benoît XI, le deuxième Pape dominicain, voulait au-dessus de tout la paix.

Un jour, sa vieille mère vint pour le voir au Vatican. Les familiers du Pape estimèrent qu'il était nécessaire de la revêtir d'une toilette plus en rapport avec la dignité de son fils. Elle dépouilla donc son humble costume et se présenta toute parée devant Benoît XI. Il regarda cette femme que l'on disait sa mère, — oh ! il la reconnaissait bien ! — et il dit : Non, cette femme n'est pas ma mère, ma pauvre mère. Et il ne voulut pas lui parler. On comprit la leçon. Peu d'instants après, elle rentrait habillée comme de coutume et le Pape la serrait dans ses bras.

Il mourut après huit mois de pontificat à Pérouse. Sentant sa fin prochaine, il se fit mettre sur un fauteuil, dans une salle du palais et tout le peuple put assister à ses derniers moments. Il repose à Pérouse dans un magnifique tombeau.

Tout dans cet homme est admirable : sa science, son habileté dans les affaires, son courage, son humilité. Il vivait de Dieu et dirigeait toute sa vie selon Dieu, le Dieu humble et crucifié, Notre Seigneur Jésus-Christ.

VII

9 JUILLET.

Saint Jean de Gorcum et ses Compagnons,

Martyrs.

LA MESSE

Introït : « Je vous ai envoyés dans les larmes et les gémissements, mais je vous ramènerai à moi dans la joie et l'allégresse pour l'éternité. — Louez le Seigneur dans son sanctuaire,louez-le dans le siège de sa puissance ».

Oraison : « Dieu, qui avez glorifié le magnifique combat pour la foi de vos bienheureux Martyrs Jean et ses compagnons, par la palme de l'éternité, accordez-nous avec bonté que, luttant sur la terre, par leurs mérites et leur intercession, nous méritions d'être couronnés avec eux ».

Ils étaient dix-neuf prêtres séculiers et religieux dont un Dominicain, Frère Jean de Cologne. Il administrait alors une paroisse en Hollande.

La terreur calviniste y faisait fureur. Les « gueux », comme on appelait ces nouveaux barbares, avaient la haine de tout ce qui était catholique. Ils avaient à leur tête, Guillaume de la Marck dont la férocité ne reculait devant aucune atrocité. La ville de Gorcum fut prise par lui et aussitôt il fit main basse sur tous les prêtres et les religieux qui se trouvaient réfugiés

dans la citadelle. Jean de Cologne, au récit de tant d'infortune, n'hésita point. Il quitta son habit religieux et sous un déguisement habile il put à plusieurs reprises, pénétrer dans la prison des confesseurs de la foi. Ses consolations y apportaient la joie et le réconfort. Mais un jour lui-même fut appréhendé et réuni à ceux qu'il visitait.

Leur calvaire fut horrible. Ordre fut donné par Guillaume de la Marck de conduire les prisonniers à Brielle. On les dépouille en partie de leurs vêtements et demi-nus ils partent au milieu des cris de haine de la populace. A Brielle une foule hurlante de joie les attendait, une potence se dressait à quelques pas du rivage. On force les malheureux, épuisés par les mauvais traitements à se former en procession, l'un d'eux tient une bannière à la main et deux fois ils font à reculons le tour de la potence. Mais ce n'est pas là que Dieu les attendait pour couronner leurs souffrances. On les traîna dans une grange abandonnée du couvent des Augustins.

Le toit éventré était porté par deux poutres. Elles servirent de gibet. A cette vue les martyrs comprennent. Ils baisent la terre qu'ils vont arroser de leur sang et prient, malgré les coups, les outrages dont les soldats et la populace accourue les accablent. Nus comme le Sauveur sur la croix, ils sont pendus l'un après l'autre. Quand vint le tour de Jean de Cologne, il se souvint qu'il était Frère Prêcheur et ranimant ses forces épuisées, il parle et dit sa joie de verser son sang pour la défense de l'autorité du saint Siège et de la Présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie. A mort ! à mort ! crie-t-on

autour de lui, et bientôt il est pendu au gibet Il se passa alors une scène horrible.

Dix-neuf cadavres pendaient aux poutres. La populace se rue dessus, les arrache, les piétine, leur déchire la poitrine, leur prend le cœur, les entrailles et se livre sur ces débris affreux à d'abominables horreurs. C'était la nuit, le 4 juillet 1572.

Epître de saint Paul aux Ephésiens, c. 6.

« Frères, au demeurant, fortifiez-vous dans le Seigneur dans la vigueur de sa force. Revêtez l'armure de Dieu pour être capables de tenir parmi les embûches du démon. Car ce n'est pas contre des hommes que nous avons à combattre. C'est contre les Principautés, les Puissances, les Souverains de ce monde ténébreux, contre les esprits mauvais. Prenez donc l'armure de Dieu, pour pouvoir résister en ce jour mauvais et ayant soutenu tout le combat, demeurer maîtres du terrain. Tenez-vous donc prêts, les reins ceints de la vérité, la poitrine couverte de la justice comme d'une cuirasse, les pieds chaussés pour annoncer l'évangile de la paix. En tout saisissez le bouclier de la foi, grâce auquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais. Prenez la casque du salut et le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. Par toutes sortes de prières, de supplications, priez en toute occasion dans l'Esprit. Veillez donc avec lui en toute supplication et persévérance. »

Graduel : « Dieu vengera le sang de ses serviteurs, il les vengera de leurs ennemis et il sera clément pour la terre de son peuple. — Ils viendront à Sion en chantant et la joie éternelle resplendira sur leurs fronts. Ils auront la joie et l'allégresse.

Alleluia, alleluia. Nous avons été comblés aussitôt de votre miséricorde, nous nous sommes réjouis, nous avons été remplis de consolation. Notre joie est en proportion des jours où vous

nous avez humiliés, des années où nous avons souffert ».

Evangile selon saint Luc, c. 6.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Heureux serez-vous, quand les hommes vous haïront, vous sépareront, quand ils vous humilieront et rejetteront votre nom, comme une honte, à cause du Fils de l'homme. Ce jour-là, réjouissez-vous, exultez de joie, car votre récompense sera grande, dans le ciel. C'est ainsi que leurs Pères traitaient les prophètes. Cependant, malheur à vous, les riches, car vous avez votre consolation ; malheur à vous, qui êtes rassasiés, car vous aurez faim. Malheur à vous, qui riez en ce moment, car vous gémirez et vous pleurerez. Malheur à vous, si les hommes vous applaudissent. Leurs Pères faisaient de même avec les faux prophètes. Mais je vous dis, à vous qui m'entendez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous calomnient. »

Le maître fait la part de chacun dans la justice.

A ceux qui auront souffert pour lui, il promet la joie, la récompense éternelle. A ceux qui, en ce monde, auront vécu loin de lui dans les jouissances désordonnées de la richesse, du plaisir, le châtiment sans fin. Mais il ajoute pour les siens la parole de haute perfection, celle qui dilate les cœurs dans la charité : Vous, qui êtes les serviteurs, qui n'avez pas à juger le monde, aimez tous les hommes, même ceux qui vous détestent, qui vous persécutent, qui vous calomnient. Ouvrez votre cœur à deux battants pour eux. Votre cœur sera alors semblable au mien, au cœur de Dieu.

Offertoire : « Je vous recevrai comme un sacrifice de suave odeur, quand je vous ferai

sortir du milieu des peuples et que je me glorifierai en vous aux yeux de toutes les nations ».

Secrète : « Seigneur, regardez de votre sanctuaire, du haut des cieux où est votre demeure le sacrifice que nous vous offrons et à la voix du sang de vos saints Martyrs, que nos cœurs brûlent du feu de la charité et que vers vous nos prières montent comme un parfum suave ».

Dans cette grange où les Martyrs de Gorcum souffrirent tant d'outrages et d'horribles supplices, comme Dieu devait les regarder ! Avec quel amour il se penchait vers leurs corps ensanglantés et quel accueil à la première rencontre !

Communion : « Voici comment ils sont comptés parmi les fils de Dieu, et comment ils sont placés parmi les Saints ».

Postcommunion : « Dieu, auteur et distributeur de tout courage, accordez-nous par la foi et la constance de vos saints Martyrs qu'en approchant du banquet sacré, nous soyons pénétrés du même amour qui les porta à offrir leur vie en holocauste pour affirmer la vérité de votre corps et de votre sang ».

Les Martyrs de Gorcum sont morts, pour témoigner en faveur de la présence réelle de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, et de la Primauté du Saint-Siège. C'est le caractère spécial de leur martyre. Ils sont donc les témoins de Jésus dans l'Eucharistie, de Jésus dans son Vicaire. Il faut leur demander une foi profonde, un amour intense pour la sainte

Eucharistie. Il faut leur demander une obéissance absolue au Vicaire de Jésus-Christ. Ce sont les deux biens principaux de la sainte Eglise.

Ajoutons, pour la consolation des âmes pieuses, que sur le lieu du supplice des Martyrs s'éleva un arbuste gracieux qui donna juste dix-neuf fleurs ravissantes. Il y avait dix-neuf martyrs.

VIII

11 JUILLET.

Les bienheureux Martyrs Ignace et ses Compagnons,

De notre Ordre.

MESSE : *Intret,* p. [9].

Oraison : « Dieu qui avez voulu que la terre des Annamites fût arrosée par le sang des bienheureux Pontifes Ignace et Dominique et leurs compagnons, faites, par l'intercession de si grands Martyrs, que la religion chrétienne y soit florissante ».

Ces Martyrs appartiennent à la Province des Philippines, cette Mère des Saints. Ils sont proches de nous, car leur supplice ne date que des premières années du XIX^e^ siècle.

L'empereur d'Annam, Minh-Manh, un des plus féroces persécuteurs du Christianisme, résolut d'en finir avec le Christ en massacrant tous les missionnaires qui évangélisaient son empire. A

leur tête se trouvaient Ignace Delgado et Dominique Henares, tous deux revêtus de la dignité épiscopale, tous deux originaires d'Espagne. Le Père Joseph Fernandez et avec lui de nombreux prêtres tertiaires de l'ordre, d'autres prêtres séculiers et des laïcs, ayant l'office de catéchistes, aidaient les évêques dans leur ministère.

L'empereur ordonna d'arrêter les évêques d'abord, puis tous ceux qui tomberaient sous la main de ses émissaires. Ce fut une chasse effroyable aux chrétiens.

Les deux évêques faits prisonniers, le Père Joseph et vingt-trois autres chrétiens indigènes eurent à subir les plus cruelles tortures. Le vénérable Ignace Delgado mourut d'inanition dans la cage où il était enfermé. On ordonna de lui trancher la tête et de la jeter dans le fleuve. Trois mois après, des chrétiens la retrouvèrent aussi intacte que si elle venait d'être coupée.

Tous périrent de mort violente avec cinquante et un autres martyrs.

Grande fête pour le ciel, grande fête pour l'Eglise qui ne cesse pas de donner à Jésus des témoins généreux. Il est bon, dans notre siècle de pauvre foi, de faiblesse morale, de voir des âmes aimer Dieu au point de verser leur sang pour lui. Ces âmes saintes sont les plus beaux fruits de l'Eglise. Elles la consolent de tant de défaillances misérables. Et de plus, elles sont un témoignage vivant, irrécusable de sa perpétuelle fécondité ! L'Eglise meurt, dit-on. Tant qu'elle aura des martyrs, elle ne mourra point. Ils sont le signe de sa vie immortelle.

IX

12 JUILLET.

Saint Jean Gualbert,

Confesseur, Abbé.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Seigneur, que l'intercession du bienheureux abbé Jean nous recommande auprès de vous, afin que, ce que nous ne pouvons pas obtenir par nos mérites, nous le possédions par sa protection ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 5.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Vous savez qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu auras la haine de ton ennemi. Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est dans les cieux, lui, qui fait lever son soleil sur les bons et les mauvais et tomber de la pluie sur les justes et les injustes. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense mériterez-vous ? Les Publicains ne le font-ils pas ? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous de plus ? Les païens ne le font-ils pas ? Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

Le cœur de Dieu, notre Père, est notre modèle. Il faut que notre cœur à nous, chrétiens, soit grand comme le sien.

Ainsi le comprit Jean Gualbert. Nous sommes avec lui, à Florence, en l'an mille. Jean était un jeune seigneur, portant l'épée. Son frère très

cher, Hugues, fut tué, un jour, par un parent. Jean en ressentit une douleur profonde et dans son cœur une haine farouche, avide de vengeance, contre le meurtrier. Un Vendredi Saint, il le rencontra dans un endroit où il était impossible de s'échapper. Se voyant perdu, le meurtrier se mit les bras en croix. A cette vue, Jean pensa au sauveur Jésus, crucifié à pareil jour et étendant ses bras sur la croix en pardonnant à ses bourreaux. Cette pensée le toucha si profondément qu'il abaissa son épée, embrassa son ennemi et le traita avec bonté. Peu après, Jean entra dans l'église de San Miniato, se prosterna devant le crucifix, et la tête du Christ s'inclina affectueusement vers lui. C'était lui dire : Jean, je suis content de toi. Il abandonna le monde, se coupa lui-même sa belle chevelure et embrassa la vie monastique dans l'abbaye même de San Miniato. Plus tard, il fonda une congrégation bénédictine qui du lieu où elle s'établit prit le nom de Vallombreuse, la vallée d'ombre. Ses religieux étaient à la fois moines et apôtres. Et lui-même, le premier, il s'employa pendant toute sa vie, à défendre la foi. La charité du Christ dévorait ce cœur qui s'était ouvert devant elle à deux battants.

Jean Gualbert mourut en l'an mil soixante-treize.

Il fait bon de rencontrer en cette période si rude, en pleins siècles de fer, des âmes aussi nobles, aussi pénétrées du sens de l'évangile. Jésus parle toujours, et le fracas de ses ennemis n'empêche pas sa parole d'être entendue par les âmes de choix. Aujourd'hui, cette parole est la même, elle est éternelle : Aimez-vous les uns les autres.

X

13 JUILLET.

Le Bienheureux Jacques de Varazze,

Confesseur Pontife, de notre Ordre

MESSE : *Statuit,* p. [12].

Oraison : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Jacques, Confesseur et Pontife, un remarquable prédicateur de la vérité et un ministre de la paix, accordez-nous par son intercession d'aimer la paix et la vérité et d'arriver ainsi jusqu'à vous qui êtes la paix suprême et la pure vérité ».

Jacques de Varazze, son lieu de naissance, au diocèse de Savone, en Italie, est du XIII[e] siècle. Il fit ses études à Gênes où il avait pris l'habit de l'ordre. Homme grave, fidèle à l'observance, il avait pour le travail intellectuel un goût très prononcé. Professeur dans l'ordre, prédicateur éloquent, il prit rapidement la première place dans sa province. On a de lui un livre qui fit les délices du Moyen-Age. Il l'intitula la « Légende dorée ».C'est un récit des actes des Saints, mélangé de nombreuses et curieuses légendes, qui ne résistent pas à la critique. Mais nos Pères n'y regardaient pas de si près et s'émerveillaient de ces pittoresques aventures. Nos cathédrales sont remplies dans leurs chapiteaux et leurs vitraux des détails de la Légende dorée. Ce fut un des livres les plus lus et les plus aimés pendant des siècles.

Jacques devint archevêque de Gênes. Cité turbulente alors où la discorde régnait en souveraine. Deux partis divisaient le peuple depuis cinquante ans. Jacques eut le bonheur, par le prestige de sa science et de sa bonté, de réconcilier son peuple. Ce fut une grande assemblée où les chefs des partis renonçant à leur haine et à leurs prétentions, se donnèrent le baiser de paix et s'obligèrent par serment à maintenir entre eux la paix. Jacques de Varazze fut ainsi un des grands Paciaires du XIII[e] siècle. Il mourut en 1298.

Paciaires nous devons l'être tous. C'est l'esprit de Jésus. Qui répand la discorde fait œuvre de haine, contraire au Christ. Qui propage la paix, qui la réalise, même à ses dépens, est sûr d'être avec le Christ, le Prince et l'auteur de toute paix.

XI

14 JUILLET.

Saint Bonaventure,

Docteur.

MESSE : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux Bonaventure pour ministre du salut, faites, nous vous en prions, que celui que nous avons eu sur terre comme Docteur de vie, nous méritions de l'avoir comme intercesseur dans le ciel ».

Figure très douce, très pacifique, si pure que son maître, Alexandre de Alès, disait de ce jeune franciscain : c'est un vrai fils d'Israël, en qui Adam ne paraît pas avoir péché. Il fit sous sa direction de brillantes études. Pendant sept ans Bonaventure enseigna à l'Université de Paris le Livre des Sentences dont il laissa de précieux commentaires. C'était l'époque où saint Thomas d'Aquin enseignait de son côté à Saint-Jacques, de sorte que l'on pouvait aller entendre ces deux incomparables Docteurs. Le roi de France, saint Louis, aimait à s'asseoir sur la paille, comme les autres écoliers, au pied de leurs chaires. Il les invitait à sa table. Entre Bonaventure et Thomas d'Aquin, une amitié profonde continuait celle de François et de Dominique. Leur méthode d'enseignement n'était pas la même, mais la vérité ne perd pas à être proposée de plusieurs manières. Devenu Ministre-général de son Ordre, Bonaventure l'administra avec sagesse. Puis, élevé à la pourpre, évêque d'Albano, Bonaventure fut un des grands et saints Pontifes qui par leur science et leur vertu illustrèrent le Concile de Lyon.

Il mourut pendant les sessions de ce Concile à l'âge de 53 ans. Saint Thomas d'Aquin était mort peu de temps auparavant en se rendant à Lyon.

Un jour que, visitant son ami, il l'avait trouvé écrivant la vie de saint François, il se retira en silence, puis il dit à ceux qui l'acompagnaient : Laissons un saint travailler pour un saint.

Vraiment « Docteur de vie », Bonaventure a laissé à l'Eglise sa doctrine et le trésor plus précieux encore de sa sainteté. Comme ce grand homme, si instruit, si studieux, si sage

était simple et humble ! Quelle différence entre lui et ces savants tapageurs que nous connaissons. La vraie science, où Dieu est présent, fait toujours de ce qu'elle sait un hommage au Créateur, cette divine Sagesse dont toute sagesse procède. Rien de plus beau, de plus touchant que la sérénité parfaite de ce Docteur que la vanité humaine n'effleure même pas. Mais lui aussi, comme Thomas d'Aquin, portait en son âme et en sa chair comme source limpide de lumière, la pureté.

XII

15 JUILLET.

Saint Henri,

Empereur, Confesseur.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui en ce jour, avez transporté le bienheureux Henri du sommet de l'empire terrestre au royaume éternel, nous vous demandons humblement que, de même qu'en le prévenant par l'abondance de votre grâce, vous lui avez fait surmonter les illusions du siècle, de même, vous nous accordiez, à son imitation, d'éviter les attraits du monde et d'arriver à vous l'âme pure ».

Avec cet Empereur nous sommes dans les siècles rudes à l'Eglise et aux peuples, du moyen âge. Duc de Bavière d'abord, puis Empereur du Saint-Empire romain, Henri, prévenu par

la grâce de Dieu, fut un des rares, très rares Empereurs qui donnèrent à l'Eglise quelque consolation. La plupart furent plus ses adversaires que ses amis, Empereurs batailleurs, Empereurs traîtres, Empereurs hérétiques dont les Papes avaient tout à craindre, au lieu d'en obtenir les bienfaits que l'institution du Saint-Empire promettait.

Henri est au milieu d'eux comme un lis au milieu d'un fourré d'épines, comme une douce lumière qui brille dans les ténèbres. On serait étonné de l'y trouver. si l'on ne savait que Dieu prend ses saints où il veut et les forme comme il veut.

Il a fait de cet Empereur une âme pure, généreuse, détachée des biens de la terre, dévouée à son Eglise. Et c'est pourquoi l'Eglise le vénère et le propose à tous les princes comme un modèle de justice. Sa piété ne l'empêchait pas de gouverner ses sujets, au contraire ! Ils trouvèrent en lui la justice et la bonté, deux choses si rares à l'époque, deux choses toujours rares en ceux qui gouvernent, à toutes les époques. Justice et bonté, les deux bras de Dieu pour étreindre l'humanité. Qui refuse la bonté, tombe fatalement dans la justice.

Henri mourut l'an mil vingt-quatre. Son corps fut enseveli dans l'église des Apôtres Pierre et Paul, à Bamberg.

XIII

16 JUILLET.

Notre-Dame du Mont-Carmel.

MESSE.

Introït : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant ce jour à l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, dont la solennité réjouit les Anges et leur fait louer le Fils de Dieu. — Mon cœur a une excellente pensée : je dis au roi tout ce que je fais ».

Oraison : « Dieu, qui avez décoré l'Ordre du Carmel du Nom de la bienheureuse Vierge Marie, votre Mère, accordez-nous avec bonté d'être protégés par celle dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire et d'arriver ainsi aux joies éternelles ».

Les Ecritures sont pleines du souvenir et de la beauté du Carmel, cette montagne où les Prophètes se réunissaient dès le temps de Saül pour louer Dieu et recevoir ses illuminations. C'est la montagne sainte de la contemplation. Les Voyants, comme Elie et Elisée, et tant d'autres, y ont pénétré les mystères de la justice et de la bonté de Dieu. Montagne de lumière, qui rend plus proche de Dieu. C'est de cette montagne que le prophète Elie descendait pour porter aux rois de Juda et d'Israël, rois prévaricateurs, les sentences de leur condamnation. C'est sur cette montagne aussi qu'implorant le

Seigneur pour obtenir la pluie bienfaisante qui devait répandre une nouvelle vie sur la terre d'Israël, Elie vit dans le lointain, à l'extrême horizon, s'élever une petite nuée blanche, signe de la bénédiction de Dieu. Nuée blanche immaculée, figure prophétique de l'humble Vierge Marie dont l'apparition devait apporter au monde entier la suprême bénédiction.

Montagne de prière, le Carmel où les prophètes louaient Dieu et formaient déjà comme un ordre consacré à la louange perpétuelle du Très-Haut.

Ce titre glorieux est resté. Le Carmel devenu chrétien possède sur toutes les plages du monde des voyants et des voyantes qui continuent à travers les siècles le ministère de la divine louange et de la divine contemplation. La beauté du Carmel ne s'est pas flétrie. Elle rayonne partout comme une lumière bienfaisante qui montre aux âmes le chemin du ciel. Ce ne sont plus des menaces et des condamnations qui descendent du Carmel, mais la « douceur du lait et du miel », les bénédictions intimes de l'Esprit-Saint qui transforment les cœurs et les portent vers Dieu.

Lecture du *Livre de la Sagesse,* Eccli., 24..

« Dès le commencement, avant tous les siècles, j'ai été créée et je ne disparaîtrai point dans la suite des âges. J'ai exercé mon ministère dans le Temple saint. Je me suis affermie dans Sion, et j'ai pris mon repos dans la ville sainte. Ma puissance est à Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple honoré par Dieu, dont l'héritage est le partage de Dieu. Ma demeure est dans l'Assemblée des Saints. »

Graduel : « Règnez par la vérité, par la douceur et la justice. Votre droite vous conduira merveilleusement. — Ecoutez, ma fille, et voyez,

penchez votre oreille, car le roi est sous le charme de votre beauté.

Alleluia, Alleluia. Aujourd'hui solennité de la glorieuse Vierge Marie de la race d'Abraham, de la Tribu de Juda, de la famille illustre de David ».

Dans l'épître on rappelait l'origine divine de Marie comparée à l'origine de la sagesse. On la montrait faisant son service sacré dans le temple, prenant possession de Jérusalem et demeurant à jamais au milieu de ses enfants, son peuple à elle.

Le Graduel descend sur la terre. Il énumère les titres humains de la Mère de Dieu, il nomme ses ancêtres les plus illustres : Abraham, Juda, David. C'est par eux que la Sagesse est venue jusqu'à nous, Jésus, Fils de Dieu fait homme ; par eux également qu'est venue la Mère de la divine Sagesse, Marie, Mère de Jésus.

Evangile selon saint Luc, c. 11.

« En ce temps-là, pendant que Jésus parlait à la foule, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit: Heureux le sein qui vous a porté ! Heureuses les mamelles qui vous ont allaité ! Mais il répondit : Bien plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique. »

Heureuse, très heureuse l'humble Vierge Marie, qui fut appelée à l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Mais Jésus voit le salut de tant d'âmes qui ne connaissent pas Dieu, qui le connaissant et suivant sa loi arriveront à la béatitude éternelle, et il s'écrie, lui qui sait ce qu'est cette béatitude, à laquelle aucune joie n'est comparable : plus heureux ceux qui en entendant et

en pratiquant la loi de Dieu, arrivent à la béatitude éternelle.

Offertoire : « Vous êtes heureuse, sainte Vierge Marie, vous êtes très digne de toute louange, car de vous s'est levé le Soleil de Justice, le Christ, notre Dieu. ».

Marie a toutes les béatitudes : celle de la vie éternelle et celle de Mère de Dieu. En elle, tout est plénitude de grâce, de lumière, d'amour, de joie. Elle est la plus proche de l'Auguste Trinité, celle qui reçoit le plus de tout ce qu'elle est. A elle seule, elle est plus que toutes les créatures réunies. Créature elle est et elle demeure, mais sa capacité de recevoir Dieu dépasse toute mesure. De sorte que après Dieu qui est seul ce qu'il est, la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, est l'être le plus semblable à Dieu en tout ce qu'il est.

Secrète : « Seigneur, que l'humaine nature de votre Unique nous soit secourable, afin que lui, qui, né d'une vierge, n'a pas altéré mais a consacré la pureté de sa mère, en ce jour de sa fête, Jésus-Christ, Notre Seigneur, nous délivre de nos fautes, et rende notre offrande agréable à vos yeux ».

Communion : « Heureux le sein de la Vierge Marie qui a porté le Fils du Père éternel ! »

Postcommunion : « Seigneur, après avoir participé aux sacrements offerts solennellement en cette fête annuelle, nous vous demandons qu'ils nous donnent les secours de la vie temporelle et de la vie éternelle ».

Par la prière, par la joie de la Sainte Vierge,

nous demandons à Dieu tout secours : secours pour cette pauvre vie de la terre où tant de périls nous entourent, où tant de souffrances nous guettent ; secours, le plus puissant secours, pour arriver malgré tout, à la vie éternelle. Notre-Dame du Carmel y conduit par la main les âmes qui lui appartiennent par état. Elle fait fleurir sur sa sainte montagne les fleurs les plus exquises : Thérèse, la mère, pleine d'amour et de lumière ; Thérèse, sa fille, plus humble au dehors par sa vie toute de douceur et de fraîcheur d'enfant, et tant d'autres qui font du Carmel le « Jardin fleuri » où le divin Epoux se plaît parmi les lis.

XIV

17 JUILLET.

Le Bienheureux Ceslas,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Evangile : Designavit, p. [19].

Oraison : « Dieu qui avez donné au bienheureux Ceslas une virginale pureté de mœurs avec un zèle ardent pour le salut des âmes ; qui l'avez rendu admirable au milieu des peuples par la sainteté de ses œuvres et la prédication de la foi, faites, nous vous en prions que, par son intercession, nous soyons toujours fermes

dans la foi et que nous puissions, par le don de votre miséricorde, arriver jusqu'à vous, qui seul pouvez opérer et procurer le salut éternel ».

Ceslas est le frère de saint Hyacinthe. Avec lui il vint une première fois en Italie, dès son adolescence, envoyé par son oncle, l'évêque de Cracovie, pour y faire ses études de théologie et de droit. A son retour en Pologne, l'évêque de Cracovie le nomma chanoine de l'église Sainte-Marie de Sandomir. Homme grave, de mœurs pures, désireux de la gloire de Dieu et du salut des âmes, Ceslas apparaissait au peuple comme un exemple de piété. Vivant de Dieu, il s'efforçait de donner cette vie aux autres.

Or, son oncle, l'évêque de Cracovie, allant à Rome, le prit avec son frère Hyacinthe, comme compagnon de route. Précisément, à leur arrivée, ils trouvèrent la ville éternelle soulevée d'enthousiasme pour un homme qui multipliait les miracles autour de lui et annonçait avec feu la parole de Dieu. C'était un espagnol, Dominique de Gusman. Ceslas apprit bientôt que cet homme extraordinaire fondait un ordre nouveau dont le but unique était l'enseignement de la foi. Il alla l'écouter, fut charmé par sa parole, édifié par sa sainteté. Il lui demanda les détails nécessaires sur l'ordre qu'il fondait, et ravi dans son cœur il se donna à lui. Dominique le revêtit lui-même de l'habit de son ordre et le garda auprès de lui pour le former à la vie religieuse, la sienne, forte de l'esprit de pénitence, lumineuse par l'étude de la doctrine, désintéressée par la pratique d'une austère pauvreté. Ceslas, sous un tel maître, devint un Frère Prêcheur parfait, un vrai fils de Dominique. Son noviciat terminé, comme il était déjà prêtre, il demanda à Domi-

nique de l'envoyer comme missionnaire de Dieu et de l'ordre chez les peuples du Nord, vers sa patrie. Il partit avec la bénédiction de son père, emportant en son cœur toute la vie dominicaine. C'était à lui de la répandre dans ces pays lointains, de *publier l'ordre,* comme on disait alors. A Prague, d'abord, Ceslas s'arrête, prêche et captive à ce point les âmes qu'il a peine à continuer sa route. Mais partout où il passe, où il séjourne, il fonde un centre dominicain. C'est ainsi que l'Ordre des Frères Prêcheurs prend possession de ces régions par l'apostolat, la sainteté, les miracles de Ceslas. Il circule dans les moindres villages pour y porter la foi ou la défendre.

Quand les Tartares envahissent la Pologne, Ceslas se retire dans la ville de Breslau, où des milliers de chrétiens se réfugient. Par ses prières, par ses larmes, il obtient de Dieu que cette ville soit épargnée. Il y meurt, dans le couvent de son ordre, en 1242.

Tous nous devons « publier l'ordre », c'est-à-dire que tous nous devons le faire connaître, le faire aimer par notre parole et par nos œuvres. Le monde a besoin toujours, comme au temps de Ceslas, de la vérité de la foi. Mais cette vérité de la foi nous ne la ferons pénétrer dans les âmes que par les moyens employés par Dominique et ses premiers fils : la pénitence, la prière, l'étude et le désintéressement des biens de la terre. L'ordre ne change pas. Son but est le même, ses moyens sont les mêmes. A nous de répandre la foi, en suivant la route tracée par nos Pères. Elle est pour nous la route unique et nous n'avons à décliner ni à droite, ni à gauche. La route est droite.

XV

18 JUILLET.

Saint Camille de Lellis,

Confesseur.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez décoré le bienheureux Camille d'une charité toute particulière pour assister les agonisants dans leurs pénibles angoisses, répandez en nous, par ses mérites, l'Esprit de votre amour, afin que nous méritions de vaincre l'ennemi à l'heure de notre mort et d'obtenir la couronne céleste ».

Dieu se penche vers toutes les souffrances humaines. Il entend toutes nos plaintes, il sent toutes nos angoisses, surtout les dernières, celles qui précèdent immédiatement notre mort. C'est l'heure du suprême combat entre la vie et la mort, du suprême combat entre le démon et notre âme. Dieu le sait et il pourvoit par la prière instante de la sainte Eglise à notre pitoyable faiblesse. Il a fait plus. Au XVI[e] siècle, il suscita un ordre religieux ayant pour mission exclusive d'assister les pauvres agonisants. Son fondateur est précisément Camille de Lellis. Jeune homme, il suivit d'abord la carrière des armes et se laissa entraîner à la licence des mœurs. Dieu, qui l'attendait, lui fit comprendre la gravité de ses fautes et l'attira à lui invinciblement. Camille

avait vingt-cinq ans. Deux fois, par esprit de pénitence, il entra chez les Capucins, deux fois, à cause d'une pénible infirmité, il dut quitter le noviciat. Dieu le voulait ailleurs.

C'est à Rome, dans un hôpital où il avait dû se retirer, que la lumière se fit dans son âme sur sa vocation. Il vit dans cet hôpital tant d'angoissantes agonies que son cœur en fut douloureusement ému. L'idée, la sainte idée d'assister les mourants, de les soigner, de les consoler, de les préparer à paraître devant Dieu prit possession de son esprit. Et bientôt, il institua l'ordre des Ministres des infirmes. Ses fils ajoutent aux vœux communs à tous les religieux celui d'assister tous les mourants même les pestiférés. Lui-même donnait l'exemple de la charité. Son austérité était si grande qu'il ne paraissait avoir que la peau et les os. Pendant longtemps il supporta joyeusement cinq maladies cruelles, qu'il appelait les *miséricordes du Seigneur*.

Camille mourut à Rome en 1614, à l'instant où, dans la prière des agonisants on dit : que le visage du Christ Jésus t'apparaisse doux et joyeux !

Grande et charitable dévotion, cette pensée de prier pour les agonisants. Souvenons-nous que nous serons un jour, nous aussi, dans ce terrible passage. Prions pour les autres, afin de mériter pour nous-mêmes la pitié miséricordieuse de Jésus. Et qu'à nous également son visage apparaisse doux et joyeux.

XVI

19 JUILLET.

Saint Vincent de Paul,

Confesseur.

MESSE : *Justus ut palma,* p. [16]

Evangile : Designavit, p. [19].

Oraison : « Dieu, qui pour évangéliser les pauvres et accroître l'honneur de l'ordre ecclésiastique avez fortifié le bienheureux Vincent de la puissance apostolique, accordez à ceux qui vénèrent ses pieux mérites d'imiter l'exemple de ses vertus ».

Vincent de Paul, lui, est tout charité. Il n'a pas un but particulier : toutes les misères humaines lui appartiennent. Les prêtres à former, les pauvres à évangéliser, les malades à soigner, les enfants à recueillir, les pauvres à soulager, tout est de son ressort. Son cœur n'a pas de limite. Pourvu que l'on ait besoin d'assistance, on appartient à Monsieur Vincent, comme on l'appelait. On dirait que Jésus a pris son cœur et lui a donné le sien. C'est tout un : même bonté inépuisable, même simplicité d'allure.

Monsieur Vincent ne fait pas de bruit. Sa charité est discrète, mais forte, pénétrante. Dès sa jeunesse il a connu la souffrance, étant captif chez les Maures, et son cœur n'a fait que se dilater davantage. Homme instruit, par ailleurs, prudent et sage, de bon conseil, il s'occcupe de

la conscience des rois avec la même sérénité que de recueillir un enfant abandonné. Il dirige les âmes, il instruit ses disciples, il forme le clergé, il multiplie les quêtes, il répand ses bienfaits partout, sans que l'on puisse dire en quelle chose il excelle le plus.

Cœur simple, cœur droit, cœur affable, Monsieur Vincent fait son œuvre de charité immense et meurt avec autant de simplicité qu'il a vécu en 1660. Mais il ne meurt pas tout entier. Il laisse d'innombrables fondations de sa charité ; il laisse ses admirables Filles, ses Lazaristes qui soutiennent de siècle en siècle, sur toutes les plages du monde, l'œuvre de Monsieur Vincent. Son cœur n'a pas quitté la terre. On le rencontre partout comme le cœur de Jésus, son maître.

XVII

20 JUILLET.

Saint Jérôme Emilien,

Confesseur.

MESSE.

Introït : « Mon cœur s'est effondré par terre en voyant la ruine de mon peuple, en voyant mourir sur la place publique les enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle.

Enfants, louez le Seigneur, louez le Nom du Seigneur ».

Oraison : « Dieu, Père des miséricordes, par

les mérites et l'intercession du bienheureux Jérôme que vous avez fait le secours et le refuge des orphelins, accordez-nous de garder fidèlement l'esprit d'adoption qui fait que nous sommes de nom et de fait vos enfants ».

Jérôme Emilien était un Patricien de Venise. Dès sa jeunesse, à l'époque belliqueuse où se trouvait l'altière République, vers la fin du XV^e^ siècle, il fut un soldat. Fait prisonnier par les ennemis, enfermé dans un cachot, les pieds et les mains enchaînés, dénué de tout secours et destiné à une mort affreuse, Jérôme implora la protection de la Très Sainte Vierge Marie. Elle le délivra elle-même, brisa ses chaînes et le conduisit à travers les ennemis, en vue de Trévise. C'était le salut. En reconnaissance, Jérôme, entré dans la ville, se rendit à un autel de la Vierge et y suspendit ses chaînes en témoignage du miracle accompli pour le sauver.

Il fit davantage. Cette vie que la Vierge lui avait gardée, il la dévoua entièrement au service des enfants abandonnés. Et l'on vit dès lors ce Patricien se mettre à la chasse de tous ces petits. Il va partout, il circule dans toute la Haute-Italie, il recueille sur sa route les enfants pauvres, abandonnés, orphelins. Ils le suivent par troupe comme leur Père. Et Jérôme bâtit pour eux des maisons de refuge. Mais il ne se contente pas de les héberger et de les nourrir, il veut les instruire et les former à la vie chrétienne. Des disciples édifiés par tant de charité se joignent à lui et avec eux il institue un ordre nouveau qui, du lieu de sa fondation, prit le nom de Somasques.

On comprendra alors le sens tout spécial de cette messe.

Lecture du prophète Isaïe, c. 58.

« Partage ton pain avec celui qui a faim et recueille dans ta maison ceux qui sont pauvres et abandonnés. Si tu vois quelqu'un sans vêtement, couvre-le, et ne méprise pas ta chair. Alors ta lumière resplendira comme l'aurore, tu reprendras vite ta liberté, ta justice précédera ta marche et le Seigneur montrera sa gloire en te délivrant. Tu prieras et le Seigneur t'exaucera. Tu crieras et il répondra : Me voici ! Si tu brises les chaînes qui oppriment ton prochain, si tu cesses de le montrer au doigt et de parler contre lui ; si tu témoignes la bonté de ton cœur en secourant celui qui a faim et si tu rassasies l'indigent, ta lumière brillera dans les ténèbres, elle fera de la nuit comme un plein midi. Et le Seigneur te donnera le repos ; il remplira ton âme de splendeurs ; il te rendra la vigueur de ta chair et tu seras comme un jardin toujours arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent point. »

Graduel : « Laisse couler tes fontaines au dehors et partage tes eaux sur les places publiques. — Heureux celui qui plaint et secourt l'indigent. Il réglera ses paroles selon la justice et demeurera en paix éternellement.

Alleluia, Alleluia. Il a répandu ses trésors, il les a donnés aux pauvres, sa sainteté demeure pour tous les siècles ».

Evangile selon saint Marc, c. 19.

« En ce temps-là, on présenta de petits enfants à Jésus pour qu'il leur imposât les mains et priât sur eux. Mais les disciples les repoussaient durement. Et Jésus leur dit : Laissez en paix ces enfants et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. Il leur imposa ensuite les mains et se retira. Alors quelqu'un s'approchant lui dit : Bon Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? Il lui répondit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon. Mais si tu veux entrer dans la vie éternelle, observe les commandements. Il lui dit : lesquels ? Jésus reprit : Tu ne commettras point d'homicide;

tu ne seras point adultère; tu ne voleras point; tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère et aime ton prochain comme toi-même. Le jeune homme répondit : Depuis mon enfance j'observe tout cela. Que me manque-t-il ? Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne le prix aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Puis, viens et suis-moi. »

La jolie scène que nous décrit saint Marc : Jésus, si bon, souriant, gracieux au milieu des petits enfants. Il les regarde avec tendresse, il les caresse, il les embrasse, il les bénit. Ce sont ses privilégiés. Aux orgueilleux, il dit : Soyez comme les petits, humbles, purs, sans détours, sinon vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Que me manque-t-il ? lui dit cet adolescent qui l'aborde. Ce qui te manque, dit le Maître, c'est d'être comme ces petits. Tu as observé les commandements, c'est bien, mais il y a plus. Vois ces petits, la richesse leur importe peu, leur mère en haillons leur est plus chère qu'une reine en ses plus beaux atours. Fais comme eux, deviens petit, pauvre, et viens à ma suite.

Jérôme devait avoir au milieu de ses troupes d'enfants, quelque chose de la bonté souriante et douce de Jésus.

Offertoire : « Quand tu priais en versant des larmes, quand tu ensevelissais les morts, quand tu laissais ton repas pour ramasser les morts, les cacher, le jour dans ta maison et, la nuit les inhumer, j'ai offert ta prière à Dieu ».

Secrète : « Dieu très clément, qui, après avoir fait disparaître le vieil homme dans le bienheureux Jérôme, avez créé en lui l'homme nouveau selon vous-même, accordez-nous, par ses

mérites, que renouvelés nous aussi comme lui nous vous offrions cette victime d'expiation en très suave odeur ».

Communion : « La religion pure, immaculée auprès de Dieu, notre Père, est celle-ci : Visiter les petits enfants et les veuves dans leur infortune et se garder pur du contact du monde ».

Postcommunion : « Restaurés par le Pain des Anges, nous vous supplions, Seigneur, en célébrant joyeusement la mémoire du bienheureux Jérôme, votre confesseur, d'imiter ses exemples et d'obtenir dans votre royaume une très riche récompense ».

Jérôme ne se contentait pas de secourir les enfants pauvres et abandonnés. Il exerçait autour de lui, dans les campagnes qui l'environnaient un ministère de charité. Il instruisait les paysans des mystères de la foi, il les soignait dans leurs maladies, les guérissait souvent en les touchant de ses mains. Il en mourut du reste, car, pendant une épidémie qui ravageait le pays, il contracta le mal et rendit son âme à Dieu, à l'âge de cinquante-six ans, en 1537.

XVIII

22 Juillet.

Sainte Marie-Madeleine,

Pénitente, Protectrice de notre Ordre.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête à l'honneur de la

bienheureuse Marie-Madeleine, dont la solennité réjouit les Anges et leur fait louer le Fils de Dieu. — Mon cœur dit une bonne parole : Au roi je raconte toutes mes œuvres ».

Joie de la terre, des pauvres pécheurs, cette fête de Madeleine, joie des Anges qui louent le Fils de Dieu. Et de quoi cette louange ? La terre et le ciel louent le Fils de Dieu, Jésus, de sa bonté infinie. Car en cette fête c'est la bonté de Dieu, qui est célébrée, louée, glorifiée, remerciée.

Oraison : « Père très clément, accordez-nous que, de même que la bienheureuse Marie-Madeleine en aimant au-dessus de tout Notre-Seigneur Jésus-Christ, obtint le pardon de ses fautes, nous aussi nous obtenions de votre miséricorde la béatitude éternelle ».

Lecture du *Livre de la Sagesse,* Cantic., 3, 8.

« Je me lèverai, je parcourrai la ville, je chercherai par les rues et les places celui que mon cœur aime. Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé. Les gardes de la ville m'ont rencontrée : N'avez-vous pas vu celui que mon cœur aime ? Peu après les avoir passés, je trouvai celui que mon cœur aime. Je l'ai tenu fortement et je ne le laisserai point partir avant de l'introduire dans la maison de ma mère, dans la chambre de ma mère. Je vous adjure, Filles de Jérusalem, par les chevreuils et par les cerfs des champs, n'éveillez pas, ne troublez pas la Bien-Aimée avant qu'elle le veuille.

Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un bracelet sur votre bras, car l'amour est fort comme la mort, l'ardeur de la tendresse impitoyable comme l'enfer. Ses lampes sont des lampes de feu, des lampes de flammes. Les eaux les plus abondantes ne peuvent éteindre l'amour, ni les fleuves l'étouffer. Quand même un homme donnerait pour l'amour toutes les richesses de sa maison, ce ne serait que chose à mépriser en face de l'amour. »

« Je me lèverai » *Surgam !* C'est le mot de

l'Enfant prodigue ; c'est le cri de Madeleine. Où a-t-elle vu Jésus pour la première fois ? Où l'a-t-elle entendu ? L'a-t-elle entendu dire cette parabole de l'Enfant prodigue ou répéter tant de fois qu'il était venu sur la terre pour sauver les pécheurs, que c'était son œuvre à lui, son œuvre personnelle ? Et le regard de Jésus se posa sur Madeleine. Ce regard si bon, si doux, si compatissant, si pur. Il la connaissait sans qu'elle s'en doutât ; il la cherchait, sans qu'elle y pensât ; il l'attirait au dedans sans qu'elle le voulût. Et un jour, mûe par ce secret appel, elle se dit : Non ! c'est fini ! Je ne veux plus de cette vie, je veux aller le voir, je veux lui demander le pardon de Dieu, j'irai. Elle choisit son heure, car elle voulait que son humiliation fût publique comme sa faute. Elle partit.

Evangile selon saint Luc., c. 7.

« En ce temps-là, un Pharisien pria Jésus de venir prendre son repas chez lui. Il entra donc dans la maison du Pharisien et prit place à table. Or, une femme, connue dans la ville comme pécheresse, ayant appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien, emporta un vase d'albâtre, rempli de parfum et se plaçant debout en arrière du côté de ses pieds, elle les arrosa de ses larmes, puis elle les essuyait avec les cheveux de sa tête, elle baisait ses pieds et les oignait de parfums. Ce que voyant, le Pharisien qui l'avait invité, se dit en lui-même : Si cet homme était un prophète, il saurait qui est cette femme, il saurait que c'est une pécheresse qui le touche. Et Jésus lui répondant, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. Il répondit : Maître, dites.

Un prêteur d'argent avait deux débiteurs : L'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le rembourser, il leur en fit cadeau à tous deux. Qui donc l'aimera le plus ? Simon répondit : j'estime que c'est celui auquel il a le plus donné. Il reprit : Tu as bien jugé. Et se tournant vers cette femme,

il dit à Simon : Tu vois cette femme. Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as pas donné d'eau pour me laver les pieds, mais elle, elle les arrose de ses larmes et les essuie avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle ne cesse pas de baiser mes pieds. Tu n'as pas répandu l'huile parfumée sur ma tête, mais elle, elle oint mes pieds de parfums, Aussi, je te l'affirme : beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Celui auquel on a moins à pardonner aime moins. Puis il dit à cette femme: tes péchés te sont pardonnés. Et ceux qui étaient à table avec lui se disaient : Quel est donc cet homme qui pardonne les péchés ? Jésus dit alors à cette femme : ta foi t'a sauvée, va en paix. »

Madeleine entre dans la salle du banquet. On rit, on chuchote : cette femme ! que vient-elle faire ici. On la connaissait. Mais Madeleine n'entend rien. Elle a vu celui qu'elle cherche, elle va droit à lui. Elle ne dit rien. Elle se met derrière lui, près de ses pieds, car Jésus était à table selon l'usage du temps, à demi-couché, les pieds étendus. C'est sur ses pieds qu'elle se penche. Jésus ne la regarde même pas, il lui tourne le dos. Mais il sait qu'elle est là, il l'a vue qui entrait et son cœur le savait plus encore.

Madeleine est debout, elle se penche sur les pieds de Jésus et ses larmes les baignent, larmes intarissables de repentir et d'espérance. Elle a foi en lui. Elle se dit : Lui, il ne me repoussera pas. Et elle pleure, elle pleure. D'un geste gracieux, elle dénoue sa belle chevelure et avec ses cheveux elle essuie les pieds de Jésus. Elle les baise avec tendresse, éperdument. Elle verse dessus l'huile parfumée de son vase d'albâtre. Jésus se tait toujours. Mais comme son cœur est ému ! Simon, lui est indigné. Il n'ose rien dire, tous les invités le regardent, stupéfaits, et dans son cœur il pense : Si Jésus était un prophète,

il saurait bien qui est cette femme. Il se laisse toucher par une femme de mauvaise vie. Ah ! tant mieux. Oui, Jésus sait qui est cette femme, il le sait plus que Simon. Et aussitôt, il répond tout haut à sa pensée mauvaise. Et Madeleine, effondrée sur ses pieds, écoute, elle entend avec ravissement cette parole du Maître : celui à qui on a moins pardonné, aime moins. Son cœur bat violemment. Elle a tant besoin de pardon ! Et Jésus parle toujours, il se tourne de son côté, il la regarde, il la montre à Simon, à tous les convives : Regarde cette femme, dit-il. Lui, comme il la regarde avec bonté. Madeleine sent ce regard de compassion, de pardon et elle l'entend qui approuve ce qu'elle a fait, qui approuve ses larmes, ses baisers, ses parfums. Elle l'entend qui proclame son amour. Donc il l'a vu dans son cœur, il en est ému, attendri. Et le mot suprême, ce mot qu'elle désire de toute son âme, que ses larmes ont imploré, ce mot Jésus le dit et Madeleine l'entend : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ! Va en paix !

Et Madeleine s'en va. Ce n'est plus la pécheresse ; c'est sainte Madeleine. Elle emporte avec elle le regard et le pardon de Jésus, parfum plus précieux que l'huile qu'elle a répandue sur ses pieds.

A nous tous, pécheurs repentis, pécheurs qui pleurons nos fautes, Jésus dit : Va en paix ! mais il faut l'aimer, l'aimer beaucoup, l'aimer avec le cœur de Madeleine. Le Maître a donné la formule éternelle : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé !

Offertoire : « L'Ange du Seigneur descendit

du ciel et dit aux Femmes : Celui que vous cherchez est ressuscité comme il l'a dit, Alleluia.»

Parmi ces Femmes, Madeleine. Elle n'avait pas quitté Jésus pendant sa douloureuse Passion. Elle le suit partout, en larmes. Ses yeux ne peuvent se détacher de son Maître. Judas le trahit, les apôtres fuient, Pierre le renie, Madeleine pleure en l'accompagnant.

Avec lui, de tout son cœur elle porte la croix. Elle assiste à l'horrible torture du crucifiement, elle se tient au pied de la croix pendant les longues heures de son agonie. Jésus sait qu'elle est là, il ne dit rien, il la laisse pleurer. Madeleine au pied de sa croix, c'est la multitude infinie des pécheurs pour lesquels il souffre et il meurt.

Mais quand il sort du tombeau c'est à Madeleine qu'il apparaît d'abord, à la pécheresse, à tous les pécheurs comme pour leur dire : c'est fait ! Les péchés sont pardonnés. Et Madeleine s'effondre de joie à ses pieds : Mon Maître !

Secrète : « Dieu terrible et très bon, que les prières de la bienheureuse Marie-Madeleine rendent plus agréable à vos yeux l'offrande de cette Victime et obtiennent qu'elle soit profitable à notre salut ».

Communion : « La grâce s'est répandue sur tes lèvres. Aussi Dieu te bénit pour l'éternité ».

Madeleine et Marthe, Lazare et d'autres amis de Jésus, poursuivis par la haine des Juifs, abordèrent un jour sur les côtes de Provence. Ils se dispersèrent dans le midi de la Gaule pour y faire connaître leur Maître bien aimé. Madeleine se retira dans une grotte que nous connaissons sous le nom de la Sainte-Baume. C'est

là qu'elle vécut de longues années dans la pensée de Jésus. Que de souvenirs pour elle ! Elle y mourut et fut ensevelie non loin de sa grotte, au lieu appelé aujourd'hui Saint-Maximin. En 1280, Charles II d'Anjou, alors Comte de Provence, depuis Roi de Sicile, ému du désir de retrouver ses restes, fit exécuter des fouilles dans l'église de Saint-Maximin où d'après une constante tradition on croyait qu'ils reposaient. Le succès fut complet. On retrouva le corps de sainte Madeleine. Pour lui rendre de plus grands honneurs, Charles d'Anjou bâtit un magnifique couvent qu'il donna aux Frères Prêcheurs. C'est en ce couvent que les amis de Jésus : Madeleine, Maximin, Sidoine, Marcelle attendent la résurrection glorieuse.

Les Frères Prêcheurs, émus de la garde qui leur était confiée, témoignèrent à Marie-Madeleine leur plus affectueuse reconnaissance. Ils se précipitèrent vers la Sainte-Baume et Saint-Maximin avec un tel élan de dévotion qu'il fallut le modérer. Mais modère-t-on l'amour par des décisions de chapitre ?

Les Prêcheurs, sans aucune décision officielle, par acclamation, déclarèrent Marie-Madeleine Protectrice de l'Ordre. Elle l'est restée. Et de nos jours, le restaurateur des Prêcheurs sur la terre de France, le Père Lacordaire, a fait revivre en de célèbres pages la figure de Madeleine et l'amour des Prêcheurs.

Le corps de Madeleine est sous la garde des Prêcheurs ; l'Ordre des Prêcheurs sous la garde de Madeleine.

Postcommunion : « Seigneur, que par l'intercession de la bienheureuse Marie-Madeleine, la

divine offrande que nous venons de consommer nous sanctifie et nous fasse les cohéritiers des célestes vertus ».

XIX

23 JUILLET.

La bienheureuse Jeanne d'Orvieto,

Vierge de notre Ordre.

MESSE : *Gaudeamus*, p., p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez comblé des faveurs célestes la pureté admirable et l'ardente charité de la bienheureuse Jeanne, votre vierge, faites que nous soyons tellement désireux de posséder ses vertus, que nous vous plaisions toujours par la chasteté de la vie et la pureté de nos affections ».

Humble tertiaire, des temps primitifs de l'ordre, Jeanne se donna à Dieu de tout son cœur. Désireux de reproduire en son âme les traits de son bienheureux Père Dominique, elle fut comme lui pauvre des biens de la terre, austère dans ses pénitences, fervente dans sa prière. Comme la plupart des saintes de l'ordre, Jeanne célébra pendant toute sa vie la douloureuse Passion de Jésus. C'était sa dévotion intime. Et le Maître, qui aimait cette âme très pure, lui fit éprouver toutes les douleurs qu'il souffrit lui-même. De sorte que, dans la retraite où elle vivait, Jeanne, par ses souffrances et sa prière, contribua puissamment au salut des âmes.

Notre grande force d'apostolat est plutôt dans nos souffrances que dans nos paroles. Et si chacun de nous utilisait cette force, la grâce de Dieu descendrait plus abondante sur les pauvres pécheurs. Mais pour comprendre ce principe et se l'assimiler, pour le faire produire, il faut d'abord comprendre ou essayer de comprendre la douloureuse Passion de Jésus. Elle est la lumière projetée par Dieu, sur toute souffrance humaine. Lumière bienfaisante pour la consolation de celui qui la reçoit, bienfaisante également pour les âmes dont le salut y est attaché.

Jeanne d'Orvieto mourut en 1306, à l'âge de quarante-deux ans.

XX

24 Juillet.

Le bienheureux Augustin de Biella,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Accordez-nous, Seigneur Jésus, par les mérites et l'exemple du bienheureux Augustin, votre Confesseur, d'étouffer tellement en nous par la pénitence les convoitises de la chair, que nous croissions sans cesse dans votre grâce et votre connaissance ».

Augustin est un des grands religieux réformateurs du XV^e^ siècle. Jeune encore il entra dans l'ordre dont il prit intégralement l'esprit. Religieux

de rigide observance, il s'appliqua avec le même soin à l'étude des sciences divines. Homme d'action, il passa toute sa vie dans l'exercice du ministère, prêchant, confessant, visitant les malades. Mais en toutes ses œuvres d'apostolat il mettait ce qui était sa force intérieure : Dieu. Aussi sa parole était-elle recherchée et écoutée avec respect. On sollicitait ses conseils qui étaient ceux d'un homme sage. Souvent les religieux le prirent pour Prieur. Et partout où il exerça l'autorité, il rétablit ou consolida l'observance.

Cette vie se présente, en somme, comme la vie d'un Frère Prêcheur accompli. On n'y trouve pas des choses merveilleuses, au-dessus des forces ordinaires, mais bien la pratique des vertus dominicaines de pauvreté, de pénitence, jointes à la science de Dieu. C'est Clément IV, si je ne me trompe, qui se disait prêt à canoniser tout dominicain fidèle à sa règle. Augustin est de ceux-là.

Il mourut au couvent de stricte observance, Saint-Dominique de Venise, en 1493.

XXI

25 JUILLET.

Saint Jacques le Majeur,

Apôtre.

MESSE.

Introït : « Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance est solidement établie. — Seigneur, vous m'avez étudié, vous me connais-

sez. Vous me connaissez au repos, vous me connaissez dans l'action ».

Oraison : « Seigneur, soyez le sanctificateur et le gardien de votre peuple, afin que, secouru par l'assistance de votre apôtre Jacques, il vous plaise par sa conduite et vous serve en toute sécurité ».

Il s'agit ici de Jacques, frère de Jean, un des deux fils de Zébédée. Il fut privilégié par Jésus, qui l'appela avec Jean, un jour qu'ils raccommodaient leurs filets, sur les bords du lac de Tibériade. Jésus leur dit : Venez, suivez-moi Jacques et Jean laissent tout de suite leurs filets, leur père, leur barque et se mettent à sa suite. Qu'y avait-il dans le regard de Jésus, dans sa parole, dans toute sa personne pour exercer un tel attrait, Attrait sans autre prestige ni d'argent ni de situation. Et le don que Jacques fit de lui-même fut sans retour. Il suit Jésus partout. Il assiste ému à sa glorieuse Transfiguration ; il assiste de même à sa pitoyable agonie. Mais, comme les autres apôtres, sauf Jean, il l'abandonne pendant sa douloureuse Passion. Son esprit devait être si agité, si perplexe. Comment allier la grandeur et la puissance de Jésus, dont il avait été le témoin, avec cette effroyable tragédie finale ? Après la Résurrection, après la Pentecôte surtout, Jacques comprendra l'œuvre de la Rédemption.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 4.

« Frères, je pense que Dieu nous a mis publiquement au dernier rang, nous autres, Apôtres, comme des gens condamnés à mourir. Nous voici livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Nous sommes insensés à cause du Christ, tandis que vous êtes sages dans le Christ.

Nous sommes faibles, tandis que vous êtes forts. Vous êtes de noblesse, tandis que nous sommes de caste inférieure. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité ; nous sommes soufflétés et errants ; nous devons travailler de nos mains. Nous sommes maudits et nous bénissons, persécutés et nous le supportons, diffamés et nous prions pour nos diffamateurs. Nous sommes devenus comme la balayure du monde, l'universel rebut jusque maintenant.

Je n'écris pas ces choses, pour vous humilier mais je vous reprends comme des enfants très chers. Car, quand vous auriez dix mille pédagogues dans le Christ, vous n'avez pas plusieurs pères. C'est moi qui vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'Evangile. »

Tableau réaliste et magnifique de ce que furent dans le monde les apôtres de Jésus. Cette poignée de Juifs prétendait tout bouleverser, tout détruire dans la société : les dieux, les mœurs mauvaises, les conditions injustes de la société, et à tout ce qui avait fait le monde païen substituer le culte, les enseignements, les préceptes, la religion d'un Juif Crucifié, qui se disait le Fils de Dieu, Dieu- lui-même. On leur fit bien voir l'absurdité d'une telle prétention. Et tous reçurent de la masse un accueil menaçant, Jacques n'échappa point à la révolte païenne, comme à la révolte juive. Le Maître le leur avait prédit : Vous serez haïs, mis à mort à cause de moi. Allez quand même. Aussi ce que raconte l'évangile qui suit est-il une réplique assez rude aux prétentions très humaines de Jacques et de Jean.

Evangile selon saint Matthieu, c. 20.

« En ce temps-là, la mère des fils de Zébédée s'approchant de Jésus avec ses fils, l'adora pour lui demander quelque chose. Il lui dit : Que voulez-vous ? Elle répondit : Dites, que mes deux fils que voici siègent l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume.

Jésus lui répondit : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? Ils dirent : Nous le pouvons. Il leur dit : En effet, vous boirez mon calice. Quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous l'accorder, ces places sont pour ceux auquels mon Père les a préparées. »

Jacques et Jean n'avaient rien dit, mais il était facile de voir à la manière de les présenter à Jésus, que leur mère parlait pour eux. Aussi, c'est à eux que Jésus répond. Il les regarde, ces innocents qui ne savaient pas ce qu'ils demandaient. Pour eux c'était la place d'honneur qu'ils sollicitaient à la cour du futur roi des Juifs, le Messie de la terre. Jésus élève la question. Son royaume n'est pas de ce monde, au sens humain, il est au-dessus, dans le ciel, et là, toute place dépend de la prédestination éternelle de Dieu. Aussi, Jésus demande aux fils de Zébédée s'ils auront le courage de souffrir avec lui pour gagner une belle place. Naïvement ils répondent : mais oui, pourquoi pas ? Cette simplicité ignorante de l'avenir plaît à Jésus. Oui, leur dit-il, vous boirez mon calice, vous souffrirez avec moi. Jacques et Jean ne durent rien comprendre. Ils comprendront plus tard. Jésus les laisse sur cette parole équivoque. Jean aura sa chaudière d'huile bouillante à la Porte Latine et Jacques sera décapité à Jérusalem. C'est le calice promis. Mais alors tous deux savaient, et ils le burent avec joie, en pensant à leur Maître bien aimé.

Offertoire : « Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance est solidement établie ».

Secrète : « Seigneur, que la passion du bienheureux apôtre Jacques vous rende agréables les offrandes de votre peuple, et que sa prière

vous les fasse accepter favorablement, quoique nos mérites ne les rendent pas dignes de vous ».

Communion : « Vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël ».

Postcommunion : « Aidez-nous, Seigneur, par l'intercession de votre bienheureux apôtre Jacques, pour la solennité duquel nous avons participé avec joie à vos sacrements ».

Jacques a tout de même le trône où il demandait d'être assis, mais dans le ciel et non sur terre. Seulement pour l'atteindre il dut boire le calice. La paix soit avec toi, dit-il à celui qui le conduisait au tribunal, et cet homme fut tellement touché par la grâce qu'il confessa immédiatement le Christ et mourut avec lui.

D'innombrables pèlerins sont allés chercher cette paix suprême de la foi au tombeau de saint Jacques à Compostelle. Ce pèlerinage était autrefois aussi célèbre que celui de saint Pierre à Rome. En ce sens encore, Jacques occupe, même sur terre, un trône de choix.

XXII

26 JUILLET.

Sainte Anne,

Mère de la Sainte Vierge.

MESSE : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez élevé jusqu'aux joies de la vie céleste la bienheureuse Anne,

Mère de votre Mère, faites-nous arriver à l'éter-éternelle béatitude par ses mérites glorieux, vous qui, pour notre salut, avez pris dans le sein de sa fille la nature humaine ».

De cette femme, nous savons seulement qu'elle fut la mère de la Très Sainte Vierge, la grand'-mère, par conséquent, du Fils de Dieu fait homme. C'est son titre de gloire devant Dieu, son titre d'amour pour nous. Anne est aussi notre grand'mère, puisque nous sommes, par la grâce de Dieu, les Frères de Jésus. Et nous savons tous combien les « bonnes mamans » ont de tendresse pour leurs petits-enfants. Il est doux de penser que, auprès de Jésus, nous avons notre « bonne maman ». Elle l'est de tout ce qu'elle est, car sa raison d'être à elle est d'être la Grand'mère, la « bonne maman » de Jésus. C'est sa prédestination éternelle. Et il n'est pas douteux que, devant donner le jour à la Mère de Dieu, devant recevoir dans son sein, l'unique créature qui, dès le premier instant de sa Conception, fut immaculée, préservée de la tache originelle, Anne ait reçu également une grâce de sainteté en rapport avec une pareille dignité. Anne, Marie, Jésus : trois lumières dont l'éclat va grandissant, comme l'aube, l'aurore et le plein midi. On suit cette merveilleuse splen-deur, splendeur de lumière, splendeur d'amour aussi. Car dès l'aube, c'est déjà l'amour de Dieu qui est en marche et arrive près de son terme.

Saluons donc avec une joie d'enfant la mé-moire de notre « bonne maman » et prions-la comme les petits enfants demandent, sûrs d'être bien accueillis, les faveurs, les privilèges, les gâteries, les pardons quelquefois de leur « bonne maman » de la terre.

XXIII

28 Juillet.

Le bienheureux Antoine Della Chiesa ou de l'Eglise,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi*, p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez embrasé de l'amour divin le bienheureux Antoine, votre Confesseur, allumez dans nos cœurs, par son intercession, le feu de votre charité afin que, vous aimant sur la terre, nous jouissions dans le ciel des joies éternelles ».

Antoine est né à San Germano, près de Verceil, d'une noble famille. Benoît XV portait le même nom et descendait de cette même famille Della Chiesa ou de l'Eglise.

Dès son adolescence il eut le goût le plus prononcé pour la prière et l'étude. Malgré l'opposition de son père, il entra chez les Frères Prêcheurs, où il trouvait précisément, merveilleusement unies cette prière et cette étude. Il n'eut qu'à développer ses premières inclinations. Aussi, devint-il rapidement un religieux parfait, portant en lui tout l'esprit de saint Dominique. Homme de doctrine, d'observance, homme aimable, d'accueil gracieux, Antoine exerça avec le plus grand succès le ministère apostolique. Quiconque l'approchait, même les plus pervers, le quittait meilleur ou tout au moins attristé de sa

propre misère. Souvent supérieur, il fut un des grands réformateurs de l'Ordre en Italie.

Antoine mourut à Novi l'an du Seigneur 1459, à l'âge de soixante-cinq ans.

Tout prêtre, tout religieux doit avoir cette influence sur les âmes. S'il porte Dieu en lui, Dieu rayonnera par lui et fera sentir sa présence. Aux âmes déjà sanctifiées par la grâce, il donnera plus d'amour ; aux âmes qui hésitent à briser ce qui les attache au mal, il donnera cette tristesse salutaire qui est déjà l'appel discret de l'Esprit-Saint. Mais un prêtre qui ne communiquerait rien de Dieu par sa présence et sa parole, serait comme un arbre stérile, de ceux dont le Maître qui passe pour les visiter dit : à quoi bon cet arbre occupe-t-il ce coin de terre !

XXIV

29 Juillet.

Sainte Marthe,

Hôtesse de Notre-Seigneur, Vierge.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25], sauf ce qui suit :

Oraison : « Exaucez-nous, Dieu, notre Sauveur, afin que, de même que nous nous réjouissons de la solennité de la bienheureuse Marthe, votre Vierge, ainsi nous ayons le désir d'une pieuse dévotion ».

Marthe ! douce vision de Béthanie. Jésus aimait Marthe, Madeleine et Lazare. Affection tendre de part et d'autre. A Béthanie, dans la

maison de Marthe, Jésus était chez lui. Il y venait pendant ses séjours à Jérusalem pour y trouver le calme de l'amitié. Quelle joie dans la maison quand on disait : Jésus est arrivé, il vient, le voici. Tout était à sa disposition. Il entrait et son bon regard se reposait avec tendresse sur Marthe, la maîtresse de maison, sur Madeleine et sur Lazare. Ce regard mettait en fête tous les cœurs.

Et l'évangile nous raconte une de ces arrivées de Jésus.

Evangile selon saint Luc, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus entra dans un village et une femme, appelée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Marthe, au contraire, s'empressait pour faire le service. Elle s'arrêta tout à coup et dit : Maître, cela ne vous fait donc rien que ma sœur me laisse ainsi faire toute seule le service ? Dites-lui donc de m'aider. Et le Maître lui répondant, dit : Marthe, Marthe, tu es bien empressée et tu t'embarrasses du soin de bien des choses. Or, une seule chose est nécessaire. Marie a choisi une très bonne part qui ne lui sera point enlevée. »

Bonne Marthe ! Son cœur était tout entier dans les soins qui l'absorbaient et le Maître ne le lui reproche pas, tant s'en faut ! Il distingue simplement ce qui est l'absolu nécessaire : l'union de l'âme avec Dieu. Mais cette union Marthe pouvait la posséder tout en faisant son service. Alors, elle y mettait un peu trop d'empressement humain. Quand elle comprendra mieux le service de Jésus, elle sera aussi unie à lui dans ses diverses fonctions que Marie qui, sans bouger, boit avidement les paroles du Maître. Et c'est pourquoi l'union de la contemplation et de l'action est supérieure, en soi,

à la simple contemplation. Le Maître n'a pas dit : Marie a choisi la meilleure part, mais bien la très bonne part : *optimam partem.* Il y a celle de Marthe et de Marie intimement unie, celle-ci la meilleure de toutes.

Mais comme on aime cet empressement de Marthe ! Comme Jésus devait l'aimer lui-même et comme il récompensait de son bon regard l'activité affectueuse de Marthe. Servons-le comme elle le servait, avec dévouement, avec tendresse ; ne croyons jamais avoir assez fait pour lui. Mais, en le servant, que notre pensée demeure fixée sur lui, notre cœur pénétré de lui. Le bon service ! Partout, nous pouvons faire de notre âme une maison de Béthanie où Jésus aimera à se reposer. Faisons-lui toujours bon accueil S'il vient dans la joie, que l'accueil soit joyeux. S'il vient dans les jours de tristesse, que l'accueil soit encore plus joyeux. Car c'est toujours lui, et c'est pour lui-même qu'il faut l'aimer et le servir.

XXV

30 JUILLET.

Le bienheureux Mannès,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui, par une disposition admirable, avez conduit le bienheureux Mannès, votre Confesseur, dans la voie de la perfection,

dirigez nos actes par cette même grâce de miséricorde, afin que nous puissions rechercher ce que vous commandez et obtenir ce que vous promettez ».

La famille de notre bienheureux Père est une famille de saints. Sa mère est une sainte, son frère Mannès un saint. Prêtre, il était, par tempérament surnaturel, un contemplatif. Il aimait vivre dans la solitude, en la présence de Dieu, se préparant ainsi, sans le savoir, à la vie contemplative unie à l'action apostolique qu'il devait trouver chez les Prêcheurs. Préparation fondamentale, qui est la vie essentielle de l'Ordre. Quand Mannès apprit l'œuvre apostolique que son frère Dominique faisait dans le midi de la France, il alla le rejoindre et se fit le compagnon de ses luttes contre les Albigeois.

L'idée de son frère, qui était de fonder un nouvel Ordre religieux exclusivement destiné à la prédication de la foi, l'enthousiasma. Il fut un des premiers qui reçut l'habit de ses mains. Ce dut être pour saint Dominique une joie très douce.

Dominique l'envoya à Paris avec six autres Frères pour y « publier l'Ordre ». Il se dévoua avec tant de zèle au salut des âmes qu'il attira à l'ordre de nombreuses sympathies et devint comme le fondateur du couvent de Saint-Jacques.

Cette œuvre accomplie, Mannès fut envoyé à Madrid. Il y dirigea dans les voies de la perfection les premières Sœurs Prêcheresses établies dans cette ville. De sorte que pour les Sœurs à Madrid comme pour les Frères à Paris, Mannès fut un Père. Il mourut en 1230, chargé de mérites.

Avec lui, nous revivons ces premières années, les années héroïques de l'Ordre qui gardent, à

travers les siècles, un parfum vivifiant. Il est bon de le respirer, pour nous remplir nous-mêmes de l'esprit de nos Pères. Le temps passe, mais il ne doit pas diminuer ni la pensée ni l'action de nos Saints. Plus nous reprenons cette pensée et plus nous reproduisons cette action, plus nous sommes ce qu'ils furent, dans la vérité de notre fondation.

XXVI

31 JUILLET.

Saint Ignace de Loyola,

Fondateur de la Compagnie de Jésus.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Evangile : Designavit, p. [19].

Oraison : « Dieu, qui, pour la plus grande gloire de votre Nom avez donné à l'Eglise militante, par le bienheureux Ignace, un nouveau secours, faites que, par son aide et à son exemple, combattant sur cette terre, nous méritions d'être couronnés avec lui dans le ciel ».

Cette oraison sonne la charge. On sent qu'il s'agit d'un brillant officier qui, même converti, même Fondateur d'ordre, demeure soldat.

En effet, c'est un vrai chevalier que cet homme. Après comme avant sa conversion, Ignace garde l'empreinte militaire. L'ennemi à combattre n'est pas le même qu'à Pampélune, les moyens diffèrent, mais l'esprit de bravoure vit toujours dans l'âme du converti. Rien ne l'arrête, rien ne le

rebute au service de Dieu, pas plus qu'au service de son roi. L'Ordre qu'il fondera s'appellera une Compagnie, nom qui rend un cliquetis d'armes.

Ignace reçut, dès les premiers temps de sa conversion, une empreinte dominicaine. A Manrèse, il demande asile au couvent des Prêcheurs Il y passa plusieurs mois mêlé aux religieux, comme un des leurs. Son confesseur est le Prieur du couvent, Frère Guillaume de Pellaros, qui par sa bonté et son autorité met le calme dans cette âme troublée, presque désespérée.

A Manrèse, Ignace fait le chemin de la croix dans le cloître, en portant une croix sur ses épaules. C'est dans l'église conventuelle, devant le maître-autel, qu'il eut sa célèbre vision de la Sainte Trinité, et, devant l'autel de Saint-Thomas, celle de l'Humanité bienheureuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce converti, qui déplore ses fautes passées, a besoin d'être arrêté dans ses pénitences qui dépassent la mesure. Il écoute les conseils de son confesseur et peu à peu la lumière de l'Esprit-Saint pénètre son âme.

Cette première empreinte dominicaine s'affirme à Salamanque et à Paris où Ignace suit les cours de théologie chez les Prêcheurs. Quand il fonde sa Compagnie et se rend à Rome, il demande à un Dominicain, Frère Valentin Lievin, puis à Frère Thomas Laurent, Inquisiteurs Généraux, un certificat de bonne vie et mœurs pour lui et ses compagnons dont saint François Xavier. Ce sont des Dominicains qui approuvent les premiers les *Exercices Spirituels*. Les relations de l'ordre avec saint Ignace furent donc intimes et longues.

Ce grand homme ne put l'oublier. Il mourut à Rome. en 1556, à l'âge de soixante-cinq ans.

Ignace eut la gloire d'établir un ordre religieux qui s'adapte à toutes les nécessités de l'Eglise. Le premier, si je ne me trompe, il laissa de côté les observances canoniales et monastiques pour donner à ses fils une plus grande liberté d'allure. Dieu choisit et façonne ses saints selon ses idées à lui et non selon les nôtres.

Et cela prouve que, sous son inspiration, l'œuvre du salut du monde s'accomplit de façon merveilleuse, avec les moyens et les méthodes les plus variés.

La preuve en est dans les services magnifiques rendus à l'Eglise par la Compagnie de Jésus.

MOIS D'AOUT.

XXVII

1 AOUT.

Saint Pierre-ès-Liens.

MESSE.

Introït : « Je sais maintenant en toute vérité que le Seigneur a envoyé son Ange et m'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente du peuple juif. — Seigneur, vous m'avez étudié, vous me connaissez ; vous me connaissez au repos et quand je suis debout ».

Oraison : « Dieu, qui avez délivré des chaînes le bienheureux Apôtre Pierre et qui l'avez

fait sortir indemne de la prison, délivrez-nous aussi des chaînes de nos péchés et éloignez de nous tous les maux par votre bonté ».

Lecture des *Actes des Apôtres*, c. 12.

« En ces jours-là, Hérode s'occupa de châtier quelques membres de l'Eglise. Il mit à mort Jacques, frère de Jean. Voyant que cela plaisait aux Juifs, il résolut de s'emparer aussi de Pierre. On était aux jours des Azymes. L'ayant fait saisir, il le mit en prison, sous la garde de quatre escouades de quatre soldats. Il voulait le livrer au peuple après la fête de la Pâque. Pierre était donc gardé en prison. Mais l'Eglise priait Dieu sans interruption pour lui. Quand Hérode était sur le point de le mettre en jugement, la nuit même, Pierre dormait entre deux soldats, lié par deux chaînes. Les gardes veillaient à l'entrée de la prison. Or, un Ange du Seigneur se présenta et la lumière se répandit dans la prison. Il frappa Pierre au côté, le secoua et lui dit : Lève-toi vite. Et les chaînes tombèrent de ses mains. L'Ange lui dit : mets ta ceinture, mets tes chaussures et il le fit. Enveloppe-toi dans ton manteau et suis-moi. Il sortit et le suivit, ne sachant pas si ce que faisait l'Ange était réel. Il croyait rêver. Ils passèrent la première et la seconde garde et arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville. Elle s'ouvrit d'elle-même devant eux. Ils sortirent, firent quelques pas dans une rue, et subitement l'Ange quitta Pierre. Revenu à lui-même, Pierre se dit : Je sais maintenant en toute vérité que le Seigneur a envoyé son Ange, et m'a délivré des mains d'Hérode et de toute attente du peuple juif. »

En effet ce n'était pas encore pour Pierre l'heure de mourir. Il poursuit sa route et arrive à la maison où les disciples sont réunis. Il frappe à la porte, mais la servante qui vient pour ouvrir est tellement stupéfaite de le voir, qu'elle referme la porte sans le laisser entrer et court les avertir. Il faut que Pierre frappe plusieurs fois. On le regarde : c'est bien lui, et la joie est grande.

Hérode croyait en finir avec cette secte de Jésus, ce fou dont il s'était moqué, en supprimant Pierre. Il savait qu'il était à la tête de ses disciples. Mais quelqu'un, au-dessus de lui, celui-là même qu'il avait traité comme un insensé, avait constitué Pierre le chef de son Eglise et cette Eglise il fallait l'instituer solidement à Rome, dans la capitale de l'Empire. C'est de Rome que Pierre devait gouverner le monde jusqu'à la fin des temps. Et ses chaînes tombent, les portes de sa prison s'ouvrent, l'ange le conduit. Au bout de la rue où il le laisse, tout au bout, au loin, après la mer, il y a Rome et c'est là que Pierre doit aboutir. Il n'en sait encore rien. Il passera par Antioche, mais Jésus le conduira où il le veut pour toujours, à Rome.

Et, chose curieuse ! A Rome les chaînes de sa prison à Jérusalem le suivront. Son corps reposera au Vatican, et du Vatican ses successeurs continueront l'œuvre de la Rédemption. Mais, non loin de là, sur une autre colline, sur l'Esquilin, dans une autre église on déposera les chaînes de Pierre, toutes ses chaînes, celles d'Hérode et celles de Néron, qui par prodige s'unirent tellement qu'elles ne feront plus qu'une chaîne. Elles sont là, dans une châsse, à l'église élevée pour les honorer, par l'impératrice Eudoxie. Leur présence rappelle aux successeurs de Pierre que la « Parole de Dieu n'est jamais enchaînée », qu'il leur appartient de la répandre sur toute la terre, malgré les persécutions, malgré les menaces, envers et contre tout. Elle leur rappelle aussi qu'il leur fut donné par le Christ le pouvoir de lier et délier, d'absoudre et de condamner. Mais Dieu aime mieux délier, il aime mieux pardonner et c'est pourquoi, sym-

bole énergique, les chaînes de Pierre furent brisées. Il le sait bien, lui, qui eut besoin du pardon infini de Jésus.

Graduel : « Vous les avez constitués princes sur toute la terre, ils se souviendront de votre Nom, Seigneur. — Pour remplacer vos pères, des fils vous sont nés. Aussi, les peuples publieront vos louanges ».

Alleluia, Alleluia. Sur l'ordre de Dieu, Pierre, brise les chaînes de la terre, toi qui as le pouvoir d'ouvrir les portes du royaume éternel aux Bienheureux ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 16.

« En ce temps-là, Jésus se rendit dans la région de Césarée de Philippe et interrogeant ses disciples, il leur dit : Qui disent les hommes qu'est le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Les uns disent qu'il est Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou l'un des prophètes. Jésus leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Jésus lui dit : Heureux es-tu, Simon, fils de Jean, par ce que ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père, qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es *Pierre,* et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne l'emporteront pas sur elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. »

Pierre est constitué le Juge suprême du monde. Il a en lui la puissance de Dieu. Ce qu'il absout Dieu l'absout, ce qu'il condamne, Dieu le condamne. Il est sur terre Dieu lui-même, il fait ses fonctions. Et c'est pourquoi nous devons avoir pour Pierre et ses successeurs qui ne font qu'un avec lui le respect le plus profond,

la confiance la plus absolue. Dieu passe par les Pontifes Romains pour arriver jusqu'à nous. Il y passe comme lumière de la foi, car ils en sont les seuls gardiens infaillibles. Il y passe comme pardon, car pour qu'un prêtre puisse absoudre il doit recevoir d'eux, par l'évêque, uni à eux, le pouvoir de pardonner. Il y passe par la sainte Eucharistie, sacrifice et communion, parce que tout prêtre n'est vraiment prêtre que s'il se rattache aux Pontifes Romains. Toute la vie de la grâce dans l'Eglise passe par Pierre et ses successeurs, et par conséquent, selon l'ordre normal de la Providence, de façon explicite ou implicite, toute la béatitude éternelle.

Offertoire : « Vous les constituez princes sur toute la terre ; ils se souviendront, Seigneur, de votre Nom, de génération en génération ».

Secrète : « Seigneur, que par l'intercession de votre bienheureux Apôtre Pierre, ce sacrifice que nous vous offrons nous vivifie et nous protège ».

Communion : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ».

Postcommunion : « Nourris de votre corps sacré et de votre sang précieux, nous vous demandons, Seigneur, notre Dieu, que ce que nous faisons avec une pieuse dévotion, nous l'obtenions par une rédemption certaine ».

Ce que nous faisons avec dévotion, c'est l'offrande du sacrifice, c'est la participation à ce sacrifice, mais il faut que ce sacrifice et cette communion nous donnent la rédemption éternelle, cette certitude d'être avec Dieu pour tou-

jours. C'est le fruit du sacrifice et de la communion.

XXVIII

2 Aout.

Saint Alphonse-Marie de Ligori,

Evêque et Docteur, Fondateur des Rédemptoristes.

Messe.

Introït : « L'Esprit du Seigneur est sur moi. C'est lui qui m'a oint, qui m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés. — Mon peuple, écoutez ma loi, penchez votre oreille pour entendre mes paroles ».

Oraison : « Dieu, qui, par le bienheureux Alphonse-Marie, votre Confesseur et Pontife, embrasé du zèle des âmes, avez produit dans votre Eglise une famille nouvelle, nous vous demandons que, instruits par sa doctrine salutaire et fortifiés par ses exemples, nous puissions arriver heureusement jusqu'à vous ».

Epître de saint Paul à Timothée, II, c. 2.

« Très cher, puise des forces dans la grâce du Christ Jésus. Ce que tu as appris de moi, devant beaucoup de témoins, confie-le à des hommes sûrs, qui soient capables d'instruire aussi les autres : Travaille, comme un bon soldat du Christ Jésus. Quiconque se met au service de Dieu ne doit plus s'occuper des affaires de la terre, afin de donner toute satisfaction à Celui qui l'a engagé. L'athlète, pareillement, qui combat dans l'arène, ne peut obtenir la couronne s'il ne lutte selon les règlements. C'est

au laboureur qui travaille de jouir en premier lieu de la récolte. Comprends bien mes paroles. Le Seigneur te donnera l'intelligence de tout. »

« Travaille comme un bon soldat du Christ ». Qui a plus travaillé pour le Christ que le saint Docteur, Alphonse-Marie de Ligori. Napolitain de naissance, il se donne tout jeune encore au service de Dieu. Il se gardait si pur que sa seule présence imposait aux autres le respect. Mais le service de Dieu, il le voulut complet. Devenu prêtre, il se voue à l'évangélisation des pauvres gens des campagnes. Il en fait son œuvre personnelle d'abord, puis, comme le Christ, son Maître, il s'adjoint des disciples qui se répandront partout pour enseigner les mystères de la foi et ramener les âmes à une solide piété. Il leur donne le nom de Rédemptoristes, parce qu'ils doivent suivre les pas du Rédempteur, qui allait de bourgade en bourgade pour prêcher le royaume de Dieu. Œuvre éminemment chrétienne qui fut pour l'Eglise et demeure toujours un puissant secours.

Mais Alphonse de Ligori ne se contenta point de prêcher. Très instruit dans les sciences sacrées, il voulut pour ainsi dire codifier la morale chrétienne par une exposition claire et grave de ses principes et de leur application. A ce titre, il occupe dans l'Eglise une place privilégiée, qui en fait le Docteur de la vie chrétienne.

Très dévot à la Sainte Vierge, Alphonse de Ligori se plut à exalter ses grandeurs et sa bonté. Elle récompensa son serviteur par des grâces merveilleuses.

Graduel : « Seigneur, je me suis souvenu de vos préceptes, et j'en fus consolé. J'ai été affligé

en voyant les pécheurs oublier votre loi. — Je n'ai pas caché dans mon cœur votre justice, mais j'ai publié votre vérité et votre salut.

Alleluia, Alleluia. Celui-ci a été suscité divinement pour porter le peuple à la pénitence ; il a fait disparaître les abominations de l'impiété. Il a dirigé son cœur vers Dieu et, en des jours de péché, il a fortifié la piété ».

Evangile : Designavit, p. [19].

Cet évangile concorde avec la mission de saint Alphonse et de ses fils, puisqu'il montre Notre-Seigneur envoyant ses disciples prêcher partout le royaume de Dieu et leur traçant lui-même leur ligne de conduite.

Offertoire : « Fais hommage de tes biens au Seigneur, donne-lui les prémices de tes fruits. N'empêche pas de faire le bien celui qui le peut, et si tu le peux toi-même, fais-le ».

Ce passage des Proverbes, c. 3, a trait à la générosité inlassable de saint Alphonse. Il donnait tout aux pauvres.

Secrète : « Seigneur Jésus-Christ, embrasez nos cœurs du feu céleste de ce sacrifice, en odeur de suavité, vous qui avez accordé au bienheureux Alphonse-Marie de célébrer ces saints mystères et par eux de s'offrir à vous lui-même comme une victime sacrée ».

Communion : « Voici le Grand-Prêtre, qui, pendant sa vie, a soutenu la maison de Dieu et consolidé son temple. Il fut comme un feu ardent, comme l'encens qui se consume dans le feu ».

Malgré ses répugnances très humbles et très

énergiques, saint Alphonse dut accepter l'épiscopat à Sainte-Agathe-des-Goths. Il demeura, comme évêque, aussi simple, aussi ardent au bien, aussi désintéressé des choses de la terre qu'il l'était auparavant. Il put faire plus de bien autour de lui. Et ce fut la joie unique de sa dignité. Accablé d'infirmités, il donna sa démission et revint parmi ses fils aussi pauvre qu'il les avait quittés. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, toujours jeune de cœur, jeune d'esprit, et ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre.

Postcommunion : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Alphonse-Marie, votre Confesseur et Pontife, un dispensateur et un prédicateur fidèle des divins mystères, accordez par ses prières et ses mérites, que vos enfants les reçoivent fréquemment et, en les recevant, vous soient une louange perpétuelle ».

XXIX

3 Aout.

Le bienheureux Augustin de Lucera,

Confesseur Pontife, de notre Ordre.

Messe : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu, qui avez daigné montrer à votre Eglise le modèle d'un bon Pasteur dans le bienheureux Augustin, votre Confesseur et Pontife, accordez-nous avec bonté que nous

méritions, par son intercession, d'être placés dans le lieu éternel de votre pâturage ».

C'est un Dalmate, d'illustre naissance. Jeune encore, laissant sa famille et ses biens, il se donna à Dieu dans la famille des Prêcheurs. Elle était alors dans tout l'éclat primitif de sa fondation. On envoya ce patricien à Paris avec Jacques Orsini pour y étudier les sciences divines. Augustin eut pour maître saint Thomas d'Aquin. A son école, il devint lui-même maître en science et en vertu. Religieux de vie intérieure profonde, Augustin aimait à redire cette belle parole du grand Docteur dont il portait le nom : Celui qui prie bien, vit bien. Ce fut comme la lumière de toute sa vie.

Devenu évêque de Zara, puis de Lucera, au royaume de Naples. Augustin mit en pratique ce principe de vie. Il avait à cœur de purifier son peuple des souillures d'esprit et de conduite que les Sarrasins, longtemps maîtres en cette région lui avaient infligées. Il y parvint par son apostolat et surtout sa prière. Afin de consolider pour toujours ce retour à la vie chrétienne, il donna la sainte Vierge comme patronne à tout son diocèse et spécialement à sa ville épiscopale qu'il appela Sainte-Marie de Lucera.

Augustin mourut en 1323, le 3 août. Si grande était sa réputation de sainteté que peu d'années après sa mort, Charles, Duc de Calabre, demanda par lettres officielles au Pape Jean XXII de le béatifier.

Retenons de ce grand homme sa maxime favorite : celui qui prie bien, vit bien. Il s'agit ici de la prière totale, celle de l'âme qui contemple et exprime par ses paroles les désirs que la lumière divine excite en elle.

XXX

4 Aout.

Notre Bienheureux Père Saint Dominique.

La Messe.

C'est avec le respect le plus filial et l'amour le plus profond que nous devons saluer la mémoire de notre Père. A deux genoux, nous contemplerons son visage radieux et nous lui demanderons de se pencher un peu vers nous, lui qui est si haut près de Dieu, pour nous bénir.

Introït : « Le Seigneur a ouvert sa bouche au milieu de l'Eglise, il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence. Il l'a revêtu d'un manteau de gloire. — Il l'a comblé d'un trésor de joie et d'allégresse ».

Né à Calaruega en 1170, d'illustre famille apparentée aux rois d'Espagne, élevé par une mère, Jeanne d'Aza, qui était une sainte, étudiant à Palencia où il acquit une solide science de la foi, puis prêtre et chanoine régulier de la cathédrale d'Osma, Dominique apparaît dès l'aurore de sa vie, comme un être de lumière. Sur son front l'étoile qui l'illumina au moment de son baptême a laissé l'éclat de sa splendeur.

De sorte que sa voie, celle que, de toute éternité Dieu lui a tracée, sera une voie lumineuse. Cet homme rayonne de tout lui-même.

Ce qu'il sait de Dieu — et il en sait beaucoup, car son étude était soutenue et dirigée par une

pureté d'âme virginale — Dominique ne peut pas le garder pour lui. Il faut qu'il répande la lumière sur tous ceux qui l'approchent. « Le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de son Eglise ». Aussi, dès qu'il entre en Languedoc, avec son évêque, Dominique parle, il prêche, il enseigne. Les hérétiques sont comme son bien à lui, le champ personnel qu'il doit cultiver. Rien ne l'arrête dans ce ministère : à Carcassonne, à Prouille, à Faujeaux, dans tout ce midi de la France que les Albigeois infectent de leur doctrine perverse, Dominique circule, sans peur, sans inquiétude. L'Esprit le pousse et il va, humble, pauvre, pénitent, comme le bon Pasteur, à la recherche de toutes les brebis égarées.

Il était beau, notre Père, dans ces courses apostoliques. Il parlait comme son Maître et il vivait comme son Maître, dévoué, sacrifié, n'ayant pas une pierre à lui pour reposer sa tête.

Nous connaissons sa belle réponse à ceux qui n'ayant pu se saisir de lui, lui demandaient ce qu'il aurait fait s'il était tombé entre leurs mains : Je vous aurais prié, répondit Dominique, de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me couper les membres un à un et, après en avoir mis les morceaux devant moi, de finir par m'arracher les yeux, en me laissant baigné dans mon sang. Tout le cœur apostolique de Dominique est dans ce cri héroïque, qui rappelle l'ardeur du grand martyr, Ignace, ses désirs violents d'être broyé, dévoré par les bêtes pour la gloire de Jésus-Christ. Mais Dominique s'offrait ainsi comme une victime pour le salut de ceux que sa parole ne pouvait ramener à Dieu.

Oraison : « Dieu, qui avez daigné illuminer

votre Eglise par les mérites et la doctrine du bienheureux Dominique, votre Confesseur, notre Père, accordez que, par son intercession, elle ne soit jamais privée des secours temporels et fasse sans cesse de nouveaux progrès spirituels ».

Epître de saint Paul à Timothée, II, c. 4.

« Très cher, je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus, qui doit juger les vivants et les morts, par son avènement et son royaume. Prêche la parole, interviens à temps et à contre-temps, reprends, supplie, exhorte en toute longanimité et doctrine. Car un temps viendra où l'on ne supportera plus la saine doctrine. Au gré des convoitises, on se donnera des maîtres nombreux, avec la démangeaison d'apprendre. On détournera l'oreille de la vérité pour la tourner vers des fables. Toi, veille, travaille pour tous, fais œuvre de prédication de l'évangile, remplis tout ton ministère. Sois sobre. Car pour moi, me voici près d'être sacrifié. Le temps de ma mort approche. J'ai combattu le bon combat. J'ai accompli ma course jusqu'au bout. J'ai gardé la foi. Il me reste maintenant à attendre la couronne de justice que me donnera le Seigneur, le juste Juge, au grand jour. Et pas à moi seul, mais à tous ceux qui désirent son avènement. »

Dominique pouvait prendre pour lui-même ces avis suprêmes de Paul à Timothée. Prédicateur infatigable, il comprit vite que son œuvre personnelle serait loin de suffire aux nécessités de l'Eglise. Il entendait en son âme la voix de l'Esprit-Saint qui le poussait en avant, comme il entendit dans la basilique de Saint-Pierre, les apôtres Pierre et Paul qui lui disaient : Va et prêche ! Aussi une idée, idée grandiose, germa vite dans son esprit. L'idée de fonder un ordre de religieux qui, à son exemple, selon ses principes, prêcheraient la foi dans le monde entier. Cette idée de la sainte prédication universelle est bien de Dominique. A Rome, où il alla la soumettre à Innocent III, il trouva ce Pontife

inquiet devant le progrès de l'hérésie et le manque de zélés prédicateurs. Il voulait établir dans chaque diocèse des hommes qui, comme Dominique en celui de Toulouse, catéchiseraient les peuples. Mais de ces prédicateurs diocésains, à la prédication universelle que rêvait Dominique, il y avait loin. Lui, il voulait fonder un ordre qui, en dehors de la hiérarchie diocésaine, sous l'unique autorité du Pape, prêcherait dans le monde entier la foi catholique. La conception d'Innocent III favorisa l'idée de Dominique, elle ne l'inspira pas. Et c'est pourquoi, quand plus tard, Dominique se présenta en 1216 à Honorius III pour obtenir l'approbation de son ordre, la première bulle de ce Pape, qui approuve les prédicateurs diocésains de Saint-Romain de Toulouse, ne lui suffit pas. Ce n'est pas son idée. Il sollicite une autre bulle, le même jour, qui enfin et en des termes magnifiques confirme sa fondation apostolique : « Considérant que les Frères de ton Ordre *seront les champions de la foi et les vraies lumières du monde,* nous confirmons ton Ordre avec toutes ses terres et possessions présentes et futures. Nous prenons sous notre gouvernement et protection l'Ordre lui-même avec tous ses biens et ses droits ».

Ces quelques lignes accordaient du même coup à l'ordre nouveau l'approbation et l'exemption. Cette fois, le saint Fondateur était content. Son œuvre, l'œuvre de ses sueurs et de son sang était solidement établie. Il pouvait la développer à l'aise. Cet ordre apostolique, le premier dans l'Eglise, saint Dominique le fonda sur les bases évangéliques de la pauvreté, de la pénitence et de la prière publique.

A Toulouse, en ce milieu hérétique, il fallut pendant quelque temps garder quelques revenus fixes, car on n'eût pas trouvé de quoi vivre. Mais bientôt, Dominique exige de ses fils la pauvreté mendiante. Quand le 15 août 1217, en la fête de l'Assomption, dans cette chapelle de Notre-Dame de Prouille qu'il avait choisie comme la protectrice de son ordre, il disperse ses fils, il veut que la pauvreté mendiante soit leur unique trésor. Il les envoie sans argent, à la garde de Dieu. Et cette décision suprême il la fait ratifier par ses fils et mettre dans ses Constitutions primitives. Désormais les Prêcheurs n'auront aucuns revenus fixes, aucunes propriétés en dehors de leur couvent. Ils vivront en mendiant leur pain.

A cette pauvreté austère, les fils de Dominique ajouteront les pénitences de la vie canoniale ou monastique : les longs jeûnes, l'abstinence perpétuelle, et au détail nombreux d'observances assujettissantes, ils ajouteront la grande, la solennelle Prière liturgique, qui est essentielle à leur état canonial. De sorte que la nuit et le jour ils se réuniront devant leur Maître pour célébrer ses louanges. Liturgie grave, sobre, de haute valeur contemplative. Ils ajouteront encore ce qui est de l'essence de leur vocation apostolique, l'étude profonde, continuelle des sciences divines. Parce que celui qui a mission d'instruire les autres doit d'abord s'instruire soi-même. Et c'est pourquoi, l'Ordre des Prêcheurs sera, selon la prophétie d'Honorius III, un ordre de lumière, comme son Père fut un homme de lumière. Ces quatre principes constitutifs sont la base de l'ordre de Saint-Dominique. Ils le portent depuis sept siècles.

Graduel : « La bouche du juste annoncera la sagesse, sa langue publiera ce qui est selon la justice et ses pas ne seront pas chancelants.

Alleluia, Alleluia. Dominique, Père très bon, souvenez-vous de votre œuvre. Demeurez devant le Juge suprême pour intercéder en faveur de votre famille de pauvres ».

SÉQUENCE

Que dans la céleste hiérarchie,
une nouvelle harmonie résonne
sur un nouveau cantique.

—

Que sur terre y réponde
la mélodie de notre chœur
louant ensemble Dominique.

—

De l'Egypte, l'Auteur du Monde
appelle (nouveau Moïse)
l'homme de sa volonté.

—

Sur la nacelle de la pauvreté
il passe le fleuve de la vanité
pour le salut des peuples.

—

Sous la forme d'un chien
le Prêcheur du monde
est montré à sa mère.

—

Portant dans sa gueule une
torche enflammée,
il pousse les peuples à la
règle de l'amour.

—

C'est un nouveau législateur,
c'est Elie, ardent de zèle,
détestant le crime.

—

Il disperse les renards
de Samson, et avec la
trompette de Gédéon, il met en
fuite les armées ennemies.

—

Encore vivant sur cette terre
il fait sortir d'entre les morts
un enfant et le rend vivant
à sa mère.

—

D'un signe de croix, il chasse la pluie,
il nourrit une foule de frères
d'un pain envoyé par la
bonté de Dieu.

—

Heureux celui qui remplit
de joie toute l'Eglise
en la comblant d'allégresse.

—

Il remplit l'univers de ses enfants
et, enfin, il est placé
parmi les saints.

—

Le grain est enfoncé sous terre,
l'astre est caché dans l'ombre,
Mais le Créateur de toutes choses

—

Fait multiplier les ossements de
Joseph, fait briller la lumière
pour le salut des peuples.

—

Oh ! Combien prouve la pureté
de sa chair, le parfum, plus
délicieux que toutes les odeurs,
qui sort de son tombeau.

—

Les malades accourent et sont
guéris, les aveugles, les boiteux
sont rendus à la santé
par la multitude de ses miracles.

—

Célébrons donc, à pleine voix
les louanges du glorieux Dominique.

—

Crie pour demander son secours,
en marchant sur ses traces,
peuple indigent.

—

Et vous, Père miséricordienx, Père
bon, Pasteur et Patron de ce
troupeau, par une prière incessante,

—

Recommandez, en tout temps
à la cour du Souverain-roi
la cause du troupeau que
vous avez délaissé.

Evangile selon saint Matthieu, c. 5.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Vous êtes le sel de la terre. Si le sel perd sa force, avec quoi salera-t-on ? Il ne sert plus à rien, il est bon à être jeté dehors et foulé aux pieds.

Vous êtes la lumière du monde. Une ville placée sur une montagne ne peut pas être cachée. On n'allume pas davantage une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la place sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi votre lumière doit briller devant les hommes, afin qu'ils voient vos

bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux.

Ne croyez pas que je sois venu pour supprimer la loi ou les prophètes, je suis venu pour en réaliser la perfection. Je vous le dis en vérité : Jusqu'à ce que le ciel et la terre disparaissent, rien, pas même un iota ou un accent ne sera détruit dans la loi, tant que tout ne soit accompli. Donc celui qui violera le moindre des commandements et l'enseignera ainsi aux hommes, sera le plus petit dans le royaume des cieux. Mais celui qui accomplira et enseignera tout, sera grand dans le royaume des cieux. »

Cette page qui, d'ordinaire, se lit pour les Docteurs, convient admirablement à saint Dominique personnellement, et à son ordre. Lumière du monde il le fut et son ordre le demeure. Car, pour mettre sa signature au bas de la bulle d'Honorius III, prédisant que les fils de Dominique seraient les vraies lumières du monde, Dieu a suscité parmi la foule de ses docteurs, le Docteur par excellence, saint Thomas d'Aquin. Il incarne en sa personne toute la lumière dominicaine qui, par lui, est devenue la lumière de l'Eglise. De telle sorte que Dominique sera maître de doctrine, dans le monde entier, jusqu'à la fin des temps. C'est sa prédestination.

Offertoire : « Seigneur, vous avez réalisé les désirs de son cœur, vous avez exaucé la prière de ses lèvres : vous avez posé sur sa tête une couronne de pierres précieuses ».

Secrète : « Sanctifiez, Seigneur, les offrandes que nous vous consacrons, afin que, par les mérites du bienheureux Dominique, votre Confesseur, notre Père, elles soient utiles à notre guérison (spirituelle) ».

Communion : « Il fut le serviteur fidèle et sage, que le Seigneur mit à la tête de sa famille, pour lui donner en temps voulu tout le froment nécessaire ».

Postcommunion : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que; défaillant sous le poids de nos fautes, nous soyons relevés par la protection du bienheureux Dominique, votre Confesseur, notre Père ».

Quand le bienheureux Père allait mourir, il dit à ses fils, effondrés de douleur : « Ne pleurez pas, mes fils bien-aimés, que ma mort ne vous trouble pas. Au lieu où je vais, je vous serai plus utile que je ne le fus ici. Père, lui dit le Prieur de Bologne, souvenez-vous de nous devant le Seigneur ! Et lui, déjà absorbé en Dieu, levant les mains, dit : Père Saint, vous savez que j'ai accompli joyeusement votre volonté et ceux que vous m'avez donnés, je les ai conservés. Je vous les recommande. Conservez-les, gardez-les ; pour moi, je viens à vous Père céleste ».

L'instant suprême approchait : « Commencez la recommandation de l'âme », dit Dominique au Prieur, et, à genoux autour de leur Père expirant, les Frères invoquaient les Anges et les Saints dont il allait partager la gloire : « Venez au devant de lui, Anges du Seigneur, prenez son âme et portez-la en présence du Très-Haut ». A ces mots, les mains toujours levées au ciel, comme les tendant à son Père, Dominique rendit le dernier soupir. C'était le sixième d'août 1221. Il avait cinquante et un ans.

Douze ans après, Grégoire IX, son ami, canonisait solennellement le Fondateur des Prêcheurs

glorifié devant les hommes par d'éclatants et nombreux miracles. Ses restes vénérés, retirés de l'humble sépulcre où ils avaient été déposés, reposent depuis lors dans un tombeau en marbre blanc dont la pureté et la gracieuse harmonie des lignes redisent l'innocence sereine et la tendresse de cœur de celui qu'il honore.

Les Frères tremblaient, en voyant mourir leur Père, car la famille dominicaine était encore jeune, fragile, et ils se demandaient ce qu'allait devenir cette œuvre si belle. Dominique leur montre Dieu et les rassure. Où il va il gouvernera toujours son Ordre. Il en est le Maître-Général perpétuel. Et c'est pourquoi, confiant dans sa promesse, nous lui redisons depuis sept siècles cette belle et filiale prière : « O merveilleux espoir, que vous avez donné à l'heure de votre mort à ceux qui vous pleuraient ! En leur disant qu'après votre mort vous seriez utile aux Frères — accomplissez, Père, ce que vous avez dit, en nous secourant par vos prières. — Vous qui vous êtes tant illustré par des prodiges en guérissant les malades, donnez-nous le secours du Christ et guérissez nos cœurs endoloris ». Dominique le fait depuis sept siècles, il dirige son ordre, il le soutient dans ses faiblesses, il l'excite dans ses élans, il l'illumine par sa doctrine, il vit en lui et toujours rayonne par lui. Il demeure dans l'Eglise l'homme de lumière et la force de sa voix résonne encore jusqu'aux extrémités de la terre. Il avait, dit sœur Cécile, une voix forte et sonnant bien. On l'entend toujours.

XXXI

5 Aout.

Sainte Marie-aux-Neiges.

Messe : *Gaudeamus*, p. [25].

C'est la Dédicace de Sainte-Marie-Majeure, à Rome.

Qui connaît Rome, a admiré la merveilleuse basilique : sa colonnade majestueuse, son plafond à caissons doré avec le premier or venu d'Amérique, sa richesse de marbres, ses chapelles somptueuses. Elle est la principale église de Rome dédiée à la très sainte Vierge, d'où son nom de Sainte-Marie-Majeure ou la plus digne.

Son origine est miraculeuse. Elle date du pontificat du Pape Libère, au IV^e^ siècle. A cette époque vivaient à Rome un patricien, nommé Jean, et sa femme, qui privés d'enfants, eurent l'idée très pieuse de constituer la Mère de Dieu leur héritière. Mais comment savoir si elle acceptait l'héritage ? La bonne Mère, sensible à ce sentiment filial, leur apparut et leur dit : Vous me bâtirez une église sur la colline de Rome qui demain sera couverte de neige. C'était la nuit du 4 au 5 août qui jamais, à Rome, ne voit de neige. De son côté, le Pape Libère fut averti également par la sainte Vierge. Le 5 août, dès le matin, l'Esquilin était couvert de neige. Aucun doute n'était possible. La Mère de Dieu acceptait l'héritage. La basilique fut bâtie. Le Pape Libère la consacra en 352. Et c'est cette dédicace que l'on fête aujourd'hui. Elle s'appela d'abord la basilique Libérienne. Mais un précieux

dépôt, celui de quelques morceaux de bois de la crèche où reposa Jésus, dans l'étable de Bethléem, lui fit donner le nom de Basilique *Ad Presepe,* ou à la crèche. Ces morceaux de bois sont placés dans une urne somptueuse de cristal, enchâssée dans des bas-reliefs en argent et surmontée d'un ravissant Enfant, les bras étendus. Le jour de Noël, cette urne est portée en procession et placée sur le Maître-Autel.

En cette basilique repose le corps du saint Pontife Pie V. Il occupe une place d'honneur dans la magnifique chapelle du Saint-Sacrement que fit bâtir Sixte-Quint. Son tombeau y est également, mais Sixte-Quint a voulu être à genoux devant son saint Prédécesseur. En face, de l'autre côté, se trouve la chapelle Borghèse, riche de marbres précieux, où l'on vénère une image de la Vierge, sous le titre de *Salus Populi Romani,* Salut du peuple romain.

Tant de souvenirs se pressent dans cette basilique qu'on ne peut les redire tous. La Vierge Marie y est Souveraine, mais souveraine maternelle, douce à tous ceux qui l'implorent.

XXXII

6 Aout.

La Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Messe.

Introït : « Dieu, ils ont vu ton entrée, l'entrée de mon Dieu, de mon roi dans sa ville sainte. —

Vos éclairs ont illuminé la terre, la terre en fut ébranlée ».

Ce texte a rapport à la splendeur de la Transfiguration de Jésus. Son visage était resplendissant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige. Tout est lumineux dans cette manifestation de la gloire de Jésus, Fils de Dieu fait homme.

Oraison : « Dieu qui avez confirmé les mystères de la foi, dans la glorieuse Transfiguration de votre Fils unique par le témoignage des Prophètes et qui, par une voix tombée d'une nuée éclatante, avez merveilleusement annoncé l'adoption parfaite de vos enfants, accordez avec bonté de nous faire les cohéritiers de ce Roi de gloire et de nous rendre participants de sa propre gloire ».

Epître du bienheureux Apôtre Pierre, II, c. 1.

« Très chers, ce n'est point en acceptant des fables ingénieuses que nous vous avons annoncé la puissance et la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais bien après avoir contemplé sa Majesté. Car il a reçu de Dieu le Père honneur et gloire, lorsque, du milieu d'une nuée magnifique de gloire, est descendue cette voix : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais, écoutez-le. Cette voix, nous l'avons entendue nous-même, venant du ciel, quand nous étions avec lui sur la sainte Montagne. Nous avons d'ailleurs le témoignage plus ferme des prophètes, auquel vous devez vous appuyer, car il brille comme une lumière dans une nuit ténébreuse, jusqu'à ce que la lumière du jour éclate et que le soleil se lève dans vos cœurs. »

Nous sommes les témoins de Jésus, dit saint Pierre. Et notre témoignage concorde avec le témoignage des Prophètes, de ceux qui, inspirés de Dieu, ont annoncé la Passion et la gloire

du Messie. La gloire, nous l'avons vue à la Transfiguration, nous l'avons vue depuis à la Résurrection, sa douloureuse Passion, hélas ! je ne l'ai que trop vue. Tout chrétien doit être par sa foi, par sa conduite un témoin de Jésus. C'est le poids du baptême. Un baptisé n'a pas le droit de vivre comme un païen. On doit voir en lui le Christ Jésus.

Graduel : « Chantez le Seigneur, bénissez son Nom, publiez son salut. — Annoncez sa gloire parmi les peuples, ses merveilles dans toutes les nations.

Alleluia, Alleluia. Il est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache, l'image de la bonté de Dieu ».

Jésus est le visage lumineux de Dieu. On voit Dieu en lui, par lui. Si l'on veut connaître la beauté de Dieu, que l'on regarde Jésus. Il dit tout de Dieu, qui rayonne par tout son être. Et par Jésus ce rayonnement de Dieu arrive jusqu'à nous, illumine notre intelligence, réchauffe notre cœur.

Evangile selon saint Matthieu, c. 17.

« En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre et Jacques, et Jean, son frère ; il les conduisit à l'écart sur une montagne élevée, et il fut transfiguré devant eux. Son visage resplendissait comme le soleil, ses vêtements étaient blancs comme la neige. Et subitement Moïse et Elie leur apparurent, qui parlaient avec lui. Pierre dit à Jésus : Seigneur, il fait bon ici pour nous. Si vous le voulez nous ferons trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Il parlait encore quand une nuée lumineuse les ombragea. Et de la nuée sortit une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me complais, écoutez-le. En entendant cette voix, les disciples grandement effrayés, tombèrent la face contre terre. Jésus

s'approcha d'eux, les toucha et leur dit : Levez-vous, ne craignez rien. Ouvrant les yeux, ils ne virent plus personne, sauf Jésus seul. En descendant de la montagne, Jésus leur donna cet ordre : Ne révélez à personne cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts. »

Pierre est toujours le même. Il va droit devant lui, sans trop réfléchir. Son cœur l'emporte. Il se sent bien sur la montagne. C'est beau ! Il contemple son Maître avec ravissement. Il reconnaît Moïse et Elie, tels que la tradition juive les dépeignait. Puisque l'on est si bien, il faut rester là. Raisonnement simpliste d'un bon cœur. Et après, quand Jésus dit de ne pas parler de cette vision, avant sa Résurrection, Pierre dut être dérouté et ne plus rien comprendre. Il comprit plus tard. Et avec lui nous comprenons que nous devons nous transfigurer avec Jésus. C'est la profonde doctrine de saint Paul. Un chrétien, enseveli avec le Christ par le baptême, doit ressusciter transfiguré comme lui et ne plus mourir jamais de la mort du péché. Notre transfiguration est lente, souvent douloureuse. Mais elle doit se faire quand même selon les décrets divins. Et nous n'entrerons dans le ciel qu'après notre transfiguration complète. Dans le ciel il n'y a que des transfigurés, c'est-à-dire des êtres en ressemblance parfaite avec Jésus, c'est là l'unique but final de notre vie. Et plus nous entrons dans cette vie, plus nous sommes dans la vérité vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de nous-mêmes.

Offertoire : « La gloire et la richesse sont dans sa maison. Sa sainteté demeure éternellement, Alleluia ».

Secrète : « Sanctifiez, Seigneur, par la glo-

rieuse Transfiguration de votre Fils les offrandes que nous vous présentons, et, par les splendeurs de sa lumière, purifiez en nous toutes les taches du péché ».

Le péché nous rend ténébreux. Il nous éloigne de la lumière divine et quiconque n'a plus sur soi la lumière divine devient ténébreux. Il entre dans l'ombre de la mort. S'il y reste, c'est fini, éternellement il sera ténébreux, sans lumière, sans espérance. La lumière, même au sens naturel, est principe de vie. La nuit sans jamais de retour à la lumière, est principe de mort.

C'est pourquoi il est dit de Dieu qu'il est lumière, car il est vie.

Communion : « Toutes les extrémités de la terre verront le salut de notre Dieu, Alleluia ».

Jésus se transfigure sur une haute montagne, comme pour se montrer à l'univers entier. De ce sommet, il rayonne sur toute la terre. Qui veut le voir, le peut. A tous il offre ce qu'il est, sa vérité et son amour.

Postcommunion : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, de comprendre par l'intelligence de notre esprit purifié les saints mystères de la Transfiguration de votre Fils, que nous célébrons avec solennité ».

Jésus se montre à tous, mais pour le voir, le comprendre et l'aimer, il faut d'abord purifier son cœur. Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! Et si souvent nous ne comprenons pas, c'est que notre cœur n'est pas dégagé de la terre, de ses jouissances, de ses attaches, Plus on se dégage d'en bas, plus on voit en haut. N'oublions pas que, en ce jour, c'est également

la fête de saint Sixte, ce bienheureux martyr, titulaire du premier couvent établi à Rome par saint Dominique.

Là-bas, sur la Voie Appienne, avec sa tour élevée, vieillote, non loin de la porte Capène, se dresse encore le monastère de Dominique, qu'il confia à ses premières filles de Rome. Il aimait Sainte-Sixte et quand les Frères eurent pris possession de Sainte-Sabine, le bienheureux Père descendait souvent à Saint-Sixte par le sentier qui passe devant Sainte-Prisque et dévale jusqu'à la Voie Appienne. Il aimait tendrement ses filles. Il les instruisait, les formait à la vie nouvelle de son ordre, leur faisait ses confidences sur la sainte Prédication, sur le rôle réservé à ses filles dans ce ministère : rôle de prière, de pénitence, de sacrifice. Mais il voulait qu'elles fussent vraiment Prêcheresses, en participant à la lumière de l'ordre. Et c'est pourquoi, il leur faisait des conférences. Tous les membres d'un Ordre doivent vivre du même esprit. Esprit de lumière pour l'ordre de Saint Dominique, si précieuse pour nourrir la contemplation. Si on ne sait pas, on contemple le vide. Il faut savoir par l'étude et la lumière de l'Esprit-Saint. Alors la vie contemplative atteint son idéal. Je sais que l'Esprit-Saint peut se passer de l'étude, mais ce n'est pas la voie moyenne des âmes, même les meilleures.

Saint-Sixte ! Doux et cher souvenir, avec tes vieux murs, ta vaste église dénudée, tes reliques saintes et ce parfum de vie qu'y a laissé saint Dominique, notre Père !

XXXIII

7 Aout.

Saint Gaétan,

Confesseur.

Messe : *Os justi*, p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez accordé au bienheureux Gaétan, votre Confesseur, la grâce d'imiter la manière de vivre de vos apôtres, accordez-nous, par son intercession et son exemple, d'avoir toujours confiance en vous et de désirer seulement les biens célestes ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 6.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Personne ne peut servir deux maîtres, ou bien il prendra l'un en haine et aimera l'autre, ou bien il obéira à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent. Aussi, je vous dis : Ne soyez pas inquiets pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le couvrirez. L'âme ne vaut-elle pas mieux que la nourriture et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'entassent pas leurs récoltes dans des greniers et votre Père céleste les nourrit. Qui d'entre vous, en y pensant, pourrait ajouter une coudée à sa taille ? Pourquoi être inquiet du vêtement ? Regardez les lis des champs, voyez comment ils poussent. Ils ne travaillent pas, ils ne filent pas. Et je vous assure que Salomon, dans toute sa magnificence, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si donc l'herbe des champs qui vit aujourd'hui et demain est jetée au feu, est ainsi vêtue par Dieu, combien plus vous autres, hommes de peu de foi ? N'ayez donc aucune inquiétude, ne dites pas : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? Avec quoi nous vêtirons-

nous ? Les païens s'occupent de ces choses. Mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

C'est toute la vie de Gaétan. D'abord prélat de la cour de Jules II, mais attiré par l'Esprit-Saint à un détachement complet des biens de la terre, — ce qui n'était pas le propre de ce Pontife — il se retira et se dévoua avec un zèle infatigable au salut des âmes. On l'appelait, de ce chef, le « Chasseur d'Ames ».

Voulant restaurer précisément la discipline ecclésiastique en la ramenant à la vie primitive des apôtres, Gaétan fonda un Ordre de Clercs Réguliers qui devaient pratiquer la pauvreté absolue et vivre de ce que la charité publique leur donnerait spontanément. Défense même de mendier. C'était la pratique, à la lettre, des paroles de Notre-Seigneur. Idéal merveilleux ! Mais pour le réaliser, il faut être deux : celui qui donne et celui qui reçoit. Souvent, trop souvent, celui qui donne spontanément manque. Et c'est pourquoi, cet idéal magnifique ne peut se réaliser longtemps. Dieu le ranime dans certaines âmes pour que cette pensée les détache de la terre et même si elle ne peut pas les détacher de façon absolue, pour que, à tout le moins, ce grand principe soit rappelé et opère fructueusement en élevant les cœurs vers les biens éternels. Certaines vocations, comme celle de Gaétan, ont cet effet rayonnant qui n'est pas tout ce qu'elles désirent, mais qui, cependant, produit quelque chose de ce qu'elles désirent. Saint Gaétan mourut, dans la pratique absolue de la pauvreté, telle que l'Esprit-Saint la lui avait inspirée.

XXXIV

8 Aout.

La bienheureuse Jeanne d'Aza,

Mère de N. B. Père S. Dominique.

Messe : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez révélé merveilleusement à la bienheureuse Jeanne, votre servante, la grâce de la vocation de son fils Dominique, faites, nous vous en prions, que, en l'imitant elle même et le Fils qui lui fut montré, par l'intercession des deux, nous arrivions à la récompense éternelle ».

Heureuse mère ! La mère de deux saints : Dominique et Mannès. Mais Dominique est le plus grand. Elle en eut le divin pressentiment, car c'était une noble Dame, foncièrement chrétienne, ardente à toutes les œuvres de charité. Dans le domaine qui lui était soumis, Jeanne avait le souci de toutes les misères humaines. Elle secourait les pauvres, elle soignait les malades, et ne négligeait pas, pour autant, la contemplation des choses divines.

Cette âme apostolique fut choisie par Dieu pour former le grand apôtre Dominique. Un pèlerinage qu'elle fit au tombeau de saint Dominique de Sylos, illustre abbé bénédictin, lui valut de connaître par son entremise que l'enfant qu'elle portait dans son sein serait béni de Dieu. Et cette bénédiction spéciale lui fut révélée en songe. Il lui sembla porter en elle un chien, avec une torche enflammée dans sa gueule, dont il illuminait la terre.

Aussi, cette mère privilégiée voulut-elle élever elle-même avec un soin jaloux l'enfant prédestiné. Sur ses genoux, Dominique apprit à balbutier les noms bénis de Jésus et de Marie ; il apprit à aimer Dieu et à lui garder une inviolable fidélité. Si chacun de nous reçoit de sa mère l'empreinte morale la plus profonde, nous pouvons dire que de sa sainte mère Dominique reçut ce qu'il eut de meilleur en lui : sa pureté virginale, sa foi lumineuse, son zèle apostolique. Et de cette sorte Jeanne d'Aza est à la lettre l'aïeule des Prêcheurs. Ils ont reçu beaucoup d'elle en devenant ses petits-fils.

Jeanne d'Aza mourut à Calaruega, aimée et vénérée de tous. Transportés d'abord à Gumiel d'Yzan ses restes furent, dans la suite, par les soins de l'Infant Emmanuel, neveu du roi saint Ferdinand, déposés dans le couvent qu'il bâtit aux Frères Prêcheurs à Pénafiel. Lui-même porta triomphalement sur ses épaules le sacré dépôt et le plaça dans un tombeau richement orné, près de l'autel majeur.

XXXV

9 Aout.

Le bienheureux Jean de Salerne,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Evangile : Designavit, p. [19].

Oraison : « Dieu, qui, pour l'acroissement de la foi, avez fait du bienheureux Jean un prédica-

teur remarquable de votre parole, accordez-nous, par son intercession, de confesser de bouche pour notre salut ce que nous croyons de cœur pour notre justification ».

Jean de Salerne reçut l'habit à Bologne des mains de saint Dominique. Il fit partie du groupe de Frères envoyés par le bienheureux Père en Toscane pour y « publier l'Ordre ». Et quoique le plus jeune d'entre eux, Dominique le mit à leur tête, c'est dire la sainteté de celui qui méritait un tel choix.

Jean se fixa avec ses compagnons près de Florence, à Ripoli, dans une maison que lui offrit un citoyen de cette ville. Tous les jours l'homme de Dieu se rendait à Florence où ses prédications exerçaient la plus salutaire influence. Eloquent, instruit, de mœurs intègres, bon et affable à tous, il attirait les cœurs. Mais les Recteurs de Florence comprirent combien il était pénible à Jean de Salerne de faire tous les jours la route de Ripoli à Florence. C'était une fatigue inutile et une réelle perte de temps. Ils lui proposèrent donc d'installer ses religieux dans la ville même de Florence, d'abord à Saint-Pancrace, puis à Saint-Paul, enfin, et cette fois définitivement, à Sainte-Marie Nouvelle ou des Vignes.

Jean de Salerne a donc cette gloire d'être le fondateur du célèbre couvent de Sainte-Marie Nouvelle dont la merveilleuse église, bâtie par les Frères Convers, fait l'admiration du monde. Mais plus que cette église, l'œuvre accomplie à Florence par les Prêcheurs, au cours des siècles, mérite la louange et la reconnaissance des Florentins. Car de cette maison sont sortis les religieux les plus illustres par leur sainteté et leur doctrine.

Jean de Salerne est à la tête de cette légion d'honneur. Les Florentins ne l'ont pas oublié. Ses restes reposent dans l'église de Sainte-Marie Nouvelle. Auprès d'eux, tous peuvent apprendre à connaître et à aimer Dieu, vie suprême des âmes. Il est bon de s'approcher de ces héros de la fondation dominicaine, de leur demander ce qui fut le principe de leur conduite et la source de leur influence.

XXXVI

10 AOUT.

Saint Laurent,

Diacre, Martyr.

LA MESSE.

Introït « La louange et la beauté sont autour de lui, la sainteté, la magnificence décorent son sanctuaire. — Chantez au Seigneur un cantique nouveau, toute la terre, chantez au Seigneur ».

Introït de jubilation pour fêter le glorieux martyre de Saint Laurent. Louange et beauté, sainteté, magnificence tout est dans ce martyre. La magnificence, c'est une somptuosité, un éclat qui s'ajoute dans un être. Un être est constitué par ses principes essentiels qui font de lui ce qu'il est, selon sa condition. Mais à ces principes essentiels peuvent s'ajouter des qualités extérieures qui le décorent, le font plus beau, le rendent plus riche, lui donnent un attrait plus merveilleux, c'est la magnificence. Magnificence de lumière,

de luxe précieux, de majesté qui fait que l'être tout en restant ce qu'il est essentiellement, rayonne de splendeurs nouvelles.

Mourir pour Dieu, c'est en ce sens, la chose essentielle. On peut mourir tout d'un coup avec le plus grand courage, être frappé de la hache ou fusillé. Mais aussi on peut mourir au milieu des plus cruels supplices, de telle sorte que chaque instant de ces supplices exige un acte d'amour nouveau, un don de soi répété. Chaque instant de supplice est comme une mort. Et si au milieu de ces supplices, l'âme se tient très haut, dans l'allégresse de se qu'elle souffre et s'offre à chaque instant en sacrifice joyeux, alors c'est la magnificence de la mort.

Tel fut saint Laurent. Condamné à mourir par le feu, il monte lui-même sur le brasier ardent, il s'étend, il se laisse mordre par cette cuisson aiguë, et joyeux il se tourne sur l'autre côté et dit à ses bourreaux : voyez, c'est rôti ! prenez et mangez. Il souffre et il meurt ainsi dans la plus cruelle souffrance et la joie la plus intense.

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, d'éteindre en nous la flamme de nos passions, vous qui avez donné au bienheureux Laurent le courage de surmonter le feu de son supplice ».

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 9.

« Frères, celui qui sème peu, récolte peu. Celui qui sème largement, récoltera copieusement. Chacun doit donner de bon cœur non pas à regret et par nécessité. Dieu aime celui qui donne avec joie. D'autre part, Dieu a le pouvoir de vous combler de toutes sortes de bienfaits et de faire qu'ayant toujours et en tout ce qu'il vous faut, vous puissiez faire des bonnes œuvres en abondance.

Ainsi est-il écrit : Il a distribué largement, il a donné aux pauvres, sa justice demeure pour tous les siècles. Celui qui donne la semence au semeur et le pain pour se nourrir, vous donnera aussi de quoi semer en abondance. Il fera croître la moisson de votre justice. »

Cette page sur l'aumône, que saint Paul veut large et joyeuse, confiance en la bonté de Dieu, a rapport aux distributions que le bienheureux Diacre Laurent, avant son arrestation, fit aux pauvres qui l'entouraient. C'était une fonction des diacres. Quand on l'arrêta et qu'on lui demanda de livrer au pouvoir les biens de l'Eglise, Laurent montra les pauvres : les biens de l'Eglise, les voici. Les pauvres sont ses trésors. Que chacun de nous garde en son cœur cette parole. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, a dit le Maître, et ce que vous ferez à l'un d'eux, c'est à moi que vous le ferez. Tout pauvre est pour nous Jésus. Comme les premiers chrétiens avaient présente cette haute idée du pauvre ! Et ils ne cherchaient pas s'il était digne ou indigne. Les plus misérables étaient les préférés.

Graduel : « Seigneur, vous avez éprouvé mon cœur, vous l'avez visité pendant la nuit. — Vous m'avez éprouvé par le feu, et vous n'avez vu en moi aucune faute.

Alleluia, Alleluia. Le Lévite Laurent a fait une bonne œuvre, en illuminant un aveugle par un signe de croix. »

Evangile selon saint Jean c. 12.

« Jésus dit à ses disciples : En vérité je vous le dis, si le grain de froment tombé dans la terre ne meurt pas, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui hait sa vie en

ce monde la garde pour l'éternité. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive. Et où je serai moi-même, mon serviteur sera. Si quelqu'un me sert, mon Père le glorifiera. »

Devant le gril de saint Laurent, il faut faire entrer dans son cœur cette pensée du Maître : Aimer sa vie plus que lui, c'est la perdre ; haïr sa vie, c'est-à-dire la sacrifier, s'il le faut, pour lui prouver son amour, c'est garder sa vie pour l'éternité. Et cette alternative ne se pose pas seulement quand il s'agit de mourir par le martyre, elle se pose à chaque instant de notre vie, quand la tentation nous saisit : ou Jésus, en refusant, ou le démon en acceptant. La vie ou la mort. Mais Jésus nous encourage, en nous assurant qui si nous le préférons au mal, là où il sera lui, nous serons avec lui, dans la gloire de son Père. Mettons, nous aussi, dans ce martyre moral de la vie, mettons de la magnificence. Soyons avec Jésus joyeusement, de bon cœur, et non par peur.

Offertoire : « Louange et beauté sont autour de vous ; sainteté et magnificence décorent votre temple ».

Secrète : « Recevez, Seigneur, ces offrandes que nous vous présentons honorablement et, par les mérites du bienheureux Laurent, faites-les profitables à notre salut ».

Communion : « Que celui qui me sert, me suive, et où je serai, là sera aussi mon serviteur ».

Postcommunion : « Rassasiés du divin mystère, nous vous demandons, Seigneur, que ces

justes hommages de notre dépendance nous aident, par l'intercession du bienheureux Laurent, votre martyr, à obtenir le salut ».

XXXVII

12 Aout.

Sainte Claire,

Vierge.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Seigneur, faites que, en solennisant la naissance au ciel de la bienheureuse Vierge Claire, vos serviteurs puissent participer, par son intercession, aux joies du ciel et devenir les cohéritiers de votre Fils unique ».

Claire, la fille bien-aimée de François d'Assise. Comme lui elle voulut être pauvre, elle voulut souffrir avec Jésus Crucifié. Elle donna ses biens aux indigents et s'enferma au monastère de Saint-Damien avec d'autres pieuses femmes, éprises du même idéal. Saint Damien fut un des rares coins de terre qu'aima François. De loin comme de près, il veillait sur ses filles. Claire, la pauvre Dame, marchait résolument sur ses traces. Il le savait et son cœur en était heureux. Chose extraordinaire ! Il fallut à Claire une grande énergie et une grande persévérance pour obtenir de Rome le diplôme officiel qui lui garantissait à elle et à ses filles le privilège de

la pauvreté. On avait peur évidemment que ce beau zèle n'eût point de suite ou plus encore que des religieuses cloîtrées, vivant de la pauvreté absolue, ne pussent trouver précisément de quoi vivre. Mais Claire l'emporta de haute lutte. Et tandis que le plus souvent les bulles papales ont pour objet de donner des bénéfices, celle obtenue par Claire lui accordait le droit de vivre pauvrement, comme son Père, François d'Assise.

La pauvre Dame vécut ainsi de longues années. Un jour elle apprit que François agonisait à Notre-Dame des Anges, dans la plaine au bas d'Assise. Cloîtrée, Claire ne put aller lui demander sa suprême bénédiction. Mais, elle obtint que le corps de son Père fût présenté, après sa mort, à la grille de son monastère. Elle le vit donc une dernière fois. Entrevue vraiment céleste entre le Père qui était déjà dans le ciel et la fille qui soupirait après le ciel.

Sur son lit de mort, Claire reçut la visite et la bénédiction du Pape Innocent IV. Elle sollicita humblement une indulgence plénière pour la rémission de ses péchés. Puis pauvre comme François, détachée de la terre comme lui, la pauvre Dame mourut.

Douce vision de ces temps primitifs de la vie franciscaine, riche d'idéal et de simplicité héroïque.

Les siècles ont passé, mais la vérité évangélique ne passe pas. Il est toujours vrai aujourd'hui, comme au temps de la pauvre Dame, que bienheureux sont les pauvres, ceux qui savent ce qu'est Dieu et le peu qu'est la terre.

XXXVIII

15 Aout.

L'Assomption de la Sainte Vierge.

LA PROCESSION.

L'Antienne de Magnificat, aux premières Vêpres, annonce en ces termes magnifiques la grandeur et la joie de cette fête.

« Le Christ est monté au-dessus des cieux. Il a préparé à sa Mère très pure le lieu de son immortalité. Et aujourd'hui c'est la fête merveilleuse, la fête incomparable, au-dessus des fêtes de tous les saints, en laquelle, glorieuse, heureuse, sous les regards émerveillés de toutes les hierarchies célestes, la Mère de Dieu monte à sa demeure éthérée où, toujours bonne, elle n'oubliera jamais ceux qui se souviendront d'elle ».

Fête des fêtes de la très sainte Vierge, sa glorieuse Assomption, car par elle, elle atteint le terme suprême de tout ce qu'elle est. Son immaculée conception, sa maternité divine, sa douloureuse compassion au pied de la croix, toutes les grâces répandues en elle à profusion tendent à ce but final, éternel, immuable qui est sa gloire dans le ciel. C'est là sa place définitive, sa place prédestinée dans le plan de la Providence. Et quelle place ! Marie, l'humble vierge, prend la première au-dessous de l'Auguste Trinité. Entre elle et Dieu il n'y a pas d'intermédiaire. Créature, elle l'est, tout ce qu'elle a, elle

l'a reçu de Dieu, mais personne n'a reçu ni ne recevra autant qu'elle. De sorte que l'Assomption de la sainte Vierge est la fête suprême de l'humanité, de la pure humanité. Il y a plus haut : Jésus. Mais Jésus est Dieu et homme. Marie est simplement créature et, à ce titre, en elle, l'humanité atteint sa suprême perfection et rend à Dieu, par elle, la suprême louange. Cette suprême perfection vient des mérites de Jésus crucifié et cette suprême louange passe par ses lèvres, mais il n'en est pas moins vrai, que Marie, simple créature, représente devant l'Auguste Trinité, toute créature et la représente dans la plénitude de perfection, de grâce, de beauté.

Au-dessous d'elle tous les Anges, au-dessous d'elle tous les élus, au-dessous d'elle tout ce qui est créé. Elle est la reine de la gloire, la reine de la joie, la reine de la béatitude. Et cette royauté souveraine, la Mère de Dieu la possède, dès ce jour de son Assomption en corps et en âme. Cela veut dire, que la Mère de Dieu est ressuscitée comme son Fils, non par sa propre puissance à elle, mais par la puissance de son Fils et que, ressuscitée, elle est montée triomphante dans le ciel.

Cette résurrection n'est pas encore un dogme de la foi. Mais tant de raisons théologiques, tirées toutes de la dignité de Mère de Dieu, tant d'affirmations des Docteurs de l'Eglise militent en sa faveur que l'Eglise, poussée par ces raisons, et ces affirmations, poussée par la dévotion du peuple chrétien qui sent la vérité de cette résurrection, ne craint pas de la solenniser avant même de l'avoir officiellement définie. Elle fait de l'Assomption de la Mère de Dieu la plus

grande fête en son honneur. Et l'heure n'est peut-être pas éloignée où l'Eglise ajoutera ce fleuron glorieux à la couronne de la Mère de Dieu. Toute la catholicité en tressaillira d'allégresse.

Aussi l'ordre des Prêcheurs, l'ordre de Marie, solennise avec magnificence l'entrée triomphale de la Mère de Dieu dans la béatitude céleste. Il la suit, il l'escorte en cette procession, il l'entoure de ses hommages comme sa souveraine. Il n'oublie pas que, en ce jour de l'Assomption, 15 août 1217, dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille, Dominique, son fondateur, approuvé par le Saint-Siège, réunit ses premiers compagnons, reçut leur profession et celle des religieuses puis les dispersa dans le monde pour y publier l'Ordre. Geste auguste du semeur qui ne craint point, malgré les timides observations de ses amis les plus dévoués, de répandre le grain, pour qu'il produise la moisson.

Cette fête de l'Assomption est donc à travers les âges, la fête familiale de l'ordre de Saint-Dominique, la fête de sa prise de possession du monde.

Les Prêcheurs, après sept siècles, se souviennent de la bénédiction maternelle qu'ils reçurent, en ce jour, de la Mère de Dieu et, voyant l'incomparable moisson de lumière, de sainteté qui fut le fruit de cette bénédiction, ils rendent à leur mère les hommages de leur amour filial et lui redisent leur tendre reconnaissance.

La procession joyeuse se déroule dans les cloîtres, selon le rite qui nous est connu.

On chante ce *répons,* en allant à la première station du cloître : « Heureuse êtes-vous, sainte Vierge Marie, et très digne de toute louange,

car de vous s'est levé le soleil de justice, le Christ notre Dieu. — Priez pour le peuple, intercédez pour les clercs, suppliez pour le pieux sexe féminin. Que tous ceux qui célèbrent votre Assomption sentent l'aide de votre secours ».

La joie de l'humble Vierge Marie doit se répandre sur tous. Pas une souffrance, pas une indigence n'est oubliée. Elle est la mère universelle. A tous ses enfants, les plus malheureux surtout, elle montre sa bonté. Elle est, selon ce beau titre que je lus un jour en Avignon, à Notre-Dame des Doms, Notre-Dame de Tout-Pouvoir.

Et la procession se remet en marche en chantant ce *deuxième répons :*

« Je suis élevée comme le cèdre sur le Liban, comme le cyprès sur le Mont Sion. Je répands la suave odeur d'une myrrhe choisie. — Le parfum du Cinnamone et du baume ».

L'humbe Vierge Marie sait ce qu'elle est, mais elle sait aussi que tout ce qu'elle est, elle l'est par la grâce de Dieu. Elle sait qu'elle a tout reçu et plus elle a conscience de sa grandeur, plus elle se fait petite devant la Majesté de Celui qui est. Et c'est pourquoi, élevée comme le cèdre du Liban, élevée comme le cyprès du Mont Sion, elle répand autour d'elle les parfums les plus exquis de son humilité. L'orgueil est fétide, car il est corruption ; l'humilité est suave, car elle est vérité.

Au troisième répons. C'est l'acclamation de l'humanité qui glorifie la Mère de Dieu :« Qui est donc celle qui monte comme le soleil, gracieuse comme Jérusalem ? Les filles de Sion la regardent et la proclament bienheureuse, les reines chantent ses louanges. — Comme aux jours du

printemps les roses et les lis des vallées l'entourent de leurs fleurs ».

Elle est si belle, l'humble Vierge Marie, si pure, si lumineuse que nous avons peine à reconnaître en cette radieuse beauté quelqu'un de notre race déchue. Quel contraste, grand Dieu ! Elle et nous, pauvres pécheurs. Les roses et les lis l'embaument de leurs parfums. Notre cœur, lui, est comme un vase brisé, dont toutes les fissures laissent passer les parfums du ciel. Il se vide et reste ouvert aux odeurs mauvaises du péché. Si loin de vous, Reine du ciel, si bas dans les profondeurs du mal, souvenez-vous cependant que vous êtes notre mère, et que votre regard très pur, très doux s'abaisse jusqu'à notre misère.

A l'entrée de l'église, on chante ces choses délicieuses, que la Liturgie met sur les lèvres du Saint-Esprit : « Je vais pour moi à la montagne de la myrrhe, je vais aux collines du Liban et là je parlerai à mon Epouse, je lui dirai : Tu es toute belle, ma bien-aimée, aucune tache n'est sur toi. Viens du Liban, mon épouse, viens du Liban. Tu viendras, tu passeras par le mont de Sanir et par l'Hermon ; par les repaires des lions et les monts où vivent les léopards. — Tes joues sont belles comme celles de la tourterelle, ton cou est beau, comme une parure de pierres précieuses ».

L'Esprit-Saint se mire dans la beauté de son épouse. Cette beauté vient de lui, il la regarde, il la contemple et sa joie est infinie d'avoir fait ce chef-d'œuvre de pureté. Il lui dit toute sa tendresse, tendresse divine dont nous pouvons à peine entendre la douceur. C'est que l'Esprit-Saint voit cette Epouse préférée, immaculée,

sortir des monts, où habitent les lions et les léopards, sortir de cette race boueuse d'Adam et il la compare ! Viens vite, lui dit-il, viens du Liban, hâte-toi de traverser ces repaires mauvais, passe au milieu d'eux, aucune tache ne te souillera, mais passe vite, viens dans la maison où tu seras souveraine de beauté, l'unique.

Et avec l'humble Vierge Marie, symbolisant cette entrée triomphale, la procession entre dans l'église, la maison de Dieu, sur terre.

Alors on chante, comme si on la voyait sur son trône : « Vous êtes élevée, sainte Mère de Dieu, au-dessus des chœurs des Anges, dans le royaume des cieux ».

Oraison : « Seigneur, que la vénérable solennité de ce jour soit pour nous un secours salutaire, car en ce jour la sainte Mère de Dieu a subi la mort temporelle, mais elle n'a pu être liée par les chaînes de la mort, celle qui a engendré votre Fils, Notre-Seigneur, incarné dans son sein ».

La Messe.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête, à l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, dont l'Assomption réjouit les Anges et leur fait louer tous ensemble le Fils de Dieu. — Mon cœur prononce une bonne parole : au roi je consacre toutes mes œuvres.

Joie de la terre et joie du ciel, joie des hommes et joie des Anges, l'Assomption de la sainte Vierge, car tous, et les hommes et les Anges, l'ont pour souveraine. Elle est au-dessus de tous,

et tous, dans le ciel, reçoivent d'elle plus de lumière, plus de joie, plus de béatitude. Marie est, par sa dignité de Mère de Dieu, supérieure à tous les Anges. Ce qui fait, devant Dieu, la réelle grandeur d'un être, ce n'est pas sa nature propre, mais bien la grâce de charité qui surélève cette nature. De soi, par nature, l'Ange, esprit dégagé de toute attache avec la matière, est au-dessus de l'homme dont l'âme est substantiellement unie à sa chair. Mais cette différence de nature s'efface devant la grâce qui surélève, selon la volonté de Dieu, ce qui est plus bas au-dessus de ce qui est plus haut. L'ordre de nature demeure, mais l'ordre de la charité — qui est l'ordre de la grâce — surpasse cet ordre de nature. Et c'est pourquoi, tout en demeurant fille d'Adam, fille de la race humaine, inférieure à la nature angélique, la Mère de Dieu monte au plus haut, par la grâce, au-dessus des Anges.

Oraison : « Seigneur, que la vénérable solennité de ce jour soit pour nous un secours salutaire. Car, en ce jour la sainte Mère de Dieu a subi la mort temporelle, mais elle n'a pu être liée par les chaînes de la mort celle qui a mis au monde votre Fils, Notre-Seigneur, incarné dans son sein ».

Cette oraison confirme la foi de l'Eglise en la résurrection de la sainte Vierge et en donne la raison essentielle qui est la dignité de Mère de Dieu. C'est une oraison dogmatique. Le rite romain ne la possède pas. Elle peut être citée comme un témoignage à la vérité de l'Assomption de la sainte Vierge.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, Eccli., 24.

« J'ai cherché partout le repos et une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de toutes choses m'a parlé et m'a fait connaître sa volonté. Celui qui m'a créée a reposé sous ma tente et m'a dit: Habite en Jacob, prends Israël pour ton héritage et enracine-toi parmi mes élus. C'est ainsi que je me suis établie en Sion, que je me suis reposée dans la ville sainte et que Jérusalem est devenue le lieu de ma puissance. J'ai pris racine dans le peuple que Dieu honore, dans l'héritage de Dieu; j'ai fait ma demeure dans l'assemblée des Saints. Je suis élevée comme le cèdre du Liban, comme le cyprès sur la montagne de Sion. J'ai étendu mes branches comme les palmiers de Cadès, comme les plants de rosiers à Jéricho. Je suis belle comme l'olivier des champs, haute comme le platane planté sur le chemin au bord de l'eau. Je répands mon parfum comme le cinnamone et le baume, une suave odeur comme une myrrhe choisie. »

Il s'agit ici en premier lieu de la sagesse divine, qui, jusqu'à la venue du Sauveur, a fait sa demeure sur cette terre, à Jérusalem, au milieu du peuple de Dieu, celui qui devait donner au monde le Christ Jésus, la sagesse faite homme. Mais l'Eglise applique ces textes de lumière à la Mère de Dieu, qui précisément est devenue la mère de la sagesse incarnée en elle. Elle se confond ainsi avec elle comme la mère avec son fils. Et toute la beauté poétique des comparaisons employées par l'Esprit-Saint décore magnifiquement la mère de la sagesse.

Graduel : « Régnez par la vérité, par la douceur et la justice, votre droite vous fera faire de merveilleux progrès. — Ma fille, écoute-moi, regarde, penche ton oreille : car le roi est épris de ta beauté.

Alleluia, Alleluia. Aujourd'hui la Vierge Marie monte au ciel, réjouissez-vous, car elle règne avec le Christ pour l'éternité, Alleluia ».

Oui, réjouissons-nous du triomphe de la Vierge Marie. Car si elle règne dans le ciel, nous savons qu'elle y règne pour nous. Sa joie n'est pas égoïste. Souveraine du monde, Marie n'oublie pas qu'elle en est la mère. Et plus elle est élevée, plus elle est proche de Dieu, plus elle a de pouvoir, plus également elle est « notre bonne mère ». Nous pouvons du bas-fond de notre misère, élever nos regards vers cette mère et implorer son secours. Qui l'a invoquée sans être secouru ? Mère elle demeure dans sa gloire, et nous, ses petits enfants, nous pouvons nous blottir câlinement dans ses bras.

Evangile selon saint Luc, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus entra dans un village et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Or elle avait une sœur, appelée Marie, qui, assise aux pieds de Jésus, l'écoutait parler. Marthe, elle, était distraite par les soins du service. Elle s'arrêta un instant et dit : Seigneur, vous n'êtes donc pas en peine que ma sœur me laisse seule m'occuper du service ? Dites-lui donc de m'aider. Et le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles pour beaucoup de choses, alors qu'il n'en faut qu'une seule. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point enlevée. »

Nous connaissons déjà ce gracieux épisode. Ici nous n'avons qu'à nous demander pourquoi cet évangile se lit le jour de l'Assomption. Evidemment ce n'est qu'une allusion très lointaine à la « bonne part » que Marie, non plus Marie, sœur de Marthe, a prise, mais bien Marie, mère de Jésus. C'est le sens accommodatice. « La bonne part » est à la Mère de Dieu, la meilleure de toutes les parts, et jamais cette part ne lui sera ôtée, car jamais elle ne cessera d'être la Mère de Dieu.

Offertoire : « Heureuse êtes-vous, sainte Vierge Marie, et très digne de toute louange, car de vous s'est levé le soleil de justice, le Christ notre Dieu ».

Secrète : « Seigneur, que la prière de la Mère de Dieu vienne en aide à votre peuple. Quoique nous sachions que, soumise à la condition de la chair, elle nous a quittés, faites que nous sentions qu'elle intercède pour nous auprès de vous dans la gloire céleste ».

La mort ne brise pas les liens du cœur. Entre ceux qui partent les premiers et ceux qui demeurent sur la terre il y a, s'ils sont avec Dieu, des rapports certains, cette communion des saints, qui relie tous les amis de Dieu au ciel, au purgatoire, sur terre. Ceux qui nous ont aimés en ce monde, nous aiment plus encore au ciel, ils nous aiment mieux, avec plus de vérité et d'intensité, car eux ils savent ce que nous ne savons pas et leur prière monte incessante vers Dieu pour nous protéger et assurer notre salut. Toute notre vie d'âme, de cœur, passe et demeure au ciel pour l'éternité. Elle se perfectionne, elle se transforme, mais chacun, dans la béatitude divine, reste ce qu'il est personnellement. Il n'y a pas rupture entre le passé du temps et le présent éternel. Tout ce qui fut bon dans l'âme, demeure. Car chacun de nous est, pour l'éternité, une louange spéciale, individuelle, faite de toutes les grâces reçues sur terre, selon les décrets éternels de Dieu. Et c'est pourquoi dans le ciel, chacun garde sa personnalité bienheureuse et par conséquent garde les liens de cœur, purifiés, s'il en est besoin, qui, sur terre, firent une part de son bonheur.

S'il en est ainsi de tous les élus, à plus forte raison la Mère de Dieu a-t-elle, au ciel, ce souvenir de nos nécessités de chaque jour. Elle n'est pas une étrangère pour nous, elle demeure, à la lettre, notre mère.

Communion : « Heureux le sein de la Vierge Marie, qui a porté le Fils du Père éternel ».

Postcommunion : « Après avoir participé au banquet céleste, nous implorons votre clémence, Seigneur, notre Dieu, afin que, en célébrant l'Assomption de la Mère de Dieu, nous soyons délivrés par son intercession de tous les maux qui nous menacent ».

XXXIX

16 Aout.

Saint Joachim,

Père de la très sainte Vierge Marie.

La Messe.

A la gloire de l'Enfant l'Eglise, toujours très délicate, unit la gloire du Père. Et cette gloire du Père, si inférieure à la gloire de l'Enfant, est une louange très belle à la bonté de Dieu, qui choisit la fille de Joachim pour être sa propre mère.

Introït : « Il a répandu ses biens sur les pauvres. Sa sainteté demeure pour l'éternité. Il sera exalté dans la gloire. — Heureux l'homme qui craint le Seigneur, qui met tout son cœur à observer sa loi ».

Joachim est le juste, celui qui sait ce qu'est Dieu et lui rend l'hommage qui lui est dû. C'est la première justice, la plus essentielle à toute créature, celle qui commande toutes les autres.

Oraison : « Dieu qui, de préférence à tous les autres saints, avez voulu que le bienheureux Joachim fût le père de la Mère de votre Fils, faites que nous ressentions la protection de celui dont nous vénérons la solennité ».

Lecture du *Livre de la Sagesse,* Eccl., c. 31.

« Heureux l'homme qui se montre sans tache, qui ne court pas après l'or, et ne met pas son espoir dans l'argent et les trésors. Quel est-il ? Nous le comblerons de louanges. Car il a fait des merveilles pendant sa vie. Il fut éprouvé et trouvé parfait. Il put transgresser la loi et ne l'a point transgressée, faire le mal et ne l'a point fait. Aussi ses biens sont en sûreté dans le Seigneur et toute l'Assemblée des Saints publiera ses aumônes. »

Libre choix fait par le juste sous la douce et forte motion de la grâce de Dieu. En face du bien et du mal, il a choisi le bien. Se tournant vers Dieu, il lui dit par son cœur et ses actes : vous êtes la vérité, c'est vous que je suis ; vous êtes le bien, c'est vous que j'aime. A vous je m'attache, car vous êtes ; le reste ne m'est rien, car ce qui n'est pas vous, ou pour vous, n'est pas. C'est l'unique moyen de mettre « ses biens en sûreté », c'est-à-dire son âme, sa vie, son bonheur pour l'éternité. Il faut, pour être éternellement dans la joie de Dieu, être en ce monde uni à Celui qui est. Le reste ne compte pas, car le reste n'est pas.

Graduel : « Il a répandu ses biens sur les pauvres. Sa sainteté demeure pour l'éternité.

— Sa postérité sera puissante sur la terre, elle sera bénie pour sa justice.

Alleluia, Alleluia. Le juste croîtra comme le lis et fleurira devant le Seigneur éternellement ».

Commencement de l'*Evangile* selon saint Matthieu, c. 1.

« Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Et Jacob engendra Juda et ses frères. Et Juda engendra Phares et Zara de Thamar. Et Phares engendra Esron. Et Esron engendra Aram. Et Aram engendra Aminadab. Et Aminadab engendra Naasson. Et Naasson engendra Salmon. Et Salmon engendra Booz de Rahab. Et Booz engendra Obed de Ruth. Et Obed engendra Jesse. Et Jesse engendra David le roi. Et le roi David engendra Salomon de celle qui était la femme d'Uri. Et Salomon engendra Roboam. Et Roboam engendra Abias. Et Abias engendra Asa. Et Asa engendra Josaphat. Et Josaphat engendra Joram. Et Joram engendra Osias. Et Osias engendra Joatham. Et Joatham engendra Achaz. Et Achaz engendra Ezéchias. Et Ezéchias engendra Manassès. Et Manassès engendra Amon. Et Amon engendra Josias. Et Josias engendra Jechonias et ses frères au temps de la transmigration à Babylone. Et après la transmigration à Babylone Jechonias engendra Salathiel. Et Salathiel engendra Zorobabel. Et Zorobabel engendra Abiud. Et Abiud engendra Eliacim. Et Eliacim engendra Azar. Et Azar engendra Sadoc. Et Sadoc engendra Achim. Et Achim engendra Eliud. Et Eliud engendra Eléazar. Et Eléazar engendra Mathan. Et Mathan engendra Jacob. Et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. »

Joachim n'est pas dans cette lignée qui aboutit à saint Joseph, mais cette lignée indique sa généalogie à lui qui aboutit directement à Marie. Et c'est de Marie et non de Joseph, de Marie seule, demeurée Vierge, que le Christ Jésus a pris naissance. Il remonte par elle, en ligne directe également à David et à Abraham, puis

aux Patriarches, à Noé, à Adam. On suit ainsi, à travers les siècles, la descente humaine du Fils de Dieu jusqu'à nous. Comme nous, pauvres pécheurs, le Christ Jésus a des pécheurs dans sa famille. Il a voulu naître de pécheurs, avoir en lui du sang de ces pécheurs qu'il venait sauver. Et lui qui a fait la merveille de naître immédiatement d'une Vierge toute pure, toute immaculée, il ne dédaigne pas de compter parmi ses aïeules des femmes coupables. Tous les pécheurs sont dans sa généalogie, car il est venu pour les sauver tous.

Offertoire : « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur ; vous l'avez établi, Seigneur, au-dessus des œuvres de vos mains ».

Secrète : « Recevez, Dieu très clément, ce sacrifice en l'honneur du saint Patriarche Joachim, Père de la Vierge Marie, que nous offrons à votre Majesté, afin que, par son intercession unie à l'intercession de son épouse et de sa bienheureuse fille, nous méritions d'obtenir la rémission de nos péchés et la gloire éternelle ».

En cette oraison on réunit toute la famille de Jésus : Joachim et Anne et Marie sa sainte mère : les grands-parents et la mère. Et c'est très doux de penser que, comme nous, Jésus eut sur la terre un grand'père et une grand'mère, ceux dont la tendresse se fait plus câline envers l'enfant, plus compatissante et plus miséricordieuse. C'est nous dire que nous pouvons nous adresser avec confiance à ces grands-parents, qui sont aussi les nôtres, pour implorer le pardon de nos fautes. Qui pardonne à l'enfant, qui excuse ses faiblesses, comme un grand'père et une grand'mère ? Un bon baiser et toutes les larmes sont

essuyées. C'est très humain, mais qui donc est plus humain que Dieu ?

Communion : « C'est le serviteur fidèle et sage, à qui le Seigneur a confié sa famille, afin qu'il donne à tous en temps voulu le froment nécessaire ».

Joachim est le chef de la famille de Dieu sur terre. A lui de donner à tous les membres de cette famille « la mesure de froment ». Ce froment c'est Jésus lui-même, le pain de vie, notre nourriture. Froment qui purifie les cœurs, qui éclaire les intelligences, qui donne la vigueur d'âme si nécessaire pour lutter contre le mal.

Postcommunion : « Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, que, par ces sacrements que nous avons reçus, grâce aux mérites et à l'intercession du bienheureux Joachim, père de la mère de votre Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous méritions d'obtenir votre grâce en ce monde et plus tard la gloire éternelle ».

XL

17 Aout.

Saint Hyacinthe,

Confesseur, de notre Ordre.

La Messe.

Introït : « Il a ouvert sa bouche dans les assemblées du Très-Haut. Il sera glorifié au milieu du peuple. Parmi la multitude des élus il aura sa louange et il sera béni parmi les bénis.

— Les yeux du Seigneur sont sur les justes ; ses oreilles sont attentives à leurs prières ».

Chaque élu a sa louange personnelle qui vient en lui de la bonté de Dieu, et retourne à la louange suprême de Dieu. Cette louange personnelle est faite des grâces que chacun reçoit. Elles forment dans une âme sa physionomie à elle, qui fait qu'une âme ne ressemble pas à une autre âme. Les dons de nature, le tempérament individuel entrent même pour une part, part inférieure, mais part réelle dans cette physionomie personnelle de l'âme. Sur le fond commun de la nature humaine comme sur le fond commun de la grâce surnaturelle, Dieu bâtit en chaque âme un temple particulier qui lui est propre, et qui devient sa louange propre à la bonté de Dieu, dans le temps et dans l'éternité.

Hyacinthe, le Polonais, frère du bienheureux Ceslas, a donc sa physionomie de saint à lui. Il est le *Prêcheur infatigable,* l'apôtre qui une fois reçue la mission de son Père Dominique s'en va dans les pays du nord et porte partout, avec la vie de l'Ordre nouveau des Prêcheurs, la foi chrétienne. Il est *l'Apôtre* et dans ses mains qui sont comme les mains du Créateur, il garde, pour les distribuer à plaisir, les miracles qui assurent le succès de sa parole. C'est ainsi qu'il faut regarder Hyacinthe, oublieux de lui-même, n'ayant plus dans l'esprit de pensée, dans le cœur d'amour que pour Jésus-Christ. Où n'est il pas allé ? Toutes les régions du nord de l'Europe l'ont vu, l'ont entendu. Il a parcouru la Hongrie, la Bohème, les Balkans, la Pologne, les pays Scandinaves, la Russie. Et partout il a semé avec la foi chrétienne l'Ordre des Prêcheurs.

Oraison : « Dieu, qui avez rendu glorieux par la sainteté de ses œuvres et l'éclat de ses prodiges, le bienheureux Hyacinthe, votre Confesseur, au milieu des nations les plus diverses, accordez-nous de réformer nos mœurs à son exemple et d'être protégés par son secours dans le malheur ».

Epître de saint Paul aux Thessaloniciens, I, c. 2.

« Frères, nous trouvâmes en notre Dieu la confiance de vous prêcher l'évangile de Dieu, parmi bien des difficultés. Notre prédication ne procéda ni de l'erreur ni d'aucun motif coupable, ni d'aucune fraude. Mais, selon que nous avons été jugé digne par Dieu d'être chargé de l'évangile, ainsi nous parlons, comme quelqu'un qui veut plaire, non pas aux hommes, mais à Dieu, qui scrute notre cœur. Jamais nous ne nous présentâmes avec des paroles de flatterie, vous le savez, ni avec le souci de tirer quelque profit de notre ministère, Dieu m'en est témoin, ni pour acquérir quelque gloire humaine de vous ou de qui que ce soit. Nous aurions pu être à votre charge, comme Apôtres du Christ. Mais nous nous sommes fait tout petit au milieu de vous, comme une mère qui entoure de soins ses enfants. Brûlant, pour vous, d'un amour semblable au sien, nous désirions ardemment vous donner, non pas seulement l'évangile de Dieu, mais notre vie même, tellement vous nous étiez devenus chers. »

Chaque mot de cette Epître s'applique à saint Hyacinthe.

Graduel : « Instruit dès son enfance, il fut rempli de sagesse comme un fleuve. Eprouvé dans sa foi, il fut trouvé fidèle dans ses paroles. — Pendant sa vie il opéra des prodiges et après sa mort il multiplia les merveilles.

Alleluia, Alleluia. Réjouis-toi, Hyacinthe, mon fils, car tes prières sont exaucées par mon Fils,

tout ce que tu jugeras bon de demander, par mon intervention tu l'obtiendras ».

Comme son père Dominique, Hyacinthe avait au cœur une tendre dévotion à la sainte Vierge. Comment être apôtre de Jésus, sans aimer sa mère et sans mettre sous sa protection ses travaux apostoliques ? Hyacinthe sentait vivement les difficultés de son ministère. Ces peuples qu'il voulait gagner au Christ, il fallait les arracher au démon, réformer leurs mœurs, éclairer leur intelligence. Tâche rude, même à un saint. Et c'est pourquoi Hyacinthe en appela à la mère de Dieu. Elle lui répondit, dans une joyeuse vision : Réjouis-toi ! Ne crains rien, compte sur moi ! Va et prêche, je suis là.

Evangile selon saint Matthieu c. 10.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Allez, prêchez et dites : Le royaume de Dieu est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Gratuitement vous recevez ces pouvoirs, exercez-les gratuitement. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre ceinture. N'ayez pas de sac, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton. L'ouvrier mérite sa nourriture. »

C'est la loi générale de l'apostolat : Prêcher, sauver les corps et les âmes, le tout avec le plus entier désintéressement. Cette loi Hyacinthe l'avait reçue des mains de Dominique. Son esprit le suivait partout. Il n'est pas un prédicateur quelconque ; il est le fils de Dominique et il se montre tel en tous lieux.

Offertoire : « Le Seigneur a appelé d'une terre lointaine l'homme qu'il désirait. Il lui a donné des trésors cachés, il lui a révélé les mystères secrets ».

Cette vocation d'Hyacinthe est, en effet, merveilleuse. Il fallait, pour que l'ordre nouveau des Prêcheurs fût connu rapidement chez les peuples du Nord et y produisît ses fruits de sainteté, avoir sous la main des apôtres originaires de ces peuples mêmes. Dieu les envoie à Dominique. Il les lui amène, sans qu'il ait besoin de les chercher. De sorte que, par cette intervention providentielle, Dominique put immédiatement prendre possession des régions qu'il avait désiré évangéliser lui-même. Hyacinthe et son frère Ceslas viennent à Rome au moment précis où Dominique s'y trouve et a besoin d'eux. Il leur donne l'habit de son ordre, il les instruit lui-même de ses projets apostoliques, il les forme à l'observance qu'il impose à ses fils. Et quand les deux Frères retournent dans leur pays, ils y retournent en Prêcheurs. Tous les trésors cachés, tous les secrets de Dominique, son esprit et sa règle, ils les possèdent et les couvents qu'ils sèment sur leur route sont des couvents de vrais Prêcheurs.

Secrète : « Par l'intervention de votre Auguste Mère, Seigneur, que le bienheureux Hyacinthe, cet intrépide voyageur sur les flots, porte ce sacrifice en présence de votre divine Majesté et, daignez, dans votre bonté, l'accepter pour notre salut ».

Ce « voyageur intrépide sur les flots » nous rappelle un épisode angoissant de la vie d'Hyacinthe. Les Tartares assiégeaient Kiev où le saint avait établi un couvent de l'Ordre. Il était à l'autel quand les Frères l'avertirent que les hordes barbares pénétraient dans la ville. Hyacinthe prit le ciboire renfermant les Saintes

Hosties et, suivi de tous les religieux, il traversait l'église pour gagner la partie non cernée de la ville, quand passant devant la statue de la sainte Vierge il l'entendit qui disait : Eh quoi ! tu emportes le Fils et tu laisses la Mère ! Or cette statue était grande et en albâtre. — Mère, répond le Saint, votre statue est si lourde ! — Soulève-la, reprit Marie, elle te sera légère. Hyacinthe la prit de son bras resté libre et il sortit. Chargé de ses deux fardeaux précieux, il passa le fleuve Dnieper avec ses compagnons, en marchant sur les flots.

Communion : « Mon bien-aimé est éclatant de blancheur, son visage est couleur de rose. Ses mains sont finement moulées et pleines d'hyacinthes ».

Jeu de mots gracieux sur le nom d'Hyacinthe, mais réalité précieuse, car vraiment ses mains offraient à Dieu les fleurs les plus suaves.

Postcommunion : « Ceux que vous avez réjouis, Seigneur, par l'ineffable suavité de votre corps et de votre sang, aidez-les par la prière du bienheureux Hyacinthe et faites-les parvenir à l'éternelle félicité ».

Après une longue vie de labeurs apostoliques, le jour même de l'Assomption, en 1257, à Cracovie, Hyacinthe rendit son âme à Dieu. Il entrait dans la joie du ciel comme porté à son tour par Celle qu'il avait tant aimée sur terre.

XLI

18 Aout.

Le bienheureux Aimon Taparelli,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi*, p. [18].

Oraison : « Dieu tout-puissant, plein de miséricorde, dont le service est régner, par l'intercession du bienheureux Aimon, votre Confesseur, que vous avez fait remarquable prédicateur de la foi, faites que, après vous avoir servi fidèlement sur terre, nous méritions de jouir avec lui de votre royaume éternel dans le ciel ».

Fils d'une noble famille, Aimon Taparelli naquit à Savigliano à la fin du XIV^e^ siècle. C'était l'époque où, malgré les calamités du Schisme d'Occident, un réveil religieux se manifestait dans tous les ordres et spécialement dans celui de Saint-Dominique. Il avait été mérité et commencé pour lui par les prières et les souffrances de sainte Catherine de Sienne. Aimon fut séduit par cette vie apostolique et, dès ses jeunes années, il entra dans l'ordre des Prêcheurs. Il fut un religieux d'observance régulière, très humble et très pauvre, indulgent pour les autres. Il fut aussi un religieux instruit, si bien que, après avoir enseigné dans l'Ordre les sciences sacrées, il fut appelé à les enseigner dans l'université de Turin. Il le fit avec éclat. Sa sainteté et sa doctrine étaient si réputées

que le duc de Savoie, le bienheureux Amédée, le prit pour prédicateur de la cour et le choisit comme confesseur.

Mais la Providence lui destinait une autre mission. A la mort du bienheureux Barthélemi Cerveri, massacré par les hérétiques, en haine de la foi, Aimon Taparelli fut appelé à lui succéder. Tâche rude et dangereuse qu'il remplit avec zèle et sage prudence. Sa prière était incessante. Il estimait, sans doute, que là était la vraie force de l'apostolat.

Aimon vécut ainsi jusqu'à l'âge de cent ans et il mourut en tenant en ses mains un crucifix qu'il garda ainsi après sa mort, sans qu'on pût le lui enlever.

Symbole touchant de toute une vie passée au service de Jésus crucifié. C'est la vie vraiment apostolique du serviteur qui s'oublie pour son maître, lui consacre ses forces et trouve son suprême bonheur à mourir entre ses bras.

XLII

19 Aout.

La bienheureuse Emilie Bicchieri,

Vierge, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez accordé à la bienheureuse Emilie, votre Vierge, la grâce de mépriser toutes les choses de la terre et de ne rechercher que vous seul, faites que, par ses mérites

et son intercession, nous méprisions nous-mêmes les illusions dangereuses du monde et nous vous aimions de tout notre cœur ».

Emilie fait encore partie de la glorieuse phalange des Prêcheresses du XIII[e] siècle, puisqu'elle mourut à l'âge de soixante-dix ans en 1314. Mais c'est une Prêcheresse qui, une des premières peut-être, inaugura la vie conventuelle des Tertiaires régulières.

Elle naquit à Verceil, de famille opulente. Avec les biens qu'elle eut en partage, elle fonda, près de Verceil, un monastère dédié à sainte Marguerite. Mais ce monastère n'était point pour des sœurs du second ordre. Elle y réunit, avec l'autorisation du Maître-Général, des tertiaires de la Pénitence de Saint-Dominique. Au lieu de rester dans leur famille, comme faisaient ordinairement les Tertiaires, celles-ci se groupent, se mettent en clôture, pour suivre la règle du Tiers-Ordre. La clôture est plus ou moins rigoureuse selon les cas. Mais, de toutes façons, la règle suivie, dès la fondation de Verceil, était celle du Tiers-Ordre et non du second.

Cette fondation eut lieu, à Verceil, un samedi, le 3 juillet 1255. A cette date, les Pères de Verceil vendent leur couvent, dédié alors à saint Paul, à « dame Emilie, fille de feu sieur Pierre Biccheri, citoyen de Verceil » comme le dit l'acte de vente [1]. Emilie ne bâtit donc pas un nouveau monastère, mais utilisa la première résidence des Prêcheurs à Verceil. Elle y mena la vie la plus sainte, toute de pénitence, de contemplation. Comme tant d'autres Dominicaines elle avait pour la douloureuse Passion du Sauveur

1. Cf. Mortier, *Histoire des Maîtres généraux*, T. 2, p. 9.

le culte le plus tendre et mérita de la célébrer en elle-même par ses propres souffrances.

Emilie mourut le 3 mai 1314, après avoir passé cinquante-huit ans dans son monastère.

Sa vie très sainte fut glorifiée par la bonté de Dieu. Mais outre l'intérêt personnel qu'elle présente, elle donne une date précise à l'entrée des Tertiaires de l'Ordre en vie conventuelle. Il est possible que d'autres fondations de ce genre aient précédé celle d'Emilie, mais elles sont encore, croyons-nous, inconnues.

Les Tertiaires régulières peuvent donc prendre pour leur patronne la bienheureuse Emilie. Elle leur montre la voie.

XLIII

20 Aout.

Saint Bernard,

Abbé, Docteur de l'Eglise.

Messe : *In mèdio,* p. [14].

Oraison : « Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux Bernard comme ministre du salut, faites que celui que nous avons sur terre, comme Docteur de vie, nous méritions de l'avoir dans le ciel pour intercesseur ».

Docteur de vie, ministre du salut, c'est bien Bernard.

Dès son enfance, au château de Fontaines, près de Dijon, Bernard cherche Dieu. Dieu répond à la simplicité de son cœur. Et un jour,

Bernard sort de ce château, malgré les larmes de ses parents, mais il ne sort pas seul. Ses frères, ses amis qui veulent le retenir, il les entraîne avec lui. Tous ensemble, ils se rendent à l'abbaye bénédictine de Cîteaux. L'arrivée de cette troupe de postulants met en émoi la communauté. Mais la ferveur de Bernard et de ses compagnons ne se contente pas de cet émoi joyeux. Il veut une vie religieuse intégrale. Il veut rétablir la vie bénédictine parfaite dans son austérité, dans son travail manuel, dans l'office liturgique. Moine, il veut l'être jusqu'au cou et il le devient. Son exemple est vivifiant. Autour de lui la sève monastique monte, envahit toute la communauté et son action devient si forte, si éclatante que l'Abbaye de Cîteaux prend la grande allure de la sainteté primitive. Bernard la quitte pour établir à Clairvaux un autre centre de vie bénédictine, dont les essaims se multiplient.

Bernard se présente donc comme le type parfait du moine bénédictin. Aux observances les plus austères, aux travaux des champs il allie l'étude assidue des Saintes Lettres. Elles lui étaient si familières, que ses sermons, ses écrits sont parsemés de citations scripturaires qui viennent d'elles-mêmes sur ses lèvres. Sa dévotion à la Mère de Dieu était tendre. Il suffit de lire ses sermons, pour en goûter toute la suavité. Pareil homme ne pouvait demeurer inconnu. L'Eglise, à l'époque du XII[e] siècle, traversait une période très difficile. Des hérétiques, des troubles civils agitaient le monde chrétien. Les Papes eux-mêmes se trouvaient menacés dans leur autorité spirituelle et temporelle. Tous ont recours à Bernard. Il lui faut quitter sa chère solitude, aller

à Rome, intervenir auprès des princes, écrire sans cesse. Ce moine devient l'arbitre de la chrétienté. Il en gémit dans son cœur et quand il peut reprendre sa vie de cellule, il reprend en même temps le bonheur de son âme.

Il mourut à soixainte-trois ans, usé par ses austérités, usé par ses labeurs et ses voyages incessants. Mais en mourant il pouvait se rendre cette justice qu'il avait sauvé l'Eglise de Dieu.

Bernard, se disait-il souvent, quand l'austérité ou le labeur l'accablait, Bernard, pourquoi es-tu venu ? Pour jouir ou pour souffrir ? Pour te reposer ou pour travailler ? Ah ! le bon serviteur qu'il fut. A tous il laisse, en ses écrits et plus encore en ses exemples une *doctrine de vie,* la vraie vie, celle qui se donne à Dieu sans réserve. Mais pour mener cette vie, il faut comprendre que Dieu seul est et que nous, ses créatures, nous ne sommes que pour l'aimer et le servir. Disons-nous souvent à nous-mêmes, comme Bernard : Pourquoi suis-je venu ? Pourquoi suis-je au monde ? Pour Dieu, pour Dieu seul, et marchons vers lui.

XLIV

21 Aout.

Sainte Jeanne-Françoise de Chantal,

Veuve, Fondatrice de la Visitation.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui avez embrasé de votre amour la bienheureuse Jeanne-Françoise ; qui l'avez conduite

dans la voie de la perfection, à travers tous les chemins de la vie, par un admirable esprit de force ; qui avez voulu illustrer par elle votre Eglise en lui donnant une nouvelle famille, faites que, par ses mérites et ses prières, conscients de notre faiblesse, nous ayons confiance en votre puissance et que, avec le secours de votre céleste grâce, nous triomphions de tous les obstacles qui s'opposent à nous ».

Bourguignonne de naissance, comme saint Bernard, fille du Président du Parlement de Bourgogne, Jeanne-Françoise se montra, dès son enfance, décidée à servir le bon Dieu sans compter avec lui. Mariée au baron de Chantal, elle fit de son château de Bourbilly comme le refuge et l'asile de tous les malheureux. Femme douée d'une intelligence supérieure, très fine d'esprit, pleine de tact et de mesure, très chaude de cœur, elle sut concilier ses devoirs d'épouse, de mère, de maîtresse de maison avec ceux de la charité la plus dévouée pour les malheureux. Elle les instruisait des choses de Dieu, elle les soignait dans leurs maladies, elle les aidait de ses ressources. Mais Dieu appelait plus haut cette âme d'élite. Il permit que le mari qu'elle aimait tendrement fût tué à la chasse par accident. Ce fut d'abord une détresse affreuse. Jeanne-Françoise, soumise à la volonté de Dieu, n'en sentait pas moins l'atrocité de la douleur. Car Dieu ne nous défend pas de sentir notre douleur. Jésus ne l'a-t-il pas sentie lui-même avec une profondeur infinie ? Ce que Dieu nous demande précisément c'est, comme il le demanda à son Fils agonisant, de lui offrir cette douleur ; c'est de comprendre que, puisqu'elle vient de lui, cette douleur nous est bonne et salutaire.

Pour Jeanne-Françoise, il fallait ce brisement affreux pour lui permettre de monter plus haut. Elle monta. Mais, pour l'aider à monter, Dieu, l'unique consolateur, mit sur sa route saint François de Sales. Seul, avec sa finesse d'âme, sa manière douce et souple, sans heurt, sans violence, il pouvait lui montrer la voie de Dieu. Jeanne-Françoise la suivit. Avec un pareil guide, elle ne pouvait s'égarer. Certes, François de Sales, malgré ses formes spirituelles, qui tiennent de la politesse d'un grand seigneur, n'en demandait pas moins les sacrifices les plus rudes. Et ce serait se tromper étrangement sur son humanisme de forme, d'extérieur, de style, que de croire qu'il n'allât pas lui aussi comme l'Esprit de Dieu dont il était plein, jusqu'à la « division de l'âme et de l'esprit », jusqu'à la moelle même du sacrifice. Il y alla si bien avec Jeanne-Françoise qu'il lui dit nettement ce que Dieu voulait d'elle : laisser ses enfants, et, elle, mère très tendre, aller fonder un nouvel ordre religieux cloîtré. Ce fut la Visitation Sainte-Marie. Oh ! le sacrifice fut dur. Et quand le petit Celse Bénigne se jeta à travers la porte pour empêcher sa mère de partir et qu'elle enjamba ce petit corps, ce fut pour Jeanne-Françoise le calvaire le plus affreux. Elle passa : où ne serait-elle pas passée pour le service de Dieu ? Elle passa, mais, son cœur de mère, meurtri à fond, n'oublia jamais ses enfants. Elle s'occupa d'eux, de leur instruction, de leur progrès. Ils furent pour elle le souci le plus affectueux. L'amour de Dieu n'a jamais desséché le cœur. Il l'élève, il le transforme, il l'ennoblit, il le fait plus grand. Et plus le cœur s'approche de Dieu, plus il prend dans

le cœur de Dieu même un amour plus profond et plus tendre.

Jeanne-Françoise monta au plus haut de la perfection et, son œuvre accomplie, elle mourut à Moulins en 1641.

Force et tendresse, telle se présente cette sainte femme, qui est tout à la fois le modèle des femmes du monde, des veuves et des religieuses.

LXV

23 Aout.

Le bienheureux Jacques de Mevania,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Justus ut palma*, p. [16].

Oraison : « Dieu, qui avez daigné, par une prodigieuse aspersion de votre sang, rassurer le bienheureux Jacques sur son salut éternel, dilatez également sur nous les entrailles de votre miséricorde, afin que profondément marqués du signe de la Rédemption nous soyons comptés éternellement parmi les brebis de votre droite ».

Nous sommes dans le délicieux pays de l'Ombrie, à Spolète, où Jacques prit l'habit des Prêcheurs, dans sa jeunesse. Saint, très saint religieux, homme de grande vie intérieure et de grande activité apostolique, il mit tout son zèle à prêcher et à défendre la foi. Son austérité

était rigoureuse. Il dormait peu et comme son Père, Saint Dominique, trois fois par nuit, il se flagellait pour attirer la miséricorde de Dieu sur les pécheurs. Mais lui, qui se montrait un directeur éclairé pour les autres, qui consolait les affligés, qui fortifiait les faibles, qui parlait de la bonté de Dieu avec une conviction profonde, lui dont la renommée remplissait l'Ombrie et les pays d'alentour, il était accablé d'angoisses. Il se demandait avec une terreur effrayante s'il serait sauvé. Si douloureuse et si poignante fut sa désolation d'une pareille incertitude que le bon Maître qu'il servait eut pitié de lui. Un jour qu'il se tenait anxieux, presque désespéré, devant l'image de Jésus Crucifié, un flot de sang sortit du côté du Sauveur et se répandit sur lui. En même temps, une voix lui dit : Que ce sang soit pour toi le signe de ton salut.

Grâce inouïe qui remplit l'âme de Jacques d'une céleste consolation. Toutes ses angoisses, tous ses scrupules disparurent. Il mourut ainsi dans la douce paix du Seigneur en 1306.

A tous ceux qui ont peur de Dieu, qui, au lieu de regarder sa bonté infinie, s'attardent douloureusement sur leur propre misère, Jacques de Mevania crie : Regardez plutôt le côté ouvert du Sauveur ! Regardez son Cœur et vous recevrez, par la vertu toute-puissante de son sang précieux, la consolation et la paix. On peut donner ce Bienheureux comme patron et protecteur aux âmes scrupuleuses.

XLVI

24 Aout.

Saint Barthélemy,

Apôtre.

La Messe.

Introït : « Dieu, vos amis ont été mis en grand honneur ; leur puissance s'est fortement établie. — Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous me connaissez. Vous me connaissez au repos, et vous me connaissez quand je suis levé ».

Oraison : « Dieu tout-puissant, éternel, qui nous avez accordé de passer ce jour dans la vénérable et sainte joie de la fête de votre bienheureux apôtre Barthélemy, faites, nous vous en prions, que votre Eglise aime ce qu'il a cru et prêche ce qu'il a enseigné ».

Nous prions ce saint Apôtre pour l'Eglise, car l'Eglise est portée par les apôtres : ils en sont les fondements inébranlables. C'est leur grand honneur, c'est leur puissance. Et l'Eglise vit de ce que les apôtres de Jésus ont enseigné. C'est par eux que la parole de Jésus s'est répandue dans le monde ; c'est par eux que le sacrifice de la croix et avec lui tout ce qui sort de lui : la sainte Eucharistie, le baptême, la pénitence, toutes les sources de la grâce, est devenu la propriété des hommes. Nous possédons toute la vie divine par les apôtres, par leur ministère.

Et c'est pourquoi l'Eglise, propriétaire de ce trésor divin, fête avec allégresse ceux qui le lui ont confié. Les uns ont prêché en Asie, les autres en Europe, d'autres en Afrique, d'autres aux Indes, en Perse, peu importe. Peu importe même que nous sachions avec précision où ils ont parlé et ce qu'ils ont fait. Nous savons qu'ils ont parlé de Jésus, qu'ils ont tout dit de lui, qu'ils sont morts pour lui. Cela suffit. Leurs voix éparpillées à travers le monde ne font qu'une voix, comme leur sang ne fait qu'un témoignage à la vérité de Jésus.

Barthélemy est allé aux Indes, il est revenu dans la grande Arménie, il y est mort de façon cruelle, écorché vif. Mais il avait dit au monde ce qu'il devait dire de Jésus, dont le doux, l'impérissable souvenir consola sa détresse.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 12.

« Frères, vous êtes le corps du Christ, et ses membres, chacun à son rang. Les uns, Dieu les a placés dans l'Eglise en qualité premièrement d'Apôtres, deuxièmement de prophètes, troisièmement de Docteurs. Puis, c'est le don des miracles, celui des guérisons, celui d'assister, de gouverner, de parler diverses langues, d'interpréter ce qui est dit. Tous sont-ils apôtres ? Tous sont-ils prophètes ? Tous sont-ils docteurs ? Tous font-ils des miracles ? Tous ont-ils le pouvoir de guérir ? Tous parlent-ils diverses langues ? Tous peuvent-ils interpréter ? Aspirez cependant aux dons les meilleurs. »

Chacun à sa place, dit saint Paul, et tout ira bien. C'est à Dieu qu'il appartient de répandre ses dons comme il lui plaît. Mais nous pouvons lui demander ce qui est le meilleur pour nous-mêmes et pour le bien des autres.

Graduel : « Le bruit de leur voix s'est fait

entendre par toute la terre ; leur parole a retenti jusqu'aux extrémités du monde. — Les cieux redisent la gloire de Dieu, et le firmament proclame qu'il est l'œuvre de ses mains.

Alleluia, Alleluia. Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance s'est solidement affermie ».

Evangile selon saint Luc, c. 6.

« En ce temps-là, Jésus se retira sur une montagne pour prier et il passa toute la nuit en prière. Au point du jour, il appela ses disciples et il en choisit douze qu'il appela Apôtres : Simon qu'il surnomma Pierre, et André son frère, Jacques et Jean, Philippe et Barthélemy, Matthieu et Thomas, Jacques, fils d'Alphée et Simon, surnommé le zélé, Judas, fils de Jacques et Judas l'Iscariote, qui fut le traître. Il descendit ensuite avec eux et s'arrêta dans la plaine. La foule de ses disciples et une multitude de gens, venus de toute la Judée, de Jérusalem, des bords de la mer, de Tyr et de Sidon l'entouraient pour l'entendre et être guéris de leurs infirmités. Ceux qui étaient tourmentés par les esprits impurs se trouvaient délivrés. Et toute cette foule voulait le toucher, car il sortait de lui une force qui les guérissait tous. »

Cette scène est ravissante et, pour chacun de nous, réconfortante.

Jésus prie, il prie comme homme, car comme homme il est inférieur à son Père. Que pouvait être la prière de Jésus ! Là-bas, seul sur une montagne, dans la paix silencieuse de la nuit, Jésus prie. Lui, il sait ce qu'est Dieu, l'étant lui-même. Il sait ce qu'est la créature, comme homme l'étant aussi lui-même. Alors il humilie tout ce qu'il est de créature, tout le néant de créature devant la souveraine majesté de Dieu. Il prie cette souveraine majesté, en se mettant comme créature humaine au plus bas, car il sait.

en toute vérité, ce qu'est le plus bas de la créature devant Dieu. La bonne prière ! Prière vraie, de l'être le plus grand comme homme qui ne s'estime rien devant l'être absolu, unique de Dieu. Mais prière confiante, car si Jésus sait le néant de ce qu'il est comme créature humaine devant Dieu, il sait aussi que Dieu, cet être unique par lui-même, le seul être, est bon, infiniment bon pour la plus petite créature. Et des lèvres de Jésus la prière monte, qui dit à Dieu son adoration, sa louange, et qui implore son secours. Prière unique qui n'a jamais eu et qui n'aura jamais d'égale.

Jésus prie, car il va faire une grande chose, une chose qui est la réalisation du plan éternel de Dieu pour le salut du monde. Il va choisir parmi les disciples qui l'entourent, qui entendent ses enseignements, qui sont les témoins de sa vie, de ses miracles, il va choisir ses apôtres, ceux qu'il destine à répandre dans le monde entier ses enseignements, et à devenir ses témoins. Il descend de la montagne, il appelle auprès de lui ses disciples, il les regarde et sur douze d'entre eux ce regard se fixe. C'est le regard décisif de la vocation. Pierre est appelé le premier, car il sera un jour le chef. Dans les douze se trouve Barthélemy que nous fêtons aujourd'hui. Quel était-il ? Nous ne le savons pas. Jésus le choisit, c'est son plus grand honneur. Mais, bon Maître ! Quels pauvres apôtres vous choisissez ! Des gens de rien, des ouvriers, des publicains, des hommes sans ressources, comme vous, du reste, sans prestige humain. Vous voilà bien entouré ! En fixant l'un d'eux, vous savez bien qu'il vous trahira un jour, et vous le prenez quand même. Leçon très profonde que

nous donne Jésus. L'œuvre de Dieu n'est pas de nous, n'est pas notre œuvre à nous, mais la sienne. Avec des pierres il peut faire des fils d'Abraham. Avec rien il crée ses apôtres, ses ministres, les plus humbles comme les plus élevés, un simple prêtre comme un Pape.

Le bien que nous faisons vient de Dieu d'abord, nous ne sommes que ses instruments, mais instruments vivants, libres, ayant le pouvoir de nous associer plus ou moins à son œuvre à lui.

Heureux ceux qui sont entre ses mains comme ses propres mains à lui !

Offertoire : « Vous les avez établis les princes de la terre. Ils se souviendront de votre Nom, Seigneur, de génération en génération ».

Secrète : « Nous vous demandons, Seigneur, en célébrant la solennité de votre bienheureux Apôtre Barthélemy, de recevoir le bienfaisant secours de celui en l'honneur duquel nous vous offrons nos louanges ».

Communion : « Vous, qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël ».

Postcommunion : « Nous avons reçu, Seigneur, le gage de la vie éternelle, en célébrant la solennité de votre bienheureux apôtre Barthélemy, faites que, pénétrés de vénération pour ses perpétuels mérites, nous soyons nourris pour la vie éternelle ».

Cette nourriture est la sainte Eucharistie, gage de la vie future avec Dieu.

XLVII

25 Aout.

Saint Louis,

Roi de France.

Messe : *Os justi,* p. [18], sauf ce qui suit.

Oraison : « Dieu, qui avez transféré le bienheureux Louis, votre Confesseur, d'un royaume terrestre à la gloire du royaume céleste, faites que, par ses mérites et son intercession, nous participions à la gloire du Roi des rois, Jésus-Christ, votre Fils ».

Lecture du *Livre de Sagesse,* c. 10.

« Le Seigneur conduisit le Juste par des voies droites et lui montra le royaume de Dieu. Il lui donna la science des Saints. Il l'a enrichi dans ses travaux et lui en a fait recueillir les fruits. Il l'a secouru contre ceux qui voulaient le tromper et lui a donné la richesse. Il l'a protégé contre ses ennemis, défendu contre les séducteurs, et engagé dans un rude combat, afin qu'il se montrât victorieux, et qu'il comprît que la sagesse est plus puissante que toutes choses. Elle n'a point abandonné le juste lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a délivré des mains des pécheurs. Elle descendit avec lui dans la fosse et ne l'abandonna point dans les chaînes jusqu'à ce qu'elle eût mis entre ses mains le sceptre royal et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avaient traité injustement.

Elle a convaincu de mensonge ceux qui l'avaient déshonoré et le Seigneur, notre Dieu, lui a donné une gloire éternelle. »

Oraison et Epître nous dépeignent admirablement Louis IX de France.

Il fut le juste, celui qui d'abord rend à Dieu ce qui est à Dieu, comme au premier créancier, le créancier suprême de toute créature, et aux hommes ce qu'il leur doit en vue de Dieu.

Juste, aimable, gracieux, comme il convenait au premier chevalier de France. Bon à tous, simple d'allure, pur de mœurs, brave devant le péril, et surtout aimant Dieu de toute son âme, tel se présente le roi Louis. Il avait un amour de préférence pour les Prêcheurs et les Mineurs, qui à l'époque exerçaient autour d'eux la plus féconde influence. Blanche de Castille, sa mère, le confia à leurs soins. Devenu roi, il aimait à venir s'asseoir sur la paille, comme les autres écoliers, au pied d'une chaire où était assis Frère Thomas d'Aquin, au couvent de Saint-Jacques de Paris. Il écoutait avidement ses doctes leçons et, désireux de l'entendre plus intimement, il l'invitait à sa table. Mais Thomas, le silencieux contemplatif, y était bien distrait. Chacun sait qu'un jour, à cette table royale, oublieux du roi, oublieux du repas, absorbé par une pensée, il donna soudain un violent coup de poing sur la table, en s'écriant : c'en est fini des manichéens ! Le saint Docteur avait trouvé un argument décisif contre eux. Le bon roi saint Louis sourit aimablement et fit immédiatement écrire l'argument de Frère Thomas.

Il prit pour confesseur le dominicain Geoffroy de Beaulieu. C'est lui qui, par ses conseils, ses prières, ses leçons, a dirigé et formé cette âme de saint, simple et loyal, mais en même temps soucieux des intérêts de ses sujets, soucieux aussi de la liberté de son gouvernement. Pendant vingt-deux ans, Geoffroy de Beaulieu est à ses côtés. Il le suit partout, il l'accompagne

dans ses voyages, il le soutient pendant les batailles. Fait prisonnier avec le saint roi par les Sarrasins, il l'assiste dans sa prison. Délivré avec lui, il le console de la mort de sa mère, Blanche de Castille. Quand la triste nouvelle arrive, seul avec le roi, il le laisse pleurer silencieusement, puis il lui dit : « N'avez-vous pas assez pleuré ? Il conviendrait de penser à Dieu ». Le roi se leva, consolé, et ils récitèrent ensemble l'office des morts. A Tunis, au chevet de saint Louis, Geoffroy de Beaulieu est là, le préparant doucement à paraître devant Dieu. Il reçoit son dernier soupir.

L'âme magnanime de saint Louis doit bien quelque chose à son confesseur.

Graduel : « Seigneur, vous l'avez comblé des bénédictions de la douceur ; vous avez posé sur sa tête une couronne enrichie de pierres précieuses. — Il vous demanda la vie et vous lui avez accordé la vie éternelle.

Alleluia, Alleluia. Ce saint doit avoir une mémoire de grande louange, parmi les hommes, lui qui est passé à la joie des Anges ».

Evangile selon saint Luc, c. 19.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Un homme de noble naissance, s'en alla dans un pays lointain pour y prendre possession d'un royaume et puis revenir. Il appela ses dix serviteurs, leur donna à chacun dix marcs et leur dit : faites-les produire en attendant mon retour. Mais les citoyens du pays où il allait l'avaient en haine. Ils envoyèrent donc des représentants qui lui dirent : Nous ne voulons pas de vous pour roi. Il prit cependant possession de son royaume et rentra chez lui. Il ordonna d'appeler ses serviteurs auxquels il avait donné de l'argent, afin de savoir combien chacun avait gagné. Le premier vint et dit :

Maître, ton marc a produit dix marcs. Il lui dit : courage, bon serviteur, puisque tu as été fidèle en cette petite chose, tu auras pouvoir sur dix villes. Un autre vint qui dit : Maître, ton marc a produit cinq marcs. Et lui répondit: Et toi aussi tu auras puissance sur cinq villes. Un troisième s'approcha et dit : Maître, voici ton marc que j'ai enveloppé dans un mouchoir. J'ai eu peur de toi, car tu es un homme sévère. Tu prends ce que tu n'as pas déposé, et tu récoltes ce que tu n'as pas semé. Il répondit : Mauvais serviteur, je te condamne d'après ta propre bouche. Tu savais que je suis sévère, que je prends ce que je n'ai pas déposé, et que je moissonne ce que je n'ai pas semé. Pourquoi n'as-tu pas placé mon argent à la banque, afin que j'en pusse retirer les intérêts? Et il dit à ceux qui étaient présents : Prenez son marc et donnez-le à celui qui en a dix. Ils lui dirent : Maître, il en a déjà dix. N'importe ! Moi je vous dis que l'on donnera à celui qui possède et il sera dans l'abondance. Mais à celui qui n'a rien, on enlèvera même le peu qu'il a. »

Il s'agit ici des biens de la grâce qui ne sont dus à personne. Dieu donne sa charité à celui qui la possède déjà et plus il la possède, plus Dieu lui en donne. Tandis que les tièdes, les insouciants qui n'ont pas le courage de faire produire la charité en eux, ceux-là ne reçoivent que peu et finalement quelquefois sont privés de tout.

Louis avait beaucoup reçu de Dieu ; il fit fructifier, dans son âme, au centuple, ce qu'il avait reçu. Et nous vénérons en ce roi, le plus simple et le plus aimable des rois, l'amour de Dieu dans sa pureté gracieuse, sa tendresse compatissante, son dévouement généreux. C'est l'amour de Dieu qui forma le cœur si limpide, si droit, si brave de notre bon roi saint Louis. Qu'il n'oublie pas sa douce France !

XLVIII

Saint Joseph Calasanz,

Confesseur.

MESSE.

Introït : « Enfants, venez, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. — Je bénis le Seigneur en tout temps ; sa louange est toujours sur mes lèvres ».

Oraison : « Dieu qui, pour donner à la jeunesse l'esprit d'intelligence et de piété, avez daigné accorder à votre Eglise un nouveau secours par votre confesseur saint Joseph, faites que, par son exemple et son intercession, nous puissions agir et enseigner de manière à acquérir la récompense éternelle ».

Joseph Calasanz est un Aragonais, que Dieu suscita dans la dernière moitié du XV^e^ siècle pour coopérer à la formation intellectuelle et religieuse des jeunes gens. Homme de grande austérité, de prière assidue, il édifia par sa vertu et son dévouement la ville de Rome où Dieu l'avait appelé. Pendant la peste qui ravagea cette ville, il se dévoua, avec saint Camille de Lellis, auprès des malades, avec une telle impétuosité de charité que tous en étaient stupéfaits.

Mais Dieu lui demandait autre chose, la fondation d'un institut religieux qui fût, pour les enfants, une source de vie intellectuelle catholique.

Joseph Calasanct se mit à l'œuvre, mais il subit, pour cette fondation tant de tracasseries, tant de persécutions, qu'il parut comme un autre Job. Son ordre portait le nom de Pauvres Clercs réguliers de la Mère de Dieu pour les Ecoles pies. Ce sont ceux que l'on appelle en Italie les Scholopies. L'homme de Dieu supporta avec patience toutes les avanies et, quand il mourut, quoique son ordre fût à peu près détruit, il prédit sa résurrection et un avenir glorieux. C'était en 1648.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, c. 10, p. 150.

Graduel : « La bouche du juste sera pleine de sagesse et sa langue sera selon la justice. — La loi de Dieu est dans son cœur. Personne ne pourra arrêter ses pas.

Alleluia, Alleluia. Heureux l'homme qui souffre l'épreuve, car il sera jugé et recevra la couronne de vie ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 18.

« En ce temps-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : qui pensez-vous être le plus grand dans le royaume des cieux ? Et Jésus appela un enfant, le mit au milieu d'eux et dit : En vérité je vous l'affirme, si vous ne changez pas et ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui qui s'abaissera jusqu'à cet enfant, voilà celui qui sera le plus grand dans le royaume des cieux. Et quiconque prendra soin d'un petit enfant comme celui-ci, en mon nom, prendra soin de moi. »

Cette parole du Maître a créé, formé tous ceux qui s'occupent des enfants. Car un enfant, c'est lui. Ce qu'on fait pour un enfant, on le fait pour lui-même. Grande et grave leçon, qui nous

montre combien Jésus tient à la formation morale des enfants. Une autre fois, il dira : celui qui par sa conduite donnera un mauvais exemple à un enfant, maudit soit-il ! Il vaudrait mieux lui mettre une pierre au cou et le jeter à la mer. Car la semence perverse germera dans un cœur innocent et l'enfant sera corrompu, perdu par votre faute.

Joseph Calasanz a compris ces paroles du Maître et il a voulu préserver les enfants.

Offertoire : « Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres ; son oreille a entendu les pensées de leurs cœurs ».

Secrète : « Seigneur, nous comblons vos autels des offrandes qui sont présentées, afin qu'elles nous soient rendues profitables par l'intercession de celui que vous nous avez donné pour nous protéger ».

Communion : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent ».

On voit le bon Maître entouré de ces petits enfants. Il les regarde avec tendresse, il les appelle tout près de lui, il leur parle, il les caresse, il les baise affectueusement. Car ces tout petits sont purs, ils ont le cœur limpide comme leurs yeux. Et eux aussi, ils aiment Jésus ; ils lisent tant de bonté dans son regard ; ils se disent : c'est notre grand ami et ils se blottissent câlinement contre lui. Laissez-les, dit Jésus à ses disciples, laissez ces petits près de moi. Si vous voulez entrer dans le royaume des cieux, il faut leur ressembler : être petits à vos propres

yeux comme ils le sont par l'âge ; être purs comme eux, confiants comme eux.

Cette « petite voie de l'Enfance spirituelle » de Thérèse de l'Enfant Jésus, la voici. C'est le Seigneur lui-même qui la trace, qui l'impose à tous sans exception, sous peine de ne pas entrer dans le royaume des cieux. Petite voie d'humilité, de simplicité, de pureté, qui exige le renoncement complet à soi-même.

N'oublions pas que si nous ne la suivons pas en ce monde dans la perfection, le Purgatoire est là qui redressera nos voies tortueuses, qui abaissera nos orgueils vaniteux, qui purifiera nos attaches mauvaises. Si nous ne suivons pas la petite voie des enfants en ce monde, il faudra bien la prendre au Purgatoire. La parole du Seigneur est absolue : on n'entre dans le ciel que par elle.

Postcommunion : « Seigneur, sanctifiés par ce mystère de salut, nous vous demandons, par l'intercession de saint Joseph, votre Confesseur, d'avancer toujours dans la perfection de la piété ».

XLIX

28 AOUT.

Saint Augustin,

Evêque et Docteur de l'Eglise.

MESSE : *In medio,* p. [14].

Oraison : Ecoutez, Dieu tout-puissant, nos supplications et, par l'intercession du bienheu-

reux Augustin, votre Confesseur et pontife, accordez à ceux auxquels vous donnez la confiance d'espérer en votre bonté, le don de votre miséricorde habituelle ».

Augustin, c'est la miséricorde de Dieu en marche vers sa plénitude. Elle est merveilleuse, cette marche de la miséricorde, cette poursuite de la brebis perdue d'abord, et puis après, cette effusion de la grâce, double grâce : celle de la lumière et celle de la sainteté. C'est pourquoi on a choisi cette oraison qui chante la bonté infinie de Dieu et nous fait espérer ses effets en nous-mêmes.

Quand Dieu veut une âme, quand il l'a marquée de son sceau éternel pour son bercail à lui, il la prend où qu'elle soit et quoi qu'elle fasse.

Très loin, ce jeune africain, très loin des vues de la Providence sur lui. Il est intelligent, il aura du génie — et quel génie ! — Mais alors son idée est de paraître. Dans ce vieux monde romain qui va vers sa ruine, il veut être quelqu'un, un savant, un philosophe que l'on écoute, un Docteur que l'on admire. La foi chrétienne, celle de sa sainte mère Monique lui tient peu. il n'est pas encore baptisé, du reste. Ses passions l'écartent de plus en plus du Christ. Il va se perdre dans les rêveries malsaines des Manichéens. Et Monique, qui sans s'en douter, a reçu du Maître la mission de lui ramener cette brebis perdue, Monique pleure sur l'incrédulité et la vie déréglée d'Augustin. Elle pleure et elle prie. Augustin, du reste, aimait tendrement sa mère, mais il aimait aussi autre chose.

Jésus le poursuit par les larmes de Monique. Quand il s'embarque pour l'Italie, croyant dépister sa mère, Monique, désolée, prend un autre

bateau, et le suit. Il va à Milan où son éloquence peut se déployer à l'aise. Monique l'y rejoint. Le bon Pasteur Jésus l'attend là pour le prendre dans le fourré d'épines et le mettre pantelant sur ses épaules. A Milan, les larmes de Monique s'unissent à la parole de saint Ambroïse. Ces deux forces divines vont triompher d'Augustin.

Il habite près de Milan. Il est entouré de quelques amis déjà chrétiens. Avec eux il va entendre Ambroise, il va même s'entretenir avec lui. Et la grâce s'insinue peu à peu dans l'âme d'Augustin. L'appel de Jésus se fait plus pressant, plus impérieux. Et un jour dans le jardin de la villa où il habite, Augustin tourmenté, anxieux, se jette à l'ombre d'un figuier. La lutte fut longue, douloureuse. Pour devenir chrétien, pour recevoir le baptême, il lui fallait renoncer à ses plaisirs sensuels, renoncer à la femme qu'il aimait et dont il avait eu un fils. Ses sens se révoltaient contre une pareille détresse et, là, étendu sous le figuier, Augustin sentit la plus cruelle agonie morale. Soudain une voix d'enfant se fit entendre, qui chantait : *Tolle, lege !* Prends et lis. Augustin prit les Epîtres de saint Paul qu'il avait près de lui, ouvrit le livre au hasard et lut : Revêtez-vous de Jésus-Christ et ne vous occupez plus des désirs de la chair. Une lumière, la lumière de l'Esprit-Saint envahit Augustin. Il comprit, se leva, et l'âme endolorie mais pacifiée, il revint auprès de sa mère et de ses amis. La lutte était finie. Monique avait vaincu par ses larmes, mais les larmes de Monique étaient les larmes mêmes du bon Pasteur Jésus, qui ne pouvant plus pleurer dans sa béatitude, avait mis ses propres larmes dans les yeux de Monique.

Toute la gloire d'Augustin, son génie chrétien, sa science profonde, ses merveilleux écrits, lumineux de pensée et chauds d'amour, qui font de lui la plus grande lumière de l'Eglise, tout, avec sa sainteté, tout vient de cette grâce de conversion.

Aussi devint-il, comme par un don de cette grâce, le docteur le plus sûr et le plus pénétré de la science de la grâce de Dieu. Sachant, dans la conscience intime de lui-même, ce qu'il était avant la grâce de sa conversion et ce que cette grâce avait fait de lui, Augustin, émerveillé et profondément reconnaissant à la bonté de Dieu, comprit que la bonté de Dieu seule donne la grâce, sans mérite aucun de notre part et que sans cette grâce purement gratuite, nous ne pouvons rien faire pour notre salut.

Leçon très essentielle de la vie chrétienne, qui en commande les premiers principes et les plus magnifiques épanouissements. Augustin, Docteur de la grâce, par expérience personnelle et par science parfaite, nous montre la voie de toute créature pour arriver à Dieu, celles qui demeurent pures de toute faute comme celles qui ont besoin de pardon. Pour toutes, c'est la grâce qui opère gratuitement leur salut. Le Maître divin en a posé lui-même le principe absolu : sans moi vous ne pouvez rien faire.

Augustin mourut, évêque à Hippone, en 430. Les Barbares assiégeaient la ville. Et c'est chose émouvante de penser que cet homme incomparable eût pu tomber entre leurs mains. Dieu ne le permit pas. Augustin était mort quand Hippone fut prise et saccagée.

A Rome, une splendide église lui est consacrée. Elle garde tout à la fois le souvenir d'Augustin

et les restes mortels de Monique. Le fils et la mère sont tous les deux à l'honneur auprès du Christ Jésus.

Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu, dit Augustin avec saint Paul, mais il faut ajouter : cette grâce qui m'a fait ce que je suis, je l'ai reçue gratuitement par les larmes de ma mère.

L

29 AOUT.

La Décollation de Saint Jean-Baptiste.

LA MESSE.

Introït : « Le juste fleurira comme le palmier, il se développera comme le cèdre du Liban, parce qu'il est planté dans la maison du Seigneur, dans la maison de notre Dieu. — Il est bon de glorifier le Seigneur, de chanter votre nom, o Très-Haut ».

Oraison : « Seigneur, nous vous demandons que la vénérable solennité de saint Jean-Baptiste, votre Précurseur et Martyr, nous donne l'assistance de votre secours ».

Lecture du Prophète Jérémie, c. 1.

« En ces jours-là, la parole du Seigneur se fit entendre à moi et me dit : Mets ta ceinture sur tes reins et lève-toi. Tu diras à Juda tout ce que je te commanderai. Ne crains pas devant eux, car je ne permettrai pas que leur présence te fasse peur. Je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée, une colonne de fer, un mur d'airain, sur

toute cette terre, contre les rois de Juda, ses princes, ses prêtres et tout le peuple. Ils batailleront contre toi, mais ils ne triompheront pas, car moi je suis avec toi, dit le Seigneur, pour te protéger. »

Jean-Baptiste prend la place de Jérémie. Envoyé par Dieu pour préparer la voie au Messie, il est, comme celui qu'il précède, toute vérité. A tous il dit ce qui est vrai : Faites pénitence ! Quand les Pharisiens, les Scribes, c'est-à-dire les savants viennent le trouver, il les regarde, les yeux dans les yeux : Race de vipères ! crie-t-il, qui vous préservera de la colère qui vient ? C'est qu'il a le sens de Dieu et qu'il voit que ces savants l'ont perdu et vivent de leur orgueil. A ceux qui sont plus modestes, il donne seulement de bons conseils de justice, de charité. Mais à tous il prêche la pénitence, car tous en ont besoin. Il va venir, celui qui tient le crible, annonce-t-il, il vous criblera avec rigueur. Aucune paille ne passera.

Jean est tout d'une pièce. Il ne s'adoucit, ne devient tendre, très tendre qu'en présence de Jésus. Pour lui, devant lui son cœur se fond. Mais pas devant Hérode. Et il en mourra.

Graduel : « Seigneur, vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses. — Vous avez exaucé les désirs de son cœur, la prière de ses lèvres.

Alleluia, Alleluia. Hérode envoya un garde qui avait ordre de couper la tête de Jean-Baptiste dans la prison ».

Evangile selon saint Marc, c. 6.

« En ce temps-là, Hérode fit arrêter Jean, le chargea de chaînes, et le mit en prison, à cause d'Hérodiade,

femme de son frère Philippe qu'il avait épousée. Car Jean disait à Hérode : Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. Hérodiade lui tendait des pièges. Elle voulait le faire mourir, mais ne pouvait pas. Car Hérode craignait Jean, qu'il savait être un homme juste et saint. Il le protégeait donc, lui demandait souvent conseil et faisait beaucoup de choses d'après ses avis. Mais un jour opportun (pour Hérodiade) se présenta. Hérode, pour fêter son anniversaire de naissance, offrit un festin, aux princes, aux chefs de ses troupes, aux grands personnages de Galilée. La fille d'Hérodiade entra dans la salle du festin, dansa et plut à Hérode et à ses convives. Le roi dit à la jeune fille : Demande-moi ce que tu veux et je te le donnerai. Il fit même ce serment : tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, même la moitié de mon royaume. Elle sortit et dit à sa mère : Que vais-je demander ? Elle répondit : la tête de Jean-Baptiste. Aussitôt elle rentra en hâte auprès du roi et lui fit cette demande : Je veux que vous me donniez au plus vite la tête de Jean-Baptiste sur un plat. Le roi fut attristé. Mais à cause du serment qu'il avait fait, à cause de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la contrister. Il envoya un garde qui avait ordre d'apporter la tête de Jean-Baptiste sur un plat. Ce garde le décapita dans la prison et apporta sa tête sur un plat. Il le donna à la jeune fille et la jeune fille à sa mère. L'ayant appris, les disciples de Jean vinrent, enlevèrent son corps et le déposèrent dans un tombeau. »

Ainsi cet homme juste devait finir. Précurseur de Jésus, Jean était lié à Jésus par la même destinée. Jésus mourra pour avoir dit la vérité, toute vérité, Jean meurt pour avoir dit, lui aussi, la vérité. *Non licet !* Ce n'est pas permis. Et pendant des siècles, en face de l'erreur, des millions de chrétiens mourront pour avoir dit la vérité. Vous serez mes témoins, a prophétisé le Maître à ses disciples, tous ses disciples, jusqu'à la fin des temps, vous serez mes témoins et des témoins doivent être prêts à mourir plutôt que de trahir la vérité !

Jean-Baptiste est le premier témoin de Jésus. Le premier il affirme ce qu'il est. Il s'attache ainsi à lui, à la vérité, et rien ne le fera trahir la vérité. *Non licet !* Ce n'est pas permis. Jean meurt de cette parole.

Offertoire : « Seigneur, vous avez réalisé les désirs de son cœur, la prière de ses lèvres. Vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses ».

Secrète : « Seigneur, nous vous présentons ces offrandes en l'honneur de la Passion de votre saint Martyr Jean, faites que, par sa prière, elles soient profitables à notre salut ».

Communion : « Sa gloire est grande par votre bonté. Vous le comblez d'honneur ».

Postcommunion : « Seigneur, que la solennité bienheureuse de saint Jean-Baptiste nous fasse vénérer ce que représentent les augustes sacrements que nous avons reçus et concevoir une sainte joie de les avoir reçus ».

N'oublions pas qu'en ce jour on fait mémoire de sainte Sabine, cette bienheureuse martyre de l'Aventin. Saint Dominique a pour toujours attaché son ordre à sa mémoire, quand il reçut du Pape Honorius III, son église et le couvent qui lui était annexé ! Tout Frère Prêcheur est fils de Sainte-Sabine. C'est un des pèlerinages les plus chers à un cœur dominicain. Quand on passe cette porte par où notre bienheureux Père est entré lui-même dans l'église de Sainte-Sabine, on passe avec lui, on s'agenouille avec lui sur le pavé, on prie avec lui. Son cœur y est toujours présent.

LI

30 Aout

Sainte Rose de Lima,

Vierge, de notre Ordre.

La Messe.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, et célébrons ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Rose, Vierge, dont la solennité réjouit les Anges et leur fait louer tous ensemble le Fils de Dieu. — Mon cœur dit une bonne parole. Je consacre toutes mes œuvres au roi ».

Oraison : « Dieu tout-puissant, auteur de tous les biens, qui avez prévenu la bienheureuse Rose de la rosée de la grâce céleste et qui l'avez fait briller dans les Indes de l'éclat de la pureté et de la patience, accordez à vos serviteurs de la suivre à l'odeur de ses parfums et de devenir eux-mêmes une bonne odeur du Christ ».

Rose de Lima est la première sainte de l'Amérique. Sainte toute parfumée des grâces divines, comme il convient à une rose, mais à une rose couleur de sang. Car, ne nous y trompons pas, cette humble tertiaire dominicaine dont le nom symbolique rappelle la fraîcheur et le parfum de la rose, fut une tertiaire crucifiée. Sa pénitence était rude, ses épreuves morales furent plus rudes encore. Elle eut à souffrir les violentes attaques des siens, les morsures des mauvaises langues, les moqueries de son entourage. Voyez

donc cette nonne, criaient en riant les jeunes gens qui la rencontraient, elle ne serait pas si fraîche et n'aurait pas de si belles joues si elle jeûnait comme elle le dit ! Rose passait, souriante, gardant en son cœur le trésor qu'elle possédait. Mais elle entendait.

Jésus lui-même lui fut douloureux. Pendant quinze ans, Rose souffrit la plus amère désolation d'âme. Ne voyant rien de Dieu, ne sentant rien de Dieu, elle allait comme une aveugle, comme une abandonnée, sans secours intérieur, mais, quand même, sûre de son Dieu, elle continua sa vie de pénitence, sa vie de foi intense, d'autant plus intense que la lumière lui manquait. Dieu voulait de Rose le détachement complet, parfait. Il voulait son cœur pour lui seul et non pour ses faveurs. Voie crucifiante, lourde croix que Dieu impose aux âmes privilégiées.

Rose pouvait répandre après son parfum. Si nous la voyons joyeuse au milieu des fleurs, n'oublions pas que sa couronne de roses eut les épines les plus cruelles.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 10 et 11.

« Frères, que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Ce n'est pas, en effet, celui qui se loue soi-même qui est approuvé, mais celui que le Seigneur loue. Oh ! acceptez un peu mon déraisonnement ! De fait, vous me supportez. J'éprouve à votre égard la jalousie de Dieu même. Car je vous ai fiancée à un seul homme, le Christ, comme une vierge pure. »

Se louer, pour saint Paul, c'est déraisonner. Et comme il avait été forcé de rappeler aux Corinthiens les grâces qu'il avait reçues de Dieu, il s'accuse et s'excuse de ce déraisonne-

ment. Mais il le fallait et les disciples de Corinthe l'ont compris. Ce qu'il veut c'est les garder jalousement au Christ auquel il les a fiancés, unis pour toujours. Et pour les garder il ne craint pas de louer en lui-même les dons de Dieu, sachant très bien que l'on vaut juste ce que Dieu nous estime, rien de plus.

Graduel : « Dieu a jeté sur sa cité un regard favorable, il habite au milieu d'elle et n'en sortira point. — Un fleuve de joie inonde la cité de Dieu ; le Très-Haut a sanctifié son temple. *Alleluia, Alleluia.* Elle est comme l'arc-en-ciel éclatant sur des nuées glorieuses, comme un parterre de roses aux jours du printemps ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 13.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à une graine de sénevé qu'un homme sème dans son champ. C'est la plus petite parmi les graines de semence, mais quand elle se développe, elle surpasse toutes les autres plantes légumineuses et devient un arbre sur lequel les oiseaux se posent et habitent.

Il leur dit encore une autre parabole. Le royaume des cieux est smblable à du levain qu'une femme met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout ait fermenté. Toutes ces choses, Jésus les disait aux foules en paraboles et il ne leur parlait pas sans user de paraboles, afin que fût réalisée la parole du prophète : Je parlerai en paraboles et je révélerai les choses cachées depuis la création du monde. »

Petite graine, très petite, Rose de Lima. Petite par la naissance, petite par sa vie obscure. Mais dans cette petite graine Dieu avait mis le germe de vie, la grâce de son amour. Et elle s'est développée, elle a grandi jusqu'à remplir de sa gloire le monde entier.

On n'est quelque chose que par Dieu. De soi-même, c'est le néant.

Offertoire : « Ecoutez-moi germes de Dieu, donnez des fruits comme les rosiers plantés sur le bord de l'eau. Répandez autour de vous le parfum suave du Liban ».

Rose était joyeuse. Au milieu même de ses angoisses les plus douloureuses, elle gardait en son cœur la joie profonde d'aimer Dieu. Et de toute son âme elle désirait que toutes les créatures s'unissent à elle pour chanter la bonté de Dieu. Quand elle traversait les jardins fleuris, son cœur s'épanouissait et elle disait : Fleurs, chantez avec moi le Seigneur. C'est qu'elle sentait profondément que tout être créé doit, de tout ce qu'il est, louer la bonté de Dieu, puisqu'il est tout ce qu'il est par la bonté de Dieu. Et elle-même s'offrait ainsi à Dieu de tout son être. C'est la plénitude de l'amour.

Secrète : « Seigneur, daignez recevoir nos sacrifices de louanges, que nous vous offrons humblement, tout remplis des parfums de la bienheureuse vierge Rose, afin qu'ils soient pour elle un honneur et pour nous une prière salutaire ».

Communion : « Portez des fleurs, comme le lis, jetez une odeur suave, poussez des rameaux gracieux, chantez ensemble des cantiques et bénissez le Seigneur dans ses œuvres ».

Postcommunion : « Seigneur, que nos prières montent vers vous, parfumées par la douceur de la bienheureuse vierge Rose, afin que restau-

rés dans le temps par la céleste nourriture, nous jouissions un jour de la douceur de l'éternel banquet ».

Le 24 août 1617, Rose expira doucement, en disant trois fois : Jésus ! Jésus ! Jésus ! Pour lui Rose avait vécu, avec lui elle mourait, sûre de son tendre accueil.

LII

31 AOUT.

Saint Raymond Nonnat,

Confesseur

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez rendu admirable le bienheureux Raymond, votre Confesseur, dans la délivrance de vos fidèles, de la captivité des impies, accordez-nous, par son intercession, de nous délivrer des chaînes du péché, afin d'accomplir en pleine liberté ce qui vous est agréable ».

Raymond eut sa vie militante en plein XIII^e^ siècle. On le surnomma Nonnat, *non natus,* parce que sa naissance ne put se faire que par une opération chirurgicale. Il est Catalan d'origine, cette terre des âmes vigoureuses. Très pieux dès son enfance, très dévot à la sainte Vierge, qui eut pour lui des tendresses de mère, il entra, par son inspiration, dans l'ordre de la Merci, récemment institué, avec le concours de saint

Raymond de Pennafort, pour racheter les chrétiens tombés aux mains des Maures.

Il fut envoyé, dans ce but, en Afrique. Sa charité débordante eut vite fait de dépenser l'argent mis à sa disposition. Alors, sans ressources et voyant le danger que couraient des prisonniers, exposés par leurs souffrances à abjurer la foi, il se donna lui-même en gage auprès de leur maître, et prit leurs chaînes. Mais son cœur d'apôtre ne put se taire. Il parlait avec tant de feu de Jésus, Sauveur du monde, que plusieurs Maures se convertirent à la foi chrétienne. Son maître le fit jeter en prison et pour l'obliger à se taire il lui ferma les lèvres avec un cadenas.

Longtemps Raymond supporta l'atroce supplice, mais « la parole de Dieu ne s'enchaîne pas », dit saint Paul. Dans la chrétienté on sut l'admirable vertu de cet homme de Dieu et Grégoire IX lui conféra la pourpre cardinalice. Racheté et mis en liberté, Raymond se dirigeait vers Rome, en toute la simplicité de sa vie religieuse, quand, surpris par la maladie, il dut s'arrêter. Il supplia ceux qui l'accompagnaient de lui donner le Saint Viatique. Mais comme le prêtre tardait à venir et que le mal empirait, des Anges, sous l'habit de Religieux de la Merci, s'approchèrent du mourant et lui donnèrent la Sainte Communion. Il mourut peu après, rendant grâces à Dieu. C'était le dernier dimanche d'août 1242.

De cet homme intrépide, nous avons tous à apprendre qu'il faut donner Dieu aux âmes, coûte que coûte. La parole de foi ne doit jamais se taire sur nos lèvres. Et, rien de plus beau, pour un chrétien, que de voir fermer ses lèvres par un cadenas. Celui qui a peur ou du rire ou

de la persécution ferme ses lèvres lui-même, et le verbe de Dieu ne passe plus par sa bouche. C'est qu'il n'est plus dans son cœur. Or, le Maître a dit : celui qui rougira de moi, et n'osera plus parler de moi, je rougirai moi-même de lui et je ne parlerai plus de lui à mon Père. Seigneur ! parlez toujours de moi à votre Père. Sans cela, si mon nom n'est plus prononcé par vous dans le ciel, que deviendrai-je ? C'est le silence de mort, le silence éternel.

MOIS DE SEPTEMBRE.

LIII

3 SEPTEMBRE.

Le bienheureux Guala,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Sacerdotes,* p. [10].

C'est un des premiers disciples de saint Dominique. Il naquit à Bergame, à la fin du XII[e] siècle et, jeune encore, se voua, entre les mains du bienheureux Père, au ministère apostolique. Il lui plut tellement par sa vie grave, austère et la douceur de son caractère que, bientôt après sa formation religieuse, Dominique l'envoya comme Prieur au couvent de Brescia. Sa manière aimable de gouverner, tout en exigeant une pratique sévère de la règle, lui valut la confiance et l'affection des Frères Il gagna

également, par sa bonté, par sa charité envers les pauvres, l'estime de tous les citoyens de Brescia.

Homme très instruit par ailleurs, très habile à concilier les difficultés humaines, Guala devint un des familiers du Pape Grégoire IX, qui se servit de ses lumières pour administrer l'Eglise. Il fut un *Paciaire* émérite, entre les Républiques italiennes et l'Empereur Frédéric II, pour les soumettre à l'autorité du Saint-Siège.

Grégoire IX lui confia l'évêché de Brescia. Mais là, son esprit pacifique fut mis en échec par les rivalités populaires. Obligé de quitter son peuple, il se réfugia près de Bergame chez les moines de Vallombreuse. Cependant, à force de prières, à force aussi de bonté, il put rentrer à Brescia. Guala mourut en 1246, laissant après lui la mémoire d'un saint et bon religieux, dévoué au salut des âmes.

C'est lui qui, au moment de la mort de saint Dominique, étant à Brescia, eut cette vision d'une échelle allant de la terre jusqu'au ciel et par où montait le bienheureux Père.

Avec Dominique, avec son fils bien aimé Guala, efforçons-nous de monter sans cesse les degrés mystiques de cette échelle. Rester au premier, serait lâcheté. Et quand nous croirons être déjà plus haut, nous constaterons que les degrés montés ne sont rien devant ceux qui restent à gravir. Montons toujours, par notre foi, par notre amour, en haut se tient le Père qui est dans les cieux. Il nous attend pour nous étreindre dans ses bras.

LIV

4 SEPTEMBRE.

La bienheureuse Catherine de Raconigi,

Vierge, de notre Ordre.

MESSE : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Seigneur, notre espérance, qui avez rempli de vous le cœur de la bienheureuse Catherine et qui l'avez orné de l'abondance des célestes dons, accordez-nous par l'intercession d'une si grande vierge, que soit fixé tout entier dans notre cœur, celui qui, pour nous, fut fixé tout entier sur la croix, notre Seigneur Jésus-Christ ».

Cette prière exprime tout ce que fut Catherine de Raconigi. Elle porta dans son cœur, toute sa vie, l'image fidèle et vivante de Jésus Crucifié. Elle avait comme une passion de souffrir. Car elle comprenait combien, pour elle et pour tous, le Fils de Dieu, fait homme, avait souffert. Et en contemplant Jésus sur la croix, elle sentait en elle un désir infini d'y monter avec lui. Elle y monta. Quand une âme se donne ainsi sans réserve, le Maître en prend possession et fait qu'elle le représente tel qu'il est. Ce fut l'apostolat de cette tertiaire que l'on a comparée pour son immolation à sainte Catherine de Sienne. La mission ne fut pas la même, mais l'amour de Jésus Crucifié s'éleva à la même hauteur.

Au milieu des troubles qui ensanglantaient l'Italie au XVI[e] siècle, Catherine s'offrit à Dieu comme une victime d'expiation. Il la prit au mot, car l'offre était sincère, et pendant de longs mois elle souffrit toutes les douleurs. Catherine en mourut, du reste, à l'âge de 62 ans, en 1547. Tertiaire vraiment dominicaine, ayant en son âme le feu apostolique de son Père Dominique et, comme lui, le répandant autour d'elle pour le salut des âmes.

Comme cette grande âme avait bien compris l'esprit du Tiers-Ordre. Pour elle ce n'était point une confrérie pieuse à laquelle on s'agrège par dévotion. C'était et c'est toujours une milice de Jésus-Christ. Tous les membres, comme ceux du Grand Ordre, ont pour mission de ramener les âmes à la foi. Chacun a ses moyens, mais le but est le même.

LV

6 SEPTEMBRE.

Le bienheureux Bertrand de Garrigue,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez donné au saint Patriarche Dominique, le bienheureux Bertrand, votre Confesseur, pour admirable compagnon et imitateur, accordez-nous par sa pieuse intercession, de suivre avec tant de soins ses exem-

ples, que nous gagnions aussi sa récompense ».

Bertrand est un des premiers compagnons de Dominique au pays de Toulouse. Il se mit à sa suite et s'efforça d'imiter en tout sa manière de vivre. Dominique était pour lui le modèle parfait. Il le regardait, il l'écoutait, il s'imprégnait de son esprit. Mais quelquefois il avait des retours sur lui-même qui le faisaient gémir et pleurer avec trop d'insistance sur ses fautes. Dominique estimait qu'il valait mieux penser aux autres qu'à soi-même et il le reprit en lui disant de pleurer plutôt sur les péchés des autres. Il l'aimait du reste et volontiers il le prenait pour compagnon de route. C'est ainsi que Bertrand fut le témoin de plusieurs miracles accomplis par le bienheureux Père. Il vivait avec lui familièrement. La fondation de l'ordre les sépara. Bertrand fut institué d'abord Prieur du premier couvent de Toulouse ; puis, au moment de la dispersion du 15 août 1217, il partit pour Paris, avec le bienheureux Mannès et cinq autres religieux. Au Chapitre général de 1221, peu avant la mort de saint Dominique, Bertrand reçut la charge de Provincial de la province de Provence. Il en est donc le fondateur. Sa haute vertu, son esprit apostolique, tout ce qu'il avait reçu de son contact journalier avec Dominique fit de cet homme modeste un religieux de grande sainteté. Il mourut vers 1230.

Avec lui, c'est Dominique que nous voyons, Dominique que nous entendons. Il fait bon, après sept siècles, de remonter à la source de la vie dominicaine et de voir ce que pensaient, ce que disaient, comment agissaient nos premiers Pères. Sans doute, les milieux diffèrent, mais je crois que le sens évangélique est pour tous les milieux,

si nous savons le comprendre comme nos premiers Pères le comprirent.

LVI

8 SEPTEMBRE.

La Nativité de la Sainte Vierge.

MESSE : *Gaudeamus,* p. 40

Evangile, p. 127

Oraison : « Dieu très bon, exaucez la supplication de vos serviteurs, afin que, réunis pour célébrer la naissance de la Mère de Dieu, toujours vierge, nous soyons délivrés, par son intercession, des dangers qui nous menacent ».

Jour de naissance, jour de joie ! Si tout ce qui naît à la vie, depuis la plante la plus humble jusqu'à l'être le plus haut, a quelque chose d'aimable, de gracieux, qu'il tient de sa fraîcheur et de sa fragilité même, combien fut aimable et gracieuse la naissance de l'Immaculée, de la Toute-Belle, de celle que de toute éternité, Dieu avait choisie pour devenir sa Mère. Sur ce berceau, dans la maison de Joachim et d'Anne, l'Auguste Trinité se penche avec tendresse. Elle ! Enfin, c'est elle ! Ce n'est pas la lumière des rayons triomphants du soleil, mais c'est l'éclat doux, baigné de rosée, d'une aurore de mai. Elle annonce le lever splendide du Géant, le soleil de Justice. Et déjà, dans ce berceau, la bonté de Dieu se répand à profusion. Car c'est par cette

enfant, devenue mère de Jésus, le Fils de Dieu fait homme, que toute grâce se déversera sur le monde. Elle la donnera en la personne de son Fils, dans sa totalité, l'ayant reçue elle-même de lui, puis sur chacun de ses enfants, mère universelle, elle répandra ses bienfaits. C'est pourquoi ce jour est jour de liesse pour la terre entière, jour de liesse pour l'éternité. Maintenant que l'enfant est née qui doit donner Jésus au monde, nous sommes sûrs de posséder enfin le Messie promis, le Sauveur du monde. Nous avons la Mère, nous aurons l'Enfant. Avec lui et par lui la mère, sa mère et la nôtre, nous assurera la joie éternelle. Mais il faut comprendre à fond que ce titre et cette fonction de mère en la sainte Vierge ne sont pas des choses d'imagination pieuse ou d'éloquence verbeuse. Titre et fonction sont des réalités absolues, tellement absolues, par la libre volonté de Dieu, que nous ne pouvons même pas en pénétrer tout le sens profond. Marie, mère de Jésus, est réellement, à la lettre, plus que nous ne pouvons l'entendre, notre mère à nous, pauvres pécheurs. Et par conséquent, elle nous aime tous et chacun avec un cœur de mère. Et par conséquent encore nous pouvons et nous devons recourir à elle avec un cœur d'enfant, c'est-à-dire lui exposer tous nos besoins d'âme et de corps, comme un enfant le fait à sa mère. Ainsi, la dévotion à la sainte Vierge est profonde, convaincue, grave comme ce que nous appelons humainement *la piété filiale.* Donc, en ce jour, fêtons notre vraie mère de tout notre cœur. Disons-lui notre joie de sa naissance, offrons-lui nos félicitations pour tout ce que Dieu lui a donné, unissons notre cœur à son cœur pour dire à Dieu avec elle : Merci !

LVII

10 Septembre.

Saint Nicolas de Tolentino,

Confesseur.

La Messe.

Introït « Le Seigneur a glorifié son serviteur, il l'a exalté par une parole d'honneur. Car il a loué le Seigneur, de tout son cœur, et il a aimé le Dieu qui l'a créé. — Il est bon de glorifier le Seigneur, de chanter votre Nom, o Très-Haut ».

Oraison : « Accordez, Dieu tout-puissant, que votre Eglise, glorifiée par les vertus et les miracles du bienheureux Nicolas, votre Confesseur, jouisse, par son intercession et ses mérites, d'une paix et d'une unité perpétuelles ».

Epître Spectaculum, p. 17 et ce qui suit.

Nicolas de Tolentino appartient à l'Ordre des Augustins. C'est un contemplatif, âme de vie intérieure, pour laquelle le monde avec ses misères paraissait ne pas exister. Il n'y pensait que pour prier le Seigneur de se souvenir de sa miséricorde pour les pécheurs. Mais lui, absorbé par la pensée de Dieu, dédaignait même les nécessités les plus urgentes de la nature humaine. Son jeûne était rude, continuel, son abstinence perpétuelle. Il paraissait vivre, sous l'influence

de l'Esprit-Saint, au-dessus de toutes les choses terrestres. Faveurs très privilégiées dont Dieu est le dispensateur, selon son bon plaisir. C'est lui qui forme les âmes à sa façon et se fait par ses propres dons, la louange qu'il désire.

Ce saint homme, peu connu du monde qu'il connaissait peu lui-même, mourut d'amour de Dieu. Souvent il répétait ces paroles de saint Paul : je désire mourir et aller au Christ !

Bien peu ont ce désir du Christ ; bien peu aspirent à mourir pour le voir et le posséder. Notre foi chancelante ne va pas jusque-là, encore moins notre amour chétif. Laissons Dieu se choisir ses amis, et si nous n'avons pas le courage de les imiter, ayons au moins celui de reconnaître et d'avouer que ce sont eux qui sont dans la vérité.

LVIII

12 SEPTEMBRE

Le saint Nom de Marie.

LA MESSE.

Introït : « Les puissants de la terre implore-ront vos regards. Des vierges seront amenées au roi pour marcher à sa suite. Les plus proches de lui vous seront présentées dans la joie et l'allégresse. — Mon cœur a besoin de chanter : au roi je consacre mes chants ».

Oraison : « Dieu qui avez voulu que votre Mère s'appelât Marie, faites, nous vous en prions,

que ceux qui implorent ce doux nom de Marie reçoivent le secours perpétuel de sa bénédiction ».

Marie ! C'est-à-dire la Souveraine. En effet, l'humble vierge Marie est souveraine. Après Dieu, le souverain absolu, aucune créature ne partage la haute et incommunicable dignité de Marie. Elle est la Mère de Dieu et nul ne peut aspirer à pareil titre. Souveraine de gloire, Souveraine de puissance, oui, mais avant tout, au-dessus de tout, Souveraine d'amour. On l'a appelée la *Toute-Puissance suppliante*. Et c'est bien là sa souveraineté ! Placée au plus près de la souveraineté absolue de Dieu, Marie, elle, inférieure comme créature, a précisément dans sa faiblesse même toute puissance sur Dieu. L'Amour est le grand vainqueur. Elle le sait et c'est par l'amour qu'elle obtient tout de Dieu. C'est l'amour pour Dieu, c'est l'amour pour nous, pauvres créatures, qui met en ses mains toute la puissance de Dieu. Et c'est pourquoi, tous, puissants de la terre ou chétifs serviteurs, nous implorons les regards de notre mère. Quand Marie abaisse son doux, son bon regard sur nous, nous sommes sauvés.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, Eccl., 24.

« Comme la vigne je répands la suavité de mon parfum Mes fleurs produisent l'honneur et la pureté. Je suis la mère de l'amour pur, de la crainte, de la lumière et de la sainte espérance.

En moi se trouve toute grâce de vérité et toute grâce pour l'atteindre ; en moi, toute espérance de vie et de force.

Vous tous, qui me désirez, venez à moi, je vous remplirai de mes fruits. Mon esprit est plus doux que le miel, et ma possession au-dessus du miel et de ses rayons. La mémoire de mon nom durera pendant tous les siècles.

Ceux qui se nourrissent de moi ont encore faim, et ceux qui me boivent ont encore soif. Celui qui m'écoute n'a point à craindre de confusion ; celui qui travaille avec moi, ne péchera point. Ceux qui me font connaître, posséderont la vie éternelle. »

Ce texte s'applique d'abord à la divine sagesse, mais chaque mot a un sens propre à la Mère de Dieu. Elle est la vigne qui répand la suavité de son parfum. Elle est la mère de l'amour chaste qui conduit à Dieu, qui le fait révérer, même en l'aimant, avec crainte, qui donne la grande espérance, l'espérance de la joie éternelle de Dieu lui-même. C'est la Mère de Dieu qui nous montre la route pour arriver à la vérité, qui nous donne la force pour briser les obstacles. Elle est plus douce que le miel, l'humble vierge Marie ; qui la prie sent en son cœur la suavité de cette douceur. Avec elle, on n'est jamais rassasié de connaître et d'aimer Dieu, car avec elle on comprend que ce que l'on connaît est peu de chose vis-à-vis de ce qui reste à connaître, peu de chose l'amour que l'on a, devant la profondeur infinie de l'amour de Dieu. Et sous sa maternelle direction, l'âme éclairée, illuminée, embrasée, marche pour avoir une lumière plus grande, un amour plus ardent.

Graduel : « Vous êtes bénie, vous êtes vénérable, Vierge Marie, vous qui, en gardant intacte votre virginité, êtes devenue la mère du Sauveur. — Vierge, Mère de Dieu, celui que le monde entier ne peut contenir, s'est enfermé, devenu homme, dans votre sein.

Alleluia, Alleluia. Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple ».

L'humble vierge Marie est la plus noble créature humaine. Elle est le chef-d'œuvre de l'humanité. C'est elle qui est la plus proche de Dieu. De sorte que, en elle, la création atteint sa suprême perfection. Dieu aurait pu réaliser dans les êtres supérieurs, dans les anges, cette perfection suprême, la réaliser par en haut. Il ne l'a pas fait. Il la réalise par en bas. Et tous les êtres créés, matériels, vivants, spirituels, comme concrétisés en l'humble vierge Marie, sont, en elle, la plus grande louange à la bonté divine. Au-dessus d'elle, qui n'est que simple créature, il n'y a que le Fils de Dieu. Son fils aussi à elle, fait homme, par qui elle-même, et en elle toutes les créatures font passer cette suprême louange. Car c'est lui le chef, le chef unique auquel Marie, et toutes les créatures sont rattachées comme ses membres. Ainsi l'unité de louange à Dieu dans tous les êtres est parfaite.

Evangile selon saint Luc, c. 1.

« En ce temps-là, l'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge, fiancée à un homme, dont le nom était Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie. En entrant auprès d'elle, l'Ange dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. En entendant ces paroles, elle fut troublée et elle se demandait ce que signifiait ce salut. Et l'Ange lui dit : Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Et il régnera dans la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.

Marie dit alors à l'Ange : Comment cette chose pourra-t-elle se faire, puisque je ne connais point d'homme ?

Et l'Ange lui répondit : L'Esprit-Saint descendra en vous et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi ce qui naîtra saint de vous, sera appelé le Fils de Dieu. Voici, du reste, qu'Elisabeth, votre parente, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse. Elle est à son sixième mois, elle que l'on disait stérile ; car rien n'est impossible à Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Offertoire : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni ».

Un Ange prononce, le premier, pour nous, le nom de Marie, comme le premier, il prononce le nom de Jésus. C'est que, si Jésus est notre Sauveur, il est aussi le Seigneur des anges et même, pour certains, leur Sauveur également, en ce sens que la grâce qui préserva Michel et ses anges de la chute, aurait été méritée, elle aussi, par la Croix de Jésus. Et Marie de son côté, par sa dignité de Mère de Dieu, est souveraine des Anges. Il convenait donc que les Esprits angéliques fussent les premiers à saluer Marie comme Jésus. Tous, au ciel, les anges et les hommes ont la même Souveraine.

Secrète : « Par votre miséricorde, et par l'intercession de la bienheureuse Marie, toujours vierge, faites que l'offrande de ce sacrifice produise en nous la prospérité et la paix, pour le présent et pour l'éternité ».

Communion : « Heureux le sein de la Vierge Marie, qui a porté le Fils du Père éternel ».

Postcommunion : « Seigneur, après avoir participé aux sacrements, sources de notre salut,

nous vous demandons d'être protégés partout et toujours par le secours de la bienheureuse Vierge Marie, en l'honneur de laquelle nous avons offert ce sacrifice à votre majesté ».

Cette fête du saint Nom de Marie célébrée déjà en certains endroits, fut imposée à toute l'Eglise par le Pape Innocent XI, pour remercier la très sainte Vierge Marie de la victoire remportée par les armées chrétiennes sur les Turcs, sous les murs de Vienne, en 1683.

C'est donc une fête d'action de grâces à la bonté protectrice de la Mère de Dieu. Ne cessons pas de la remercier, pour qu'elle ne cesse pas de nous protéger.

LIX

14 SEPTEMBRE.

L'Exaltation de la Sainte Croix.

Cette fête a un double sens. Elle solennise d'abord l'Exaltation de la croix quand Jésus cloué atrocement sur ce gibet par les pieds et les mains fut élevé, *exalté,* entre la terre et le ciel. Moment unique dans l'histoire du monde, dans l'œuvre surtout du salut des âmes. Tout le ciel était présent et regardait. Le Crucifié apparaissait pour la première fois dans l'horreur de son supplice et la majesté de son amour. C'est lui ! Regardons-le bien. Il est entre la terre et le ciel, pour relier les deux, faire l'éternelle union. Il étend ses bras comme à l'infini, pour embrasser le monde entier. « Quand je

serai exalté, avait-il dit, en pensant à ce moment solennel, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». Attirez, Seigneur Jésus, aimant divin, attirez-nous, arrachez-nous à la terre. Il fait meilleur près de vous.

Cette fête se rattache par ailleurs à un événement historique très important, qui lui donne son deuxième sens. Au temps de l'empereur Phocas, dans les commencements du VII[e] siècle, le roi de Perse Chosroas, battit les troupes impériales, s'empara de Jérusalem et mit la main sur le bois de la Vraie Croix déposée par sainte Hélène dans la basilique du Calvaire. Perte douloureusement ressentie par les chrétiens.

Héraclius, successeur de Phocas, après bien des défaites, arriva cependant à mettre en fuite les troupes de Chosroas. Ce roi fut assassiné par un de ses fils qui implora la paix. Héraclius posa pour première condition que la Croix du Sauveur lui serait restituée. Il y avait quatorze ans que les Perses l'avaient emportée. Son retour à Jérusalem fut un triomphe. Héraclius voulut la porter lui-même au Calvaire. Mais une force invincible le retint à la porte de la ville. L'évêque de Jérusalem lui représenta que la richesse de ses ornements impériaux allait mal avec la Croix du Sauveur. Héraclius comprit, se dépouilla de ses riches vêtements et, vêtu comme un pauvre, il souleva la Croix et la porta facilement dans la basilique du Calvaire. C'est cette seconde et glorieuse Exaltation que nous célébrons aussi en ce jour.

La Messe.

Introït : « Il faut nous glorifier nous autres dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

en qui est salut, vie et résurrection pour nous, par qui nous avons été sauvés et délivrés. — Que Dieu ait pitié de nous, qu'il nous bénisse, qu'il répande sur nous la lumière de son visage et qu'il ait pitié de nous ».

Toute gloire vient pour nous de la Croix du Sauveur Jésus, tout bien : le salut éternel, la vie de joie pour l'âme et pour le corps. Tout, absolument tout vient de la croix, car il est impossible de recevoir quelque chose de Dieu en dehors de la croix. C'est Jésus crucifié qui mérite toute grâce de Dieu. La grâce suprême, qui est la vie éternelle avec Dieu, est un fruit de la croix. Rien de Dieu, sans elle.

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez aujourd'hui par la solennité annuelle de l'Exaltation de la sainte Croix, faites, nous vous en prions, qu'ayant connu son mystère sur la terre, nous puissions posséder dans le ciel le fruit de sa Rédemption ».

Epître de saint Paul aux Philippiens, c. 2.

« Frères, le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom, qui est au-dessus de tous les noms, afin que, au Nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur terre et dans l'enfer, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu, son Père. »

Jésus, Fils de Dieu fait homme, a accepté l'ordre éternel de l'Auguste Trinité qui était de mourir, pour le salut du monde, sur une croix. Il a accepté cette suprême humiliation. Mais en retour, l'Auguste Trinité veut que celui qui s'est abaissé à ce point soit le plus élevé. Elle lui a donné un Nom, un Nom incommunicable, un

Nom que seul le Fils de Dieu fait homme peut porter, le Nom de Jésus, le *Sauveur*, et à ce Nom tout est soumis, tout s'incline ou par amour ou par force. Jésus est le souverain du ciel, de la terre, de l'enfer. Partout il est le Fils de Dieu Sauveur et partout, de gré ou de force, on doit l'adorer et reconnaître ce qu'il est. Aucun être, qu'il le veuille ou non, n'échappe à cette adoration. Heureux ceux qui l'adorent par amour !

Graduel : « Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. — C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un Nom qui est au-dessus de tout nom. *Alleluia, Alleluia.* Doux bois, doux clous, qui avez porté un doux poids, seuls vous fûtes jugés dignes de soutenir le roi des cieux, le Seigneur ».

Evangile selon saint Jean, c. 12.

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule des Juifs : C'est maintenant que le monde va être jugé, maintenant que le prince du monde va être jeté dehors. Et moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. (Or il parlait ainsi en laissant entendre quel serait son genre de mort). La foule lui répondit : Nous savons par la Loi que le Christ doit demeurer éternellement. Comment donc pouvez-vous dire : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé dans les airs ? Quel est donc ce Fils de l'homme ? Jésus leur dit : Vous avez encore pour un peu de temps la lumière au milieu de vous. Marchez donc, pendant que vous avez la lumière, afin que vous ne soyez pas surpris par les ténèbres. Car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en cette lumière, pour devenir des enfants de lumière. »

Offertoire : « Seigneur, protégez votre peuple, par le signe de la sainte Croix, de toutes les

embûches de ses ennemis, afin que nous vous rendions un hommage agréable et que notre sacrifice soit acceptable à vos yeux ».

Secrète : « Seigneur, que cette offrande nous purifie de toutes nos fautes, elle qui sur l'autel de la croix, a effacé l'offense du monde entier ».

Ce que le sacrifice de la croix a fait pour le monde entier, le sacrifice de la messe peut le faire pour chacun de nous. C'est la même victime, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est le même sang qui coule de ses plaies. Nous le présentons à Dieu pour l'appliquer à chacun de nos besoins comme le Christ Jésus l'a présenté pour le salut universel du monde. Mais la source du pardon et de la grâce pour nous est la même comme la louange à l'Auguste Trinité. Il n'y a pas deux sacrifices, il n'y a que l'unique sacrifice de la croix, continué par le sacrifice de la messe. Même Prêtre unique, Jésus, même victime unique, Jésus, le mode seul est différent.

Communion : « Notre Dieu, délivrez-nous de nos ennemis par le signe de la croix ».

Postcommunion : « Rassasiés par le pain et le breuvage célestes, nous vous demandons, Dieu tout-puissant, de nous défendre contre les menées de nos ennemis, nous que vous avez rachetés par le sang précieux de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

C'est notre unique défense. La croix seule est la terreur du démon, notre ennemi, parce que seule elle porte en elle la puissance du Créateur, et devant cette puissance le démon ne peut rien.

LX

15 SEPTEMBRE.

Notre-Dame des VII Douleurs.

Introït : « Etaient debout auprès de la croix de Jésus, sa mère, la sœur de sa mère, Marie de Cléophas, Salome et Marie-Madeleine. — Femme, voilà votre Fils, dit Jésus, et au disciple : Voilà votre mère [1] ».

Oraison : « Dieu, dont la Passion, selon la prophétie de Siméon, a transpercé d'un glaive de douleur l'âme très douce de la glorieuse Marie, Vierge et Mère, accordez-nous avec bonté qu'en célébrant par vénération ses douleurs, nous obtenions l'heureux effet de votre Passion ».

Lecture du *Livre de Judith,* c. 13.

« Le Seigneur vous a bénie par sa puissance, car par vous il a réduit à néant nos ennemis. Vous êtes bénie, Fille d'Israël, par le Seigneur très haut au-dessus de toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur qui a créé le ciel et la terre, car il a glorifié aujourd'hui votre nom de telle sorte que jamais votre louange ne cessera dans la bouche de ceux qui se souviendront de l'œuvre puissante accomplie par le Seigneur. Pour eux, vous n'avez pas épargné votre vie ; prise de pitié pour les angoisses et les souffrances de votre peuple, vous avez empêché sa ruine devant la face de notre Dieu. »

Graduel : « Vierge Marie, vous êtes pleine de douleur et de larmes, debout, auprès de la croix du Seigneur Jésus, votre Fils notre Rédempteur. — Vierge, Mère de Dieu, celui que le monde entier ne peut contenir, l'auteur de la vie,

1. Voir Commentaire, T. IV, p. 65.

fait homme, subit ce supplice de la croix ».

Alleluia, Alleluia. Sainte Marie, la Reine du ciel et la Souveraine du monde, se tenait debout auprès de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'âme pleine de douleur ».

SÉQUENCE.

« La Mère douloureuse se tenait
en pleurant près de la croix,
où son Fils était suspendu.

—

Son âme gémissante
attristée et souffrante
fut transpercée par le glaive.

—

Oh ! combien triste et affligée
fut cette benoîte
Mère du Fils unique.

—

Elle souffrait, elle se désolait,
cette douce Mère, en voyant
les souffrances de son Fils admirable.

—

Quel est l'homme qui ne pleurerait
s'il voyait la Mère du Christ
en un tel supplice ?

—

Qui pourrait ne pas être affligé
à la vue de la Mère du Christ,
souffrant avec son Fils ?

—

Pour les péchés de son peuple
elle vit Jésus dans les tourments,
elle le vit livré aux coups de fouets.

—

Elle vit son doux Enfant,
angoissé en mourant,
quand il rendit l'esprit.

—

Douce Mère, source d'amour,
faites-moi sentir la violence de votre douleur,
afin que je pleure avec vous.

—

Faites que mon cœur soit ardent
pour aimer le Christ Dieu,
afin que je lui plaise.

—

Sainte Mère, faites-moi cette grâce :
imprimez les plaies du Crucifié,
profondément dans mon cœur.

—

De votre Fils, couvert de plaies,
qui a daigné tant souffrir pour moi,
partagez avec moi les souffrances.

—

Faites-moi pleurer avec vous,
faites-moi compatir au Crucifié,
pendant que je vivrai.

—

Rester avec vous, près de la croix,
m'associer à vous,
pour pleurer, je le désire.

—

Vierge, la plus illustre des Vierges,
ne me soyez pas cruelle,
faites-moi gémir avec vous.

—

Faites que je porte en moi la mort du Christ !
Faites-moi partager sa Passion
et me souvenir de ses plaies.

—

Faites que je sois blessé des mêmes blessures,
faites que je sois enivré de la croix,
enivré du sang de votre Fils,

—

Pour que je ne brûle pas dans les flammes,
Vierge, défendez-moi vous-même
au jour du jugement.

—

Christ, quand l'heure viendra de sortir de ce [monde,
faites-moi arriver par votre Mère
à la palme de la victoire.

—

Quand ce corps mourra,
faites que soit donnée à mon âme
la gloire du Paradis. Amen ».

Evangile de saint Jean, c. 19.

« En ce temps-là, étaient debout auprès de la croix de Jésus, sa Mère et la sœur de sa mère, Marie de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus voyant sa Mère et, debout près d'elle, le disciple qu'il amait, dit à sa Mère: Femme, voilà votre fils. Ensuite il dit au disciple: Voilà votre Mère. Et depuis ce moment le disciple la reçut chez lui. »

Offertoire : « Souvenez-vous, Vierge Mère, vous qui êtes auprès de Dieu, de demander pour nous ce qui est bon et de détourner de nous sa colère ».

Secrète : « Nous vous offrons, Seigneur Jésus-Christ, ces prières et ces sacrifices, et nous vous demandons humblement que, faisant mémoire dans nos prières, de la transfixion du cœur très doux de la bienheureuse Marie, votre Mère, et confiants dans sa très pieuse intercession et celle des Saints qui étaient avec elle, au pied de

votre croix, nous obtenions par le mérite de votre mort, la bienheureuse récompense ».

Communion : « Heureux les sens de la bienheureuse Vierge Marie qui, sans la mort, ont mérité sous la croix du Seigneur la palme du martyre ».

Postcommunion : « Que les sacrifices auxquels nous avons participé, Seigneur Jésus-Christ, en célébrant dévotement la transfixion de votre Mère toujours Vierge, obtiennent de votre clémence le don de tout bien salutaire ».

LXI

16 SEPTEMBRE.

Saints Corneille et Cyprien,

Martyrs.

LA MESSE.

Introït : « Les peuples rediront leur sagesse et leurs louanges seront publiées dans les assemblées. Leurs noms vivront éternellement. — Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur ; aux cœurs droits il appartient de le louer ».

Oraison : « Seigneur, regardez avec clémence notre faiblesse et, par l'intercession des saints martyrs et pontifes Corneille et Cyprien, détournez de nous les maux que nous méritons justement ».

Lecture du *Livre de la Sagesse,* c. 3 :

« La vie des justes est entre les mains de Dieu. Le tourment de la mort ne les touchera point. Aux yeux des insensés ils paraissent mourir, et leur mort est regardée comme une affliction ; ce qui n'est pour nous qu'une séparation, est réputé une ruine définitive. Mais eux, ils sont dans la paix. Ils ont pu souffrir des tourments devant les hommes, mais leur espérance est immortelle ! Leur affliction est légère, leur récompense infinie. Car Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans le feu et les a reçus comme des victimes d'holocauste. Quand le temps sera venu, il les regardera avec bonté. Les justes brilleront comme les étincelles qui courent dans les roseaux. Ils jugeront les nations et seront les souverains des peuples. Leur Seigneur régnera éternellement. »

C'est la consolation des martyrs. Corneille fut Pape et gouverna l'Eglise sous les empereurs Gallo et Volusien. On le dénonça comme un ardent apôtre de la foi chrétienne. Un décret impérial l'exila à Cemtumcelle, Civitta-Vecchia actuelle. Mais son ardeur apostolique ne put s'éteindre et les chrétiens se multipliaient autour de lui. Les empereurs en furent indignés. Corneille dut revenir à Rome, où dabord il fut rudement flagellé, puis conduit devant la statue de Mars pour lui offrir l'encens. Corneille refusa. Il fut décapité et enseveli au cimetière de Calixte, sur la Via Appia. Tout un quartier de cette immense catacombe porte son nom (252).

A ce romain se joint la glorieuse mémoire d'un africain, Cyprien, évêque de Carthage. Car s'ils souffrirent le martyre en des années différentes, ce fut le même jour (258).

Cyprien était un philosophe, imbu des erreurs païennes. Mais il avait l'âme droite. Sa réputation était grande en Afrique romaine. Il connut les chrétiens, étudia leur doctrine et, ravi par les

enseignements du Sauveur, comprenant, par l'illumination intérieure de l'Esprit-Saint le grand mystère de la Rédemption du monde, il reçut le baptême des mains du prêtre Cécilien. Ce fut, dans toute l'Afrique, un prodigieux événement. Cette éclatante conversion ne pouvait passer inaperçue. Pour les païens c'était une défaite.

Cyprien consolait les confesseurs de la foi. Il leur écrivit des lettres magnifiques qui, aujourd'hui encore, nous émeuvent profondément. Devenu évêque de Carthage, Cyprien devint aussi une des lumières de l'Eglise. Ses lettres, ses écrits se répandaient partout pour réconforter les fidèles et assurer la pureté de la foi. On hésitait, en haut lieu, à mettre la main sur un personnage si considérable. Cependant, le Proconsul Aspasio Paterno osa le condamner à l'exil. Ce grand homme partit, mais son départ rapidement connu fut pour lui un triomphe. Il fallait le supprimer. Galère Maxime, successeur d'Aspasio, fit revenir Cyprien à Carthage et le cita à son tribunal. Il fallait, à tout prix, abattre les chrétiens et, pour cela, frapper à la tête.

Galère demanda à l'évêque de quel droit il avait pris la charge épiscopale et voulut l'obliger à sacrifier aux dieux. Cyprien se redressa : Non ! dit-il. Galère, un peu intimidé, lui donna du temps pour réfléchir. Cyprien répondit : Pour une cause si juste il est inutile de réfléchir. Irrité de cette attitude. Galère prononça immédiatement la sentence de mort. Cyprien est condamné comme révolté contre les dieux et les lois de l'empire. « Il nous plaît, dit Galère, que Thascius Cyprien soit tué par le glaive ». — *Deo gratias !* répondit Cyprien.

Il fait bon, à tant de siècles de distance, de voir cette attitude sereine de nos martyrs. Chez eux, ce n'est pas une hautaine fierté, c'est simplement la sérénité de la vérité. Jésus devant Pilate déclare qu'il est venu pour rendre témoignage à la vérité. Il le lui dit simplement. Ainsi firent les martyrs. Cyprien sait qu'il possède la vérité, il la dit, les yeux dans les yeux de son juge. Il sait comme Jésus le savait, que dire la vérité c'est signer son arrêt de mort. *Deo gratias !* Cyprien ne trouve que cette sublime formule.

Graduel : « Dieu est glorieux dans ses saints, il est admirable de majesté, il fait des prodiges. — Seigneur, votre droite s'est glorifiée par sa puissance, votre droite brise vos ennemis.

Alleluia, Alleluia. Les justes brilleront comme les étincelles qui courent à travers les roseaux ; ils régneront éternellement ».

Evangile : Cum audieritis, p. 8.

Offertoire : « Ceux qui aiment votre nom trouveront leur gloire en vous, Seigneur, car vous bénissez les justes. Seigneur, la bonté de votre protection est pour nous comme un bouclier ».

Secrète : « Seigneur, agréez avec bonté les offrandes de votre peuple. Il vous les présente pour la solennité de vos saints martyrs et pontifes Corneille et Cyprien ».

Communion : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur ; aux cœurs droits revient sa louange ».

Postcommunion : « Rassasiés par ces mystères de salut, nous vous demandons, Seigneur, d'être secourus par les prières de ceux dont nous célébrons la solennité ».

Cyprien fut conduit peu après sa condamnation au Champ de Sextus ; il se dépouilla de la dalmatique, demeura debout en simple tunique de lin, ordonna de verser au bourreau cinq écus d'or, se couvrit les yeux de ses propres mains et livra sa tête. Il mourut ainsi, admirable de paix, de foi en son Dieu. Regardons bien ce grand homme. Sa foi est la nôtre, son Dieu est le nôtre. Serions-nous dignes de lui si, comme lui, il fallait mourir pour la vérité de notre foi et l'amour de Dieu ?

LXII

17 SEPTEMBRE.

L'Impression des Stigmates de Saint François.

LA MESSE.

Introït : « A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais en autre chose que la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde. — Je crie à pleine voix vers le Seigneur, à pleine voix je prie le Seigneur ».

François s'est retiré sur l'Alverne, pour y jouir dans la paix de l'amour de son Dieu. Il lui crie à pleine voix cet amour et Jésus lui

répond. Il descend vers François. Lui qui voit le fond des cœurs, il voit combien François l'aime de tout son être ; il voit que dans le cœur de François, il n'y a aucun amour autre que le sien, et Jésus contemple avec une joie indicible l'humble Frère François. Il veut que la ressemblance avec lui soit parfaite, non seulement au dedans, mais aussi au dehors ; il veut que Jésus et François ne fassent plus qu'un et il imprime sur sa chair, sur ses mains, ses pieds, son côté les blessures de sa douloureuse Passion. François se présente comme un autre crucifié. Œuvre merveilleuse de l'amour.

Oraison : « Seigneur Jésus-Christ, qui, au moment où la charité se refroidissait dans le monde avez voulu, pour l'embraser à nouveau du feu de votre amour, reproduire dans la chair du bienheureux François les stigmates de votre Passion, accordez-nous avec bonté que, par ses mérites et ses prières, nous portions volontiers notre croix et que nous fassions de dignes fruits de pénitence ».

Epître de saint Paul aux Galates, c. 6.

« Frères, pour moi, puissé-je ne me glorifier, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel le monde a été crucifié pour moi et moi pour le monde. Car, dans le Christ Jésus, la circoncision n'est rien, ni non plus l'incirconcision, il n'y a plus qu'une nouvelle créature. Tous ceux qui s'attachent à cette règle, paix sur eux et miséricorde, ainsi que sur l'Israël de Dieu. Désormais, que personne ne me soit désagréable. Car je porte dans mon corps les marques de Jésus. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit, Frères. Amen. »

« Les marques de Jésus » pour Paul étaient

les marques des coups qu'il avait reçus pour l'amour de son Maître. Chacun de nous doit porter dans son corps ou dans son âme, dans les deux, s'il plaît à Dieu, ces « marques de Jésus » qui sont les souffrances physiques et morales acceptées avec foi. Tout chrétien est par la souffrance un Christ vivant. Si on ne comprend pas ainsi la souffrance, on n'est pas avec Jésus. Souffrir avec foi est un signe de salut.

Graduel : « La bouche du juste proclame la sagesse, sa langue la justice. — La loi de Dieu est dans son cœur ; ses pas ne seront point chancelants.

Alleluia, Alleluia. François, pauvre et humble, entre riche dans le ciel, il est honoré par des hymnes célestes ».

On le voit, le Frère François, si pauvre, si indigent sur terre, si petit à ses propres yeux et aux yeux du monde, on le voit paraître devant Jésus, ayant comme lui les marques de sa douloureuse Passion. Il paraît, il entre dans le ciel comme un *riche,* riche d'amour de Dieu, qui est l'unique richesse. Aussi, on l'accueille avec des chants de triomphe, et lui, si humble, si dénué de toute chose humaine, il monte, il monte très haut dans la béatitude éternelle. Cette richesse est à notre disposition. Mais on ne peut avoir les deux richesses : la richesse terrestre qui prend le cœur et satisfait toutes ses convoitises, et la richesse de l'amour de Dieu qui détache le cœur de tout. Il faut choisir.

Evangile selon saint Matthieu, c. 16.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, prenne

sa croix et me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra. Mais celui qui perdra la vie à cause de moi, la trouvera. Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? Que pourra-t-il donner en échange de son âme ? Le Fils de l'homme doit venir avec ses Anges dans la gloire de son Père et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. »

Jésus donne précisément le choix : La vie éternelle dans la joie de Dieu pour ceux qui ont le courage de juger le monde, la vie humaine à son juste mérite, ou bien la perte éternelle de la vie, loin de Dieu. A chacun selon ses œuvres. La sentence est terrifiante, mais elle est juste.

Offertoire : « Ma vérité, ma miséricorde sont avec lui. Il sera glorifié en mon nom ».

Secrète : « Seigneur, sanctifiez les offrandes que nous vous consacrons et, par l'intercession du bienheureux François, purifiez-nous de toutes nos fautes ».

Communion : « Il fut le serviteur fidèle et prudent, que le Seigneur a établi sur sa maison, pour donner à chacun, au moment voulu, la part de froment ».

Postcommunion : « Dieu, qui avez représenté de nombreuses manières les mystères admirables de la croix dans le bienheureux François, votre Confesseur, accordez-nous de suivre les exemples de sa piété et de nous protéger par la pensée assidue de cette même croix ».

LXIII

18 Septembre.

Le bienheureux Jean Massias,

Confesseur, de notre Ordre,

Messe : *Os justi*, p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez prévenu le bienheureux confesseur Jean de l'abondance de vos grâces, et qui l'avez fait briller par la candeur de ses mœurs dans une humble condition, accordez-nous de suivre si fidèlement ses exemples, que nous puissions arriver à vous, l'âme purifiée ».

Jean Massias est espagnol. Jeune encore il fut privilégié par la grâce de Dieu, qui lui fit comprendre l'inanité des joies humaines. Pauvre, il dut garder les brebis. Le bon Pasteur Jésus se fit le compagnon de ses longues heures de solitude. Il apprit au berger les grandeurs de Dieu, il lui révéla sa bonté infinie. Et peu à peu, Jean Massias, oubliant toutes les choses de la terre, quitta sa patrie, parcourut les régions de l'Amérique du Sud, en laissant partout les plus beaux exemples de sainteté. Arrivé à Lima, il se rendit au couvent des Prêcheurs, dédié à sainte Marie-Madeleine, et supplia les religieux de l'accepter comme Frère Convers. Le petit berger d'autrefois continuait ainsi sa vie laborieuse. Mais, sous l'habit de saint Dominique, cette vie de labeur devint pour lui une vie de lumière et de charité. Cet illettré parlait des mystères de Dieu comme un docteur et son amour était si ardent

pour Celui qui se révélait dans l'intime de son âme, qu'il recherchait les moyens les plus durs à la nature pour lui en donner la preuve.

Jean vécut ainsi de longues années, humble, pénitent, consumé par l'amour de Dieu. Il mourut en 1645. Dieu, qui exalte les humbles, glorifia son serviteur par des prodiges si éclatants que le Pape Grégoire XVI le béatifia solennellement.

Jean suivit la voie droite qui mène à Dieu, la voie de renoncement à tout ce qui est de la terre. La voie est ouverte à tous. Heureux ceux qui la prennent.

LXIV

19 SEPTEMBRE.

Saint Janvier et ses Compagnons,

Martyrs,

LA MESSE.

Introït.: « Seigneur, que les gémissements des enchaînés montent en votre présence : Rendez à nos oppresseurs sept fois ce qu'ils ont voulu faire contre nous. Vengez le sang de vos saints qu'ils ont répandu. — Dieu, les nations sont entrées dans votre héritage, elles ont souillé votre temple, elles ont fait de Jérusalem une cabane à garder des fruits ».

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par la solennité annuelle de vos saints martyrs Janvier et ses compagnons, accordez-nous avec

bonté d'être enflammés par les exemples de ceux dont les mérites nous remplissent de joie ».

Janvier était évêque de Bénévent, sous l'empire de Dioclétien. De nombreuses et ferventes chrétientés florissaient dans ces régions. A Bénévent, à Naples, à Nôle, à Pouzzoles et autres centres importants, Jésus était adoré. Il fallait arrêter ces progrès incessants de la foi chrétienne, qui menaçait les dieux de Rome. Janvier fut traduit devant le Préfet de la Campanie et cruellement torturé. On saisit en même temps le diacre Festus et le lecteur Désiré. On les attela avec le saint évêque au char du Préfet et on les conduisit à Pouzzoles. Ils trouvèrent dans la prison d'autres chrétiens condamnés aux bêtes.

Tous furent livrés dans l'amphithéâtre aux bêtes féroces. Mais, en face de Janvier, elles oublièrent leur férocité et s'étendirent à ses pieds. Le Préfet, irrité, fit décapiter tous les prisonniers.

C'est une page glorieuse des victoires de la foi. On voit, en toute évidence, que l'arrestation de Janvier et de ses compagnons de martyre, était comme un soulèvement du paganisme contre le Christ. On voulait en finir en terrifiant les fidèles. On ne fit que les fortifier dans leur foi.

Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 10.

« Frères, rappelez-vous ces premiers jours où, éclairés de Dieu, vous avez soutenu le grand combat de la souffrance. D'une part, par les outrages et les tribulations, vous étiez donnés en spectacle ; d'autre part, vous deveniez solidaires de ceux qui subissaient ces mêmes traitements. Car, vous avez pris part aux souffrances de ceux qui étaient en prison ; vous avez accepté joyeusement

d'être dépouillés de vos biens, assurés que vous étiez de posséder une fortune plus précieuse et qui demeure. N'abandonnez donc pas votre assurance qui doit recevoir une belle récompense. Car la patience vous est nécessaire, afin que, après avoir accompli la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis. Encore un peu, bien peu de temps, celui qui doit venir viendra. Il ne tardera pas, Mais mon juste vit de la foi. »

Graduel : « Dieu est glorieux dans ses saints, admirable de majesté, il produit en eux des merveilles. — Seigneur, votre droite s'est glorifiée par sa puissance, votre droite a brisé vos ennemis.

Alleluia, Alleluia. Seigneur, vos saints vous béniront, ils rediront la gloire de votre règne ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 24.

« En ce temps-là, Jésus étant assis sur le mont des Oliviers, ses disciples s'approchèrent de lui en secret et lui dirent : Dites-nous quand ces choses arriveront ? Quel sera le signe de votre avènement et de la fin du monde ? Jésus leur répondit : Prenez garde de ne pas vous laisser séduire. Beaucoup, en effet, viendront en mon nom et diront : Je suis le Christ et ils séduiront beaucoup de monde. Vous entendrez parler de bruits de guerre et de combats. Ne vous en troublez pas. Ces choses doivent arriver mais ce n'est pas la fin. Les nations se lèveront l'une contre l'autre, les royaumes aussi ; il y aura des épidémies, de la famine, des tremblements de terre. Mais tout cela n'est que le commencement des souffrances. On vous fera subir des tortures, on vous tuera et vous serez pris en haine à cause de mon nom, par tous les peuples.

Beaucoup en seront ébranlés. On se livrera réciproquement, on aura de la haine les uns contre les autres. Beaucoup de faux prophètes paraîtront, qui entraîneront du monde à leur suite. Et l'iniquité augmentant, la charité de bien des fidèles se fera plus froide. Mais celui qui persévérera jusqu'au bout sera sauvé. »

Jésus ne répond pas à la question indiscrète de ses disciples. Comme il venait d'annoncer la

fin des temps et son futur avènement, les apôtres, par curiosité, veulent savoir quand ces événements se produiront. Jésus leur répond de façon évasive et leur fait, en somme, un cours d'histoire future. Avant que je ne revienne, dit-il, que de choses se passeront ! Des faux prophètes surgiront au cours des siècles ; des guerres, des calamités de toute sorte, des tremblements de terre, les peuples se disputeront, les nations s'écrouleront. Mais au milieu de tous ces faits qui vont se multiplier à l'infini jusqu'à mon retour, vous, vous deviendrez un objet de haine pour beaucoup. Vous, non seulement vos personnes, mais tous ceux qui, après vous, prêcheront mon nom. On vous haïra tous parce que c'est moi que l'on haïra en vous. Jésus voit et l'amour qu'il suscitera dans les cœurs et la haine dont il sera poursuivi. Amour et haine l'accompagneront sur sa route, jusqu'à la fin des temps. Patience ! Celui qui gardera l'amour, malgré tout, celui-là sera sauvé.

Et tout s'est déroulé dans l'histoire du monde comme Jésus l'a prédit, point pour point.

Les martyrs sont à travers les siècles comme à travers le monde les jalons de cet amour et de cette haine. On est pour ou contre Jésus. Toute l'histoire se résume dans cette alternative. Les autres événements, aussi tragiques soient-ils, accompagnent, situent cet amour ou cette haine, rien de plus.

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses saints. Le Dieu d'Israël donne lui-même force et courage à son peuple. Dieu soit béni ! »

Secrète : « Soyez apaisé, Seigneur, par ces offrandes et délivrez-nous de tous les dangers

par l'intercession des saints martyrs Janvier et ses compagnons ».

Communion : « A vous, mes amis, je dis : n'ayez pas peur de ceux qui vous persécutent ».

Postcommunion : « Que cette communion, Seigneur, nous purifie de toute faute et, par l'intercession de vos saints martyrs Janvier et ses compagnons, qu'elle nous fasse participer au céleste remède ».

Chacun sait que, à Naples, on garde dans une fiole du sang de saint Janvier. D'ordinaire ce sang, que j'ai vu, est desséché, mais deux fois par an, au commencement du mois de mai et le jour de sa fête, on met sur l'autel la tête de saint Janvier et devant cette tête la fiole contenant son sang. Le peuple remplit l'église et supplie saint Janvier, le somme même de faire *le miracle*. Ce miracle, c'est la liquéfaction du sang. A un moment donné, le sang desséché devient liquide. Le fait est certain. C'est la grande joie de Naples. C'est surtout un témoignage merveilleux de la bonté de Dieu, « admirable dans ses saints ».

LXV

20 SEPTEMBRE.

Le bienheureux François de Possadas.

LA MESSE.

Introït : « La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par son Esprit qui habite en

nous. — Mon âme, bénis le Seigneur, que tout mon être bénisse son saint Nom ».

Oraison : « Dieu, qui avez imprégné le bienheureux François, votre Confesseur, de la douceur de la céleste charité et qui en avez fait un prédicateur magnifique de votre parole, accordez-nous, par son intercession, d'être embrasés du feu de votre amour et de vivre continuellement dans cet amour ».

François de Possadas est né à Cordoue d'une très humble famille. Mais Dieu l'enrichit personnellement des dons précieux de sa grâce. Pauvre lui-même, il aimait les pauvres et n'hésitait pas à leur distribuer le peu de nourriture qui lui était destinée. Cette bonté de cœur persévéra toute sa vie. De sorte que François se présente comme une âme embrasée de l'amour de Dieu. Il entra, non sans difficultés, dans l'ordre des Prêcheurs. Son cœur s'y développa à l'aise, son esprit aussi, et il devint bientôt un des religieux les plus austères, les plus instruits de l'Espagne. Très éloquent, par ailleurs, il attirait à lui la foule, au point qu'on le comparait à saint Vincent Ferrier.

Lecture du *Livre de la Sagesse,* c. 7.

« J'ai désiré l'intelligence et elle me fut donnée. J'ai invoqué le Seigneur et l'Esprit de sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes ; j'ai jugé que la richesse n'était rien auprès d'elle Je ne l'ai pas comparée aux pierres précieuses parce que tout l'or, au prix d'elle, n'est qu'un peu de sable et que, en sa présence, l'argent est regardé comme de la boue. Je l'ai aimée plus que la santé, plus que la beauté ; j'ai résolu de la prendre pour lumière, parce que sa clarté ne peut s'éteindre. Tous les biens me sont venus avec elle et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables. Je me

suis réjoui en tout, parce que cette sagesse marchait devant moi et j'ignorais qu'elle est la mère de tous les biens. Je l'ai étudiée sans déguisement ; je la communique sans envie et je ne cache point ses avantages. Elle est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui en font usage deviennent les amis de Dieu. »

Cette sagesse dirigea François de Possadas et lui fit comprendre le tout de Dieu et le rien de la terre. Sagesse suprême qui répand sa lumière sur tous les actes de la vie et met tout au point. Aussi, dédaigneux des honneurs, François refusa les sièges épiscopaux qui lui furent offerts. Il estimait qu'il ferait plus de bien en demeurant simple et humble religieux.

Graduel : « Enfants, venez, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. — Venez à moi, et vous serez éclairés, jamais la confusion ne fera rougir votre visage.

Alleluia, Alleluia. Il a envoyé d'en haut un feu dans mes os, et il m'a instruit. »

C'est le feu de l'Esprit-Saint, le Docteur intérieur, celui qui donne la vraie lumière, et pousse en avant la volonté. Celui qui reçoit ce feu marche sous la divine motion sans arrêt, jusqu'au bout, coûte que coûte. Il ne s'appartient plus, il est l'instrument de l'Esprit qui, par lui, fait son œuvre.

Evangile : Sint lumbi, p. 19.

Offertoire : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous eûtes dilaté mon cœur ».

Secrète : « Accordez-nous, Seigneur, que le bienheureux François qui en s'offrant à vous

en sacrifice perpétuel, s'est nourri pour l'éternité, nous obtienne l'abondance de vos grâces ».

Communion : « Mon cœur et ma chair tressaillent pour le Dieu vivant ».

Postcommunion : « Restaurés par ces aliments sacrés, nous vous demandons. Dieu tout-puissant, par l'intercession du bienheureux François que, après l'oblation du sacrifice, vous avez fait passer, par une mort précieuse au port du salut, de nous fortifier au sortir de la vie par cette céleste nourriture et de nous faire participer à sa gloire ».

François mourut en effet subitement après avoir terminé la messe le 20 septembre 1713. C'est pourquoi on dit l'évangile qui rappelle que le Seigneur viendra comme un voleur, au moment où nous y penserons le moins. Mais François était prêt. La visite du Maître, subite et non imprévue, fut pour lui la visite d'un ami. Dieu veuille qu'il en soit ainsi pour nous !

LXVI

21 SEPTEMBRE.

Saint Matthieu,

Apôtre, Evangéliste.

LA MESSE.

Introït : « Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance s'est merveilleusement af-

fermie. — Seigneur, vous m'avez éprouvé, vous me connaissez ; vous me connaissez quand je suis au repos et quand je suis debout ».

Oraison : « Faites, Seigneur, que nous soyons secourus par les prières du bienheureux apôtre et évangéliste Matthieu, afin que, par son intercession, nous obtenions ce qui dépasse notre possibilité ».

Lecture du Prophète Ezéchiel, c. I.

« L'apparence des quatre animaux était celle-ci : Il y avait à droite d'eux une figure d'homme et une figure de lion, à gauche une figure de bœuf et au-dessus de leurs têtes, une figure d'aigle. Leurs ailes s'étendaient au-dessus. Deux de ces ailes se rejoignaient et deux couvraient leurs corps. Chacun d'eux marchait devant soi. Ils allaient où le souffle de l'Esprit les poussait et ne revenaient jamais en arrière. Et ces animaux paraissaient, à les voir, comme des charbons ardents, comme des lampes allumées. On voyait courir au milieu d'eux des flammes de feu, des éclairs qui sortaient du feu. Et les animaux allaient, venaient comme des éclairs fulgurants. »

Symbole mystérieux des quatre évangélistes, cette vision d'Ezéchiel. A saint Matthieu on donne la figure d'homme. Sans doute, parce que, dans son récit évangélique, il suit plutôt pas à pas le Seigneur Jésus dans sa vie humaine. Certes ! Il montre en toute évidence la divinité de Jésus, mais il ne s'élève pas comme saint Jean jusqu'au sein même de l'Auguste Trinité pour y contempler le Verbe, Fils de Dieu, qui s'est fait homme comme nous.

Juif de race et de culture, Matthieu aime à montrer en Jésus le Messie promis à Israël, auquel s'adressent les prophéties. Il insiste sur

cette réalisation des prophéties, parce que son évangile était principalement destiné aux Juifs.

Graduel : « Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance est affermie. — Je les compterai, ils sont nombreux comme le sable de la mer.

Alleluia, Alleluia. Leur parole a résonné sur toute la terre, leur voix a pénétré jusqu'aux extrémités de la terre ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 9.

« En ce temps-là, Jésus vit un homme, appelé Matthieu, assis à un comptoir. Il lui dit : suis-moi. Cet homme se leva et le suivit. Or, pendant que Jésus était à table dans sa maison, beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent et se mirent à table avec Jésus et ses disciples. Ce que voyant, les Pharisiens disaient à ses disciples : Pourquoi votre Maître mange-t-il avec des publicains et des pécheurs ? Mais Jésus les entendit et il dit : Ceux qui ont bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais bien ceux qui sont malades. Tâchez donc de comprendre ce que signifient ces paroles : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Matthieu ne dissimule point. D'autres évangélistes, tout en racontant cette scène de sa vocation, ne le nomment pas expressément. Lui, il se nomme, il veut que tout le monde sache et que l'on sache éternellement ce qu'il était quand Jésus le choisit : un collecteur d'impôts, un de ces publicains qui, avides d'argent, peu délicats dans leurs fonctions, pressuraient le peuple. J'étais cela dit Matthieu, et Jésus est venu à moi, il m'a regardé et il m'a dit simplement : suis-moi ! Je l'ai suivi. On sent dans cet aveu très humble de Matthieu une reconnaissance infinie. Il a

compris la bonté de Jésus et il la proclame. Que Jésus soit glorifié, il suffit. Notre misère, aussi grande soit-elle, si nous la reconnaissons, si nous l'avouons, sera éternellement une louange à la bonté de Dieu. Mais, pour que cette louange ait toute sa magnificence, que toute l'éternité sache cette misère. A Dieu la louange, à nous, pauvres pécheurs, la joie de lui donner cette louange de notre cœur.

Matthieu suit Jésus, mais en le suivant, il lui cause et il l'invite à sa table. Le Maître accepte. Avec lui ses disciples se rangent autour de la table, mais aussi des amis de Matthieu, publicains comme lui. D'autres viennent, qui ne paraissent pas invités, mais qui assistent au repas, des Pharisiens. Ils regardent les convives, et, dans leur cœur, ils les méprisent : des publicains ! des pécheurs ! C'est-à-dire ceux qui n'observaient pas la loi comme eux, ou dont la conduite morale n'était pas irréprochable. Les Pharisiens regardent au milieu de cette société plutôt médiocre le Maître, le Docteur, Jésus de Nazareth. Et ils ne peuvent s'empêcher de critiquer sa manière d'agir.

Ce beau parleur, qui proclame de si hautes maximes, qui se prétend le Messie, l'Envoyé de Dieu, le voici qui est assis familièrement avec de pareils convives, qui boit, qui mange avec eux. Leur vanité en est réjouie tout à la fois et offusquée. Ils disent aux disciples, car ils n'osent s'adresser à lui : Comment se fait-il que votre Maître mange avec des publicains et des pécheurs ! Mais Jésus entend, et les regarde à son tour avec ses yeux de vérité qui pénétraient jusqu'à la moelle et il dit simplement : Les forts n'ont pas besoin de médecin mais les malades,

oui. Quand donc comprendrez-vous cette parole si claire de la loi : Je veux la miséricorde et non pas vos sacrifices. Et le Maître ajoute cette parole de vie : Je suis venu appeler les pécheurs, non pas les justes. Tout est bon dans cette scène, depuis l'appel de Matthieu jusqu'à cette déclaration solennelle. C'est la formule de Rédemption, la raison de la descente du Fils de Dieu. Matthieu, pécheur lui-même, devait exulter de joie en transcrivant cette parole. Il nous l'envoie à travers les siècles comme la suprême parole d'espérance.

Offertoire : « Le son de leur voix a rempli toute la terre ; leur parole est allée aux extrémités du monde ».

Secrète : « Seigneur, que l'offrande de votre Eglise vous soit rendue agréable par les supplications du bienheureux Matthieu, apôtre et évangéliste, dont les magnifiques prédications nous éclairent ».

Communion : « Je vous ai choisis dans le monde afin que vous alliez et que vous produisiez des fruits, et que vos fruits demeurent ».

Postcommunion : « Seigneur, après avoir reçu ces sacrements, nous vous demandons par l'intercession du bienheureux Matthieu, votre apôtre et évangéliste, que nous tirions un grand profit des fêtes que nous avons célébrées pour sa gloire ».

Le grand profit de cette fête, c'est de penser à la bonté infinie de notre divin Sauveur. Nous aussi, il nous a choisis, il nous a appelés, selon

sa Providence, pour faire son œuvre en nous et par nous dans les autres. La meilleure manière de le remercier, c'est de l'aimer de tout notre cœur et d'aimer comme lui, pour lui, ceux qui ne le connaissent pas, qui ne l'aiment pas, pour les amener à ses pieds. Chacun doit sentir en soi cette poussée de la charité vers les pauvres pécheurs.

LXVII

23 SEPTEMBRE.

Le bienheureux Marc de Modène,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18]

Oraison : « Dieu, qui, par le bienheureux Marc, votre Confesseur, avez ramené beaucoup d'âmes égarées dans la voie de la justice, faites que, par son intercession, délivrés du péché, nous arrivions heureusement aux joies éternelles ».

Marc de Modène fut, au XV^e^ siècle, un de ces grands religieux de l'Ordre de saint Dominique qui firent refleurir la discipline régulière. Il se présente avec tous les caractères distinctifs du Prêcheur idéal : l'observance rigoureuse de la règle, la gravité des mœurs, la science profonde. Il y ajoutait une rare éloquence qui entraînait à sa suite d'innombrables auditeurs. Marc n'avait qu'un but : coopérer avec le Christ au salut des âmes. Toutes les forces de son intelligence et de

son cœur furent consacrées à ce service. Service régulier, sans éclat de prodiges, mais service actif, dévoué du serviteur qui ne se lasse jamais. Il circule dans toutes les villes d'Italie, semeur infatigable, et sa parole que l'on sent la parole de Dieu pénètre les âmes et les arrache au péché.

On aime à regarder cet homme apostolique, qui n'éblouit pas par des merveilles inabordables. Marc reste le modèle des Prêcheurs, modèle très élevé, sans doute, mais à la portée des âmes généreuses.

Il mourut à Pesaro, en 1498, les lèvres collées à son crucifix. Symbole touchant de toute sa vie d'apôtre. Il avait parlé de Jésus crucifié, il meurt en attachant ses lèvres à Jésus crucifié.

LXVIII

24 SEPTEMBRE.

Notre-Dame de la Merci.

MESSE : *Gaudeamus, Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel,* p. 40

Oraison : « Dieu, qui, par la très glorieuse Mère de votre Fils, avez daigné donner à votre Eglise une nouvelle famille, pour délivrer les fidèles du Christ de la puissance des païens, faites, nous vous en prions, que celle que nous vénérons comme fondatrice d'une si grande œuvre, nous délivre également, par ses mérites et son intercession, de tous nos péchés et de la captivité du démon ».

Cette œuvre de la Rédemption des captifs nous est déjà connue. Pierre Nolasque, un français, Raymond de Pennafort, Catalan et dominicain, concoururent à cette institution. Mais la vraie fondatrice de la Merci, celle qui a inspiré ce magnifique projet, celle qui a préparé et Pierre Nolasque et Raymond de Pennafort pour le réaliser, c'est la très sainte Vierge Marie. Et il est touchant de penser à ce souci maternel de la sainte Vierge pour les pauvres chrétiens prisonniers des Maures. Elle voyait leurs souffrances, elle entendait leurs gémissements et surtout elle craignait pour ces malheureux l'apostasie. Son cœur de Mère n'y tint plus. Elle descendit sur terre, elle apparut à Pierre Nolasque et à Raymond de Pennafort pour leur dire ses volontés. Elle apparut même au roi d'Aragon, afin qu'il prît l'œuvre sous sa protection. Et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, sur leur scapulaire blanc, les Mercédaires portent les armes du roi d'Aragon.

Que de fois la Mère de Dieu descend sur terre ! Nous ne la voyons pas, mais elle y est. Elle est auprès de ceux qui souffrent ; elle assiste ceux qui meurent ; elle console et réconforte ceux,qui pleurent. Elle protège, elle défend, elle soutient ceux qui luttent contre le démon. Sa joie est grande quand elle lui arrache une âme. Si nous regardions bien, nous verrions près de nous la sainte Vierge Marie, qui veille sur nous. Son regard maternel, si doux, si tendre, ne nous quitte pas. Sainte Mère de Dieu, notre mère, restez avec nous !

LXIX

25 Septembre.

La Commémoraison de notre Bienheureux Père saint Dominique à Soriano

Messe : *comme au 4 août, p. 86, sauf que l'on ne dit que les 4 dernières strophes de la Séquence : Laudes ergo Dominico...*

Voici le fait miraculeux que l'on célèbre en ce jour.

En 1530, le couvent de Soriano était gouverné par un vicaire, Frère Dominique Galiano. Il s'y trouvait, pour le service, un Frère Convers appelé Laurent di Grotteria.

Or, le 15 septembre 1530, Frère Laurent était dans l'église, trois heures avant l'aurore. Il vit tout à coup devant lui trois Dames d'aspect majestueux, richement vêtues, radieuses de beauté. Comme la porte de l'église, à pareille heure, était encore fermée, Frère Laurent, stupéfait et quelque peu effrayé, ne savait que penser. Mais l'une de ces Dames, qui lui parut la plus vénérable, lui adressa la parole. Elle lui demanda s'il y avait dans cette église quelque image de saint Dominique : « Oui, répondit le Frère, nous avons une image assez vulgaire peinte sur le mur. — Prenez donc celle-ci, lui dit la Dame, portez-la à votre supérieur et vous lui direz de la placer sur l'autel ». Ce disant, elle lui remit une image soigneusement roulée. Frère Laurent la porta immédiatement au Prieur. On déplia le rouleau : c'était une image de saint Dominique.

Le Prieur et les autres Frères se précipitèrent vers l'église pour voir et remercier les donatrices. Mais elle était vide et la porte toujours fermée.

Toute la littérature de la Calabre, où se trouve Soriano, est remplie de cet événement.

L'image de saint Dominique fut en grande vénération. De nombreux et éclatants prodiges attirèrent les foules à Soriano. De sorte que Dieu signa lui-même, pour ainsi dire, l'authenticité de l'apparition. Nous la fêtons comme un témoignage de la bonté maternelle de la sainte Vierge, qui daigna rappeler elle-même à l'ordre combien elle désire que soit vénéré, prié son fils Dominique.

LXX

26 SEPTEMBRE.

Le bienheureux Dalmace Moner,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi*, p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez orné de prodiges et de vertus votre humble serviteur Dalmace et qui l'avez merveilleusement embrasé de votre amour, en lui donnant le mépris de toutes les choses de la terre, faites que, dégagés par son intercession de toutes les attaches humaines, délivrés de toute adversité, nous désirions uniquement les choses du ciel ».

Né près de Gérona en Catalogne, de famille modeste, Dalmace garda dans son âme une candeur angélique. Ardent à l'étude, il se rendit à Montpellier pour y compléter ses cours de sciences humaine et divine. Ce n'est qu'à son retour dans sa patrie qu'il entra dans l'ordre. Sa réputation de doctrine était grande. Aussi fut-il désigné pour enseigner la théologie aux étudiants de l'ordre. Il le fit avec éclat. Eut-il peur de lui-même ? Les applaudissements lui firent-ils craindre que la vanité n'entrât dans son âme ? Mais, subitement Dalmace laissa sa chaire d'enseignement et se fit le plus humble et le plus mortifié des Frères. Ses pénitences prirent un caractère héroïque. Voulant imiter la retraite de sainte Marie-Madeleine dont il avait dû vénérer la mémoire à la Sainte-Baume, Dalmace se creusa dans les rochers renfermés dans l'enclos du couvent une grotte sauvage où il se retira. Il y vécut quatre ans, vivant de peu, mais l'âme enivrée d'amour de Dieu. Sa bienheureuse mort arriva le 20 septembre 1341. Dalmace avait cinquante ans.

De ce saint religieux émane un parfum d'humilité profonde. Il avait compris le néant des vanités humaines et devant ce néant son âme se reporta vers Dieu, Celui qui est et ne passe pas. L'étudiant de Montpellier, le professeur de Gérona, cette ardeur juvénile à l'étude et ces belles envolées du docteur, tout s'évanouit à ses yeux, Quand il voit ce qu'est Dieu et ce qu'il est. Dalmace n'a plus qu'un désir : disparaître, s'anéantir devant la majesté de Dieu. Leçon fortifiante, parce qu'elle est vraie. Dalmace nous montre la route royale qui mène à Dieu. Tâchons de la suivre nous-mêmes. Chose très difficile,

quoiqu'elle paraisse très simple, parce que nous avons peine à nous convaincre que nous ne sommes rien.

LXXI

28 SEPTEMBRE.

Le bienheureux Laurent de Ripafratta,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu qui avez rendu illustre le bienheureux Laurent, votre Confesseur, par son zèle de la discipline régulière et l'ardeur de la charité, accordez-nous, par son intercession, de rechercher toujours ce qui est plus parfait et d'arriver ainsi aux joies éternelles ».

Toujours les « joies éternelles ». C'est le refrain de la sainte Eglise. Au delà de ce monde, au delà de ces années qui passent, au delà de nos petites joies humaines, l'Eglise inlassablement nous montre l'éternité. Elle nous crie, même avec une insistance qui à quelques-uns paraît désagréable : ne vous attachez pas à ce monde ! Passez vite, les yeux fixés au delà dans le monde invisible. Et ce refrain revient toujours.

Laurent l'a bien compris ce refrain de l'Eglise. Simple, le cœur droit et pur, il se donna à Dieu dès sa jeunesse. Et son don fut sans retour. Il prit de saint Dominique son amour de l'observance, son austérité, son culte pour le silence. Mais cette sévérité de vie ne le rendait point désagréable aux autres. Dur à lui-même, Laurent était bon, indulgent pour ceux qui n'étaient

pas à son niveau. Touche presque infaillible de la vraie sainteté.

Laurent fut envoyé à Cortone pour y rétablir la vie régulière. Il y exerça la charge délicate de maître des novices. Parmi eux, il reçut un jour un groupe de fugitifs, venant de Fiesole, c'était le futur saint Antonin et avec lui son ami le bienheureux Fra Angelico. Ils avaient dû quitter Fiesole à cause des troubles suscités par les conflits du schisme d'Occident.

Laurent termina sa vie comme il l'avait passée, dans la paix de l'observance. Il mourut à Pistoie en 1457.

Ce ne fut ni un grand prédicateur, ni un grand docteur. Laurent nous présente plutôt le côté pénitentiel de l'ordre. Et c'est ainsi qu'il faut le regarder. Sa vie austère, cachée, mais remplie de Dieu peut servir d'exemple à tous ceux qui cherchent avant tout la conformité à Jésus crucifié. Chacun a sa couronne de gloire devant Dieu. Le tout est de recevoir celle qui nous est destinée.

LXXII

29 SEPTEMBRE.

Saint Michel,

Archange.

LA MESSE.

Introït : « Tous les Anges, bénissez le Seigneur ; vous qui êtes puissants, vous qui accomplissez sa volonté, vous qui entendez sa

parole. — Mon âme, bénis le Seigneur, que tout mon être bénisse son saint Nom ».

Aux Anges de bénir le Seigneur, mais au premier des Anges, au prince de l'armée du ciel, à l'Archange Michel de donner à Dieu la suprême louange. La louange d'un être à Dieu vient de tout ce qu'il est comme être, puisque tout ce qu'il est comme être vient de Dieu. S'il en est ainsi le premier être devant Dieu doit lui rendre la première louange. Louange de tout ce qu'il est, car tout ce qu'il est, il l'a reçu de Dieu. Et c'est bien la louange magnifique de Michel. Voyant en lui-même que tout ce qui le faisait lui-même, toute sa sagesse, toute sa puissance, tout son bonheur venait de Dieu, il se tourna vers Dieu, de toute sa libre volonté, pour lui faire hommage de tout lui-même. Et avec lui, illuminés par lui, les autres Anges firent ce même hommage à leur Créateur. Il n'y eut pour le refuser que ceux qui suivirent dans son orgueil un autre prince des armées célestes, et qui, avec lui, déchus de leur gloire, privés de leur bonheur, furent jetés hors du ciel.

Aussi Michel, par son nom même, signifie tout ce qu'il est et tout l'hommage qu'il fit à Dieu de lui-même : Qui est comme Dieu ? C'est son nom de triomphe, son nom essentiel. Il est substantiellement devant Dieu cet acte de volonté qui le porta librement à se mettre à sa place de créature. Et, de ce chef, Michel est le prince des humbles.

Oraison : « Dieu, qui distribuez, en un ordre admirable, les ministères des Anges et des hommes, accordez-nous avec bonté que notre vie soit protégée sur la terre par ceux qui vous servent et vous entourent continuellement dans le ciel ».

Lecture du *Livre de l'Apocalypse* de l'Apôtre saint Jean, c. 1.

« En ces jours-là, Dieu fit connaître les choses qui devaient arriver bientôt, en envoyant un Ange à son serviteur Jean, qui a annoncé la parole de Dieu et rendu témoignage de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ. Heureux celui qui lit et qui comprend les paroles de cette prophétie, celui qui observe ce qui s'y trouve écrit. Car le temps est proche.

Jean, aux sept Eglises qui sont en Asie : la grâce et la paix vous soient données par celui qui est, qui était, qui doit venir, et par les sept Esprits qui sont devant son trône, et par Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, le prince des rois de la terre, qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. »

La Liturgie applique à saint Michel ce passage de saint Jean, comme si, dans l'idée de l'Eglise, l'ange qui apparaît à Jean, qui lui révéla les destinées futures du monde, jusqu'à la catastrophe finale, était précisément l'Archange lui-même. Et pourquoi pas ?

Michel, le prince des armées célestes, est par là même le grand illuminateur des Anges qui lui sont inférieurs. De lui, la lumière qu'il reçoit de Dieu, selon l'admirable doctrine de saint Thomas, descend en ondes de clartés jusqu'au dernier ordre des Anges. Ce qu'il sait de Dieu, Michel le dit aux anges qui le suivent et la lumière se répand dans une paix joyeuse sur le ciel entier.

Quoi d'étonnant, alors, que Michel ait ce même rôle d'illuminateur vis-à-vis de l'Eglise ? Par lui, la science des choses futures est donnée à Jean et Jean la communique à tous les serviteurs de Dieu.

Si Dieu, est-il écrit, se révèle aux humbles, combien doit-il se révéler au Prince des humbles. Mais le Prince des humbles ne garde pas la

lumière divine pour lui. Il devient lui-même source de lumière pour tout ce qui est au-dessous de lui. Et c'est ainsi que Michel serait l'Illuminateur de Jean et par Jean de l'Eglise de Dieu.

Graduel : « Tous les Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur, vous qui êtes puissants, vous qui accomplissez sa volonté. — Mon âme, bénis le Seigneur, que tout mon être le plus intime bénisse son saint Nom.

Alleluia, Alleluia. Seigneur mon Dieu, je chante vos louanges, en présence de vos Anges ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 18.

« En ce temps-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Qui, pensez-vous, sera le plus grand dans le royaume des cieux ? Et Jésus, appelant un enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : En vérité, je vous le dis, si vous ne vous transformez pas et si vous ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui qui s'abaisse au niveau de ce petit, sera le plus grand dans le royaume des cieux. Et celui qui recevra un de ces petits en mon nom, me recevra moi-même. Mais pour celui qui aura scandalisé un de ces petits, qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui suspendît au cou une meule de moulin et qu'on le jette au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales. Il est nécessaire qu'il y ait des scandales. Mais malheur à celui par qui le scandale arrive. Si ta main ou ton pied te scandalise, arrache-les et jette-les : Il vaut mieux pour toi entrer dans la vie mutilé ou boiteux, que, en ayant deux mains et deux pieds, être envoyé au feu éternel. Et si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi : il est meilleur pour toi d'entrer dans la vie avec un œil que d'être envoyé dans la géhenne du feu. Prenez garde de ne mépriser aucun de ces petits. Car, je vous le dis, leurs Anges dans le ciel voient toujours le visage de mon Père, qui est dans le ciel. »

Les Anges nous voient, et ils voient Dieu. Ils sont les témoins de notre vie et si elle est mau-

vaise, si elle scandalise les petits, les innocents, si elle les porte au mal, ils seront devant Dieu nos accusateurs et les vengeurs de ces petits. Qu'on leur ressemble plutôt ! Que l'on devienne devant la majesté divine petit comme eux, humble comme eux. L'Archange Michel, dans toute sa splendeur, s'est abaissé, s'est fait tout petit, un rien devant cette majesté. Il a pris sa vraie place ; prenons la nôtre. Et certes, la dernière nous convient plus qu'à lui, vers de terre que nous sommes.

Offertoire : « L'ange se tint près de l'autel du temple ; il avait à la main un encensoir d'or. On lui donna beaucoup d'encens et la fumée des parfums monta devant la face de Dieu ».

Secrète : « Seigneur, nous vous offrons ces louanges, en vous priant de les agréer avec clémence, par le suffrage des Anges, et de les faire servir à notre salut ».

Communion : « Tous les Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur. Chantez un hymne en son honneur et glorifiez-le dans tous les siècles ».

Postcommunion : « Seigneur, soutenus par l'intercession du bienheureux Archange Michel, nous vous supplions de nous faire recevoir dans notre âme ce que nous demandons par notre bouche ».

Le tout n'est pas de prier Dieu avec nos lèvres, il faut que notre prière parte de notre cœur et y appelle la grâce de Dieu. C'est là la vérité de la prière.

L'Archange Michel s'est fait français. Il a d'abord consacré une montagne à son nom, cette

cime qui domine la mer et où il préside de haut aux destinées de notre pays.

Il est descendu plus bas, il est venu auprès d'un enfant, qui s'appelait Jeanne, à Domremy et il lui a dit des choses merveilleuses. C'était en France une grande calamité. Le royaume était perdu ; l'Anglais en devenait le maître. Non ! saint Michel s'y oppose. Il se dresse de toute sa hauteur contre l'Anglais et il dit à cette enfant : Va, fille de Dieu ! Va ! sauve la France. Ne crains rien, je serai avec toi. En Jeanne d'Arc il y avait la force de l'Archange. Qui pouvait lui résister ? L'Archange la conduisit où il voulait, à Orléans, à Reims. Puis, il la conduisit au bûcher. Etre de feu lui-même, il fit de cette enfant un être de feu à la gloire de Dieu, à la gloire de Jeanne. Car le plus beau triomphe de Jeanne, ce n'est ni Orléans, ni Reims : son plus beau triomphe c'est son bûcher. C'est le plus beau triomphe en elle de l'Archange saint Michel.

Qu'il veille toujours sur la France !

LXXIII

30 SEPTEMBRE.

Saint Jérôme,

Docteur de l'Eglise.

MESSE : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Dieu, qui avez daigné accorder à votre Eglise, pour l'explication des saintes Ecritures, un Docteur éminent en la personne du

bienheureux Jérôme, votre Confesseur, faites que, par le secours de ses mérites et l'aide de votre grâce, nous puissions mettre en pratique ce qu'il a enseigné par sa parole et ses actes ».

Jérôme est dalmate de naissance, mais, dès son adolescence, il se rendit à Rome où il fut baptisé. Il y reçut aussi les leçons des hommes les plus instruits. Jamais homme ne fut plus avide de science. Partout où il espère trouver des maîtres de doctrine ou religieuse, ou profane, il va. Et c'est ainsi qu'il parcourt la Gaule, passe en Thrace, en Bithynie, en Galatie, en Cappadoce et par la Cilicie descend en Syrie. Il se fait moine dans les immenses solitudes qui s'étendent des confins de la Syrie jusqu'au pays des Sarrasins. Puis, toujours anxieux de savoir, il rentre en Italie où saint Paulin de Nole le fait prêtre. On le retrouve ensuite à Constantinople disciple de saint Grégoire de Nazianze. Rome le voit de nouveau. Le Pape Damase l'accueille avec joie et le prend pour secrétaire. C'est là que Jérôme entre dans la société romaine et exerce une influence chrétienne décisive sur les nobles femmes qui s'appellent Paula, Eustochium et d'autres. Il les instruit, il leur ouvre l'intelligence des choses divines, mais en même temps il leur montre la vanité des choses de la terre. Ravies par sa parole, soutenues par ses exemples de robuste sainteté, ces nobles femmes quitteront leurs palais pour suivre Jérôme à Bethléem. Car c'est là, près du berceau du Sauveur, que ce grand voyageur va fixer sa vie. Paula lui bâtit un monastère où l'homme de Dieu continue ses études scientifiques, qu'il ne cessa jamais, et en même temps publie les admirables travaux sur les Ecritures, qui demeurent la

lumière de l'Eglise. Il était à Bethléem, dans sa solitude comme le flambeau de l'Eglise catholique. De toutes parts affluaient à sa cellule les questions les plus graves que sa profonde et lucide sagacité devait résoudre. Rude à lui-même, il était peu disposé à se contenter de vagues aspirations religieuses. Il lui faillait, à ce lion du désert, une pâture forte et vivifiante. Il l'exigeait aussi pour les autres. Quelquefois, dans la discussion, même avec des hommes comme saint Augustin, il riposte avec véhémence. Quelle profondeur d'âme ! Quelle vie d'intelligence et de foi, d'amour aussi ! Car Jérôme aimait Dieu de tout son être. Il est resté, pour toujours, l'idéal des âmes vigoureuses, éprises de science et de sainteté évangélique.

A Rome, dans le musée du Vatican, se trouve un admirable tableau du Dominichino, reproduit en mosaïque dans la basilique de Saint-Pierre. Ce tableau représente la dernière communion de Jérôme. Le vieillard, demi-nu se soulève avec effort, devant l'Hostie que lui présente un prêtre revêtu des plus riches ornements. Et le contraste entre la nudité de ce vieillard et la richesse de ces ornements produit un effet merveilleux. Un lion est couché devant lui, son symbole énergique. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est le regard ardent de désir, qui fixe l'Hostie-Sainte. Toute l'âme de Jérôme expirant est dans ce regard de foi et d'amour. Jamais il ne fut plus éloquent.

Que ce regard pénètre jusqu'au fond de notre âme pour y faire entrer l'esprit de Jérôme, esprit de vérité et de force.

MOIS D'OCTOBRE.

LXXIV

Premier Dimanche d'Octobre.

Le Saint Rosaire.

Fête dominicaine par excellence. Dominicaine, parce que de nombreux témoignages, d'origine et de forme diverses, que je ne puis étudier ici, font remonter authentiquement l'institution du Rosaire à saint Dominique, comme son développement à ses fils, dans l'ordre et en dehors de l'ordre dès le XIII[e] siècle.

Dominicaine, parce que, au XV[e] siècle, sous l'inspiration du bienheureux Alain de la Roche et d'autres Frères Prêcheurs, le Rosaire se propagea merveilleusement dans l'Eglise, établit des confréries sans nombre et devint la dévotion la plus populaire et la plus fructueuse à la sainte Vierge.

Pour ce double motif, le Rosaire est officiellement le patrimoine de l'ordre. C'est l'ordre qui en a la suprême direction.

Qu'est-ce donc le Rosaire ? Le Rosaire est une manière particulière de prier la sainte Vierge. Elle consiste à réciter dix Ave Maria, que l'on fait précéder d'un Pater et suivre d'un Gloria Patri. Mais le nombre des dizaines d'Ave Maria, pour que le Rosaire soit complet, est de quinze, de manière à ce que l'on récite en tout cent cinquante Ave Maria. Ce nombre est celui des Psaumes, et c'est pourquoi le nom primitif du Rosaire était le *Psautier* de Marie. Le nom plus

poétique de Rosaire lui vint de ce que, en récitant ainsi à la sainte Vierge cent cinquante Ave Maria, on les compara à cent cinquante roses effeuillées à ses pieds. Il prévalut dans la dévotion des fidèles, par la gracieuseté aimable de son symbole, qui répond si délicieusement au sourire, le plus beau de tous les sourires, de la Mère de Dieu.

Mais à cette prière vocale, le Rosaire joint, de façon nécessaire, le rappel et la méditation des mystères les plus grands de la foi. Il suit la bonté de Dieu, s'inclinant vers l'humanité, depuis la joie de la descente du Fils de Dieu : son incarnation, sa naissance, sa vie à Nazareth, jusqu'à sa douloureuse Passion qu'il vénère à chaque pas, de l'agonie à la mort du Sauveur sur la Croix, pour ressusciter glorieusement avec lui et terminer sa course au couronnement de la Mère de Dieu dans le ciel.

De sorte que, par le rappel et la pensée de ces mystères de la foi, le Rosaire est un catéchisme vivant. Il enseigne, il prêche, il instruit. C'est bien le rôle de l'ordre de Saint-Dominique. Et l'on comprend que la sainte Vierge lui ait confié l'institution et la direction de cet apostolat de tous les instants. Apostolat pour les savants comme pour les ignorants. Car en récitant son Rosaire, chacun se rappelle toute la bonté de Dieu pour nous, tous les détails de cette bonté, tous les faits principaux de la vie, de la mort et de la résurrection du Sauveur. Le Rosaire est ainsi une prédication incessante qui éclaire l'esprit et réchauffe le cœur.

Il est de plus, par l'établissement des confréries, une société universelle de secours mutuel pour la sanctification de tous les membres

des confréries. Car, chaque associé du Rosaire participe, par le fait même de son inscription, à toutes les prières des confréries répandues dans le monde entier. C'est un lien de divine charité qui relie entre eux tous les confrères. On n'est pas isolé dans sa récitation du Rosaire. On effeuille ses roses avec tous les confrères aux pieds de la sainte Vierge. Et certainement ce sens de charité fraternelle incline avec plus de bonté la Mère de Dieu sur nos pauvres misères.

A tous ces points de vue, le Rosaire occupe dans l'Eglise une place unique, la première, comme dévotion à la sainte Vierge. Sa vitalité même est une preuve qu'il possède en lui la force de Dieu.

De nos jours la sainte Vierge a voulu consacrer elle-même, signer de ses propres mains cette dévotion. Quand elle apparut à Lourdes aux yeux émerveillés de Bernadette, la Vierge Immaculée portait un rosaire à sa ceinture. Elle ne dédaigna point d'apprendre à Bernadette la manière de bien dire le Rosaire. C'était rappeler au peuple chrétien que le Rosaire lui demeurait cher et l'inviter à en continuer la pratique bienfaisante.

La fête du saint Rosaire nous rappelle précisément un des plus grands bienfaits de la sainte Vierge. Chacun sait que les Turcs, rendus insolents par leurs victoires sur les chrétiens, tentèrent un suprême effort en 1571, pour établir leur domination sur les chrétientés d'occident. La menace s'annonçait terrifiante. Mais, sur le siège de saint Pierre il y avait un homme qui n'avait jamais reculé devant aucun ennemi. C'était saint Pie V, de l'Ordre de Saint-Domi-

nique. Il rassembla une flotte considérable mais bien inférieure à celle des Turcs et, confiant dans le secours de la sainte Vierge, il les attaqua. La rencontre eut lieu, en cette année 1571, le 7 octobre, dans le golfe de Lépante. C'était le premier dimanche d'octobre. Or tous les premiers dimanches du mois, les confréries du Rosaire font une procession solennelle. La coïncidence était merveilleuse. Pie V se trouvait à Rome, au palais du Vatican, pendant la bataille. Il priait de toute son âme, comme prient les saints. Subitement il se lève, ouvre la fenêtre, regarde dans le lointain comme s'il voyait quelque chose d'extraordinaire, puis, joyeux, il se retourne vers ses familiers et leur dit : Nous sommes vainqueurs, les Turcs sont anéantis. C'était vrai, l'armée chrétienne avait abattu pour toujours l'orgueil des Turcs.

En souvenir de cet événement, qui parut à tous un prodige, Pie V institua, pour le 7 octobre, la fête de Notre-Dame de la Victoire. Puis, Grégoire XIII établit la fête solennelle du Rosaire, le premier dimanche du mois. Aujourd'hui le Rosaire se solennise le 7 octobre, jour anniversaire de la victoire de Lépante. Mais pour faciliter aux fidèles le moyen de célébrer ce glorieux souvenir et de remercier Notre-Dame du saint Rosaire, la solennité extérieure a lieu comme toujours le premier dimanche d'octobre.

La Messe.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête à l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie dont la solennité réjouit les anges et leur fait louer ensemble

le Fils de Dieu. — Mon cœur dit une bonne parole : je consacre au Roi tous mes chants ».

Oraison : « Dieu, dont le Fils unique, par sa vie, sa mort et sa résurrection, a mérité pour nous la récompense du salut éternel, accordez-nous que, en nous rappelant, par le très saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, ces mystères de la foi, nous imitions ce qu'ils contiennent et nous obtenions ce qu'ils promettent ».

Le Rosaire ,en effet, nous propose les mystères de la foi pour notre instruction et notre vie morale. Ils doivent produire en nous la lumière et la charité. A cette condition, ils nous aideront à gagner le ciel.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, Prov. 8.

« Le Seigneur me possède, depuis le commencement, avant qu'il produise aucune créature. Je suis de toute éternité, bien avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et moi j'étais conçue. Les sources n'avaient pas jailli de la terre, la masse pesante des montagnes n'était pas formée, et moi j'étais enfantée avant les collines. Il n'avait créé ni la terre, ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente, lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et les tenait sous une loi inviolable ; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre et lorsqu'il donnait l'équilibre aux eaux des fontaines ; lorsqu'il enfermait la mer dans ses limites et lorsqu'il imposait à ses flots une loi qui l'empêchait de franchir ses bords ; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je réglais toutes choses. J'étais chaque jour dans la joie, me jouant sans cesse devant lui, me jouant sur l'immensité de la terre. Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.

Ecoutez-moi donc maintenant, mes enfants. Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes instructions, soyez sages et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison

et qui se tient à ma porte. Celui qui me trouve, trouve la vie. Il puisera son salut dans la bonté du Seigneur. »

Il s'agit en premier lieu de la sagesse qui présida à la création des mondes et préside aussi à leur gouvernement.

Mais il y a une autre sagesse, celle qui est dite : le siège de la sagesse, la très sainte Vierge, Mère de Dieu. Dans la pensée éternelle de l'Auguste Trinité, la sainte Vierge était présente à la création du monde, présente à l'Incarnation du Fils de Dieu, puisqu'elle devait être sa mère ; présente à la douloureuse Passion du Rédempteur, puisque, par la vertu de son sang et de ses propres larmes, elle était destinée à être la Mère de tous les hommes. Marie est ainsi en première ligne dans la pensée éternelle de Dieu, dans cette sagesse qui ordonne tous les êtres créés vers leur fin suprême : la gloire de Dieu.

Graduel : « Par votre vérité, par votre douceur, par votre justice, régnez ! Votre droite vous conduira merveilleusement. — Ma fille, écoute, penche ton oreille vers moi, car le roi est épris de ta beauté.

Alleluia, Alleluia. C'est la solennité de la glorieuse Vierge Marie, issue de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la maison de David ».

Humainement, ce sont les titres de la sainte Vierge : Elle est descendante d'Abraham, de Juda, de David. Elle appartient par conséquent à la famille royale qui devait donner le jour au Messie.

L'Ange Gabriel vient précisément trouver

l'humble Vierge, fille de David, et lui annonce, au nom de Dieu, que c'est elle qui est destinée à être la Mère du Messie promis, du Sauveur du monde.

Evangile : Missus est, Fête du saint Nom de Marie, p. 182.

Gabriel dit, le premier, à la sainte Vierge, le salut que nous lui redirons par le Rosaire. C'est lui le premier confrère du Rosaire et avec lui tous les anges de Dieu entrent dans la céleste confrérie. Car tous les anges de Dieu ont Marie pour souveraine et s'inclinent devant elle en lui disant joyeusement avec Gabriel : Je vous salue, pleine de grâce ! Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Quand nous disons à Marie cette salutation, nous la disons avec tous les anges de Dieu, de sorte que, au ciel et sur la terre, le Rosaire effeuille ses roses d'amour devant la sainte Vierge. Nos salutations s'unissent aux salutations des anges. C'est le chant merveilleux de toutes les créatures à la Reine du monde.

Offertoire : « Ecoutez-moi, germes divins, portez des fleurs comme les rosiers plantés sur le bord des eaux. Répandez, comme le Liban, la suavité de vos parfums ».

Secrète : « Disposez-nous, Seigneur, à vous offrir dignement ces présents et à honorer par les mystères du très saint Rosaire, la vie, la passion et la gloire de votre Fils unique, de manière à ce que nous devenions capables de recevoir l'effet de vos promesses ».

Communion : « Fleurs, fleurissez comme le lis, répandez vos parfums, poussez des rameaux gracieux, chantez ensemble un cantique et bénissez le Seigneur dans ses œuvres ».

Ces textes fleuris et parfumés ont rapport à la Rose mystique qui symbolise le Rosaire. Mais ils ne doivent pas nous faire oublier que ces fleurs, ces parfums, ces pousses gracieuses sont en réalité les actes de vertu, les actes de foi, d'espérance et de charité — divin parterre, — que nous devons, par le rosaire, produire en abondance. S'arrêter au symbole serait peu, il faut aller à la réalité qu'il revêt et doit faire fructifier dans nos âmes. Le Rosaire nous épelle, pour ainsi dire, la bonté de Dieu pour nous. A nous de répondre à cette bonté par un amour sans cesse grandissant. Sans ce bénéfice réel, nous redirions vainement notre Rosaire. Il est avant tout une pratique très grave, très évangélique et, comme tel, il doit opérer dans nos âmes par la vertu des mystères qu'il rappelle et l'intercession de la Mère de Dieu qu'il salue et glorifie : une sainteté vraie, profonde. Autrement, ce serait un jeu puéril.

Postcommunion : « Seigneur, faites que nous soyons secourus par la prière de votre très sainte Mère dont nous célébrons le Rosaire, afin que nous participions à la vertu des mystères que nous vénérons et que les sacrements reçus par nous produisent leurs effets dans nos âmes.

C'est la grâce totale du Rosaire, bien compris et bien pratiqué.

LXXV

1 Octobre.

Saint Remi,

Confesseur, Pontife.

Messe : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que la vénérable solennité du bienheureux Remi, votre Confesseur et Pontife, augmente en nous la piété et la grâce du salut ».

Remi est un de ces grands évêques des Gaules qui ont fait la France. Il eut un rôle prépondérant dans cette formation chrétienne de la France, car c'est lui qui, après la bataille de Tolbiac, baptisa le chef des Francs, Clovis.

La belle page d'histoire pour l'Eglise de Dieu.

L'épouse de Clovis, ce barbare, au cœur noble, droit, déjà chevaleresque était chrétienne. Mais Clotilde ne pouvait vaincre les résistances païennes du chef. Il y avait en lui trop de passions fougueuses, trop d'attaches aux vieilles pratiques de ses ancêtres, trop d'orgueil aussi pour s'humilier devant la croix de Jésus-Christ. Clotilde priait et, dans la vie invisible, l'Auguste Trinité suivait avec amour les pas de celui qui allait lui donner la France. Clovis combat pour s'assurer une victoire humaine et s'emparer définitivement d'un territoire. Dieu, lui, combat à ses côtés pour créer la France chrétienne. Au-dessus des armées, à Tolbiac, plane la prière

de Clotilde, mais plus encore plane la douce Colombe de l'Esprit-Saint qui veut faire son œuvre de vie. Et l'Esprit-Saint fit cette œuvre.

Clovis, effrayé de voir ses soldats reculer, s'écrie : Dieu de Clotilde, au secours ! Et il forme le dessein, s'il est vainqueur, d'adorer ce Dieu inconnu.

Il l'exauça. Vainqueur des Alamans, Clovis, avec sa droiture d'âme un peu violente, va trouver Remi, l'évêque de Reims. Il se fait instruire et, devant le Pontife du Christ qui lui raconte des choses si belles, si douces, si consolantes ; qui ouvre à ses yeux émerveillés les perspectives radieuses de l'éternité, le cœur de Clovis s'attendrit. Le barbare comprend. Il s'émeut, il s'emporte même de tout son fougueux caractère, quand il entend Remi lui redire la douloureuse Passion de Jésus : « Si j'avais été là avec mes Francs ! » Naïve et touchante exclamation de ce barbare. Il incline la tête et reçoit le baptême. Avec lui, des chefs et des soldats deviennent chrétiens. La France est née. Elle date du baptistère de Reims.

C'est la grande œuvre de Remi, celle qui domine toutes les autres. Saint Remi est vraiment le Père de la France chrétienne. Il mourut après avoir gouverné l'Eglise de Reims plus de soixante-dix ans.

A ce grand homme nous devons demander la protection sur notre patrie. Nous devons lui demander aussi de nous remplir du véritable esprit chrétien, celui qu'il donna, par le baptême, à Clovis et à ses Francs.

LXXVI

2 Octobre.

Les saints Anges Gardiens.

La Messe.

Introït : « Dieu a ordonné à ses anges de te garder dans toutes tes voies. — Celui qui habite dans l'asile du Très-Haut, demeure sous la protection du Dieu du ciel ».

Oraison : « Dieu, qui avez daigné par une Providence ineffable, envoyer vos Anges pour nous protéger, accordez à ceux qui vous implorent d'être toujours défendus par leur protection et de jouir de leur éternelle société ! »

Ineffable Providence, en effet, de la bonté de Dieu, qui destine à chacun de nous un de ses anges pour nous diriger. Nous sommes sous la garde d'un ange. Il a mission, dès notre naissance, de veiller sur nous. Il se fait notre compagnon de route. Il est avec nous, près de nous. Dans le danger, il nous protège ; si nous tombons, il nous relève. Il est pour nous source de lumière, source de force, source de consolation. Lui, il voit Dieu et il nous voit. Il sait ce que nous sommes et ce que Dieu veut que nous soyons. Alors, sa douce influence est de nous pousser vers Dieu. Lui qui sait le but que nous devons atteindre, la vie bienheureuse du ciel, il ne cesse pas de nous répéter : Passe ! ce n'est rien, le ciel, le ciel ! Mon ciel, peut-il dire, car il en jouit à nos côtés. Son plus ardent désir est de nous y conduire avec lui.

Lecture du *Livre de l'Exode*, c. 23.

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'enverrai mon ange, il te précédera, il te protégera dans la route, il t'introduira dans le lieu que j'ai préparé pour toi. Regarde-le, écoute sa voix et ne crois pas qu'il soit à dédaigner, car il ne pardonnera pas si tu pèches : mon nom est en lui. Si tu écoutes ses paroles, si tu fais tout ce que je te dis, je serai l'ennemi de tes ennemis; j'affligerai ceux qui t'affligeront. Et mon ange te précédera. »

Graduel : « Louez le Seigneur notre Dieu, qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui et qui a réalisé en moi sa miséricorde. — Le Dieu vivant m'en est témoin : Son ange m'a protégée à mon départ, pendant mon séjour, à mon retour, et le Seigneur n'a pas permis que je sois souillée.

Alleluia, Alleluia. L'Ange du Seigneur entourera ceux qui le craignent et les délivrera. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Heureux l'homme qui espère en lui ».

Il y a dans ce graduel l'action de grâces de Judith. Elle remercie Dieu d'avoir envoyé son ange pour la protéger. Son aventure était hardie, dangereuse. Aussi elle a conscience que l'ange du Seigneur l'a gardée. Combien de fois, si nous réfléchissions un peu, pourrions-nous remercier nous aussi notre ange gardien. Il est pour nous, hélas ! l'inconnu, celui auquel on ne pense pas. Et malgré nos silences, nos manques d'égards, malgré nos fautes, il veille sur nous sans espérer un merci. Ce merci nous le lui dirons au ciel, quand, enfin, nos yeux seront ouverts.

Evangile, p. 224. Fête de saint Michel.

Offertoire : « Les anges sont des esprits chargés d'un ministère. Ils sont envoyés au service de ceux qui doivent arriver au salut éternel ».

Secrète : « Recevez, Seigneur, les offrandes que nous vous présentons pour vénérer vos saints anges, et accordez-nous avec bonté que, protégés par leur continuelle assistance, nous soyons délivrés des maux présents et nous arrivions à la vie éternelle ».

Communion : « Jérusalem, j'ai placé des gardes sur tes murs, tout le jour et toute la nuit, pour toujours, dit le Seigneur ».

Jérusalem c'est notre âme. Sur ses murs, autour d'elle, Dieu a placé des gardes, nos bons anges. Gardez ! Veillez toujours ! Nous sommes si misérables, si faibles, si ignorants. Pauvre besogne que cette garde de misère ! Mais les anges sont les amis de Dieu et comme tels ils sont bons, compatissants comme lui. C'est pourquoi nous devons avoir pleine confiance en notre ange gardien. Ce qu'il voit de Dieu, qu'il nous le dise. Ce que nous devons aimer, qu'il nous le montre, et si, dans la lutte, nous succombons, Garde, au secours !

Postcommunion : « Nous avons participé, Seigneur, aux saints mystères, en fêtant joyeusement vos saints Anges. Faites que, par leur protection, nous soyons préservés des embûches de nos ennemis et défendus contre toute adversité ».

Alors, nous pourrons monter avec notre ange gardien dans la joie du ciel. Jour de bonheur pour lui et pour nous.

Fra Angelico, dans une célèbre peinture qui représente la résurrection, montre délicieusement les anges gardiens embrassant tendrement leurs protégés de la terre, et tous ensemble, la main dans la main, au milieu d'un parterre de fleurs, les yeux fixés sur la lumière éternelle, ils dansent une ronde joyeuse. Symbole aimable d'une vérité plus aimable encore : la vérité de la béatitude des anges et des hommes.

LXXVII

4 Octobre.

Saint François d'Assise,

Confesseur, Patriarche des Frères Mineurs.

La Messe.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête à l'honneur du bienheureux François dont la solennité réjouit les anges et leur fait louer ensemble le Fils de Dieu. — Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, c'est aux cœurs droits qu'il appartient de le louer ».

Oraison : « Dieu, qui par les mérites de notre bienheureux Père François avez agrandi votre Eglise en lui faisant produire une nouvelle famille, accordez-nous, à son exemple, de mépriser les choses de la terre et de jouir éternellement de la possession des faveurs célestes ».

« Notre bienheureux Père François ! » En

effet, nous le fêtons, le Pauvre d'Assise, comme notre Père, car il fut l'ami du bienheureux Dominique.

Leurs voies ne sont pas les mêmes. Elles se rencontrent cependant dans l'amour de Dieu et le désir violent de le faire aimer. François s'attache plus intimement à la pauvreté, au dénuement du Christ. Il en fait comme sa spécialité, si bien que cette pauvreté devient pour lui sa méthode de prédication. Il regarde Jésus dans l'étable de Bethléem, il le regarde sur sa croix et le voyant si pauvre, si indigent, si dénué de tout ce qui est de la terre, son cœur se fond d'amour à ses pieds. Il n'a plus qu'un désir, l'imiter, réaliser en lui-même ce dénuement du Crucifié. Il se passionne pour Dame Pauvreté, sa Dame à lui, car en cette âme il y a de la passion chevaleresque. Né en Ombrie, au milieu de cette nature si riche de lumière, de verdure, de fleurs, François vit de toute cette beauté divine et la chante à son Créateur. Il se dépouille, nu, devant l'évêque d'Assise, au commencement de sa conversion, il se fait étendre nu sur la cendre, au moment de sa mort. Tout son amour est au dedans : rien de la terre en son cœur qui ne soit une louange à la bonté de Dieu. C'est pourquoi, sur la cendre où il meurt, François chante la joie des créatures d'être ce qu'elles sont par leur très bon Créateur. C'est lui qu'il aime en elles, qu'il chante en elles. Dans le cœur de François, un amour seul, amour passionné chante l'amour de Dieu.

Epître de saint Paul aux Galates, c. 6.

« Frères, pour moi, puissé-je ne me glorifier en rien, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par

lequel le monde a été crucifié pour moi et moi pour le monde, car la circoncision n'est rien, ni non plus l'incirconcision. Il n'y a plus qu'une nouvelle créature. Tous ceux qui s'attacheront à cette règle, paix sur eux et miséricorde, ainsi que sur l'Israël de Dieu. Dorénavant que personne ne me soit méchant, car je porte dans mon corps les marques de Jésus.

La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit, frères. Amen. »

L'union de François devint si profonde, si intime avec Jésus, pauvre, dénué de tout, que le Sauveur voulut imprimer extérieurement sur le corps de François ses « marques » à lui, ses divines blessures. De sorte que Jésus et François, même au dehors, ne faisaient plus qu'un. En regardant François portant sur ses mains, sur ses pieds, sur son côté les blessures du Crucifié, on voyait Jésus lui-même.

Graduel : « Comme l'étoile du matin dans la brume légère, comme la lune en sa splendeur, il a brillé pendant sa vie. — Comme le soleil resplendissant de lumière, il a brillé dans le temple de Dieu.

Alleluia, Alleluia. O Patriarche des pauvres, François, augmente, par tes prières le nombre de tes enfants dans l'amour du Christ, ces enfants que, comme Jacob mourant, les bras croisés, les yeux éteints, tu as bénis. »

SÉQUENCE.

De nouveaux prodiges de sainteté
apparaissent dignes de louange,
vraiment admirables et doux,
révélés en François.

—

Aux religieux d'un nouveau troupeau
sont donnés les principes d'une nouvelle loi.
Les ordres du roi sont renouvelés
en passant par François.

—

Un ordre nouveau, une vie nouvelle
surgit inconnue au monde :
une loi approuvée
rétablit l'état évangélique.

—

A la loi du Christ, de même forme,
le droit nouveau est semblable.
Le principe de la règle donnée,
atteint le sommet apostolique.

—

Une corde rude, une robe dure
voilà son vêtement, sans autre souci ;
il donne du pain avec mesure,
il rejette les chaussures.

—

Il cherche seulement la pauvreté,
sans s'occuper des choses de la terre
François méprise tout,
il ne veut pas de maison.

—

Il recherche les lieux où il peut pleurer.
Son cœur endolori éclate en gémissements
il déplore avec tristesse que
l'on perde un temps si précieux.

—

Caché dans l'antre d'une montagne
il pleure, il prie étendu par terre
Enfin, l'âme rassérénée
il se retire dans une caverne.

—

Là, seul sous la roche
le cœur élevé vers les grandeurs de Dieu,
il méprise, en bon juge, ce qui
est inférieur. Il choisit les choses célestes.

—

Il mate sa chair par la discipline,
qu'il transforme en un symbole ;
il prend sa nourriture dans
l'Ecriture. Il rejette tout le terrestre.

—

Alors de très haut, un être supérieur
descend : voici le roi, le monarque,
le patriarche est effrayé,
terrifié par cette vision.

—

Cet être porte les marques du Christ,
il imprime en François les stigmates
pendant que, le cœur attristé,
il contemple, silencieux, la Passion du Sauveur.

—

Son corps sacré est stigmatisé,
aux mains, aux pieds, il est blessé,
son côté droit est ouvert,
il est couvert de sang.

—

Il s'entretient avec cet être des
mystères cachés ; l'avenir se
dévoile à ses yeux
le saint comprend le sens des paroles
par la lumière de l'Esprit-Saint.

—

Aussitôt des clous merveilleux paraissent
au dehors, noirs au-dessus, rouges au-dessous,
la douleur se fait aiguë,
leurs pointes acérées causent une
vive souffrance.

—

Aucun service de l'art
n'a perforé ces membres,
la nature n'a pas imprimé ces signes
ni l'œuvre douloureuse du marteau.

—

Par ces marques de la Croix que tu as portées,
qui t'ont fait triompher du monde
qui t'ont fait vaincre la chair ennemie,
merveilleuse victoire,

—

François, protège-nous,
défends-nous dans l'adversité,
Afin que nous méritions la récompense
dans la céleste gloire.

—

Père bon, Père saint,
que le peuple dévot, par ta prière,
avec la foule des Frères
mérite la récompense éternelle.

—

Rends concitoyens des Bienheureux.
Ceux que ta règle dirige,
que le troupeau des Mineurs
possède les joies éternelles.

—

Evangile selon saint Matthieu, c. 11.

« En ce temps-là, Jésus répondit : Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux savants et aux sages, tandis que vous les avez révélés aux petits. Oui, mon Père, je vous bénis de ce que telle a été votre volonté. Tout a été mis en mes mains par mon Père. Et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils voudra le faire connaître. Venez tous à moi, vous qui peinez à la tâche, qui êtes surchargés et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug ; apprenez de moi que je suis doux et humble de

cœur, et votre âme trouvera la paix. Car mon joug est suave, et mon fardeau léger. »

Profond enseignement pour les âmes intérieures. Il ne s'agit ni de courir, comme dit saint Paul, ni de vouloir pour connaître le Père, pour connaître le Fils, c'est-à-dire pour recevoir en son cœur l'illumination de la foi. Ni l'étude, ni la science, ni rien d'humain ne peut élever l'âme à cette connaissance intime qui dépasse les moyens ordinaires de l'intelligence, il faut la lumière de l'Esprit-Saint. Seul, il est le révélateur de Dieu ; seul il fait connaître l'Auguste Trinité, d'une certaine manière, qu'il est même impossible d'exprimer. On voit au dedans, on sent au dedans, sans raisonnement, sans effort, par infusion, par pénétration subite, immédiate, suave. Et ce que l'on voit, ce que l'on sent, donne une certitude paisible absolue. C'est la lumière qui sanctifie, qui arrache la volonté aux attaches de la terre, qui trace devant les yeux la route, précise, nette, droite : La route que suivit François, quand il eut compris.

Alors, rien ne peut s'opposer à la marche. On laisse tout. Il n'y a plus qu'un seul être à connaître, à aimer : Dieu, et tout le reste pour Dieu. C'est l'unité parfaite dans une âme de la lumière et de l'amour. Dieu seul, de façon absolue, comme François le voyait et l'aimait. Nu, après la première vision intérieure, devant son évêque, nu sur la cendre où il expire, après avoir tout laissé pour Dieu. Et on le voit, avec une poignante émotion, cet homme en qui Jésus était seul, portant sur ses membres les marques de Jésus, croisant ses bras en forme de croix, et, devenu à peu près aveugle pour la terre, les étendant sur ses fils pour les bénir, comme

autrefois dans le lointain des âges, le Patriarche Jacob.

C'est très grand, très beau, très divin. Inclinons-nous tous pour recevoir la bénédiction du Pauvre du Christ.

Offertoire : « Le Christ sera glorifié en moi, ou par ma vie, ou par ma mort. Car vivre pour moi c'est le Christ, et mourir un gain ».

Secrète : « Seigneur, sanctifiez ces offrandes que nous vous consacrons et, par l'intercession de notre bienheureux Père François, purifiez-nous de toute souillure de nos fautes ».

Communion : « Nos souffrances de la terre ne peuvent être comparées à la gloire future qui resplendira en nous ».

Nous souffrons, en ce monde, dans notre corps et dans notre âme, nous souffrons et nous sentons vivement la douleur qui nous étreint. *Modicum passos,* comme dit saint Pierre, souffrances de peu de temps, qui n'ont pas de comparaison, déclare saint Paul, avec la gloire éternelle du ciel. Nous en souviendrons-nous dans les siècles éternels ! Que sera, après un temps infini, et toujours le même infini, ce petit point très lointain de notre vie sur la terre ? Nous ne nous en souviendrons que pour bénir la bonté de Dieu. Nous pouvons souffrir un peu — *Modicum passos !* — car nous avons l'éternité de joie pour nous dédommager.

Postcommunion : « Seigneur, que la grâce céleste glorifie votre Eglise illuminée, selon votre volonté, par les mérites et les exemples

éclatants de notre bienheureux Père François, votre Confesseur ».

Lui, le Pauvre du Christ, il repose à Assise, sa ville natale, dans une magnifique basilique d'où son cœur rayonne sur le monde entier.

LXXVIII

5 OCTOBRE.

Le bienheureux Raymond de Capoue,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez fait du bienheureux Raymond, votre Confesseur, un maître insigne de la perfection évangélique et un fidèle défenseur de l'autorité du Saint-Siège, accordez-nous par votre clémence de vivre sur terre en suivant ses exemples, afin d'être couronnés avec lui dans le ciel ».

Ce grand homme parut dans l'Eglise à une époque très difficile. Sa mission fut précisément d'établir, malgré tout, le règne de Dieu, au-dessus de ces difficultés.

Il naquit à Capoue de la noble famille de Vineis ou des Vignes, qui avait déjà donné à Frédéric II un ministre dont l'influence ne fut pas toujours favorable au Saint-Siège. Raymond est comme la revanche de Dieu contre Frédéric. Entré, dans l'ordre, il se montra immédiatement fidèle observant de la règle. Ce qui, à l'époque,

demandait une certaine énergie de volonté. On lui confia, malgré sa jeunesse, mais précisément à cause de la gravité de ses mœurs religieuses, la direction des sœurs de Montepulciano, les filles de sainte Agnès dont il écrivit la vie très aimable.

Dieu le préparait ainsi à une autre direction, celle de Catherine de Sienne, qui l'attendait comme un envoyé de Dieu. Ce fut, pendant plusieurs années, la grande et féconde occupation de Raymond de Capoue. Certes ! il n'était pas facile de prendre la responsabilité d'une vie si extraordinaire que celle de Catherine de Sienne : Vie intérieure d'union mystique avec Dieu, et vie extérieure d'apostolat dans l'Eglise. Il fallait le tact surnaturel le plus éclairé, la prudence la plus avisée et en même temps, un élan personnel d'âme vers Dieu, permettant de comprendre son œuvre de sainteté dans Catherine et la portée de sa mission dans l'Eglise. Raymond fut à la hauteur de sa tâche. Mais il faut bien dire que le Directeur reçut beaucoup de sa dirigée et que, si Raymond rendit à Catherine des services inappréciables, Catherine lui communiqua de son côté des lumières qu'il ne pouvait recevoir sans elle.

Timide parfois, effrayé de ce qu'il entendait, de ce qu'il voyait, ce « petit méchant Père », comme l'appelait familièrement Catherine, aurait reculé, sans l'énergie de volonté de sa dirigée. Catherine avait de la volonté pour deux. Quand elle disait à Dieu comme aux hommes : *io voglio!* je veux, le bon Dieu, « qui fait la volonté de ceux qui le servent » marchait et les hommes aussi.

Raymond fut le guide, le compagnon, le défenseur, l'historien admirable de sainte Catherine

de Sienne. Ils sont unis pour l'éternité. Leur mémoire se confond.

Avec Catherine de Sienne, quand le schisme d'occident se déchaîna, après l'élection du Pape Urbain VI, Raymond demeura fidèle à ce Pontife. Avec Catherine de Sienne, il défendit son autorité et pour ramener les peuples à son obédience, il n'hésita pas à s'exposer à tous les dangers. Même après la sainte mort de Catherine, il demeura le plus solide soutien du Pape de Rome, contre celui d'Avignon.

L'Ordre de Saint-Dominique, comme toute l'Eglise, fut divisé. Une partie se soumit au Pape d'Avignon, une autre au Pape de Rome. Il y eut ainsi deux Maîtres Généraux : Raymond, comme l'avait prédit Catherine de Sienne, fut maître-général dans l'obédience de Rome. Son premier soin fut de chercher à établir une réforme sérieuse dans les Provinces qui lui étaient soumises, en Italie, en Allemagne. Il inaugura dans ce but, le régime de certains couvents d'observance d'où les religieux, formés à la discipline, devaient être dispersés dans les autres maisons. D'après l'idée de Raymond de Capoue, ces observants seraient comme un ferment, qui vivifierait petit à petit tous les couvents. Idée généreuse, à la vérité, plusieurs fois reprise depuis, dont les résultats, douteux parfois, furent cependant très heureux pour l'ordre [1]. En tout cas, l'homme de Dieu se dévoua de toute son âme à cette œuvre ardue de la réforme de l'Ordre. Il mourut à la peine à Nuremberg, en 1399.

La gloire de Catherine de Sienne rayonne sur

1. Pour Raymond de Cafour, cf. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux*, T. 3, p. 441 et ss.

Raymond de Capoue, et lui-même par son dévouement à l'Eglise, par la réforme de l'Ordre, rayonne et sur l'Eglise et sur l'Ordre. Son action vivifiante a survécu à bien des désastres. Et chaque fois que l'on veut restaurer dans l'Ordre une discipline plus grave, c'est sur Raymond de Capoue que le regard se fixe.

Ame très pure, très humble, pénétrée de l'esprit de saint Dominique, Raymond de Capoue reste pour l'Ordre comme l'image fidèle du Patriarche des Prêcheurs. Il faut lui demander, comme on demande à saint Dominique, l'amour ardent de l'Eglise.

LXXIX

6. OCTOBRE.

Saint Bruno,

Fondateur des Chartreux, Confesseur.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Seigneur, faites que nous soyons secourus par les prières de saint Bruno, votre Confesseur, afin que, gravement coupables envers votre majesté, nous obtenions par ses mérites et son intercession, le pardon de nos fautes ».

Bruno est de Cologne. Il se rendit à Paris pour suivre les cours de l'université. Devenu un maître célèbre, il reçut de l'évêque de Reims, le titre de chanoine. A cette époque, les randonnées des étudiants, qui sillonnaient toutes les routes d'Europe, étaient l'occasion de former de nom-

breuses amitiés entre écoliers et maîtres de tous les pays. On venait de Cologne à Paris, comme Bruno, et au lieu de rentrer chez soi, on devenait chanoine de Reims ou d'ailleurs. Mais Dieu l'appelait plus haut qu'une stalle de chanoine.

Epris de solitude, désireux d'une vie chrétienne plus intense, Bruno laissa sa stalle de Reims et en compagnie de six de ses familiers il alla trouver l'évêque de Grenoble, saint Hugues. Il lui exposa son projet de se retirer dans la solitude et son espoir de la trouver dans les montagnes de son diocèse. L'évêque l'écouta, et subitement il se rappelle un songe qu'il avait eu la nuit précédente : sept étoiles tombant à ses pieds. Elles étaient devant lui : Bruno et ses six compagnons. Hugues leur donna pour résidence les montagnes appelées Chartreuses, où, dans une vallée, Bruno construisit son monastère. L'évêque l'y accompagna. C'est ce que l'on appelle la Grande-Chartreuse, où tant d'âmes, désireuses de Dieu, se sont sanctifiées depuis dans la prière et la pénitence.

Bruno ne put en jouir selon son gré. Le Pape Urbain II, qui l'avait eu pour maître à Paris, l'appela auprès de lui à Rome. Mais l'amour de la vie solitaire avec Dieu l'emporta et malgré toutes les instances, malgré l'offre de l'archevêché de Reggio, Bruno, aussi pauvre et aussi simple qu'à son arrivée à la cour romaine, se retira dans les montagnes de la Calabre. Il y vécut en ermite, jusqu'à ce que, trouvé dans une caverne par le Comte Roger de Calabre, il reçût de lui un monastère où il vécut avec de nouveaux disciples. Vie très sainte qu'il acheva dans la paix en ce même monastère.

Qui a compris Dieu ne veut plus que lui. Si

nous sommes pris par les jouissances et les attaches de la terre, c'est que nous ne voyons pas Dieu en toute vérité. Et l'on comprend ce désir violent des âmes de laisser tout, de se retirer loin du monde pour savourer à leur aise les mystères divins. C'est la vie du ciel sur terre. Mais pour mener cette vie d'en haut, il faut sentir en soi-même l'appel divin.

LXXX

7 Octobre.

Le bienheureux Matthieu Carreri,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Seigneur, excitez dans nos cœurs l'amour de votre Croix et de votre Passion, afin que, par l'intercession et l'exemple du bienheureux Matthieu, nous devenions participants des douleurs du Christ et de sa gloire ».

Dominicain plus contemplatif qu'actif, Matthieu Carreri fait partie des observants du XV^e^ siècle, qui, en diverses provinces de l'Ordre, tentèrent non sans succès, de rétablir chez les Prêcheurs une discipline amoindrie par les calamités successives de la peste noire, du schisme d'occident, de la guerre et de la famine. Effort vigoureux qui produisit dans l'Ordre une pléiade de saints. Parmi eux, Matthieu a sa place distincte. Il vit dans l'austérité la plus rude et fait de la douloureuse Passion de Jésus l'objet de sa pensée et

l'exemple de sa conduite. Il se modèle sur le Crucifié, au point de désirer et d'obtenir de participer à toutes ses souffrances. Un jour, il s'affaissa, comme frappé à mort par une flèche qui lui traversait le cœur. Il comprit que l'heure de la suprême réunion, l'éternelle, avec Jésus était arrivée. Peu de jours après, il expirait joyeusement.

La douloureuse Passion de Jésus fut toujours, dans l'Ordre, une dévotion très aimée. Les âmes plus intérieures demeuraient au pied de la croix pour contempler à leur aise leur Sauveur. Contemplation vivifiante pour l'âme, vivifiante pour l'apostolat. Car celui qui a le sens de Jésus crucifié a le sens de la bonté de Dieu. Il peut parler aux âmes et leur redire l'amour infini qui les a sauvées. Je ne prêche que Jésus crucifié, disait saint Paul. C'était sa force, sa source de vie. Mais pour bien prêcher Jésus crucifié, il faut le vivre en soi-même comme le vivait Matthieu Carreri.

Il mourut à Vigevano, en 1470.

LXXXI

8 OCTOBRE.

Sainte Brigitte,

Veuve.

MESSE : *Gaudeamus*, p. [25].

Oraison : « Seigneur, notre Dieu, qui avez révélé les secrets célestes à la bienheureuse Brigitte par votre Fils unique, accordez, par son

intercession, à vos serviteurs, de jouir avec joie de la révélation de votre éternelle gloire ».

Avec Brigitte nous sommes en Suède et nous voyageons en Italie, en France, en Terre-Sainte.

Femme de haute noblesse, mariée à un prince suédois, Brigitte n'en avait pas moins une vie intérieure très élevée. Dès l'âge de dix ans, Dieu se la réserve. Il prend possession d'elle en lui faisant comprendre à fond la douloureuse Passion de Jésus. Maîtresse de maison, elle en remplit également tous les devoirs. Elle élève dans la piété ses enfants ; elle dirige avec bonté ses domestiques ; elle prend soin des pauvres ; elle fonde pour eux un grand hôpital où elle aime à les servir. Elle leur baise les pieds, car en eux elle voit Jésus, celui que sa pensée ne quitte point.

Au retour d'un pèlerinage à Compostelle, elle s'arrête à Arras où le Prince Ulfon, son mari, tombe gravement malade. Mais, à la prière de Brigitte, saint Denis, qu'elle vénérait spécialement, le guérit. Il fait plus. Il révèle à Brigitte les profondeurs des mystères divins et les événements futurs. De sorte que Brigitte, illuminée par ce saint martyr et par Jésus lui-même, devient comme un être de lumière.

Le prince Ulfon s'étant fait moine Cistercien, Brigitte se donne plus complètement à Dieu. Elle établit un monastère en Suède, sous une règle dite du Sauveur, car cette règle elle la reçut du Sauveur lui-même. Puis, sur l'ordre de Dieu, elle se rend à Rome, à Jérusalem et revient à Rome. C'est là qu'elle expire saintement.

C'est bien le type des grands pèlerins des XIII[e] et XIV[e] siècles. Mais, jamais, ces voyages interminables ne troublent les rapports de Brigitte

avec Dieu. Elle vit avec lui partout, sur les routes, comme dans sa maison princière, comme dans son monastère.

A cette Suédoise, nous devons demander le retour à l'Eglise de ce peuple qui en est séparé. Brigitte ne peut l'abandonner.

LXXXII

9 Octobre.

Saint Denis et ses Compagnons,

Martyrs.

Messe : *Intret,* p. [9], sauf ce qui suit :

Oraison : « Dieu qui, en ce jour, avez armé de constance, dans sa passion, le bienheureux Denis, votre Martyr et Pontife, et qui avez daigné lui associer pour prêcher votre gloire aux nations, Rustique et Eleuthère, accordez-nous qu'à leur exemple nous méprisions, pour votre amour, les prospérités de la terre, et nous n'ayons aucune crainte de ses adversités ».

Lecture des *Actes des Apôtres,* c. 17.

« En ces jours-là, Paul, debout au milieu de l'Aréopage, dit : Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes très religieux. En circulant dans votre ville, j'ai vu vos idoles et j'ai trouvé un autel sur lequel est écrit : Au Dieu inconnu.

Eh bien ! celui que vous honorez, sans le connaître, je vous l'annonce aujourd'hui. C'est le Dieu, qui a fait le monde et tout ce qui est en lui, mais ce Dieu étant le

Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de mains d'hommes, il n'est pas honoré par des œuvres de la main des hommes, comme s'il manquait de quelque chose ; puisque c'est lui qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses. Il a créé d'un seul homme toute la race humaine qu'il a répandue sur toute la terre ; il a établi les époques, les limites de leur habitation, pour chaque peuple, afin qu'ils puissent chercher Dieu ; s'efforcer de le trouver comme avec la main à tâtons, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car, c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être et comme quelques-uns de vos poètes l'ont dit : Nous sommes de la race de Dieu. Mais puisque nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or et à de l'argent, ou de la pierre dont l'art et l'industrie des hommes ont fait des figures.

Mais Dieu, irrité contre ces temps d'ignorance, fait maintenant annoncer aux hommes, en tous lieux, qu'ils aient à faire pénitence, parce qu'il a fixé le jour où il jugera la terre en toute justice, par l'homme qu'il a choisi, auquel il a rendu un témoignage probant pour tous, en le ressuscitant des morts.

Lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquèrent, d'autres lui dirent: Nous t'entendrons sur ce sujet une autre fois. C'est ainsi que Paul sortit de l'assemblée. Quelques hommes s'attachèrent à lui et eurent la foi. Parmi eux fut Denis, membre de l'Aréopage, et avec lui une femme appelée Damaris, et plusieurs autres. »

On lit ce passage des Actes des Apôtres parce que beaucoup pensent que Denis, évêque de Paris, est précisément l'aréopagite. Cette question ne peut être discutée ici. On lui attribue également des traités de haute théologie, que saint Thomas et les grands docteurs du XIII[e] siècle ont commentés.

Quoi qu'il en soit, une chose demeure certaine, c'est que Denis et ses deux compagnons Rustique et Eleuthère prêchèrent la foi aux habitants de Lutèce et pour cette foi, souffrirent le mar-

tyre. A ce titre, Denis est le Père et le Patron de Paris.

Décapité sur la butte qui prit de ce fait le nom de Montmartre — le mont des martyrs — Denis prit sa tête dans ses mains et la porta à deux mille pas plus loin.

Il est resté en cet endroit, que nous appelons Saint-Denis, où une merveilleuse basilique honore sa mémoire.

Patron de Paris, Denis devint tout de suite Patron de la France. Le cri de guerre de nos Rois était : Montjoie saint Denis ! Et c'est à l'ombre de sa basilique que beaucoup d'entre eux choisirent leur sépulture. Cette basilique est ainsi la basilique nationale de la France.

Graduel : « Dieu est glorieux dans ses saints, il est admirable de majesté, il fait par eux des prodiges. — Seigneur, votre droite s'est glorifiée par sa puissance, votre main droite a brisé vos ennemis.

Alleluia, Alleluia. Les saints jugeront les nations, ils seront au-dessus des peuples, leur roi régnera pendant toute l'éternité ».

C'est l'espérance et la revanche des saints de Dieu. Ils ont souffert, ils ont versé leur sang, ils sont morts pour Dieu. A Dieu maintenant de leur rendre de manière divine ce qu'ils ont fait pour lui. Et sa droite à lui est pleine de joie ; quand il l'ouvre l'éternité en est remplie. C'est notre espérance à tous dans la misère de cette vie.

Evangile selon saint Luc, c. 12.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Prenez garde au levain du Pharisien qui est l'hypocrisie. Rien

n'est tellement couvert, qu'on ne le mette au jour, ni tellement caché, qui ne soit connu. Ce que vous entendez dans les ténèbres sera répété en pleine lumière et ce que vous dites à l'oreille dans vos appartements, sera raconté sur les toits. A vous, mes amis, je dis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et, après, ne peuvent plus rien faire. Voici celui que vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir donné la mort, a le pouvoir de vous mettre dans la géhenne. Celui-là, oui, craignez-le. Cinq passereaux se vendent deux oboles et cependant aucun d'eux n'est oublié par Dieu. Les cheveux de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas, vous valez plus que beaucoup de passereaux : moi je vous dis : Celui qui me rendra témoignage devant les hommes, le Fils de l'homme lui rendra témoignage également devant les anges de Dieu. »

Dieu voit, Dieu entend et pèse tous nos actes. Rien de caché pour lui, rien d'oublié. Jamais nous ne sommes seuls. Il est notre perpétuel témoin. Témoin de justice, si nos actes sont mauvais, témoin de bonté, s'ils sont bons. Dieu seul est à craindre, car seul il donne la vie éternelle ou la refuse. La vie de la terre passe, la vie éternelle demeure. A nous de choisir. Mais rappelons-nous que le Juge suprême reconnaîtra ceux qui l'auront reconnu sur terre. Les autres il ne les connaît pas. Et ne pas être connu de Dieu, cela s'appelle la damnation éternelle : *Nescio vos !* Allez ! je ne vous connais pas.

Offertoire : « Réjouissez-vous dans le Seigneur et exultez, les justes ; soyez dans l'allégresse, vous qui avez le cœur droit ».

Secrète « Seigneur, faites que la victime que nous offrons pour célébrer la naissance au ciel de vos saints martyrs Denis, Rustique et Eleuthère, nous délivre des chaînes de notre per-

versité et nous obtienne la faveur de votre miséricorde ».

Communion : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur. Aux cœurs droits il appartient de louer ensemble le Seigneur ».

Postcommunion : « Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, que, ayant reçu les célestes aliments, nous soyons protégés contre toute adversité par l'intercession de vos saints martyrs Denis, Rustique et Eleuthère ».

Qu'ils protègent la France !

LXXXIII

10 OCTOBRE.

Saint Louis Bertrand,

Confesseur, de notre Ordre.

LA MESSE.

Introït : « Vous avez changé mon gémissement en joie. Vous avez déchiré le sac qui me couvrait et vous m'avez entouré d'une ceinture de joie. — Seigneur mon Dieu, je vous louerai éternellement ».

Ce texte donne le trait caractéristique de Louis Bertrand. C'était un homme rude à lui-même et rude aussi pour ceux qu'il dirigeait. Austère, sévèrement mortifié, il voyait surtout l'expiation due pour nos fautes à la justice divine. Et

c'est pourquoi il s'écriait volontiers : Seigneur, brûlez, tranchez ici, ne m'épargnez pas en ce monde pour me pardonner dans l'autre. Maître des novices à Valence, son pays de naissance, il les conduisait par cette voie crucifiante. Ses chapitres des coulpes ressemblaient au jugement dernier. Et le bruit des disciplines, vengeresses de l'offense faite à Dieu, se faisait entendre dans tout le couvent.

La grâce personnelle de Louis Bertrand était une grâce d'expiation. Toute la douloureuse Passion de Jésus se présentait à ses yeux et de toutes ses forces, il voulait s'y associer.

Oraison : « Dieu, qui avez élevé à la gloire des saints le bienheureux Louis, votre Confesseur, par la mortification du corps et la prédication de la foi, accordez-nous que la foi que nous professons, nous la mettions en pratique par des œuvres continuelles de piété ».

A la pénitence corporelle, l'oraison ajoute, pour la gloire de Louis Bertrand, le prestige d'une grande foi.

Il passa, en effet, dans les Indes, où il fut, pendant plusieurs années un zélé missionnaire. Par un don spécial de Dieu, tout en ne parlant que la langue espagnole, il était compris des peuples les plus divers. Son succès apostolique fut très fructueux. Il semait, du reste, les miracles sur ses pas.

Epître de saint Paul aux Romains, c. 10.

« Frères, par la foi du cœur on parvient à la justice, mais par la confession de la bouche, on atteint le salut. L'Ecriture ne dit-elle pas : Quiconque croit en lui ne sera pas confondu. Il n'y a pas de distinction entre Juif et Gentil. Il est le même Seigneur pour tous, riche envers

tous ceux qui l'invoquent. Car quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé.

Mais comment pourraient-ils invoquer celui en qui ils n'ont pas cru ? Comment pourraient-ils croire en celui qu'ils n'ont pas entendu ? Comment pourraient-ils entendre, s'il n'y a personne qui leur prêche ? Comment prêcheraient-ils, s'ils n'avaient été envoyés ? Selon ce qui est écrit : comme ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent les biens !

Mais tous n'obéissent pas à l'évangile. Isaïe, ne dit-il pas : Seigneur, qui a cru à notre prédication ? La foi vient donc de la prédication et la prédication de la parole du Christ. Mais je dis : N'ont-ils donc pas entendu ? Allons donc ! Leur voix s'est répandue par toute la terre, leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde. »

Il n'y a sur terre, devant Dieu, aucune distinction : il est riche pour tous et à tous il ouvre ses trésors. Pauvre ou riche, ignorant ou savant, tous, de n'importe quelle nation, sont appelés. La foi, la divine espérance, l'amour de Dieu, toute la joie éternelle et toutes les grâces pour la posséder sont le patrimoine de l'humanité entière. Dieu est pour tous *le bon Dieu*. Ses bras sont ouverts, immensément ouverts à tous. Il ne rejette personne. Les plus mirérables, qui demandent pitié, sont les mieux accueillis. Si le Père du ciel a des préférences, elles sont pour eux.

Graduel : « Le peuple que je ne connaissais pas s'est fait mon serviteur ; en entendant ma voix, il m'a suivi. — Aussi je vous glorifie, Seigneur, parmi les nations, et je chante votre nom.

Alleluia, Alleluia. Je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force. Le Seigneur est mon appui et mon refuge, il est mon libérateur. Mon Dieu, mon secours, j'espère en vous ».

Evangile selon saint Marc, c. 16.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Allez dans le monde entier, prêchez l'évangile à toute créature.

Celui qui croira et recevra le baptême, sera sauvé. Celui qui ne croira pas, sera condamné. Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui croiront : Ils parleront des langues nouvelles pour eux ; ils prendront des serpents dans leurs mains ; s'ils boivent un poison mortel, il ne leur sera pas nuisible. Ils imposeront les mains aux malades, et ceux-ci seront guéris. »

Louis Bertrand entendit la voix du Maître : Allez ! Il partit. Il réalisa en lui-même le type idéal du Prédicateur de l'évangile, et, de son côté, le Maître fit resplendir dans son œuvre les signes de sa présence, par les prodiges qui accompagnaient la parole de son serviteur. Pour sauver les âmes, pour faire œuvre d'apôtre véritable, il faut l'action combinée du Maître et du serviteur. N'est pas apôtre qui veut. Même la science la plus élevée, à elle seule, ne crée pas un apôtre ; elle fait des professeurs, elle peut faire des orateurs ; pour créer un apôtre, il est nécessaire, en plus de la science, de la lumière intérieure du Saint-Esprit qui éclaire l'âme sur Dieu connu, aimé, désiré, et donne à la volonté le désir passionné de le faire connaître et de le faire aimer. Voyant Dieu, ce qu'il est en lui-même et ce qu'il est pour nous, comprenant à fond l'inanité des joies et des biens de la terre, la vérité unique des joies éternelles, l'apôtre n'a plus qu'un désir, désir impétueux, jamais satisfait, de donner aux autres la lumière qu'il possède. Alors, rien ne coûte, rien ne compte : Dieu seul à faire connaître, Dieu seul à faire aimer et ainsi assurer aux âmes leur salut éternel. Tel fut Dominique, l'idéal des apôtres, tel fut son fils, Louis Bertrand, vivant de son esprit.

Offertoire : « Votre verge et votre bâton me furent une consolation; vous m'avez préparé une table pour m'aider à vaincre mes adversaires ; vous avez parfumé ma tête d'huile ».

Cette table, c'est la sainte Eucharistie, cette huile, c'est le don de l'Esprit-Saint. Fort de cette divine nourriture, fort de la vertu de l'Esprit, Louis Bertrand pouvait combattre vaillamment pour Dieu. Il trouvait dans sa pénitence, dans la verge et le bâton, symbole de sa sévère austérité, une consolation intime, celle d'unir ses souffrances aux souffrances du Sauveur.

Secrète : « Nous vous offrons, ô Dieu, le sacrifice de cet autel, préparé pour nous par le Roi des rois Jésus-Christ et nous vous demandons, par les mérites du bienheureux Louis, d'y puiser force et consolation ».

Communion : « Je t'ai placé comme une lumière pour les nations, afin que tu portes mon salut jusqu'aux extrémités de la terre ».

Postcommunion : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant et miséricordieux, que, en célébrant les mérites du bienheureux Louis, nous imitions aussi ses vertus, qu'en les imitant nous fassions des progrès, et que, en progressant, nous puissions arriver avec lui au céleste royaume ».

Louis Bertrand mourut à Valence en 1581. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse. L'archevêque de Valence, son ami intime, voulant le soulager, le fit transporter dans une maison de campagne, où les soins les plus affectueux l'entourèrent. Il y expira le 9 octrobre, comme il l'avait prédit.

Son corps repose à San Esteban, son église

paroissiale, proche de la maison paternelle. Il fut canonisé par Clément X en 1671.

Chaque saint de Dieu a un caractère personnel, qui reproduit de façon plus expressive un trait de Notre-Seigneur. Louis représente l'expiation à la justice divine. C'est un des côtés, et non le moindre, de la douloureuse Passion de Jésus. C'est ainsi qu'il faut regarder Louis Bertrand, avec ses haires et ses disciplines, avec son visage endolori. Il est, lui aussi, un « homme de douleurs », crucifié, lamentablement ensanglanté. Il expie, il crie miséricorde pour les péchés du monde. Nous pouvons nous unir à lui, sans crainte d'être trop nombreux.

LXXXIV

11 OCTOBRE.

Le bienheureux Jacques d'Ulm,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : Dieu, qui avez merveilleusement orné le bienheureux Jacques, votre Confesseur, des vertus d'humilité et d'obéissance, faites-nous mépriser, par son intercession, les choses de la terre et nous attacher à vos commandements ».

Jacques est né à Ulm, mais, encore adolescent, il fit le pèlerinage au tombeau de saint Pierre, à Rome, pèlerinage si cher à nos ancêtres. A son retour, il s'arrêta à Bologne, et entra pour

faire ses dévotions dans l'église de Saint-Dominique. Doucement notre bienheureux Père l'attira à lui. Jacques ne put résister à cette influence mystérieuse. Il oublia sa famille, sa patrie et demanda l'habit de l'Ordre, comme Frère Convers.

Jacques fut un Frère Convers idéal. Très humble, très obéissant, vivant d'une vie intérieure profonde, il servait Dieu dans les divers emplois qui lui furent confiés. Rien n'est vulgaire dans le travail journalier, quand on sait y mettre Dieu. Le travail n'éloigne pas de Dieu, tant s'en faut ! Mais il faut le faire avec foi et tout en remplissant son devoir d'état, tout ce que l'obéissance impose, on peut élever son âme vers Dieu et passer ses journées dans la plus intime contemplation. C'est là la vraie vie du Frère Convers, vie très noble, vie très sainte qui porte les âmes très haut. Jacques d'Ulm réalisa cet idéal et il demeure le modèle parfait du Frère Convers.

On dit que, très versé dans l'art de peindre, il excellait à faire de magnifiques vitraux. Mais son art de peintre fut surtout de tracer dans son âme les traits de Notre-Seigneur. En cela, tous nous pouvons l'imiter, car, en chacun de nous doit resplendir le doux visage du Christ.

Jacques d'Ulm mourut à Bologne en 1491.

LXXXV

13 Octobre.

La bienheureuse Madeleine de Panatieri,

Vierge, de notre Ordre.

Messe : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu, qui jamais n'abandonnez quiconque espère en vous et qui exaucez avec miséricorde celui qui vous implore, accordez-nous d'obtenir par la protection de la bienheureuse vierge Madeleine ce que nous ne pouvons avoir par nos propres mérites ».

Madeleine est italienne. Elle naquit et vécut à Trino, au diocèse de Verceil. C'est une tertiaire séculière. Jeune et jolie, très douce de mœurs, aimable à tous, elle comprit que, au-dessus des joies de la terre, il y avait la joie parfaite qui est d'être à Dieu de toute son âme. Et elle se donna à lui sans réserve. Elle resta dans le monde sans être du monde, selon l'inspiration de l'Esprit-Saint qui, partout, fait son œuvre de sanctification. Il souffle où il veut, dans les cloîtres et en dehors des cloîtres. Madeleine fut, dans le monde, une âme très intérieure ; elle menait une vie austère. Comme tant d'autres saintes de l'Ordre, elle eut la dévotion la plus tendre pour la douloureuse Passion de Jésus et elle mérita, par son amour intense, de participer à cette douloureuse Passion.

Mais elle n'oubliait pas l'apostolat, qui est essentiel à l'Ordre de Saint-Dominique. Made-

leine s'occupait activement des pauvres, elle les aidait de tout son pouvoir. Elle visitait les malades, elle les consolait, elle entr'ouvrait à leurs yeux la divine espérance de la joie du ciel. Ce faisant, Madeleine travaillait comme une tertiaire véritable au salut des âmes. Ses prières, ses pénitences, sa charité, ses paroles coopéraient à cette œuvre de rédemption.

Madeleine mourut à Trino en 1503, riche de bonnes œuvres.

LXXXVI

14 Octobre.

Saint Calixte,

Pape, Martyr.

Messe : *Sacerdotes*, p. [10], sauf ce qui suit :

Oraison : « Dieu, qui nous voyez succomber à cause de notre faiblesse, fortifiez-nous dans votre amour par l'exemple de vos saints ».

Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 5.

« Frères, tout Pontife, pris parmi les hommes, est établi en faveur des hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir les oblations et les sacrifices pour les péchés. Il doit être indulgent pour ceux qui ne savent pas et s'égarent, étant lui-même enveloppé de faiblesse. C'est pourquoi, il doit offrir pour lui-même, comme pour le peuple, des sacrifices pour les péchés. De plus, nul ne saurait s'attribuer à soi-même cette dignité, mais seul celui qui est appelé par Dieu comme Aaron. »

Calixte est de Rome. Avant de monter sur le siège de saint Pierre, il occupa dans l'Eglise des charges importantes. Il eut des adversaires qui le poursuivirent même pendant son pontificat. Il administra l'Eglise sous l'empire d'Héliogabal, un fou, qui eut, comme ses prédécesseurs, la haine des chrétiens. Calixte, pendant ses cinq ans de gouvernement, s'occupa activement du développement du culte chrétien. C'est à lui que revient la confirmation de l'usage déjà ancien, apostolique même, des Quatre-Temps. Il construisit, au delà du Tibre la basilique de Sainte-Marie, merveilleuse église où Calixte repose sous le maître-autel. De plus, pour honorer la mémoire des martyrs, il répara et agrandit le cimetière chrétien de la Via Appia qui prit le nom de Catacombe de saint Calixte. Immense nécropole où tant de Papes et de martyrs furent ensevelis. Nul ne va à Rome sans parcourir avec émotion ces couloirs souterrains qui attestent la vitalité chrétienne aux premiers siècles de l'Eglise. Tout y parle de Jésus, tout y parle de paix et d'espérance. La parole du Maître, sa parole de douceur et de miséricorde est comme vivante sur tous ces tombeaux. Au milieu de l'horreur de la société païenne, qui n'avait de faveur que pour les riches et les puissants, qui ne donnait aux pauvres aucune espérance, quelle joie, quelle consolation d'entendre Jésus proclamer : Bienheureux les pauvres en esprit ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui souffrent pour la vérité ! On sent que ceux qui reposent dans les catacombes ont vécu de cette parole, ont vécu de cette espérance de la vie éternelle ! On y lit : *In Pace !* Repose en paix ! *In Christo vivas !* Vis dans le Christ ! Aucune tristesse,

aucun désespoir, tout est à la joie divine dans ces sombres couloirs. Il fait bon les parcourir. On y savoure la vie chrétienne primitive, la vraie.

Calixte ensevelit aussi avec honneur un martyr, le prêtre Calépode, dans une autre catacombe au sommet du Janicule, sur la via Aurelia. Il avait le culte des martyrs.

Graduel : Inveni David, p. 3.

Evangile selon saint Matthieu, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Rien n'est tellement couvert qu'il ne soit mis en lumière, ni caché qu'il ne soit connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour ; ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits. Et ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent pas tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut envoyer dans la géhenne l'âme et le corps. Deux passereaux ne valent qu'une obole, et cependant pas un ne tombe sur terre sans votre Père. Vos cheveux ont tous été comptés. Ne craignez donc rien: vous valez plus que tous les passereaux.

Donc celui qui me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai moi aussi devant mon Père, qui est dans les cieux. »

Calixte fut appréhendé à son tour et dut, comme les martyrs, dont il avait honoré la mémoire, rendre témoignage au Christ. Rien de plus beau pour un chrétien. Si vous souffrez pour le Christ, écrit saint Pierre, heureux êtes-vous ! Heureux, car un jour le Christ rendra témoignage à ceux qui l'auront reconnu, glorifié sur terre, malgré toutes les menaces et tous les supplices. Calixte, mis en prison, y souffrit longtemps les tortures de la faim. Finalement il fut précipité vivant dans un puits. Son corps fut d'abord transporté

au cimetière de Calipode, sur la Via Aurelia, au sommet du Janicule, puis on le rapporta à la basilique du Sainte-Marie du Transtévère, fondée par ses soins. On l'y vénère encore aujourd'hui. La mémoire des saints ne passe pas. Même en ce monde, ils participent à l'éternelle louange de Dieu.

LXXXVII

15 Octobre.

Sainte Thérèse,

Vierge.

La Messe.

Introït : « Le Seigneur lui a donné la sagesse, une grande science ; il lui a donné un cœur aussi large que le sable étendu sur le bord de la mer. — Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des choses merveilleuses.

Oraison : « Dieu, notre Sauveur, exaucez-nous afin que, tout en nous réjouissant de la fête de la bienheureuse Thérèse votre Vierge, nous soyons nourris par l'aliment de sa doctrine céleste et formés au sentiment de sa pieuse dévotion ».

Lecture du *Livre de la Sagesse*, c. 7.

« J'ai désiré l'intelligence et elle m'a été donnée. J'ai prié le Seigneur et l'esprit de sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai jugé

que les richesses ne sont rien auprès d'elle. Je ne l'ai point comparée aux pierres précieuses, parce que tout l'or, au prix d'elle, n'est qu'un peu de sable et que l'argent, en sa présence, est regardé comme de la boue. Je l'ai aimée plus que la santé, plus que la beauté ; j'ai résolu de la prendre pour lumière parce que sa clarté ne peut s'éteindre. Tous les biens me sont venus avec elle et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables. Je me suis réjoui en tout, parce que cette sagesse marchait devant moi, et j'ignorais qu'elle fût la mère de tous ces biens. Je l'ai apprise sans déguisement et je la communique sans envie. Je ne cache point ses avantages. Elle est un trésor infini pour les hommes. Ceux qui en ont fait usage sont devenus les amis de Dieu et les dons de la science les ont rendus recommandables. »

On dirait d'après ces textes de l'Introït, de l'oraison et de l'épître qu'il s'agit d'un Docteur de l'Eglise. On ne parle que de sagesse, de doctrine. Et, en effet Thérèse de Jésus est vraiment un Docteur. Cette femme que Dieu fit passer par toutes les épreuves, se trouva tellement dégagée des choses de la terre qu'elle put pénétrer dans les profondeurs de Dieu. Elle est devenue le Docteur de la vie spirituelle. Qui veut connaître la montée de l'âme vers Dieu, les divers degrés et les nombreuses péripéties, douloureuses souvent, de cette montée dans la lumière, doit lire ce que Thérèse en a écrit après l'avoir expérimenté en elle-même. On ne peut toucher à ces hautes questions mystiques de l'union avec Dieu sans consulter Thérèse de Jésus. Et c'est en ce sens qu'elle est le Docteur de la vie spirituelle. Docteur éclairé, lumineux, prudent, car Thérèse était, même au point de vue naturel, un esprit supérieur, d'un sens parfait. La grâce fut loin de détruire en elle, les beautés de la nature. Thérèse demeure au milieu des joies mystiques les plus profondes, aimable et spirituelle. Ses

saillies d'esprit jaillissent comme les étincelles d'un feu de joie. A Jésus lui-même, elle réplique gaiement. Quand, un jour, elle sort trempée d'une rivière et se plaint qu'il la traite ainsi, Jésus lui dit : c'est ainsi que je traite mes amis. — Ah Seigneur ! riposte Thérèse, c'est pourquoi vous en avez si peu !

Cette franchise gracieuse lui ouvre les cœurs.

Graduel : « A celui qui me donne la sagesse, je donnerai la gloire ; j'ai désiré ardemment le bien et je ne serai pas confondue. — Mon âme s'est remplie d'elle, et c'est elle qui m'a affermie. *Alleluia, Alleluia.* Seigneur, la connaissance de vos paroles illumine, elle donne l'intelligence aux humbles ».

Thérèse a reçu la sagesse, mais par cette sagesse elle a rendu gloire à Dieu. Et quelle gloire ! C'est la sagesse qui, par elle, a rétabli le Carmel dans sa primitive observance. Elle le disait spirituellement. Thérèse n'est rien, un ducat n'est rien, mais Thérèse, un ducat et Jésus, c'est tout ! En effet, Jésus est la sagesse divine et avec lui Thérèse rendit l'esprit de ferveur à l'Ordre du Carmel. Malgré toutes les oppositions, malgré toutes les difficultés de l'indigence, elle bâtit trente-deux monastères. Elle fut aidée dans sa réforme, dans sa vie spirituelle par les lumières de plusieurs Docteurs dominicains, car elle avait une singulière estime pour l'Ordre des Prêcheurs. A Ségovie même elle reçut de saint Dominique de suprêmes encouragements. Et, dans une vision prophétique, Thérèse annonça que l'Ordre aurait beaucoup de martyrs. Les événements confirmèrent cette prophétie, car les

Prêcheurs des Philippines, en particulier, donnèrent au Japon, au Tonkin, en Chine, des martyrs nombreux. Et les temps ne sont pas finis.

Evangile : Respondens Jesus, p. [17].

Offertoire : « Il y eut dans mon cœur comme un feu dévorant, renfermé dans mes os. Je tombais en défaillance, car je ne pouvais le supporter ».

La sagesse divine illumine l'intelligence et, d'elle-même, par la lumière qu'elle répand elle embrase le cœur. Elle y met comme un feu dévorant d'amour pour Dieu.

Thérèse n'échappa point à cet incendie divin. Elle comprit à tel point l'amour infini de Dieu dans la douloureuse Passion de Jésus, que son bonheur était de souffrir avec lui. Ou souffrir ou mourir, disait-elle. Elle était pour ainsi dire incorporée totalement à Jésus crucifié et avec lui elle sauvait les âmes par sa souffrance personnelle. Un jour que son âme était perdue dans la contemplation divine, un ange lui perça le cœur d'une flèche. Thérèse s'affaissa comme frappée à mort.

Secrète : « Seigneur, que par les prières de la bienheureuse Thérèse, notre dévotion soit acceptée par votre majesté, elle dont le cœur vous fut un holocauste si agréable ».

Holocauste parfait d'amour, car c'est d'amour et non de maladie que Thérèse mourut au monastère d'Albe en 1582. Là elle commença sa louange éternelle à la bonté de Dieu.

Communion : « Seigneur, je chanterai éternellement vos miséricordes ! »

Postcommunion : Seigneur, vous avez rassasié votre famille du pain céleste, faites que, par l'intercession et l'exemple de la bienheureuse Thérèse, elle puisse chanter éternellement vos miséricordes. ».

LXXXVIII

18 OCTOBRE.

Saint Luc,

Evangéliste.

MESSE : *In medio,* p. [14], sauf ce qui suit :

Oraison : « Seigneur, faites que saint Luc, votre Evangéliste, qui a porté continuellement dans son corps la mortification de la croix pour l'amour de votre nom, intercède pour nous ».

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 8.

« Frères, grâces soient rendues à Dieu qui a mis le même zèle à votre égard dans le cœur de Tite. Il a recueilli ma prière. Bien plus ! Son zèle pour vous fut si ardent, qu'il partit spontanément pour vous voir. Nous envoyons avec lui ce frère dont toutes les églises font l'éloge relativement à l'évangile. De plus, il a été choisi par les églises pour être notre compagnon de voyage, dans cette œuvre de charité à laquelle nous nous consacrons pour la gloire du Seigneur et pour l'accomplissement de notre désir.

Notre souci est d'éviter que personne ne puisse avoir à notre endroit le moindre soupçon dans cette grande collecte dont nous avons assumé l'entreprise. Nous nous inquiétons de ce qui est bien aux yeux des hommes comme

au regard de Dieu. Nous leur avons adjoint notre frère, dont nous avons éprouvé le zèle en maintes circonstances, et qui, dans le cas présent, témoigne d'un zèle encore plus vif. Notre confiance en vous est grande (pour que vous les receviez aimablement), soit à cause de Tite, qui est mon compagnon et mon collaborateur, soit à cause de nos frères, les Apôtres des églises, la gloire du Christ.

Donnez-leur donc, à la face des églises, la preuve de votre charité, et justifiez la façon dont nous nous sommes glorifiés près d'eux à votre sujet. »

Ce « Frère » dont parle saint Paul et qu'il envoie aux Corinthiens en leur rappelant son titre glorieux dans toutes les Eglises, c'est le bienheureux évangéliste saint Luc. Paul semble signer lui-même cet Evangile qui est l'honneur de Luc, en disant que Luc est devenu son compagnon, son collaborateur. L'évangile de Luc peut bien appartenir par certains côtés à saint Paul. Le grand apôtre connaissant la valeur littéraire de Luc, l'ayant à ses côtés pendant plusieurs années, a pu lui demander d'écrire pour les païens le récit des actes du Sauveur comme il écrivit, depuis, le récit des Actes des Apôtres. Luc, dit-on, était d'Antioche. Il avait une instruction particulière et faisait fonction de médecin. La langue grecque lui était usuelle et c'est dans cette langue qu'il composa son Evangile, non pas d'après ce qu'il avait vu et entendu lui-même — car on doute qu'il ait connu Notre-Seigneur — mais selon les récits des témoins oculaires et du premier de tous, la très sainte Vierge Marie, qu'il interrogea sur elle-même, sur les circonstances de l'enfance de Jésus et toute la suite de sa vie et de sa mort. Luc le laisse entendre clairement dans son récit de l'Enfance de Jésus. C'est ainsi que l'on peut dire en toute vérité qu'il fut peintre — et peut-être le fut-il en réalité

— car il a laissé aux artistes chrétiens de ravissantes descriptions de Marie, de Jésus, depuis l'annonciation jusqu'au miracle de Cana qui leur ont servi de thème pour les scènes les plus délicieuses.

Merveilleux est l'évangile de Luc qui expose les récits de l'Enfance ou l'aurore du salut, l'investiture officielle de Jésus à son baptême, la manifestation du Sauveur en Galilée, la prédication instante du salut, la douloureuse Passion, la résurrection et l'ascension de Jésus.

Récit très émouvant qui est bien l'évangile, c'est-à-dire la « Bonne Nouvelle » annoncée au monde païen. Car c'est surtout pour eux que Luc écrit. Il présente Jésus au monde romain.

On aime saint Luc, en lisant ses récits, car on sent à chaque page la véracité de l'historien et son amour profond pour le Sauveur.

Graduel : « Le juste proclame la sagesse, sa parole dit ce qui est juste. — La loi de Dieu est dans son cœur ; ses pas ne seront point chancelants.

Alleluia, Alleluia. Celui qui est le Premier dira à Sion : me voici ! je donnerai à Sion un évangéliste ».

Evangile : Designavit, p. [19].

Offertoire : « Seigneur, vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses ; il vous a demandé la vie, et vous la lui avez donnée ».

Secrète : « Seigneur, accordez-nous, par ces dons célestes, de vous servir d'un cœur libre,

afin que les offrandes que nous vous présentons, produisent en nous, par l'intercession de votre bienheureux évangéliste Luc, la guérison et la gloire ».

A Luc, le bon médecin, nous demandons de guérir nos âmes. La vraie guérison, celle qui affermit la santé, la vie pour l'éternité !

Communion : « Seigneur, vous m'avez confié cinq talents et j'en ai gagné cinq avec eux. Bravo ! bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle en si peu de choses, je te mettrai à la tête de choses plus importantes, entre dans la joie de ton Maître ».

Postcommunion : « Comblés, Seigneur, de la bénédiction céleste, nous vous demandons humblement que ce que nous célébrons par une solennité peu durable devienne pour nous, par le secours du bienheureux Luc, votre évangéliste, une véritable source de progrès ».

Fragile, en effet, de peu de durée le sacrifice de la Messe que nous célébrons, mais source de vie pour l'éternité si nous savons « discerner le corps du Seigneur ». Nous demandons au saint Evangéliste ce discernement qui nous fera profiter de la sainte Eucharistie pour obtenir le pardon de nos fautes, l'affermissement de la grâce en nos âmes.

Lui, il a si bien compris le pardon de Jésus ! C'est lui qui nous raconte le pardon de Madeleine ; lui qui nous fait le récit émouvant de la faute, des remords, du retour de l'Enfant prodigue et nous montre cette bonté infiniment tendre du Père qui lui tend les bras. On peut dire que l'évangile de saint Luc est l'évangile

du pardon. Il mourut en Béotie, à Thèbes, mais, plus tard son corps fut porté par les ordres de l'empereur Constance II, dans l'église des Saints-Apôtres à Constantinople.

LXXXIX

19 OCTOBRE.

Saint Pierre d'Alcantara,

Confesseur.

MESSE : *Justus ut palma,* p. [16].

Oraison « Dieu, qui avez daigné illustrer le bienheureux Pierre, votre Confesseur, par le don d'une admirable pénitence et d'une très haute contemplation, accordez-nous par le suffrage de ses mérites, de mortifier notre chair afin d'atteindre plus facilement les choses du ciel ».

A 16 ans, Pierre d'Alcantara, en Espagne, entra chez les Frères Mineurs. Mais il y entra avec la volonté bien arrêtée d'y suivre à la lettre la règle de saint François. Il ne voulait pas être un disciple diminué du Pauvre d'Assise. Aussi, entreprit-il l'œuvre ardue de la réforme franciscaine. Il fonda un couvent très petit, très pauvre où il convia ceux qui, comme lui, avaient au cœur d'être pauvres, comme François. Ce n'était qu'un frêle grain de sénevé, mais Dieu y mit sa force, et le grain de sénevé se développa. La réforme de Pierre d'Alcantara s'éten-

dit en Espagne, passa la mer et envahit les Indes.

Pierre était rude. Il n'avait, comme son père François, qu'une tunique très pauvre. La nourriture lui importait peu. Il jeûnait, se flagellait, supportait allègrement toutes les aspérités des saisons. En somme, il était tellement absorbé par la pensée et l'amour de Dieu que tout l'humain de sa chair disparaissait. C'est le dégagement complet, comme la *spiritualisation* du corps. Dieu seul, connu, aimé, cherché, sans réserve aucune.

Pierre exigeait de ses compagnons cette même austérité. Il est considéré, à juste titre, comme un second Fondateur de l'Ordre des Mineurs. Ce qui lui valut une statue dans la basilique de Saint-Pierre. Chacun sait que tous les Fondateurs d'Ordres religieux entourent le tombeau de saint Pierre. Ils lui font comme une garde d'honneur et avec lui portent l'Eglise de Dieu. La statue de Pierre d'Alcantara est une des plus belles. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans. Sainte Thérèse, qu'il avait soutenue dans la réforme du Carmel, le vit, à l'instant même où il expirait. Il lui dit : Heureuse pénitence, qui m'a mérité tant de gloire !

Pauvre sur terre, pauvre de toutes les jouissances humaines, mais riche de Dieu, Pierre d'Alcantara nous donne la suprême leçon du dégagement. Il faut se libérer de la terre pour connaître ce qu'est Dieu et l'aimer de tout son cœur, non pas en formule, mais en vérité. Heureux ceux qui comprennent Dieu et se donnent à lui sans réserve. L'éternelle béatitude les récompensera au centuple.

XC

21 Octobre.

Le bienheureux Pierre Capocci,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi*, p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez déclaré que, si vos fidèles se souvenaient de leurs fins dernières, ils ne pécheraient jamais, faites que, par les prières et les exemples du bienheureux Pierre, votre Confesseur, nous pensions tellement à la mort temporelle que, pleurant sans cesse nos fautes nous évitions la mort éternelle. »

Ce saint religieux est né à Cittá di Castello, en Italie, de noble famille. Il appartient par son esprit d'observance à la pléiade dominicaine de Bienheureux qui réformèrent l'Ordre en Italie, au XV^e^ siècle. Jeune encore, il prit l'habit de l'Ordre au couvent de sa ville natale, mais c'est à Cortone qu'il exerça son ministère.

Très humble, oublieux de l'opulence de sa famille, Pierre se fit le plus pauvre des Frères. Sa pénitence était austère. Homme de science, par ailleurs, et doué d'une éloquence merveilleuse, il attira au pied de sa chaire des foules innombrables. Il les nourrissait de la parole de Dieu. Convaincu du néant des choses humaines, Pierre aimait à prêcher au peuple l'approche et les conséquences de la mort. Souvent, il parlait en tenant dans ses mains une tête de mort qu'il montrait à ses auditeurs.

pour leur donner l'image de la triste réalité qui attendait leur corps. Son influence fut profonde. Les foules, effrayées par ses accents, émues par ses vertus, se pressaient autour de lui pour obtenir le pardon de leurs fautes.

Pierre mourut à Cortone, en 1445. Il avait bien mérité de sa patrie.

A tous la pensée de la mort est salutaire. Elle nous montre clairement le néant des joies de la terre, qui aboutissent à un tombeau, et dans ce tombeau, fût-il en marbre ou en métal précieux, nous savons ce qu'il y a : un peu de cendre ! c'est tout.

Grande leçon que Pierre Capocci aimait à rappeler à ses auditeurs, car elle seule met au point la réalité de notre vie terrestre. Qui s'y attache comme à la vie vraie, se trompe. La vie vraie n'est pas de ce monde, elle est de Dieu et avec Dieu pour l'éternité.

XCI

23 Octobre.

Le bienheureux Barthélemy de Bragance,

Confesseur, évêque, de notre Ordre.

Messe : *Statuit*, p. [12].

Evangile : Vigilate, p. [11].

Oraison : « Dieu, qui pour ramener les ennemis de la foi des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité et pour rétablir la paix et la

concorde entre les peuples avez rendu admirable le bienheureux Barthélemy, votre Confesseur et Pontife, accordez par son intercession, que votre paix, qui surpasse tout sentiment, garde nos cœurs et nos intelligences dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur ».

Barthélemy est de Vicence. Il fut au XIII[e] siècle, un des grands Paciaires qui cherchaient, par leurs paroles et par leurs actes, à assurer aux peuples chrétiens les bienfaits de la paix.

Etudiant à Padoue, puis disciple de saint Dominique, Barthélemy parcourut pendant plusieurs années les provinces du Nord de l'Italie pour y prêcher la concorde. C'était l'époque des factions les plus cruelles, qui ravageaient ces populations. Rude et dangereux ministère que celui de Paciaire. Car les Prêcheurs de la paix avaient contre eux les tyrans qui asservissaient les villes italiennes. Et il ne faisait pas bon de tomber entre leurs mains.

Grégoire IX, admirant l'intrépidité de Barthélemy, l'appela auprès de lui, lui conféra le titre de Maître en théologie et le prit pour conseiller. Innocent IV lui continua la même confiance. Il emmena Barthélemy à Lyon pour le Concile puis le nomma évêque de Nîmes. Pendant huit ans, Barthélemy gouverna cette église. Alexandre IV le transféra au siège de sa ville natale, Vicence. Mais là, Barthélemy trouva en face de lui, Eccelino di Romano, un tyran implacable, l'ennemi personnel du Paciaire qu'était Barthélemy A ce loup furieux, l'homme de Dieu ne pouvait prêcher la paix. Il dut s'éloigner, car le tyran lui interdisait l'entrée de la ville. Le Pape utilisa cet exil en lui confiant des missions pacifiques auprès d'autres princes. Bar-

thélemy passa en Syrie où il connut saint Louis. Il le retrouva à Paris. Le saint roi, qui avait pour lui la plus haute estime, lui fit don d'une épine de la sainte Couronne. Heureux de ce précieux trésor, il le porta à Vicence qui, enfin, lui ouvrit ses portes. En l'honneur de la sainte Epine, il bâtit un couvent pour les Prêcheurs auquel il donna le nom de la Sainte-Couronne. Après bien des luttes, pour ramener son peuple à la vraie foi et à la pratique de la morale chrétienne, Barthélemy rendit son âme à Dieu et fut enseveli dans l'église de la Sainte-Couronne. C'était en 1270.

Vie très sainte et très agitée par le tumulte des violences qui sévissaient dans la chrétienté. Mais jamais Barthélemy ne perdit courage. Le tout, en ce monde, n'est pas de vivre dans la paix, mais bien de s'adapter à l'époque où l'on vit et, selon l'orde de la Providence, de se sanctifier et de sanctifier les autres au milieu de toutes les difficultés. Gémir ne sert de rien, ce qu'il faut c'est travailler et si le travail est ingrat, prier. Il est plus beau de servir Dieu dans des temps difficiles que dans la paix. J'ai connu un saint Prêtre qui disait : Je remercie Dieu de vivre dans un temps où il en coûte de le servir. Pour de telles âmes, il n'y a pas de pessimisme, pas de milieu où l'on ne puisse, d'une façon ou d'une autre, travailler au salut des âmes. Et tant mieux, si le travail est rude !

XCII

24 Octobre.

Saint Raphael,

Archange.

La Messe.

Introït : « Tous les saints Anges, bénissez le Seigneur, vous qui êtes riches de puissance, vous qui faites sa volonté, qui écoutez sa parole. Mon âme, bénis le Seigneur, que mon être entier bénisse son saint Nom ».

Oraison : « Dieu, qui avez donné le bienheureux Archange Raphaël pour compagnon de route à votre serviteur Tobie, accordez à vos serviteurs d'être toujours protégés par sa vigilance et secourus par son appui ».

Raphaël, le « médecin de Dieu », nous reporte au gracieux épisode du voyage de Tobie. Il nous rappelle la grande instruction que Dieu voulut nous donner par l'envoi du bienheureux Archange.

Sara, loin de Tobie, inconnue de lui, prie la bonté de Dieu de la secourir ; Tobie, de son côté, prie cette même bonté de l'assister. Les deux prières se rejoignent devant Dieu et il les exauce de façon prodigieuse. Il envoie l'archange Raphaël qui, sous les traits d'un jeune homme distingué, se fait le compagnon de route du jeune Tobie. Il le protège pendant le voyage, il l'assiste de ses conseils, il se charge

de rapporter l'argent qui est dû à son père et surtout il lui trouve une femme digne de lui, Sara précisément, dont Dieu avait entendu la prière. Et quand il ramène au vieux Tobie son fils, tout heureux, il guérit le vieillard aveugle et lui donne la joie de contempler son fils.

C'est l'œuvre que Dieu, par le ministère de ses anges, accomplit sans cesse, en diverses manières, auprès de nous. Lui, il pense à nous, il nous dirige, il nous gouverne, et souvent, quand nous croyons que tout est perdu, la grâce de Dieu nous arrive, comme le petit chien de Tobie, apportant la bonne nouvelle qui nous réjouit.

Lecture du *Livre de Tobie*, c. 12 .

« En ces jours-là, l'ange Raphaël dit à Tobie : Il est bon de tenir caché le secret d'un roi ; mais il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu. La prière accompagnée du jeûne est excellente, et il est plus avantageux de faire l'aumône que d'amasser des trésors. Car l'aumône délivre de la mort, purifie les péchés et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Ceux qui commettent le péché et l'iniquité, sont les ennemis de leur âme.

Je vous déclare donc la vérité et je ne veux pas vous cacher ce qui est secret. Quand tu priais en pleurant et que tu ensevelissais les morts ; quand tu laissais ton repas pour cacher les morts dans ta maison et les ensevelir pendant la nuit, j'ai présenté ta prière au Seigneur. Et comme tu étais agréable à Dieu, il était nécessaire que tu fusses éprouvé. Et maintenant le Seigneur m'a envoyé pour délivrer Sara, l'épouse de ton fils, de la puissance du démon. Je suis, en effet, l'ange Raphaël, l'un des Sept qui sont debout devant le Seigneur. »

« Je suis l'ange Raphaël ». En disant son nom, qui dit tout ce qu'il est, ce nom qui est comme son essence propre, tout ce qu'il est par la bonté de Dieu, l'Ange eut une joie ineffable.

Car dire ce qu'il est, c'est avoir conscience de toute sa grandeur, de toute sa sagesse, de toute sa puissance. C'est par là même, avoir la béatitude de tout ce qu'il est, et cette conscience de soi-même, dans la vérité de Dieu, est éternelle, éternelle par conséquent sa béatitude. L'ange dit son nom pour que Tobie rende gloire à la bonté de Dieu. Tout l'être des anges, toute l'action des anges est une louange à la bonté de Dieu. Et nous-mêmes, chétives créatures, de tout notre être et de toute notre action nous devons, comme les anges, être une louange éternelle à cette même bonté.

Ainsi se termine la mission de Raphaël, comme doit se terminer notre mission sur la terre, qui est de louer la bonté de Dieu pour l'éternité.

Graduel : « Louez le Seigneur dans les cieux, louez-le dans les hauteurs. — Tous les anges de Dieu, louez-le ; toutes les forces de Dieu, louez-le.

Alleluia, Alleluia. Je vous chante devant les anges, je vous adore dans votre temple, je glorifie votre Nom ».

Evangile selon saint Jean, c. 5.

« En ce temps-là, c'était un jour de fête pour les Juifs. Jésus monta à Jérusalem. Or, il y a à Jérusalem une piscine appelée Probatique, en hébreux Bethsaïda, qui a cinq portiques. Sous ces portiques se réunissait une foule de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralysés, qui attendaient le mouvement de l'eau. Car un Ange du Seigneur descendait à certain moment et l'eau s'agitait. Et celui qui descendait dans la piscine après cette agitation de l'eau était guéri de n'importe quelle infirmité. »

Le choix de cet évangile se rapporte au nom

de Raphaël qui signifie « médecine de Dieu ».

Saint Jean nous donne le fait de la guérison des malades en cette piscine des Brebis sans autre renseignement. Elle était attribuée à l'agitation de l'eau par un ange. Et naturellement, Raphaël, le médecin de Dieu, qui avait guéri les yeux de Tobie, passait pour descendre lui-même en cette piscine.

Offertoire : « L'Ange se tint debout près de l'autel du temple, ayant en sa main un encensoir d'or. On y versa beaucoup d'encens et la fumée du parfum monta en présence de Dieu ».

Secrète : « Nous vous offrons, Seigneur, ces hommages de louange, en vous demandant que, par le suffrage de l'Ange, vous les receviez avec bonté et les fassiez servir à notre salut ».

Communion : « Anges, Archanges, Principautés et Puissances, Vertus des Cieux, Dominations et Trônes, Chérubins et Séraphins, bénissez le Seigneur à jamais ».

C'est toute la cour céleste que nous invitons à louer Dieu, ces êtres de lumière et de feu qui, par millions, jouissent de la béatitude divine. Comme Dieu a ouvert largement sa main pour répandre la joie dans ces êtres angéliques ! On ne peut ni en supputer le nombre ni en distinguer la grandeur. Quelle joie dans ces êtres ! Quelle louange à Dieu de les avoir faits ce qu'ils sont !

Postcommunion : « Seigneur, remplis de la bénédiction céleste, nous vous demandons humblement que ce que nous avons célébré par une

solennité peu durable devienne pour nous, par le secours des saints Anges et Archanges, une source continuelle de progrès ».

A Raphaël, le médecin de Dieu, demandons de nous ouvrir les yeux, comme à Tobie, afin que nous puissions voir, nous aussi, « la lumière du ciel ». Les ténèbres de la terre nous entourent, nous marchons sur la route sans voir Dieu et les années passent qui nous conduisent à lui sans que notre foi le connaisse, sans que notre cœur se détache des jouissances vaines de ce monde pour se fixer en lui. Voir « la lumière du ciel », c'est-à-dire connaître Dieu et savoir que l'on va à lui, c'est le salut, c'est la joie éternelle. Hélas ! que d'aveugles en ce monde, assis sur le bord de la route, comme l'aveugle de Jéricho. Jésus, le Sauveur, passe, heureux celui qui lui crie : Jésus, ayez pitié de moi ! Jésus, faites que je voie !

XCIII

26 Octobre.

Le bienheureux Damien de Finale,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui pour assurer le salut des fidèles avez orné le bienheureux Damien, votre Confesseur, d'une merveilleuse éloquence et de vertus, accordez-nous, par son intercession

et son exemple, de montrer une véritable charité par la parole et par les œuvres ».

La parole, aussi éloquente soit-elle, ne suffit pas pour ramener les âmes à Dieu, il faut y joindre les œuvres, les actes de vertu. Parler est chose facile, agir selon sa parole demande l'effort de la volonté.

Damien donna les deux au service de Dieu : éloquence et vertu.

Il appartient, lui aussi, au groupe des Bienheureux réformateurs de l'Ordre en Italie, au XV[e] siècle. Religieux austère, il ne négligea point l'étude. On ne peut, du reste, être un Frère Prêcheur complet, selon le type de saint Dominique, sans cultiver l'étude. Pour prêcher, il faut savoir, et pour savoir il faut étudier. Damien le comprit. Il devint, par un travail laborieux de jour et de nuit, un des dominicains les plus instruits de l'Italie. Doué, par ailleurs, d'une rare éloquence, il put exercer le ministère le plus fructueux. C'est un Frère Prêcheur parfait qui réalisa l'idéal de l'Ordre. Idéal si beau, que nous avons peine à penser que de pauvres créatures, comme nous, sont appelées à l'atteindre. Ne le perdons jamais de vue. Et si nous ne pouvons en réaliser en nous toute la beauté, du moins ayons-en l'estime et le désir. Désirer beaucoup, c'est déjà posséder. Et quelquefois Dieu se contente, pour sa gloire, de notre désir.

Damien mourut en 1484.

XCIV

28 Octobre.

Les saints Apôtres Simon et Jude.

La Messe.

Introït : « Dieu, vos amis sont en grand honneur, leur puissance s'est solidement affermie. — Seigneur, vous m'avez éprouvé. Vous me connaissez au repos, vous me connaissez à l'œuvre ».

Oraison : « Dieu, qui nous avez accordé de parvenir à la connaissance de votre nom par les bienheureux apôtres Simon et Jude, faites que nous célébrions leur gloire éternelle en avançant dans la vertu et qu'en la célébrant nous avancions de plus en plus ».

Aux saints Apôtres, nous devons de connaître Dieu. Ce sont eux qui nous ont révélé Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils l'ont connu, entendu, suivi familièrement. Tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, ils l'ont répété, et leur parole, parole de lumière et de bonté, est venue jusqu'à nous. Si nous avons la foi, c'est aux Apôtres que nous le devons, à leur parole et à leur sang. Car ils ont scellé par leurs souffrances et leur sang ce qu'ils ont enseigné. Ce sont nos maîtres, nos protecteurs. Ils nous conduisent par la main à Jésus.

Epître de saint Paul aux Ephésiens, c. 4.

« Frères, à chacun de nous est donnée une grâce selon qu'il a plu au Christ de la dispenser. C'est pourquoi l'Ecriture dit : Il est monté vers les hauteurs, il a emmené

une troupe de captifs, il a fait des largesses aux hommes. Il est monté, qu'est-ce à dire, sinon qu'il était descendu au préalable dans les basses régions de la terre ? Celui qui était descendu, c'est celui-là même qui est monté au-dessus de tous les cieux pour tout remplir. C'est lui qui a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, pour disposer les Saints en vue du ministère à remplir, en vue de l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la pleine connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'hommes faits, à la taille qui sied à la plénitude du Christ. »

Magnifique doctrine de saint Paul ! Il place le Christ Jésus devant nos yeux, et il nous dit : ressemblez-lui, grandissez, arrivez à sa taille ! Pour vous aider dans cette montée vers Dieu, vous avez la doctrine et les exemples des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des docteurs, vous avez la direction des pasteurs, allez, montez sans crainte. Le Christ Jésus vous tend les bras.

Graduel : « Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance s'est solidement affermie. — Je les compterai et leur nombre dépassera le sable de la mer.

Alleluia, Alleluia. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis, qui vous ai destinés à aller dans le monde pour y porter des fruits, et pour que vos fruits demeurent ».

La mission apostolique vient de Dieu seul, de son propre choix. On ne se fait pas apôtre soi-même. C'est le don gratuit de Dieu. A lui, par conséquent, les fruits de l'apostolat. Ils ne sont pas pour celui qui sème, l'ouvrier, mais pour le Maître de la moisson. On ne prêche pas pour soi, pour son intérêt, pour son plaisir, pour sa

vanité, on prêche Dieu pour Dieu. C'est le seul fruit apostolique qui demeure.

Evangile selon saint Jean, c. 15.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : je vous ordonne de vous aimer les uns les autres. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui. Mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai choisis dans le monde, le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont écouté ma parole, ils écouteront aussi la vôtre. Mais tout ce qu'ils vous feront, ils vous le feront à cause de mon nom. Car ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils ne feraient pas de péché. Mais maintenant ils n'ont plus d'excuse pour leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que personne autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché. Mais maintenant, ils les ont vues, et ils haïssent et moi et mon Père. C'est l'accomplissement de cette parole écrite dans leur loi : Ils m'ont pris en haine gratuitement. »

Hélas, oui ! Très gratuitement. L'argument de Jésus pèse sur toutes les consciences. Tout ce qu'il a fait, nous le savons, sa bonté nous est connue, et non seulement sa bonté générale, mais bien sa bonté personnelle pour nous. Et malgré tout, si nous ne le prenons pas en haine, nous l'aimons si peu !

Offertoire : « Le bruit de leur voix s'est répandu sur la terre entière, le bruit de leurs paroles est allé jusqu'aux extrémités du monde ».

Secrète : « Nous vénérons, Seigneur, la gloire perpétuelle de vos saints apôtres Simon et Jude, faites que, purifiés par les saints mystères, nous la célébrions plus dignement ».

Communion : « Vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël ».

Postcommunion : « Seigneur, après avoir participé aux sacrements, nous vous demandons, par l'intercession de vos saints apôtres Simon et Jude, que ce que nous faisons pour glorifier leur vénérable Passion, soit pour nous un profit spirituel ».

Simon et Jude ont évangélisé l'Egypte et la Mésopotamie. Ce qu'ils ont fait nous l'ignorons. Ils ont parlé de Jésus, ils sont morts pour lui, le reste importe peu. Leur mission était de le faire connaître, ils l'ont remplie. Leurs restes vénérables reposent aujourd'hui dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome. Et c'est toujours très doux de s'agenouiller devant ceux qui ont vécu familièrement avec Jésus. Morts, ils en parlent encore, et les entendre, dans la paix de l'âme, attire invinciblement à lui.

XCV

30 OCTOBRE.

La bienheureuse Bienvenue Bojani,

Vierge, de notre Ordre.

MESSE : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Seigneur, répandez en nous la grâce de la pénitence, de l'oraison, de l'humilité, afin que, à l'exemple de la bienheureuse Vierge

Bienvenue, nous puissions mortifier notre chair, pour vivre spirituellement et, pensant aux choses du ciel, nous méprisant nous-mêmes, parvenir au repos et à la gloire en vous seul, notre Dieu ».

Cette bienheureuse nous reporte au siècle d'or de l'Ordre, au temps primitif de sa fondation. C'est une tertiaire séculière, née à Forli, en Italie, d'illustre famille. Mais elle ne fut point éblouie par cette opulence. Dès sa plus tendre enfance, l'Esprit-Saint la choisit et la réserva. Il lui montra l'inanité des joies de la terre, lui fit comprendre la douloureuse Passion de Jésus, et l'enfant, sous cette impulsion intérieure, n'eut plus qu'un désir, celui de se conformer à Jésus crucifié. Son austérité fut grande, sa pénitence corporelle très rude. Il lui semblait n'avoir jamais donné assez de souffrances et de sang.

Devenue gravement malade, elle fit le vœu de se rendre à Bologne, pour y vénérer le corps de saint Dominique. Immédiatement, elle recouvra la santé. La bienheureuse alla donc à Bologne remercier son Père. A son retour à Forli, elle reprit sa vie pénitente et mourut saintement en 1292.

Bienvenue est une de ces tertiaires dominicaines qui firent leur joie de vivre, autant que leur situation dans le monde le permettait, selon l'esprit et la règle des Prêcheurs. Autour de chaque couvent se groupaient ces âmes de choix dont le dévouement à l'Ordre était absolu. C'est le rayonnement de l'esprit apostolique de saint Dominique, qui se répand partout, s'infiltre dans les familles et, dans le monde même, opère des merveilles de sainteté. Mais il faut prendre cet esprit tel qu'il est, tel que l'Ordre le présente, avec son austérité et son amour des âmes, sa

lumière doctrinale et sa charité. Pas plus que les Frères Prêcheurs, les Tertiaires ne doivent garder pour elles le don de Dieu ; elles doivent le communiquer aux autres par leurs exemples surtout, par leur dévouement au service du prochain. Dans une paroisse, les Tertiaires sont une élite et l'élite a toujours pour mission de se donner la première : catéchisme, soin des pauvres, soin des malades, quelle vie apostolique, si on sait la comprendre et la réaliser.

XCVI

31 Octobre.

Fête des Saintes Reliques.

La Messe.

Introït : « Nombreuses sont les tribulations des justes, mais le Seigneur les délivre de toutes. Le Seigneur garde leurs ossements, aucun d'eux ne sera brisé. — Je bénis le Seigneur en tout temps, sa louange est sans cesse sur mes lèvres ».

Les ossements des Saints sont-ils si précieux, que le Seigneur les garde ? Précieux, oui, vénérables, oui. Car notre chair fait partie de notre personne, elle nous est essentielle. L'homme est esprit et chair, Dieu l'a créé tel et l'a sauvé tel. Il l'a sauvé tout entier, esprit et chair, de sorte que, tout l'homme participe à la rédemption par le sang du Sauveur, tout l'homme est sanctifié par la grâce et tout l'homme est glorifié éternel-

lement, dans son esprit et dans sa chair. Le Saint-Esprit vivifie l'âme et le corps. Et ce corps devient son instrument. Par lui, il opère ses actes les plus beaux de bonté, de charité, de dévouement. La chair vivifiée par l'Esprit-Saint souffre et meurt, s'il est besoin, pour la gloire de Dieu. Et c'est pourquoi, rachetée, sanctifiée, vivifiée par le sang du Sauveur, destinée à être éternellement glorifiée, béatifiée, cette chair est vénérable, précieuse, elle est divinisée. Nous sommes les amis de Dieu et par notre esprit et par notre chair, par tout ce que nous sommes.

C'est la raison profonde du culte des saintes reliques, des ossements, des corps des Saints.

Oraison : « Dieu, qui avez voulu que cette Eglise fût enrichie de tant de reliques des saints, accordez à vos serviteurs d'être un jour les compagnons, dans le ciel, de ceux dont nous vénérons la mémoire sur terre ».

Lecture du *Livre de la Sagesse,* Eccli., c. 44.

« Ce sont des hommes de miséricorde, leurs vertus n'ont jamais défailli. Leurs biens se perpétuent avec leur postérité, leurs descendants sont un héritage saint et leur race se conserve dans l'alliance de Dieu. A cause d'eux, leurs fils demeurent éternellement et leur race, ainsi que leur gloire, ne finira point. Leurs corps ont été ensevelis dans la paix, et leur nom vit de génération en génération. Les peuples proclament leur sagesse et l'assemblée leur louange. »

Graduel : « Les saints exultent dans la gloire, ils se réjouissent dans leurs demeures. — Chantez au Seigneur un cantique nouveau : Sa louange éclate dans l'assemblée des saints.

Alleluia, Alleluia. Les justes sont assis au ban-

quet et se réjouissent en la présence de Dieu, ils se délectent dans la joie ».

Le banquet où sont assis les saints, c'est Dieu lui-même qui offre à ses amis la possession joyeuse de tout ce qu'il est. Que sont loin les tristesses et les souffrances de la terre ! Mais à ce banquet tout l'homme prendra sa part de joie : l'âme et le corps. Tous deux ont peiné sur la terre, tous deux seront béatifiés au ciel.

Evangile selon saint Luc, c. 6.

En ce temps-là, Jésus descendit de la montagne et s'arrêta dans la campagne, la foule de ses disciples et une grande multitude venue de la Judée, de Jérusalem, des bords de la mer, de Tyr et de Sidon l'entouraient. Ils étaient venus pour l'entendre et être guéris de leurs infirmités. Ceux qui étaient tourmentés par les esprits mauvais se trouvaient guéris. Et toute cette foule cherchait à le toucher, car une force sortait de lui, qui les guérissait tous. Et lui, levant les yeux sur ses disciples, leur dit : Bienheureux les pauvres, car le royaume de Dieu est pour vous. Bienheureux vous qui maintenant avez faim, car vous serez rassasiés. Bienheureux vous qui maintenant pleurez, car vous rirez. Bienheureux serez-vous, quand les hommes vous haïront, quand ils vous sépareront et vous couvriront de honte, quand ils rejetteront votre nom comme une chose mauvaise à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour, et soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans le ciel. »

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses saints. Le Dieu d'Israël donne lui-même force et puissance à son peuple. Dieu soit béni ! »

Il est besoin de force, de puissance pour souffrir toutes les tribulations que Jésus prédit à ses amis. Mais c'est lui qui souffre, combat et triomphe en eux. Il ne nous laisse pas seuls dans la lutte. Nous savons qu'il est avec nous, qu'il regarde et soutient nos efforts, qu'il nous attend

pour nous donner la couronne. Qu'il soit béni de toutes nos souffrances, comme il sera béni éternellement de toutes nos joies.

Secrète : « Dieu de miséricorde, daignez recevoir avec bonté les offrandes que nous présentons à votre majesté, afin qu'elles nous soient rendues salutaires par la prière de ceux dont nous vénérons les saintes reliques en cette église ».

Communion : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur ; la louange convient aux cœurs droits ».

Postcommunion : « Seigneur, en consommant ces divins mystères, nous vous demandons, par les mérites des Saints dont les vénérables reliques reposent en cette église, de nous accorder le pardon de nos péchés et le réconfort du don de la grâce céleste ».

Les reliques des Saints sont un trésor précieux. Nous devons les vénérer. Mais la vénération la plus profonde et la plus vraie consiste à les imiter. Mettons les reliques des Saints dans des châsses d'or et de pierres précieuses ; mais souvenons-nous toujours que la châsse la plus riche, celle qu'ils préfèrent, c'est notre propre cœur, purifié, sanctifié, entraîné par leur exemple à l'amour infini de Dieu.

MOIS DE NOVEMBRE.

XCVII

1 Novembre.

La Fête de tous les Saints.

La Messe.

Introït : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête à l'honneur de tous les Saints, dont la solennité réjouit les anges et leur fait louer tous ensemble le Fils de Dieu. — Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur : la louange convient à ceux qui ont le cœur droit ».

En ce jour le ciel est ouvert, tout le ciel bienheureux. L'Eglise nous montre l'assemblée des Saints, l'infinie multitude des élus de Dieu. Elle nous les montre tous, depuis la Reine de tous les Saints, la bienheureuse Vierge Marie, depuis le plus splendide des Anges jusqu'au plus humble des amis de Dieu. Tous elle les montre, afin que, avec tous, nous chantions la bonté de Dieu.

Le ciel, c'est la bonté de Dieu dans sa magnificence, sa magnificence infinie, sa magnificence définitive. C'est Dieu communiquant à ses élus, à ses amis, tout ce qu'il est lui-même. Et c'est pourquoi le ciel, pour les élus, c'est la louange parfaite à la bonté de Dieu. En eux, la bonté de Dieu descend, d'eux la louange à la bonté de Dieu monte. Elle monte comme un bruit formidable de tonnerre, dit saint Jean. Et ainsi l'Auguste Trinité s'unit à ses élus et les élus s'unis-

sent à l'Auguste Trinité dans une même louange de joie, d'amour, qui durera éternellement. Jamais cette union ne cessera, jamais cette joie ne passera, jamais cette louange ne finira.

Oraison : « Dieu, tout-puissant, éternel, qui nous accordez de célébrer en une seule solennité les mérites de tous vos Saints, daignez répandre sur nous, par ces intercessions multipliées, l'abondance désirée de votre miséricorde ».

Lecture du *Livre de l'Apocalypse* du bienheureux apôtre Jean, c. 7.

« En ces jours-là, moi, Jean, je vis un autre Ange montant du lieu où le soleil se lève, il portait le signe du Dieu vivant. Il cria d'une voix forte aux quatre Anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer : Ne faites aucun mal à la terre et à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué sur le front les serviteurs de Dieu. Et j'entendis que le nombre des marqués s'élevait à cent quarante-quatre mille, pris dans chaque tribu des fils d'Israël. De la tribu de Juda, douze mille marqués ; de la tribu de Ruben, douze mille marqués ; de la tribu de Gad, douze mille marqués ; de la tribu d'Aser, douze mille marqués ; de la tribu de Nephtali, douze mille marqués ; de la tribu de Manassès, douze mille marqués ; de la tribu de Siméon, douze mille marqués ; de la tribu de Lévi, douze mille marqués ; de la tribu d'Issachar, douze mille marqués ; de la tribu de Zabulon, douze mille marqués ; de la tribu de Joseph, douze mille marqués ; de la tribu de Benjamin, douze mille marqués.

Après cela, je vis une foule immense que personne ne pouvait compter, de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues. Ils se tenaient debout devant le trône, en face de l'Agneau, revêtus de manteaux blancs, des palmes dans leurs mains. Ils criaient d'une voix forte : Gloire à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. Et tous les anges se tenaient autour du trône, des vieillards et des quatre animaux. Et ils se prosternèrent devant le trône, la face

courbée et ils adorèrent Dieu, en disant : Amen ! Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. Amen ! »

Vision du ciel dans toute sa magnificence.

Au-dessus de tout être créé, au-dessus de tous les Anges et de tous les hommes, sur un trône est assis *Celui qui est,* le Saint, et à côté de lui l'Agneau. Le Saint, celui qui est par lui-même tout ce qu'il est ; celui qui est saint par essence, sans tache, sans faiblesse, sans ombre, le Pur ; celui qui ne change pas, qui n'a ni passé ni futur, qui est et demeure éternellement ce qu'il est ; celui qui se dit à lui-même tout ce qu'il est et cette parole, qu'il dit de lui-même, égale à lui-même, éternelle comme lui-même, immuable comme lui-même est le Verbe, le Fils de Dieu ; celui qui s'aime tel qu'il est, qui s'aime tel qu'il se connaît et se le dit, amour mutuel et du Père et du Fils, qui est le Saint-Esprit ; celui qui, un de parfaite et absolue unité de substance, est de parfaite et absolue trinité de Personnes ; celui qui de tout ce qu'il est a une joie infinie et se dit éternellement cette joie, celui-là donc est assis sur le Trône, et personne autre que lui, qui est l'Auguste Unité et l'Auguste Trinité, sur ce trône ne peut s'asseoir. Car seul il est Dieu.

Seul, il est Dieu et de lui seul tout être, en dehors de lui, vient. Rien n'est sans lui et rien ne peut être ni exister sans lui. Tout être, quel qu'il soit, reçoit tout ce qu'il est de lui. Il est soumis dans son essence à celui qui seul est par lui-même. Tous les autres êtres sont relatifs et sortent de lui. Lui seul ne reçoit rien de personne.

Il est le Saint, comme il est l'être. Le Saint, c'est-à-dire, celui qui n'a aucun défaut, à qui

rien ne manque de perfection. Et comme il donne l'être à toute créature, il donne aussi toute sainteté. Toute perfection vient de lui, comme tout être, soit qu'il laisse la créature à ses forces naturelles, celles qui lui sont nécessaires pour être et pour agir, selon ce qu'elle est ; soit que, par une bonté supérieure gratuite, il communique à sa créature des forces qui sont au-dessus de ses principes à elle, forces que nous appelons, par cela même, surnaturelles, au-dessus de la nature. Sainteté absolument gratuite, qui est un don de la bonté de Dieu. Ainsi les hommes ont été élevés, par la bonté de Dieu, à ces principes de vie, d'action, qui sont au-dessus de leur nature.

Dieu leur a donné la capacité non plus seulement de le connaître par les lumières chancelantes de la raison, mais bien de le voir tel qu'il est face à face, dans sa propre lumière à lui. C'est le but surnaturel de la sainteté humaine. Et cette vision éternelle face à face, communique aux saints la joie même de Dieu. Dieu est heureux de ce qu'il est, et les saints sont heureux de voir et de jouir, proportion gardée, de ce qu'est Dieu. Ainsi, dans le ciel les saints et Dieu ne font qu'un. Ils ont le même être divin, par la grâce surnaturelle, la même béatitude, être divin et béatitude divine, qui sans les confondre avec Dieu, les font semblables à Dieu.

Et pour atteindre ce but final, suprême, éternel, le Saint donne aux hommes des forces au-dessus de leur nature. Il crée en eux un être nouveau, qui est la grâce sanctifiante, participation de la nature même de Dieu. Cette grâce sanctifiante élève la nature humaine, la perfectionne, et par les facultés surnaturelles de la foi, de l'espérance,

de la charité, par les dons spéciaux de l'Esprit-Saint, par les Sacrements qui la maintiennent, la nourissent et la développent,elle soutient sa marche laborieuse vers la béatitude divine et lui permet d'atteindre au but suprême : la vision de Dieu, la vie de Dieu. Et c'est pourquoi, avant d'honorer les Saints, la liturgie s'arrête devant le trône du Saint absolu, devant le trône de Dieu, auteur de toute sainteté, pour lui présenter ses adorations, ses louanges, son amour et son merci.

Mais l'apôtre Jean voit sur ce trône où Dieu seul est assis, un être spécial, qu'il appelle l'*Agneau*.

L'Agneau ! qui donc porte ce nom et, portant ce nom, a le droit de s'asseoir sur le même trône que *Celui qui est ?*

L'Agneau — oh ! le bien nommé ! — l'Agneau c'est celui qui, Dieu, Fils de Dieu, Verbe de Dieu est descendu sur la terre, s'est fait chair comme nous, et, après avoir révélé aux hommes la sagesse, la bonté, la puissance de Dieu, a voulu mourir sur une croix, dans la plus atroce souffrance, versant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour expier nos fautes et mériter pour chacun de nous les grâces surnaturelles nécessaires à la vision éternelle de Dieu. L'Agneau immolé a mérité par sa mort la sainteté des hommes, la sainteté qui les conduit au but, la sainteté qui leur donne de jouir éternellement de ce but : Dieu. De sorte que, tout le ciel des saints, toute la joie des saints, est l'œuvre de l'Agneau. C'est lui qui est l'auteur de cette joie, lui seul, par son sang répandu. Et il se présente à tous les saints, comme Agneau immolé, portant sur ses pieds, sur ses

mains, sur son côté, les marques indélébiles de son immolation. Ce sont ces plaies qui portent tout le ciel des saints. Toute vision de Dieu, toute joie, toute béatitude sort de ces plaies magnifiquement glorieuses. Jésus est pour les saints l'éternel bienfaiteur. Aussi leur louange, leur amour, leur merci montent vers lui, comme vers *Celui qui est*, assis sur le trône, où il est de droit, Dieu, Fils de Dieu.

Seigneur Jésus, comme les saints doivent vous regarder, dans le ciel, avec tendresse !

Graduel : « Tous les Saints de Dieu, craignez le Seigneur, car rien ne manque à ceux qui le craignent. — Aucun bien ne fait défaut à ceux qui cherchent le Seigneur.

Alleluia, Alleluia. Les Saints jugeront les peuples, ils seront les souverains des peuples, leur roi régnera pour l'éternité ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 5.

« En ce temps-là, Jésus voyant la foule qui l'entourait, monta sur une montagne, il s'assit, ses disciples s'approchèrent de lui. Il prit la parole pour les instruire et il dit : Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est pour eux.

Heureux les doux, car ils posséderont la terre.

Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

Heureux les miséricordieux, car ils trouveront la miséricorde.

Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

Heureux les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu.

Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est pour eux.

Heureux êtes-vous si l'on vous maudit, si l'on vous persécute, si l'on dit faussement du mal contre vous, à cause

de moi : Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera copieuse dans le ciel. »

La cause première et le terme final de la sainteté, c'est Dieu, le Saint absolu, la cause méritoire le Fils de Dieu, fait homme, mort sur la Croix, Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Agneau immolé ; le moyen pour atteindre ce but suprême, la pratique de la vertu, selon les préceptes de la loi divine. En cet évangile, Jésus nous montre la voie, il nous dit, avec une solennité inaccoutumée ce que nous devons faire pour plaire à Dieu. C'est de haut qu'il parle, car ce qu'il dit est au-dessus des pensées humaines, et ce qu'il dit, il le dit assis comme un docteur qui enseigne une vérité immuable. Ecoutons cette parole de vie, de vie supérieure, si différente des paroles que nous entendons sur terre. A qui le royaume des cieux, la vision de Dieu face à face, la béatitude éternelle : Aux pauvres, à ceux qui, comprenant ce qu'est Dieu et ce qu'est la terre, se dégagent de la terre et s'attachent à Dieu dans la vérité ; à ceux qui sont doux, qui ont le cœur humble, qui savent ce qu'ils sont et le sachant, sont disposés à beaucoup de souffrance pour attirer les cœurs ; à ceux qui pleurent, ceux qui souffrent dans la patience, selon la volonté connue et aimée du Père qui est dans les cieux, parce qu'ils comprennent le prix des larmes et savent qu'elles sont l'expiation nécessaire de leurs fautes et des fautes d'autrui ; à ceux qui ont faim et soif de toute justice, de tout ce qui est droit, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est conforme à la vérité de Dieu ; à ceux qui ont le cœur plein d'indulgence, de miséricorde pour les autres, un cœur semblable à celui de Dieu ; à ceux dont le cœur est pur,

limpide, dégagé des jouissances de la chair, ceux-là, même en ce monde, peuvent voir Dieu, le contempler, entrer dans son intimité ; à ceux qui aiment la paix, qui cherchent, par leur amênité, à établir la paix entre tous, les vrais fils de Dieu, dont la paix substantielle est immuable; à ceux qui souffrent pour la cause de Dieu, ceux-là sont les préférés. Jésus insiste sur cette béatitude. Elle est le moyen le plus direct pour atteindre la vie éternelle avec Dieu, car souffrir pour lui, c'est le préférer à tout, à soi-même, si l'on verse son sang pour lui. Aussi Jésus promet aux défenseurs et aux témoins de Dieu et de lui-même une récompense « copieuse ».

Cette route que Jésus ouvre devant les hommes est la voie royale, la voie divine, car elle aboutit à Dieu. Les saints, tous les saints la suivent. Même si l'on s'en écarte en prenant des chemins de traverse, il faut, de toute nécessité, revenir à cette route. Seule, elle va à Dieu.

Et l'on peut voir sur cette route le magnifique défilé des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Pontifes, des Confesseurs, des Vierges, des Saints et des Saintes de toute race et de toute langue, cette foule innombrable que saint Jean a vue autour du trône de *Celui qui est* et de l'Agneau, avec les millions et millions d'anges, ces Esprits bienheureux qui forment comme la cour du Roi des rois.

Défilé merveilleux, parade éternelle de tous les élus dont la voix éclate comme une voix de tonnerre pour bénir, louer et remercier la bonté de Dieu.

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses saints. Le Dieu d'Israël donne lui-même à son

peuple force et puissance. Dieu soit béni ! »

Secrète : « Seigneur, nous vous offrons les présents de notre dévotion. Qu'ils vous soient agréables en l'honneur de tous les Saints et que, par votre miséricorde, ils nous soient salutaires ».

Communion : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, alleluia ; la louange convient aux cœurs droits, alleluia ».

Postcommunion : « Seigneur, accordez aux peuples fidèles de se réjouir de la vénération de tous les saints et d'être secourus par leur continuelle supplication ».

Cette fête fut instituée par le Pape Boniface IV, sous l'empereur Phocas au VII^e^ siècle. Ce Pontife se fit donner l'ancien Panthéon Romain, destiné au culte de tous les dieux païens. Il le purifia et le consacra à la gloire de la très sainte Vierge et de tous les martyrs. C'est dans le Panthéon que commencèrent les solennités du 1^er^ novembre. Elles se répandirent depuis dans tout le monde chrétien.

A la tête de tous les saints, selon la consécration même du Panthéon, marche leur souveraine, la Mère de Dieu, l'humble Vierge Marie. Elle a la première place, car elle est la plus proche de Jésus, son fils. Place incommunicable qui fait d'elle la plus sainte et la plus bienheureuse de toutes les créatures. A elle nous disons : Reine de tous les saints, priez pour nous.

Bientôt la pensée de la joie des saints dans le ciel fit songer aux saints, à d'autres saints, amis de Dieu également, qui ne sont pas encore au

terme définitif : les saints du Purgatoire. Saints de souffrance encore, saints d'expiation, mais amis de Dieu, destinés à sa béatitude. Et le cœur de l'Eglise s'émut en pensant à eux. Elle les unit dans une même étreinte devant Dieu. Les saints du ciel elle les supplie, car ils sont près de Dieu ; les saints du Purgatoire, elle les montre à la bonté de Dieu pour qu'il daigne hâter leur délivrance. Elle prie pour eux sa souveraine bonté. C'est la communion parfaite, intégrale de tous les amis de Dieu : au ciel, au purgatoire, sur la terre. L'amour infini de l'Auguste Trinité rayonne partout.

C'est pourquoi immédiatement après les secondes vêpres de la fête de la Toussaint, on chante les vêpres des morts. Rite très émouvant d'amour fraternel et de confiance en la bonté de Dieu.

XCVIII

2 Novembre.

La Commémoraison de tous les fidèles défunts.

La Messe.

Introït : « Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que la lumière éternelle les illumine. — Dieu, c'est dans Sion qu'il convient de chanter vos louanges, dans Jérusalem d'accomplir ses vœux, exaucez ma prière, car toute chair doit paraître devant vous ».

Oraison : « Dieu, créateur et rédempteur de

tous les fidèles, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leurs péchés, afin qu'ils acquièrent par nos pieuses supplications la clémence qu'ils ont toujours désirée ».

Pourquoi prier pour les âmes du purgatoire ? Nous prions pour elles, parce que — chacun de nous peut s'en convaincre aisément — nous ne sommes pas en état de voir Dieu face à face, dès le premier instant de notre mort. Nous avons une foule de défauts, une foule de fautes, quelquefois mortelles, pardonnées sans doute, mais insuffisamment expiées. Il nous faut donc, avant d'entrer dans la joie de Dieu, faire notre toilette, nous rendre complètement propres. Le Purgatoire est cet état de transition temporaire entre notre vie de la terre et notre vie du ciel. En cet état, nous expions nos fautes, nous nous purifions par la souffrance, souffrance de feu, que nous ne pouvons comprendre, qui consiste surtout à sentir violemment la privation de Dieu. Souffrance si douloureuse qu'elle dépasse toutes les souffrances de la terre. De sorte que l'âme est purifiée, transformée dans ses moindres replis. Il faut qu'elle soit sans tache, sans ombre, pour voir Dieu et vivre avec Dieu, cela se conçoit facilement. Ce feu qui la dévore, fait son œuvre sans merci, à fond. Et il ne s'arrête que quand l'âme est pure, limpide, digne de Dieu. Mais, la bonté de Dieu permet à ceux qui sont encore sur la terre d'intervenir efficacement dans le Purgatoire, dans cette transformation des âmes. Pouvoir inouï, si l'on y pense, puisque nous pouvons par nos prières, par nos bonnes œuvres, par nos souffrances, surtout par l'offrande du saint sacrifice, agir tellement dans le Purgatoire, que les

âmes sont purifiées plus rapidement, que leurs souffrances sont adoucies, supprimées même et que, grâce à cette intervention de la terre, elles entrent plus vite dans la béatitude éternelle. Merveilleuse bonté de Dieu !

Epître de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 15.

« Frères, je vais vous dire un mystère. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas transformés tous. En un moment, en un clin d'œil, quand sonnera la trompette dernière. Car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous serons transformés. Il faut, en effet, que ce corps corruptible se revête d'incorruptibilité, que ce corps mortel se revête d'immortalité. Et lorsque ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors se trouvera accomplie la parole de l'Ecriture : La mort a été engloutie dans la victoire. Mort, où est ta victoire ? Mort, où est ton aiguillon ? L'aiguillon de la mort, c'est le péché et la force du péché, c'est la loi. Grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Tous nous serons présents à « ce moment, à ce clin d'œil » ; tous nous entendrons un jour le son terrifiant de la trompette et après des centaines et des milliers d'années passées dans le tombeau, tous, à la voix du Créateur, nous reprendrons notre corps. Les saints glorifieront leur corps immédiatement ; les autres l'entraîneront avec eux dans les ténèbres de l'enfer. C'est le jugement suprême. Le Fils de Dieu, Jésus, Sauveur du monde, viendra avec son signe, son étendard, la croix. Qui aura été pardonné par le sang du Sauveur, sera éternellement avec Dieu, corps et âme ; qui aura refusé ce pardon, sera éternellement loin de Dieu, corps et âme. A nous d'y penser.

Graduel : « Seigneur, donnez-leur le repos

éternel et que la lumière éternelle les illumine. — La mémoire des justes sera éternelle ; elle n'aura rien à craindre des langues mauvaises ».

Trait : « Seigneur, délivrez les âmes de tous les fidèles défunts des chaînes de leurs péchés. — Et que par le secours de votre grâce, ils méritent d'échapper au jugement de votre vengeance et de jouir de la béatitude de la lumière éternelle ».

Repos et lumière ! Voilà ce que nous demandons à Dieu pour les âmes du Purgatoire. Repos et lumière, c'est-à-dire stabilité définitive de l'intelligence par la lumière, du cœur par l'amour. Stabilité qui provient de l'immuabilité de Dieu lui-même. Dans le ciel, les saints participent à cette immuabilité de Dieu. Leur intelligence a le repos dans la vision de Dieu, le cœur dans son amour. Intelligence et cœur sont fixés pour toujours en Dieu, sans changement, c'est *le repos éternel.* Mais repos qui agit éternellement dans la vision de Dieu et dans l'amour de Dieu. Car éternellement les Saints ne seront jamais rassasiés ni de voir ni d'aimer Dieu.

Séquence.

Jour de colère, ce jour-là
qui réduira le monde en cendre
au témoignage de David et de la Sibylle.

—

Quelle crainte affreuse aura lieu
quand le juge viendra
scruter strictement tous les cœurs.

—

La trompette, par ses sons éclatants,
au-dessus de tous les tombeaux du monde,
forcera tous les morts à venir devant le trône.

—

La mort et la nature seront dans la stupeur
quand la créature ressuscitera
pour répondre à son Juge.

—

Le livre écrit sera ouvert,
dans lequel est contenue
toute la matière du jugement du monde.

—

Donc, quand le Juge sera assis,
tout ce qui est caché sera révélé,
rien ne restera sans être puni.

—

Que dirai-je alors, malheureux !
Quel protecteur pourrai-je supplier
quand le juste lui-même sera à peine en sécurité !

—

Roi de terrible majesté,
Vous qui sauvez gratuitement ceux qui doivent être sauvés,
Sauvez-moi, Source de toute miséricorde.

—

Souvenez-vous, bon Jésus !
Que je suis la cause de votre vie sur terre,
Ne me perdez pas en ce jour-là.

—

Las de me chercher, Vous vous êtes assis,
Vous m'avez racheté, en mourant sur la croix :
qu'un si pénible labeur ne soit pas inutile !

—

Juste Juge de la vengeance,
faites-moi la grâce du pardon
avant le jour du jugement.

—

Je gémis comme un coupable,
la honte fait rougir mon visage.
Dieu, pardonnez à celui qui vous implore.

—

Vous qui avez absous Marie,
qui avez exaucé le voleur,
A moi aussi vous donnez l'espérance.

—

Mes prières ne sont pas dignes,
Mais vous, le bon ! traitez-moi avec clémence
pour que je ne brûle pas dans le feu.

—

Faites-moi place parmi vos brebis,
séparez-moi des boucs,
mettez-moi à votre droite.

—

Quand les maudits seront condamnés,
Quand les flammes cruelles les saisiront,
Appelez-moi avec ceux qui sont bénis.

—

Je vous prie, suppliant, prosterné,
le cœur contrit, devenu cendre,
prenez soin de mes derniers moments.

—

Jour de larmes, ce jour-là
où ressuscitera de la poussière
l'homme coupable, pour être jugé,
Pardonnez-lui, mon Dieu.

—

Seigneur Jésus, vous si bon,
donnez-leur le repos. Amen.

—

Evangile selon saint Jean, c. 5.

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule des Juifs : je vous le dis en vérité, l'heure vient, elle est arrivée, où

les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'entendront, vivront. Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il donne au Fils d'avoir la vie en lui-même. Et il lui a donné le pouvoir de juger parce qu'il est le Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas que l'heure vient où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu. Ceux qui auront fait le bien, ressusciteront pour la vie (éternelle) ; ceux qui auront fait le mal, ressusciteront pour leur condamnation. »

Eternellement, le Père a la vie en lui-même, il est vie ; éternellement, se disant à lui-même tout ce qu'il est, il engendre son Fils, qui est tout ce qu'il est lui-même, et par conséquent a la vie, est vie éternellement comme le Père. Cette vie, il la communique à son humanité, car le Fils vit comme homme, de la vie qu'il est comme Fils du Père. Mais de plus, en se faisant homme, en mourant sur la croix pour sauver les hommes et, par son sang, leur assurer la vie éternelle avec Dieu, le Fils de Dieu, devenu le Premier de la race humaine, en est le juge. Sa croix juge le monde. Celui qui croit et agit selon sa foi, ressuscitera pour la vie éternelle avec Dieu. Celui qui ne croit pas et n'agit pas selon la volonté de Dieu, ressuscitera pour être condamné.

Le sang du Christ, dit saint Augustin, est salut pour celui qui veut, il est supplice pour celui qui ne veut pas. A nous de vouloir.

Offertoire : « Seigneur Jésus-Christ, roi de gloire, délivrez les âmes de tous les fidèles défunts de la puissance de l'enfer et du fond de l'abîme. Délivrez-les de la gueule du lion pour que le Tartare ne les engloutisse pas, pour qu'elles ne tombent pas dans les ténèbres. Mais que saint Michel, votre Porte-drapeau, vous les

présente dans la sainte lumière que vous avez promise à Abraham et à sa postérité. — Seigneur, nous vous présentons nos offrandes et nos prières, daignez les accepter pour ces âmes dont nous rappelons la mémoire. Seigneur, faites-les passer de la mort à la vie, que vous avez promise autrefois à Abraham et à sa postérité ».

Il y a dans cette prière très touchante trois réminiscences : celle du tartare, nom païen de l'enfer qui vient, comme la Sibylle dans la prose, de la culture des lettres latines. Puis celle de saint Michel que l'on qualifie magnifiquement de *signifer*, le Porte-drapeau. Allusion évidente au combat de l'Archange bienheureux, le Prince des humbles, contre l'Archange révolté. Michel est le Porte-drapeau de Dieu, car c'est lui qui a lancé ce cri vaillant de ralliement : qui est comme Dieu ? Il présente à la majesté divine toutes les âmes qui se rangent sous ce drapeau.

Et puis, vient le souvenir d'Abraham, ce saint Patriarche, qui figure pour tous les élus la possession de la vie éternelle. Ils sont, Notre-Seigneur lui-même l'a dit en parlant du pauvre Lazare, dans le sein d'Abraham, dans ses bras. C'est lui le Patriarche universel, comme le Père de l'immense famille de Dieu.

Secrète : « Seigneur, regardez avec clémence ces offrandes que nous vous présentons pour les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que vous donniez la récompense à ceux auxquels vous avez accordé le mérite de la foi chrétienne ».

Communion : « Seigneur, que la lumière éter-

nelle les illumine pour l'éternité, avec les saints, parce que vous êtes bon ».

Postcommunion : « Seigneur, que nos prières suppliantes soient profitables aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que vous les déchargiez de tout péché et que vous les fassiez participer à votre rédemption ».

C'est à la bonté de Dieu que nous nous adressons — *Quia pius es.* Il y a un écart si infini entre lui et nous ! Lui seul, par sa bonté, peut franchir cet infini et nous unir à sa béatitude éternelle. Quelle espérance ! Et comme notre pauvre petite vie de la terre est déjà, par cette espérance, illuminée de la lumière éternelle.

La Procession.

En ce jour, après la messe, on fait dans tous les couvents une procession solennelle qui se rend au cimetière des Frères ou des Sœurs, s'il y en a un dans l'enclos. Sinon elle se fait dans le cloître.

Les stations sont nombreuses, selon la distance. Pour que l'on puisse chanter à chacune d'elles un répons et un évangile, la liturgie en contient neuf. Mais, on ne chante que ce qui est nécessaire, pour chaque couvent, sauf que le répons et l'évangile de la deuxième station sont toujours réservés, quel que soit le nombre des stations, pour celle qui se fait dans le cimetière même.

La procession se déroule selon le rite ordinaire. En tête, marche un Frère portant l'eau bénite dont il asperge les lieux où l'on passe, les acolytes et la croix, puis les Frères par ordre de dignité, les convers et les plus jeunes les

premiers. Le Prieur en chape de soie noire avec ses diacre et sous-diacre ferme la marche. Un frère porte un pupitre léger qu'il place en temps voulu pour recevoir le livre des évangiles que le diacre chante à chaque station.

En allant à la première station, soit dans le cloître, soit dans le jardin, on chante ce répons :

« Je crois que mon Rédempteur est vivant, je crois qu'au dernier jour je me lèverai de la terre, et que dans ma chair je verrai Dieu, mon Sauveur — je le verrai moi-même, et non un autre, et mes yeux contempleront mon Sauveur ».

La terre est un cimetière immense, et sur ce cimetière immense éclate ce cri de triomphe : je me lèverai de la poussière ! Je reprendrai ma chair et dans ma chair ressuscitée, glorieuse, béatifiée, je contemplerai mon Sauveur.

Grande, unique espérance pour nos cœurs endoloris. Mais espérance qui vient de la bonté, uniquement de la bonté de Dieu.

Au lieu de la station, les Frères étant rangés sur deux lignes, au milieu, le diacre chante cet *évangile* selon saint Jean, c. 6 :

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule des Juifs : Je vous le dis en vérité : Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. Et je le ressusciterai au dernier jour. »

La pensée du Maître est très claire : pour avoir en soi, dans son âme et dans son corps, un principe de vie éternelle, il faut manger sa chair et boire son sang. A ceux qui font la sainte Communion, l'Eucharistie est source de vie. Elle met en notre propre chair un principe vital de résurrection, car elle nous unit vitale-

ment à la chair même du Christ ressuscité. Le principe divin de l'Humanité ressuscitée de Jésus passe par l'Eucharistie dans notre chair à nous.

Le prêtre officiant chante l'*Oraison :* « Dieu, dispensateur de tout pardon et auteur du salut des hommes, nous demandons à votre clémence, d'accorder aux Frères, Sœurs, familiers et bienfaiteurs de notre Congrégation, qui sont sortis de ce monde, par l'intercession de la bienheureuse Marie toujours vierge et de tous les saints, la grâce de participer à l'éternelle béatitude ».

On se remet en marche pour la deuxième station, souvent la dernière, celle du cimetière, en chantant ce répons : « Vous qui avez ressuscité du tombeau Lazare déjà corrompu, Seigneur, donnez-leur le repos et le lieu du pardon. — Vous qui devez venir juger les vivants et les morts, le monde entier, par le feu, donnez-leur, Seigneur, le repos et le lieu du pardon ».

On rappelle le souvenir de Lazare, ressuscité par Jésus. Il sent déjà mauvais ! lui disait Marthe. Qu'importe au Créateur ! A sa voix Lazare sort du tombeau. Sur l'immense cimetière de la terre plane l'immense odeur de corruption. *Jam fœtet !* Ce n'est plus seulement Lazare qui sent mauvais, c'est l'humanité entière, corrompue, en cendre. Qu'importe au Créateur ! Il a créé l'homme de rien, il le ressuscite de rien. A sa voix, rien ne résistera. Pas un mort ne restera dans le tombeau, où qu'il soit et quoi qu'il soit devenu. Tous se lèveront et diront : me voici !

Si l'on est dans le cimetière, on chante *l'évangile* selon saint Jean, c. 11 :

« En ce temps-là, Marthe dit à Jésus : Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je le

sais maintenant, tout ce que vous demandez à Dieu. Dieu vous le donne. Jésus lui dit : ton frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je le sais, il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit : c'est moi qui suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. Quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. Le crois-tu ? Elle répondit : Oui, Maître, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

Dialogue émouvant sur la tombe des Frères entre Jésus et Marthe. Jésus affirme sa puissance. Ton frère, lui dit-il, ressuscitera. Ces Frères ensevelis dans ces tombeaux ressusciteront. Je suis moi-même principe de cette résurrection, car je suis la vie, la vie absolue, source de toute vie. Sur nos Frères défunts, on chante cette divine affirmation qui fut toute leur espérance. Ils l'ont cru, ils ont vécu de cette parole, ils ont confessé que Jésus est le Fils du Dieu vivant, alors, qu'ils attendent en paix, dans la divine certitude, l'heure de la résurrection.

Et le prêtre chante cette belle oraison, qui fait appel à l'intercession de tous les saints de l'Ordre, de toute la famille dominicaine du ciel, en faveur de la famille dominicaine du Purgatoire :

« Seigneur, notre Dieu, agréez comme expiation, pour les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, nos Frères et nos Sœurs, la prière de la sainte Mère de Dieu, Marie, toujours Vierge, et du bienheureux Dominique, votre Confesseur, notre Père, et des bienheureux Pierre, Jean, Pie, Antonin, Thomas, Vincent, Hyacinthe, Raymond, Louis, Catherine, Rose, Agnès, Catherine et de tous vos saints, avec la supplication humble et pieuse de votre famille ici présente, afin qu'ils obtiennent, comme nous le

demandons, le pardon de tous leurs péchés. Ne permettez pas que soient tourmentés par les flammes de l'enfer ceux qui ont été rachetés par le sang précieux de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Le ciel est ouvert au-dessus de ces tombes familiales. Les Frères, les grands Frères qui sont dans la joie de Dieu se penchent vers ceux qui se purifient dans le Purgatoire. Ils se penchent non pas seulement pour les voir, pour les encourager, mais bien pour soulager leurs souffrances. De la terre monte vers les Frères du ciel une supplication pour les Frères du Purgatoire. L'union de la famille dominicaine est parfaite sous le manteau de leur Reine, la Vierge Marie. Elle sourit à tous ses enfants.

Quand la Procession rentre à l'église on donne une dernière absoute.

XCIX

3 NOVEMBRE.

Le bienheureux Simon Ballachi,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Evangile : Ecce nos reliquimus, p. [20]

Oraison : « Dieu, qui entre autres vertus, avez orné le bienheureux Simon, votre Confesseur, d'une assiduité continuelle à la prière et d'une

rare humilité, accordez-nous de l'imiter, afin que, méprisant tout ce qui est du monde, nous puissions vous chercher uniquement sur terre et obtenir un jour dans le ciel la récompense promise aux humbles ».

Cette oraison et le choix de l'évangile qui signale le renoncement des apôtres à ce qu'ils possédaient, pour suivre Jésus, nous donnent le sens caractéristique de la sainteté de Simon Ballachi. Il appartient au XIII[e] siècle et il fut élevé au milieu des factions qui divisaient les nobles familles d'Italie. Son berceau fut entouré de cliquetis d'armes et de cris séditieux. Mais un jour, malgré ces tumultes belliqueux, Simon entendit la voix de Dieu qui lui disait, comme autrefois Jésus à ses apôtres : Laisse tout et suis-moi. Laisse toutes ces jouissances et toutes ces haines, laisse tes biens, ta maison et viens. Il avait vingt-sept ans. L'appel de Dieu l'emporta. Il demanda l'habit des Prêcheurs au couvent de Rimini. Il demanda même le plus humble, celui des Frères Convers. Ce fut pour ses parents, comme une humiliation. L'évêque de Rimini, son oncle, dominicain cependant, voulut s'opposer à ce qu'il réputait une injure pour sa famille. Mais Simon Ballachi ne se laissa pas fléchir. Malgré tout, il demeura Frère Convers. Frère Convers, il le fut dans la perfection, heureux d'être petit devant les hommes comme il se sentait l'être devant Dieu. Il remplit tous les devoirs d'un Frère Convers, les plus humiliants, sans accepter qu'on eût pour lui le moindre égard. Il ne comptait plus pour les hommes ; toute sa vie était à Dieu. Et c'est ainsi que Simon vécut jusqu'à une extrême vieillesse, humble, serviable, dévoué, patient dans la souffrance, loin

de toutes les vanités humaines et rempli des dons de l'Esprit-Saint. Heureuse vie, pour qui sait comprendre l'inanité des choses de la terre en face de *Celui qui est*.

Simon Ballachi mourut en 1319. Mais à peine eut-il rendu son âme à Dieu que lui, si humble, si caché, fut subitement glorifié. On se précipita pour honorer la mémoire du vénérable Frère. Dieu n'oublie pas les siens. Plus on se fait petit pour lui, plus il glorifie ceux qui s'abaissent dans la vérité.

C

4 NOVEMBRE.

Saint Charles Borromée,

Evêque, Confesseur.

MESSE : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Seigneur, gardez votre Eglise par la protection continuelle de saint Charles, Confesseur et Pontife, afin que, comme la sollicitude pastorale l'a rendu glorieux, de même son intercession nous rende de plus en plus fervents dans votre amour ».

Illustre et saint Pontife, qui aux jours très difficiles du Protestantisme, fut le soutien de l'Eglise.

Charles naquit à Milan, de noble famille. Son adolescence se passa au milieu des troubles religieux suscités par Luther et ses fauteurs. On ne parlait que de réforme. L'Eglise, divine par

son institution, divine par son enseignement et son ministère, a cependant les pieds sur la terre. Et si sa tête auguste est sans cesse irradiée par le soleil de Justice, Jésus son chef, ses pieds se couvrent de poussière, car la route est dure et le chemin pierreux. Il lui faut, de temps à autre, secouer la poussière de ses pieds. Aussi à la Cène, Jésus insiste devant saint Pierre, le premier Pape, pour lui laver les pieds. Sans cela, lui dit-il, c'est fini entre nous ! Et le premier Pape, effrayé, s'écrie : Seigneur, pas seulement les pieds, mais la tête, mais les mains. Ce qui veut dire que l'Eglise est toujours prête à se purifier des misères humaines qui, sur sa route, s'attachent à elle. Mais sa réforme doit venir d'elle, elle doit se faire, d'après ses divins éléments. L'Eglise ne change pas. Pour elle, se réformer n'est pas innover, mais bien revenir à sa pureté primitive. De cette réforme salutaire et vraie, au XVI[e] siècle, Charles Borromée fut, contre Luther, le champion le plus irréductible. Saint lui-même, il avait le droit de dire aux autres : soyez saints. Il avait pour oncle le Pape Pie IV qui le créa cardinal et archevêque de Milan. Mais le saint homme n'usa de cette alliance et de ces titres, que pour imposer à tous le respect et la pratique des décrets réformateurs du Concile de Trente. Ce fut son œuvre capitale.

Charles Borromée joignait à une grande austérité la bonté la plus compatissante pour les pauvres, pour les malheureux. Il leur distribuait tout ce qu'il possédait. Pendant une peste qui ravagea la ville de Milan, le saint archevêque fut le consolateur de tous. Il allait par les rues encombrées de mourants et de morts, distribuant à tous les secours matériels et surtout la misé-

ricorde de Dieu, en confessant les mourants, en leur administrant les sacrements. La corde au cou, pieds nus il implorait la pitié de Dieu.

Charles Borromée mourut à quarante-sept ans. Il repose sous le Dôme de Milan, dans un tombeau d'une richesse fastueuse, qui est comme une filiale protestation de vénération et d'hommage. Il a bien mérité de l'Eglise de Dieu dont il a consolidé par sa vertu, par son autorité les bases inébranlables. Il avait pour principe que, pour réformer sérieusement les autres, il faut commencer par se réformer sérieusement soi-même. Principe éternel, qui vaut pour chacun de nous.

CI

5 NOVEMBRE.

Le bienheureux Martin de Porrès,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Justus ut palma,* p. [16].

Oraison : « Dieu, grandeur des humbles, qui avez donné le royaume des cieux au bienheureux Martin, votre Confesseur, accordez-nous par ses mérites et son intercession, d'imiter tellement son humilité sur la terre, que nous méritions d'être exaltés avec lui dans le ciel ».

Encore un très humble Frère Convers, né à Lima, au Pérou, où il passa toute sa vie, de l'an 1569 à l'an 1639.

Dès son adolescence, il eut pour les pauvres, pour les malades une tendresse inouïe. Au point qu'il étudia la médecine et la chirurgie dans le but unique de soulager et de guérir les malades. Il ne recevait d'eux aucun émolument. Déjà, Martin voyait Jésus dans les pauvres. Mais Jésus regardait aussi Martin. Et un jour, il lui dit au fond du cœur : Viens, suis-moi. Martin comprit l'appel du Maître. Il laissa tout et demanda aux Dominicains de Lima l'habit des Frères Convers. Il en remplit tous les devoirs avec une charité infinie. Ce qui domine en cet homme de Dieu, c'est un amour dévorant pour Notre-Seigneur et pour toute créature. Il aimait tant son Maître, que souvent il approchait ses lèvres de la plaie de son côté et buvait longuement avec passion à cette source divine. Son amour se répandait sur tous les religieux de son couvent, sur ceux qui l'approchaient, même sur les animaux. Quand il rencontrait quelque animal blessé, il le ramenait au couvent et le pansait. On dit même que pour éviter aux souris d'être mangées par les chats, il leur donnait l'ordre de se retirer, et ces petites bêtes lui obéissaient.

Dieu, qui aime les cœurs larges, donna à Frère Martin le précieux privilège de se transporter prodigieusement sur les terres d'Afrique où de nombreux chrétiens, captifs des Maures, souffraient toutes les angoisses. Il les consolait, il les délivrait. L'un d'eux, un espagnol, délivré par lui, le rencontra un jour dans les rues de Lima, et se jeta à ses pieds pour le remercier.

A Lima même, ce Frère Convers, dévoré d'amour de Dieu et, par conséquent, dévoré d'amour du prochain, fut douloureusement ému de l'abandon où se trouvaient de nombreux

enfants orphelins. Pour les recueillir, les assister, les instruire il bâtit une grande maison d'hospitalité, qui devint célèbre par ses bienfaits. Il mourut à l'âge de soixante ans, plus d'amour de Dieu que de maladie.

Loin de rétrécir le cœur, l'amour de Dieu, le vrai, le dilate sans bornes comme le cœur de Dieu lui-même. L'amour qui dessèche le cœur, n'est pas l'amour. Plus on s'approche de Dieu, plus on participe à son amour infini. C'est la loi, la pierre de touche du véritable amour.

CII

6 NOVEMBRE.

Les bienheureux martyrs Jérôme, Valentin, François, Hyacinthe et leurs Compagnons.

De notre Ordre.

MESSE : *Intret,* p. [9].

Oraison : « Dieu, qui avez daigné féconder votre Eglise par le sang des bienheureux martyrs Jérôme, Valentin, François, Hyacinthe et leurs Compagnons, accordez avec bonté que nous soyons secourus par les prières et les mérites de ceux dont nous célébrons le triomphe ».

Ces glorieux martyrs nous transportent au Tonkin. Ils appartiennent à la Province des Philippines, cette Mère des saints. Originaires d'Espagne, missionnaires austères, fidèles à leur

règle, même parmi les plus grandes difficultés, ils groupèrent autour d'eux, une fervente chrétienté. Les débuts sont du XVIII[e] siècle, débuts d'apostolat et débuts de martyrs. Car les premiers Dominicains qui évangélisèrent le Tonkin au XVIII[e] siècle, payèrent de leur sang le progrès de la foi.

La fureur de leurs ennemis ne les arrêta point. Aux premiers apôtres et aux premiers martyrs succédèrent d'autres apôtres et d'autres martyrs. L'amour de Dieu est plus fort que la mort.

Le XIX[e] siècle continua vaillamment l'œuvre du XVIII[e]. Un nouveau groupe de missionnaires sous la direction de Jérôme Hermosilla, qui pendant trente ans évangélisa le Tonkin, répandit la foi chrétienne dans ces malheureuses populations. Nous ne pouvons dire au prix de quels dangers, au prix de quelles souffrances. C'était une lutte perpétuelle contre la haine des pouvoirs publics. Finalement les intrépides apôtres furent appréhendés, mis en prison, cruellement traités. Ils eurent la tête tranchée en 1861. Depuis, la prise de possession du Tonkin par la France a terminé ces sanglantes exécutions.

Mais nous devons admirer ce courage invincible, courage de tous les instants, qui ne laisse aucun repos à la nature. Il faut pour vivre à pareille hauteur, au milieu des nécessités pénibles de la pauvre vie humaine, une foi profonde, une foi lumineuse et active. Il faut que Dieu soit vraiment le tout de l'âme, en pleine vérité, et non pas en belle formule. Il est plus facile, peut-être, de donner sa tête au bourreau, que de persévérer pendant de longues années dans des privations et des difficultés de toutes sortes. Mais Dieu est là, qui soutient ses serviteurs.

Il est aussi avec nous, si nous savons l'entendre et le trouver, pour nous accompagner sur la route, rude quelquefois, qui conduit à lui.

CIII

7 NOVEMBRE.

Le bienheureux Pierre de Ruffia,

Martyr, de notre Ordre.

MESSE : *Laetabitur*, p. [1].

Oraison : « Dieu, qui avez accordé miséricordieusement au bienheureux Pierre, votre serviteur, de recevoir la couronne du martyre, pour la défense de la vraie foi, faites, par ses mérites et son intercession, que nous puissions vous plaire par la foi, qui agit par la charité ».

La vraie foi est toujours active. Elle meut notre cœur et le pousse à l'action. Croire sans aimer est foi morte ; aimer sans agir, sans donner le témoignage de son amour, n'est pas aimer sincèrement. Qui aime se donne

Pierre de Ruffia le comprit et le pratiqua ainsi.

Issu d'une très noble famille, mais pénétré de la lumière intérieure de l'Esprit-Saint, il s'occupa très peu de l'opulence des siens. Jeune encore, il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. C'était au XIV^e^ siècle. Autour de lui, la ferveur primitive avait diminué. Mais Pierre de Ruffia ne vit qu'une chose, l'idéal de saint Dominique, et sans se préoccuper de ce que pouvaient se

permettre les autres, il alla droit à cet idéal, par sa pauvreté, son observance très austère, son culte de Dieu, son attachement à l'étude. Il ne négligea rien de l'ordre. De sorte que la grâce de l'ordre put se répandre en lui dans sa plénitude.

Pierre était armé pour la prédication et la défense de la foi, comme l'était saint Dominique lui-même. On lui confia précisément la charge très lourde et très périlleuse d'Inquisiteur de la foi, dans la Ligurie et le Piémont. Il n'était pas homme à reculer devant le danger. Son zèle apostolique, sa science, sa vertu ramenèrent à la foi beaucoup d'hérétiques. Mais ces retours en masse ne firent qu'exciter contre lui la haine de ceux qui résistaient à ses exhortations. Ils résolurent de le perdre.

Le 2 février 1365, fête de la Purification de la sainte Vierge, Pierre de Ruffia se trouvait dans le couvent des Franciscains, à Suse. Les hérétiques envahirent le couvent, se jetèrent sur l'homme de Dieu et le massacrèrent.

Le corps de Pierre de Ruffia fut transporté au couvent de Saint-Dominique de Turin et enseveli avec honneur. Dieu glorifia son serviteur par de nombreux miracles. Son culte est demeuré vivant. A lui, le véritable champion de la foi, on demande la fidélité à cette foi, notre unique espérance.

CIV

9 Novembre.

La Dédicace de la Basilique du Très-Saint-Sauveur.

La Messe.

Il s'agit ici de deux basiliques qui dans l'objet de cette fête n'en font qu'une : la basilique proprement dite de Latran et le baptistère qui lui est proche de Saint-Jean-Baptiste. Les deux sont de Constantin. La basilique de Latran faisait, à l'origine, partie intégrale du Palais impérial de Latran. Ce palais, Constantin le donna au Pape saint Silvestre qui le convertit en basilique chrétienne. Il la dédia et consacra solennellement au Sauveur du monde. Et sur la façade apparut, pour la première fois, au peuple romain la figure du Christ Sauveur.

A côté, Constantin bâtit une basilique, de forme circulaire, soutenue par des colonnes, et au centre de laquelle se trouve le baptistère. Elle est consacrée à saint Jean-Baptiste. Plus tard, par dévotion à l'évangéliste saint Jean, on associa son nom à celui du Sauveur et du Précurseur, et la basilique de Latran s'appela et s'appelle toujours la basilique de Saint-Jean de Latran.

A tous ces titres glorieux de titulaires et d'origine cette basilique est la cathédrale des Papes. Elle porte, gravé sur ses murs de façade, qu'elle est la mère et maîtresse de toutes les églises du monde.

Les siècles l'ont, à plusieurs reprises, blessée et ruinée. Chaque fois les Papes l'ont restaurée. Mais elle a souffert autant de ces restaurations, dans sa beauté basilicale, que des ruines du temps.

Sous l'autel-majeur ou papal, renfermé dans une châsse de marbre, se trouve un autel en bois, concave, celui dont se servirent saint Pierre et les premiers Papes pour célébrer le sacrifice eucharistique. Autel portatif qui les suivait soit dans les catacombes, soit dans les maisons privées où les chrétiens se réunissaient au temps des persécutions. Vénérable relique que l'on regarde avec émotion. Elle pourrait raconter tant de choses !

Seul le Pape célèbre la messe, sauf dispense, sur cet autel du Latran.

Des œuvres d'art, des richesses fastueuses décorent cette basilique et celle du Baptistère. Elles sont un hommage au Sauveur du monde dont l'image, du haut de la façade, « apparaît toujours au peuple romain » et rayonne sur le monde entier.

La solennité de ce jour commémore tous ces grands souvenirs. Il faut les avoir présents à l'esprit et au cœur pour en savourer la beauté chrétienne. Car la consécration de la basilique de Latran fut la première de toutes. C'est le Pape saint Silvestre qui, le premier, fixa les rites principaux de la consécration des églises et établit le premier autel, sanctifié par l'huile sainte, représentant le Christ Sauveur, qui est tout à la fois, par le symbole de cette consécration, le prêtre, l'autel et la victime.

Introït : « Terrible est ce lieu ! C'est la mai-

son de Dieu, la porte du ciel. Son nom est le Palais de Dieu. — Que j'aime vos tabernacles, Seigneur des armées célestes ; mon âme soupire après eux, elle défaille du désir de voir la maison du Seigneur ».

Il s'agit en premier lieu du temple de Jérusalem. Dans toute la Judée, dans le monde entier, il n'y avait pour les Juifs qu'un temple unique, une maison du Seigneur. Hors du temple de Jérusalem, ils ne trouvaient que des synagogues ou lieux de réunion où on lisait les Ecritures, où on les expliquait, où on chantait des psaumes.

A Jérusalem seulement, dans le temple du Seigneur, on offrait les sacrifices, on célébrait ces grandes liturgies des fêtes de la loi où l'on immolait d'innombrables victimes. Tout Juif pieux avait le désir de voir de ses yeux le Temple-Saint, d'assister aux rites sacrés, de se prosterner sur le pavé sanctifié par tant de bénédictions. C'est ce désir, que redit l'Introït. Désir mêlé de terreur, car le Dieu d'Israël était surtout le Seigneur, le Maître, le Souverain. Il dominait plutôt par la crainte que par l'amour.

Dans nos églises au contraire, c'est l'amour qui l'emporte. Car dans nos églises, ce n'est plus Jéhovah qui régne, c'est la croix de Jésus qui se montre à nos regards et, dans le tabernacle, c'est Jésus lui-même, c'est-à-dire l'amour de Dieu fait homme. Nous aimons plus Dieu, que nous ne le craignons. Il nous a tant aimés lui-même, que nos cœurs sont familiers avec lui. Nous l'appelons *Notre Père*, nous l'appelons *Notre Ami*. Et nous avons avec lui des relations de famille et d'amitié.

Oraison : « Dieu, qui renouvelez tous les ans

pour nous le souvenir de la consécration de ce temple et qui nous conservez en état d'assister aux saints mystères, exaucez les prières de votre peuple et accordez que quiconque entrera dans ce temple pour implorer vos bienfaits se réjouisse de les avoir obtenus ».

Lecture du *Livre de l'Apocalypse* du bienheureux Jean, apôtre, c. 21.

« En ces jours-là, je vis la Cité sainte de la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel, venant de Dieu, parée, ornée comme une épouse pour plaire à son époux. Et j'entendis une voix forte qui sortait du trône et disait : Voici la maison de Dieu parmi les hommes, il habitera avec eux. Et les hommes seront son peuple, et Dieu lui-même sera au milieu d'eux leur Dieu. Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux et la mort ne sera plus désormais, ni le deuil, ni les sanglots, ni la douleur, car tout ce passé aura disparu. Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici que j'ai fait tout à neuf. »

Vision de lumière et de joie, qui nous transporte dans la vie invisible, cette vie qui doit être la nôtre éternellement. La cité nouvelle de Jérusalem, la cité des saints, a reçu toute sa parure. Ils se présentent dans la maison de Dieu, chacun avec sa gloire personnelle. Ils font partie des murs et des portes de la cité sainte. Chacun par ses épreuves, par ses souffrances a été taillé, façonné, sculpté, selon les dessins spéciaux de sa prédestination. La grâce de Dieu a poli ces pierres, elle les a travaillées d'après le modèle éternel, et chacune, dans les murs de la cité sainte est placée à sa place, par le divin architecte. C'est à lui de bâtir selon le plan qu'il a conçu ; c'est à nous, les pierres de la bâtisse, de nous laisser façonner au gré du divin architecte. Quelquefois son ciseau nous arrache quelques

plaintes ; quelquefois, sous les coups de son marteau, nous versons des larmes. Allons quand même, confiant en sa sagesse et en sa bonté. Et plus tard, quand pierre vivante et riche, il nous mettra à notre place, nous n'aurons pas assez de l'éternité pour le bénir, le remercier, le fêter de tout notre cœur. Alors, les larmes seront loin, loin la douleur, loin la mort et ses angoisses. Tout ce passé sera oublié. Nous n'aurons que la joie infinie de Dieu, la sienne et la nôtre : tout sera neuf et ne vieillira jamais.

Graduel : « Ce lieu est l'œuvre de Dieu, symbole dépassant toute intelligence, il est exempt de tout défaut. — Dieu, que le chœur des Anges entoure, exaucez la prière de vos serviteurs.

Alleluia, Alleluia. Je vous adorerai dans votre temple, je glorifierai votre Nom ».

Evangile selon saint Luc, c. 19.

« En ce temps-là, Jésus passait dans Jéricho. Or, il y avait là un homme nommé Zachée, il était chef des publicains et très riche. Il désirait voir Jésus, pour savoir qui il était. Et il ne le pouvait pas, à cause de la foule car il était petit de taille. Courant en avant, il monta sur un sycomore afin de l'apercevoir, car Jésus devait passer par là. En arrivant près de cet endroit, Jésus leva les yeux, le vit et lui dit : Zachée, descends vite, car aujourd'hui je dois demeurer chez toi. Il se hâta de descendre et le reçut dans sa maison joyeusement. Ce que voyant, tous murmuraient, ils se disaient : comment a-t-il pu demander l'hospitalité à un pécheur ?

Mais Zachée, lui, vint devant Jésus et dit au Seigneur : Maître, je donnerai aux pauvres la moitié de mes biens et si j'ai fait tort à quelqu'un, je veux lui en rendre quatre fois autant. Jésus lui dit : Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison, car cet homme est aussi un fils d'Abraham. Le Fils de l'homme est venu précisément pour chercher et pour sauver ce qui est perdu. »

Oh ! la belle scène ! Comme notre bon maître, Jésus, se montre exquis de délicatesse. L'âme de Zachée lui est connue. Il sait que ce publicain, ce collecteur d'impôts, peu soucieux d'honnêteté, comme ses confrères, a cependant le désir de Dieu. Et doucement, Jésus, par sa grâce intime, achève ce désir. Zachée marche, il court, sans le savoir, sous l'impulsion de Jésus. Il se dit : je suis trop petit, la foule m'empêche de le voir, et je veux absolument le voir. Alors, il grimpe sur un arbre. Au moins, là, je le verrai. Toute âme qui cherche Jésus, le trouve. Jésus approche. Il sait le désir de Zachée, il lève les yeux et il regarde ce petit homme juché pour le voir sur cet arbre. Son cœur est ému de cette simplicité. Il lui dit avec une douceur infinie : Zachée ! descends vite, je vais chez toi, j'y passerai la journée. Quelle délicieuse parole ! C'est lui dire : tu désires me voir, eh bien ! moi je désire te voir plus encore. Viens, nous serons ensemble toute cette journée. Je veux m'asseoir à ta table, me reposer auprès de toi. Jésus, mon Sauveur, je vous reconnais bien là. Que de fois vous répondez ainsi aux désirs de vos pauvres serviteurs. Vous leur donnez toujours plus de joie, plus de force, plus d'intimité avec vous, qu'ils n'osent demander. Et Zachée descend vite, il se précipite chez lui, il fait préparer un banquet, et quand le Maître arrive, sa joie est débordante. Il oublie qu'il est un publicain, Jésus l'oublie aussi, qui s'assied, heureux à sa table. Mais les ennemis du Maître très bon ne l'oublient pas : ne sait-il pas, disent-ils, chez qui il est, à quelle table il s'assied ! Eh ! oui, il le sait, mais il sait plus encore que l'âme de Zachée est déjà transformée. Et c'est sa bonté qui la transforme.

Voyez plutôt. Pendant que les autres chuchotent, murmurent, avec leur esprit étroit et haineux, Zachée se présente devant Jésus. Il a conscience de sa vie passée et pour en réparer les torts il dit au Maître : Je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je veux lui donner quatre fois autant. Le cœur de ce publicain au contact de celui de Jésus s'élargit, il s'agrandit, il devient généreux. Peut-on s'approcher de Jésus sans lui ressembler ?

Le Maître regarde Zachée : c'est bien ! lui dit-il, le salut est entré aujourd'hui dans cette maison ! Avec vous, il est entré, Seigneur. Et le Maître confond l'orgueil et la dureté de ses adversaires en ajoutant : Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui est perdu, ce qui est misérable. Oh ! la douce parole que nous a value le désir de Zachée. Elle a triomphé du monde, elle a attiré à Jésus tous les miséreux de la terre, miséreux d'âme et miséreux de corps.

Cette parole : aujourd'hui, le salut est entré dans cette maison, donne la raison du choix de l'évangile pour la consécration des églises. C'est par cette consécration que l'église est sanctifiée. Le Christ Jésus y entre pour la première fois, il en prend possession officielle. Sur les murs on marque le signe auguste de la croix, comme signe de cette prise de possession. On l'y marque douze fois, car les apôtres sont les douze colonnes qui portent l'Eglise de Dieu.

Offertoire : « Seigneur Dieu, je vous ai offert, avec joie, tous ces présents, dans la simplicité de mon cœur. Et j'ai vu avec une immense

allégresse votre peuple s'unir à moi. Dieu d'Israël, gardez-le dans cette bonne disposition de cœur ».

Secrète : « Seigneur, exaucez nos prières, faites que nous, qui sommes réunis dans ce temple dont nous célébrons l'anniversaire de la dédicace, nous vous soyons agréables par une parfaite et pleine dévotion de corps et d'âme, afin que, en vous offrant ces présents, nous parvenions, avec votre secours, à la récompense éternelle ».

Tout notre être doit servir Dieu, car tout notre être vient de Dieu ; nous devons donc le glorifier et dans notre corps et dans notre âme. Tous les deux seront, pendant l'éternité, une louange à sa bonté.

Communion : « Ma maison est une maison de prière, dit le Seigneur. En elle, celui qui demande, reçoit, celui qui cherche trouve, on ouvre à celui qui frappe ».

Postcommunion : « Dieu, qui avez daigné donner le nom d'Epouse à votre Eglise, afin que, ayant la grâce par une foi vive, elle ait aussi par ce nom même une ferveur plus tendre, rendez ce peuple ici présent, qui honore votre Nom, digne d'un si beau titre. Faites que votre Eglise, réunie dans le temple dont elle célèbre l'anniversaire de la dédicace, vous craigne, vous aime, vous suive, afin que, marchant constamment sur vos traces, elle mérite de parvenir, sous votre direction, aux promesses de l'éternité ».

CV

11 Novembre.

Saint Martin,

Evêque,

Messe : *Statuit,* p. [12], sauf ce qui suit.

Oraison : « Dieu, qui voyez que nous ne pouvons subsister par nos propres forces, accordez avec bonté que nous soyons protégés contre toute adversité par l'intercession du bienheureux Martin, votre Confesseur et Pontife ».

L'aveu de notre impuissance est, devant Dieu, notre force. Nous lui disons, comme lui disait le bienheureux pontife Martin : Seigneur, voyez notre impuissance. Ce n'est pas le courage qui me manque, je ne refuse pas le labeur, mais sans vous je ne puis rien.

Martin est né en Pannonie, de parents infidèles. La grâce de Dieu le choisit à son insu, car elle prend les siens où elle veut. Malgré sa famille, il se réfugia dans une église chrétienne. Il n'avait que dix ans. On l'admit parmi les catéchumènes. Soldat sous l'empereur Constance — au IV^e^ siècle — il passa dans les Gaules. Un jour, à Amiens, il rencontra un pauvre sans vêtement, qui lui demanda l'aumône au nom du Christ. Pris au dépourvu, Martin, qui n'avait pas autre chose que ses armes et son manteau, le tailla d'un coup d'épée et en donna la moitié à ce pauvre. La nuit suivante, le Christ lui apparut revêtu de cette part de son manteau et lui dit : Martin, encore catéchumène, m'a revêtu de

ce manteau. Et Jésus, comme toujours, quand il désire élever une âme, regarda Martin. Ce regard pénétra au vif dans cette âme droite. Il comprit toute la bonté de Jésus pour lui et se fit baptiser. Il quitta la carrière militaire, se rendit à Poitiers auprès de l'évêque saint Hilaire et se mit sous sa direction. Direction austère et lumineuse qui forma l'esprit et le cœur de Martin.

Ce qui frappe en cet homme extraordinaire, c'est le détachement complet de toutes les choses de la terre et une foi profonde. Fondateur de plusieurs monastères, il en suivait lui-même la rude discipline. Mais sa bonté dominait encore toutes les autres vertus.

« *Alleluia, Alleluia.* Martin, pauvre et petit, entre riche dans le ciel, il est glorifié par des hymnes célestes ».

Evangile selon saint Luc, c. 11.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Personne n'allume une lampe pour la mettre en un lieu caché ou sous un boisseau. On la place plutôt sur un chandelier afin que ceux qui entrent dans la maison, voient la lumière. La lampe de votre corps c'est votre œil. Si votre œil est sain, tout votre corps sera éclairé ; mais si votre œil est malade, votre corps sera aussi dans les ténèbres. Veillez donc à ce que la lumière qui est en vous ne devienne pas sombre. Si votre corps est entièrement éclairé, sans qu'une seule partie soit ténébreuse, il sera lumineux partout et il vous éclairera comme une lampe éclatante. »

Cet évangile fait allusion à la mort de saint Martin.

Après des luttes fortement soutenues pour la pureté de la foi ; après des miracles tellement

prodigieux que les peuples se pressaient sur ses pas, Martin, depuis longtemps évêque de Tours, et parmi les évêques des Gaules, le premier en vue, tomba malade à Candes.

Dévoré par la fièvre, il ne cessait pas de louer et de prier Dieu. Il se fit mettre sur la cendre pour mourir. Et comme ses disciples le pressaient d'adoucir un peu cette couche, en lui retirant son cilice : Non, dit-il, mes enfants, un chrétien doit mourir sur la cendre, revêtu d'un cilice. Et l'homme de Dieu disait encore : Seigneur, j'ai combattu pour vous, je suis prêt à combattre, tant que vous le voudrez ! je ne refuse pas le labeur. Me voici : que votre volonté se fasse !

Et comme on se pressait autour de lui, il dit : mes enfants, écartez-vous un peu, laissez-moi voir le ciel. Sur la cendre, Martin voulait voir le ciel. Il se disait : Là-haut c'est Jésus que je vais voir. L'ennemi, le mauvais ne trouvera rien en moi qui lui appartienne. Laissez-moi voir le ciel.

Martin expira sur cette noble couche. Et lui, qui avait l'aspect si pauvre, rude même, une fois mort, devint resplendissant. Toute la beauté de son âme envahit ses membres. Il était sur cette cendre « plus lucide que le cristal, plus blanc que le lait ». On eût dit que déjà ce corps était paré des splendeurs de la gloire.

Laissez-moi voir le ciel ! C'est le dernier cri de saint Martin. Qu'il soit le nôtre ! Toutes les misères de la terre sont comme un nuage sombre qui nous empêche de voir le ciel. Il faut écarter ces ténèbres de la terre, il faut nous dégager de tout l'humain. Que notre œil soit sain, que rien n'arrête sa vision ! Laissez-moi voir le ciel !

CVI

12 Novembre.

La Toussaint de l'Ordre.

Messe.

Introït : « Réjouissons-nous dans le Seigneur en célébrant ce jour de fête à l'honneur de tous les saints dont la solennité réjouit les Anges et leur fait louer tous ensemble le Fils de Dieu. — Justes, soyez joyeux dans le Seigneur : aux cœurs droits il revient de le louer ».

Oraison : « Dieu, qui avez daigné enrichir l'Ordre des Prêcheurs d'une nombreuse famille de saints et couronner en eux merveilleusement les mérites héroïques de toutes les vertus, accordez-nous de suivre leurs exemples, afin que nous soyons unis, dans le ciel, par une fête perpétuelle, à ceux que nous fêtons aujourd'hui sur terre en une seule solennité ».

L'Ordre de Saint-Dominique est un Ordre de saints. Le bienheureux Patriarche a répandu dans sa famille, dans le monde entier et à travers tous les siècles, son esprit vivifiant. Un Ordre vit de la grâce capitale de son Fondateur. Cette grâce en saint Dominique fut immense. Dès son vivant, dans une vision célèbre, il contempla avec ravissement, sous le manteau virginal de la sainte Vierge, une multitude infinie de ses enfants. Parmi eux, quatorze sont glorifiés dans l'Eglise militante, sans compter de nombreux Bienheureux qui se succèdent à travers les siècles. Famille joyeuse, famille lumineuse, car

tous portent sur leur front l'étoile merveilleuse qui irradiait le front de leur Père. Saints et Saintes, Bienheureux et Bienheureuses ont tous ce trait lumineux de la race. Ce sont des âmes de lumière, comme l'âme de leur Père, des âmes de joie comme était saint Dominique lui-même. Quand on a l'honneur de servir Dieu, on doit le servir dans la joie. Et le caractère très pénitentiel des saints dominicains n'enlève en aucune façon cette joie de l'âme. Ils souffrent joyeusement. Cette joie, cette lumière les rendent aimables.

Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, c. 6.

« Frères, montrons-nous de vrais ministres de Dieu, avec beaucoup de patience, dans les tribulations, les nécessités de la vie, les angoisses, les plaies, les prisons, les séditions, les labeurs, les veilles, les jeûnes ; dans la pureté, la science, la longanimité, la bonté, l'Esprit-Saint ; dans la charité sans feinte, la parole de vérité, la puissance de Dieu. Montrons-nous les vrais ministres de Dieu, par les armes de la justice, à droite, et à gauce, dans l'honneur, et dans la mauvaise réputation ; dans l'infamie et le déshonneur, tenus pour imposteurs et cependant véridiques, pour des gens obscurs ou des gens connus, comme des condamnés à mort et toujours vivants, comme des gens frappés qu'on n'a pu tuer, comme des affligés dont la joie demeure toujours, comme des pauvres qui cependant enrichissent beaucoup d'autres, comme des gens qui n'ont rien et qui possèdent tout. »

Tableau merveilleux de la vie chrétienne qui s'adapte point pour point à la vie dominicaine joyeuse au-dessus de tout et malgré tout.

Graduel : « Tous les saints, craignez le Seigneur, car rien ne manque à ceux qui le craignaient. Ceux qui recherchent le Seigneur, ne seront privés d'aucun bien.

Alleluia, Alleluia. Les Saints jugeront les

peuples, ils seront au-dessus d'eux, leur roi régnera éternellement ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 19.

« En ce temps-là, Pierre dit à Jésus : voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera donc notre récompense ? Jésus leur dit : En vérité je vous le dis, vous qui m'avez suivi, au jour de la résurrection, quand le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous serez assis également sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque quittera sa maison, ses frères, ses sœurs, ou son père, ou sa mère, sa femme, ou ses enfants, ou ses champs à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. »

Le centuple promis, même dès ce monde, ce n'est ni la richesse, ni la puissance, ni rien de purement humain. C'est la joie d'être dans la vérité de Dieu, de posséder en soi-même cette joie et de la répandre autour de soi. Et il se trouve qu'ayant tout quitté de la terre, on reçoit de Dieu, par le ministère de vérité et de joie que l'on exerce sur les âmes, un centuple d'influence, de consolation, de réconfort, même de secours matériels. C'est comme la revanche du cœur de Dieu : Vous serez, dit saint Paul, comme des gens qui ne possèdent rien, et cependant vous posséderez tout et vous pourrez déverser sur les autres les biens que vous recevrez. Il en fut ainsi et il en est toujours ainsi pour les vrais religieux. Et puis, après cette vie périssable, le bien suprême, la vie éternelle couronne tous les abandons, tous les renoncements.

J'admire l'étonnement de ceux qui, cependant, lisent souvent l'évangile et répètent quelquefois avec peu d'aménité : Les religieux font vœu de pauvreté, laissent leurs biens, leurs familles, et...

ne manquent de rien. Précisément parce qu'ils ont foi dans la parole du Maître. Allez, et faites de même, puisque vous trouvez la chose si facile et si agréable. La porte de la vie religieuse est ouverte à tous.

Offertoire : « Dieu est admirable dans ses saints. Le Dieu d'Israël donne à son peuple force et puissance. Dieu soit béni ! »

Secrète : « Seigneur, nous vous offrons les présents de notre piété. Faites qu'ils vous soient agréables pour la gloire de tous vos saints et que, par votre miséricorde, ils nous soient salutaires ».

Communion : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, alleluia. Aux cœurs droits il revient de le louer ensemble, alleluia ».

Postcommunion : « Accordez, Seigneur, aux peuples fidèles de se réjouir toujours de la vénération de tous les saints et d'être protégés par leur perpétuelle intercession ».

CVII

13 NOVEMBRE.

Le Patronage de saint Thomas d'Aquin sur toutes les Ecoles Catholiques.

Saint Thomas d'Aquin fut proclamé par Léon XIII Patron de toutes les Ecoles Catholiques. Ce titre glorieux est comme le sceau offi-

ciel de l'Eglise sur la doctrine du maître. Il en est, comme dit le Pape Pie XI dans son encyclique pour le 6e centenaire de sa canonisation, 18 juillet 1923, le *Guide suprême*. Aussi ce même Pontife, après tant de ses Prédécesseurs, tous on peut le dire, exalte en des termes magnifiques cette union merveilleuse, en saint Thomas, des deux lumières qui font connaître Dieu et qui se condensent en lui : la lumière plus laborieuse de l'étude, celle qui vient du dehors, et la lumière infuse de l'Esprit-Saint, celle qui vient du dedans par la charité. Les deux sont filles de Dieu, car les deux sont vérité et la vérité est une, qui est Dieu lui-même. Mais la lumière acquise de l'étude, ne peut d'elle-même, par ses propres forces, mouvoir la volonté vers Dieu. On peut être très docte dans les choses divines, très savant en théologie et demeurer loin de Dieu dans son cœur. La lumière de l'étude, seule, prépare les voies à l'amour de Dieu, elle ne le donne pas.

La lumière infuse qui vient de l'Esprit-Saint, sans effort d'intelligence, sans raisonnement philosophique, est plus simple dans son origine et plus profonde dans son action. Elle illumine l'esprit et doucement, suavement, quelquefois avec violence, elle pousse la volonté vers Dieu. Son œuvre est par conséquent plus parfaite que celle de l'étude, car elle illumine à la fois l'esprit et touche le cœur. Mais la perfection totale, suprême est l'union de ces deux lumières. Jamais cette union ne fut plus splendide ni plus intime que dans l'âme de saint Thomas d'Aquin. Elle reflète en elle tous les rayons de la vérité.

Pie XI écrit : « Cette union de la doctrine avec la piété, de la science avec la vertu, de la

vérité avec la charité, est singulièrement remarquable dans le Docteur angélique, auquel on attribue comme emblème le soleil ; parce que, en versant la lumière de la science sur les intelligences, il projette aussi la chaleur des vertus dans la volonté. Dieu donc, qui est la source de la sainteté et de la sagesse, semble vouloir nous montrer en Thomas comment toutes les deux s'aident mutuellement, c'est-à-dire comment la pratique des vertus prépare à la contemplation de la vérité et comment la méditation plus profonde de la vérité perfectionne et achève la vertu ».

Saint Thomas est ainsi comme un modèle parfait de lumière et de sainteté pour les étudiants.

La Messe.

Introït : « Le Seigneur a ouvert ses lèvres dans l'assemblée des fidèles, il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence. Il l'a revêtu, d'un vêtement de gloire. — Il a réuni en lui un trésor de joie et d'allégresse ».

Oraison : « Dieu, qui illuminez votre Eglise par la doctrine merveilleuse du bienheureux Thomas, votre Confesseur et Docteur, et qui la fécondez par sa sainte opération, accordez-nous de comprendre avec notre intelligence ce qu'il a enseigné et de pratiquer en l'imitant ce qu'il a fait ».

Lecture du *Livre de la Sagesse,* c. 7.

« J'ai désiré l'intelligence et elle m'a été donnée. J'ai prié le Seigneur et l'esprit de sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes et j'ai jugé

que les richesses ne sont rien auprès d'elle. Je ne l'ai point comparée aux pierres précieuses, parce que tout l'or, au prix d'elle, n'est qu'un peu de sable et que l'argent, en sa présence, est regardé comme de la boue. Je l'ai aimée plus que la santé, plus que la beauté. J'ai résolu de la prendre pour lumière, parce que sa clarté ne peut s'éteindre. Tous les biens me sont venus avec elle et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables. Je me suis réjoui en tout, parce que cette sagesse marchait devant moi et j'ignorais qu'elle fût la mère de tous ces biens. Je l'ai apprise sans déguisement et je la communique sans envie. Je ne cache point ses avantages. Elle est un trésor infini pour les hommes. Ceux qui en ont fait usage sont devenus les amis de Dieu. »

Graduel : « La bouche du juste publie la sagesse et sa langue la justice. — La loi de Dieu est dans son cœur : ses pas ne seront pas chancelants.

Alleluia, Alleluia. O lis radieux orné d'une double couronne de fleurs, Thomas, conduis-nous au triomphe désiré, par une double prière ».

Double couronne de fleurs : lumière et pureté ! nous demandons à saint Thomas de prier deux fois pour que nous participions à l'une et à l'autre. La pureté conduit à la lumière. Nul plus que lui n'a été limpide dans son âme et dans sa chair et c'est pourquoi nul n'est arrivé si haut dans la lumière. La splendeur du soleil qui brille sur sa poitrine vient de la splendeur du lis qui orne ses mains.

La route de la lumière divine est nette, à nous de la suivre.

Evangile selon saint Matthieu, c. 5.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Vous êtes le sel de la terre. Si le sel est éventé, avec quoi sale-ra-t-on ? Il n'est plus bon à rien, si ce n'est qu'à être jeté

dehors et foulé aux pieds. Vous êtes la lumière du monde. Une ville bâtie sur une montagne ne peut être cachée. On n'allume pas davantage une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la place sur un chandelier afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. De même, votre lumière doit briller devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. Ne croyez pas que je suis venu pour détruire la loi ou les Prophètes, je ne sois pas venu pour les détruire, mais bien pour accomplir tout ce qu'ils ont dit. Je vous le dis en vérité : jusqu'à ce que le ciel et la terre disparaissent, pas un iota, pas un accent ne sera supprimé de la loi, tout doit être accompli. Celui donc qui supprimera le moindre des commandements et enseignera ainsi les hommes, sera jugé le plus petit dans le royaume des cieux. Mais celui qui les pratiquera et les enseignera tous, sera jugé le plus grand dans le royaume des cieux. »

La parole du Maître trouve sa plénitude d'efficacité dans saint Thomas. Qui, plus que lui ou comme lui, est « la lumière du monde ».

Ce que les Apôtres et les Pères ont enseigné, ce que les docteurs et les maîtres ont commenté, saint Thomas l'expose avec une précision merveilleuse. Toutes les clartés se reflètent en lui. De sorte que à lui seul, par la limpidité de ses commentaires, par la sûreté logique de ses conclusions, par l'universalité de sa doctrine, saint Thomas contient tout l'enseignement de l'Eglise, si bien que l'Eglise a consacré, canonisé sa doctrine, qu'elle l'a faite sienne — et que, par la voix de ses Pontifes, elle ne cesse de l'imposer aux intelligences. Il est pour elle le *Docteur commun,* c'est-à-dire le Docteur pour tous, le Docteur universel. Qui s'éloigne de la pensée de saint Thomas, devient immédiatement suspect. Aussi Jean XXII a osé dire, en le canonisant, qu'il avait fait autant de miracles que d'ar-

ticles. Il est, en vérité, la « lumière du monde ». Et de ce chef, saint Thomas est le plus grand bienfaiteur de l'humanité. La grandeur du bienfait se mesure à ses conséquences. Quelles conséquences plus graves que celles qui dérivent de la connaissance plus certaine, plus profonde, de Dieu ? Connaître Dieu est nécessaire pour l'aimer. Et plus on connaît Dieu, plus on l'aime. Mais alors, le suprême bienfait est celui qui nous fait le plus connaître Dieu. La progression est infinie dans cette connaissance, puisque le terme qui est Dieu est infini lui-même. D'où il résulte que saint Thomas, le Docteur qui nous entraîne au plus haut des mystères divins, est par là même le plus magnifique bienfaiteur de l'humanité. C'est lui qui nous donne le bien suprême de la connaissance plus profonde de Dieu, supérieur à tous les biens de la terre, à toutes les sciences de la terre.

Offertoire : « Ma vérité et ma miséricorde sont avec lui ; sa gloire grandira en vertu de mon nom ».

Secrète : « Seigneur, en renouvelant la mémoire de la Passion de votre Fils, nous vous demandons que le sacrifice que nous vous offrons en cette solennité du bienheureux Thomas, votre Confesseur et Docteur, vous soit agréable ».

Communion : « Seigneur, vous m'avez confié cinq talents et j'en ai gagné cinq autres. Courage ! bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle, en peu de choses, je t'établirai sur des choses plus importantes, entre dans la joie de ton Maître ».

« Tu as bien écrit de moi, Thomas, que veux-tu pour récompense ? — Vous, Seigneur, vous seul ! »

Ce que j'ai écrit, disait saint Thomas au sortir d'un de ses ravissements, ce que j'ai écrit sur Dieu, n'est rien. Je ne peux plus écrire, c'est fini. Rien, dit le disciple, tu as bien écrit, dit le Maître. C'est lui le vrai juge. Ce qu'il estime est seul bien. Et l'on peut se demander ce que fut, à l'instant de sa mort, ce qu'est pour l'éternité, la vision béatifique de saint Thomas. Etre de lumière sur terre, il est, dans le ciel, un des êtres les plus lumineux, de ceux qui sont proches du trône de Dieu, et déversent en abondance sur les êtres inférieurs la plénitude de leur vision et de leur béatitude. Thomas est entré dans les profondeurs de la joie de Dieu.

Postcommunion : « Seigneur, que cette communion sainte nous réjouisse. Que par l'intercession du bienheureux Thomas, votre Confesseur et Docteur, elle nous fortifie au dedans dans la vertu et nous fasse produire au dehors des œuvres meilleures de piété ».

Au saint Docteur de veiller sur les étudiants catholiques. A lui de les éclairer, de les fortifier dans la foi, de les garder dans la pureté du cœur et de les faire monter vers Dieu par une vie vraiment chrétienne.

CVIII

14 NOVEMBRE.

Le bienheureux Jean Licci,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi*, p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez voulu rendre illustre le bienheureux Jean, votre Confesseur, par une complète abnégation de lui-même et le zèle d'une ardente charité, accordez-nous, par son intercession, de renoncer à toutes les affections de la terre pour vivre dans votre amour ».

Jean Licci est né en Sicile, au diocèse de Palerme. Sa mère mourut, six mois après, et son père, faute de ressources, ne put le confier à une nourrice. Il vécut d'un peu de jus de citron. Ce que voyant une pieuse femme le recueillit pour l'allaiter. L'ayant mis dans son lit, près de son mari, qui était paralysé, celui-ci, au contact de l'enfant, fut subitement guéri. Dieu donc l'avait déjà choisi pour lui-même. Sous l'impulsion du bienheureux Pierre Geremia, dont la sainteté édifiait la Sicile, Jean entra dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Austère comme son maître, studieux comme lui, Jean devint rapidement un religieux parfait. Doué d'une rare éloquence, il se livra au ministère apostolique. Son succès fut tel, qu'il entraînait à sa suite des multitudes avides de l'entendre. Innombrables furent les âmes que sa parole ramena à Dieu. On ne pouvait l'en-

tendre parler de Dieu, des mystères de la foi, de la miséricorde infinie du Père céleste, sans tomber à ses pieds pour implorer le pardon de ses fautes.

Jean vécut ainsi jusqu'à l'âge de cent dix ans. Sa réputation de sainteté était si populaire qu'on dut attendre trois jours pour l'ensevelir. La foule se pressait autour de son corps pour solliciter son intercession. Il mourut en 1511.

Cet homme ne vécut que pour Dieu. Aussi demandons-nous dans l'oraison de nous oublier nous-mêmes, de laisser de côté toutes les attaches humaines, pour ouvrir notre cœur à l'amour de Dieu. Celui qui a compris une fois ce que Dieu est, ne peut plus vivre que de lui et pour lui. Il simplifie son cœur. Il ramène toutes ses affections à l'unité de Dieu. Il aime tout ce qu'aime Dieu, comme Dieu l'aime. Belle unité d'amour, semblable à l'unité d'amour de l'Auguste Trinité.

CIX

15 NOVEMBRE.

La bienheureuse Lucie de Narni,

Vierge, de notre Ordre.

MESSE : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez orné merveilleusement la bienheureuse Lucie, des stigmates de la Passion de votre Fils et qui lui avez fait vaincre

les caresses du monde et surmonter ses persécutions, par les dons de virginité et de patience, faites que, par sa prière et ses exemples, nous ne soyons pas vaincus par les plaisirs de la terre ni découragés par aucune adversité ».

Lucie de Narni nous donne un exemple frappant des voies extraordinaires de la Providence dans le choix de ses élus.

Dès sa plus tendre enfance, Lucie paraît une préférée de Dieu. Elle a des extases, elle prophétise. Sa vie n'est qu'un entretien perpétuel avec Dieu. Les saints la visitent. Le Seigneur Jésus s'incline jusqu'à elle, il la prend pour épouse, lui en donne les signes extérieurs, la parure, l'anneau. Elle fait vœu de virginité. Puis, harcelée par sa famille qui la veut marier, elle consent, sur un avertissement de Dieu, à cette union terrestre. Mais il est convenu avec son mari qu'il respectera son vœu.

Cette union fut pour elle une source d'afflictions. Et c'est là précisément le nœud de toute cette vie : la souffrance. Son mari la tient enfermée, comme séquestrée dans sa maison. Enfin, Lucie reprend sa liberté et, séparée à l'amiable de son mari, elle se donne à Dieu de toute son âme. Désormais, son but unique est de le servir dans les âmes. Elle passe à Viterbe, y réforme des religieuses dominicaines et fait ses dévotions à Notre-Dame de la Quercia. De Viterbe elle va à Ferrare où elle fonde un monastère, puis elle disparaît sous la calomnie, le mépris, les injures et elle meurt, à l'âge de soixante ans, en 1544.

Vie étrange et vie très sainte, conduite par Dieu, selon ses vues. Ce qui nous enseigne que la sainteté se réalise partout, dans tous les

états, par tous les moyens. Où que l'on soit et quoi que l'on fasse on peut aimer Dieu.

Lucie repose dans la cathédrale de Ferrare. Sur ses mains on peut voir la trace des stigmates.

CX

16 NOVEMBRE.

Le bienheureux Albert le Grand,

Confesseur, Pontife, de Notre Ordre.

MESSE : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Seigneur, daignez exaucer les prières que nous vous présentons en cette solennité du bienheureux Albert, votre Confesseur et Pontife, afin que nous soyons absous de nos fautes par les mérites de celui qui vous a dignement servi ».

Albert est de Souabe. C'est un grand seigneur par ses origines, mais le surnom de grand lui vient de sa science merveilleuse. Il est le *Philosophe*. On l'appelait ainsi. Entré jeune dans l'Ordre, sous maître Jourdain de Saxe, Albert fit ses études à Cologne. Il y apprit aussi à vivre dans le parfait amour de Dieu, celui qui méprise les choses de la terre pour se donner de tout ce qu'il est à *Celui qui est*.

Devenu professeur, Albert étonna le monde par l'acuité de son génie. A Cologne, à Paris, il était le premier des maîtres. Si bien que la

salle du couvent de Saint-Jacques où il enseignait à Paris étant trop petite, il fut obligé pour satisfaire son immense auditoire, de faire ses leçons sur la place publique. Elle prit son nom, qu'elle porte encore aujourd'hui : la place Maubert ou de Maître Albert.

Le premier, Albert fit pénétrer dans l'enseignement universitaire la philosophie d'Aristote. Timidement d'abord, car Aristote était suspect à beaucoup et même retranché de l'enseignement par une sorte d'excommunication papale. Mais Albert avait formé à Cologne et amené avec lui à Paris un Frère étudiant qui allait briser toutes les barrières, baptiser Aristote et bâtir avec ses principes adaptés à la foi chrétienne le monument merveilleux qui s'appelle la Somme Théologique. Cet étudiant était Frère Thomas d'Aquin.

Albert eut l'intuition du génie de ce disciple dont la doctrine allait surpassé la sienne ; mais dans son âme de saint, il n'y eut que la joie toute pure de former pour l'Ordre et pour l'Eglise un pareil docteur.

Urbain IV enleva Albert à sa chaire de Maître pour l'élever à l'épiscopat. Il fut nommé évêque de Ratisbonne : mais cet honneur ne lui fut pas très agréable. Albert était avant tout un homme d'étude. Aussi donna-t-il sa démission et il revint à Cologne, au milieu des étudiants. A quatre-vingt-trois ans, il enseignait encore. Il mourut à quatre-vingt-sept ans, en 1280. Son disciple très aimé, Thomas d'Aquin, l'avait précédé dans la tombe. Albert était même venu à Paris, malgré son grand âge, pour y défendre sa doctrine.

Ces deux grandes âmes, riches de lumière,

riches d'amour de Dieu, paraissent en ces premiers temps de l'Ordre des Prêcheurs, comme des soleils éclatants. Albert et Thomas incarnent le sens précis, authentique de la pensée dominicaine qui est de propager, d'éclairer et de défendre la foi. Saluons-les de loin avec la plus profonde, la plus affectueuse, la plus reconnaissante vénération. Ils sont nos Pères dans la foi, nos maîtres et notre plus grande gloire.

CXI

17 NOVEMBRE.

Saint Grégoire le Thaumaturge,
Confesseur, Pontife.

MESSE : *Statuit,* p. [12], sauf ce qui suit.

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que la vénérable solennité du bienheureux Grégoire, votre Confesseur et Pontife, augmente notre dévotion et le désir de notre salut ».

Evangile selon saint Marc, c. 11.

« En ce temps-là, répondant à ses disciples, Jésus leur dit : Ayez foi en Dieu. En vérité je vous le dis, celui qui dira à cette montagne : va-t'en et tombe dans la mer, mais le dira sans aucune hésitation dans son cœur, en croyant que ce qu'il dit arrivera, il en sera ainsi. C'est pourquoi je vous dis : Quand vous demandez dans vos prières, croyez que vous recevrez, et il en arrivera ainsi ».

Grégoire, évêque de Néocésarée, dans le Pont, est le modèle des croyants. Il avait une foi si certaine que les miracles se multipliaient à sa

parole. On le comparait aux apôtres. Aussi bien, se souvenant de la parole du Christ, il fit reculer une montagne qui empêchait de bâtir une église à un endroit convenable.

Il fit mieux.

Quand il entra dans sa ville épiscopale, il n'y trouva que dix-sept chrétiens. Au moment de sa mort, après des années de labeur apostolique, il demanda combien il restait de païens à Néocésarée. On lui dit : dix-sept ! Dieu soit loué, reprit l'homme de Dieu, il y avait dix-sept chrétiens, quand j'y suis venu.

C'est plus beau de faire reculer le démon qu'une montagne. Mais pour les deux il faut la foi. Il faut se dire que, si nous sommes faibles et impuissants, Dieu, lui, est le souverain absolu de toute créature. La prière fait passer par nos mains la puissance de Dieu. Mais la prière humble, la prière confiante, qui n'hésite ni dans la parole ni dans le cœur. Cette prière-là est forte comme Dieu. Et quand elle commande, tout être sent la majesté du Créateur et lui obéit.

CXII

18 Novembre.

La Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Messe : p. 333.

Cette solennité consacre la mémoire des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. Mémoire

glorieuse et chère entre toutes aux fidèles du Christ. Car Pierre et Paul sont les colonnes de la foi.

Crucifié la tête en bas dans le cirque de Néron, que longeait la Via Aurelia, au delà du Tibre, au pied du mont Vatican, Pierre fut enseveli immédiatement dans une propriété chrétienne, de l'autre côté de la Via Aurelia, où déjà reposaient les premiers martyrs de Néron, brûlés vifs comme des torches ardentes dans ce même cirque.

Dès le IIe siècle, le prêtre Caius écrivait : « je puis te montrer les trophées des apôtres, car, soit que tu ailles au Vatican ou sur la voie d'Ostie, tu trouveras les trophées de ceux qui ont fondé cette Eglise. » De nombreux témoignages de premier ordre s'ajoutent à l'affirmation de Caius. De sorte que le lieu précis où fut enseveli saint Pierre est déterminé de la façon la plus nette. Je ne puis citer ici ces témoignages [1].

Ce tombeau fut, pour les chrétiens, un lieu de vénération, comme le centre de la vie chrétienne à Rome. Dès l'an 96, le Pape Anaclet éleva sur la sépulture de l'apôtre un monument ou *memoria* de dimension suffisante pour lui donner asile à lui-même et à ses successeurs C'est ce que l'on appelle l'oratoire d'Anaclet, la cathédrale des Papes jusqu'à Constantin.

La loi romaine assurait à tous la liberté de sépulture et son respect. Riches et pauvres avaient le droit de s'élever des tombeaux le long des voies publiques et nul ne pouvait en violer la propriété. Même aux époques les plus sombres

1 Cf. MORTIER, *Saint-Pierre de Rome*, p. 81 et ss

et les plus sanglantes des persécutions, les cimetières, catacombes et lieux de réunion bâtis dessus, furent respectés. Valérien seul osa les violer. En somme c'est par ses cimetières que l'Eglise eut à Rome et dans tout l'empire une situation légale.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'oratoire d'Anaclet, placé dans un cimetière légal, ait servi de lieu ordinaire de réunion aux chrétiens. Là, ils étaient chez eux, protégés par le droit commun.

Dans un rescrit impérial, Marc-Aurèle reconnait ce droit et le confirme. Il ordonne « que les cadavres qui ont reçu une juste sépulture ne soient jamais troublés dans leur repos ». Les suppliciés eux-mêmes — comme Pierre et Paul, ne doivent pas être refusés à ceux qui les réclament [1].

« Ces lois protectrices, inaugurées avant le Christianisme, quoique en dehors de lui, et confirmées dans leur développement pendant les trois siècles de persécutions, ont un caractère providentiel qui éclate à tous les yeux. L'Eglise entre naturellement dans le cadre légal, sans violence ; on dirait qu'il est fait pour elle, à sa convenance, tant elle s'y glisse avec facilité...[2] » C'est l'origine de toutes les catacombes.

« Chose remarquable ! Le salut du monde vient par la mort du Christ, il sort d'un tombeau. Pour grandir et se répandre, l'Eglise suit la même voie. La mort assure sa liberté ; le tombeau lui donne le droit de vivre. L'Eglise y trouve l'inviolabilité de ses domaines, l'immunité de ses habitations, la légalité de ses réu-

1. Cf. MORTIER, *Saint-Pierre de Rome*, p. 81 et ss.
2. Ibid.

nions Les empereurs et le Sénat, croyant protéger uniquement le droit des pauvres à pleurer leurs morts, travaillaient à la grande œuvre de l'évangélisation du monde. D'une main ils tenaient la hache pour tuer les chrétiens, de l'autre la loi qui en sauvait la semence [1] ».

Le tombeau de saint Pierre, protégé par la loi romaine, abrité sous l'oratoire d'Anaclet, attendit l'empereur Constantin pour être glorifié.

Constantin voulut faire vite. L'oratoire d'Anaclet étant situé près du cirque de Néron, mais de l'autre côté de la Via Aurelia, l'empereur se servit du cirque lui-même pour élever la première basilique de Saint-Pierre. Il appuya ses deux nefs de gauche sur les assises mêmes du cirque et bâtit l'ensemble de la basilique avec les matériaux du cirque démoli. De sorte que les pierres du Cirque de Néron — revanche divine ! — servirent à glorifier celui qu'il y avait crucifié. Aussi, sur les pierres on lisait dans la nouvelle basilique, toutes sortes d'inscriptions, sans suite, accolées au hasard de la construction.

La basilique Constantinienne s'enrichit des plus somptueuses décorations. Nous ne pouvons la décrire ici.

Le lieu le plus sacré, le plus cher à nos pères et le plus vénéré était ce que l'on appelait la Confession de Saint-Pierre.

On entend par « Confession » dans une basilique, l'endroit où repose le corps d'un martyr, ordinairement situé dans une excavation plus ou moins profonde sous l'autel majeur. Dans la basilique de Saint-Pierre, la Confession est donc

1. Cf. MORTIER, *Saint-Pierre de Rome*, p. 81 et ss.

le lieu même où repose le corps de saint Pierre. C'est le lieu même, aujourd'hui encore, où le corps de l'apôtre, détaché de la croix, fut déposé. Pour ne pas le changer de place, on l'a même laissé de biais. Il n'est pas dans l'axe de la basilique.

Constantin le renferma dans un sarcophage d'argent revêtu d'airain, ayant cinq pieds de chaque côté. Ce sarcophage fut placé exactement au lieu où était l'ancien, dans le même sens. Autour l'empereur éleva une chambre sépulcrale somptueuse, que l'on appelait la *Chambre royale*. Elle fut voûtée, mais de manière à ce qu'il y eût communication permanente entre le sarcophage et la basilique supérieure, entre Pierre et ses enfants. La voûte, arrivant au niveau du pavé de la basilique, fut recouverte d'une plaque de marbre, mais au milieu, un soupirail traversant l'épaisseur de la plaque et de la voûte, laissait un vide, de sorte que, en se baissant à plat ventre sur la plaque, au-dessus du soupirail, on voyait au fond le sarcophage de bronze, orné d'une croix d'or.

La joie de nos pères, la joie de toute leur vie était de se traîner à genoux jusqu'à cette ouverture et par elle, de contempler le sarcophage du bienheureux apôtre. Ils y faisaient toucher, au moyen d'une gaule, des linges qu'ils remportaient chez eux comme un trésor.

Au IX[e] siècle, à l'invasion du Sarrasins, sous le pontificat de Sergius II, on mura la voûte supérieure pour protéger le corps de saint Pierre. De sorte que, depuis cette époque, jamais on n'a revu le tombeau de l'Apôtre.

Tous ces glorieux souvenirs sont célébrés

en cette fête de la Dédicace qui nous invite à nous rappeler la foi de nos pères et à imiter leur tendre dévotion pour saint Pierre.

Ce qui vient d'être exposé s'applique pareillement au tombeau de saint Paul qui fut disposé de la même manière. Le grand apôtre fut enseveli sur la voie d'Ostie, dans une propriété chrétienne. Constantin bâtit également une basilique pour l'honorer. Comme celle de Saint-Pierre, ruinée par les siècles, elle fut restaurée à plusieurs reprises.

Chacun sait que la basilique de Saint-Pierre fut reconstruite de fond en comble. Cette reconstruction dura trois siècles. Des Papes et des artistes de génie unirent leurs efforts pour élever à l'apôtre un monument digne de lui. Michel-Ange jeta dans les airs la merveilleuse coupole qui est, au-dessus de ce tombeau, comme une couronne de gloire. Et à la base de cette couronne on lit ces paroles du Christ : « Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise ».

Le Pape Silvestre consacra la basilique de Constantin le 18 novembre.

Urbain VIII consacra la nouvelle basilique, ce même jour, en l'an 1626. Mais elle n'était pas encore terminée.

La baslique de Saint-Paul, entièrement ruinée par un incendie en 1823, fut reconstruite sur des plans plus vastes et de façon plus somptueuse.

Pie IX la consacra le 8 décembre 1854.

Tous ces souvenirs se pressent autour des tombeaux apostoliques. Ils nous racontent tout un passé de foi chrétienne. Ils nous redisent l'enseignement des fondateurs de l'Eglise, leur amour passionné pour le Seigneur Jésus. C'est

leur sang versé pour lui que l'on glorifie par ces augustes monuments. Ce qui fait la grandeur de Pierre et la grandeur de Paul, c'est leur amour pour le Christ et cet amour nous pouvons et nous devons le posséder en nous.

CXIII

19 Novembre.

Sainte Elisabeth de Hongrie.

Messe : *Gaudeamus*, p. [25], sauf ce qui suit.

Oraison : « Dieu de miséricorde, éclairez les cœurs de vos fidèles et, par la glorieuse intercession de la bienheureuse Elisabeth, faites-nous mépriser les joies du monde et nous réjouir des célestes consolations ».

La « chère sainte » connut les deux extrémités des joies et des misères de ce monde. Princesse de haut lignage, souveraine de Hesse et de Thuringe, elle ne se laissa pas éblouir par l'éclat de sa situation. Humble et détachée des biens de la terre, bonne à toutes les souffrances, elle offrait à Dieu le joyeux service de sa foi et de son amour. Il lui demanda davantage.

Son mari étant mort, Elisabeth fut dépossédée de ses états, réduite à l'indigence et chassée de son palais. Elle en sortit pauvre, conduisant par la main ses enfants devenus pauvres comme elle.

Et ce sacrifice noblement porté et noblement offert à Dieu lui fut plus agréable, que les plus

riches offrandes de la Princesse aimée, honorée, puissante.

C'est ce que Notre-Seigneur proclame dans cet *évangile*, selon saint Luc, c. 21.

« En ce temp-là, Jésus, regardant autour de lui, vit les riches qui mettaient des offrandes dans le tronc. Il vit aussi une pauvre veuve, qui mit deux petites pièces de monnaie. Et il dit : Je vous l'assure, cette pauvre veuve a mis plus que les autres. Car tous ceux-ci ont mis dans le trésor de Dieu de l'abondance de leurs richesses, mais elle, elle a mis de ce qui lui manque, tout ce qui sert à sa subsistance. »

Elisabeth a plus donné à Dieu dans sa pauvreté joyeusement acceptée, que dans son opulence passée. Alors elle donnait de son abondance, maintenant elle donne de son nécessaire. Ce n'est pas la grandeur du don lui-même que Dieu pèse, mais bien ce qui reste à celui qui donne. Et les pauvres ont ce précieux avantage sur les riches que, tout en donnant moins, ils donnent plus, car il leur reste moins.

Devenue fille de saint François, Elisabeth pratiqua à la lettre la pauvreté de son Père. Elle se fit la plus petite servante de Dieu. Et c'est en cet état d'abjection volontaire, de souffrance et de charité pour les autres qu'elle vécut sous le regard de Dieu. Son tombeau devint comme un sanctuaire où toutes les misères affluaient pour être secourues. La « bonne Dame » ne se lassait pas de protéger les pauvres, de guérir les malades. Grégoire IX, ému de tant d'infortune, de tant de courage, de tant de prodiges, la canonisa solennellement.

Comme Dieu aime les grandes âmes que rien de la terre ne peut détacher de lui ! Dans l'opulence comme dans la pauvreté, dans la joie

comme dans la tristesse, elles vont droit devant elles au but suprême qui est Dieu lui-même. Suivons-les, non pas seulement de notre admiration, mais bien de l'effort de notre volonté et du désir de notre cœur.

CXIV

20 NOVEMBRE.

Saint Félix de Valois,

Confesseur.

MESSE : *Justus ut palma*, p. [16].

Oraison : « Dieu qui avez daigné appeler miraculeusement le bienheureux Félix, votre Confesseur, de la solitude du désert à la mission de racheter les captifs, accordez-nous, par votre grâce, d'être délivrés, par sa prière, de la captivité de nos péchés et d'arriver à la céleste patrie ».

Dieu prend ses serviteurs où il veut et il les dirige comme il veut.

Félix appartenait à la famille royale de France. L'éclat de cette naissance ne l'éblouit pas. Il comprit la grandeur unique de Dieu et le néant de toute créature, en quelque rang qu'elle soit dans le monde. Sur un trône comme sur une botte de paille, dans un palais comme dans une hutte l'homme est toujours devant Dieu, ce qu'il est, c'est-à-dire rien. Félix le comprit. Fuyant le monde et ses vanités, il se retira dans la soli-

tude, pour y contempler à son aise la bonté de Dieu. Il se croyait évidemment dans sa vocation définitive. Il se trompait. Dieu avait d'autres vues sur lui. Il en voulait faire, comme d'un bon fils de France, son chevalier, le chevalier de sa miséricorde. Et sans doute que Félix, tout en vivant loin de la cour de France, avait gardé dans son âme l'ardeur des princes français pour tout ce qui était noble et généreux. Le sang de la race vivait en lui. Et de fait, il rencontra, un jour, un autre solitaire, Jean de Matha, maître de Paris, que le Saint-Esprit poussait à l'œuvre magnifique de la rédemption des captifs, esclaves des Maures. Jean de Matha fit part de ses projets à Félix de Valois. Après avoir prié longuement, pressés par l'appel de Dieu qui se faisait impérieux, ils allèrent tous deux trouver Innocent III. Ce grand Pape les accueillit avec bienveillance. Bénis par lui, revêtus de l'habit aux trois couleurs, blanc pour la tunique, avec dessus, une croix bleue et rouge, — déjà les couleurs futures du drapeau français, — Félix et Jean de Matha fondèrent l'Ordre des Trinitaires pour le rachat des chrétiens, prisonniers des Maures. Ce titre de Trinitaires vient des trois couleurs de l'habit de l'Ordre.

Félix revint en France où il bâtit le premier couvent de l'Ordre, à Cerfroi, dans le diocèse de Meaux.

L'œuvre de la rédemption des captifs était commencée.

Ainsi, cet homme qui se croyait appelé à la solitude, sortait de cette solitude, formé par le silence de la contemplation, pour se dévouer, non pas en France mais en Afrique, au rachat des captifs.

Il mourut en 1212.

Laissons la sagesse et la bonté de Dieu diriger notre vie. Si cette direction est toute de lui, nous serons dans la vérité et nous aurons la paix. Si nous y mettons du nôtre, vérité et paix seront affaiblies. Il pourra nous sauver. Car, il arrive souvent que « Dieu nous veut dans une barque où il ne nous met pas lui-même ». Sa bonté pousse quand même la barque, sur des flots plus ou moins agités, vers le port.

CXV

21 Novembre.

La Présentation de la Sainte Vierge au Temple.

Messe : *Gaudeamus*, p. 40.

Oraison : « Dieu, qui avez voulu que la bienheureuse Marie, toujours Vierge, temple du Saint-Esprit, fût présentée au Temple en ce jour, accordez-nous par son intercession de mériter d'être présentés un jour dans le temple de votre gloire ».

C'est une pieuse tradition que la Vierge Marie, dès sa plus tendre enfance, fut offerte par ses parents pour le service du Temple à Jérusalem. De nombreuses jeunes filles formaient au Temple comme une confrérie de piété. Ainsi, quand Héliodore veut s'emparer du trésor du Temple, malgré la vive résistance du Grand-Prêtre Onias. toutes les jeunes filles renfermées dans les dépendances

du Temple, accourent vers lui pour le consoler ou se mettent aux fenêtres pour voir ce qui va se passer[1] : c'était donc une coutume ancienne. L'humble petite Marie se présente à Dieu, pour l'adorer, le louer, le remercier, lui dire tout l'amour de son cœur.

Dans le Temple, Marie se sent plus près de Dieu. C'est là qu'il réside de préférence ; c'est là qu'il reçoit les hommages de son peuple.

Ce fut très beau quand Joachim et Anne présentèrent l'enfant au Seigneur. L'Auguste Trinité était là présente pour la recevoir. Elle, c'est elle ! Celle qui est prédestinée comme la plus belle et la plus sainte des créatures. Celle qui est toute pure, la préférée de Dieu, sans tache. Celle qui bientôt recevra le grand message et sera la mère de Dieu. L'Auguste Trinité la regarde avec tendresse et déjà le Fils de Dieu l'appelle doucement ma mère ! Marie se livre toute à l'influence suave de l'Esprit-Saint. Elle se donne à Dieu de toute son âme. Elle lui consacre son être tout entier. Elle lui dit l'amour infini de son cœur. Ce qu'elle donne, elle ne le reprendra point. Sa vie est à Dieu pour toujours. Donc pieux, parce qu'il est vrai. Nous nous donnons aussi à Dieu, de toute la vérité du moment présent, puis, nous fléchissons, puis, nous reprenons, non pas l'essentiel, mais telle ou telle partie de nous-mêmes. Nous avons peine à être toujours à Dieu de tout ce que nous sommes. Et c'est pourquoi notre vérité de vie n'est pas complète, notre paix non plus, qui dépend d'elle. Notre don ne sera parfait, immuable, que dans le ciel. Mais ce sera l'œuvre de

1. Lib. Mach. II, c. 3.

la bonté de Dieu plus que la nôtre. Dès cette vie, efforçons-nous d'unir le don de nous-mêmes au don de la sainte Vierge, afin que, par elle, il soit plus vrai, plus entier et, de ce chef, plus agréable à Dieu.

Nous avons raison de fêter ce don de l'humble Vierge Marie, en ce jour de la Présentation, car jamais aucune créature n'a rendu et ne rendra pareil l'hommage d'elle-même au Créateur. C'est le don le plus parfait que Dieu reçoive des êtres créés, le don, par conséquent, qui lui rend la louange la plus parfaite également.

Les Frères Prêcheurs de France ne peuvent oublier que ce jour de la Présentation est l'anniversaire de la mort du P. Lacordaire. Cet homme suscité de Dieu pour restaurer en France l'Ordre de Saint-Dominique eut, par sa prodigieuse éloquence, par la sainteté de sa vie, par ce don de soi qu'il fit à Dieu de tout ce qu'il était, une influence de vie considérable sur l'Ordre entier d'abord, qu'il vivifia de son esprit, et sur la France qu'il contribua puissamment à ramener à Dieu.

Il fut, au XIX^e^ siècle le témoin de Dieu. Témoin lumineux, comme son Père saint Dominique, redoutable à tous les adversaires du Christ.

Sur son lit de mort, près de rendre le dernier soupir, il s'écria, comme s'il fût déjà devant la porte du ciel : Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! Il lui fut ouvert. Car d'innombrables âmes l'attendaient, qui, par sa parole et l'exemple de sa vie austère, étaient revenues à la foi chrétienne. Sa manière de se donner était simple : jusqu'au cou ! disait-il, c'est-à-dire sans réserve.

En cette terre de Flavigny, où sont écrites ces

lignes, terre tant aimée par le Père Lacordaire, terre où reposent Requédat et Piel, les premiers compagnons de la restauration dominicaine et ses premiers holocaustes, il me plaît filialement de m'incliner sous la main bénissante de notre Père commun et de ses premiers fils et d'implorer, dans la désolation présente, le secours de leur protection. Il me plaît filialement de les prier de garder à la Province de France cette terre sacrée du couvent de Flavigny que le Père Lacordaire appelait « sa belle, sa pieuse, sa chère retraite ».

CXVI

22 NOVEMBRE.

Sainte Cécile,

Vierge et Martyre.

MESSE : *Loquebar*, p. [22], sauf ce qui suit.

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par la solennité annuelle de la bienheureuse Cécile, votre Vierge et Martyre, faites que nous suivions la sainteté de la vie de celle que nous célébrons par nos louanges ».

Cécile ! Douce vision romaine, que jamais n'oublient ceux qui l'ont vénérée dans sa propre maison.

Elle était chrétienne, jeune et belle, dans ce palais du Transtévère. Sa noble famille rêvait pour elle les plus joyeuses destinées. On la donna

pour épouse à un patricien, comme elle de race antique. Il s'appelait Valérien. Mais le soir des noces, Cécile tint à son jeune époux un singulier langage. Valérien, lui dit-elle, sache que je suis chrétienne, j'appartiens au Christ-Jésus et je suis sous la garde d'un ange, ange très bon, mais aussi ange terrible, qui veille jalousement sur moi. Ne me touche pas.

On entend la réplique de Valérien : Soit ! Mais, cet ange je veux le voir de mes propres yeux. Si je le vois, je te promets de me faire chrétien moi-même. Cécile répondit que pour voir cet ange, il lui fallait d'abord recevoir le baptême. C'était lui demander d'être chrétien. La vue le l'ange serait la récompense de sa foi. Valérien consentit, se fit baptiser et à son retour il vit Cécile ayant à côté d'elle son ange gardien, resplendissant de lumière. L'effroi saisit d'abord Valérien, puis la douceur de l'ange le rassura. Il y eut entre Cécile, l'ange et Valérien un de ces entretiens divins qui font pénétrer la lumière jusqu'au fond de l'âme, pour toujours.

Valérien avait un frère, Tiburce, qui lui était très cher. Il voulut le sauver lui aussi, lui donner la foi au Christ. Il l'amena à Cécile qui lui enseigna elle-même, comme à Valérien, les grands mystères de la foi. Tiburce vit aussi l'ange gardien de Cécile. Mais ces allées et venues, suspectes à plusieurs, attirèrent l'attention. On était en pleine persécution, celle d'Alexandre Sévère, au III^e^ siècle. Se faire chrétien, c'était se vouer au martyre. Le bruit de l'arrestation des deux frères se répandit dans Rome. Cécile les appela près d'elle. Elle les exhorta à souffrir et à mourir courageusement : « Courage, soldats du Christ ! Rejetez les œuvres des

ténèbres et revêtez-vous des armes de la lumière ».

Ils moururent tous les deux avec intrépidité.

Peu après, Cécile elle-même fut arrêtée. Le Préfet de Rome, avide d'argent, lui demanda ce qu'elle avait fait des biens considérables de Valérien et de Tiburce : « Je les ai distribués aux pauvres, répondit Cécile. » Pris de fureur, il la fit enfermer dans la salle de bains de son propre palais, pour qu'elle y mourût étouffée par les flammes. Cécile y resta un jour et une nuit sans être incommodée. Un bourreau vint l'y frapper de la hache. Trois fois il la frappa, mais la tête de Cécile ne tomba point. Il s'enfuit, en la laissant baignée dans son sang.

Cécile vécut encore trois jours. Elle en profita pour donner son palais et en faire une église. On l'ensevelit dans la catacombe de Calixte, à la Via Appia. Non loin de là, se dresse, fastueux toujours dans sa masse, le tombeau d'une de ses parentes, Cécilia Metella. Mais la vierge chrétienne est plus grande dans son supplice que l'altière patricienne.

Graduel : « Ecoute, ma fille, regarde-moi, penche ton oreille : Le Roi est épris de ta beauté. — Avance, rayonnante de beauté, avance joyeusement et règne.

Alleluia, Alleluia. Viens, ma préférée, je fais de toi mon trône. Le roi est épris de ta beauté ».

C'est la voix de l'Esprit-Saint que Cécile entendait en son âme, pendant que les accords harmonieux de la musique célébraient son union avec Valérien. Harmonie intérieure, plus exquise que l'autre. Et c'est de là que Cécile est devenue la patronne de la musique. Patronne idéale, qui

convie tous les êtres créés à chanter la bonté de Dieu comme sa beauté.

Evangile : Simile erit regnum cœlorum decem virginibus, p. [25].

Cécile reposa aux catacombes de Calixte jusqu'au temps du Pape Pascal I, au IX^e^ siècle. Ce Pontife ne savait où se trouvait le corps de Cécile. Dans les cimetières chrétiens, le temps avait fait son œuvre et les pillages successifs des barbares avaient amoncelé des ruines dans les galeries souterraines. Il venait de déblayer la crypte où reposaient plusieurs Papes martyrs, mais toujours rien de Cécile. Elle lui apparut et lui dit : « Tu étais si près de moi que nous aurions pu causer ensemble ». Un coup de pioche creusa la frêle muraille de terre qui fermait la chambre sépulcrale où Cécile était ensevelie. Des peintures en décoraient l'intérieur. Aucun doute n'était possible. Cécile elle-même, dont l'image ornait le tombeau, indiquait où elle reposait. On ne toucha point à son corps, qui fut transporté dans l'église élevée dans son propre palais, et renfermé en un sarcophage de marbre blanc. Cécile est seule dans ce sarcophage. Sur le devant on lit avec émotion ce simple mot : *Cecilia.*

Tout ce qu'il dit ce nom ! Un autre sarcophage contient les restes de Valérien, Tiburce, Urbain et Maxime. C'est la famille selon la nature et selon la grâce.

En 1599, le cardinal Sfondrate, voulant restaurer et embellir l'église de Sainte-Cécile, fit ouvrir, devant témoins, le sarcophage. Cécile réapparut aux regards, telle qu'elle était quand Pascal I la vit au IX^e^ siècle. Etendue sur le côté, la tête légèrement tournée, le bras étendu le long

du corps, toute menue, toute gracieuse dans cette attitude élégante que la mort avait respectée. Des voiles de soie la recouvraient Un artiste, Carlo Maderno, appelé en hâte, dessina la ravissante vision et après sculpta la belle statue que l'on voit sous l'autel-majeur. Elle est la copie exacte de ce qu'il avait vu.

De nos jours, le Cardinal Rampolla, titulaire de Sainte-Cécile, restaura de nouveau la basilique et la crypte. Cette crypte, par ses soins, par sa royale munificence, est une merveille. Elle est revêtue de mosaïques étincelantes d'or. Au centre, au-dessus de l'autel, repose dans la gloire de cette magnificence le sarcophage de Cécile, et un peu en arrière, celui de Valérien, Tiburce, Urbain et Maxime. Mais son nom, son nom seul gravé sur son sarcophage, *Cecilia*, attire tous les cœurs.

Que l'on prie bien dans cette crypte ! A gauche une porte est ouverte qui conduit dans le palais même de Cécile. Palais ruiné, dévasté, mais tout de même en y entrant, en parcourant les salles informes, on se dit : c'est ici la maison de Cécile. Ici elle a aimé le Christ Jésus ; ici elle a converti Valérien et Tiburce ; ici elle a souffert et elle est morte. Et l'on croit la voir et l'entendre.

Cécile, douce vierge du Christ, priez pour nous.

CXVII

23 Novembre.

Saint Clément,

Pape et Martyr.

La Messe.

Introït : « Le Seigneur dit : Mes paroles, celles que j'ai placées sur tes lèvres, ne leur manqueront jamais. Tes offrandes seront toujours acceptées sur mon autel. — Seigneur, exaucez ma prière. Que le cri de ma voix monte jusqu'à vous ».

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par la solennité annuelle du bienheureux Clément, votre Martyr et Pontife, accordez-nous avec bonté d'imiter la vertu de courage qu'a manifestée dans son martyre, celui dont nous célébrons la naissance au ciel ».

Clément est un romain, fils d'un sénateur, dont la maison était située dans la basse région du Cœlius. On la trouve aujourd'hui au lieu même de l'église de Saint-Clément, non loin du Colisée, dans la rue de Saint-Jean de Latran. Il fut un des premiers disciples du Christ à Rome. Saint Paul cite son nom dans *l'épître* que l'on va lire, aux Philippiens, c. 3 et 4.

« Frères, soyez mes imitateurs. Ayez les yeux fixés sur ceux qui vivent d'après le modèle que vous avez en nous. Car beaucoup que je vous ai maintes fois signalés et qu'une fois de plus je vous signale en pleurant, beaucoup

vivent comme des ennemis de la croix du Christ. Ce sont des gens dont la fin ne peut être que la perdition, qui ont le ventre pour Dieu, qui mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte et n'ont de goût que pour les choses de la terre.

Notre vie à nous est dans les cieux d'où nous attendons que vienne notre Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps misérable pour le rendre semblable à son corps glorieux, en exerçant le pouvoir qu'il possède de s'assujettir toutes choses.

En conséquence, Frères bien-aimés et si désirés, ma joie et ma couronne, demeurez ainsi fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés.

Je prie Evodia, je supplie Syntiché, de vivre en bonne intelligence, dans le Seigneur. Et toi aussi, je t'en prie, mon fidèle compagnon, viens-leur en aide, car ces personnes, pour l'évangile, ont combattu à mes côtés avec Clément et mes autres collaborateurs, dont les noms sont écrits dans le livre de vie. »

Paul pleurait déjà, en pensant à certains chrétiens qui ne conformaient pas leur vie à leur croyance. Quelles larmes verserait-il aujourd'hui sur la masse des chrétiens, sur nous-mêmes ! Heureusement il avait des disciples fidèles, des disciples généreux. Sur ceux-là il pouvait compter. Il les appelle « ses bien-aimés, sa joie, sa couronne ». Et parmi eux il cite Clément. Honneur très grand d'être inscrit par le saint Apôtre, dans « le livre de vie ». Honneur mérité par le dévouement à la cause du Christ de ce romain baptisé. Sa place était tellement éminente parmi les chrétiens de Rome, que Clément fut choisi, à la mort de Clet, pour occuper la chaire de saint Pierre. Et dans le martyrologe du Canon de la Messe on répète tous les jours : « *Lini, Cleti, Clementis* ». C'est le troisième Pape, après saint Pierre. Organisateur de race, il confia les sept régions de Rome à sept notaires ou officiers de l'état chrétien, qui avaient pour mission de

recueillir avec soin les actes des martyrs et de les mettre en écrit. Mais devenir Pape, c'était se vouer au martyre. Trajan fit reléguer Clément dans la ville de Chersonèse où déjà se trouvaient deux mille chrétiens, condamnés à travailler dans les mines.

Graduel : « Le Seigneur l'a juré, et son serment est immuable : Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisedec. — Le Seigneur dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite.

Alleluia, Alleluia. Le juste fleurira comme le palmier ; il se développera comme le cèdre du Liban ».

Trajan a beau envoyer Clément en Chersonèse, il n'en reste pas moins le Pontife suprême. Prêtre il est, prêtre il demeure pour l'éternité, car son sacerdoce est lié à celui du Christ.

Avec les chrétiens, condamnés comme lui, il extrait les blocs de marbre des profondeurs des montagnes, il les scie, il les transporte, il les marque. Mais ces mains qui font ces rudes travaux sont les mains du Prêtre de Jésus-Christ, les mains de son Vicaire, les mêmes mains qui offrent le sacrifice de son corps et de son sang, qui baptisent, qui donnent l'Esprit-Saint, qui consacrent d'autres prêtres.

Evangile : Vigilate, p. [11].

Offertoire : « Seigneur, vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses Il vous a demandé la vie et vous la lui avez donnée ».

Clément reçut la couronne « de pierres précieuses ». Au milieu des chrétiens, ses fils, il

était comme un père. Il les consolait, il leur parlait de Jésus, il leur montrait au bout de leurs supplices, la béatitude éternelle.

Ces pauvres gens l'écoutaient avec avidité. Un jour l'eau vint à manquer et la soif épuisait ces forçats du Christ. Clément se mit en prières pour obtenir de Dieu ce que les hommes refusaient. Il monta sur le sommet d'une colline et ses yeux émerveillés y virent un Agneau qui de son pied droit marquait une source. Les chrétiens purent étancher leur soif. Cette source, à telle hauteur, parut si merveilleuse que de nombreux païens demandèrent le baptême.

Un agneau, l'Agneau divin, fait jaillir une source d'eau vive. Symbole gracieux du baptême et de la vie nouvelle que le Christ apportait au monde. Les chrétiens furent frappés de cette noble image. Ils la reproduisirent dans les catacombes et plus tard sur les mosaïques qui décorent l'abside des églises romaines. On y voit souvent l'Agneau Vainqueur, au pied duquel l'eau jaillit en abondance.

Mais Trajan n'y fut point sensible. Il ordonna de mettre Clément à mort. On lui attacha une ancre au cou et on le jeta dans la mer. Il y mourut. Mais les chrétiens, pleurant leur Père, se mirent à genoux sur le rivage. La mer recula de trois milles et laissa à découvert un petit temple où réposait le corps du martyr, et près de lui, l'ancre, instrument de son supplice. Les anges avaient enseveli Clément dans le marbre. Sous le pontificat de Nicolas I, son corps fut transporté à Rome. Il le plaça dans sa propre maison du Cœlius, convertie en église. Aujourd'hui encore on l'y vénère avec joie. C'est Saint-Clément, ravissante petite église, qui a succédé

à celle de Nicolas I. Eglise dominicaine depuis de longues années, desservie par des Dominicains Irlandais. Eglise chère aux Dominicains français, car elle reçut le Père Lacordaire et ses premiers fils. Pas longtemps, c'est là que vint les trouver l'ordre de Grégoire XVI, qui exigeait leur dispersion en plusieurs maisons dominicaines. Le P. Lacordaire était présent. Il arrivait de France, après son fameux discours à Notre-Dame sur la Vocation de la nation française, le 12 février 1841.

Il ne se laissa pas abattre. Il savait d'où venait la suspicion qui planait sur lui et son œuvre ; il savait aussi que ne travaillant pas pour son propre intérêt, ni pour l'intérêt d'une secte quelconque, mais bien pour l'intérêt exclusif de Dieu, il n'avait qu'à laisser agir la Providence. Avant tout l'obéissance au Pape. Cet acte de soumission, c'est tout ce que voulait Grégoire XVI. En le faisant si spontanément, le Père Lacordaire mettait à nu son âme de saint. Il donnait la preuve évidente de l'esprit qui le dirigeait dans son entreprise.

Saint Clément le protégea, l'éclaira, le fortifia lui, qui aux jours pénibles de son pontificat avait connu aussi que rude est le chemin du calvaire. Mais aux cœurs humbles et vaillants la peine est douce. L'Agneau, l'Agneau divin fait jaillir sous son pied la source de toute joie.

Secrète : « Seigneur, sanctifiez ces offrandes que nous vous présentons et, par l'intercession du bienheureux Clément, votre Martyr et Pontife, purifiez-nous de la tache de nos péchés ».

Communion : « Heureux le serviteur que le

maître trouve veillant à son arrivée. Je vous le dis en vérité, il lui donnera la direction de tous ses biens ».

Postcommunion : « Remplis par la nourriture de votre corps sacré et de votre sang précieux, nous vous demandons, Seigneur notre Dieu, par l'intercession du bienheureux Clément votre Martyr et Pontife, que le sacrifice offert avec dévotion assure notre rédemption ».

CXVIII

24 NOVEMBRE.

Saint Jean de la Croix,

Confesseur.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez rendu illustre saint Jean, votre Confesseur, par son amour du parfait renoncement à lui-même et de la croix, accordez-nous de nous attacher fidèlement à ses exemples afin d'acquérir la gloire éternelle ».

Cet homme ne vécut que dans le mépris de lui-même et dans un amour passionné de la croix. Les deux se commandent, du reste ; car, celui qui se voit tel qu'il est dans la lumière de Dieu, avec toutes ses misères morales, avec cette faiblesse de corruption, source de toutes les hontes, regarde avidement du côté du Calvaire. Il sait que seul le sang de Jésus purifie, relève, et il a lui aussi le désir intense d'unir son propre

sang à celui du Sauveur. Mais il faut voir, il faut comprendre.

Jean a vu et a compris. Dès sa plus tendre enfance, il aime à souffrir avec Jésus. Plus tard, il entre dans l'Ordre du Carmel. Là, il peut se livrer, tout entier, à l'action intime de l'Esprit-Saint. Et il devient, au témoignage de sainte Thérèse, une des âmes les plus pures, les plus limpides qu'il y eut alors dans l'Eglise.

Thérèse l'estime au point qu'elle le prend pour son collaborateur dans l'œuvre ardue de la réforme du Carmel. Il s'y donna de toute son âme, il y usa toutes ses forces. Et au milieu de tant et de si rudes travaux, Jean de la Croix, comme sa sainte mère, trouva le temps et le moyen d'écrire d'admirables traités sur la vie mystique, qui demeurent toujours la lumière des parfaits.

Humble, très humble, tout petit devant Dieu et devant les hommes, Jean demanda à la bonté divine de le faire mourir dans un pays où il serait inconnu. Dieu l'exauça, et quand il expira, consumé par l'amour de Dieu, dans le bourg d'Ubeda, en Espagne, nul ne songea que le Paradis était en fête pour accueillir un des plus grands saints de Dieu.

Tout en Jean de la Croix était pour la gloire de Dieu, rien pour lui. C'est la plénitude de vérité pour tout être.

CXIX

25 Novembre.

Sainte Catherine,

Vierge et Martyre.

Messe.

Introït : Loquebar, p. [22].

Epître et évangile, p. [24], [25].

Oraison : « Dieu, qui avez donné la loi à Moïse sur le sommet du mont Sinaï et qui, par l'entremise de vos saints anges, avez merveilleusement placé au même lieu le corps de la bienheureuse Catherine, votre Vierge et Martyre, accordez-nous par ses mérites et son intercession de pouvoir parvenir à la montagne qui est le Christ ».

Catherine est d'Alexandrie. Noble Vierge, douée d'une rare pénétration d'esprit, elle étudia les écrits des philosophes et plus encore les mystères de la foi. Disciple fervente du Christ, elle se servit de sa vaste érudition pour défendre la foi et montrer aux païens l'inanité de leurs dieux.

Un jour elle vit de malheureux chrétiens que l'on tourmentait cruellement pour leur faire abjurer leur foi. Elle ne put soutenir sans indignation un pareil spectacle. Hardiment, elle se présente au Juge, et proteste contre sa cruauté. De

plus, elle lui expose avec feu les raisons de croire au Christ.

Maximin l'écoute et intéressé par cette jeune fille courageuse après tout et instruite, il convoque pour la confondre les personnages qu'il juge les plus doctes. Catherine paraît devant cette curieuse assemblée. Mais elle n'y paraît pas en accusée. Elle écoute, elle attaque, elle pousse si loin son argumentation que plusieurs de ses adversaires, convaincus par ses raisons, s'avouent vaincus et demandent le baptême. La conférence tournait contre les espérances de Maximin. Furieux de cette déception, il oublie toute pensée de tolérance et, craignant avant tout la colère de l'empereur, il fait saisir Catherine et la soumet aux plus cruels supplices. Il a même l'affreuse idée de la faire déchiqueter par les dents d'une roue. Machine infernale, faite de pointes d'épées très aiguës. Catherine pria un instant, et cette roue se brisa d'elle-même. Elle eut la tête tranchée.

Dieu, par le ministère des anges, transporta son corps meurtri sur un des sommets du Sinaï, où on la vénère encore.

Du Sinaï, la lumière divine était descendue pour éclairer le monde. Sur le Sinaï, Catherine repose, qui fut une lumière pour illuminer les âmes et les amener au Christ.

Dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, l'ordre de la lumière, Catherine est la Protectrice qui dirige et garde l'étude de la philosophie. Son culte y demeure fervent.

CXX

26 Novembre.

Le bienheureux Jacques de Benefactis,

Confesseur, Pontife, de notre Ordre.

Messe : *Statuit*, p. [12].

Oraison : « Dieu qui avez accordé au bienheureux Jacques, votre Confesseur et Pontife, de remplir fidèlement les devoirs d'un bon Pasteur, accordez-nous par son intercession de suivre la voie de vos commandements, afin de mériter d'être mis un jour au nombre des brebis de votre pâturage. »

Jacques se présente à nous sous l'aimable figure du bon Pasteur. Né de noble famille à Mantoue, il dit adieu, dès sa jeunesse, à l'opulence qui l'entourait. Il préféra se faire très humble, très pauvre dans l'Ordre des Prêcheurs. Doué d'une belle intelligence, il fit de brillantes études, qui le conduisirent à la chaire des maîtres. C'était dans les débuts du XIV^e^ siècle. Nicolas Boccasini l'eut pour camarade d'étude. Devenu Pape sous le nom de Benoît XI, il n'oublia point l'ami et l'émule de sa jeunesse. Il lui confia le siège épiscopal de Mantoue. Rude charge, à l'époque. Mantoue, comme toutes les villes de la Haute-Italie, était divisée en deux fractions adverses. Les uns, partisans de l'empereur d'Allemagne, le suivaient dans toutes ses erreurs et ses cruautés ; les autres, soumis au Saint-Siège, s'ef-

forçaient de maintenir la foi catholique et la charité chrétienne. Guerre de tous les instants qui, de chaque côté, allait jusqu'aux pires excès. La paix ! ce fut le mot d'ordre de Jacques. La paix au-dessus de tout. A Mantoue il fit œuvre de paciaire infatigable, comme la faisaient tant d'autres de ses frères dans les villes d'Italie. La paix du Christ ! A force de prières, de pénitences, à force d'instances et de souplesse administrative, à force surtout de bonté, Jacques parvint à la rétablir solidement dans Mantoue. Ce fut le grand labeur de ses dix-huit ans d'épiscopat.

Bon ouvrier du Christ, Jacques mourut, pleuré des pauvres en 1332. Ses restes mortels reposent glorieusement dans sa cathédrale. Ils disent toujours ce que sans cesse Jacques répétait à tous, riches et pauvres : la Paix ! C'est le bien suprême du christianisme, car la paix est fille de l'amour. Qui aime Dieu et son prochain, jouit de la paix en soi-même et la répand autour de lui. Elle rend à Dieu ce qui est à Dieu, aux hommes ce qui est aux hommes, dans la justice et la charité. Mais pour la posséder en soi-même et la donner aux autres, il faut d'abord réaliser les renoncements personnels de passion et d'intérêt, les plus nuisibles ennemis de toute paix.

CXXI

30 Novembre.

Saint André,

Apôtre.

La Messe.

Jésus passait dans la foule et Jean-Baptiste, le voyant, s'arrêta soudain. Il le regarda, ému jusqu'au fond de l'âme. Lui ! c'est lui ! Et ses yeux le dévoraient de tendresse. Il dit à deux de ses disciples qui étaient près de lui : c'est l'Agneau de Dieu ! Jean, illuminé par le Saint-Esprit, voit Jésus souffrant et mourant pour le salut du monde. Agneau sans défense ! Les deux disciples se mirent à la suite de Jésus. Jésus se retourna, les vit et leur dit : Que voulez-vous ? — Maître, où habitez-vous ? Jésus leur répondit : Venez et vous le saurez. Ils allèrent avec lui et ne le quittèrent que le soir. Or, l'un de ces disciples était André, frère de Simon-Pierre.

C'est la première rencontre de Jésus et d'André. Comme le Maître dut le regarder ! Et ce regard pénétra à fond l'âme d'André. C'était un simple pêcheur, comme son frère Simon, sans fortune, sans instruction, mais de bonne vie, simple et droite.

Peu après, André rejoignit Simon, son frère, et il lui dit joyeux : Nous avons trouvé le Messie. Il présenta son frère à Jésus. Jésus fixa son regard sur Simon : tu es Simon, fils de Jean, lui dit-il, désormais tu t'appelleras *Pierre*.

Ainsi c'est André qui conduit à Jésus son futur Vicaire.

Que tout cela se fait simplement ! Aucun apparât humain, rien. Un regard, un nom, c'est tout. Mais dans ce regard et dans ce nom passe et demeure la force créatrice de Dieu, Jésus crée ses apôtres, le premier Pape, de rien.

Manière exclusivement divine.

Introït : « Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance s'est fortement établie. — Seigneur, vous m'avez éprouvé : Vous me connaissez assis et debout. »

Oraison : « Seigneur, nous implorons, en suppliant, votre Majesté, afin que le bienheureux apôtre André, qui fut prédicateur et recteur de votre Eglise, soit de même pour nous un perpétuel intercesseur auprès de Vous. »

Epître de saint Paul aux Romains, c. 10.

« Frères, par la foi du cœur on parvient à la justice et par la confession de la bouche au salut. L'Ecriture ne dit-elle pas : Quiconque croit en lui ne sera pas confondu. Il n'y a pas, en effet, de distinction entre Juif et Gentil. Il est le même Seigneur pour tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent. Car quiconque invoquera le Nom du Seigneur, sera sauvé.

Mais comment pourraient-ils invoquer celui en qui ils n'ont pas cru ? Comment pourraient-ils croire en celui qu'ils n'ont pas entendu ? Comment pourraient-ils entendre, s'il n'y a personne qui leur prêche ? Comment, prêcheraient-ils, s'ils n'avaient pas été envoyés ? Selon qu'il est écrit : Comme ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent les biens ! Mais tous n'obéissent pas à l'évangile. Isaïe ne dit-il pas : Seigneur, qui croit à notre prédication ? La foi vient donc de la prédication, la prédication de la parole du Christ. Mais je dis : n'ont-ils donc pas entendu ?

Allons donc ! Leur voix s'est répandue par toute la terre, leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités du monde. »

Pour croire en Dieu, il faut le connaître, pour le connaître, entendre parler de lui, mais pour parler de Dieu, dire de Dieu ce qu'il est en lui-même et ce qu'il est pour nous, il faut être envoyé par Dieu. Lui seul se révèle à qui il veut et charge qui il veut de le révéler aux autres. Ce fut l'œuvre du Christ Jésus, l'unique révélateur de Dieu et par lui les apôtres qu'il dispersa dans le monde entier. Heureux et joyeux les jours de la société du Seigneur Jésus ! André, comme votre cœur alors, était en fête ! Vous l'entendiez tous les jours, vous viviez familièrement avec lui, vous le regardiez avec une tendresse admirative. Comme il vous paraissait surhumain de vérité, de bonté, de puissance. Et puis ce fut l'affreuse trahison, l'horrible supplice... Et vous eûtes peur, André. Vous l'aimiez bien cependant. Le Seigneur ne vous garda point rigueur. Purifié, éclairé, fortifié à la résurrection du Seigneur, rempli de l'Esprit-Saint, André partit à la conquête du monde. Faire connaître Jésus, le faire aimer et servir, ce fut la vie d'André. Son trésor, c'était Jésus, il le porta en Grèce, sur les rives de la Méditerranée. Et comme il était très bon, très doux, il entraîna les foules à sa suite, à la suite de Jésus.

Ce petit pêcheur de Bethsaïde devient un prédicateur éloquent, persuasif, triomphant. C'est qu'il porte en son cœur son trésor de vie, Jésus, son Maître.

Graduel : « Vous les avez établis princes sur toute la terre. Ils se souviennent de votre Nom,

Seigneur. — Pour remplacer vos pères, des fils vous sont nés. Les peuples publieront vos louanges.

Alleluia, Alleluia. Le Seigneur aima André comme une victime de suave odeur. »

Evangile selon saint Matthieu, c. 4.

« En ce temps-là, Jésus se promenant sur le rivage de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon, que l'on appelle Pierre, et André, son frère qui lançaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs et il leur dit : Suivez-moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Aussitôt, ils laissèrent leurs filets et le suivirent. Avançant, un peu plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère. Ils étaient dans une barque avec Zébédée leur père et réparaient leurs filets. Il les appela. Aussitôt ils quittèrent leurs filets et leur père et le suivirent. »

Jésus passe, il regarde, il parle et on le suit. Qu'y avait-il dans son attitude, dans son regard, dans sa voix ? C'est que lui, il agit au dedans des âmes. Son influence mystérieuse touchait ces volontés simples, droites et les mettait en mouvement. Nous, nous parlons du dehors seulement, lui, il parle au dedans.

Quand son regard se fixe sur lui, quand il lui parle, André laisse tout. Pêcheur d'hommes ? Qu'est ce à dire ? Il n'en sait rien. Mais la parole du Maître le subjugue. Plus tard, il comprendra. Il dut se voir souvent sur les rives du lac de Tibériade, uniquement préoccupé de la pêche et de la vente du poisson. Puis, à la parole d'un homme, du Fils de Dieu fait homme, ils devient à la lettre pêcheur d'hommes. Il jeta la parole de son Maître à travers les peuples et ses filets se remplirent. Quelle reconnaissance dans ce cœur ! Comme il disait et se redisait avec Paul :

Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu, par la bonté de Dieu, qui est venue me chercher si loin, si bas, moi André, pauvre petit pêcheur de Bethsaïde.

Offertoire : « Vos amis, ô Dieu, sont en grand honneur. Leur puissance s'est fortement établie ».

Secrète : « Seigneur, que la prière sainte du bienheureux apôtre André vous rende agréable notre sacrifice, afin qu'il vous plaise par les mérites de celui en l'honneur duquel nous vous l'offrons solennellement ».

Communion : « Venez, suivez-moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Aussitôt, laissant leurs filets, ils suivirent le Seigneur ».

Postcommunion. « Nous avons participé, Seigneur, aux divins mystères en célébrant joyeusement la solennité du bienheureux André. De même qu'ils sont à la gloire de vos saints, qu'ils achèvent en nous le pardon de votre miséricorde. »

C'est joyeusement qu'il faut célébrer la mort d'André. Ce petit pêcheur de Galilée, transformé par le Christ Jésus, l'a aimé d'un amour immense. Il a vécu pour lui et joyeusement, de toute son âme, il est mort pour lui.

Condamné à mourir crucifié, comme son Maître, André fut ravi d'allégresse. Le peuple, qui l'aimait, car André était bon pour tous, eût pu le délivrer. Mais André s'y opposa. Laissez-moi mourir pour mon Maître ! Laissez-moi rejoindre mon bon Maître ! Et de loin quand il vit la croix qui l'attendait, son cœur ne put se

contenir : O bonne croix ! Croix inestimable ! Enfin, te voici, je t'ai longtemps désirée, toi qui vas me rendre à mon Maître. Par la croix il m'a sauvé, par la croix il m'attire à lui, ô bonne croix ! Et allègrement, André se livra aux bourreaux. Pendant deux jours il agonisa sur cette croix, mais pas un instant sa joie ne fléchit, ô bonne Croix !

Puissions-nous comme André, dire à chaque visite de la souffrance, dire du fond du cœur : O bonne Croix ! Lui, il en savait le sens profond, le prix inestimable. Apprenons à son exemple la patience ,la joie, la divine espérance qui sont dans toutes les souffrances. Un petit moment, dit saint Paul, une souffrance légère, puis la joie, la béatitude de l'éternité.

MOIS DE DECEMBRE.

CXXII

1 DÉCEMBRE.

Le bienheureux Jean de Verceil,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE . *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu qui avez illustré le bienheureux jean par une prudence et une fermeté merveilleuse, accordez, par son intercession, que votre famile jouisse partout et toujours d'un sage gouvernement »

Ce n'est pas peu demander. Car la sagesse du gouvernement est chose peu commune, diminuée ou supprimée qu'elle est par les passions et les faiblesses humaines. Tout bon gouvernement doit se maintenir au-dessus, s'il veut être libre dans ses décisions, juste dans ses appréciations, bon dans son administration, ferme dans ses résolutions. Autrement c'est le flux et le reflux des sentiments inférieurs. Tout bon gouvernement fait œuvre de vérité, de justice et de bonté. On le demande à Jean de Verceil, car il réalisa l'idéal du parfait gouvernement de l'Ordre.

C'était un petit homme, qui boitait légèrement. Il est né près de Verceil, dans les premières années du XIII[e] siècle. Comme beaucoup d'autres, il se rendit à Paris pour y suivre les cours de l'Université. Jean fut donc le témoin de l'arrivée des premiers Prêcheurs à Paris, le témoin de leur vie grave, austère, et cette pensée merveilleuse de saint Dominique de fonder un Ordre qui, par toute l'Eglise, prêcherait et défendrait la foi, excita son enthousiasme. Il demanda l'habit de l'Ordre. Rapidement, par sa science, sa finesse d'esprit, son jugement sûr, il conquit, dans l'Ordre, l'estime et la confiance des Frères. La sainteté de sa vie, dont l'austérité plutôt rigoureuse était connue, lui assurait une profonde influence. Mais, malgré cette rudesse personnelle, Jean était très bon pour les autres. Il attirait les cœurs. Au chapitre de Paris, en 1264, il fut élu Maître Général.

Jean de Verceil administra l'Ordre pendant vingt ans. Ce furent vingt ans de labeur, vingt ans de voyages incessants. Son principe était de visiter les couvents. De sorte que pendant vingt ans, on le vit son bâton à la main, à pied,

parcourir tous les pays. Il n'avait avec lui que deux ou trois compagnons de route. Il arrivait à l'improviste, surprenant la vie réelle des Frères, s'assurait de leur observance, de leur zèle, réformait les abus, encourageait les bons, punissait les délinquants.

Pendant ses vingt ans à la tête de l'Ordre, Jean de Verceil connut à fond ses ressources et ses nécessités. Il eut la joie immense de compter parmi ses fils des saints comme Thomas d'Aquin, Raymond de Pennafort, Pierre de Tarentaise, Albert le Grand et d'autres dont les noms glorieux redisent la magnificence doctrinale des Prêcheurs. Le Maître était digne par sa sainteté personnelle et sa science de diriger des saints et des docteurs. Il fut mêlé intimement à la vie de l'Eglise. Les Papes et les prélats se servirent de son influence pour la défendre contre ses ennemis et pour réchauffer le zèle de ses fidèles. Il est une des figures les plus considérables du XIII[e] siècle.

En 1282, Jean de Verceil présida le chapitre de Vienne. Malgré son grand âge, il n'hésita pas à assigner le chapitre de 1283 à Montpellier. Le bienheureux Père avait quatre-vingts ans. Selon la règle de l'Ordre dont il était un rigide observateur, il voyagait à pied. Décidé à faire son devoir jusqu'à la fin, pour imposer la pratique de la règle plus par son exemple que sa parole, il quitta l'Autriche en visitant sur sa route les couvents d'Allemagne. Et c'était un spectacle touchant de voir ce vieillard, dont l'Eglise entière vénérait le noble caractère, marcher au milieu de ses fils appuyé sur son bâton. On dit que le voyant affaibli, se traînant avec peine, les Frères le plaçaient par moments

sur une litière qu'ils portaient sur leurs épaules. Ils allaient ainsi, par petites étapes, de couvent à couvent. A son arrivée à Montpellier, le maître se sentit défaillir. Il tint cependant le chapitre Dans la circulaire, qu'il adresse à l'Ordre, la dernière, il disait : « Je vous en conjure, souvenez-vous plus fréquemment de moi dans vos prières, afin que vos suffrages suppléent aux nombreuses faiblesses de la condition où je suis réduit et me rendent capable de servir l'ordre tant que j'en aurai la charge ».

Après le chapitre de Montpellier, Jean de Verceil, toujours infatigable, voulut se mettre en route vers Bologne. Ses forces le trahirent. Non loin de Montpellier, le saint vieillard, exténué, dut demander l'hospitalité dans une abbaye cistercienne. Mais sentant que son heure approchait, il se fit transporter au couvent de Montpellier. Il y languit, pendant quelques semaines encore, édifiant les Frères par sa piété, sa foi, sa patience. Le 30 novembre 1283, le maître rendit son âme à Dieu. Ses funérailles furent un triomphe. Les Frères l'ensevelirent dans l'église conventuelle, au côté gauche du maître-autel.

Il y reposa dans la paix, entouré de la vénération de ses fils, jusqu'en 1562. A cette date les Calvinistes, devenus maîtres de Montpellier, pillèrent le couvent des Prêcheurs et le démolirent de fond en comble. Il n'y a plus trace de la sépulture de maître Jean de Verceil. Mais ni l'Ordre, ni l'Eglise n'ont oublié ce grand serviteur de Dieu. En 1903, Pie X a élevé Jean de Verceil sur les autels.

CXXIII

3 Décembre.

Saint François Xavier,

Confesseur.

Messe : *Os justi,* p. [18], sauf ce qui suit.

Oraison : « Dieu, qui avez voulu réunir à votre Eglise les nations des Indes, par la prédication et les miracles du bienheureux François, accordez-nous avec bonté d'imiter les vertus de celui dont nous vénérons les glorieux mérites ».

François Xavier incarne en sa personne l'idéal du missionnaire. C'est un Espagnol, un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola. Il vivait avec lui à Paris et, étudiant plus riche d'intelligence que d'argent, il suivait les cours de l'Université. Ignace aimait cet étudiant, dont il pressentait la générosité de cœur. Peu à peu il lui fit comprendre le bonheur profond de se donner à Dieu. Il lui révéla l'idée qu'il caressait depuis longtemps de fonder un nouvel ordre religieux, dont les membres se mettraient au service de l'Eglise, pour soutenir et développer toutes les œuvres d'apostolat. François fut séduit par cette magnifique perspective et fut l'un des neuf Maîtres de Paris qui, à Montmartre, sous la direction suprême de saint Ignace, établirent les fondements de la Compagnie de Jésus.

Il me plaît de rappeler que saint Ignace et ses compagnons suivirent les cours de Saint-

Jacques et que c'est un inquisiteur dominicain qui leur donna un certificat de bonne vie et mœurs. Il ne leur fut pas inutile à leur départ pour Rome, où la malveillance les poursuivit.

François Xavier fut envoyé aux Indes par son supérieur. Il s'en allait comme le premier avant-coureur de cette foule de missionnaires que donna la Compagnie de Jésus, comme leur modèle aussi. Cet homme ne vit plus lui-même, c'est Jésus qui vit en lui. Ses souffrances ne comptent pas ; les difficultés inouïes des voyages ne comptent pas. François n'a qu'une idée — comme un amour au cœur — faire connaître le Sauveur Jésus. Et il va partout dans ces régions lointaines, immenses, que nous appelons les Indes. Il va au Japon. On dirait que le monde est à lui. C'est le grand conquérant de Dieu. Des centaines de mille païens se convertissent à la foi du Christ. Et cependant il ne parle que sa langue à lui. Tous le comprennent.

Il multiplie les prodiges. La force créatrice de Dieu est en ses mains.

François Xavier vient mourir chez les Chinois, dans l'île de Sancio, en vue de cette terre de Chine qu'il désirait évangéliser. Il n'avait que quarante-six ans.

La vie de François Xavier nous montre ce que Dieu accomplit sur terre par une âme qui se livre à lui totalement. Nos œuvres sont petites, parce qu'elles sont nos œuvres et non pas celles de Dieu. Moins il y a de nous en elles, plus elles sont grandes. Et si Dieu y est tout entier, sans rien de nous autres que nos labeurs, nos souffrances, nos ardeurs, alors, c'est la perfection totale de la louange de Dieu, celle que François lui rendit dans l'évangélisation des Indes.

Epître p. 390. *Corde creditur.* Fête de S. André.

Evangile p. 132. *Euntes in mundum.* Fête de S. Hyacinthe.

CXXIV

4 Décembre.

Saint Pierre Chrysologue,

Evêque et Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Dieu, qui avez choisi et indiqué de façon merveilleuse le bienheureux Pierre Chrysologue, Docteur éminent, pour gouverner et instruire votre Eglise, accordez-nous d'avoir pour intercesseur dans le ciel, celui que nous avons eu comme docteur de vie sur la terre ».

Pierre, à l'éloquence d'or, est italien de naissance. Il apprit les sciences sacrées sous la direction de son évêque, Corneille, qui lui donna le diaconat. Or, à cette époque, l'archevêque de Ravenne vint à mourir. Les habitants en élurent un autre et envoyèrent à Rome, auprès du Pape Sixte III, des ambassadeurs pour lui demander sa confirmation. L'évêque Corneille et Pierre, son diacre, se trouvaient avec eux. Mais, l'élu n'était pas celui de Dieu. L'apôtre saint Pierre et le martyr Apollinaire, ancien évêque de Ravenne, apparurent au Souverain Pontife et lui ordonnèrent de nommer archevêque de Ravenne le jeune homme qui se tenait au milieu d'eux.

Sixte le regarda. Quand il se présenta avec les autres ambassadeurs de Ravenne, il le reconnut aussitôt et, malgré leurs instances, c'est lui qu'il créa archevêque. Cette nomination miraculeuse eut lieu l'an du Christ 433.

Il fallut une sévère admonition de Dieu pour faire accepter aux ambassadeurs cet archevêque dont ils ne voulaient point. Ils n'eurent pas lieu de s'en répentir.

Pierre fut reçu avec honneur à Ravenne, alors capitale de l'empire, par l'empereur Valentinien, sa mère Galla Placidia, et tout le peuple. l'Homme de Dieu, qui était effrayé du fardeau mis sur ses jeunes épaules, demanda seulement aux princes et au peuple de l'aider dans son gouvernement par leur fidélité à la foi chrétienne et la soumission à ses enseignements. Son éloquence était si ardente que, quelquefois, la voix lui manquait...

Ses écrits contre les hérétiques, qui se révoltaient contre l'Eglise, furent pour elle une lumière et une force. Ils lui méritèrent le titre de Docteur.

Signalons ce fait intéressant pour la France. Saint Germain d'Auxerre mourut à Ravenne. L'archevêque avait une telle vénération pour lui que, en l'ensevelissant avec honneur, il garda son vêtement et son cilice. Trésors précieux dont il ne voulut pas se séparer.

Sentant sa fin prochaine, après dix-huit ans d'épiscopat, il quitta Ravenne et rentra dans sa ville natale. Il déposa sur l'autel de saint Cassien, titulaire de la cathédrale, un grand diadème d'or, orné de pierres précieuses. Puis, il congédia les habitants de Ravenne qui l'avaient accompagné, en leur recommandant de choisir pour son successeur un prêtre excellent.

Pierre Chrysologue mourut, peu après, le 4 décembre.

Il est une de ces grandes figures épiscopales du V^e^ siècle, qui honorèrent par leur sainteté l'Eglise catholique et la défendirent par leurs écrits. Hommes de Dieu, remplis du Saint-Esprit, oublieux d'eux-mêmes, serviteurs très humbles et très intrépides de la cause du Christ. Nous sommes devant ces géants de la foi de chétifs chrétiens. Eux, ils avaient la passion de Dieu, nous, nous avons la passion de nous-mêmes. Ils étaient dans la vérité, et c'est nous qui sommes dans l'erreur. Ils comprenaient le christianisme et en vivaient à fond. Nous, nous en prenons ce qui nous plaît, et nous n'en avons que la surface.

CXXV

6 DÉCEMBRE.

Saint Nicolas,

Evêque.

MESSE : *Statuit,* p. [12].

Oraison : « Dieu, qui avez illustré par d'innombrables miracles le bienheureux Pontife Nicolas, accordez-nous, par ses mérites et ses prières, d'être délivrés des flammes de l'enfer ».

Saint très populaire, car il fut et il est encore en beaucoup de lieux le patron des jeunes gens. Catherine, la martyre, pour les jeunes filles, Nicolas pour les jeunes gens. D'innombrables

confréries consacrent ce patronage. C'est pourquoi dans de nombreuses églises, on trouve les statues de ces deux protecteurs de la jeunesse.

Nicolas est né en Lycie. Dès sa plus tendre jeunesse, il se montra doux et bon pour tous. Il avait un cœur compatissant, sensible à toutes les misères humaines, morales et physiques.

Dans un voyage en Terre-Sainte, il passa par la ville de Myre, métropole de la Lycie. Les évêques de la province ecclésiastique étaient réunis pour choisir leur métropolitain. Ils eurent révélation de prendre pour cette charge importante le premier chrétien qui entrerait le lendemain matin dans l'église. Ce premier fut Nicolas. Il devint ainsi, par le propre choix de Dieu, archevêque de Myre. Sa bonté extrême n'empêchait pas qu'il fût intrépide pour défendre la foi ou simplement la justice. Sous Dioclétien et Maximin, il eut à subir l'exil et la prison. Constantin le rétablit sur le siège de Myre. Mais lui-même ayant condamné injustement trois officiers, qui se recommandèrent à la protection de Nicolas dut les délivrer. Le saint lui apparut plein de menaces.

On dit aussi qu'il ramena à la vie trois enfants tués cruellement par un boucher. C'est ce miracle qui lui valut la protection de la jeunesse. Au Concile de Nicée, celui qui condamna l'Arianisme et sauva la foi de l'Eglise à la divinité de Jésus, Nicolas était présent. Il acclama le Sauveur du monde.

Il mourut à Myre, mais son corps fut transporté, au temps des Croisades, à Bari, en Italie. Il y repose dans une gloire qui n'a point vieilli.

Avec Nicolas redisons de tout notre cœur : Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né

du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai de Dieu vrai, engendré, non créé, consubstantiel au Père...

Ce *Credo* de notre foi, nous le répétons aujourd'hui avec sécurité, sans nous rappeler, pour en remercier Dieu, que chaque mot a coûté à ceux qui l'établirent des fatigues excessives, des luttes dangereuses, leur sueur et leur sang. Ils ont semé dans les larmes, ce que nous chantons avec joie.

CXXVI

7 Décembre.

Saint Ambroise,

Evêque et Docteur de l'Eglise.

Messe : *In medio,* p. [14].

Oraison : « Dieu, qui avez donné à votre peuple, le bienheureux Ambroise, comme un ministre du salut éternel, faites que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons eu pour docteur de vie sur la terre ».

Ambroise, l'évêque de Milan, est une des figures les plus nobles qui aient illustré l'Eglise de Dieu.

Il était le fils d'un préfet des Gaules. Sur ses lèvres de petit enfant un essaim d'abeilles vint se reposer. Symbole gracieux de son admirable éloquence. Elevé à Rome, dans l'amour de la science, pénétré de l'esprit de justice, selon les

règles du droit romain, il fut, jeune encore, délégué du préfet Probus en Ligurie et en Emilie. Sur son ordre, il se rendit à Milan pour apaiser les troubles suscités par la mort de l'évêque Auxence. Ambroise était un homme calme, pondéré, à la parole grave et nette. Il avait étudié l'évangile et s'était fait inscrire comme catéchumène. Sans qu'il s'en doutât, l'esprit de Jésus l'animait. Le choix de Dieu s'était reposé sur lui.

Ambroise entra dans l'église où le peuple, agité, tumultueux, ne pouvait s'entendre pour l'élection de l'évêque. Il imposa d'un geste le silence. Et, devant cette foule subitement apaisée, il parla des bienfaits de la paix. Soudain une voix d'enfant s'éleva : Ambroise évêque ! Ambroise évêque ! Tout le peuple répéta ce cri. Malgré sa vive résitance, malgré ses ruses même, des délégués milanais allèrent trouver l'empereur Valentinien, et lui demandèrent de forcer Ambroise à accepter l'épiscopat. « Va, avait dit Probus à Ambroise en l'envoyant à Milan, va et agis comme un évêque et non comme un juge. » Dieu ratifiait cette parole prophétique. Ambroise dut céder. Il fut baptisé et reçut les ordres sacrés. Sa consécration épiscopale eut lieu en ce jour du 7 décembre.

Ambroise se montra immédiatement par sa parole et par ses écrits le défenseur intraitable de la foi et de la discipline chrétienne. Sa vie était un labeur perpétuel. Nombreux furent les hérétiques qu'il convertit ; nombreuses les âmes qu'il dirigea vers les hauteurs de la vie chrétienne. Il eut la joie immense d'instruire et de baptiser Augustin. Augustin, tourmenté par la grâce de Dieu, allait entendre Ambroise, il conversait avec lui. Quelquefois, il entrait dans la

maison d'Ambroise, toujours ouverte au peuple et, saisi de respect en le voyant écrire à son bureau, il le regardait et silencieusement se retirait. L'influence d'Ambroise fut profonde en son âme.

Quand le grand empereur Théodose, après le massacre cruel et injuste de la population de Salonique, vint à Milan, il se présenta pour entrer à l'église. Ambroise, averti, se trouvait sous le porche. Il étendit la main pour lui barrer le passage. Théodose lui rappela l'exemple coupable de David, pardonné cependant. Oui, répondit Ambroise, mais si tu l'as suivi dans sa faute, suis-le dans sa pénitence. Et Théodose dut se retirer. Il fit humblement la pénitence que l'évêque lui imposa.

Ambroise, épuisé par ses austérités, par son labeur incessant, vint à tomber malade. Il prédit sa mort prochaine. Or, il y avait à Verceil un saint évêque, appelé Honoré. Trois fois un ange lui ordonna d'aller à Milan. Il donna le saint Viatique à Ambroise. Après avoir reçu le corps du Christ, Ambroise croisa ses mains sur sa poitrine et rendit son âme à Dieu, le 4 avril 397.

Il est demeuré la lumière de l'Eglise. Sa foi fut la nôtre, pourquoi notre vie est-elle si peu conforme à cette foi ?

Que dirait Ambroise, le défenseur des droits de Dieu, de la pauvreté de notre vie chrétienne ? Nous ne savons plus ce qu'est cette vie chrétienne. Nous la faisons passer en de multiples formules, en des actes purement extérieurs, oubliant que la vie chrétienne est essentiellement dans le cœur. C'est ce fond que Dieu juge et pèse. Notre surface lui importe peu. Que de larmes Ambroise verserait sur nous, lui qui san-

glotait en écoutant les aveux des pauvres pécheurs.

CXXVII

8 DÉCEMBRE.

L'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge.

LA MESSE.

Introït : « Joyeuse, je me réjouis dans le Seigneur, mon âme exulte d'allégresse en mon Dieu, car, il m'a parée des vêtements du salut, il m'a enveloppée des vêtements de la justice, il m'a ornée, comme une épouse, des bijoux les plus précieux. — Seigneur, je vous glorifie, car vous m'avez protégée, vous n'avez pas permis à mes ennemis d'avoir puissance sur moi ».

Joie infinie de la très-sainte Vierge, l'Immaculée, sortie des mains de Dieu, son créateur, dans la magnificence d'une pureté sans tache. La joie de Dieu est sans limite. Il se connaît et se dit à lui-même tout ce qu'il est,il s'aime de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il se connaît, de tout ce qu'il se dit de lui-même à lui-même, et de cette connaissance, de cette parole, de cette conscience de ce qu'il est résulte une joie infinie, qui est ce qu'est Dieu lui-même. Cette joie, béatitude de Dieu, se répand d'abord sur son Fils bien aimé, fait homme. Dans l'Humanité sainte de Jésus, la joie de Dieu s'écoule, sans limite, sans arrêt. Après l'Auguste Trinité, l'être le plus joyeux est la sainte Humanité de Jésus, cette

joie de Dieu remplit son intelligence, remplit son cœur, remplit sa chair d'homme. Jésus comme homme est l'être le plus joyeux, car il est celui qui participe le plus à tout ce qu'est Dieu.

Plus bas se trouve la Vierge Marie, elle, simple créature, mais créature toute belle, toute pure, sans aucune tache originelle, et parce que la Vierge Marie est Mère de Dieu, elle reçoit de Jésus, son Fils, une joie unique, supérieure à toutes les joies de tous les êtres réunis. Que vous êtes heureuse, humble Vierge Marie, que vous êtes joyeuse d'être, par la bonté de Dieu, ce que vous êtes. Elle en a conscience, conscience lumineuse, absolue, totale. Elle sait tout ce qu'elle a reçu, mais de tout ce qu'elle est, de tout ce qu'elle a reçu, elle rend à Dieu, de qui elle a tout reçu, la louange totale de tout ce qu'elle est. Sa joie est la louange suprême de l'humanité à Dieu.

Oraïson : « Dieu, qui par l'Immaculée Conception de la Vierge avez préparé à votre Fils une habitation digne de lui, nous vous demandons que, l'ayant préservée de toute souillure en prévision de la mort de ce même Fils, vous nous accordiez, par son intercession, de nous purifier nous-mêmes pour arriver à vous ».

C'est tout le dogme de l'Immaculée Conception qui est précisé en cette oraison.

La raison de ce privilège est la dignité unique de Mère de Dieu. Il ne pouvait se faire que, même un instant, la Mère de Dieu fût sous la puissance du démon. Il y a trop d'intimité de chair et d'âme entre une mère et son fils, pour que le démon ait pu, un seul instant, se mettre entre les deux.

Jésus, le saint, voulut avoir une mère absolument sainte. Et l'Auguste Trinité créa Marie de chair et d'âme pure, comme au premier jour de la création d'Adam, avant sa chute. Aucun nuage jamais entre elle et Dieu.

Mais, comme Marie était et devait être comme son Fils, fille d'Adam, cette préservation du péché originel, cette création dans la sainteté immuable fut le plus grand, le plus beau fruit de la douloureuse Passion de Jésus.

Elle fut préservée, elle fut créée toute pure, toute sainte, en vue du sang répandu du Sauveur. De sorte que la Vierge Mère est sauvée par le sang de Jésus, non pas comme nous du péché originel encouru qui nous souille, mais de l'atteinte même de ce péché Pour tous les hommes, le sang de Jésus sauve après la chute ; pour Marie, il sauve en la préservant de la chute.

Privilège unique qui place l'humble vierge Marie en dehors de l'humanité coupable, tout en la mettant avec elle au pied de la croix. Elle reçoit plus, par ce privilège, que tous les hommes. En elle, le sang de Jésus donne son effet le plus complet, le plus parfait, le plus sublime.

Epître : Livre de la Sagesse, Prov. 8. *Dominus possedit me,* p. 41.

Graduel : « Vous êtes bénie, Vierge Marie, par le Seigneur Dieu très haut, au-dessus de toutes les femmes de la terre. — Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple.

Alleluia, Alleluia. Vous êtes toute belle, Marie, la tache originelle n'est pas en vous ».

Simple créature, sortie immaculée des mains

de Dieu, Marie est à la tête de l'humanité. Elle en est la gloire, la joie, l'honneur. Sur elle toute la beauté divine s'est reposée. Elle a de Dieu tout ce que Dieu peut donner à un être créé. A ce titre, elle participe plus que tous les êtres créés réunis à l'être de Dieu. Elle en possède toute la magnificence. Marie est le chef-d'œuvre de l'humanité. Elle a un rang à part, réservé, unique. Elle est la souveraine de la création. Elle voit au-dessous d'elle tout ce qui est sorti de Dieu ; au-dessus, Dieu seul.

Evangile selon saint Luc, c. 2.

« En ce temps-là, l'ange Gabriël fut envoyé par Dieu en une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une vierge, fiancée à un homme, dont le nom était Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie.

L'Ange s'approcha d'elle et dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Gabriël sait à qui il s'adresse. Quand il pénètre, sous forme humaine, auprès de Marie, il la contemple avec joie et respect. Elle ! La Mère de Dieu, dans un instant ! Elle ! Comblée, par la bonté de Dieu. Et Gabriël, ému, la regarde. Il sait qu'elle est plus riche de Dieu que lui-même, plus riche de Dieu que tous les Esprits bienheureux, et il la salue comme sa Souveraine. Devant Marie, l'ange se fait petit. Car, lui, il sait ce qu'est la grâce de Dieu. Il en voit dans l'éternelle béatitude la magnificence, et cette magnificence s'efface devant la magnificence de Marie. Et Gabriël la regarde encore, ébloui. Quand il se retire, le grand mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu accompli, il emporte avec lui une joie infinie.

Offertoire : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ».

Secrète : « Recevez, Seigneur, cette victime salutaire que nous vous offrons en cette solennité de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie et délivrez-nous, par son intercession, de toutes nos fautes, comme nous confessons que vous l'avez préservée par votre grâce prévenante de toute souillure ».

Communion : « De glorieuses choses sont dites de vous, ô Marie, car le Tout-Puissant a fait en vous des œuvres sublimes ».

Postcommunion : « Seigneur notre Dieu, que les sacrements auxquels nous avons participé guérissent en nous les blessures de la faute dont vous avez préservé, par grâce unique, l'Immaculée Conception de la bienheureuse Marie ».

Grâce unique ! Tellement unique, tellement merveilleuse, que longtemps il y eut dans l'Eglise, deux courants de doctrine à ce sujet. Les uns professant la croyance à l'Immaculée Conception, les autres y opposant des raisons qu'ils estimaient sérieuses. Mais l'Eglise elle-même, tout en laissant à l'Ecole la liberté de ses opinions, inclinait manifestement à suivre la croyance populaire, qui mettait sur le front de la Mère de Dieu ce brillant diadème.

Le 8 décembre 1854, Pie IX, entouré des évêques du monde entier proclama, aux applaudissements de toute la chrétienté, que la croyance à l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, sa préservation de la faute originelle, par grâce spéciale de Dieu, en vue des mérites

prévus de la douloureuse Passion de Jésus, était une vérité de foi, contenue dans la Révélation, par conséquent un dogme indiscutable.

Tous les cœurs furent en joie et le sont toujours.

Quatre ans après, en 1858, la Vierge Marie apparaissait à Lourdes, dans une grotte, à une petite enfant. Elle lui parlait, elle lui enseignait à réciter son chapelet, elle demandait que ce lieu devînt un pèlerinage, assurant qu'elle comblerait en ce lieu de ses bienfaits ceux qui viendraient l'y vénérer.

Elle était belle, cette Dame ! Elle était vêtue de blanc, elle avait une ceinture bleue, à laquelle un rosaire était suspendu, et sur ses sandales des roses s'épanouissaient. Vision douce, ravissante.

Mais Bernadette, la jeune voyante, voulut savoir son nom. Et la Vierge toute belle, les mains jointes sur sa poitrine, les yeux levés au ciel dont la béatitude la remplissait, dit : « Je suis l'Immaculée Conception !» C'était la réponse de Marie à Pie IX, la signature posée par elle-même à la bulle pontificale.

CXXVIII

13 DÉCEMBRE.

Sainte Lucie,

Vierge et Martyre.

MESSE : *Dilexisti justitiam*, p. [27].

Oraison : « Dieu, notre Sauveur, exaucez-nous, afin que, de même que nous nous réjouissons

de la solennité de la bienheureuse Lucie, votre Vierge et Martyre, ainsi nous éprouvions une dévotion plus fervente ».

Lucie est de Syracuse. Noble d'origine, élevée chrétiennement par sa mère, elle la conduisit un jour au tombeau de sainte Agathe pour obtenir la guérison d'une infirmité. « Que me demandes-tu ? lui dit Agathe dans une vision lumineuse, demain tu pourras accorder toi-même cette faveur à ta mère. » C'était lui annoncer le martyre.

En effet, Lucie fut arrêtée peu après. Devant ses juges, devant les idoles que l'on voulait lui faire vénérer, elle ne cessa point de redire les louanges du Christ. En un jeu de mots cruel que la langue française ne peut rendre, le juge lui dit : c'est bon ! mais les paroles cesseront quand viendront les coups — *cessabunt verba cum ventum erit ad verbera.* — Lucie répliqua, sûre de Dieu : « La parole ne manquera jamais aux serviteurs de Dieu, car leur parole est celle de l'Esprit-Saint qui parle en eux ». Intéressé et narquois, le juge lui dit : « L'Esprit-Saint est-il en toi ? — Ceux qui vivent dans la chasteté et la piété, répondit Lucie, ont en eux l'Esprit-Saint. — Je vais te faire conduire en un lieu où l'Esprit-Saint te laissera. » Intrépide, Lucie répliqua : « Si tu me fais violer malgré moi, j'aurai une double couronne de pureté. » Ordre est donné par ce juge pervers de conduire Lucie en un mauvais lieu. Mais la force de l'Esprit-Saint parut aussitôt : « Lucie, épouse du Christ, dit une antienne, tu es une colonne inébranlable ! » En effet, il ne fut possible à personne de la faire bouger de place. Ce que voyant, le juge, rempli de fureur, la fit poignarder.

Lucie mourut de ce coup de poignard dans la gorge. Mais auparavant, elle put prédire que l'Eglise aurait bientôt la paix. Elle vint rapidement par la mort de Dioclétien, qui ouvrit les voies à l'avènement de Constantin.

Ces brèves et fortes répliques de la glorieuse martyre sont émouvantes. Elle n'a point peur. Elle est sûre de Dieu. Elle affronte ses juges. L'amour pour le Christ Jésus l'emporte très haut au-dessus de cet attirail justicier. Elle cite à ces païens les paroles vengeresses du Christ. Lui aussi eut ses juges et il n'en fut point effrayé.

Nous ne sommes que des peureux, en face de tant de vaillance. Qui de nous, devant la tentation mauvaise, est toujours « une colonne inébranlable » ? Si elle ne tombe point, c'est que Dieu y met la main. Mais que de fois elle chancelle !

Lucie, Luce, par ce nom qui parle de lumière, est devenue la protectrice des yeux, « ces deux lumières » qui éclairent la face de l'homme. Mais elle est plus encore la protectrice de la lumière de l'âme, qui est la foi.

CXXIX

16 DÉCEMBRE.

Le bienheureux Sébastien Maggi,

Confesseur, de notre Ordre.

MESSE : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez rendu admirable le bienheureux Sébastien, votre Confesseur, par

un zèle extraordinaire pour la discipline régulière et la perfection évangélique, accordez-nous avec bonté, que, à son exemple, mortifiant notre chair et vivant par l'esprit nous obtenions l'éternelle récompense ».

Vivre par l'esprit, vivre par en haut et non par en bas, fut l'exercice ordinaire du bienheureux Sébastien. Il commença tôt cette vie supérieure, car, dès son adolescence, il laissa l'opulence de sa famille pour prendre l'habit des Prêcheurs. Mais il n'en prit pas que l'habit. Il fut un religieux austère, marchant les yeux fixés sur son Père Dominique, et comme lui, pauvre, mortifié, silencieux. Homme d'intelligence élevée, Sébastien était à son aise dans l'Ordre, où l'étude occupe une place d'honneur. Il devint lui-même un docteur très aimé.

En son temps, temps de réforme universelle dans l'Ordre, la Congrégation Lombarde faisait revivre en Italie la ferveur primitive. Sébastien y consacra, comme simple religieux d'abord, puis comme vicaire général, toutes les forces de son âme et de son corps. Épris de l'idéal dominicain, il essayait de le réaliser en lui-même et de le faire réaliser par les autres. Sous sa direction, la réforme lombarde connut toutes les ferveurs. On n'avait qu'à le regarder agir, pour se mettre dans la bonne voie.

Très âgé, Sébastien se rendit à Gênes pour faire la visite canonique de Santa Maria di Castello. En entrant dans le couvent, il se sentit défaillir : c'est ici le lieu de mon repos, dit-il à ses compagnons de route. En effet, Sébastien mourut peu après. Il repose sous un autel, revêtu des habits de l'Ordre. Son corps s'est merveilleusement conservé.

Grand religieux, Sébastien fut pour ses contemporains, au XV^e^ siècle, et il demeure pour nous, le modèle du parfait disciple de saint Dominique. Le modèle également du parfait supérieur, celui qui avant d'imposer à ses subordonnés l'observance de la règle, la pratique lui-même avec empressement. On suit plus vite et de meilleure volonté les actes que les paroles.

CXXX

19 Décembre.

Le bienheureux Dominique Spadafora,

Confesseur, de notre Ordre.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui, dans le bienheureux Dominique, votre Confesseur, avez rendu merveilleusement fructueux le zèle apostolique par son attachement à la prière et à la discipline régulière, accordez-nous avec bonté de suivre ses traces pour mériter de recevoir des fruits abondants de salut ».

Dominique appartient à une très noble famille de Sicile. Attiré dès son jeune âge, à l'ordre des Prêcheurs par la ferveur du couvent de Sainte-Zita, à Palerme, il en demanda l'habit. Ce couvent, dont le rayonnement de piété s'étendait au loin, était l'œuvre du bienheureux Pierre Géremia.

Dominique se forma, en ce milieu d'obser-

vance austère, à une vie grave, une vie foncièrement intérieure. Là est la vraie vie religieuse, celle de fond, qui s'attache uniquement à Dieu, fait de Dieu sa préoccupation ordinaire et devant lui met au point tout le reste. Cette vie religieuse substantielle on peut l'avoir partout, la porter partout, on a Dieu en soi-même. Aussi Dominique ne la perdit point quand on l'envoya étudier à Padoue. Il se livra à l'étude avec le même zèle qu'à l'observance. Car il savait que, pour un Prêcheur, la science est une des premières observances. Il prit ses grades de bachelier et de maître en théologie. Sa réputation de sainteté et de doctrine allait de pair. Vrai Frère Prêcheur, il se donna à l'apostolat de la parole de Dieu avec une éloquence telle que la foule affluait pour l'entendre. Mais l'on peut dire que son influence la plus pénétrante vint de ses exemples de vertu, plus que de sa parole. Très pauvre, très dégagé des faiblesses humaines, très dur à lui-même et compatissant pour les autres, il passait à travers les foules qu'il évangélisait comme un ange de Dieu.

Près de mourir, il appela auprès de lui les Frères, les exhorta aimablement à vivre dans la charité, dans l'observance de la règle dominicaine et à servir Dieu dans la joie. Il expira lui-même rempli de cette joie divine, le 21 décembre 1521.

Belle figure dominicaine, austère et lumineuse, comme la figure même de notre bienheureux Père.

Quatre siècles après cette mort, en l'année même de son centenaire, le Pape Benoît XV mettait sur les autels ce grand religieux.

CXXXI

20 Décembre.

Saint Dominique de Sylos,

Confesseur, Abbé.

Messe : *Os justi,* p. [18].

Oraison : « Dieu, qui avez illustré votre Eglise par les mérites éclatants du bienheureux Dominique, votre Confesseur, et qui l'avez réjouie par ses glorieux miracles dans la délivrance des captifs, accordez à vos serviteurs d'être dirigés par ses exemples et délivrés, par son patronage, de la servitude du péché ».

Illustre abbé de l'Ordre de Saint-Benoît, qui fonda, peut-on dire, par sa sainteté et ses miracles l'abbaye de Sylos, en Castille. Elle fut, de son vivant, l'une des abbayes les plus célèbres de l'Espagne. Par un singulier privilège de la bonté de Dieu, le saint abbé, tout en ne quittant pas son monastère, délivrait les chrétiens prisonniers des Maures, qui se recommandaient dans leur détresse à sa protection. A cette époque les grands Ordres de la rédemption des captifs, Mercédaires et Trinitaires, n'étaient pas encore institués. L'œuvre de Dominique de Sylos fut donc aussi bienfaisante que merveilleuse.

C'est de sa mémoire et de sa prière que notre Père tient son nom et c'est, pour le remercier, que l'Ordre célèbre sa fête.

Jeanne d'Aza, la mère du Patriarche des Prê-

cheurs, désireuse d'avoir un troisième enfant, alla prier au tombeau du saint abbé. Ses larmes et ses prières furent exaucées. Dominique de Sylos lui apparut et l'assura de la sainteté future de l'enfant qu'elle mettrait au monde. En reconnaissance, elle lui donna le nom de Dominique, c'est-à-dire l'homme du Seigneur. Célèbre déjà, par le souvenir du grand abbe, le nom de Dominique reçut une splendeur plus éclatante du Fondateur de l'Ordre apostolique des Prêcheurs. Mais il convient d'unir leur mémoire, en ce jour, comme elle est unie dans le cœur de Jeanne d'Aza.

Dominique de Sylos mourut, chargé de gloire et de mérites, en mil soixante-quatorze.

Nous lui demandons, en l'oraison, de nous délivrer de la captivité de nos péchés. C'est la pire de toutes. Etre captif de ses péchés, c'est être sous la puissance du démon, ennemi plus mauvais de nos âmes que les Maures. Les Maures tenaient le corps, mais l'âme, soutenue par la grâce de Dieu, était libre. Ici c'est le contraire. Le corps est libre, et l'âme est enchaînée. Il faut, si l'on veut reprendre la sainte liberté des enfants de Dieu, briser ses chaînes, ses habitudes mauvaises, tous ces liens d'en bas qui entravent notre marche vers Dieu.

CXXXII

21 Décembre.

Saint Thomas,

Apôtre.

La Messe.

Introït : « Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance est fortement établie. — Seigneur, vous m'avez éprouvé. Vous me connaissez quand je suis assis et quand je suis debout ».

Oraison : « Seigneur, accordez-nous de célébrer joyeusement la solennité de votre bienheureux apôtre Thomas, afin que nous soyons toujours soutenus par sa protection et que nous imitions sa foi avec la piété qui convient ».

Epître de saint Paul aux Ephésiens, c. 2.

« Frères, vous n'êtes plus maintenant, ni des hôtes, ni des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des Saints, vous êtes membres de la famille de Dieu. Vous êtes un édifice élevé sur les apôtres et les prophètes qui en sont la base et dont le Christ Jésus est la pierre angulaire. C'est en lui que toute construction se tient et monte pour former un temple saint dans le Seigneur. C'est en lui que vous aussi vous êtes coédifiés pour former une demeure de Dieu par l'Esprit. »

Belle doctrine de saint Paul. Il venait de dire aux Ephésiens, sortis du paganisme, que, par sa croix, Jésus avait fait l'unité du monde. Plus de

distinction entre Juifs et païens, entre libres et esclaves, mais tous enfants de Dieu. Et il applique cette doctrine aux Ephésiens, qui ne sont plus « ni des hôtes, ni des étrangers », dans la maison de Dieu, mais des fils. Et il les compare, il nous compare tous à un temple que chacun de nous élève en soi-même à la gloire de Dieu. Ce temple est bâti sur la foi des apôtres et des prophètes, mais la pierre d'angle, celle qui porte tout l'édifice de notre union à Dieu, c'est le Christ Jésus. Bâtir hors de cette pierre, c'est bâtir dans le vide. Qu'il soit beau notre temple ! qu'il soit riche de vertus, riche d'amour ! Qu'il soit resplendissant des clartés de la foi, ces clartés qui sont l'illumination intérieure de l'Esprit-Saint ! Que ce temple soit de tout ce qu'il est par la grâce de Dieu, une louange magnifique à sa bonté, pendant l'éternité entière.

Graduel : « Le bruit de leur voix s'est répandu sur la terre entière ; leurs paroles sont parvenues aux extrémités du monde. — Les cieux chantent la gloire de Dieu, le firmament redit qu'il est l'œuvre de ses mains.

Alleluia, Alleluia. Dieu, vos amis sont en grand honneur ; leur puissance s'est fortement consolidée ».

Evangile selon saint Jean, c. 20.

« En ce temps-là, Thomas, l'un des douze, surnommé Didyme, n'était pas avec les autres quand Jésus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Mais lui répliqua : Si je ne vois dans ses mains le trou des clous et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et la main dans son côté, je ne croirai point.

Huit jours après, les disciples étaient réunis de nouveau à l'intérieur de la maison et Thomas se trouvait

avec eux. Jésus entra, les portes closes, se plaça debout au milieu d'eux et dit : La paix soit avec vous. Puis il dit à Thomas : fais entrer ton doigt ici, regarde mes mains, étends ta main et mets-la dans mon côté, et ne soit plus incrédule, mais plein de foi.

Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Thomas, tu as cru, parce que tu m'a vu. Heureux ceux qui sans avoir vu, ont cru. »

Heureux apôtre, qui de ses yeux a vu les plaies du Sauveur, qui les a regardées de près, mais il n'osa mettre son doigt dans ce trou des clous, ni sa main dans le côté. Ce qu'il vit : ces blessures béantes, ces mains percées, ce côté ouvert, largement ouvert, et surtout le regard de son Maître suffit à le faire s'écrouler à ses pieds. De son cœur ému, joyeux, repentant, jaillit ce cri, qu'attendait Jésus : Mon Seigneur, mon maître, mon Dieu ! La lumière de l'Esprit-Saint envahit cette âme, la dilate, l'éclaire, la transforme, il n'y tient plus, tant il est heureux de savoir, de connaître la vérité. C'est lui ! c'est Dieu, le Fils de Dieu.

Quand la lumière de l'Esprit-Saint nous envahit, nous devenons d'autres hommes. Nous voyons Dieu, d'une nouvelle manière. Nous entrons plus avant dans les mystères, ces profondeurs de Dieu. Nous touchons Dieu pour ainsi dire, et notre certitude est absolue. Comme Thomas, nous disons, à deux genoux : c'est vous ! Vous, mon Maître, mon Dieu. Et plus allègre, on marche en avant, sûr de ses pas ; plus fort, on porte sa croix, les yeux fixés sur la joie future, certaine.

Offertoire : « Vous les avez créés princes sur toute la terre. Ils se souviendront de votre nom, Seigneur, de génération en génération ».

Les apôtres sont les Princes de la terre, car ils en sont les Docteurs. Ce sont eux qui conduisent à Dieu les peuples par leur doctrine et cet amour de Jésus, leur Maître, dont la semence demeure permanente. Semeurs de lumière, semeurs d'amour, semeurs d'espérance, les apôtres sont les plus hauts bienfaiteurs de l'humanité. Ils lui donnent sans cesse, à travers les siècles, Jésus, l'unique sauveur et l'unique espoir.

Secrète : « Nous vous rendons, Seigneur, l'hommage de notre servitude, et nous vous demandons instamment de garder en nous le don de votre grâce, par les suffrages du bienheureux apôtre Thomas, dont nous glorifions le vénérable acte de foi, en vous offrant ces sacrifices de louange ».

Communion : « Mets ta main et vérifie le trou des clous, et ne sois plus incrédule, mais plein de foi ».

Postcommunion : « Dieu de miséricorde, soyez-nous secourable, et, par l'intercession du bienheureux apôtre Thomas, gardez en nous avec bonté les dons de votre grâce ».

Le grand don de Dieu, c'est la foi. Qui a la foi se relie à Dieu directement. Foi morte, il se peut, si la volonté ne la suit pas. Mais avec la foi, on a le moyen suprême de revenir à Dieu. Sans la foi, il semble que tout rapport est brisé. C'est la séparation, la cassure définitive, à moins que, le premier, Dieu tende la main à celui qui ne le connaît pas.

C'est pourquoi, à deux reprises, nous demandons, par l'intercession de saint Thomas, de nous conserver la foi, bien précieux entre tous.

CXXXIII

22 Décembre.

Le Patronage de la sainte Vierge sur l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Messe : *Gaudeamus*, p. 40.

Oraison : « Dieu, qui, sous le patronage spécial de la très sainte Vierge Marie, avez voulu que fût fondé, pour le salut des âmes, l'Ordre des Prêcheurs, et qui l'avez comblé de vos continuels bienfaits, accordez à nos supplications, que protégés par le secours de celle dont nous vénérons aujourd'hui la mémoire, nous parvenions à la gloire céleste ».

Magnifique histoire, à l'honneur de la Mère de Dieu, que ce Patronage de l'Ordre des Prêcheurs. On le suit pas à pas à travers les siècles.

Quand Dominique de Gusman lutte contre les Albigeois, il se met sous la protection de Notre-Dame de Prouille. Cette petite et humble chapelle est le centre de son apostolat. C'est de là qu'il part pour ses courses apostoliques : c'est là qu'il revient, après son rude labeur, pour se reposer auprès de sa mère. Quelles confidences il dut lui faire ! Ces premières confidences de la grande idée de l'apostolat universel qu'il rêvait dans toute la terre et pour toujours. Confidences que la bienheureuse Mère recevait avec tendresse, car elles venaient d'elle-même. C'est elle qui inspirait à ce fils très aimé la grande idée de la prédication universelle.

Le Pape, à Rome, pensait à une évangélisation

nécessaire ; il la voyait dans des prédications morcelées, diocésaines. Mais à Prouille, la Mère de Dieu voit plus grand, et inspire à Dominique, non pas cette idée de prédication restreinte, mais la magnifique idée d'un Ordre, uniquement destiné à prêcher et à défendre la foi dans toute la terre. Un Ordre ne connaissant point de limites diocésaines, de frontières nationales, indépendant de la hiérachie ordinaire des sections administratives, mais soumis uniquement au chef suprême de l'Eglise, prêchant en son nom partout. Ah ! la belle idée ! que Dominique conçut aux pieds de Notre-Dame de Prouille.

Et cette idée, venue de Marie, se réalisa par Marie, à Prouille même.

D'abord, Dominique y établit ses premières filles. Elles sont là comme les gardiennes vigilantes de sa pensée, chargées d'obtenir de Notre-Dame, le secours divin nécessaire pour bénir ses efforts et faire accepter par le Chef de l'Eglise sa grande idée.

Quand Honorius III lui eut donné, le 22 décembre 1216, la suprême approbation, Dominique revient en hâte à Notre-Dame de Prouille. Il veut remercier sa Mère, sa tendre Mère, de cette joie de son âme. Il lui dit sa reconnaissance que nous redisons nous-mêmes en ce jour du 22 décembre, admirablement choisi pour célébrer le Patronage de Marie.

Dominique fait plus. Voulant affirmer l'union profonde de son œuvre avec la très sainte Vierge, pour la lier indissolublement à elle, il convoque ses premiers fils à Notre-Dame de Prouille et là, devant la sainte image de sa Mère, il reçoit leurs vœux, les vœux de ses filles, puis, il dirige chacun de ses fils vers les centres populeux

où ils doivent *publier l'Ordre*. Il les envoie à Madrid, à Paris, à Bologne, à Rome. Allez, enseignez la foi à toutes les nations. C'est le geste du Christ que renouvelle saint Dominique, car il s'agit, par la prédication universelle, de renouveler le monde. C'est de Prouille que les premiers Prêcheurs partent. Ils sont envoyés par Marie elle-même. D'elle ils reçoivent leur mission, d'elle ils emportent la bénédiction maternelle, cette bénédiction de Marie qui féconde toutes les grandes œuvres.

De Marie encore cette prédication populaire qui se répand partout, sous le nom de Psautier de Marie ou plus gracieusement du Rosaire. Comment saint Dominique l'a-t-il institué, en quel lieu précis, nous ne pouvons pas l'affirmer, mais ce qui est certain, d'après de nombreux témoignages contemporains, c'est que la pratique du Rosaire ou salutation de la sainte Vierge distribuée en cinquante, cent ou cent cinquante *Ave*, était dès les temps les plus primitifs de l'Ordre une dévotion chère aux fils de Dominique, ceux du cloître et ceux autour du cloître, les amis et les imitateurs de la vie dominicaine. Qu'elle ait été inspirée par la sainte Vierge, elle-même, son succès universel, perpétuel ne peut en laisser aucun doute. Le Rosaire fut une des bénédictions les plus précieuses accordées à saint Dominique et à ses fils. Par lui, leur prédication atteint les âmes les plus humbles et leur enseigne avec une piété filiale envers Marie, les éléments essentiels de la foi chrétienne.

Le Rosaire est demeuré, dans l'Eglise, la dévotion la plus aimée des âmes pieuses et, en même temps, le patrimoine familial de l'Ordre. Sur la famille dominicaine tombe sans cesse cette

pluie de roses effeuillées, qui attire sur lui le sourire maternel de Marie.

Un autre bienfait de la sainte Vierge est le don au bienheureux Réginald de l'habit distinctif de l'Ordre, le scapulaire.

Chanoine régulier, saint Dominique avait donné à ses fils l'habit qu'il portait lui-même : tunique blanche de laine, rochet et chape noire. La sainte Vierge intervint directement pour changer ce costume. Elle apparut, gracieuse, à Réginald, dont, pour le guérir, elle avait oint les membres d'une huile sainte, et lui dit : voici l'habit de ton Ordre. Ce nouvel habit était le scapulaire, symbole de pureté. Dominique accepta ce don maternel et s'en revêtit avec ses fils.

La sainte Vierge, encore une fois, prenait officiellement possession de l'Ordre. Elle le marquait de son signe à elle.

Elle sut également le défendre. Sous maître Jourdain de Saxe le démon s'attaqua avec fureur à cet Ordre nouveau, qui lui faisait une guerre acharnée. Il voulut le détruire en jetant sur ses membres la suspicion. Moyen plus efficace souvent que la violence ouverte. Des Frères furent possédés par l'Esprit mauvais, à Bologne surtout. On pouvait croire que ces religieux nouveaux n'étaient que des énergumènes. Leur influence menaçait d'être ruinée.

On recourut d'abord aux saints anges. Mais la sainte Vierge, mère et protectrice de l'Ordre, se réservait à elle-même de le défendre. Encore une fois, elle écrasa la tête du serpent de son pied triomphant. Inspiré par elle, Jourdain de Saxe décida que, dans l'Ordre entier, tous les soirs après le chant des Complies, les Frères

feraient une procession solennelle en chantant la douce antienne *Salve Regina.* Le démon recula, et l'Ordre de Marie put se développer en paix.

C'est au chant du *Salve Regina* que le bienheureux Sadoc et ses compagnons furent massacrés par les Tartares, et, en souvenir de ce fait mémorable, que l'on chante le *Salve Regina,* doucement, auprès des Frères et des Sœurs qui vont rendre le dernier soupir. Ils partent pour le ciel, comme ils ont vécu sur la terre, sous la protection de leur mère, la sainte Vierge, Mère de Dieu. Au cours des siècles, l'Ordre des Prêcheurs a reçu d'autres témoignages de la maternelle protection de Marie. Ce serait comme une Litanie majeure à réciter de les redire tous.

Rappelons simplement que le Père Lacordaire inspiré de Dieu, pour restaurer l'Ordre de Saint-Dominique en France et, par son influence, répandre un nouvel esprit de vie dans toute la famille dominicaine, passa son année de noviciat auprès de Notre-Dame de la Quercia. C'est là, comme Dominique à Notre-Dame de Prouille, qu'il reçut sa mission, là qu'il se lia pour toujours et lia son œuvre à la Mère de Dieu. Du sanctuaire de la Quercia, il partit pour *publier l'Ordre,* emportant avec lui la bénédiction maternelle de Marie. C'était une nouvelle prise de possession de l'Ordre par la très sainte Vierge. Et aujourd'hui encore, nous vivons de ce renouveau dominicain. Prouille et la Quercia, deux sources de vie pour les Prêcheurs.

Fêtons donc joyeusement le Patronage de notre Mère du ciel et demandons-lui humblement de reposer sur nous son regard de tendresse. Qu'il nous suive partout, sur la route périlleuse,

jusqu'à ce que, après la victoire finale, la très sainte Vierge nous accueille avec joie sous son manteau virginal.

CXXXIV

23 DÉCEMBRE.

La bienheureuse Marguerite de Savoie,

Veuve.

MESSE : *Gaudeamus,* p. [25].

Oraison : « Dieu, qui avez enseigné à la bienheureuse Marguerite de quitter les pompes du siècle, pour suivre de tout son cœur l'humble voie de votre croix, accordez-nous, par ses mérites et son exemple, de fouler aux pieds les joies périssables de la terre, et de surmonter, en embrassant votre croix, tout ce qui est contraire à notre salut ».

Princesse royale de Savoie, Marguerite, par obéissance à ses parents, épousa Théodore, marquis de Montferrat. Elle eut l'immense joie de rencontrer sur sa route saint Vincent Ferrier qui, à l'époque, poussa ses prédications jusque dans la Haute-Italie. Marguerite lui ouvrit son âme et le saint fut ravi de son désir très vif de connaître et d'aimer Dieu davantage. Libre bientôt, par la mort de son mari, de réaliser ce désir, Marguerite porta publiquement l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. C'était la cassure décisive entre le monde et elle. En vain, le

Duc de Milan la demanda en mariage ; en vain le Pape offrit-il la dispense du vœu de viduité perpétuelle qu'elle avait fait. Marguerite refusa tout. Sa joie était de secourir les pauvres, de soigner les malades. Ministère actif d'une vraie Tertiaire, qui, pour participer à l'apostolat de l'Ordre, doit se dévouer à toutes les œuvres de charité.

Mais, peu satisfaite encore, Marguerite fit un pas de plus. Elle se retira avec quelques compagnes dans un couvent qu'elle fit bâtir à Albe. Ce fut pour Marguerite le lieu de délices. Obéissance absolue, humilité allant jusqu'aux limites extrêmes de l'abjection, fidélité à toutes les observances, même les plus minimes, oubli complet d'elle-même, de sa famille, de tout l'humain, Marguerite pratiqua tout avec allégresse. Dans un ravissement, le Seigneur Jésus lui offrit de choisir entre trois épreuves cruelles : la maladie, la calomnie, la persécution.

Les trois, Seigneur, répondit Marguerite.

Elle les eut et vaillamment les supporta. C'est qu'elle avait compris à fond le mystère de la douloureuse Passion. Souffrir avec Jésus était pour elle le suprême honneur.

Combien peu comprenons-nous les souffrances du Sauveur ! C'est pourquoi nous sommes si peu chrétiens. Nous en avons le dehors, nous en acceptons la foi, mais quand Dieu nous éprouve par la douleur, nous sommes désemparés. Nous oublions que nous avons péché, que, autour de nous, des âmes sont soumises au péché, que pour nous sauver et pour sauver ces âmes le Fils de Dieu est mort sur la croix, et nous ne pensons pas que nous devons mêler une goutte de notre sang au sien.

Marguerite l'a compris et son action intime sur les âmes, par sa prière et ses souffrances, fut profonde. Elle mourut, en son monastère d'Albe, en 1464, après avoir vécu quarante-quatre ans sous la livrée dominicaine.

Marguerite est une des figures les plus saintes et les plus aimables de la Famille royale de Savoie.

CXXXV

26 DÉCEMBRE.

Saint Etienne,

Diacre, Premier martyr du Christ.

LA MESSE.

Introït : « Les princes se sont assis pour m'accuser ; les méchants m'ont persécuté. Seigneur, mon Dieu, aidez-moi, car votre serviteur a suivi vos préceptes. — Heureux ceux qui demeurent purs sur leur route, ceux qui marchent en pratiquant la loi du Seigneur ».

Oraison : « Accordez-nous, Seigneur, nous vous en prions, d'imiter ce que nous vénérons, afin que nous apprenions à aimer nos ennemis, en célébrant la naissance au ciel de celui qui a su prier pour ses bourreaux ».

Lecture des *Actes des Apôtres*, c. 6, 7.

« En ces jours-là, Etienne, plein de grâce et de courage, accomplissait des prodiges et faisait de grands miracles devant le peuple.

Or, quelques membres de la Synagogue, des Affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins, des gens de Cilicie et d'Asie voulurent entrer en discussion avec Etienne, mais ils ne purent résister à sa sagesse et à l'Esprit qui parlait par sa bouche. En l'entendant, la rage les prenait au cœur et ils grinçaient des dents contre lui.

Mais Etienne, rempli du Saint-Esprit, leva les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. Il s'écria : je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Ils se mirent à pousser de grands cris et se bouchèrent les oreilles. Puis, ils se jetèrent furieusement sur lui. Ils l'entraînèrent en dehors de la ville et le lapidèrent. Les témoins déposèrent leurs habits aux pieds d'un jeune homme appelé Saul. Ils lapidaient donc Etienne, et lui, priait et disait : Seigneur Jésus, recevez mon âme. Il se mit à genoux, et cria d'une voie forte : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. Ce dit, il s'endormit dans le Seigneur. »

C'est le premier sang, mêlé librement, de tout cœur, au sang de Jésus, le premier amour répondant, par la mort, à son amour.

Etienne fut un de ceux que les apôtres choisirent pour le service des agapes, un des sept diacres chargés par eux de cet office. Mais n'oublions pas que la consécration et la distribution de la sainte Eucharistie faisait partie de ces agapes ou repas fraternels. Etienne avait donc un vrai ministère de diacre en assistant les apôtres, dans le service eucharistique. L'Esprit-Saint transfigurait cet homme. Il lui communiquait sa lumière intime et donnait à son amour pour Jésus une vigueur particulière. Lumière et force sont la grâce spéciale des diacres.

Aussi quand les chefs du peuple juif, les Princes des Prêtres, voient l'apostolat d'Etienne, ils sont pris de rage. On ne pourra donc pas le faire taire ! Se taire ! Etienne ne le pouvait pas.

Il prêchait par la parole, il prêchait par les miracles. L'Esprit-Saint débordait de lui. On l'arrêta, on le conduisit devant le Grand Conseil, on essaya de l'intimider. Etienne les força à entendre sa profession de foi, profession de foi qui ramenait à Jésus, Sauveur du monde, toute l'histoire du peuple hébreu. Et ses adversaires, furieux, écoutaient ce langage. Au milieu d'eux, Etienne, illuminé par l'Esprit-Saint, rayonnait comme un ange. Que faire ? Cet homme osait leur dire qu'ils étaient dans l'erreur ; qu'ils ne comprenaient rien aux prophéties : que Jésus, crucifié par eux, était le Messie promis. Il fallait le supprimer. Et sans jugement, en une sorte de rage vengeresse, ils le poussent dehors, le lapident comme blasphémateur, pendant que lui, le martyr de Jésus, prie à haute voix pour ses bourreaux.

Leçon suprême de foi absolue, qui pense vrai et dit ce qu'elle pense. A tous Etienne donne cette suprême leçon de foi. Il y ajoute une autre leçon, qui est, tout en détestant l'erreur, tout en souffrant par elle, de pardonner et de prier pour les personnes égarées, même pour ceux qui nous font mourir.

Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons !

Graduel : « Les princes sont assis, ils m'accusent, et les méchants me persécutent. — Seigneur, mon Dieu, aidez-moi ! Sauvez-moi par votre miséricorde.

Alleluia, Alleluia. Je vois les cieux ouverts, et Jésus debout à la droite de Dieu ».

Nous devons vivre sans cesse, les yeux fixés

sur la vie invisible. Nous devons, par une foi vive, voir et contempler sans cesse Jésus debout à la droite de Dieu. Debout, il commande, debout, il appelle, debout, il attend chacun de nous. Ne le perdons jamais de vue, si nous voulons vivre comme il faut vivre pour arriver à lui. Comme la fête de saint Etienne suit immédiatement la fête de Noël, on dit la séquence *Laetabundus*.

SÉQUENCE.

Que le chœur fidèle exulte de joie. Alleluia.

—

Le sein d'une vierge, ô merveille !
donne le Roi des Rois.

—

L'Ange du Conseil est né d'une
Vierge, le soleil d'une étoile.

—

Soleil qui ne connaît point de couchant,
étoile toujours radieuse, toujours éclatante.

—

Comme l'étoile produit son rayon de lumière,
la Vierge produit son Fils, en la même forme.

—

L'étoile n'est pas souillée par son rayon,
ni la Vierge par son Fils.

—

Le cèdre haut du Liban se fait
semblable à l'hysope dans notre vallée.

—

Le Verbe du Très-Haut a voulu
devenir corps, en prenant notre chair.

—

Isaïe l'a chanté, la Synagogue le
sait et, cependant, elle n'a point
cessé d'être aveugle.

—

Si elle ne croit pas à ses prophètes,
Qu'elle croie aux prophetes païens :
Ce fait a été prédit par les
vers des Sibylles.

—

Infortunée, avance, crois donc
ce qui fut écrit autrefois.
Pourquoi te laisser condamner,
race malheureuse !

—

Celui que l'Ecriture annonce,
regarde-le, il est né ! une
Vierge vient de l'enfanter.
Alleluia.

—

Evangile selon saint Matthieu, c. 23.

« En ce temps-là, Jésus disait aux Scribes et aux Pharisiens : Voici que je vous enverrai des prophètes, des sages et des Scribes, et vous tuerez et crucifierez les uns, et vous flagellerez les autres dans vos synagogues, vous les poursuivrez de ville en ville, afin que tombe sur vous tout le sang juste, répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple, et l'autel.

Je vous le dis en vérité, toutes ces choses sont réservées à cette génération.

Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Votre maison deviendra bientôt déserte. Je vous le dis : Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Cri de douleur poignante, sorti du cœur de Jésus ! il voit ses apôtres, ceux qu'il forme lui-même, ceux qui viendront après eux, il les voit dispersés à travers le monde, pour y porter les vérités de la foi, pour parler de lui, de son amour, de ses souffrances, il les voit traqués, persécutés, mis hors la loi, emprisonnés, il les voit en but à toutes les horreurs des supplices les plus atroces et, finalement, tués à cause de lui. Ce long cortège des apôtres de la vérité et de l'amour de Dieu part d'Abel le Juste, suit toute l'histoire du monde, sanglant et joyeux, et va jusqu'à la fin des temps, jusqu'au dernier martyr. Défilé splendide, qui arrache des larmes à Jésus, larmes de tristesse et larmes de joie. Et son regard se repose sur Jérusalem qui étale à ses pieds l'orgueil de ses palais. Jérusalem qui va le crucifier lui-même, lui le plus saint et le plus grand témoin de Dieu, Dieu lui-même. Son cœur se gonfle, il lui crie une dernière fois son appel le plus tendre : combien de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme les poussins sous l'aile de leur mère, et tu n'as pas accepté, tu m'as repoussé.

Il voit Etienne, son premier témoin de sang, qui bientôt va souffrir et mourir pour lui, et après lui, tant d'autres qui suivront la voie douloureuse...

Aussi, pour encourager ses apôtres, il veut qu'Etienne, en mourant, le contemple de ses yeux à la droite de son Père. C'était lui dire et dire à tous les martyrs de tous les temps : Courage ! Je vous regarde, je vous attends !

Offertoire : « Seigneur, le juste se réjouit en votre force ; il est dans l'allégresse en pensant

au salut que vous lui offrez. Vous comblez le désir de son âme ».

Secrète : « Seigneur, recevez ces offrandes en cette solennité de vos saints. Eux, leur passion les a rendus glorieux, faites que, de même, notre piété nous préserve de toute faute ».

Communion : « Je vois les cieux ouverts, et Jésus debout à la droite de la puissance de Dieu. Seigneur Jésus, recevez mon esprit, et ne leur imputez pas ce péché ».

Comme Jésus, Etienne pardonne à ses bourreaux et prie pour eux. C'est le sacrifice parfait. Il obtint de la bonté de Dieu la conversion d'un adolescent, qui gardait les vêtements de ceux qui le lapidaient. Ce jeune homme jouissait du supplice de ce blasphémateur, car il était animé de l'esprit des Pharisiens. C'était Saul, celui que le Christ Jésus allait bientôt après terrasser sur le chemin de Damas. Saul ou mieux Paul est le fils du sang d'Etienne.

Postcommunion : « Seigneur, que les mystères auxquels nous avons participé soient un secours pour nous, et, par l'intercession du bienheureux Etienne, votre Martyr, qu'ils nous affermissent par votre éternelle protection ».

CXXXVI

27 Décembre.

Saint Jean l'Evangéliste.

La Messe.

Introït : « Le Seigneur lui a ouvert la bouche dans l'Eglise, il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence. Il l'a revêtu d'un vêtement glorieux. — Il a réuni en lui un trésor de joie et d'allégresse ».

Oraison.: « Seigneur, vous qui êtes bon, illuminez votre Eglise, afin que éclairée par la doctrine du bienheureux Jean, votre Apôtre et Evangéliste, elle obtienne de parvenir aux dons éternels ».

Jean — comme il dit lui-même du Baptiste — n'est pas la lumière, mais il est le témoin de la lumière. C'est lui qui, inspiré par le Saint Esprit, projette les rayons les plus éclatants sur la Personne divine de Jésus. Lui-seul a écrit : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Et c'est lui aussi qui ajoute : Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité au milieu de nous.

Deux lumières, divine chacune sur Jésus. Lumière sur sa génération éternelle, comme Fils de Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai de vrai Dieu. Lumière sur sa génération humaine, qui fait du Fils de Dieu le Fils de l'homme, qui lui donne une nature humaine en tout semblable à la nôtre, sauf le péché.

Jean nous fait entrevoir cet anéantissement du Fils éternel de Dieu qui prend chair, se fait chair comme nous. On le suit du point de départ qui est la Divinité même, jusqu'au terme de l'arrivée qui est une chair mortelle. Et dans cet homme, Dieu et homme, qu'est Jésus, nous adorons l'infini. Avec Jean nous pénétrons dans les profondeurs de Dieu, et nous contemplons avec tendresse notre Frère de cœur et de chair, Jésus, notre Christ et Sauveur.

Jean a répandu cette lumière sur l'Eglise, par elle sur le monde entier, elle ne s'éteindra jamais.

Lecture du *Livre de la Sagesse*, Eccli., 15.

« Celui qui craint Dieu fait le bien. Celui qui est affermi dans la justice possédera la sagesse, elle viendra à lui comme une mère honorée. Elle le nourrira du pain de vie et d'intelligence, elle lui fera boire l'eau de la sagesse qui donne le salut. Cette sagesse s'affermira en lui et le rendra inébranlable. Elle le soutiendra et il ne sera point confondu : Elle l'élèvera au-dessus de ses proches, elle lui ouvrira la bouche, au milieu de l'assemblée des fidèles et le remplira de l'esprit de sagesse et d'intelligence. Elle le couvrira d'un vêtement de gloire. Elle l'enrichira d'un trésor de joie et d'allégresse. Et le Seigneur notre Dieu lui donnera pour héritage un nom éternel.

C'est à la source même de la Sagesse que Jean a mangé et bu longuement. Il a entendu Jésus, la Sagesse incarnée, il a reposé sa tête sur son cœur, et de ce cœur a coulé en lui l'eau salutaire qui donne la vie éternelle. Il a compris Jésus, Dieu et homme, et tel il l'a compris tel il nous l'enseigne, dans la plénitude de la vérité.

Graduel : « Le bruit se répandit parmi les frères que ce disciple ne devait pas mourir. —

Mais : je veux qu'il demeure ainsi, jusqu'à ce que je vienne. Toi, suis-moi.

Alleluia, Alleluia. C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, et nous le savons, son témoignage est véritable »

SÉQUENCE : *Laetabundus*, p. 434.

Evangile selon saint Jean, c. 21.

« En ce temps-là, Jésus dit à Pierre : Suis-moi. Pierre se retourna et vit derrière lui le disciple que Jésus aimait, celui qui, à la Cène, avait reposé sa tête sur sa poitrine, et dit : Seigneur, qui donc vous trahira ? Pierre le voyant, dit à Jésus : Seigneur, et celui-ci qu'adviendra-t-il de lui ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. Le bruit se répandit donc parmi les frères que ce disciple ne devait pas mourir. Et Jésus ne lui dit pas : Celui-là ne mourra point, mais : si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe.

C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites. Et nous le savons, son témoignage est vrai. »

Cette scène nous transporte sur les rives du lac de Tibériade. Jésus est ressuscité ; pendant que ses apôtres, dans une barque, jettent leurs filets, il apparaît soudain sur le bord de l'eau. Il leur crie : Enfants, avez-vous fait bonne pêche ? Non, disent-ils. Jetez les filets à droite, réplique l'inconnu, et vous trouverez du poisson. Ils en prirent tant qu'ils ne pouvaient plus les tirer.

C'est le Seigneur, dit Jean.

Lui, il reconnaît son Maître. Il a l'intuition du cœur. Pierre s'habille à la hâte et se jette à l'eau pour aller vers Jésus. Tous descendent. Un feu ardent brûlait sur la rive avec un poisson

dessus. Mettez aussi de ceux que vous avez pris, dit Jésus. Tous se taisent. Devant leur Maître et Seigneur, le respect s'affirme. Mais Jésus les veut plus simples, plus fraternels : Venez, mangez, leur dit-il, et lui-même, de ses mains très saintes, portant les stigmates de ses cruelles blessures, lui-même leur sert du pain et du poisson.

Scène si touchante de fraternité divine et humaine, que les premiers chrétiens l'ont reproduite dans les catacombes. C'est après ce repas en commun que Jésus interpelle Pierre trois fois : Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Et trois fois, Pierre lui répond : Seigneur, vous savez bien que je vous aime. Oui, il le savait, mais il voulait que trois fois Pierre le confessât publiquement, comme trois fois il l'avait renié publiquement. Puis, Jésus établit définitivement Pierre son Vicaire sur terre. Mais il lui prédit sa mort douloureuse. Quand tu étais jeune, lui dit-il, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, tu étendras tes mains et un autre te mettra ta ceinture et te conduira où tu ne voudras pas. Suis-moi.

C'est alors que se retournant, Pierre vit derrière lui Jean. Il avait bien compris le sens des paroles de son Maître. Curieux, il dit à Jésus : Maître, qu'adviendra-t-il de celui-ci ? — Que t'importe, répondit Jésus, il restera, en m'attendant, si je le veux. Toi, suis-moi.

Jésus ne répond pas à la question de Pierre. Son regard se pose sur Jean, son préféré de cœur, il le regarde avec tendresse. Ne lui a-t-il pas confié sa mère ? Jean restera de longues années sur terre, pour rendre témoignage à Jésus. Il sera pour toute l'Eglise son témoin de

lumière et d'amour. C'est lui qui redira pour l'éternité ces paroles de la dernière Cène, qui sont le testament ineffable de l'amour de Jésus pour nous. Il les a entendues, il en a savouré, plus tard surtout, l'exquise douceur. Et toujours les âmes éprises de Dieu les entendent et les savourent à leur tour. Ainsi Jean n'est pas seulement pour nous lumière, il est amour. Son cœur déborde de l'amour même de Jésus.

Offertoire : « Le juste fleurit comme le palmier, il se développe magnifiquement comme le cèdre du Liban ».

Secrète : « Seigneur, recevez ces offrandes que nous vous présentons en la solennité de celui, par l'intercession duquel nous avons la confiance d'être sauvés ».

Communion : « Le bruit se répandit parmi les frères que ce disciple ne devait pas mourir. Et Jésus ne lui dit pas : Il ne mourra point, mais : si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne ».

Postcommunion : « Rassasiés par cette nourriture et ce breuvage célestes, nous vous demandons, ô notre Dieu, d'être protégés par la prière de celui dont nous célébrons la mémoire en y participant ».

Jean vécut très vieux, presque centenaire. Il ne pouvait plus parler que difficilement, mais en lui vivait, comme en transparence, Jésus. Il le personnifiait pour ainsi dire pour toute l'Eglise. Tous les apôtres, ses compagnons de vie avec Jésus, étaient morts. Lui seul était

debout. Quand on le portait dans l'assemblée des fidèles, pour y consacrer le corps et le sang de son Maître bien-aimé, il redisait toujours les mêmes paroles : mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.

Les fidèles lui demandèrent un jour : Pourquoi donc répétez-vous sans cesse les mêmes paroles ? Jean répondit : Mes petits enfants, c'est le précepte du Seigneur !

Ainsi, Jean demeura jusqu'au bout le disciple et le docteur de l'amour fraternel. Le Seigneur l'avait dit à la dernière Cène. C'est sur ses lèvres que Jean prit ce précepte. Il le laissa à l'Eglise comme son testament à lui-même, ses suprêmes paroles.

Aimez-vous les uns les autres, c'est le précepte du Seigneur.

CXXXVII

28 Décembre.

Les saints Innocents.

La Messe.

En ce jour, l'Eglise interrompt un instant les joies de Noël. Elle revêt ses prêtres d'ornements violets, elle supprime le *Gloria in excelsis*, elle supprime les *Alleluia* d'allégresse. C'est que la mémoire qu'elle célèbre est une mémoire sanglante, le massacre par les ordres du roi Hérode, des enfants de Bethléem et de ses environs. Ces Innocents, comme elle les appelle, sont les prémices douloureuses de tant de martyrs qui mour-

ront pour cet Enfant qui vient de naître dans une étable. Eux, trop petits, il ne le connurent point, mais lui, il les marqua de son signe, il les voulut autour de lui, comme une couronne de gloire. Dès que Jésus apparaît, il est persécuté. Les Innocents prennent sa place, ils meurent à sa place. Jésus leur donnera éternellement la joie de le posséder.

Introït : « Dieu, vous avez tiré une louange parfaite de la bouche des enfants, des petits à la mamelle, pour confondre vos ennemis. — Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est admirable sur la terre entière ! »

Tout être, quel qu'il soit, doit rendre à Dieu, son créateur, la louange de tout ce qu'il est. Car tout ce qu'il est vient de Dieu. Et, chose merveilleuse ! Dieu tire sa louange de toutes ses créatures, louange nécessaire pour les créatures sans raison, louange volontaire ou non de toutes les créatures douées d'intelligence. La louange monte vers Dieu, sans cesse, de tout ce qui est, et la louange demeurera éternelle. En ce concert universel, les Innocents chantent, par leur sang, la louange de Dieu. Ils sont de ceux qui suivent l'Agneau partout où il va.

Oraison : « Dieu, dont, en ce jour, les Innocents martyrs ont confessé la gloire non par leur parole, mais par leur mort, faites mourir en nous toutes les racines du péché, afin que la foi, que proclame notre bouche, notre vie la révèle par nos mœurs ».

Les Innocents parlent de Dieu, rendent témoignage à Dieu par leur mort. Nous, nous lui devons un autre témoignage. Nous confessons

de bouche notre foi, c'est bien et c'est un devoir. Mais il faut que cette profession de foi chrétienne ne soit pas seulement sur nos lèvres, ce qui est chose facile ; elle doit informer nos mœurs, diriger notre conduite, afin qu'il y ait union parfaite entre ce que nous disons, ce que nous croyons, et ce que nous faisons. Notre vie doit avoir cette unité de croyance et d'action. La foi sans les œuvres ne sert à rien. La foi de l'esprit sans la charité du cœur est morte.

Lecture du *Livre de l'Apocalypse*, de l'apôtre saint Jean, c. 14.

« En ces jours-là, je vis sur la montagne de Sion l'Agneau, qui était debout. Il y avait avec lui cent quarante-quatre mille élus qui portaient sur eux son nom et le nom de son Père, écrit sur leurs fronts. Et j'entendis une voix qui venait du ciel, comme la voix de grandes eaux, comme la voix d'un formidable tonnerre. Et la voix que j'entendis était comme une voix de musiciens jouant de la cithare. Et ils chantaient un chant nouveau devant le trône, devant les quatre animaux, devant les vieillards. Et personne ne pouvait dire ce chant, si ce n'est ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec des femmes : ils sont demeurés vierges. Eux, ils suivent l'Agneau partout où il va. Ils ont été rachetés du milieu des hommes comme les prémices pour Dieu et l'Agneau. Dans leur bouche il n'y eut jamais de mensonge. Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. »

Graduel : « Notre âme a été délivrée, comme le passereau du filet des chasseurs. — Le filet s'est déchiré et nous fûmes délivrés. Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. — Louange à Dieu ! Irrité, Hérode fit tuer beaucoup d'enfants à Bethléem de Juda, la ville de David. Louange à Dieu.

Le dimanche, on dit : *Alleluia, Alleluia.* Ceux-

ci ne se sont point souillés avec des femmes : ils sont demeurés vierges, Alleluia ».

Evangile selon saint Matthieu, c. 2.

« En ce temps-là, l'Ange du Seigneur apparut, pendant son sommeil, à Joseph, et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et fuis en Egypte, tu y resteras jusqu'à ce que je t'avertisse. Car bientôt Hérode va chercher l'Enfant pour le faire mourir. Il se leva, prit l'Enfant et sa mère, pendant la nuit, et se retira en Egypte. Il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait prédit par un prophète : J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte. Alors, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, Hérode fut pris d'une violente colère. Il envoya des émissaires qui tuèrent tous les enfants présents à Bethléem et dans tous ses alentours, à l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était informé auprès des Mages. Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Une voix se fit entendre dans Rama, voix de pleurs et de gémissements universels : c'était Rachel qui pleurait ses fils et ne voulait recevoir aucune consolation, parce qu'ils n'étaient plus. »

Carnage horrible ordonné par un cruel tyran, qui tremblait devant un enfant. C'est le roi des Juifs, qui est né, avaient dit les Mages. Herode comprit, Jérusalem comprit : il s'agissait du Messie promis à Abraham. L'étoile se levait radieuse sur Israël. Hérode tremble pour sa couronne. Ce roi futur, il faut le supprimer, comme si une chétive créature, même couronnée, pouvait s'opposer à la volonté de Dieu.

Fuis, dit l'ange à Joseph, prends l'Enfant, prends sa mère et fuis, cette nuit même, va en Egypte. Je t'aviserai quand l'heure du retour sera venue.

Les fils d'Israël étaient descendus en Egypte. Ils y étaient restés quatre cents ans. Ce n'était

qu'une figure prophétique du départ de Jésus, le Messie, le Fils de Dieu, pour l'Egypte. Il y va à son tour et comme les Hébreux, il reviendra de l'Egypte.

Certes ! Dieu pouvait s'opposer d'une autre manière aux entreprises d'Hérode. Il choisit celle-ci, car tout se tient dans les relations de Dieu avec les hommes. Il sait que la fuite de Jésus sera l'occasion du massacre des Innocents. Il eût pu l'éviter et il laisse agir la cruauté d'Hérode, parce que ces petits, il les attend ailleurs, près de lui, dans la joie du ciel. Leurs mères pleurent, et lui, le Père, se réjouit pour elles, car il leur donne plus qu'elles ne perdent. C'est la conduite de Dieu, tous les jours, avec nous. Nous pleurons, nous nous lamentons sur terre, car nous sommes de terre et nous oublions le beau ciel de Dieu, celui où il attend et reçoit dans la joie, ceux dont la mort nous attriste. Hommes de peu de foi ! Pleurons, oui, sur nos morts, mais pleurons avec espérance. Près de Dieu ils sont mieux que près de nous, et nous les retrouverons un jour, sans fin.

Rachel pleure les enfants de Bethléem, car elle fut ensevelie non loin de là. Et le prophète réunit en son cœur l'Enfant de la promesse, le Messie, et les propres enfants de Jacob. C'est une même famille, puisque Jésus a daigné descendre de Jacob.

Offertoire : « Notre âme s'est échappée, comme le passereau, du filet des chasseurs. Le filet a été rompu et nous fûmes délivrés ».

Le « filet du chasseur » est tendu sans cesse sous nos pas, ce chasseur qui est le démon. Ses filets sont invisibles, et c'est pourquoi nous

devons veiller sur nos pas. Il les tend, il nous entoure et nous presse de ses séductions, de ses appels trompeurs. Prenons garde aux filets du chasseur !

Secrète : « Seigneur, que la prière de vos saints ne nous quitte jamais. C'est elle qui rendra nos présents agréables à vos yeux et nous obtiendra votre indulgence, toujours ».

Communion : « Une voix se fit entendre dans Rama, voix de pleurs et de gémissements : Rachel pleure ses fils et ne veut aucune consolation, parce qu'ils ne sont plus ».

Postcommunion : « Seigneur, nous avons participé à ces dons solennels : Faites, par l'intercession des Saints, qu'ils nous obtiennent le secours pour la vie présente et pour la vie future ».

Les deux nous sont nécessaires. Car en ce monde nous dépendons de Dieu pour tout, comme nous en dépendrons dans l'éternité. Son appui incessant soutient et dirige notre vie de la terre, comme son appui incessant soutiendra notre joie dans le ciel. Tout ce que nous sommes est de Dieu, et, éternellement sera de Dieu. Sans lui, sur terre et dans le ciel, rien ne peut être. Notre vie de la terre est de lui, toute entière, notre vie du ciel sera de lui, toute entière.

CXXXVIII

29 Décembre.

Saint Thomas de Cantorbéry,

Evêque, Martyr.

La Messe.

Introït : « Le juste se réjouit dans le Seigneur, il espère en lui, tous ceux qui ont le cœur droit seront glorifiés. — Dieu, exaucez ma prière, sauvez mon âme de la crainte de l'ennemi ».

Oraison : « Dieu, pour l'Eglise de qui le glorieux Pontife Thomas est tombé sous le glaive des impies, accordez à ceux qui implorent son secours d'obtenir l'effet salutaire de leur prière ».

Thomas occupa d'abord à la cour d'Angleterre le poste éminent de Chancelier. Henri II le nomma ensuite archevêque de Cantorbéry. C'était un homme intègre, soucieux de rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. Mais Dieu et ses droits éternels avant tout. Thomas avait une haute idée de ces droits et son caractère ferme ne lui permettait aucune hésitation, quand il fallait choisir entre Dieu et le monde. Le monde alors disparaissait pour lui.

Henri II le connaissait bien. Aussi ne fut-il pas surpris quand, ayant fait des ordonnances qui blessaient les droits de l'Eglise, il trouva en face de lui Thomas de Cantorbéry. L'archevêque se dressa contre Henri II de toute son autorité spirituelle. Rien ne put le fléchir.

Le roi voulut l'arrêter et le mettre en prison. Mais Thomas le prévint et passa la mer. Alors, dans sa fureur, Henri II fit arrêter tous ses parents, ses proches, ses amis et les força à se rendre, dans l'état le plus misérable, auprès de l'archevêque. Il espérait que la vue des souffrances des siens toucherait son cœur et fléchirait sa volonté. Thomas demeura inflexible. Il se rendit auprès du Pape Alexandre III qui le reçut avec honneur, comme un martyr, et l'envoya, pour y trouver un peu de repos, chez les cisterciens de l'abbaye de Pontigny, en France, dans l'Yonne.

Le roi de France, Louis VII, l'invita à se rendre auprès de lui. Il y resta jusqu'à ce que, grâce à l'intervention du Pape et du roi Louis, il put, sans danger, rentrer en Angleterre et reprendre le gouvernement de son église.

Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 5.

« Frères, tout Pontife, pris parmi les hommes, est établi en faveur des hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés. Il faut qu'il puisse compatir aux faiblesses de ceux qui ignorent Dieu et se trompent, étant lui même enveloppé d'infirmité. C'est pourquoi, il doit comme il le fait pour le peuple, offrir aussi pour lui-même des sacrifices pour les péchés. Personne, de plus, ne peut s'attribuer cette dignité, mais il doit être appelé par Dieu, comme Aaron. Aussi le Christ ne s'est pas décerné à lui-même cet honneur du sacerdoce, mais il l'a reçu de celui qui a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui, et en un autre endroit : Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ! »

Graduel : « Seigneur, vous avez placé sur sa tête une couronne enrichie de pierres précieuses. — Vous avez réalisé le désir de son cœur, et

vous ne l'avez pas privé des instances de ses lèvres.

Alleluia, Alleluia. Le juste se réjouit dans le Seigneur, il espère en lui. Tous les cœurs droits seront glorifiés ».

Evangile selon saint Jean, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens: Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire et celui qui n'est pas le pasteur, auquel les brebis n'appartiennent pas, voit le loup venir, laisse les brebis et s'enfuit. Et le loup entraîne les brebis et les disperse. Le mercenaire fuit parce qu'il est mercenaire et que les brebis ne lui importent pas.

Je suis le bon Pasteur. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Comme le Père me connaît, moi aussi je connais le Père et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie, il me faut les amener, elles entendront ma voix et il n'y aura plus qu'une seule bergerie et un seul pasteur. »

Le Pontife, dit saint Paul, pris parmi les hommes est établi en faveur des hommes pour les relier à Dieu. Il a la charge de ceux que Dieu lui confie. C'est le bon Pasteur, dont Jésus nous offre en sa propre personne le modèle parfait. Lui, il se donne pour ses brebis, il ne vit que pour ses brebis. C'est son rôle unique de Pontife suprême : ramener à Dieu ceux qui sont éloignés de lui. Tout prêtre doit l'imiter, car Jésus seul est prêtre et les autres prêtres ne le sont que par participation à son caractère de prêtre. De sorte que, tout prêtre, pour être vraiment prêtre, non pas seulement de caractère mais bien de fonction, doit, comme Jésus, vivre, se dévouer et mourir, s'il le faut, pour les brebis qui lui sont confiées. Tout le sacerdoce de Jésus

passe dans l'âme du prêtre. Qui en a la puissance doit en avoir les œuvres.

Thomas de Cantorbéry fut ce prêtre jusqu'à la mort. Il fut vraiment, à l'exemple de Jésus et par la vertu de son sacerdoce, le bon Pasteur.

Il était rentré en Angleterre, il avait repris le gouvernement de son diocèse. Mais la lutte entre le roi et lui n'était qu'assoupie. Henri II ne pensait à lui qu'avec colère. Des courtisans se chargèrent d'activer ses désirs de vengeance. Car, en somme, devant le Pape, le roi de France et toute la chrétienté, Henri II sentait bien qu'il était le vaincu.

Pour lui plaire et satisfaire leurs ambitions, des amis du roi se rendirent à Cantorbéry. Ils y arrivèrent quand l'archevêque entouré de son clergé, récitait l'office des Vêpres dans sa cathédrale. On l'avertit et aussitôt ses clercs voulurent, pour le protéger, fermer les portes : « Non, dit-il, une église ne se défend pas comme un camp de soldats. » Il ouvrit lui-même les portes toutes grandes, se mit à genoux, se recommanda lui et son Eglise à Dieu, à la sainte Vierge, à saint Denis, aux autres Patrons de son diocèse et, vaillamment, sans peur, il offrit sa tête aux bourreaux. Ils le frappèrent avec tant de rage que sa cervelle rejaillit sur tout le pavé du temple.

Ce glorieux martyre eut lieu en 1171.

Offertoire : « Seigneur, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur. Vous l'avez établi au-dessus des œuvres de vos mains ».

Secrète : « Seigneur, daignez purifier nos fautes, par ce sacrifice et, pour le célébrer, sanc-

tifier les corps et les cœurs de vos serviteurs ».

Communion : « Que celui qui veut me suivre, se renonce lui-même, prenne sa croix et me suive ».

Postcommunion : « Rassasiés par la participation à cette sainte offrande, nous vous demandons, Seigneur notre Dieu, par l'intercession du bienheureux Thomas, votre Martyr et Pontife, de ressentir les effets du sacrifice célébré en son honneur ».

CXXXIX

31 DÉCEMBRE.

Saint Silvestre,

Pape.

MESSE : *Sacerdotes,* p. [10], sauf ce qui suit.

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que la vénérable solennité du bienheureux Silvestre, votre Confesseur et Pontife, augmente en nous la piété et l'espoir du salut ».

Epître : Testificor, commun des Docteurs, p. [14].

Graduel : « Voici le Grand-Prêtre qui, pendant sa vie, a plu à Dieu. — Il n'y en eut pas de semblable à lui pour conserver intacte la loi du Très-Haut.

Alleluia, Alleluia. J'ai trouvé David, mon serviteur, je l'ai oint avec l'huile sainte »

Silvestre fut un pontife heureux, très heureux. Prêtre de l'Eglise Romaine à l'âge de trente ans, il succéda au Pape Melchiade. Mais à son élection au Siège de saint Pierre, l'Eglise sortait triomphante des catacombes. Constantin était empereur. Il portait publiquement et avec fierté le signe de la croix. Toute liberté était donnée aux chrétiens de professer ouvertement leur foi, de construire des églises. Le règne du Christ Jésus sur le monde entier commençait.

Silvestre jouit pleinement, saintement de ce triomphe. Il eut la joie de baptiser Constantin. En sa personne, il baptisait l'empire romain. Il fonda les basiliques de Latran, de Saint-Pierre, de Saint-Paul, des Saints-Apôtres et d'autres encore.

Il fit plus.

Bâtir des temples de pierre et de marbre était bien, mais il fallait surtout établir sur des bases solides la foi chrétienne et la défendre contre ses ennemis.

Silvestre réunit un Concile à Nicée, que présidèrent ses légats. Constantin y fut présent.

Dans ce Concile, où tant de saints et intrépides champions de la foi luttèrent pour en protéger la vérité, Arius, l'impie détracteur du Christ, fut solennellement condamné. Condamnation que Silvestre lui-même approuva et renouvela dans un autre Concile réuni à Rome même, sous sa présidence.

Il convenait que, à l'heure de la liberté chrétienne, la divinité absolue du Christ Jésus fût officiellement reconnue. Par cette reconnaissance, la foi chrétienne, celle des Apôtres et des Mar-

tyrs, pure de toute erreur, pouvait se répandre dans le monde. Notre *Credo* actuel, celui que nous chantons, est le *Credo* de Silvestre et de toute l'Eglise.

Silvestre gouverna l'Eglise de Dieu pendant vingt ans, dix mois et un jour. Vingt ans de vertus austères et de bonté pour les pauvres ; vingt ans d'administration qui établirent les lois de la discipline ecclésiastique.

Ce saint Pontife mourut en 336. Il fut enseveli à la catacombe de Priscille, sur la Via Salaria Nuova qui, de sa sépulture, porta longtemps son nom.

Evangile : Sint lumbi, p. [19].

Devant la tombe de Silvestre nous pouvons chanter avec tous les Saints de Dieu : Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande.

Mais plus heureux ceux qui peuvent le chanter dans leur cœur ! car le vrai triomphe du Christ, c'est son règne absolu sur notre volonté.

Nous avons parcouru le cycle annuel des Saints que l'Eglise propose à notre vénération. Mais élargissons ce cadre déjà merveilleux. Contemplons dans le ciel bienheureux la multitude innombrable de tous les Saints de Dieu, de tous ses élus, de tous ceux que le sang du Sauveur a purifiés, sauvés, béatifiés. Oh ! la belle vision !

Vision de lumière, car la lumière divine se répand sur tous les Saints. Tous voient Dieu face à face, tous contemplent Dieu et pénètrent, chacun selon sa capacité, dans les profondeurs de l'incompréhensible Trinité. Vision d'amour intense. Au ciel, aucun nuage entre Dieu et les Saints. Le cœur est limpide et va de tout ce

qu'il est, de toute sa puissance d'aimer, à l'objet aimé, l'unique, Dieu. C'est Dieu qui s'aime lui-même par le cœur de ses Saints. Amour infini, sans trouble, sans obstacle, dans la sécurité parfaite, dans la possession immuable.

Vision de bonheur. Oh ! qu'ils sont heureux les élus de Dieu !

Heureux de voir Dieu, heureux d'aimer Dieu, heureux de tout ce qu'est Dieu, du propre bonheur de Dieu. Dieu verse dans ses Saints tout le bonheur qu'il est lui-même. Alors, de cette vision, de cet amour, de cette béatitude sort, dans les Saints, une louange infinie à la bonté de Dieu. Saint Jean dit : c'est comme la voix des grandes eaux ; c'est comme un tonnerre formidable. Louange infinie qui passe par le cœur et la bouche de celui qui, pour tous les Saints, a mérité cette béatitude, le Saint par excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui par sa douloureuse Passion a gagné, a acheté la béatitude des Saints. Eternellement il leur montre ses plaies, éternellement les Saints les adorent et lui disent le merci de leur cœur. Ce qu'ils sont, ils le sont par lui, ils le sont avec lui.

C'est Jésus, le chef, l'unique Saint, l'unique Fils de Dieu. Les Saints sont ses membres, et par lui, fils adoptifs de Dieu. Leur louange s'unit à la louange de Jésus ; leur joie, leur allégresse s'unissent à la joie, à l'allégresse de Jésus. Et c'est ainsi que louange, joie et allégresse ne sont, dans l'éternité, qu'une louange, une joie, une allégresse, celle de Jésus, Fils de Dieu, et en lui et par lui, celle de tous les Saints.

Louange, par Jésus, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

TABLE DES MATIÈRES

La canonisation des Saints V
Le commun des Saints VII
Martyr Pontife . . . . . [1]
Martyr non Pontife . . . . . [4]
Plusieurs martyrs . . . . . [7]
Plusieurs martyrs pontifes . . . . . [9]
Confesseur Pontife . . . . . [10]
Docteur . . . . . [14]
Confesseur non Pontife . . . . . [16]
Vierge martyre . . . . . [22]
Vierge non martyre . . . . . [25]
Sainte Femme . . . . . [29]
Commun des Saints, pendant le Temps Pascal . . . . . [31]
Martyr Pontife . . . . . [31]
Martyr non Pontife. . . . . [32]
Plusieurs martyrs . . . . . [33]

MOIS DE JUILLET.

1 Le Précieux Sang de Notre-Seigneur . 1
2 La Visitation de la sainte Vierge . . 8
5 S. Antoine-Marie Zaccaria 13
6 Octave des saints Apôtres Pierre et Paul 17
7 B. Benoît XI 23
9 S. Jean de Gorcum. 26

11 B. Ignace et ses Compagnons . . . 31
12 S. Jean Gualbert 33
13 B. Jacques de Varazze 35
14 S. Bonaventure 36
15 S. Henri 38
16 Notre-Dame du Mont-Carmel . . . 40
17 B. Ceslas 44
18 S. Camille de Lellis 47
19 S. Vincent de Paul 49
20 S. Jérôme Emilien 50
22 Ste Marie-Madeleine 54
23 Bse Jeanne d'Orvieto 61
24 B. Augustin de Biella 62
25 S. Jacques le Majeur 63
26 Ste Anne 67
28 B. Antoine Della Chiesa 69
29 Ste Marthe 70
30 B. Mannès 72
31 S. Ignace de Loyola 74

MOIS D'AOUT.

1 S. Pierre-ès-Liens 76
2 S. Alphonse-Marie de Ligori 81
3 B. Augustin de Lucera 84
4 Notre B. Père S. Dominique 86
5 Sainte-Marie-aux-Neiges 97
6 Transfiguration de N.-S. 98
7 S. Gaétan 104
8 Bse Jeanne d'Aza 106
9 B. Jean de Salerne. 107
10 S. Laurent 109
12 Ste Claire 113
15 L'Assomption 115

16 S. Joachim 125
17 S. Hyacinthe. 129
18 B. Aimon Taparelli 135
19 Bse Emilie Bicchieri 136
20 S. Bernard 138
21 Ste Jeanne-Fr. de Chantal 140
23 B. Jacques de Mevania 143
24 S. Barthélemy 145
25 S. Louis 150
27 S. Joseph Calasanz 154
28 S. Augustin. 157
29 Décollation de S. Jean-Baptiste.. . . 161
30 Ste Rose de Lima 165
31 S. Raymond Nonnat 169

MOIS DE SEPTEMBRE.

3 B. Guala 171
4 Bse Catherine de Raconigi 173
6 B. Bertrand de Garrigue 174
8 Nativité de la sainte Vierge 176
10 S. Nicolas de Tolentino 178
12 Saint Nom de Marie 179
14 Exaltation de la Ste Croix. . . . 184
15 Notre-Dame des Sept Douleurs . . . 189
16 SS. Corneille et Cyprien 193
17 Stigmates de S. François 197
18 B. Jean Massias 201
19 S. Janvier et ses Compagnons. . . . 202
20 B. François de Possadas 206
21 S. Matthieu 209
23 B. Marc de Modène 214
24 N.-D. de la Merci 215
25 S. Dominique de Soriano 217

26 B. Dalmace Moner 218
28 B. Laurent de Ripafratta 220
29 S. Michel 221
30 S. Jérôme 226

MOIS D'OCTOBRE.

Premier dimanche d'Octobre. — Le saint Rosaire 229
1 S. Remi 237
2 Saints Anges Gardiens 239
4 S. François d'Assise 242
5 B. Raymond de Capoue 250
6 S. Bruno 253
7 B. Matthieu Carreri 255
8 Ste Brigitte 256
9 S. Denis et ses Compagnons 258
10 S. Louis Bertrand 262
11 B. Jacques d'Ulm 267
13 Bse Madeleine de Panatieri. 269
14 S. Calixte. 270
15 Ste Thérèse 273
16 S. Luc 277
19 S. Pierre d'Alcantara. 281
21 B. Pierre Capocci 283
23 B. Barthélemy de Bragance 284
24 S. Raphaël 287
26 B. Damien de Finale 291
28 Saints Simon et Jude 293
30 B. Bienvenue Bojani 296
31 Saintes Reliques 298

MOIS DE NOVEMBRE.

1 La Toussaint 302
2 Les Fidèles Défunts 311
3 B. Simon Ballachi 323
4 S. Charles Borromée 325
5 B. Martin de Porrès 327
6 B. Jérôme et ses Compagnons . . . 329
7 B. Pierre de Ruffia 331
9 Dédicace de la Basilique du Sauveur . 333
11 S. Martin 341
12 La Toussaint de l'Ordre 344
13 Patronage de S. Thomas d'Aquin . . 347
14 B. Jean Licci 354
15 Bse Lucie de Narni. 355
16 B. Albert le Grand 357
17 S. Grégoire le Thaumaturge 359
18 Dédicace des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul 360
19 Ste Elisabeth de Hongrie 366
20 S. Félix de Valois 368
21 Présentation de la sainte Vierge . . 370
22 Ste Cécile 373
23 S. Clément 378
24 S. Jean de la Croix 383
25 Ste Catherine 385
26 B. Jacques de Benefactis 387
30 S. André 389

MOIS DE DECEMBRE.

1 B. Jean de Verceil 394
3 S. François Xavier 398
4 S. Pierre Chrysologue 400

6 S. Nicolas 402
7 S. Ambroise 404
8 Immaculée Conception 407
13 Ste Lucie 412
16 B. Sébastien Maggi 414
19 B. Dominique Spadafora 416
20 S. Dominique de Sylos 418
21 S. Thomas 420
22 Patronage de la sainte Vierge . . . 424
23 Bse Marguerite de Savoie 429
26 S. Etienne 431
27 S. Jean 438
28 Saints Innocents 443
29 S. Thomas de Cantorbéry 449
31 S. Silvestre 453

Impr. par Desclée, De Brouwer & C^ie^, Bruges (Belgique).

College
Fuel, Calif.

14381

DOMINICAN UNIVERSITY LIBRARY
3 3645 00092316 2

BX2049.D6 M67 1921
v.7 & 8
Mortier, Daniel Antonin,
1858-
La liturgie dominicaine

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.